REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME SEPTIÈME.

PARIS.

AU BUREAU, RUE DES BEAUX-ARTS, N° 6.

1832.



REVUE

DES

DEUX MONDES.

MARCO POLO.

Andrea Polo de Saint Felice, noble patricien de Venise, Dalmate d'origine, eut trois fils, nommés Marco, Maffio et Nicolo: ce dernier qui fut père de *Marco Polo*, le fameux voyageur, ainsi que Maffio son oncle, étaient marchands à Venise. Il paraît même qu'ils étaient en société de commerce et que poussés par cet esprit entreprenant et aventureux qui animait alors tous les citoyens de cette république, ils combinèrent une expédition et s'embarquèrent ensemble pour Constantinople, qui alors était en relation habituelle et intime avec Venise. C'était à l'époque où l'empire grec avait été conquis par les armes de la France, réunies à celles de la république, et où l'ambassadeur de ce dernier gouvernement prenait, au moyen de son alliance

avec Baudouin II (1), une très grande part à tout ce que faisait le gouvernement impérial.

Dans la plupart des manuscrits et des éditions imprimées du voyage de Marco Polo, il y a quelques différences de dates sur l'année où les deux premiers voyageurs, Marco et Maffio, arrivèrent à Constantinople. Mais la confrontation de ces livres donne lieu de croire que les voyageurs ne s'y trouvèrent pas plus tard qu'en 1254 ou 1255.

Après avoir vendu les marchandises qu'ils avaient apportées d'Italie, ils avisèrent au moyen de faire valoir leurs capitaux. Ayant entendu parler d'objets précieux à vendre parmi les Tartares occidentaux, ils résolurent d'aller au milieu de ces peuples. Ceux ci, après avoir ravagé plusieurs provinces de l'Asie et de l'Europe, s'étaient établis sur les bords du Wolga, avaient bâti des villes et y vivaient sous une espèce de gouvernement régulier.

Lorsqu'ils eurent fait des achats considérables de joyaux précieux, ils traversèrent la mer Noire, abordèrent en Crimée; puis, continuant leur voyage par terre et par eau, ils arrivèrent enfin à la cour ou au camp de *Barkah*, frère ou fils de *Batu*, petit-fils de *Tchingkis-Kan*, qui faisait sa résidence tantôt à *Saraï* et tantôt à *Bolghar*, noms bien connus des géographes du moyen-âge.

Les voyageurs eurent à se louer de la bonne réception que leur fit ce prince, auquel ils offrirent tout ce qu'ils possédaient de précieux. *Barkah* accepta leur don, mais leur remit une somme double en valeur et y joignit encore des présens. Marco et Maffio restèrent un an environ dans ce pays.

Bientôt un différend s'éleva entre Barkah et *Hulagu*, son cousin, chef d'une horde voisine. Une guerre s'ensuivit, et Barkah ayant été vaincu, nos voyageurs dont le dessein était de retourner à Constantinople, sachant que toutes les routes étaient interceptées par les troupes victorieuses, furent contraints de

(1) Baudouin II, comte de Flandres et cousin de saint Louis, fut le dernier des empereurs latins de Constantinople. Son règne commença en 1237, et il fut renversé de ce trône par l'empereur grec Michel Palæologue, en 1261.

chercher un chemin plus sûr en faisant de grands circuits. Ils arrivèrent jusqu'au haut de la mer Caspienne, traversèrent le Jaik et le Jaxartes, prenant cette dernière rivière pour l'une des quatre qui coulent dans le Paradis, et après avoir parcouru les déserts de *Transoxiana,* ils parvinrent à la grande cité de *Bokhara*.

Le hasard fit qu'au même moment où ils étaient arrêtés dans cette ville, un noble Tartare, envoyé par *Hulagu* à son frère *Kublaï,* y fit aussi une halte. Le messager, poussé par la curiosité de voir et d'entendre des *Latins* qu'il n'avait jamais eu l'occasion de rencontrer, fit connaissance avec les deux marchands vénitiens, prit plaisir à entendre leur langage et à profiter de leurs connaissances; en telle sorte qu'il leur proposa de venir le rejoindre à la cour de l'empereur, ayant soin de les assurer qu'ils seraient protégés pendant leur voyage, et que le prince ne manquerait pas de leur faire une réception favorable. Nos voyageurs, fort incertains de pouvoir retourner à Constantinople, ou poussés plutôt par le goût des entreprises et l'espoir d'augmenter leurs richesses, acceptèrent la proposition. Après s'être recommandés à Dieu, ils poursuivirent leur voyage vers des contrées que, dans leur esprit, ils estimaient être les extrémités de l'Orient. Après avoir voyagé un an, ils arrivèrent à la résidence impériale.

La manière gracieuse dont ils furent reçus par le *grand Kan*, chef de tous les Tartares, leur donna bonne espérance. Ce prince leur adressa des questions sur toutes les parties occidentales du monde, sur l'empereur des Romains et sur tous les rois et princes de la chrétienté. Il s'informa de l'importance respective de ces souverains, de l'étendue de leurs possessions, de la manière dont la justice était administrée dans chaque état; comment les princes faisaient la guerre, et par-dessus tout il multiplia les questions au sujet du pape, des affaires de l'église et de la doctrine et de la foi des chrétiens. Les voyageurs, dit la relation de Marco Polo, répondirent en gens sages et discrets, mesurant toutes leurs réponses d'après l'importance des matières et faisant usage du langage tartare (Moghul), ce qui augmenta

singulièrement l'estime que le grand Kan avait conçue pour eux.

Ce passage fort curieux de Marco Polo où il règne une espèce de réserve diplomatique, a donné lieu de croire que l'intérêt que le *grand Kan* semble prendre à l'église et à la foi chrétienne, avait été exagéré par le zèle de ceux qui originairement tirèrent des copies de la relation de Marco Polo. Mais l'importance que les Tartares Moghuls mettaient à savoir quel était l'état des puissances chrétiennes de l'Occident, avec lesquelles elles faisaient alors cause commune contre les *Sarrasins* et les *Mahométans*, est assez connue pour que l'on s'explique avec quel intérêt et quelle curiosité bienveillante le prince mongol a dû écouter les renseignemens que lui donnèrent nos deux Vénitiens. Non-seulement cette alliance d'intérêt entre les Tartares et les chrétiens occidentaux existait, comme on n'en a jamais douté, mais on a acquis la certitude, depuis quelque temps, qu'il s'était établi non-seulement avec le pape, mais avec le roi de France et les successeurs de la race de *Tchingkis-Kan*, des relations diplomatiques dont les pièces originales en langue mongole existent dans les archives royales de France.

C'est au savant M. Abel Rémusat que l'on doit cette découverte sur laquelle il donne lui-même des détails qui serviront de commentaire à la partie de la relation de Marco Polo, où il parle du grand Kan Kublaï à la cour duquel il a été admis. « Je m'étais occupé, dit M. Abel Rémusat (1), de rechercher quelles avaient été l'origine et l'occasion des rapports que saint Louis et ses successeurs avaient eus avec les princes de la race de *Tchingkis-Kan*. Des passages oubliés de nos vieilles chroniques, des particularités négligées par nos historiens, des monumens originaux ensevelis dans nos archives, m'avaient appris les motifs de ces négociations que Voltaire, Deguignes et plusieurs autres ont traitées de fabuleuses, parce qu'ils n'en avaient pas deviné l'objet et qu'ils n'en saisissaient pas l'enchaînement.

« La terreur que l'irruption subite des Mongols avait inspirée depuis la Corée et le Japon jusqu'en Pologne et en Silésie,

(1) Mélanges Asiatiques, premier volume, page 401 et suivantes.

s'était propagée en Allemagne, en Italie et en France même. On voulut savoir quels étaient ces barbares nouveaux qui menaçaient d'envahir encore une fois l'Europe romaine, après avoir conquis et dévasté l'Asie. On hasarda de leur envoyer des ambassadeurs; on brava leurs menaces, on dévora leurs mépris, et le résultat des courses lointaines et périlleuses entreprises par les envoyés de saint Louis et du pontife romain, fut d'ouvrir avec les généraux tartares devenus souverains de la Perse, de l'Arménie et de la Géorgie, des relations qu'on espérait faire tourner au profit du christianisme et de la cause des croisés. Tel fut l'état de ces négociations dans leur première période....

« La haine des nations musulmanes, commune aux Tartares et aux chrétiens, conduisit les uns et les autres à combiner leurs efforts. On fut d'autant plus disposé à agréer les propositions des Mongols, qu'ils passaient alors pour avoir une grande propension au christianisme. C'était presque être chrétien, dans ces siècles peu éclairés, que d'être ennemi des musulmans. Enfin les Tartares avaient été pris d'abord pour des démons incarnés, quand ils avaient attaqué les Hongrois et les Polonais; peu s'en fallut qu'on ne les jugeât tout-à-fait convertis, quand on vit qu'ils faisaient avec acharnement la guerre aux Turcs et aux Sarrasins.

« Dans ce moment, la puissance des Francs, en Syrie, était sur son déclin; elle ne tarda même pas à tomber sous les coups des sultans d'Egypte; mais de nouvelles croisades pouvaient la relever en un instant. Les Mongols se mirent à en solliciter dans l'Occident. Ils joignirent leurs exhortations à celles des Géorgiens, des Arméniens, des Grecs, des croisés réfugiés en Chypre. Les premiers Tartares avaient débuté par des menaces et des injures. Les derniers en vinrent aux offres, et descendirent jusqu'aux prières. Des ambassadeurs furent envoyés par eux en Italie, en Espagne, en France, en Angleterre, et il ne tint pas à eux que le feu des guerres saintes ne se rallumât de nouveau et ne s'étendît encore sur l'Europe et sur l'Asie. On peut croire qu'ils avaient aisément fait entrer les papes dans leurs vues, et qu'ils trouvaient en eux de zélés auxiliaires; mais, circonstance

aussi singulière que peu remarquée, ce n'était plus de Rome ou d'Avignon, c'était de la cour de ces rois idolâtres que partaient d'abord ces sollicitations pour engager les rois chrétiens à venir à la délivrance du Saint-Sépulcre; et lorsque Clément V prêcha cette grande croisade qui devait mettre la Palestine entre les mains des Francs, c'est qu'il avait vu à Poitiers des envoyés mongols, qui lui avaient appris qu'une paix générale venait d'être conclue entre tous les princes de la Tartarie, depuis la grande muraille de la Chine jusqu'aux frontières du pays des Francs. Cette circonstance permettait au roi de Perse de mettre à la disposition de Philippe-le-Bel, pour une expédition en Syrie, deux cent mille chevaux, deux cent mille charges de blé et plus de cent mille cavaliers tartares que le prince s'offrait de conduire en personne. La lettre, en langue mongole, relative à ces dispositions, est un rouleau de dix-huit pouces de haut sur neuf pieds de longueur, lequel existe encore aujourd'hui dans les archives du royaume. »

C'est pendant le cours de ces relations diplomatiques que nos Vénitiens étaient à la cour du *grand Kan*. On peut supposer même qu'ils avaient reçu quelques commissions particulières de l'empereur Beaudoin II, dont la politique s'accordait alors avec celle de la république de Venise, ce qui motiverait la réserve avec laquelle ils rendent compte de leur réponse, et l'intérêt que le prince tartare leur témoigna sur tout ce qui touchait aux intérêts des chrétiens occidentaux.

Quoi qu'il en soit, ce que Marco Polo rapporte des questions qui lui furent adressées par *Kublaï*, joint à la découverte faite par M. Rémusat des relations officielles qui ont existé entre les princes tartares et les souverains de l'Occident, prouve qu'il y avait un fondement à ces discours vagues qui couraient dans toutes les bouches en Europe aux treizième, quatorzième et quinzième siècles. Il n'était question alors que d'un grand souverain dont les vastes états occupaient l'Asie centrale; tous les auteurs écrivaient et chacun répétait que le grand Kan, attaché à la religion chrétienne, demandait instamment qu'on lui envoyât de Rome des missionnaires qui pussent instruire les peu-

ples idolâtres dans la religion chrétienne. Les ambassades auxquelles les croisades donnèrent lieu, firent sans doute naître ces bruits qui prirent encore plus de consistance, lorsque, vers 1298, les copies de la relation de Marco Polo commencèrent à se répandre en Europe.

Maintenant que nous avons fait connaître de quelle nature et de quelle importance étaient les relations diplomatiques qui s'étaient établies entre les Tartares et les nations de l'Occident, revenons à l'histoire des deux marchands vénitiens qui, en rentrant dans leur patrie, donnèrent l'éveil sur ce grand événement et jetèrent en Europe les premières notions positives que l'on ait eues sur les nations de l'Asie.

Le grand Kan, satisfait de la précision des réponses de Maffio et de Nicolo Polo, ainsi que de l'habileté qu'ils montraient dans les affaires, résolut de les aider à retourner en Italie, en les faisant accompagner par un de ses officiers qu'il revêtit de la qualité d'ambassadeur auprès du saint siége de Rome. Cet envoyé était chargé de supplier sa Sainteté d'envoyer des missionnaires pour répandre l'instruction religieuse parmi les peuples de la Tartarie. Cependant, sans prétendre absolument que le grand Kan fût tout-à-fait indifférent à la foi chrétienne, il est permis de croire que les dispositions hostiles des chrétiens envers les musulmans qui étaient aussi ses ennemis, ont pu engager ce prince à flatter le pape d'un espoir sur lequel il comptait peu lui-même.

Cependant les deux Vénitiens partirent pour retourner dans leur pays, et vers le commencement du voyage, l'ambassadeur tartare qui les accompagnait, tomba malade, resta en arrière et ne les rattrapa plus. Toutefois les voyageurs européens, munis d'un firman du prince qui leur assurait aide, protection et respect partout où ils passaient, parvinrent, au bout de trois ans, jusqu'aux rives de la Méditerranée. Ce fut de *Giazza* ou *Ayas* dans le royaume de la Basse-Arménie qu'ils s'embarquèrent pour *Acre,* alors tombée au pouvoir des chrétiens, et où ils arrivèrent au mois d'avril 1269.

En mettant pied à terre, ils apprirent la nouvelle de la mort

du pape Clément IV; elle avait eu lieu l'année précédente. Le légat qu'ils trouvèrent à Acre leur conseilla de ne pas parler de l'ambassade dont ils étaient chargés, avant l'élection d'un nouveau pape, ce qui décida les voyageurs à profiter de cet intervalle de temps pour aller revoir leur famille à Venise.

En arrivant dans leur patrie, Nicolo Polo apprit que sa femme, qu'il avait laissée enceinte, était morte en accouchant d'un fils auquel elle avait donné le nom de *Marco*, en mémoire du frère aîné de son mari. Ce fils, dit la relation, était près de toucher à l'âge viril, et d'après la confrontation des dates incertaines du départ avec celle du retour, 1269, on estime que Marco Polo le célèbre voyageur, fils de Nicolo et auteur de la relation qui nous occupe, était né en 1254, et avait seize ans lorsqu'il vit son père.

Le pape Clément IV était mort à Viterbe au mois de novembre 1268, et ce ne fut qu'au mois de septembre 1271 que Grégoire X, son successeur, fut élu. Pendant trois ans, le sacré collège resta assemblé dans Viterbe et même tenu enfermé par le Podesta de la ville sans pouvoir se réunir. Enfin, par le conseil de saint Bonaventure, présent et cardinal lui-même, il se détermina à faire un compromis entre les mains de six de ses membres, lesquels élurent tout d'une voix Thealde (Théobalde), qui n'était autre que ce légat du pape que les voyageurs vénitiens avaient trouvé à Acre, et qui leur avait conseillé de ne faire connaître l'objet de leur mission qu'après l'élection du pape.

Mais les Polo n'eurent pas la patience d'attendre la décision du sacré collège. Craignant donc d'encourir la disgrâce de leur protecteur asiatique, Maffio et Nicolo prirent la résolution d'aller retrouver le légat à Acre pour s'entendre avec lui et reprendre le chemin de l'Asie. Ce fut dans cette occasion que les deux voyageurs vénitiens emmenèrent avec eux le jeune Marco Polo, fils de Nicolo. Arrivés à Acre, ils se munirent de lettres que le légat leur donna pour remettre à l'empereur de Tartarie, et ils s'embarquèrent pour *Ayas*. Mais à peine avaient-ils mis à la voile, qu'ils reçurent avis que le légat Théobalde de Plaisance était nommé pape. Ce nouveau pontife ayant fait revenir vers

lui les trois voyageurs, substitua aux premières instructions qu'il leur avait données, des lettres papales, écrites selon l'usage que sa nouvelle dignité lui faisait un devoir de suivre. Il leur donna ensuite sa bénédiction et leur confia deux frères prêcheurs, chargés de remettre de riches présens, de la part du pape, au grand Kan des Tartares.

Ces arrangemens et le départ de la famille eurent lieu vers la fin de l'an 1271. Alors la partie septentrionale de la Syrie avait été envahie par le soudan d'Egypte, et l'alarme que causait son approche vers les frontières de la basse Arménie était telle, que les deux frères prêcheurs, commissionnés par le nouveau pape, n'osèrent pas s'y enfoncer et retournèrent prudemment à la côte.

Quant à la famille Polo, sans être arrêtée par l'idée des dangers qu'ils pouvaient courir, ils poursuivirent leur voyage vers l'intérieur de l'Asie, en suivant la direction du nord-est. D'après la relation, il paraît qu'ils n'eurent à surmonter que des difficultés dont les causes étaient naturelles, car rien n'indique qu'ils aient jamais été arrêtés hostilement dans le cours de leur long voyage.

Ils traversèrent la Haute-Arménie, une partie de la Perse, le Khorassan, et arrivèrent dans le pays de *Badaksan* au milieu des sources de l'Oxus, où ils s'arrêtèrent un an.

Dans ces contrées, alors, comme il arrive aujourd'hui même encore, on ne voyageait qu'avec de grandes difficultés et beaucoup de lenteur. Les conquêtes des Tartares avaient détruit beaucoup de villes, et celles qui restaient étaient souvent à de grandes distances l'une de l'autre. Outre ces inconvéniens, la route que l'on voulait suivre était coupée par des fleuves, des marais, des montagnes et des déserts. Il fallait souvent attendre qu'un assez grand nombre de voyageurs, tendant vers le même but, fussent rassemblés pour former une caravane qui pût surmonter les obstacles qu'offriraient les lieux, et se défendre en cas d'attaque. Peut-être est-ce par des causes de cette nature, jointes aux opérations commerciales que les Polo faisaient en route, que l'on peut expliquer le séjour d'un an qu'ils firent près des sources de l'Oxus. Toutefois il paraît, d'après un pas-

sage de la relation (Liv. 1, chap. 25), que Marco Polo a éprouvé là une longue indisposition dont il ne s'est rétabli qu'en faisant des excursions dans les montagnes environnantes, dont il vante les salutaires bienfaits.

Ce fut là qu'ils recueillirent des renseignemens sur le royaume de Cachemire et sur d'autres provinces qui forment de ce côté les limites de l'Inde; mais ils ne voyagèrent pas dans cette direction. Ils suivirent la route qui conduit à la vallée de *Vokhan* d'où ils montèrent dans les régions élevées de *Pamer* et de *Belor* et parvinrent à la ville de *Khasghar* qui faisait partie des vastes états du grand Kan. Après avoir dit quelques mots de *Samarkand*, situé à l'ouest de leur route, ils font aussi mention de *Yerken*, et vont directement à *Koten*, ville célèbre. Enfin, après avoir traversé plusieurs villes moins importantes et peu connues aujourd'hui, ils arrivent au désert de *Lop* ou *Kobi*, dont ils donnent une description circonstanciée. (Chap. XXXV livre I, édit. Marsden). Après avoir employé trente jours à traverser ce désert, ils entrent dans le district de *Tangut*, coupent le pays que les Chinois nomment *Si-Fan* ou *Tu-Fan*, passent par la ville appelée *Scha-Cheu*, *la Ville du Sable*, et de là se dirigent vers l'extrémité ouest de la province de *Shen-Si* jusqu'à la cité de *Kan-cheu*.

En cet endroit, ils furent encore obligés de s'arrêter, mais Marco Polo ne donne pas précisément la cause de ce retard; seulement, il indique que cette ville était une de celles où les voyageurs occidentaux avaient coutume de faire halte et de se reposer.

Il paraîtrait que nos voyageurs, ayant eu des désagrémens à essuyer de la part des autorités locales à *Kan-cheu*, trouvèrent moyen de faire savoir leur arrivée au grand Kan qui aurait alors ordonné que l'on protégeât au contraire ces voyageurs italiens.

Enfin, ils furent reçus par le grand Kan dans sa capitale nommée *Tay-yuen-fu*. L'accueil qu'ils reçurent de ce prince fut tout-à-fait favorable. Les voyageurs, après s'être prosternés selon l'usage en présentant leurs lettres, rendirent compte au

grand Kan de leur mission et donnèrent les détails de tout ce qu'ils avaient fait en Europe. Le prince les écouta avec intérêt, les loua de leur zèle, accepta avec plaisir les présens qui lui étaient envoyés par le pape, et avec respect un vase rempli d'huile du saint sépulcre de Jésus-Christ, que l'on avait été chercher exprès à Jérusalem, ajoutant, en le recevant, que ses vertus devaient être grandes, si l'on en jugeait par l'importance et la valeur qu'y attachaient les chrétiens.

Le grand Kan remarqua le jeune Marco, notre auteur, et ayant su qu'il était le fils de Nicolo Polo, il l'honora d'un accueil particulier, le prit sous sa protection et lui donna un emploi dans sa maison. Cette position fournit à ce jeune homme les moyens de se distinguer par ses talens et de se faire respecter à la cour du prince tartare. Il adopta les manières du pays, et acquit la connaissance des quatre langues qui y étaient le plus en usage, le mongol, l'iey-ighur, le mantchou et le chinois. Bientôt il devint un favori utile pour son maître qui l'employa à des affaires importantes et délicates dans les parties les plus éloignées du siège de son empire. On voit par exemple au chapitre LXX du IIe livre (édition Marsden), que Marco Polo fut chargé, pendant trois ans, du gouvernement de la ville importante de *Yan-gus*, qui en comprenait vingt-sept autres dans sa juridiction.

Parmi les contrées dont la relation de Marco Polo révéla l'existence à l'Europe, et auxquelles elle donna une grande célébrité, il faut compter le royaume de Cathay, qui comprend la moitié septentrionale de la Chine, et l'île de *Zipangu*, que l'on a désignée depuis sous le nom de Japon.

L'île et le royaume de Zipangu ou Japon fit naître à Kublaï, le grand Kan, l'idée de s'en rendre maître. Il équipa une flotte nombreuse, et par ce moyen y fit transporter une armée considérable. Mais les vents excitèrent une tempête terrible qui en submergea une partie, et dissipa le reste. Marco Polo, qui reporte cet évènement à l'année 1264, était alors dans les états du grand Kan, mais ne dit pas s'il a été témoin de cette catastro-

phe, ou s'il en parle seulement d'après le rapport de ceux qui avaient fait partie de cette expédition.

Quoi qu'il en soit, les trois circonstances des voyages de Marco Polo, qui firent impression en Europe lorsqu'il en publia la relation, furent les richesses immenses du grand Kan que l'on regardait comme disposé à se faire chrétien, l'existence du royaume de Cathay où l'or, les perles et toute espèce de richesses étaient en grande abondance, et enfin l'idée d'une grande île, celle de *Zipangu* (Japon), qui était située à l'extrémité orientale de l'Inde.

Marco Polo profita de ces différentes missions pour observer les mœurs, les usages des habitans, ainsi que les localités et les richesses des différens pays où il se trouvait. Il faisait des notes de toutes les choses remarquables, dans l'intention de satisfaire sur cet important sujet, l'extrême curiosité du grand Kan Kublaï. C'est à ces notes qu'il fit pour accomplir un devoir, que nous devons la relation de ses voyages dont il eut plus tard l'idée de donner connaissance à l'Europe. Au surplus, ce fut cette attention pour son maître qui augmenta la confiance que ce dernier avait en lui, et c'est après avoir présenté ce résultat de ses observations que *Kublaï* lui confia, pendant trois ans, la place de gouverneur d'un district.

Selon toute apparence, le père et l'oncle de Marco Polo conservèrent aussi la faveur du grand Kan, car peu après l'époque de leur arrivée chez ce prince, ils eurent l'occasion de lui rendre un service signalé. Le prince tartare faisait le siége d'une ville très importante de la Chine, *Siang-yang-fu*, qui résistait depuis trois ans à ses attaques. Nos deux Vénitiens firent connaître à Kublaï l'usage des catapultes au moyen desquels ils lancèrent tant de pierres dans la ville que les habitans se rendirent.

Il y avait dix-sept ans que nos voyageurs étaient dans ce pays, et jouissaient des plus brillans avantages à la cour du grand Kan, lorsqu'ils éprouvèrent le desir si naturel de revoir leur patrie. L'âge avancé et l'avenir tant soit peu incertain de leur protecteur leur firent faire des réflexions sérieuses sur leur propre sort : craignant que ce prince ne vînt à mourir, ce

qui aurait pu faire naître des difficultés insurmontables pour leur retour en Europe, ils témoignèrent le desir de partir. Les efforts qu'ils firent pour obtenir le consentement de l'empereur furent d'abord non-seulement inutiles, mais leur attirèrent même des reproches de la part de *Kublaï*. Il leur fit entendre que, si la résolution de le quitter était causée par le desir et l'espérance qu'ils avaient d'augmenter leurs richesses, il était disposé à les combler de biens au-delà de tout ce qu'ils pourraient jamais souhaiter, mais que, quant à leur départ, ils ne devaient pas y penser. Au milieu des chagrins que leur causa cette espèce d'esclavage, leur bonne fortune permit qu'ils fussent tirés d'embarras par un évènement tout-à-fait inattendu.

Il arriva vers ce temps, à la cour de Kublaï, des ambassadeurs qui lui étaient envoyés par un prince tartare-mongol, nommé *Arghun*, qui régnait en Perse : c'était le petit-fils de *Houlagou*, et par conséquent le petit-neveu du grand *Kan*. Cet *Arghun*, ayant perdu sa principale femme, issue du sang impérial, avait promis à cette épouse, lorsqu'elle était au lit de mort, de ne pas faire tort à sa mémoire, en formant une nouvelle alliance avec une autre femme inférieure à elle par la naissance. Pour accomplir ce vœu, et d'après les conseils de sa famille, il envoya donc une ambassade à son seigneur suzerain, pour obtenir de lui une femme de leur famille impériale. Cette demande fut aussitôt accueillie par le grand *Kan*, qui fit choix d'une princesse âgée de dix-sept ans parmi ses petites filles. Elle se nommait *Kogatin*, dit la relation, et elle était aussi aimable que belle. Les ambassadeurs, satisfaits des qualités de la jeune fiancée royale, se mirent en route, accompagnés d'une suite nombreuse, pour la conduire en Perse; mais, après avoir voyagé quelques mois, car, ainsi qu'on l'a déjà fait observer, on ne marche pas vite dans ces contrées, la caravane n'osa plus avancer à cause des troubles qui avaient lieu dans différens états, à la suite des querelles fréquentes qui commençaient à s'élever entre les petits princes tartares. La crainte s'empara tellement des ambassadeurs chargés de conduire la jeune princesse, qu'ils prirent le parti de retourner à la capitale du grand *Kan*.

Ce fut à ce moment et lorsque les envoyés de Perse étaient près de *Kublaï,* que Marco Polo y arriva aussi, revenant d'un grand voyage qu'il avait fait dans les îles voisines de la Chine. Il soumit à son souverain, selon sa coutume, les observations qu'il avait été à même de faire sur la navigation possible de ces mers. Ces renseignemens parvinrent jusqu'aux oreilles des ambassadeurs persans. Ils espérèrent trouver par cette nouvelle route un moyen plus sûr de regagner leur pays, et s'abouchèrent avec les voyageurs vénitiens. Rapprochées par un intérêt commun, l'ambassade persane et la famille vénitienne s'entendirent pour représenter au grand Kan que l'expérience des chrétiens dans les voyages par mer serait une raison pour qu'on les chargeât de conduire la jeune princesse et l'ambassade par la mer de l'Inde jusqu'au golfe Persique.

Quelque contrariété qu'occasionât cette demande à Kublaï, il ne put cependant, à cause de l'impossibilité où les Persans étaient de faire leur voyage par terre, la refuser. On fit donc des préparatifs extraordinaires pour cette expédition; on équipa quatorze vaisseaux à *quatre mâts*, dont l'équipage de quelques-uns se montait à deux cent cinquante hommes, et l'on approvisionna cette flotte pour deux ans. Le grand Kan donna des passeports et des lettres de recommandation aux Vénitiens pour tous les lieux soumis à sa puissance; puis, après leur avoir fait de riches présens en joyaux, il leur dit qu'il comptait sur leur retour et les autorisa à agir comme ses ambassadeurs auprès du pape, des rois de France et d'Espagne et de tous les princes chrétiens.

Cette expédition remarquable mit à la voile vers le commencement de l'an 1291, trois ans avant la mort de *Kublaï*, et quatre ans avant le retour de Maffio, Nicolo et Marco Polo, à Venise, en 1295. Depuis la rivière *Pe-ho* qui traverse le district de *Pe-King* et va se jeter dans la mer Jaune, voici la route que tint la flotte et que trace Marco Polo dans sa relation. Elle toucha d'abord au port de *Zaitun* dans la province de *Fo-Kien,* puis passa par l'île de *Hai-nan* et suivit la côte de *Anan* ou de la *Cochinchine*. Après avoir dépassé la côte de *Kamboia,* on se



dirigea vers l'île de *Bintan*, située à la pointe méridionale de la péninsule Malaise *(Malayan)*. Puis remontant vers le nord-ouest par le détroit que forment cette presqu'île et Sumatra, la flotte, après avoir été arrêtée pendant cinq mois pour attendre un vent favorable, passa près des îles *Nicobar* et *Andamans*, et traversa la baie du *Bengale*, en se dirigeant vers l'île de *Ceylan*, et de là à *Ormuz* dans le golfe Persique, où se termina cette grande navigation qui dura dix-huit mois.

A peine la jeune princesse, les ambassadeurs persans et nos Vénitiens étaient-ils débarqués, que l'on apprît qu'*Arghun*, ce roi mongol pour qui on avait amené une fiancée avec tant de peine, était mort depuis quelque temps (1291); que le pays était gouverné par un régent, un protecteur, qui passait pour être disposé à s'emparer de la souveraineté, et que le fils d'Arghun le dernier roi, *Ghazan*, qui par la suite s'est rendu célèbre en remontant sur le trône de son père, était à la tête d'une armée dans le *Korasan*, attendant l'occasion de faire valoir ses droits. Nos voyageurs, ainsi que la fiancée et les ambassadeurs, dirigèrent leurs marche vers ce prince, et lorsque les Vénitiens eurent remis entre les mains de *Ghazan* le dépôt royal qui leur avait été confié par *Kublaï*, ils allèrent à *Tauris* où ils se reposèrent des fatigues de leur long voyage, pendant neuf mois. De là ils atteignirent *Trébizonde* sur les bords de la mer Noire, où ils s'embarquèrent pour retourner à Venise, leur patrie. Ces trois célèbres voyageurs revirent leur pays en 1295, après une absence de vingt-quatre ans.

Au récit qui précède et qui est extrait de la relation même de Marco Polo, on ajoutera ce que les traditions vénitiennes ont conservé de la vie et des aventures de ces voyageurs, lorsqu'ils furent rentrés dans leur pays, en Europe. On prétend qu'à leur arrivée à Venise, on leur fit une réception à-peu-près semblable à celle qu'Ulysse éprouva en abordant à Ithaque. Ils ne furent reconnus par personne, pas même par leurs plus proches parens; car, pendant leur longue absence, on avait répandu le bruit de leur mort, et on la regardait généralement comme certaine. D'ailleurs les fatigues des voyages, les inquiétudes d'esprit qu'ils

avaient éprouvées, et le changement que vingt-quatre années avaient apporté sur leurs visages, rendaient l'incrédulité de leurs compatriotes assez naturelle; leur langage italien, corrompu par l'usage des langues de l'Asie; leurs manières tant soit peu tartares et leur costume étranger, tout enfin contribuait à les faire méconnaître pour des Italiens.

Le beau palais de la famille Polo, habité par ceux des parens qui n'étaient point sortis de Venise, était situé dans la rue Saint-Jean Chrysostome. Quand nos voyageurs demandèrent à y être admis, ceux de leurs parens qui occupaient la maison eurent toutes les peines du monde à se persuader que ces hommes si bizarrement vêtus, dont les manières leur paraissaient si étranges, et qu'enfin ils tenaient pour morts, fussent des leurs. Ils ne voulaient pas les reconnaître.

Placés dans cette situation fausse, et desirant se faire reconnaître, nos trois voyageurs eurent recours à un expédient assez singulier. Ils firent faire dans leur palais les apprêts d'une fête magnifique, à laquelle ils invitèrent tous leurs parens et leurs anciennes connaissances. Lorsque l'heure de se mettre à table fut arrivée, Maffio, Nicolo et Marco Polo sortirent d'un appartement intérieur, vêtus de grandes simarres couleur de pourpre et traînant jusqu'à terre, telles qu'il était d'usage d'en porter alors dans les grandes cérémonies. Après que le lavement des mains fut terminé, comme chacun se mettait en devoir de prendre place à table, ils ôtèrent eux-mêmes ces vêtemens et en mirent d'autres semblables, mais en *damas* cramoisi. Les premiers habits ayant été déchirés en pièces, on en distribua les morceaux aux serviteurs. Après le premier service, ils se déshabillèrent encore, passèrent de nouvelles simarres de *velours* cramoisi, partagèrent de nouveau entre les domestiques celles qu'ils venaient de quitter. Enfin, quand le repas fut terminé, on distribua également les robes de *velours* cramoisi. Alors les trois hôtes parurent vêtus d'habillemens simples et semblables à tous ceux que portait la compagnie. Tous les assistans, fort étonnés de ce qu'ils avaient déjà vu, attendaient avec impatience ce qui allait s'ensuivre. Aussitôt donc que le

repas fut terminé et que l'on eut donné l'ordre aux domestiques de se retirer, Marco Polo, comme le plus jeune, se leva de table, passa dans une pièce voisine d'où il revint bientôt, tenant les trois vêtemens sales et usés avec lesquels les trois voyageurs étaient arrivés d'abord dans le palais après leur débarquement. Les trois Polo prirent alors des couteaux et se mirent à découdre la doublure de leurs vieux haillons d'où ils tirèrent, au grand étonnement de la société, une grande quantité de pierreries, telles que rubis, saphirs, escarboucles, diamans, émeraudes etc.

En quittant la cour du grand Kan, ils avaient reçu des richesses immenses de ce prince. Mais comme le transport de si grandes sommes eût été impraticable pendant un aussi long voyage que celui qu'ils avaient à faire, ils avaient converti l'or en pierreries.

Cet amas de bijoux précieux qu'ils offrirent sur la table aux regards des assistans, jeta ces derniers dans la stupéfaction. Cependant, quand ils furent revenus de leur extase, ils commencèrent à croire que les trois voyageurs étaient en effet ces gentilshommes de la maison Polo qu'ils avaient cru morts depuis long-temps, et ils finirent par donner les témoignages du plus profond respect à leurs trois hôtes.

On ne donne pas ce fait comme avéré, mais en diminuant un peu l'exagération romanesque qui s'y trouve, on peut regarder cette anecdote traditionnelle comme fondée sur la vérité; car de quelque manière que les trois Polo s'y soient pris pour se faire reconnaître à leur compatriotes et à leurs parens, après un voyage dans le fond de l'Inde, qui avait duré 24 ans, il est difficile de croire qu'ils y soient parvenus sans causer d'abord un grand étonnement.

Sitôt que le bruit du retour et du singulier voyage des Polo fut répandu à Venise, il n'y eut personne dans la ville qui ne voulût les voir et leur parler. Depuis les premiers seigneurs jusqu'aux artisans, tous recherchèrent leur conversation et eurent à se louer de leur complaisance. Enfin cette curiosité à laquelle se mêlait un intérêt réel, valut à Maffio, le frère aîné,

un emploi important dans la magistrature. Quant au jeune Marco Polo, il était constamment entouré de la jeunesse vénitienne qui ne pouvait se lasser de faire des questions sur le *grand Kan* et sur le royaume de *Cathay*. Comme Marco avait, à ce qu'il paraît, une complaisance égale à la curiosité de ceux qui le questionnaient, il arriva qu'à force de répéter dans ses récits que les revenus du grand Kan montaient à dix ou quinze *millions* de ducats d'or, et d'évaluer toutes les richesses de ces contrées en employant fréquemment le mot *million*, l'on donna à Marco Polo le surnom de Marco Milione. En effet, ce surnom lui resta, mais il y a des auteurs qui prétendent qu'il lui fut donné seulement à cause des richesses que son oncle, son père et lui avaient rapportées de l'Inde.

Il était de la destinée de Marco Polo de mener une vie toujours agitée. A peine s'était-il écoulé quelques mois depuis son arrivée à Venise, que la république eut avis qu'une flotte génoise, commandée par Lampa Doria, s'était montrée vers l'île de Curzola, sur les côtes de la Dalmatie. Aussitôt les Vénitiens mirent à la mer une flotte composée de galères, en nombre supérieur à celui des ennemis. Cette flotte fut confiée au commandement d'*Andrea* Dandolo, et Marco Polo, connu comme un excellent homme de mer, fut nommé capitaine d'une des galères. Les deux flottes ne tardèrent pas à se trouver en présence, et il y eut un engagement à la suite duquel celle des Vénitiens fut dispersée avec une grande perte. Parmi les prisonniers qui furent faits, outre A. Dandolo lui-même, se trouva aussi notre célèbre voyageur, qui, placé parmi les galères formant la division la plus avancée, se porta en avant avec une bravoure remarquable, et n'ayant point été soutenu, fut obligé de se rendre après avoir reçu une blessure grave.

On l'envoya à Gênes avec les autres prisonniers, ses compagnons d'infortune. Mais sa bravoure, ses qualités personnelles et le bruit qui se répandit de ses longs voyages et des récits qu'il en faisait, contribuèrent bientôt à adoucir les rigueurs de sa captivité. Il fut visité par toutes les personnes les plus distinguées de la ville de Gênes, et chacun se fit un point d'honneur

de lui offrir, dans sa position, ce qui pouvait lui être nécessaire et même agréable: c'était à qui parviendrait à entendre parler Marco Polo, du royaume de Cathay et de la puissance du grand *Kan Kublaï*. Cette nécessité de répéter si souvent la même chose devint sans doute insupportable à Marco Polo, et c'est vraisemblablement à cette cause secondaire que nous sommes redevables de la relation de ses voyages, qu'il dicta pour contenter la curiosité de ses contemporains, et s'épargner de si fréquentes redites. Lorsqu'il prit ce parti, il fit venir de Venise toutes les notes qu'il avait faites en voyage, et que son père avait entre les mains. Avec ces documens, dont il parle plus d'une fois dans son livre, et aidé de sa mémoire, il dicta sa relation, qui fut écrite par un certain *Rustighello* ou *Rustigiello*, noble génois. Cet homme, par suite du vif desir qu'il avait de s'instruire dans la connaissance des différentes parties du monde, avait lié une amitié intime avec Marco Polo, et passait presque tout son temps avec lui dans l'endroit où il était retenu prisonnier. Cependant Apostolo Zeno pense, d'après l'autorité d'un des manuscrits de Marco, que le livre a été originairement écrit sous la dictée de l'auteur, par un Pisan prisonnier de guerre avec Marco. Quoi qu'il en soit de ces deux conjectures, le manuscrit a été terminé, et a commencé à circuler dans toute l'Italie et l'Europe en 1298.

Cependant Nicolo Polo, le père de notre auteur, avait formé des projets de mariage pour son fils; mais la prolongation de sa captivité, dont la fin devenait toujours plus incertaine, lui fit renoncer à cette espérance. Après avoir fait des offres de rançon considérables, le tout sans succès, le vieux Nicolo, craignant de ne pas laisser son immense fortune à des héritiers directs, se décida à se remarier.

Il arriva qu'au bout de quatre ans de captivité, Marco Polo, par suite d'arrangemens entre les deux républiques, recouvra sa liberté. Il retourna donc à Venise et trouva son vieux père, qui était vert encore, entouré de trois fils en bas âge. Marco était un homme de sens et qui avait beaucoup vu; il ne témoigna aucune humeur de cet accident et résolut de prendre

femme aussi, ce qu'il fit. Il n'a point laissé de race masculine. On sait que son testament était daté de 1323, et que sa naissance a eu lieu vers 1254, d'où il suit que l'on peut évaluer la durée de son existence à soixante-dix ans.

Lorsque le livre de Marco Polo parut, on le lut avec une grande avidité, mais personne alors ne crut à la vérité de cette relation. Les poètes, les romanciers, s'emparèrent du personnage du grand Kan et du royaume de Cathay, pour embellir et égayer leurs récits. Cette machine poétique fut mise en usage jusqu'au temps de l'Arioste qui, comme l'on sait, parle souvent de la reine de Cathay. De la lecture du livre de Marco Polo résulta encore une opinion qui s'accrédita dans l'esprit de tous les peuples occidentaux : c'est qu'il y avait au milieu de l'Asie un grand monarque, que l'on désignait sous le nom de *grand Kan*, qui était chrétien, qui appelait vers lui, par ses vœux, tous ceux des chrétiens occidentaux qui voudraient entreprendre le voyage de Tartarie pour y propager la foi catholique et y instruire les peuples idolâtres dans la religion chrétienne. Les richesses immenses que possédait ce grand Kan n'étaient point oubliées. Dans tous ces desirs vagues que l'on formait pour aller convertir les païens, il se joignait toujours une espérance d'en être largement récompensé par les rubis, les émeraudes et l'or du *grand Kan*, du *prêtre Jean* ou du *roi des Hassacis*, dont le vulgaire ne faisait qu'un seul personnage. Les croisades et les relations diplomatiques qui s'étaient établies entre saint Louis et les princes tartares, avaient commencé à répandre toutes ces idées en Europe; la relation de Marco Polo les y fixa.

Outre ces résultats, ce livre eut encore celui de porter l'attention de quelques savans, et particulièrement celle de Christophe Colomb, sur les études géographiques. On ne peut douter, en lisant la relation originale du premier voyage que fit Christophe Colomb de 1492 à 1504, que toutes les études préliminaires, que toutes les spéculations qu'il avait faites sur l'étendue de la terre et la position relative des différentes contrées, ne fussent calculées d'après les renseignemens que lui avait fournis l'ouvrage

de Marco Polo. Voici les propres paroles du fameux voyageur, qui, lorsqu'il venait de découvrir ce nouveau monde, portant aujourd'hui le nom d'Amérique, croyait avoir trouvé un chemin, en traversant la mer dans la direction du couchant, pour arriver à l'extrémité orientale de l'Inde et pénétrer par ce côté dans l'intérieur de ce vieux continent.

« Très hauts, très chrétiens, très excellens et très puissans « princes, roi et reine des Espagnes et des îles de la mer, notre « seigneur et notre souveraine, cette présente année 1492, après « que vos altesses eurent mis fin à la guerre entre les Maures « qui régnaient en Europe, et eurent terminé cette guerre dans « la très grande cité de Grenade, où, cette présente année, le « deuxième jour du mois de janvier, je vis arborer, par la force « des armes, les bannières royales de vos altesses sur les tours « de l'Alhambra, et où je vis le roi maure se rendre aux portes « de la ville et y baiser les mains royales de vos altesses; aussitôt « dans ce présent mois et d'après les *informations* que j'avais « données à vos altesses *des terres de l'Inde et d'un prince qui est* « *appelé grand Kan,* ce qui veut dire en notre langue vulgaire « roi des rois, et de ce que plusieurs fois *lui et ses prédécesseurs* « *avaient envoyé à Rome y demander des docteurs en notre sainte* « *foi, pour qu'ils la lui enseignassent;* comme le Saint Père ne « l'en avait jamais pourvu, et que tant de peuples se perdaient « en croyant aux idolâtries et recevant en eux des sectes de per- « dition, vos altesses pensèrent, en leur qualité de catholiques « chrétiens et de princes amis et propagateurs de la sainte foi « chrétienne et ennemis de la secte de Mahomet et de toutes « les idolâtries et hérésies, à envoyer moi, Christophe Colomb, « auxdites contrées de l'Inde pour voir lesdits princes et les « peuples, pour savoir de quelle manière on pourrait s'y prendre « pour les convertir à notre sainte foi. Elles m'ordonnèrent de « ne point aller par terre à l'Orient, *mais de prendre, au con-* « *traire, la route de l'Occident, par laquelle nous ne savons pas,* « *jusques aujourd'hui, d'une manière positive que personne ait ja-* « *mais passé.* » (Vol. II, pages 3 et 4.)

Tout plein de cette idée pendant le cours de son voyage

de découverte, Colomb, arrivé aux premières îles américaines, dit (vol. IIe, page 77) : « Je voulais remplir d'eau toutes les ton-« nes des vaisseaux, pour partir d'ici si le temps me le permet-« tait, et faire le tour de cette île jusqu'à ce que j'eusse pu pren-« dre langue avec ce roi et voir si je puis avoir de lui l'or qu'il « porte, et partir après pour une autre très grande île, qui doit « être, à ce que je crois, *Cipango* (*Zipangu*), d'après les renseigne-« mens que me donnent mes Indiens, qui l'appellent Colba, « (Cuba). »

Arrivé à l'île de Cuba, il pense qu'il y a la ville de ce nom; que le pays est un grand continent s'étendant beaucoup au nord; que le roi de cette contrée *est en guerre avec le grand Kan*. L'amiral (Colomb) se disposa à envoyer un présent au roi du pays. « Il ajoute qu'il faisait tous ses efforts pour se ren-« dre auprès du *grand Kan*, qu'il pensait devoir habiter *dans « les environs ou dans la ville de Cathay*, appartenant à ce prince « qui est fort puissant, ainsi qu'on le lui assura avant son départ « d'Espagne. » (Page 94.)

« On tirera aussi beaucoup de coton de ce pays, ajoute-t-il « en parlant de Cuba; et je crois qu'il s'y vendrait très bien sans « qu'on eût besoin de le porter en Espagne, mais seulement « dans les grandes villes du *grand Kan que nous découvrirons sans « doute*, et dans plusieurs autres appartenant à d'autres grands « seigneurs *qui seraient heureux de servir vos altesses*. » (Volume II, page 114).

Plus d'une fois encore, il parle de l'île de Cipango (Zipangu) qu'il compte sans cesse trouver. Au surplus, l'illusion de ce navigateur à l'égard de l'Inde est complète; et dans une lettre qu'il écrivit à l'intendant en chef du roi et de la reine catholiques, il dit : « Lorsque j'arrivai à l'île la *Juana*, j'en suivis la « côte vers le couchant, *et je la trouvai si grande, que je pensais « que c'était la Terre-Ferme*, LA PROVINCE DU CATHAY! »

Colomb dans sa relation semble toujours être poussé par l'envie de trouver de l'or, des perles et toute sorte de richesses de cette nature. Quand on ne connaît pas le voyage de Marco Polo et la connexité qu'il a avec celui du Génois, on pourrait accuser

ce dernier d'avoir été mu particulièrement par une cupidité tout-à-fait désagréable. Mais avec un peu de réflexion, on s'aperçoit que les notions qu'il avait recueillies en Europe sur l'Inde, sur le royaume du Cathay et du grand Kan, sur les richesses immenses qui s'y trouvaient, lui ont fait rechercher toutes ces matières précieuses comme un renseignement qui pouvait lui indiquer qu'il était effectivement dans le pays, dans cette Inde enfin qu'il cherchait.

En somme, c'est une chose assez remarquable que ce soit un simple négociant de Venise, qui le premier ait fait connaître à l'Europe l'extrémité orientale de l'Inde, et qu'un autre Italien, Colomb, ait découvert l'Amérique presque par hasard, et en voulant aller par mer où Marco Polo était parvenu par terre.

L'homme ne peut réellement s'enorgueillir de rien de ce qu'il fait. Les plus grands génies dans leurs plus grandes entreprises sont les instrumens de la Providence ou les dupes du destin; car, enfin, sans vouloir diminuer en rien le mérite de Christophe Colomb, mérite immense, toutefois lorsqu'il était à *Cuba* et qu'il nommait cette île *Cipango*, il faisait une erreur de tout l'espace que couvre le golfe du Mexique, le continent américain et la mer Pacifique.

DELÉCLUZE.

LETTRES PHILOSOPHIQUES

ADRESSÉES

A UN BERLINOIS.[1]

VI.

DE LA PAIX ET DE LA GUERRE.

Paris, 19 juin 1832.

Il est remarquable, monsieur, qu'à toutes les époques mémorables de l'histoire moderne, la paix et la guerre ont fait le sujet des spéculations des philosophes. Ils n'ont pu voir les peuples se combattre, sans y réfléchir; et ils se sont mis à raisonner sur cette mêlée terrible des passions humaines. Vers la fin du seizième siècle, un Italien qui vécut long-temps en Angleterre et professa à l'université d'Oxford, composa un traité *de Jure belli,* que Grotius a eu sous les yeux en écrivant son livre. L'illustre réformé s'occupa d'adoucir le droit des gens, et de le ramener aux principes du christianisme. Dans la dernière moitié

(1) Voyez les livraisons des 15 janvier, 15 février, 15 mars, 15 avril et 1er juin de cette année.

du dix-septième siècle, l'Europe ensanglantée, lasse, soupirait après le repos, et les écrivains fomentaient, en le reproduisant, ce desir de la paix. L'abbé de Saint-Pierre insistait sur le projet d'une paix perpétuelle, et d'une espèce de parlement de l'Europe, qu'il appela la *diète européenne*. Mais celui qui s'éleva le plus puissamment contre la guerre fut Fénelon; il se considérait parmi les hommes comme un ange de paix, de réforme et de miséricorde; il travaillait à leur inspirer des pensées douces, des intentions bienveillantes et pacifiques; il amolissait le cœur des rois; il conjurait les nations de ne plus s'exaspérer les unes contre les autres; sa voix fut entendue, et la société française se précipita dans le repos avec avidité, oubliant même les délicatesses de l'honneur national cruellement froissées par le prêtre qui menait la régence, tant après Louis XIV, on avait hâte de se tranquilliser, de se distraire, de jouir des plaisirs de la vie et de l'indépendance de l'esprit.

D'Alembert a dit quelque part que le vœu de son siècle était l'*agriculture et la paix;* la guerre n'était réellement alors que l'auxiliaire de quelques combinaisons diplomatiques, et se rapportait rarement aux intérêts de la sociabilité. Votre pays seul, monsieur, avait besoin des armes pour se constituer, et Frédéric, conquérant utile, a solidement assis la monarchie prussienne. Voilà ce qui explique la disposition unanime des philosophes français à réprouver la guerre d'une manière absolue. De nos jours, aussi, ce problème a occupé quelques penseurs : De Maistre et Hegel l'ont roulé dans leur tête puissamment; le philosophe catholique, au spectacle de la révolution vaincue, s'exalte et glorifie le Dieu des armées. Quand il écrivit les *Soirées de Saint-Pétersbourg,* son dernier ouvrage, le génie du siècle semblait atterré, respirant à peine sous le joug amphyctionique de la diplomatie; voilà quel était pour lui le *fructus belli.* Il ne s'enthousiasmait pas de la guerre, parce qu'elle avait délivré l'Allemagne de notre injuste supériorité, affranchi les peuples; le fond de sa pensée est autre : la guerre n'a tant d'attraits à ses yeux que parce que la victoire a déserté les drapeaux de la révolution française, et il la nomme divine, parce qu'il la

trouve liberticide. Fichte, au contraire, appela la guerre au secours de l'indépendance allemande. Hegel a sur ce point des méditations plus complètes et plus calmes. Il reconnaît que la guerre n'est pas un accident arbitraire qui vient ensanglanter les hommes capricieusement; elle est à ses yeux le combat des différentes idées qui constituent les peuples et se disputent l'empire; elle entretient, pour ainsi dire, la santé des nations comme le mouvement des vents sauve les ondes d'une stagnation corrompue; un calme éternel stupéfierait la nature aussi bien que la société. Je paraphrase un peu la comparaison de votre compatriote: *wie die Bewegung der Winde die See vor der Fäulniss bewahrt, in welche sie eine dauernde Ruhe, wie die Völker ein dauernder oder gar ein ewiger Friede versetzen würde* (1). Récemment un écrivain distingué a, parmi nous, développé cette théorie, mais en l'exagérant. Je crains que M. Cousin, partagé entre De Maistre et Hegel, n'ait pas eu l'esprit assez libre pour se faire à lui-même son thême, se tracer son domaine, et parler avec cette indépendance qui préserve de l'amplification. Les Saint-Simoniens, à leur tour, ont reproduit les idylles de l'abbé de Saint-Pierre; vous voyez, monsieur, que depuis trois siècles l'esprit s'est exercé sur le sang qu'on a versé.

A quoi sommes-nous donc destinés aujourd'hui? A nous battre encore, et à raisonner de même, à tourner dans le même cercle de systèmes et de batailles? N'y a-t-il donc pas d'issue? Nous le verrons plus tard; mais quoi qu'il arrive, je voudrais, monsieur, constater avec vous où nous en sommes; vous m'avez paru quelquefois craindre que les premières ruptures de la paix européenne ne fussent l'ouvrage de l'impétuosité française: examinons, monsieur, et tâchons de comprendre les conjonctures présentes.

Vous m'accordez, monsieur, que la révolution de 1789 est sortie naturellement de la civilisation intellectuelle du dernier siècle, et vous la reconnaissez pour l'application sociale de quel-

(1) Hegel, *Naturrecht*, page 333.

ques principes philosophiques groupés en système; or, ces principes étaient l'égalité des hommes et des peuples, la paix, le commerce, l'industrie et la liberté pour tous, la condamnation des conquêtes et des aventures militaires qui ne seraient pas utiles au monde, la solidarité du genre humain. Dans tout cela, je ne vois rien de belliqueux et d'offensif. Veuillez d'ailleurs remarquer, monsieur, que si la révolution française avait été préparée par des philosophes, classe ordinairement peu guerrière, elle a été commencée et dirigée pendant les premières années par d'autres philosophes, je veux dire par des théoriciens politiques, tout-à-fait étrangers à l'audace et à la pétulance de l'esprit militaire. Loin de songer à des conquêtes, ils les proscrivirent dans leur constitution, et répétèrent souvent à l'Europe le souhait sincère d'une paix inaltérable. La révolution française n'a jamais eu qu'une ambition à laquelle elle ne saurait renoncer, sous peine de se détruire elle-même: c'est d'être chez elle souveraine maîtresse. Comme il lui était impossible de prévoir jusqu'où la mèneraient son génie et sa fortune dans l'œuvre qu'elle entamait, elle demandait à l'Europe de la respecter dans cette carrière d'expériences politiques où l'avait poussée la destinée; et la bonne foi qu'elle apportait au maintien de la paix générale, pouvait lui donner l'espoir de n'être pas attaquée.

Comment l'Europe exauça-t-elle les pacifiques desirs de l'esprit novateur? L'Europe ne connaissait point l'état intérieur de la société française vers la fin du dix-huitième siècle. La mollesse du règne de Louis XV lui faisait toujours illusion, et lui dérobait l'intelligence de ce qui s'agitait dans les esprits. Quand elle vit la France réclamer avec chaleur l'ouverture de nouveaux états-généraux, elle s'imagina que l'ancienne constitution française allait reprendre son cours, que l'antique monarchie se réformerait elle-même avec le concours des trois ordres, et se retremperait dans les fidèles conseils de sujets loyaux et dévoués. Elle ne soupçonnait pas que les établissemens historiques dont on venait lui donner comme un dernier spectacle n'étaient plus qu'une représentation mensongère que la vie n'animait

plus, et que la chute de ces vieilles images découvrirait à ses yeux deux puissances oubliées dans ses calculs, l'esprit humain et le peuple. C'était ainsi, monsieur. Rien du passé n'avait plus de crédit dans la conscience de la nation française. D'un autre côté, nous gravitions vers l'avenir sans but positif. La France n'était plus monarchique : elle n'était pas républicaine; elle s'engageait dans l'inconnu avec une audace inexprimable. J'avoue, monsieur, que cette disposition morale n'était pas facile à saisir; mais c'est pour n'en avoir pas eu l'entente que, dès le début, l'Europe a trouvé dans notre conduite des mécomptes qui l'ont aigrie, armée contre nous. Effectivement, la journée du 14 juillet 1789, où Paris, escaladant la Bastille, emportait d'un seul coup tout l'ancien régime, surprit et épouvanta les cabinets et les cours. On s'écria que la révolution sortait de l'ordre moral, pour entrer dans l'exercice et l'entraînement de la force. Dès-lors la France devint suspecte; bientôt l'émigration des princes et des gentilshommes redoubla auprès des puissances la défaveur des préventions entretenues contre nous; puis on passa de la défiance à la colère; enfin le desir de nous combattre et de nous réduire enfanta le projet d'une coalition.

Ici la révolution française va susciter dans la politique européenne des changemens sensibles. Les cabinets oublient, ajournent ou modifient leurs ambitions et leurs convoitises particulières, pour se livrer plus librement à la répression des idées révolutionnaires; et deux puissances, qui, pendant le cours du dix-huitième siècle, s'étaient continuellement choquées et combattues, se réconcilièrent en vue de notre détriment et de notre ruine. L'empereur Léopold II fit au roi Frédéric-Guillaume des avances et des sacrifices, et subordonna à ses convenances les avantages qu'il pouvait recueillir de ses négociations ou de la guerre avec la Porte-Ottomane. Ainsi, la maison impériale de Lorraine-Autriche renonçait à l'esprit et aux ressentimens de Charles-Quint et de Marie-Thérèse, pour tendre la main à la monarchie militaire que le grand Frédéric avait formée de ses lambeaux et de ses humiliations; irrécusable indice des animosités royales contre notre révolution.

La coalition, mentalement résolue, fut lente à s'organiser. Ramasser des forces éparses, concilier des prétentions ombrageuses, partager les rôles, assigner les postes, choisir les points d'agression les plus saillans et les plus faciles, surtout tracer un plan général qui soit comme le nœud de l'intrigue, tout cela veut du temps : c'était aussi la première fois depuis Louis XIV que l'Europe se liguait contre nous. Une entreprise si nouvelle ne pouvait se mettre en branle que lentement, et les frontières de la France ne furent violées que le 19 août 1792, trois ans après les premiers mécontentemens et les premiers projets des puissances européennes.

Il vaut la peine de bien se rendre compte des intentions véritables qui dirigeaient les cabinets. Ils desiraient sauver le gouvernement monarchique, renverser la constitution nouvelle, qu'ils considéraient comme attentatoire aux droits de la royauté, telle que la consacrait l'ancien droit public de l'Europe; ils desiraient prêter au roi Louis XVI une force qui lui permît de ressaisir toute l'initiative de sa première autorité, d'autant plus que le monarque français, dans l'hiver de 1790, s'était adressé aux puissances, pour les inviter à le tirer d'une position qu'il estimait indigne et cruelle. Nous devons, monsieur, au prince de Hardenberg, chancelier d'état, qui a laissé en Prusse une si haute renommée, la connaissance d'une lettre précieuse du roi Louis XVI à Frédéric-Guillaume. Permettez-moi, monsieur, de la remettre sous vos yeux : elle était datée du 3 décembre 1790.

« Monsieur mon frère,

« J'ai appris par M. de Moustier l'intérêt que votre majesté « avait témoigné non-seulement pour ma personne, mais encore « pour le bien de mon royaume. Les dispositions de votre ma- « jesté à m'en donner des témoignages dans tous les cas où cet « intérêt peut être utile pour le bien de mon peuple, ont excité

« vivement ma sensibilité. Je le réclame avec confiance dans ce « moment-ci, où, malgré l'acceptation que j'ai faite de la nou- « velle constitution, les factieux montrent ouvertement le pro- « jet de détruire le reste de la monarchie. Je viens de m'adres- « ser à l'empereur, à l'impératrice de Russie, aux rois d'Espagne « et de Suède, et je leur présente l'idée d'un congrès des prin- « cipales puissances de l'Europe, appuyées d'une force armée, « comme la meilleure mesure pour arrêter ici les factieux, « donner le moyen d'établir un ordre de choses plus desirable « et empêcher que le mal qui nous travaille puisse gagner les « autres états de l'Europe. J'espère que votre majesté approu- « vera mes idées, et qu'elle me gardera le secret le plus absolu « sur la démarche que je fais auprès d'elle; elle sentira aisément « que les circonstances où je me trouve m'obligent à la plus « grande circonspection; c'est ce qui fait qu'il n'y a que le baron « de Breteuil qui soit instruit de mon secret, et votre majesté « peut lui faire passer ce qu'elle voudra.

« Je saisis cette occasion de remercier votre majesté des bontés « qu'elle a pour le sieur Heymann, et je goûte une véritable « satisfaction de donner à votre majesté les assurances d'estime « et d'affection avec lesquelles je suis,

« Monsieur mon frère,

de Votre Majesté

le bon frère,

« *Signé:* LOUIS. (1) »

(1) Mémoires tirés des papiers d'un homme d'état, 1828, tom. 1, pag. 104. Ces mémoires éclaircissent les causes qui ont déterminé la politique des cabinets dans les guerres de la révolution.

Cette lettre fit sur le roi de Prusse une impression profonde; il devint à son tour aussi ardent que l'empereur Léopold à s'opposer aux progrès de notre révolution. Après avoir dissipé quelques nuages qui s'étaient encore élevés entre eux, les deux souverains se concertèrent; leurs ministres Bischoffswerder et le prince de Kaunitz signèrent, le 25 juillet 1791, un traité préliminaire d'alliance; enfin les deux monarques s'abouchèrent à Pilnitz, résidence d'été de l'électeur de Saxe. Le comte d'Artois, accompagné, entre autres personnages, de M. de Calonne et du duc de Polignac, parut à la cour électorale, il insista sur la nécessité de précipiter, par les armes, une contre-révolution en France; et du concert de tant d'augustes personnages, sortit, au milieu des fêtes les plus élégantes, la fameuse déclaration dite de Pilnitz, que depuis, je crois, on a regrettée comme une indiscrétion, mais qui atteste avec sincérité quelles étaient à notre égard les préoccupations des têtes couronnées. Vous ne pouvez pas oublier, monsieur, qu'on y invite les autres puissances *à employer conjointement avec leurs majestés* (le roi de Prusse et l'empereur) *les moyens les plus efficaces relativement à leurs forces, pour mettre le roi de France en état d'affermir dans la plus parfaite liberté les bases d'un gouvernement monarchique également convenable aux droits des souverains et au bien-être des Français*. La prétention est claire et point dissimulée; il s'agit de rétablir en France un gouvernement monarchique convenable aux droits des souverains: l'Europe intervient pour satisfaire ses propres convenances et nous en faire subir la loi.

J'ai touché, monsieur, le point essentiel : les cabinets avaient pour la révolution française une aversion qui les emporta même au-delà de leur prudence ordinaire; les premiers, ils se sont livrés à une agression morale; ils ont passé trois ans à épaissir contre nous leurs bataillons et les préjugés de l'Europe; ils ont attaqué les premiers, car dès l'abord, ils rendaient la paix incompatible avec l'honneur d'une grande nation.

Mais de fait, la France n'a-t-elle pas la première déclaré la guerre? Ce serait se moquer étrangement, que d'imputer à la France, en 1792, la rupture de la paix européenne, parce que

l'assemblée législative décréta expressément la guerre contre le roi de Hongrie et de Bohême. Reprenons un peu, monsieur, la situation de la France. Elle poursuivait la déduction de ses nouveaux principes et n'avait pas encore pu trouver un temps de halte; elle marchait toujours, quand elle aperçut autour d'elle l'Europe irritée, puis menaçante: ce n'était pas assez de débrouiller son nouvel avenir, d'asseoir les premiers résultats de son émancipation; au milieu de ce travail, elle se voit suspecte, haïe, cernée; il se répand autour d'elle ce silence terrible qui plane toujours au-dessus de deux armées prêtes à s'égorger; on va la prendre au piège, l'accabler: que fera-t-elle? Les nations se jugent elles-mêmes par leur œuvres; si le cœur lui manque, elle est perdue. C'est ici, monsieur, qu'elle fut grande cette France chérie, et d'autant plus saintement héroïque qu'elle avait pour elle le droit et la raison. Enlacée de toutes parts, elle ne se trouble pas; menacée, elle déclare la guerre; envahie, elle se lève toute entière. Oui, ce fut la plus juste des représailles que cette déclaration de guerre à la quelle contribua Condorcet, ce philosophe pratique de notre première révolution; jamais signal de bataille ne fut plus loyalement donné: à Padoue, à Pilnitz, l'Europe avait jeté un cri qui trouva son écho dans les défilés de l'Argonne; le mot de Léopold est justifié: *la plus dangereuse de toutes les choses à toucher, c'est la révolution française*. En l'attaquant, on la sert; moins battue des orages, elle eût été moins grande; les provocations de l'Europe lui ont arraché tous les secrets de son génie; et ceux-là même qui s'acharnaient sur elle pour épuiser son sang, n'ont fait que disséminer à travers le monde ses indomptables et contagieuses vertus.

Je dis donc, monsieur, que les guerres révolutionnaires soutenues par la France reposèrent sur la plus stricte justice, et qu'elles furent moralement défensives, même quand nous eûmes dégagé nos frontières, passé le Rhin, envahi les envahisseurs. Un seul homme changea la nature et le caractère de nos entreprises: Napoléon. Après s'être battu comme général de la république, ce conquérant conçut un système qui lui fut personnel; il voulut faire pour la France, ce que Charles-Quint avait tenté

pour la maison de Habsbourg-Autriche, ce que Louis XIV pour la maison de Bourbon; il voulut élever la France au-dessus de l'égalité des autres nations, lui rendre cette prépondérance que Guillaume III s'était attaché à détruire. Cette pensée, monsieur, n'appartient pas au génie même de la révolution, quoiqu'il en ait profité; elle lui a été utile; elle a compensé à force de gloire la consécration du temps qui lui manquait, elle l'a doté d'une histoire de vingt ans qui renferme plus de merveilles et de victoires que deux siècles ordinaires; mais enfin cette pensée conquérante, si brillante que je la tienne, n'est pour la révolution française qu'une glorieuse diversion; ce n'est pas là son but; ce n'est pas son génie qui ne saurait s'identifier dans un homme, pas même dans Napoléon.

La révolution française est comme le signe d'une nouvelle religion sociale qui est née en France, mais qui se doit à l'Europe; elle a rendu ce service au monde, d'élever, la première, la voix pour revendiquer l'application sociale des droits de la liberté humaine : il y a quarante-trois ans qu'elle a commencé de parler; où en est aujourd'hui l'intelligence des rois? Jusqu'à quel point va l'adhésion des peuples? Voilà, monsieur, qui décidera de l'avenir. La vérité irrite quand elle ne persuade pas encore, et tant que les hommes ne sont pas ses fervens défenseurs, ils se montrent ses ennemis implacables: pas de milieu. Si les cabinets de l'Europe, sans avoir rien recueilli des expériences et des vicissitudes de près d'un demi-siècle ne voyaient encore dans notre révolution qu'une révolte arbitraire, un accident factieux qui a eu quelques jours de succès, mais qu'ils doivent et peuvent faire taire irrévocablement sous le feu de leur canon, cette méprise traînerait après elle de longues et épouvantables catastrophes; si les puissances, comme en 1790, ourdissaient lentement, sous les dissimulations de la diplomatie, le réseau de fer destiné à nous envelopper, jamais, non jamais, peuple ne courrait aux armes avec un droit plus légitime aux faveurs de la victoire et de la fortune.

La paix du monde est entre les mains des rois; tout est possible encore dans les voies de la douceur et de la vérité : les tempéramens de la réforme peuvent encore prévenir dans la vieille

Europe les explosions abruptes de l'insurrection; les peuples peuvent encore être conduits, mais ils ne peuvent plus être trompés. Ainsi, monsieur, on ne persuadera pas à l'Allemagne que nous songeons à recommencer dans son sein nos promenades et nos expéditions pour satisfaire l'ardeur de quelques effervescences belliqueuses; il n'y eut jamais en France un plus affectueux respect pour l'indépendance de tous les peuples, une sympathie plus franche pour ce que chaque nation a de grandeur et de qualités particulières; nous serions des ingrats si nous ne répondions pas à l'amitié qu'on nous a témoignée de toutes parts; et c'est la force, monsieur, de la révolution française, qu'elle ne s'appuie plus aujourd'hui seulement sur elle-même, mais sur la foi et les vœux des autres nations qui la retrouvent pacifique, non plus conquérante, non plus insolente, mais équitable et bonne, véritablement libérale. La réforme anglaise, la liberté germanique, sont les sœurs de la révolution française; l'humanité, leur mère commune, se complaît et s'admire dans la beauté de leurs traits différens et dans l'indépendante fierté de leur contenance.

Maintenant, les puissances de l'Europe attaqueront-elles de nouveau la révolution française? Ni l'étude de Martens, ni la lecture des protocoles, ne peuvent sur ce point faciliter les conjectures : mais comparons l'Europe de 1792 et celle de 1832. La France est seule aujourd'hui, isolée, comme au milieu de sa première lutte : les points d'appui lui manquent : la Pologne a succombé, aussi malheureuse qu'en 1794 où l'héroisme de son Kosciuszko ne put la sauver; ce n'est qu'en 1795 que la convention réunit la Belgique et le pays de Liège à la France, et elle combattit le stadhouder comme nous avons en face de nous le roi de Hollande; l'Italie nous est aujourd'hui fermée comme elle le fut jusqu'en 1796 : enfin, comme il y a quarante ans, nous sommes sans alliés, seuls devant l'Europe.

Pour continuer le parallèle, monsieur, la France ne desire pas plus la guerre qu'elle ne la desirait en 1792 : même les précieux intérêts du commerce et de l'industrie l'en détournent;



vingt-trois ans de guerre et quinze ans de paix nous ont fait connaître les douceurs du repos, et savourer les fruits d'une civilisation pacifique. N'ayez pas peur que la France renonce étourdiment à ses tranquilles travaux; plus que jamais, elle a besoin d'avoir raison; elle vous étonnera, elle vous a déjà étonné, monsieur, par sa patience et sa résignation; on aura peu d'égards pour elle; on se préparera par d'imprudentes insultes à des agressions ouvertes; enfin on mettra un peuple qui ne passe pas pour saigner du nez dans la nécessité de se battre ou de vivre sans honneur : voilà, monsieur, comment éclatera la guerre, si elle éclate.

Si la guerre éclate, ce sera pour nous une guerre de liberté et de civilisation. Evidemment nous n'aurons voulu ni conquérir ni tyranniser personne, mais seulement jouir dans nos foyers d'une existence honorable, indépendante ; mais les agresseurs auront pris le courage qui se modère pour la faiblesse qui plie, la raison pour la peur. Tant mieux, nos mains même ensanglantées seront innocentes.

Si la guerre éclate, il faudra bien que la France s'y résigne et la soutienne : elle se rappellera qu'il est de la destinée de sa révolution de toujours triompher quand on l'attaque; elle ira au combat la tête haute, le cœur léger, la conscience nette; elle retrouvera ses plaisirs militaires, en défendant la plus juste des causes.

Si la guerre éclate, il faudra bien la considérer non pas comme le cataclysme où doit s'abîmer la civilisation française, mais comme la fournaise salutaire d'où elle doit sortir mieux trempée et plus forte. Elle n'aura pas été, de notre part du moins, une fantaisie : nous la prendrons pour un arrêt de la destinée. Elle ne sera pas une gloriole, mais un droit.

Le droit! c'est lui qui bénira nos drapeaux et qui sacrera nos épées : il rendra saint et pur l'exercice de la force ; il nous soutiendra dans les revers ; il redoublera l'efficacité de la victoire, en la rehaussant de sa justice. Sans le droit, la force n'est que brutale et finalement impuissante; sans la force, le droit est outragé, on le viole avec impunité; mais, quand le droit et la force

s'appuient l'un sur l'autre, on peut leur promettre le triomphe et l'empire.

Il semble au surplus que jamais idées, principes ou nations n'ont pu s'asseoir sur leurs véritables bases, sans se défendre auparavant contre de rudes assauts. Si, dans votre Allemagne, si dans le Brandebourg, dans la Souabe, une partie de l'Autriche, de la Bohême, de la Hongrie, dans le pays du Hanôvre, dans la Hesse, dans le Palatinat, la foi et le culte de Luther ont pris et gardé racine, les armes n'ont-elles pas servi et sauvé la liberté de conscience et l'indépendance des états? Et votre monarchie, monsieur, à qui doit-elle sa grandeur et son établissement avantageux, non-seulement à elle-même, mais à la civilisation de l'Europe, si ce n'est à la guerre et à l'énergique industrie de la conquête? Depuis qu'au commencement du dix-septième siècle, l'électeur Jean Sigismond eut laissé à son successeur George-Guillaume l'électorat de Brandebourg et le duché de Prusse réunis, votre patrie a trouvé ses provinces dans les indemnités de la victoire. Le grand électeur, qui a fait resplendir si clairement dans son caractère l'héroïsme germanique, n'a-t-il pas ajouté à son marquisat héréditaire une partie de la Poméranie, le Magdebourg, le Halberstaet, et Minden (1)? Est-ce de bonne grâce que l'Autriche a laissé la Silésie entre les mains du grand Frédéric? La guerre de sept ans a véritablement mûri la jeunesse de votre monarchie militaire.

Quand Frédéric écrivit l'histoire de la guerre de sept ans, il s'attacha à démontrer que s'il avait attaqué le premier, l'agression morale n'était pas moins partie de la maison d'Autriche qui avait ameuté contre lui toute l'Europe, et se proposait de le pousser à commettre les premières hostilités. Le conquérant de la Silésie se leva le premier pour établir la guerre chez des voisins dont l'inimitié lui était connue; dans son histoire, il s'en explique avec ce mâle bon sens qui jette sur les choses l'évidence et la clarté. « Quant à ce nom si terrible d'agresseur, c'é-« tait un vain épouvantail, qui ne pouvait en imposer qu'à des

(1) *Mémoires du Brandebourg*, par Frédéric.

« esprits timides; il n'y fallait faire aucune attention dans une « conjoncture importante où il s'agissait du salut de la patrie, « puisque le véritable agresseur est sans doute celui qui oblige « l'autre à s'armer, et à le prévenir par l'entreprise d'une guerre « moins difficile, pour en éviter une plus dangereuse, parce que « de deux maux il faut choisir le moindre. Après tout, que les « ennemis du roi l'accusassent d'être agresseur, ou qu'ils ne le « fissent point, cela revenait au même, et ne changeait rien au « fond de l'affaire, *la conjuration des puissances de l'Europe « contre la Prusse étant toute formée*(1). » Aussi Frédéric ne craignit pas de commencer; il entama lui-même cette période aventureuse, cette série de batailles, de revers et de victoires, cette épopée militaire, dont le héros disparaît quelquefois dans la poudre, semble près de demeurer enseveli dans d'irremédiables défaites, survit, se venge, et frappe le dernier coup comme il a frappé le premier. Aussi, en sauvant la Prusse, la guerre de sept ans l'électrisa; elle fut pour votre monarchie si récente un souvenir qui alimenta les âmes : le passé lui manquait; cette guerre, en se gravant dans les esprits, sut les remplir de patriotisme et de poésie; on aime mieux son pays après l'avoir défendu; la patrie, comme un tendre ami, devient plus chère encore, quand on a tremblé pour elle.

La France, monsieur, se trouve placée dans des conjonctures fort sérieuses; elle est descendue de la situation morale où l'avait mise, il y a bientôt deux ans, l'émancipation de juillet; au dehors, elle n'est pas honorée, elle n'est pas puissante comme elle a le droit de l'être; intérieurement elle est divisée et point heureuse. Aussi il n'y aurait pas à s'étonner si les cabinets trouvaient les circonstances favorables à des attaques combinées : la société française se retrouverait alors dans une de ces crises qui tuent ou qui ravivent et renouvellent; elle aurait, pour parler la langue de Milton, *à peser le danger avec des pensées profondes :*

Pondering danger with deepings thoughts.

(1) *Histoire de la guerre de sept ans*, chap. 3, pag. 80, 81.

elle aurait à songer que si en 1814, en 1815, elle a pu fléchir sans honte sous le poids de l'Europe, dont elle avait amoncelé contre elle les représailles et les armées, aujourd'hui elle doit rester indépendante, sous peine de n'être plus une nation.

La révolution française n'est pas conquérante, elle est humaine; elle pourra profiter des chances de la guerre si on l'y pousse; mais elle ne s'y précipitera pas dans l'unique intérêt de quelques agrandissemens même raisonnables; elle est pour nous ce qu'a été pour l'Allemagne la réforme, et la guerre qu'on lui déclarerait serait une guerre religieuse et sociale. Je tombe d'accord avec Hegel que la guerre est la défense d'une idée : or, l'idée que nous avons à maintenir, à pratiquer, à développer, à propager par notre exemple, c'est l'idée de l'égalité, base nouvelle d'un ordre nouveau; égalité intelligente, commentaire social du principe évangélique, égalité morale, triomphe de l'esprit philosophique sur les accidens, les inconséquences, les erreurs et les attentats du passé; égalité vraiment humaine et vraiment divine, idée médiatrice et complète, qui doit accoupler ensemble l'intelligence de l'homme et la justice de Dieu. Voilà notre dogme, voilà notre théologie, voilà notre religion. Avez-vous une cause plus grande et plus sainte à comprendre et à servir? Son nom? son autel? j'y cours. Ah! tous tant que nous sommes, nous marchons à la découverte d'un Dieu inconnu, *Deo ignoto;* car le travail de l'esprit humain n'est pas de nier Dieu, mais de le déplacer. Les Hébreux du désert portaient avec eux Jehovah dans un tabernacle mobile; nous aujourd'hui, nous nous engageons à la poursuite d'un Dieu qui nous échappe encore : où donc est-il? Pour moi, j'ai traversé bien des systèmes, des idées et des passions; j'ai demandé partout le bonheur et la vérité, et je n'ai pu trouver quelque répit, quelque adoucissement à d'inconsolables inquiétudes que dans la foi à l'irrésistible loi qui entraîne l'humanité comme la lyre d'Orphée : les symboles se ternissent; les images chancellent; la lettre se fait hypocrite et mensongère; les hommes manquent; les âmes sont petites, les cœurs glacés, les esprits courts; l'aridité et la désolation sorties des flancs de l'égoïsme répandent sur le monde la

torpeur et le silence. Où se sauver, ô mon Dieu? que veux-tu de nous? parle, tonne, frappe, révèle-toi, mais tire-nous de nos ignorances et de nos langueurs : mieux vaudrait une société en travail, en enfantement, en douleur, qu'une société sans cœur, sans intelligence, sans enthousiasme.

Je m'emporte, monsieur, excusez cette effusion qui m'échappe; je reviens au sujet qui nous occupe, et je veux terminer aujourd'hui cette lettre en vous communiquant quelques réflexions sur votre patrie. La monarchie prussienne, vous le savez mieux que moi, doit tout à la guerre, à l'art et à la pensée : un siècle, de 1640 où commença de gouverner le grand électeur jusqu'en 1740, où régna l'élève de Voltaire, a suffi pour préparer le théâtre d'un grand homme et d'une grande nation. Frédéric *l'unique*, comme l'ont appelé les Allemands, fut roi pendant quarante-six ans; il sut associer la maison de Brandebourg à la suprématie autrichienne; il entra en partage du premier rang dans l'empire germanique, et fit de son royaume la tête et la pensée de l'Allemagne. Le cabinet de Louis XV, jouet de la coquetterie et de la vanité d'une maîtresse, eut la sottise de se liguer avec Vienne contre Berlin; il aurait dû, docile aux leçons de Richelieu, poursuivre avec persévérance le cours de ses inimitiés envers la maison d'Autriche, et ne pas renoncer à l'alliance d'un héros novateur qui changeait la face de l'Allemagne. Frédéric mourut en 1786, trois ans avant l'avènement de la révolution française. Il ne l'eût pas combattue; il avait applaudi à la déclaration et à la résistance de l'indépendance américaine; il n'eût pas marché contre nous avec Léopold. Sept ans après sa mort, le duc de Brunswick envahissait nos frontières; je crois qu'ici la Prusse tomba dans la même erreur que Louis XV; à son tour, elle déclarait la guerre à l'esprit novateur, à l'ennemi de l'Autriche, et contrariait sa propre destinée. Elle ne tarda pas à s'en apercevoir, monsieur, car la première elle se retira de la coalition; la première elle reconnut la république française; la première elle signa la paix, et le traité de Bâle, en 1795, témoigne que les deux peuples étaient sur la trace de leurs intérêts réciproques.

Le temps a-t-il donc en vain coulé, et quarante ans ne seront-ils pas une leçon? Si dans le dernier siècle le caractère de la révolution française a pu échapper à la patrie de Frédéric, le même malentendu ne semble guère possible aujourd'hui. L'appréciation des choses ne vous est pas si difficile; vous avez des philosophes, des historiens, des jurisconsultes, tout doit leur indiquer qu'un pays qui est aujourd'hui roi du nord, qui doit sa rapide puissance aux armes et aux idées, n'est pas l'ennemi naturel d'une nation antique et nouvelle, sur qui reposent aujourd'hui les destinées du midi de l'Europe, et qui n'est pas non plus sans quelque aptitude dans le maniement des armes et des idées. Je suis fâché, je l'avoue, qu'à la faveur de nos revers, la Prusse se soit si fort rapprochée de la France. Nous nous aimerions davantage si nous nous touchions de moins près. En se donnant de pareilles satisfactions, on a rendu l'avenir plus difficile et plus obscur.

Quoi qu'il en soit, monsieur, restons chacun avec calme et courage dans la place où nous avons été mis; puisons dans l'étude, dans l'exercice de la pensée, l'intelligence de notre siècle, ces douces fraternités de l'esprit et de l'âme, qui peuvent résister aux plus rudes épreuves, ces espérances qui ne meurent pas, la foi dans l'inépuisable énergie du droit et de la vérité. Le temps qui éprouve et développe tout, tirera du cœur des hommes et des nations, les secrets que nous ne saurions encore lire; en attendant, permettez-moi de vous répéter cette parole impériale : *La plus dangereuse de toutes les choses à toucher, c'est la révolution française.*

LERMINIER.

LITTÉRATURE DANOISE.

SUR LA VIE

ET LES ŒUVRES COMIQUES D'HOLBERG.

L'histoire de la littérature danoise moderne commence réellement à Holberg, né à Bergen à la fin du dix-septième siècle (1684). Jusqu'à lui, elle n'offrait guère autre chose qu'une contre-épreuve de la littérature allemande. Là, comme ailleurs, on avait commencé par les chroniques, les moralités, les mystères, dont les originaux, quelquefois latins, venaient ordinairement d'Allemagne. Ces sortes d'ouvrages, si l'on y joint quelques légendes mystiques et un assez petit nombre de récits chevaleresques, composaient, à l'époque de la réforme, toute la richesse poétique de la littérature danoise. En s'introduisant en Danemark, les nouvelles doctrines religieuses produisirent dans les esprits un mouvement dont les lettres se ressentirent. On

traduisit et on composa des poèmes satiriques, dirigés contre les abus de la papauté; à l'exemple de ces beaux chants sacrés dont Luther et les premiers réformateurs édifièrent l'église nouvelle, on eut des livres de psaumes en langue nationale et des cantiques, dont quelques-uns sont arrivés de recueil en recueil jusqu'à nos jours, et se chantent encore presque sans altération dans les églises de Copenhague. Dès-lors se prononçait ce double caractère de la littérature danoise, qu'elle a toujours conservé depuis : d'une part une humeur comique et railleuse, de l'autre une tendance religieuse, exaltée, mystique. La première fut représentée dans la suite par Holberg et Vessel, la seconde par Ewald et Œlenschlœger; toutes deux, combinées d'une manière bizarre, ont produit le talent moqueur et enthousiaste, rêveur et bouffon du pauvre Baggesen.

Parlons aujourd'hui d'Holberg.

Holberg parvint à l'âge de trente ans sans se douter de sa vocation poétique. Durant cette période de sa vie, qui, à son insu, préparait l'avenir de son talent, sa destinée fut constamment incertaine, errante, agitée. Il commença par être caporal et finit par être professeur de métaphysique, singulier chemin pour arriver à être le Molière de son pays.

En lisant la piquante biographie d'Holberg, écrite par lui-même, on voit que l'unique passion de sa jeunesse fut un besoin irrésistible de voyager. Nous ne connaissons pas cette impatience curieuse qui toujours a porté les hommes du Nord à sortir de leur pays, pour connaître le monde, pour aller voir le soleil.

La lecture d'un journal de voyage fait quitter brusquement à Holberg, âgé de vingt ans, une situation assez avantageuse et Bergen sa patrie, malgré les représentations de ses amis et la colère de ses parens.

Il va à Amsterdam, n'ayant que 60 écus pour toute ressource : il est bientôt obligé de revenir en Norwège et d'y enseigner quelque chose qui passait pour du français. On va voir qu'il n'en jugeait pas plus avantageusement lui-même. Un Hollandais étant venu dans la ville de Christiansand, où il était alors,

lui disputer l'honneur et les profits de cet enseignement, il s'établit entre eux une lutte dont Holberg conte ainsi le résultat : « On assigna le jour et l'heure; nous comparûmes tous deux et combattîmes en présence de nos écoliers respectifs; mais nous nous séparâmes avec un égal succès. Je lui portai en français-norwégien des bottes qu'il para en français-hollandais, et je ne crois pas que la langue française ait jamais été aussi maltraitée que dans ce combat. » Bientôt son humeur errante le reprit, et le voilà parti pour l'Angleterre, à-peu-près aussi bien en fonds que la première fois. Après être resté quelques mois à Oxford, toujours curieux, toujours occupé, la nécessité le ramena en Danemark, où il essaya de tirer parti, pour son existence, de l'instruction acquise dans ses voyages. Il fit pompeusement annoncer un cours dans lequel il devait en communiquer les fruits. On y accourut en foule. « Mais, dit-il, quand je voulus me faire payer, mes auditeurs avaient trouvé le secret de se rendre invisibles, et le seul profit que j'en tirai fut que ceux qui avaient suivi mon cours me saluaient plus profondément lorsqu'ils me rencontraient. » Enfin il trouva un poste qui lui convenait d'autant mieux, qu'il lui offrait une occasion de voyager. Il partit pour l'Allemagne avec un jeune homme qu'il était chargé d'y accompagner. On trouve plus le futur poète comique que le futur professeur dans ce qu'il dit de son assiduité aux cours de l'université de Leipsik. « Nous y assistions régulièrement, dit-il, moins pour y apprendre quelque chose que pour nous y amuser des professeurs et de leur débit. »

Ce fut à son retour en Danemark, après ce troisième voyage, qu'il débuta dans la carrière littéraire par quelques travaux historiques sans importance. Il fut attaché à l'Université, et profita d'une commission qu'elle lui donna d'examiner les hautes écoles luthériennes de Hollande, pour entamer une nouvelle excursion qui de proche en proche le conduisit à Paris et à Rome.

A Paris, il eut l'humiliation grande, pour un maître de langue française, de s'entendre dire par une fille d'auberge, qu'il parlait le français comme un cheval allemand. Ce ne fut pas le seul inconvénient que lui attira sa prononciation danoise.

Il raconte que le libraire auquel il s'adressait pour acheter un *Du Chêne,* lui apportait un *Lucien*, et que quand il demandait son logis (la louchi), on lui répondait : Je ne connais point mademoiselle Lucie.

Ne pouvant, d'après ces aveux, beaucoup profiter de la conversation parisienne, il passait une partie de son temps dans les jardins publics qu'il trouvait très fréquentés, et dans les bibliothèques où il ne rencontrait personne, si ce n'est quelques étudians qui arrivaient avant que la porte s'ouvrît, et alors se précipitaient dans les salles, chacun s'efforçant d'arriver le premier pour pouvoir s'emparer du Dictionnaire de Bayle, la nouveauté littéraire de ce temps où l'on se ruait encore sur les in-folios comme aujourd'hui sur les brochures.

On est étonné d'entendre Holberg dire en arrivant à Lyon : « Il me semblait entrer dans un monde nouveau, tant les habitans de Lyon diffèrent de ceux du nord de la France par la langue, les mœurs et la manière de vivre. » Pour effacer ce caractère local, si frappant pour un étranger, et qu'il ne retrouverait plus, qu'a-t-il fallu? Un siècle, et la révolution française.

La curiosité passionnée d'Holberg pour tout ce qui était nouveau à ses yeux, se trahit par cette confession naive. « Je vis à Marseille beaucoup d'Orientaux (ils y sont plus rares aujourd'hui), une grande quantité de galères, et beaucoup de captifs turcs et chrétiens, qui traînaient à travers la ville les fers rivés à leurs mains ou à leurs pieds. Ce spectacle était fait pour arracher des larmes, mais chez moi il éveillait une sorte de plaisir, parce que je n'avais encore rien vu de semblable. »

Dans ce voyage, Holberg se montre toujours le même, toujours entraîné par son ardeur de connaître, surmontant toutes les difficultés, se résignant à toutes les privations et parfois se jetant dans les plus grands embarras pour la satisfaire; de plus sans cesse malade et traînant à travers la France et l'Italie une fièvre dont à son retour, il fut subitement guéri par un concert. Au milieu de ses misères, de ses périls, on le voit constamment soutenu par le desir d'observer la nature humaine, et surtout d'en saisir le côté ridicule; tantôt accablé

par la maladie et livré aux brutalités d'un aubergiste génois, tantôt sur un vaisseau près d'être attaqué par les pirates, au milieu des gémissemens, des prières, des vœux, de tout l'équipage, à son rang, l'épée à la main, et invoquant Saint-Antoine, dit-il, tout aussi dévotement que les autres; enfin à Rome réduit à préparer économiquement son dîner lui-même, tel qu'il se peint, tenant un livre d'une main et de l'autre la cuiller-à-pot, s'apercevant parfois qu'il n'est pas facile de faire en même temps de la cuisine et de la philosophie; dans toutes ces vicissitudes, il est toujours occupé de l'effet comique qu'on fait sur lui ou qu'il fait sur les autres, distrait souvent d'une infortune réelle par une scène, une situation qui lui semble plaisante; et il se raconte et se raille lui-même, la vie est pour lui une comédie dans laquelle il se voit jouer un rôle bizarre, souvent triste, mais dont la représentation l'amuse toujours.

Cette existence errante et traversée est l'éducation presque nécessaire du poète comique et satirique; on ne voit bien les vices et les travers des hommes, que quand on est mêlé familièrement avec eux par les intérêts pénibles de la vie; ce n'est que quand on a besoin d'eux qu'on est forcé d'apprendre à les connaître.

Du reste, cette expérience des choses n'a manqué ni à Cervantes, soldat à Lépante, prisonnier chez les Maures, ni à Goldsmith, ni à Goldoni, ni à notre Molière lui-même, qui erra long-temps de province en province; et enfin, il faut se souvenir que, par une singulière rencontre, tandis que la Norwège, dans la personne d'Holberg, venait visiter la France et l'Italie, Regnard se préparait, sans s'en douter, à une carrière du même genre, et allait, après beaucoup de courses, et d'aventures, graver son nom encore inconnu sur les rochers de la Laponie.

Après sa dernière excursion, plus longue et plus lointaine que les autres; Holberg revint attendre qu'une chaire fût vacante par la mort d'un professeur, « dont, dit-il naïvement, la vie me paraissait bien longue. » Enfin cet heureux évènement arriva, mais le sort, qui voulait mettre de la comédie dans la vie d'Holberg, l'appela à professer la métaphysique. Cette

prétendue métaphysique était la logique barbare des écoles qui n'avait aucun attrait pour l'esprit vif d'Holberg, et son bon sens cultivé par l'expérience. « Aussi, dit-il, à ma nomination, ceux qui me connaissaient un peu particulièrement présagèrent pour cette science recommandable une fin prochaine, et en cela ils ne se trompaient guères, car j'avoue franchement que je n'ai pas suivi les traces de mes prédécesseurs, et que la métaphysique n'a jamais couru un plus grand danger que sous ma tutelle. Dans le commencement je cachai de mon mieux mes arrière-pensées, et je fis bientôt après mon installation un discours en l'honneur de la métaphysique; mais ce discours était conçu de sorte que tous les véritables partisans ne purent l'entendre sans colère, s'imaginant qu'au lieu d'un panégyrique de la métaphysique, j'avais prononcé son oraison funèbre. »

Holberg alors s'occupa encore une fois de travaux historiques pour lesquels il avait plus de vocation. C'est du sein des recherches, des compilations, des dissertations latines, que sortit son premier écrit poétique. Cet évènement le surprit autant que personne: jusques alors il ne s'était senti aucun attrait pour la poésie. Loin de là, elle lui inspirait une sorte de répugnance; et s'il lisait quelquefois les poetes latins, c'était une violence qu'il se faisait pour s'exercer dans leur langue. « C'était, dit-il, pour moi comme une potion désagréable qu'on prend, parce que le médecin l'a prescrite. »

Cependant un beau jour, fatigué de cette foule de poèmes de circonstances, d'épithalames, d'épitaphes qui pleuvaient autour de lui, il s'avisa d'essayer aussi d'être poete; et, pour son coup d'essai, il choisit la sixième satire de Juvénal, la plus violente, la plus âpre, la plus effrénée de toutes, et la traduisit en vers. Cet homme de qui devait dater la poésie danoise n'en savait pas encore les règles. Un sien ami lui enseigna la partie technique de l'art, et le début de ce novice fut *Pierre Pors* (Paars), poème héroï-comique, où sont racontées avec une pompe homérique les aventures d'un artisan danois, qui fait une traversée de quelques lieues pour aller voir sa prétendue. La sensation que produisit cette Odyssée burlesque fut prodigieuse: *Pierre Pors* fut, dans

l'espace d'un an et demi, réimprimé trois fois, ce qui n'était encore arrivé à aucun ouvrage danois. Les critiques, l'envie, les tracasseries de tout genre ne manquèrent pas à l'homme qui venait de donner à sa patrie le premier monument littéraire qu'elle pût opposer à l'Angleterre et à la France. Les raconter en détail, ce serait écrire une autre épopée comique plus longue, mais moins amusante que celle d'Holberg.

Il publia ensuite ses Satires au nombre de cinq; puis, dégoûté de la poésie par le déchaînement que sa verve caustique avait soulevé contre lui, il se rejeta sur l'histoire et reprit un travail autrefois commencé sur la constitution ecclésiastique et civile du Danemarck et de la Norwège. Mais au milieu de ses recherches le génie comique se réveilla en lui dans toute sa plénitude, et il conçut la pensée de donner à son pays un théâtre national. Au bout de trois années (1722-25), ce plan était accompli. Holberg avait fondé à Copenhague, avec l'aide de quelques comédiens français, un théâtre, et y avait fait représenter environ vingt comédies. C'est à elles qu'il doit surtout sa renommée; je dirai quelque chose des principales.

La première et l'une des plus célèbres comédies d'Holberg est le *Potier d'étain politique*. Cette pièce qu'on a tenté plusieurs fois d'introduire sur notre théâtre, n'y a jamais réussi. Elle y réussirait moins encore à présent. Le progrès de nos mœurs tendra toujours de plus en plus à mettre à la portée des classes inférieures, sinon des dernières classes, l'intelligence de la vraie politique, c'est-à-dire des intérêts et des besoins du pays. En ce sens, il n'y a, grâce à Dieu, déjà plus rien de ridicule à ce qu'un ferblantier s'occupe de politique; mais il faut penser qu'Holberg écrivait sous un gouvernement absolu, et que sous un tel gouvernement la politique des particuliers est en effet ridicule, parce que malheureusement elle est inutile.

Le *Potier d'étain* est un excellent homme qui n'a d'autres travers que de s'occuper des affaires de l'Europe et de négliger les siennes. Pour le guérir de cette manie, on imagine de lui persuader qu'il est nommé bourgmestre. On peut croire que cette

dignité lui tourne la tête. Voici les instructions qu'il donne, à cette occasion, à son valet et à sa femme.

HERMANN.

Écoute, Henry!

HENRY.

Maître!

HERMANN.

Drôle! plus de semblable titre à l'avenir, si je t'appelle, tu répondras: monsieur! et si quelqu'un vient et demande après moi, tu diras: Le bourgmestre de Bremenfeld est à la maison.

HENRY.

Faudra-t-il répondre ainsi, que monsieur soit à la maison, ou qu'il n'y soit pas?

HERMAN.

Imbécille! quand je ne serai pas à la maison, il faudra répondre : Le seigneur bourgmestre de Bremenfeld n'est pas à la maison, ou quand je ne voudrai pas être à la maison, il faudra répondre : Le bourgmestre ne donne pas audience aujourd'hui. — (A sa femme.) Ecoute, mon cœur, il faut vite faire du café, pour recevoir les dames conseillères qui vont venir te visiter; car nous devons avoir à l'avenir cette réputation, que le bourgmestre de Bremenfeld donne de bons conseils, et sa femme de bon café. J'ai si peur, mon cœur, que vous fassiez quelque bévue avant que vous soyez accoutumée à votre nouvelle situation! — Henry, va vitement chercher un plateau à thé avec quelques tasses, et que la fille aille acheter du café pour 4 schellings, on sera toujours à temps de s'en procurer davantage.—Il faut que ce soit désormais une règle pour vous, ma chère, de ne pas parler beaucoup, jusqu'à ce que vous ayez appris à parler un peu proprement. Il ne faut pas non plus être trop timide, mais vous tenir sur vos ergots, et surtout travailler à vous ôter de la tête l'état de potier, et à vous imaginer que vous avez toujours été femme d'un bourgmestre. Le matin, il y aura du thé sur la table pour les étrangers qui pourront venir;

le soir, du café, et l'on jouera aux cartes. Il y a un certain jeu qu'on appelle l'hombre, je donnerais tout-à-l'heure 100 écus pour que notre fille, mademoiselle Eugelke, le sût. Vous aurez donc soin de faire attention, quand les autres jouent, afin que vous puissiez l'apprendre. Le matin, vous resterez au lit jusqu'à neuf heures, neuf heures et demie, car il n'y a que les gens du commun qui se lèvent l'été avec le soleil. Mais le dimanche, vous pourrez vous lever un peu plus tôt, comme moi, quand je veux prendre médecine. Je vous ferai cadeau d'une jolie tabatière que vous placerez près de vous, quand vous jouerez aux cartes. Quand quelqu'un boira à votre santé, vous ne direz pas merci, mais *très humble serviteur* (1). Quand vous bâillerez, vous ne mettrez pas la main devant votre bouche, car ce n'est pas l'usage parmi les gens comme il faut; enfin, quand vous serez en compagnie, il ne faudra pas faire tant la sucrée, mais mettre un peu l'honnêteté de côté..... Ah! j'oubliais quelque chose.... Vous aurez un chien bichon que vous aimerez comme votre fille, car cela encore est comme il faut; la femme de notre voisin Arianke a un joli chien qu'elle pourra nous prêter, en attendant que nous nous en soyons procuré un. Vous donnerez à votre chien un nom français, que je me charge de trouver, quand j'aurai le loisir d'y réfléchir à mon aise. Vous mettrez souvent votre chien sur vos genoux, et vous le baiserez au moins dix fois quand il y aura des étrangers.

Mais bientôt le nouveau bourgmestre commença à sentir les inconvéniens de la puissance et les difficultés de la politique : harassé par les discours contraires de deux avocats qui lui ont cité Justinien et Grotius, il reçoit, de la part du syndic, une énorme liasse de papiers sur lesquels on lui demande son avis. Après avoir vainement cherché à s'y reconnaître, il s'écrie : Il n'est pas si facile d'être bourgmestre que je croyais, Henry! — J'ai là différentes choses à examiner, où le diable ne se reconnaîtrait pas. (Il commence à écrire, se lève, essuie la sueur de son

(1) Ceci est en français.

front, s'assied de nouveau, et efface ce qu'il avait écrit précédemment.)—Henry!

HENRY.

Seigneur bourgmestre!

HERMANN.

Quel tapage tu fais! Pourquoi ne te tiens-tu pas tranquille?

HENRY.

Je ne bouge pas, seigneur bourgmestre!

HERMANN.

(Il se lève de nouveau, essuie encore la sueur de son front, jette sa perruque sur le plancher pour mieux méditer la tête nue, se promène, marche sur sa perruque, la jette de côté, et se met de nouveau à écrire.)—Henry!

HENRY.

Seigneur bourgmestre!

HERMANN.

Tu attraperas quelque chose si tu ne veux te tenir tranquille, voilà la seconde fois que tu as troublé mes pensées.

HENRY.

Seigneur bourgmestre!....

HERMANN.

Sors, et va dire aux vieilles femmes qui crient des huîtres dans la rue, qu'elles ne doivent pas crier dans la rue où je demeure. Cela me dérange dans mes combinaisons politiques.

Henry dit en effet aux marchandes d'huîtres de se taire.—Mais, ajoute-t-il, aussitôt que l'une a passé, il en vient une autre à sa place, de sorte que......

HERMANN.

Pas un mot de plus; tiens-toi tranquille et tais-toi.

Il s'assied de nouveau, efface ce qu'il avait écrit, écrit ensuite, enfin se lève, frappe du pied avec fureur et s'écrie:—Henry!

HENRY.

Seigneur bourgmestre!

HERMANN.

Je voudrais que la bourgmaîtrise fût au diable.—Veux-tu être bourgmestre à ma place ?

Certainement la gradation de cet embarras et l'espèce de désespoir par lequel il se termine sont d'un comique très franc et très vif.

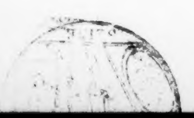
Mais le pauvre politique n'est pas au bout de ses peines. Deux interminables pétitions dans des sens opposés sur lesquelles il faut qu'il prononce, une révolte de matelots à réprimer, et mille autres difficultés qui se présentent, finissent par lui faire perdre entièrement la tête; il veut déposer cette charge fatale, on refuse sa démission. Alors sa fureur est à son comble, il s'en prend à son domestique.—« Henry, s'écrie-t-il, ne peux-tu m'aider à rien arranger, stupide animal! voyons, fais-moi voir clair dans mes affaires ou je t'assomme. » Parvenu à ce point de désolation, on conçoit qu'il est le plus heureux des hommes en apprenant qu'il a été mystifié, qu'il n'est point bourgmestre; enchanté d'en être quitte, il se trouve guéri radicalement de la politique et retourne à ses pots d'étain.

Jean de France est un jeune sot qui est venu à Paris oublier le danois sans apprendre la français, et qui rapporte, au sein des vieilles mœurs bourgeoises et patriarcales de Copenhague, une ridicule imitation des manières dégagées de Paris et des airs impudens de la régence.

Une scène véritablement forte est celle où Jean, qui a désappris dans ses voyages le préjugé du respect filial, force sa vieille mère à danser un menuet avec lui. Son père commence par rire sous cape de cette mésaventure de sa moitié, qui, toujours en extase devant les travers de son fils, lui en semble justement victime. Mais son tour vient, et Jean le contraint de chanter pendant qu'il danse avec sa vieille mère. Le bon homme veut résister, mais son fils que la frivolité a endurci, jure, s'emporte, tempête; il faut lui céder. Ces deux vieillards contraints de se

rendre ridicules pour complaire à l'extravagance de leur fils, ce père âgé chantant un air lamentable pour accompagner ces cabrioles impies, la maternité dégradée par la faiblesse, les pleurs paternels coulant au milieu d'une scène grotesque, tout cela est d'une bouffonnerie forte et sérieuse, on pourrait presque dire pathétique et morale.

Holberg a traité le sujet du *Dormeur éveillé*, si souvent mis en scène, mais rajeuni cette fois par la peinture originale du caractère d'un paysan jutlandais qui est le héros de la pièce. L'affranchissement des serfs dans cette province a été très tardif, et jusque-là leur condition était fort rude. On sent la servitude dans la nature du pauvre Jeppe, paresseux, lâche, sensuel, brutalement insolent et presque féroce, dès qu'il a le pouvoir. Il y a quelque chose de bestial, quelque chose qui rappelle le Caliban de Shakespeare dans la manière dont il endure les coups et les outrages de sa femme, dans son penchant à l'eau-de-vie qu'il aime comme un sauvage. Sa terrible moitié l'a chargé d'un achat à la ville prochaine; il faudra qu'il rende compte de chaque schelling, et s'il en manque un seul, maître Eric (c'est martin bâton) fera son office; mais le pauvre diable ne peut résister, en passant devant le cabaret, à la tentation de boire pour un schelling. Il veut ensuite continuer sa route, mais quand il a fait quelques pas, il s'arrête et s'écrie : « Ah! si j'osais boire encore un schelling d'eau-de-vie, ah! si j'osais boire encore pour un schelling! je crois que je m'en vas le faire.—Non, il en adviendrait malheur. Si je pouvais une fois perdre de vue le cabaret, je me sentirais bien à l'aise, mais ici il me semble que quelqu'un me retient par derrière.—Allons, j'y retourne. Qu'est cela? Que fais-tu, Jeppe? Je vois ma femme qui se tient là devant moi sur le chemin, avec maître Eric dans les mains; il me faut rebrousser chemin. — Ah! si j'osais boire encore pour un schelling! mon estomac dit: vas-y! mon dos dit: n'y vas pas! Qui faut-il croire, mon estomac n'est-il pas plus que mon dos? il me semble bien ainsi, frapperai-je? Eh! eh! Jacques, sors..... Eh! mais ma diablesse de femme me revient à l'esprit! Si elle voulait me frapper de manière que les os du dos ne me fissent



pas mal, je m'en moquerais, mais elle frappe d'une force... ah! Dieu, aie pitié de moi, chétif! Que dois-je faire? Allons, force nature, Jeppe; n'est-ce pas une honte que tu t'exposes à un malheur pour un chien de verre d'eau-de-vie?... Non, cette fois-ci il n'en sera rien. Allons, en avant. — Ah! si j'osais boire encore pour un schelling! Mon mal est d'en avoir tâté, maintenant je ne puis partir; allons mes jambes.... que le diable vous casse, si vous ne voulez marcher. Les canailles ne veulent pas avancer. Elles veulent retourner au cabaret; mes membres sont en guerre: mon estomac et mes jambes veulent aller au cabaret, et mon dos à la ville. Marcherez-vous, chiennes! bêtes brutes! que le diable les emporte, elles veulent retourner au cabaret, j'ai plus de peine à emmener mes jambes du cabaret qu'à faire sortir ma jument pie de l'écurie. Ah! si j'osais boire encore rien que pour un schelling! Qui sait si Jacques ne voudra pas me faire crédit pour un schelling ou deux, si je l'en prie bien? Eh! Jacques, encore un verre d'eau-de-vie pour deux schellings. »

L'irrésistible tentation à laquelle il finit par céder, l'entraîne à boire pour tout l'argent que sa femme lui a confié, jusqu'à ce qu'il tombe ivre-mort.

Dans cet état, un seigneur qui survient le fait prendre et transporter dans son château, placer sur son propre lit, magnifiquement habillé. Je passe sur la surprise qu'il éprouve à son réveil, c'est le côté inévitable et banal du sujet; ce qui est propre au personnage d'Holberg, c'est le déploiement d'une nature basse, avide et vicieuse. Dès qu'il est revenu du premier étonnement où l'avait jeté sa nouvelle condition, il voit un anneau au doigt de son secrétaire. — Où as-tu pris cet anneau?

LE SECRÉTAIRE.

Monseigneur me l'a donné lui-même.

JEPPE.

Je ne m'en souviens pas. Rends-le-moi, je dois te l'avoir donné quand j'étais ivre, on ne donne pas de tels anneaux. Je veux visiter les autres choses que vous avez reçues. Les domestiques ne doivent avoir que les gages et la nourriture, je puis jurer que

je ne me souviens pas de vous avoir rien donné. (A part.) Car pourquoi le ferais-je? Un anneau qui vaut plus de 10 écus! Non, non, mes bons amis, pas de cela, pas de cela..... Faites attention à ce que je dis, et que mes paroles vous servent d'avertissement: ce que je vous ai donné le soir, quand je suis ivre, il faut me le rendre le lendemain matin. Quand les domestiques gagnent plus qu'ils ne peuvent manger, ils deviennent insolens et se moquent de leurs maîtres. — De combien est ton gage?

LE SECRÉTAIRE.

Monseigneur m'a toujours donné 200 écus par an.

JEPPE.

Je te donnerai le diable, 200 écus! qu'est-ce que tu fais pour gagner 200 écus? Moi, il faut que je travaille comme un cheval du matin jusqu'au soir... et je puis à peine. ...Allons, voilà mes lubies qui me reprennent. — Un verre de vin!... (Il boit.) 200 écus! c'est ce qui s'appelle écorcher son maître. Ecoutez, mes bons amis, je vais vous dire une chose: quand j'aurai dîné, j'ai l'intention de vous faire tous pendre dans la cour. Vous verrez qu'on ne se moque pas de moi pour les affaires d'argent.

. . . .

Qu'on fasse venir mon bailli, dit-il. — Le bailli vient; il a des boutons d'argent et une ceinture autour du corps. Votre grâce a-t-elle quelque chose à ordonner?

JEPPE.

Rien, si ce n'est que tu sois pendu.

LE BAILLI.

Je n'ai fait aucun mal à votre grâce, pourquoi serais-je pendu?

JEPPE.

N'es-tu pas bailli?

LE BAILLI.

Je le suis, votre grâce.

JEPPE.

Et tu demandes encore pourquoi tu seras pendu! . . . Combien as-tu d'appointemens?

LE BAILLI.

50 écus par an.

JEPPE.

50 écus!—Tu seras pendu tout-à-l'heure.

LE BAILLI.

Seigneur, ce ne peut être moins pour une année d'un service pénible.

JEPPE.

C'est justement pour cela que tu seras pendu : c'est parce que tu n'as que 50 écus d'appointemens. Comment! tu as un habit à boutons d'argent, des manchettes plissées aux mains, une bourse de soie pour tes cheveux, et tu ne gagnes que 50 écus par an! N'es-tu pas obligé de me voler, moi, pauvre homme! — Sans cela, d'où cet argent te viendrait-il?

LE BAILLI.

Ah! gracieux seigneur, épargnez-moi pour l'amour de ma pauvre femme et de mes enfans en bas âge!

JEPPE.

As-tu beaucoup d'enfans?

LE BAILLI.

J'en ai sept tous en vie, votre grâce.

JEPPE.

Ah! ah! sept enfans tous en vie : allons, secrétaire, pendez-moi cet homme-là.

LE SECRÉTAIRE.

Ah! gracieux seigneur, je ne suis pas un bourreau.

JEPPE.

Ce que tu n'es pas, tu peux le devenir, tu m'as l'air d'un homme propre à tout. Quand tu l'auras pendu, je te pendrai à ton tour.

LE BAILLI.

Ah! gracieux seigneur, n'est-il pas de pardon?

JEPPE.

50 écus, une femme et sept enfans! si personne ne veut te pendre, je te pendrai moi-même.

Une autre pièce, la *Chambre de l'accouchée,* est fondée sur un usage danois, d'après lequel une femme qui venait d'accoucher recevait les visites de toutes ses connaissances. Holberg en profite pour peindre avec une verve admirable les ridicules de la petite bourgeoisie de son temps. On voit passer devant soi avec leurs caquets, leurs prétentions, toutes les commères de Copenhague. L'effet comique du tableau est augmenté par les doléances du mari que ces réceptions ruinent en café, en sucre et en liqueurs, et qui en porte tout l'embarras; pour comble de malheur, au plus fort de ses tribulations, il lui naît un doute fatal sur cette paternité qui lui coûte si cher. On conçoit combien cette inquiétude, que diverses circonstances tendent à fortifier, rend sa situation comique, et donne plus de vivacité aux explosions de son humeur contre les *Visites à l'accouchée*. Outre toutes les commères qui se succèdent dans la chambre de la malade, elle reçoit la visite d'une dame de qualité qui, comme on va voir, considère ses avantages de naissance avec une grande philosophie.

Comment penserait-on autrement? dit-elle; car en y réfléchissant sérieusement, les bourgeois, après tout, sont aussi des chrétiens, et s'ils mènent une honnête vie, ils peuvent être sauvés aussi bien que pas un de nous.

L'ACCOUCHÉE.

Pas possible, madame! croyez-vous donc qu'on ne fasse point de différence dans l'autre monde entre les personnes de condition et les bourgeois?

LA DAME DE QUALITÉ.

Non, madame, une très petite au moins, soit dit entre nous; mais il n'y a pas besoin de laisser voir cette opinion, elle pourrait donner de l'impertinence au premier artisan venu. Voilà pourquoi, madame, je ne traite pas les gens de cette sorte avec

le mépris qui conviendrait à mon rang. Imaginez, madame, que j'ai poussé l'humilité au point d'emprunter, ma foi, soit dit sans me vanter, 10 écus à mon tailleur.

L'ACCOUCHÉE.

C'était une grande impudence à votre tailleur de se donner des airs de prêter à une dame de votre condition! Le pauvre diable eût dû s'apercevoir que vous ne faisiez cela que pour l'éprouver.

LA DAME DE QUALITÉ.

Il commença par faire des difficultés; il haussa les épaules comme s'il eût voulu dire: C'est trop d'honneur pour moi; mais, quand il vit que je parlais sérieusement, il prit son parti, et me donna les 10 écus avec un profond soupir qui signifiait: Ah! si tout le monde était aussi exempt de fierté que cette dame de qualité! — Je suis sûre que le pauvre homme, partout où il va, m'élève jusqu'aux nues; car une autre, à ma place, n'eût pas fait ce que j'ai fait, n'est-il pas vrai, madame?

L'ACCOUCHÉE.

Oui, madame, vous avez bien raison.

LA DAME DE QUALITÉ.

Mais, qu'est-ce que cela veut dire? Ne sommes-nous pas tous des hommes? Je ne croirais pas au-dessous de moi d'en agir ainsi à votre égard. Madame, ayez la bonté de me donner 10 écus, je vous les renverrai sur-le-champ en or.

L'ACCOUCHÉE.

Ah! madame, quel plaisir trouvez-vous à vous amuser aux dépens de votre très humble servante? Je suis bien simple, mais en vérité pas autant que votre tailleur.

LA DAME DE QUALITÉ.

Je parle sérieusement, madame.

L'ACCOUCHÉE.

Ah! ma noble dame, je serais décriée comme la plus déhontée

créature du monde, si je faisais une telle sottise. Non, madame, mon argent n'est pas d'assez bonne condition pour vous.

Ensuite arrivent toutes sortes de gens, des médecins, barbiers, diseuses de bonne aventure, puis les inquiétudes à la Sganarelle du mari, qui, à la fin, est convaincu plus que le spectateur du peu de fondement de ses craintes.

Holberg excelle dans la farce proprement dite. Une verve intarissable de satire et de gaîté anime plusieurs de ses pièces, dont l'ensemble n'est pas disposé avec un grand art.

Une comédie en un acte, intitulée *la Fête de Noël,* dont le fond est fort peu de chose, est une de celles qui, dans son origine, obtint le succès le plus populaire et le plus bruyant. Elle le devait au mérite de reproduire, avec une grande vérité et une grande vivacité, les folies bizarres auxquelles on se livrait du temps d'Holberg aux fêtes de Noël; reste grotesque et dénaturé des joyeuses solennités par lesquelles l'ancienne religion scandinave célébrait à cette époque le solstice d'hiver, et qui, adoptées comme plusieurs autres usages païens par la religion catholique, avaient fini par lui survivre.

Le pédantisme était pour Holberg un ennemi personnel dont il avait eu souvent à se plaindre, et qu'il attaque dans un grand nombre de ses comédies. C'est surtout dans le *faux Savant* qu'il se livre à cette colère, qui est du ressentiment. Un jeune paysan, qui a étudié, revient dans son village, et il écrase de sa supériorité et de son mauvais latin son père, son frère, sa prétendue et jusqu'au pasteur, la tête forte de l'endroit. Une scène qui ne manque pas de force comique, est celle où il perd toute la considération que lui avait acquise son jargon ridicule et pédantesque, parce qu'il a eu le malheur d'émettre quelques vérités incontestables, par exemple le mouvement de la terre autour du soleil. Dès ce moment, il est ruiné dans l'esprit de tous ses admirateurs, et il n'y a pour lui que des brocards. La fausse science fait un si bon effet pour la réputation; gardons-nous de la vraie qui peut tout gâter!

Une des comédies d'Holberg, par laquelle je terminerai cette revue incomplète et rapide, est une parodie bouffonne et spirituelle des pièces imitées de l'allemand, qui étaient en vogue avant lui en Danemark, et que de son temps on voulait opposer à son théâtre, formé par des acteurs français, sous l'inspiration de la comédie de Molière. Il se moque fort gaîment de cette forme irrégulière, qui était partout celle de l'art dramatique à la fin du moyen âge, que dédaigna en France le génie délicat de Racine, et que le génie puissant de Shakespeare sut élever à la hauteur de l'art. Nous aurions un théâtre plus libre que le nôtre, et plus épuré que la scène anglaise, si le grand Corneille ne s'était pas laissé imposer, par la pédanterie tranchante et l'érudition superficielle de ses critiques, des chaînes qui n'étaient pas faites pour lui. Au reste, les pièces qu'attaquait Holberg étaient bien dignes de sa satire. La bouffissure et la trivialité du langage, l'incohérance des caractères et la fausseté des sentimens n'y étaient pas poussées moins loin que l'absence de vérité et de vraisemblance: ce n'était pas Shakespeare, c'était Jodelle.

Cette fois Molière ne fut pas son modèle: il semble s'être souvenu davantage de ce théâtre italien, qu'il fréquentait pendant son séjour à Paris. Dans sa libre humeur, il se joue, à l'imitation de ceux qu'il persiffle, des temps et des lieux, du possible et du vraisemblable. Vénus, Ulysse, Holoferne, Markolfus, Mithridate, des paysans, des juifs et un valet ridicule, un espace de quarante ans et la terre entière, c'est de tout cela que se compose sa pièce, qu'il appelle une *comédie allemande*. Il se moque avec beaucoup d'imagination des travers et des égaremens de l'imagination; en amusant de l'absurdité qu'on rencontre trop souvent dans le genre de composition qu'il combat, sa pièce procure l'espèce de plaisir qu'elles peuvent quelquefois donner.

Au milieu de toutes les extravagances qu'il accumule, Chilian, le Frontin d'Ulysse, fait ses observations sur la manière dont les années s'écoulent. « Si du moins, dit-il, je trouvais une prise de tabac pour me rafraîchir l'esprit! car il me semble avoir la fièvre au cerveau. Je suis sûr que, quand mon maître va reve-

nir, il me dira encore qu'il s'est passé dix ans depuis qu'il m'a parlé. A ce compte-là, nous aurons cinq ou six mille ans avant de revenir dans notre pays; car je m'aperçois que nous ne courons pas avec le temps, c'est lui qui court tout seul et nous laisse immobiles. Ce n'est pas seulement le temps qui nous échappe: c'est la terre qui fuit sous nos pieds. Souvent, quand je bourre ma pipe, nous sommes en Orient: elle n'est pas fumée, que nous sommes en Occident! »

Revenu enfin à Ithaque, Ulysse s'habille magnifiquement pour en imposer à ses ennemis et s'endort: il est réveillé par deux fripiers juifs, qui viennent lui prendre le costume de théâtre qu'ils lui ont prêté pour son rôle, et en réclamer le paiement. Ce soudain passage de la fiction à la réalité réveille aussi le spectateur, qui sort comme d'un rêve de ce monde fantastique où l'a promené l'imagination d'Holberg, et d'où elle le précipite brusquement par un dernier caprice.

Après trois années de travaux et de succès continus, Holberg, qui sentait ses forces épuisées, partit pour les eaux d'Aix-la-Chapelle, et de là vint de nouveau à Paris. Cette fois, ses affaires en meilleur état lui permettaient de fréquenter les beaux-esprits du café Marion, dont Lamothe présidait les réunions, et de visiter quelques savans, tels que Montfaucon, le père Hardouin, le père Tournemine, avec lesquels il aimait à discuter des points d'antiquités ou de théologie; Fontenelle enfin, qui, probablement par politesse plutôt qu'avec connaissance de cause, lui témoigna, dit-il, un grand respect pour les mérites des Danois dans les sciences.

Le Paris qui s'offrait à Holberg (1726) était bien différent de celui qu'il avait vu dix ans auparavant, il ne retrouvait plus cette ardeur de prosélytisme dont, plus jeune, il avait été souvent l'objet. Les catholiques lui semblaient plus occupés à se quereller entre eux, à propos de la bulle et des articles qu'à convertir les hérétiques.

Il avait fait, depuis son premier séjour à Paris, de notables progrès dans la langue française, puisqu'il fut en état de tra-

duire deux de ses pièces qu'il avait l'intention de faire représenter sur le théâtre italien.

Il envoya son *Potier d'étain* à Ricobonni, ou Lelius, comme il l'appelle, qui se trouvait alors à Fontainebleau avec sa troupe. Lelius répondit que la pièce était admirable de tout point, *tutta maravigliosa;* mais bientôt il écrivit qu'il avait fait quelques réflexions et qu'il craignait que divers grands personnages ne s'imaginassent que la comédie d'Holberg avait été composée pour les tourner en ridicule. Holberg fut affligé de cette complète absence de liberté dans l'art. Il ne le fut pas moins de l'état de décadence où la comédie était tombée; et nous devons lui savoir gré de l'indignation toute française qu'il éprouvait en voyant la salle, vide les jours où l'on jouait Molière, se remplir pour *le roi de Cocagne*. Holberg ne partageait point l'opinion d'un critique allemand qui place la farce de Legrand au-dessus du *Tartuffe*.

C'est après son retour de ce cinquième voyage à l'étranger, qu'Holberg acheva et fit paraître un ouvrage d'un genre à part. C'est une sorte de contre-partie des Métamorphoses. Les plantes et les animaux sont changés en personnages humains qui conservent dans leur caractère l'empreinte de leur origine, le tout avec une intention satirique. Ainsi un bouc est changé en philosophe à cause de sa barbe et de sa disposition batailleuse. Ce poème où la raillerie est quelquefois ingénieuse, mais en général froide et bizarre, souleva de nouveau, contre Holberg, un déluge d'attaques plus violentes et plus étranges les unes que les autres. On lui reprocha sérieusement, par exemple, d'inspirer aux enfans peu de respect pour leurs parens, en leur donnant à penser par sa fiction qu'ils avaient pour père un arbre ou un animal. Las de ce déchaînement absurde qu'excitait chacune de ses productions satiriques, Holberg déclara, dans une préface, qu'il voulait vivre en paix avec le genre humain : il abandonna la satire, et se remit à l'histoire.

Ses travaux en ce genre ne sont point l'objet de cette notice. Ils contiennent des parties traitées avec une véritable supériorité: qu'il nous suffise de dire qu'au milieu des nombreuses publications

historiques, statistiques, gréographiques d'Holberg, il composa encore quelques comédies assez inférieures, il est vrai, aux premières. Enfin, en 1741, parut en latin l'un des ouvrages les plus singuliers d'Holberg, *les Voyages souterreins de Nicolas Klimm*. Ce fut le dernier produit de sa veine satirique qui coulait en dépit de lui.

Il mourut 13 ans après, en 1754, riche, considéré, baron, lui qui avait fait une imitation du *Bourgeois gentilhomme*.

Nicolas Klimm, c'est la plaisanterie de Swift poussée à l'extrême ; c'est une audace de fiction philosophique que seule peut-être pouvait avoir une de ces imaginations du Nord dont le désordre flegmatique ne s'étonne de rien.

Un bachelier norwégien est le héros de cet étrange récit; cédant à sa curiosité, il se fait descendre, au moyen d'une corde, dans un trou ouvert au milieu des rochers de la Norwège. La corde casse, et le pauvre Klimm tombe dans un monde souterrein où l'attendaient les plus bizarres merveilles. Il ne voit d'abord autour de lui que des arbres, et se croit dans un grand bois. L'approche d'un danger lui fait chercher un moyen d'y échapper : celui qui se présente le plus naturellement, c'est de monter bien vite sur un des arbres qui l'entourent, mais il se trouve avoir fait une grande sottise. Klimm était arrivé dans un pays dont les habitans avaient la forme d'arbres, et celui avec lequel il avait pris cette liberté était la femme du bailli de l'endroit ! De là l'indignation générale contre le téméraire étranger qui est aussitôt arrêté pour avoir manqué de respect à une vertueuse et honorée matrone. Ne sachant pas la langue du pays, il a beaucoup de peine à persuader ses juges de l'innocence de ses intentions. Ce début est d'une bouffonnerie hardie qui étonne tout d'abord l'imagination et ne permet pas à la réflexion éblouie de discuter l'invraisemblance extrême de la donnée. Du reste Holberg ne s'attache point à la réaliser comme Swift parvint à réaliser celle qu'il a choisie. Swift nous fait, avec un grand art, passer peu-à-peu de notre monde dans le monde de ses créations ; ses fictions les plus extraordinaires ont un air de probabilité, offrent des détails si vrais, qu'on se surprend à être

presque de l'avis de ce vieux marin, qui disait, après avoir lu le voyage à Lilliput : « Les voyages de ce capitaine Gulliver sont bien intéressans, c'est dommage que tout n'y soit pas exact. »

Holberg ne procède pas de la même manière; il brave tout d'abord le bon sens du lecteur, et lui impose silence au lieu d'entrer en accommodement avec lui. C'est une autre méthode qui peut réussir aussi à transporter l'imagination du lecteur dans une région merveilleuse : les magiciens ne font pas naître insensiblement le prestige, mais ils donnent un coup de baguette, et le prestige est créé.

On sent qu'Holberg ne pouvait donner à ses arbres parlans l'existence si réelle et presque croyable des Liliputiens; aussi il néglige bientôt le côté fantastique de cette donnée, et les premières pages passées, sa république des arbres n'offre plus qu'une utopie satirique, et l'intention de l'auteur est presque uniquement, dans la première partie, de faire contraster la sagesse des habitans avec nos folies.

La portion la plus originale de l'ouvrage, c'est celle où sont racontés les différens voyages de Klimm dans l'île de Nazar; il va d'abord chez les Nagiris, dont les yeux ont la forme d'un carré long et qui voient tout sous cette forme, ce qui ne se conçoit pas trop bien, car les objets ne nous semblent pas tous ovales. Ce qui est assez heureux, c'est d'avoir imaginé que dans ce pays on exige de ceux qui veulent obtenir un emploi, de voir ainsi et d'attester par serment qu'un certain carré est long. Klimm trouve un pauvre diable bafoué comme hérétique pour avoir dit que le carré était carré; lui-même ne peut s'empêcher de le trouver ainsi, il le confie à un cyprès de ses amis qui voit aussi carré, mais qui n'ose le dire, de peur d'être destitué. Après ce pays intolérant, Klimm en trouve un autre qui est véritablement le monde renversé : les jeunes gens y sont les gens raisonnables et les vieillards y sont les fous. Dans un autre encore, les rapports naturels sont changés d'une façon non moins singulière : ce sont les jeunes filles qui attaquent les jeunes hommes et ceux-ci qui résistent. L'auteur parcourt ainsi une suite de suppositions bizarres dont il tire un petit nombre d'effets comi-

ques; mais sous toutes ces folies se cache une idée philosophique, c'est que les conditions de notre existence venant à changer le moins du monde, il en résulterait une mer d'absurdités, et chacune des extravagances d'Holberg est, sous une forme burlesque, l'hommage d'un esprit sérieux à la Providence. En général, le trait saillant du comique d'Holberg, c'est le sérieux; il a constamment une intention morale que sa verve ne déguise pas toujours assez. Disciple avoué de Molière, il fut, comme son maître, valétudinaire et hypocondriaque, mais seulement par accès (1); habituellement, Holberg était un homme sérieux, posé, réfléchi; il aimait la société des femmes et vécut sans passion. Il y avait en lui quelque chose du tempérament de Boileau et une étincelle du génie de Molière.

Le Danois Holberg et le Vénitien Goldoni sont les seuls étrangers qui aient marché avec quelques succès sur les traces de notre grand comique, tous deux dignes d'estime pour avoir nationalisé leur imitation, pour avoir, non copié les peintures, mais, dans la mesure de leurs forces, reproduit la manière du maître.

Ces deux hommes semblent s'être partagé Molière: on dirait que chacun d'eux s'est emparé d'une moitié de son génie. L'Italien a pris le naturel et la vivacité du dialogue; l'homme du Nord, l'intention philosophique. Mais dans l'arithmétique de l'art les deux moitiés ne font pas le tout. Additionnez toutes les fractions imaginables et vous n'aurez pas encore la majestueuse unité du génie; d'ailleurs ces deux hommes distingués n'ont point porté aussi loin que Molière les qualités par lesquelles ils lui ressemblent. La facilité ingénieuse de Goldoni n'est pas cette veine intarissable de gaîté forte et franche, qui débordait, pour ainsi dire, du génie de Molière. Holberg n'a pas cette profondeur de conception qui étonne dans le *Tartuffe;* sa gloire est de rappeler

(1) Holberg nous apprend. dans sa Vie, qu'il entrait par moment dans des humeurs noires et des accès de colère contre le genre humain, dont il se guérissait avec deux pilules prises à propos: la *Misanthropie* de Molière était plus profonde.

quelques-unes des qualités essentielles de son modèle, en demeurant parfaitement national par la peinture des caractères et des mœurs. Cette gloire est encore assez grande, et nulle littérature, en Europe, ne peut opposer au nom d'Holberg un nom qui en soit plus digne.

J. J. Ampère.

MOEURS DES AMÉRICAINS.[1]

DEUXIÈME ARTICLE.

Nous l'avons dit au début de ces extraits et nous le répétons, rien ne se développe avec plus de logique que les conséquences pratiques d'un principe. Mettez seulement une idée dans la tête d'un peuple et laissez-lui faire : sans que personne s'en mêle, sans que personne s'en doute, des milliers de syllogismes, dont personne n'aura conscience, vont extraire de cette idée des milliers de conséquences rigoureuses, dont le philosophe le plus subtil ne se serait point avisé; ces conséquences, une fois mises au monde, vont à leur tour en engendrer des milliers d'autres, qui deviendront fécondes à leur tour; et de proche en proche, sans autre auxiliaire que le temps, par un progrès tacite, mais aussi régulier qu'irrésistible, l'esprit contenu dans l'idée-mère va s'infiltrer dans toutes les parties du corps social, teindre de sa couleur les moindres détails de la vie publique et privée, modifier toutes les idées, altérer toutes les habitudes, transformer toutes les institutions; personne ne l'a vu passer et il est partout; personne ne l'a senti se répandre et il inonde tout; l'insecte le plus fécond est moins fécond, le poison le plus subtil est moins subtil; bien aveugles sont les hommes qui se tourmentent pour un principe qui entre dans le monde, qui suent sang et eau de peur qu'il

(1) *Domestic manners of the Americans*, by mistress Trollope. Voyez la livraison du 15 juin.



ne marche pas ou qu'en marchant il ne s'égare, qui se font tuer de crainte qu'il oublie de produire une de ses conséquences. Ils feraient aussi bien de s'armer en faveur de la gravitation, et de se battre pour assurer la libre arrivée des eaux de la Seine à l'Océan. Dieu n'a pas remis à l'etroite prévoyance, à la mobile volonté, à la débile puissance des hommes les destinées de l'humanité. Il a réglé la succession des idées qui doivent la gouverner, et il a donné aux idées une force propre, pour faire leur chemin et s'établir quand l'heure est venue. Les hommes ont la bonhomie de croire qu'ils font les idées, qu'ils les propagent, qu'ils les mettent au pouvoir et les destituent comme des fonctionnaires ou des députés. De là le mal que se donnent les partis et les journaux, de là les discours et les émeutes, de là les éternelles espérances de ce qui tombe et les éternelles inquiétudes de ce qui arrive. Cette niaise fatuité est à mourir de rire. Elle ferait de la politique la plus bouffonne des comédies, sans les conséquences tragiques qu'elle a, et son utilité dans l'accomplissement même des desseins de la Providence. Cet aveuglement dans l'humanité répond à la fatalité dans la nature; il en tient lieu. C'est par lui que la liberté qui est dans chaque individu ne joue aucun rôle dans les masses, et que l'humanité qui est libre, marche selon des loix aussi fatales et aussi régulières que la nature qui ne l'est pas. Cette illusion éternelle est la condition du mouvement et des progrès de l'humanité, et le jour où l'humanité en sortirait, ce jour-là serait la fin du monde. Quiconque comprend l'histoire, est par cela même incapable d'y jouer un rôle : il faut être aveugle, pour devenir grand en politique. Heureusement, Dieu en nous façonnant, a pris ses mesures pour que cette erreur fût générale et pour que personne n'y échappât entièrement. Ceux mêmes qui comprennent ceci, ceux mêmes qui l'écrivent, quand ils se trouvent plongés dans le milieu politique, se laissent tomber par moment du point de vue absolu au point de vue relatif; par moment ils se laissent aller aux préoccupations, aux soucis, aux passions aveugles des partis : de bonne foi ils prennent et jouent un rôle dans la comédie; de bonne foi ils se mettent comme les autres dans la rivière

jusqu'au cou, et comme les autres, de toute la force de leurs bras, et avec le même souci de ne pas réussir, ils poussent ses eaux vers l'Océan, sans s'apercevoir qu'elles y vont bien toutes seules, et que, de plus, elles les y portent, eux qui s'imaginent les y pousser.

Mais finissons-en avec cette digression inutile, et revenons à cette bonne mistress Trollope qui ne se doute pas de toutes ces belles idées, et à cette grande Amérique, qui, sans les apercevoir davantage, en prouve si bien la vérité.

Une des conséquences les plus inévitables de l'égalité, de cette égalité qui n'est pas seulement dans les livres de philosophie d'une nation, mais qui est dans ses lois et dans ses mœurs, c'est d'abaisser la civilisation des classes supérieures de la société, en élevant celle des classes inférieures; et ici, par classes, je n'entends que ce qu'on peut entendre par ce mot dans un pays d'égalité, c'est-à-dire les catégories inévitables, formées par la différence des fortunes et par celles de l'éducation qui s'en suivent. Les riches et les pauvres, ceux qui travaillent de leurs mains et ceux qui ne travaillent que de leur tête, ceux qui savent le latin et ceux qui ne savent pas même leur langue, ayant les mêmes droits et les exerçant en commun, et cela en toute affaire et tous les jours de l'année, sont perpétuellement mêlés, vivent pour ainsi dire ensemble, et soumis à la nécessité d'échanger et de respecter leurs idées, de subir et de tolérer leurs passions respectives, s'amalgament intimement et complètement. Or, dans cette vie commune et intime, il est impossible que la classe supérieure ne contracte pas quelque chose de la rudesse et de la grossièreté de la classe inférieure, et que celle-ci, à son tour, ne s'éclaire pas aux idées, ne s'adoucisse pas aux manières, ne s'humanise pas aux sentimens de la classe supérieure. L'instinct, autant que la nécessité de s'entendre, produit ce nivellement. Il n'est personne qui, si le hasard le mêle avec des hommes autrement faits que lui, ne se sente incliné par une sympathie instinctive à s'abaisser ou à s'élever à leurs idées et à leurs habitudes. L'orgueil aide à cette sympathie dans la classe inférieure; le desir de ne pas choquer des égalités susceptibles et le besoin de se les concilier, la se-

condent, dans les classes supérieures; et de la sorte il se forme une espèce de civilisation moyenne, où les uns gagnent et les autres perdent: ainsi, quand le vin est mêlé à l'eau, si le vin devient pâle, l'eau devient rouge. Mais remarquons que c'est le plus petit nombre qui perd et que c'est le plus grand qui gagne, en sorte que le résultat est bon. Et c'est ce qui est constamment arrivé, toutes les fois que la civilisation a fait un pas. La civilisation a pour effet invariable d'abaisser la partie au profit du tout. Quand les barbares envahirent l'empire romain, la civilisation romaine perdit; mais les barbares sortirent de la barbarie. Mais, pour être bon, ce résultat n'en blesse pas moins les personnes qui, comme mistress Trollope, sont accoutumées à la vie des classes aristocratiques de l'Europe. Elle a été choquée, et nous le serions comme elle, de la grossièreté des Américains, de l'absence d'élégance et de politesse qui se remarque dans leurs manières et dans leur façon de vivre, de leur peu de goût pour les arts et pour les femmes, de la pauvreté de leur littérature, des bévues de leurs jugemens en toutes les matières qui pour être bien senties, exigent un esprit raffiné dans les longs loisirs d'une vie oisive, et dans l'isolement absolu de tout ce qu'il y a de vulgaire et de trivial dans l'humanité. Le voyage de mistress Trollope est plein de faits qui mettent en lumière toutes ces choses. Nous devons dire toutefois que cette grossièreté de mœurs ne vient pas exclusivement aux Etats-Unis du principe démocratique. Une part doit en être attribuée à la jeunesse de l'Amérique, encore en lutte avec une nature primitive, et qui n'est qu'à moitié vaincue. Quand on vit au milieu des bois, quand on entend de son salon hurler la panthère et siffler la flèche du sauvage, il est difficile d'être aussi raffiné qu'une belle dame d'Almack ou qu'un fashionable de la rue de la Paix.

L'égalité de droit n'empêche pas l'inégalité de fait. La richesse, l'instruction, la capacité, restent des supériorités dans toutes les démocraties du monde; et ces avantages sont tacitement sentis et vivement desirés par ceux qui ne les ont pas. C'est une raison pour ces derniers d'être susceptibles et fiers

en présence de ceux qui en jouissent, et de ne rien négliger pour les acquérir. Dans toute démocratie, ce sont les classes inférieures qui sont orgueilleuses et susceptibles, et les classes supérieures qui sont humbles et patientes. Il y a de plus dans toute démocratie une ambition de parvenir et une avidité d'acquérir extrêmes et générales. Les pauvres veulent combler l'intervalle qui les sépare des riches, et ceux-ci le maintenir. Le pouvoir étant au concours, accessible à tous, et cependant ne pouvant être saisi qu'à certaines conditions de lumières et de fortune, tous les citoyens sont poussés en avant par une émulation dévorante et sans relâche, et se coudoient sur la route avec une jalousie passionnée. L'intrigue et tous les moyens semblent bons pour réussir. La machine électorale, toujours en mouvement, engendre les brigues, l'artifice, la calomnie contre les personnes, anime les haines, et contribue à développer toutes les tristes passions qui accompagnent l'émulation portée à l'excès, l'ambition qu'aucune barrière légale ne contient. On trouve amplement tout cela en Amérique, et tout cela y a prodigieusement choqué mistress Trollope. L'orgueil des basses classes et l'humilité hypocrite des hautes lui ont paru insupportables. L'avidité insatiable, l'ambition effrénée, le défaut général de délicatesse et de probité des Américains l'ont révoltée. Elle juge, et nous croyons qu'elle a raison, la moyenne de la moralité américaine fort inférieure à la moyenne de la moralité anglaise. Enfin, ce mouvement sans fin et sans repos de ce peuple, chez qui tout marche, et où jamais rien ne s'arrête, ne se pose, ne s'établit, a paru horriblement fatigant à ses habitudes. Tout cela devait être ; un tel milieu nous serait insupportable comme à elle. La faible partie de toute cela que nos institutions nous ont donnée, nous est déjà fort désagréable. Quiconque a assisté à une élection en sait des nouvelles; quiconque lit tous les matins cinq à six journaux peut en donner.

Le mépris des citoyens pour les magistrats et pour les lois, et le respect des magistrats et des lois pour les citoyens, et de là une extrême mobilité en tout, sont une autre conséquence de la vraie démocratie. Comment la nation souveraine pour-

rait-elle respecter le magistrat qu'elle vient de faire et qu'il ne tiendra qu'à elle de révoquer demain, la loi qui émane d'elle et qui demain cessera d'être loi, si elle le veut? Et ce magistrat, comment ne tremblerait-il pas devant son maître? Et cette loi que le peuple a faite, comment contiendrait-elle des dispositions sévères contre lui? Et comment se gênerait-il beaucoup pour l'observer, lui qui l'a voulue pour son bien, si son bien lui paraît vouloir qu'il ne l'observe pas? Et comme tout magistrat a ses défauts, et toute loi ses inconvéniens, est-il possible que l'un ou l'autre résiste long-temps à la critique d'hommes qui sont parfaitement libres de les changer? Sans compter que cette foule souveraine, étant peu éclairée, est capricieuse, que mille personnes sont toujours intéressées à ce qu'elle change d'opinion; sans compter enfin qu'elle se plaît à exercer son pouvoir, et que, si elle ne changeait pas d'opinion, elle se ravirait à elle-même les occasions de le faire. De là l'extrême jalousie et l'extrême mobilité des démocraties. En Amérique comme à Athènes, j'allais dire comme à Paris, tout homme qui est en place est un pauvre homme, et toute loi qui règne est une loi détestable. On se hâte de changer, et l'homme ou la chose substitués, subissant à leur tour la même loi, sont changés à leur tour, et ainsi de suite indéfiniment. Aussi rien ne s'assied et ne dure sur le sol américain. L'état change ses lois, chaque province ses institutions, chaque particulier sa profession et ses habitudes, avec une incroyable facilité. C'est précisément le contraire de ce qui arrive dans les aristocraties, et il est impossible que des habitudes formées sous ce dernier régime se trouvent heureuses au sein de cet orage éternel.

Une seule chose est sacrée dans les démocraties: l'individu; car le souverain en est composé, et il y a égalité entre les élémens. On n'ose pas mettre à mort le criminel en Amérique, et quand vient l'heure du supplice, ce n'est pas le criminel qui est embarrassé, c'est le bourreau qui est honteux, qui hésite, qui n'ose pas, qui supplie le coupable de vouloir bien user d'un des moyens que la loi lui a ménagés pour éviter d'être pendu. Ce respect de la loi pour l'individu, l'individu l'a pour lui-même,

Rien n'est bon, rien n'est vrai, que ce qui lui paraît bon et vrai. Il est d'un orgueil, d'une susceptibilité d'indépendance extrêmes. Ne prétendez pas lui enseigner quelque chose, le réformer en quelque chose; ne vous avisez pas d'oser lui faire du bien, lui éviter du mal: ce serait un attentat à son indépendance; ce qui lui arrive, ce qu'il pense, le mal comme le bien, l'erreur comme la vérité, tout cela ne regarde que lui, et vous n'avez pas à vous en mêler. De là la jalousie d'indépendance des états particuliers à l'égard du gouvernement fédéral et la faiblesse croissante de celui-ci; de là celle de chaque canton à l'égard de l'état, et de chaque village à l'égard du canton; de là enfin celle de l'individu, superbe et majestueuse, et qui domine toutes les autres, parce qu'elle les engendre. De là, aussi, ces religions qui règnent sur une demi-douzaine de fidèles, quelquefois moins, chacun se faisant la sienne, trouvant tout simple d'être à-la-fois le fondateur, le prêtre et le troupeau, et tout naturel cependant, tant il a de respect pour ses idées, de baptiser cette religion personnelle, de la proclamer, et de lui procurer une place dans la liste de celles qui gouvernent la terre, à côté du catholicisme ou de telle autre qui règne sur des millions d'hommes. De là, en un mot, tout ce génie de décomposition, qui en tout pousse à la poussière, et ne s'arrête qu'à l'atome, génie qui est éminemment celui de la démocratie.

Comment des hommes qui pensent ainsi, pourraient-ils faire le moindre cas de ceux qui pensent autrement? Quelle figure espérez-vous faire à leurs yeux, vous qui reconnaissez des nobles et des rois, vous qui admettez qu'il y ait des hommes plus sages que d'autres, et devant l'opinion desquels il est bien de courber la sienne; vous, qui en un mot, reconnaissez une autorité supérieure à celle de l'individu? L'Américain a pitié de vous; il vous considère comme des aveugles ou des sots, portant le joug des vieux préjugés de l'Europe, infiniment en arrière de la jeune Amérique dans la carrière de la civilisation. Vous lui êtes inférieurs en politique, donc vous lui êtes inférieurs en tout. Vous êtes arriérés en littérature, en peinture, en musique, en philosophie. Il y a lieu de penser qu'un jour vous arriverez en

tout cela au point élevé où elle en est : mais il vous faudra bien du temps, et d'ici là, vous en êtes réduits au rôle de l'admiration pour elle, comme elle en est réduite à celui de la compassion pour vous. Tels sont les sentimens des masses américaines pour les Européens ; et à cet égard, ils ne souffrent pas la discussion. On peut juger si cet absurde dédain a beaucoup amusé mistress Trollope. Rien ne l'a plus mortellement blessée en Amérique, d'autant mieux que la vieille Angleterre a plus que sa part dans ce mépris démocratique, et que la pauvre dame ne trouvait aucun allié au milieu de ce monde d'ennemis. Aussi se prit-elle un jour d'une belle passion pour une jeune Allemande qu'elle rencontra dans les rues de Philadelphie, par un beau clair du lune, et qui lui dit naïvement : « Oh ! madame, ils n'aiment pas la musique, ils ne sentent pas la musique, ils ne comprennent pas la musique ; comment pourrait-on vivre dans un tel pays ? j'y mourrai d'ennui ! » Et elle se mit à pleurer, et mistress Trollope fut bien heureuse.

Le mépris pour les femmes est un autre caractère de la véritable démocratie. Comme, en dépit de l'égalité, elles ne font point partie du souverain, elles demeurent étrangères à la vie politique de leurs maris ; et comme cette même vie politique occupe sans cesse ces derniers et les absorbe, il s'ensuit que les hommes et les femmes forment deux races isolées, et qui ne se rapprochent guère que pour les choses indispensables. Ajoutez aux soins de la vie politique, l'activité dévorante qu'elle imprime à toutes les poursuites de l'ambition et de la cupidité, la grossièreté d'habitudes qu'elle engendre, l'éloignement qu'elle inspire pour tous les goûts élégans et pour tous les arts qui rapprochent les deux sexes, en rendant le plus faible aimable au plus fort, et vous comprendrez jusqu'où va cet isolement. Les pauvres femmes sont donc très abandonnées en Amérique ; et ne trouvant aucun avantage à plaire, elles en négligent les moyens, et sont pour la plupart, très insignifiantes et assez sottes. D'ailleurs, quoiqu'on soigne beaucoup leur éducation, qu'on affecte de leur apprendre le latin et le grec, et que le programme de leurs études pût faire honte à l'enseignement

d'un de nos meilleurs colléges, l'obligation où elles se trouvent, comme femmes d'autant de Caton et de Cincinnatus et comme égales de leurs servantes, de veiller et de mettre la main à toutes les choses du ménage, contribue à les retenir ou à les rappeler sans cesse dans un cercle d'habitudes tout-à-fait communes et sans élégance. Il faut voir la pitié qu'elles inspirent à notre voyageuse et tout ce qu'elle en dit. Elle se trouve là dans son élément, et n'épargne pas les observations. Femme distinguée du pays du monde où les femmes sont le mieux élevées, elle ne tarit pas de considérations justes, fines, souvent profondes sur la condition des Américaines. Et au fait, elle n'a point tort de s'appesantir sur un tel sujet; car la condition des femmes est le fait le plus significatif de la civilisation d'un pays : celui-là bien connu, on peut toujours en induire la plupart des autres.

Nous ne connaissons pas mieux la véritable démocratie religieuse que la véritable démocratie politique. Il en est de notre protestantisme comme du gouvernement représentatif : il n'est guère qu'un accommodement entre nos idées et nos habitudes. Il accorde trop ou trop peu, trop pour l'autorité, trop peu pour la liberté, et depuis long-temps son principe l'aurait entraîné, si nos habitudes n'avaient fait résistance. Il faut aller en Amérique pour connaître les véritables conséquences religieuses du principe démocratique. Du même droit que l'individu est roi en politique, il est prêtre en religion; là, il fait la loi, ici le dogme, et par la même raison; c'est qu'il n'a que des égaux et point de maître, et que personne n'a plus le droit de décider ce qu'il doit croire, que ce qu'il doit faire. Cela posé, le reste s'ensuit. On élit une religion comme on choisit un métier; et si on n'en trouve pas à sa guise, on s'en passe, ou on en fait une. Les autres n'ayant rien à voir dans ce choix, l'état reste indifférent : il n'est pas athée, l'expression est mauvaise, car il ne nie pas plus qu'il n'affirme; il ne pense pas. Mais aussi il ne paie pas : chacun paie son prêtre comme son médecin, et les pauvres s'en passent : ils font comme s'ils étaient sceptiques. Ce système est plus cher peut-être, mais il est plus libre. Loin de tuer l'esprit religieux, ce régime de pleine liberté le mettrait dans

la nature humaine s'il n'y était pas. En Europe, un cordonnier reste un cordonnier; en Amérique, il peut devenir chef de secte, et cela, sans renoncer à son état. Il y a des extravagances pour tout le monde, et du monde pour toutes les extravagances; qu'il en rêve une, qu'il la prêche, il aura bien du malheur s'il ne convertit pas quelqu'un, ne fût-ce que ses voisines. Le voilà donc à la tête d'une congrégation qui se fanatise à sa voix, qui souscrit, qui remue, qui cabale pour s'accroître aux dépens des autres, et gagner des âmes. Laissez rouler cette boule de neige, qui sait? elle deviendra peut-être une avalanche, et le cordonnier qui l'a pétrie, un grand homme. En attendant, et n'eût-il que douze partisans, il est un saint, une lumière, un apôtre, et comme tel, on le caresse, on l'admire, on le choie. Qu'on juge si une pareille carrière, si ouverte et si séduisante, est suivie. Aussi le nombre des prêtres est immense en Amérique, et celui des sectes inconnu: le savant abbé Grégoire est mort à la piste. Chaque année en voit naître de nouvelles, et le fanatisme de chacune est en raison inverse de sa masse et en raison directe de son absurdité. Il manquait cette expérience pour apprécier la fécondité de l'esprit humain dans l'extravagant et le bizarre; la voilà faite, on peut voir. Du reste, ces sectes ne se haïssent pas trop l'une l'autre; le droit de penser ce qu'on veut est trop reconnu, et d'ailleurs il y aurait trop à faire : l'étendue de la concurrence détruit la rivalité. La religion en Amérique ne consiste pas à appartenir à telle croyance, mais à en avoir une : l'indifférence seule n'est pas soufferte; à tout prix, il faut penser quelque chose, et quelque chose qui ait un nom. Vous pouvez être athée si vous voulez; l'athéisme est une opinion; elle a sa bannière; mais vous êtes impie si vous n'êtes pas enrôlé. Aussi tout le monde l'est, et chacun à sa guise. La même famille réunit souvent cinq à six religions, et ces cinq ou six religions vivent très familièrement ensemble; elles badinent, elles joûtent autour de la table à thé; on parle là de la rédemption ou de la grâce, comme on parle ici du mérite d'un roman ou de la danse d'une actrice : une aimable dunkériste dit son mot; une charmante athée relève la balle et la renvoie à un swedenborgien

fashionable, qui la passe avec grâce à une vieille socinienne en lunettes. Ce serait un horrible scandale pour nous que cette légèreté sur des sujets si graves; c'est une chose toute simple en Amérique, où cette légèreté n'est que du bon ton, et n'exclut ni la foi, ni le zèle. Ainsi la liberté a produit du même coup en Amérique le fanatisme et la tolérance. La dispute dédommage de la persécution; polie dans les salons, elle est ardente et sombre dans les chaires, les *meetings* et les livres. Elle parcourt incessamment le territoire de la république et le ravage comme une fièvre. Des milliers de prêtres ambulans la portent partout, dans les villes, dans les villages, et jusque dans les bois; le jour, la nuit, à toute heure, en tout lieu, elle retentit à côté de la dispute politique; il n'y a pas plus d'asile contre l'une que contre l'autre; et qui veut vivre en paix doit se boucher les oreilles ou fuir l'Amérique. C'est la seule liberté dont on n'y puisse jouir; toutes les autres conspirent à vous l'ôter.

On se tromperait, toutefois, si l'on s'imaginait que ces deux fièvres de la politique et de la religion travaillent simultanément et avec la même violence toutes les parties de la population américaine: ce serait trop de moitié pour la constitution la plus robuste. La politique et la religion suffisent chacune et au-delà, pour absorber notre débile intelligence; et quand l'une l'envahit, l'autre ne saurait y conserver une grande place. Dans les monarchies et les aristocraties, le peuple a le loisir d'être religieux et il l'est; l'irréligion ou l'indifférence sont le privilège des nobles qui gouvernent. Dans les démocraties, le peuple gouvernant lui-même, la politique l'absorbe, et la religion n'a plus sur lui qu'une faible prise. Mais cela n'est vrai que des hommes qui seuls gouvernent, et ne saurait l'être des femmes, enveloppées par la démocratie dans le même délaissement que la religion, et toujours d'autant plus amoureuses de Dieu qu'elles sont plus négligées des hommes. De là aux États-Unis ce singulier phénomène exprimé et résumé par mistress Trollope dans cette phrase concise : « Je ne sache pas un pays où la « religion ait tant d'empire sur les femmes et si peu sur les hom« mes. » La partie mâle de la population, ayant des lois à faire

et à défaire, des magistrats à nommer et à révoquer d'un bout à l'autre de l'année, continuellement préoccupée de candidatures, de réformes et de dollars, n'a point le temps de songer beaucoup à Dieu, et ne saurait offrir aux passions religieuses et aux prêtres la matière première qui leur convient. Mais précisément à cause de cela, les femmes sont admirablement disposées à recevoir leur empire et à le subir complètement. Délaissées de leurs maris, exclues des affaires, que voulez-vous que les Américaines fassent de leur cœur et de leur temps; elles les donnent à Dieu, et elles font bien. D'ailleurs les plaisirs sont chose rare dans les démocraties; ils suivent et supposent les arts, qui suivent et supposent le loisir et la stabilité. Les Américains sont tristes et ne s'amusent jamais: ils dédaignent le théâtre, ils méprisent le bal et les soirées. De toutes les distractions connues, ils n'aiment que le jeu, qui est encore un calcul. Quand ils ont célébré officiellement l'anniversaire de leur indépendance, l'anniversaire de la naissance de Washington, et deux ou trois autres anniversaires tout aussi respectables, les voilà bien; ils ont de la joie pour un an. Aussi toutes les réunions de plaisir que nous avons en Europe manquent ou sont peu goûtées en Amérique. Et cependant, comme le dit mistress Trollope, il faut bien aux femmes quelques distractions, et qu'elles aient un lieu où se montrer, elles et leurs rubans. Le temple est ce lieu-là; le temple c'est l'Opéra, c'est la salle de bal, c'est le salon d'exposition, c'est le jardin des Tuileries des Américaines; le temple est le débouché de toutes leurs vanités. Ajoutons qu'entre Dieu et elles se placent les prêtres, que ces prêtres sont des hommes, que parmi ces hommes il en est de jeunes et de beaux; que ne régnant que par les femmes, ils leur accordent cette considération, ces attentions, cette importance dont elles sont si avides et que les habitudes démocratiques leur refusent; ajoutons enfin que la division infinie des sectes, leurs rivalités, leurs jalousies, leur ambition de dominer, et jusqu'à la subtilité des dogmes qui les divisent, ouvrent un vaste champ à l'activité de détail, à l'esprit d'intrigue et de coterie, à la finesse et au savoir faire, à tous les défauts en un mot et à toutes les qualités

du génie féminin; et l'on concevra aisément quel empire la religion exerce sur les femmes aux États-Unis, avec quelle ardeur elles s'en occupent, et jusqu'à quel degré de fanatisme cette passion exclusive peut être poussée.

Comment chez un peuple aussi actif, aussi ambitieux, aussi remuant, des ministres ambitieux et ardens manqueraient-ils à cet empire de la religion, pour ainsi dire, tout fait, et tout à-la-fois si facile à saisir et si séduisant à exercer? Qui donc pourrait s'étonner si cet empire est ardemment recherché et disputé, si quelquefois même ceux qui l'exercent en abusent, et si entre les prêtres et les femmes, il s'établit une sympathie intime et comme une alliance secrète à laquelle l'autre moitié, la moitié politique de la société, demeure plus ou moins étrangère? Cela doit être et cela est. Il y a, pour ainsi dire, deux républiques en Amérique, vivant et se développant côte à côte, l'une exclusivement formée par les hommes, la république politique; l'autre presque exclusivement par les femmes et les prêtres, la république religieuse. Ces deux républiques se pénètrent sans se confondre et ont chacune leur sphère et leur vie. Aux femmes et aux prêtres la religion, aux hommes la politique; à ceux-là le temple, où les hommes ne vont guère; aux hommes le club, où les femmes ne vont pas. Du reste la même activité américaine, le même esprit ardent, factieux, délibérant. Et sous ce rapport, sans parler des prêtres, les femmes ne sont pas en reste. Comme leur nature sympathique les condamne toujours à l'imitation, et qu'elles n'ont malheureusement qu'un modèle, les hommes, toutes les pratiques que suivent leurs maris en politique, elles les répètent en religion: elles s'associent, elles délibèrent, elles souscrivent, elles élisent; elles font et défont le culte et le dogme; elles se divisent en factions, en partis, en coteries; elles intriguent, elles cabalent, elles remuent, elles égalent leurs maris, elles les surpasseraient, s'il était possible, en mobilité démocratique. Car, qu'on ne s'y trompe pas, les deux républiques ont l'air d'offrir des différences dans leur constitution: il y a une aristocratie dans la dernière, celle des prêtres; c'est même la seule qui existe en Amérique; mais, au fond, le même prin-

cipe les anime et les tourmente, le principe démocratique. Ce principe est si fort sur ce sol, qu'il y neutralise cette autorité même du sacerdoce, la plus naturelle et en apparence la plus inévitable de toutes. Il la divise, il la limite, il finira par l'anéantir. Au fond, dans l'ordre religieux comme dans l'ordre politique, ce sont toujours les mêmes principes et les mêmes conséquences : la souveraineté du peuple ou du troupeau, l'égalité des citoyens ou des fidèles, la décomposition à l'infini de l'état ou de l'église, et au bout, de la poussière religieuse ou politique, mais de la poussière libre et vivante.

Telles sont quelques-unes des conséquences développées dans les mœurs des Américains par le principe politique qui les gouverne. Il en est d'autres que nous omettons, parce qu'il est impossible de tout dire.

Si l'on veut y regarder de près, on trouvera qu'il n'est pas une de ces conséquences qui ne découle naturellement du principe, pas une par conséquent dont on doive s'étonner, ou qu'on ait le droit de reprocher au peuple que ce principe gouverne. Toute nation soumise à l'idée démocratique doit arriver là ; aucune puissance humaine ne saurait borner ou détourner le cours fatal de cette logique qui fait l'histoire. Et qu'on ne conclue pas de ces conséquences que le principe démocratique est mauvais : nous avons signalé ses inconvéniens, nous n'avons pas parlé de ses avantages. Il faudrait de plus, pour le juger, mettre en regard les conséquences bonnes et mauvaises du principe opposé ; et Dieu sait alors qui oserait choisir. Dailleurs ni le choix, ni même le jugement, ne dépendent de nous. Chacun de ces principes a son heure marquée ; quand cette heure est venue, une nation ne choisit pas ; elle tombe comme une proie sous son empire ; et quand elle y est, elle ne peut plus être impartiale, et se trouve aussi incapable de juger qu'elle l'a été de choisir. Et comme une nation n'échappe à l'ascendant d'un principe, que pour tomber sous l'ascendant d'un autre, il s'ensuit que cette liberté de jugement n'existe jamais pour elle.

Je demande pardon de m'être laissé aller à indiquer ces con-

séquences, au lieu de céder la parole à mistress Trollope, ce qui aurait été, je n'en doute pas, beaucoup plus agréable pour le lecteur. Il n'est pas un de ces résultats à l'appui duquel son livre ne contienne les faits les plus curieux et les plus piquans. Mais, comme il faut choisir, et que nous ne saurions transporter tout son voyage dans cette *Revue*, nous nous bornerons à quelques-uns de ceux qu'elle a recueillis sur la religion. Les conséquences religieuses de la démocratie sont, de toutes, celles que nous devinons le moins; elles sont donc, de toutes, les plus instructives pour nous. Si, ce dont nous doutons beaucoup, nos lecteurs trouvaient assez d'intérêt dans ces articles pour n'en pas redouter un troisième, nous pourrions une autre fois satisfaire leur curiosité sur les autres points que nous avons indiqués.

Nous mettrons d'abord sous leurs yeux quelques-unes des scènes religieuses dont mistress Trollope a eu le spectacle en Amérique. Nos idées réclament vivement toute cette liberté dont on jouit sur la terre classique de la démocratie; il faut voir si nos mœurs s'accommoderaient de ses effets.

« Il n'y avait que peu de mois que nous étions à Cincinnati, quand notre curiosité fut excitée par l'annonce d'un *Revival*. On ne parlait plus d'autre chose dans la ville : « Le *Revival* sera très nombreux ; nous serons constamment engagés pendant le *Revival* », étaient des phrases que nous ne cessions d'entendre, et que nous entendîmes long-temps sans les comprendre.—J'appris à la fin de quoi il s'agissait. — Les sectes américaines n'ayant point, comme la plupart de nos religions d'Europe, l'avantage d'être nationales, ont besoin, pour se soutenir, de ranimer de temps en temps le zèle et l'exaltation de leurs partisans. Tous les ans à des époques fixes, les membres les plus ardens du clergé se mettent en route à cet effet, et parcourent le pays. On voit ces missionnaires arriver dans les bourgs et dans les villes par douzaines ou par centaines selon l'importance du lieu, et y planter leur tentes, tantôt pour huit jours, tantôt pour quinze, et



quelquefois même, si la population est considérable, pour un mois. Durant cet intervalle, les journées tout entières, et souvent la plus grande partie des nuits sont consacrées à des prédications et à des prières dans les différentes églises et chapelles du lieu. — C'est là ce qu'on appelle un *Revival.*

« Je n'ai rien épargné pour me procurer sur ce sujet des renseignemens exacts; mais je crains bien d'être accusée d'exagération, en rapportant ce que j'en ai appris. Tout ce que je puis faire, c'est de ne point mériter ce reproche. La matière est d'un haut intérêt, et je ne me pardonnerais pas de la traiter avec legèreté.

« Ces prêtres ambulans appartiennent à toutes les croyances, excepté à celles des unitairiens, des catholiques, des épiscopaux et des quakers. Presbytériens de toutes les espèces, baptistes de toutes les variétés, méthodistes de toutes les dénominations, participent à cet usage. Il n'y a pas de mémoire assez bonne pour retenir les simples noms de toutes ces sectes, et l'on n'en finirait pas si l'on voulait expliquer toutes les nuances de ce christianisme à mille faces. Quoi qu'il en soit, ces missionnaires visitent successivement toutes les cités, tous les bourgs, tous les villages de l'Union. Je n'ai pu savoir d'une manière certaine l'intervalle qui sépare leurs visites. Ils logent en général dans les maisons de leurs coréligionnaires, et tant que dure leur station dans un lieu, toutes les soirées qui ne sont point employées à des prédications dans les églises et maisons publiques d'assemblées, ils les consacrent à ce que d'autres appelleraient des parties de plaisir, mais à ce qu'ils appellent, eux, des réunions pour la prière (*prayer-meetings*). Ils y passent leur temps à manger, à boire, à prier, à chanter, à entendre des confessions et à convertir. Je n'ai jamais pu réussir à me faire inviter à ces réunions particulières. Mais les mystères m'en ont été révélés par un témoin oculaire, parfaitement digne de foi; et quand la moitié seulement de ce qu'il m'en a raconté serait vrai, ces réunions ne seraient pas la partie la moins curieuse ni la moins importante du *Revival.*

« Quand on rapproche les sentimens qui remplissent l'âme et

la tête d'une dame méthodiste, qui a eu le bonheur de s'assurer pour son *meeting* d'un prédicateur célèbre, de ceux qui animent une *bleue* de Londres, qui a obtenu la promesse d'un poète à la mode pour sa soirée, il est impossible de ne pas sourire à la ressemblance. Le cœur humain est partout le même, et nous sommes toutes, pieuses ou mondaines, de la même famille.

« Les plus beaux appartemens, les plus belles toilettes, les rafraîchissemens les plus délicats, rien n'est épargné pour rendre le *meeting* aussi brillant que possible. Pendant que les personnes invitées arrivent, des conversations à demi-voix abrègent l'ennui de l'attente. Les personnes qui entrent sont saluées des noms de frères et de sœurs, et les démonstrations de bien-venue sont très tendres. Quand la chambre est pleine, la compagnie, qui est toujours composée en très grande majorité de femmes, prend place et s'assied. Alors commencent, de la part des ministres, les invitations tour-à-tour les plus véhémentes et les plus douces, les plus sévères et les plus caressantes aux frères et aux sœurs, de confesser devant leurs sœurs et leurs frères toutes leurs pensées, toutes leurs fautes, toutes leurs folies.

« Ces confessions sont d'étranges scènes. Comme les fautes avouées en font l'intérêt, plus on en avoue, plus on est encouragé et caressé. Lorsqu'elles sont terminées, tout le monde s'agenouille, et le prêtre improvise une prière; après quoi on mange et on boit. Les chants, les hymnes, les prières recommencent de nouveau; puis viennent les exhortations, puis encore la prière et le chant, jusqu'à ce que l'exaltation des assistans atteigne enfin le plus haut degré d'énergie. Telles sont les scènes qui se passent chaque soir tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, aussi long-temps que dure le *Revival;* souvent même elles ont lieu simultanément dans plusieurs, car les églises ne peuvent donner de l'occupation à la moitié des missionnaires, bien qu'elles demeurent ouvertes toute la journée et une partie de la nuit, et que les ministres s'y succèdent l'un à l'autre sans interruption.

« Ce fut dans la principale des églises presbytériennes de Cincinnati, que je fus deux fois témoin des hideuses scènes que je vais

décrire. Chaque jour les ramène avec une parfaite uniformité. Qui connaît l'une de ces représentations les connaît toutes.

« Nous étions au milieu de l'été; mais le service auquel on nous avait priés d'assister ne devait pas commencer avant la nuit. Le temple était bien éclairé, et il y avait un concours de monde à n'y pas tenir. Nous aperçûmes, en entrant, trois prêtres debout et rangés côte-à-côte dans une espèce de tribune, élevée à l'endroit où se trouve ordinairement l'autel; cette tribune, qui ressemblait aux chaires de nos temples, était ornée de tapis cramoisis; nous prîmes place sur un banc qui se trouvait tout auprès de la balustrade qui l'entourait.

Le prêtre qui était au milieu priait; la prière était d'une extravagante véhémence et d'une familiarité d'expression choquante. Après la prière il chanta un hymne, et ensuite un autre prêtre se mit au milieu et commença à prêcher. Il déploya dans son sermon une éloquence rare; mais le sujet qu'il avait choisi était affreux. Il décrivit avec une excessive minutie les derniers et tristes momens de la vie humaine; ensuite il peignit les changemens affreux que le corps subit graduellement après la mort, et il arriva au tableau de la décomposition. Tout-à-coup le ton de son discours, qui jusque-là avait été celui d'une description exacte et simple, changea; il fit entendre une voix aigre et perçante, et penchant la tête en avant, comme pour fixer ses regards sur un objet qui se trouvait au-dessous de la tribune, il donna à entendre à l'auditoire qu'il voyait la terre ouverte devant lui: c'était, comme on voit, une heureuse invention pour frapper les imaginations faibles par la description de l'enfer. De toutes les images que peuvent fournir le feu, la flamme, le soufre, le plomb fondu, les fourches rougies faisant palpiter des nerfs, des membres, des chairs, aucune ne fut oubliée par le prédicateur. Il suait à grosses gouttes; ses yeux roulaient avec horreur; ses lèvres étaient couvertes d'écume, et chacun de ses traits respirait la profonde terreur qu'il aurait ressentie, s'il eût réellement été témoin de la scène qu'il décrivait. Le jeu de l'acteur fut parfait. Enfin il jeta sur ses deux assistans à droite et à gauche un regard languissant où se peignait sa fai-

blesse : il s'assit et essuya la sueur qui inondait son visage.

« En ce moment les deux autres prêtres se levèrent et entonnèrent un hymne. Tous les assistans, le visage couvert de la pâleur de la mort, étaient frappés de stupeur, et ce ne fut que quelques instans après qu'ils purent unir leurs voix à celle des prêtres. Lorsque les chants eurent cessé, un autre prêtre occupa la place du milieu, et d'une voix douce et pleine d'affection, il demanda aux fidèles si ce qu'avait dit son frère était arrivé jusqu'à leur cœur, s'ils desiraient éviter l'enfer qu'il leur avait fait voir. « S'il en est ainsi, venez, continua-t-il en étendant les bras vers les assistans; venez à nous, et nous vous montrerons Jésus, le doux et bien-aimé Jésus, qui vous délivrera de l'enfer. Mais il faut que vous veniez à lui! vous ne devez point avoir honte de venir! Cette nuit, vous direz au doux Jésus que vous ne rougissez pas de lui. Nous allons vous ouvrir le chemin. Les bancs destinés aux pécheurs inquiets vont vous être ouverts. Venez donc, venez vous asseoir sur le banc d'anxiété (*anxious bench*), et nous vous ferons voir Jésus! Venez, venez, venez! »

« On entonna un hymne, et alors un des prêtres fit évacuer un ou deux bancs qui longeaient la balustrade, et renvoya au fond de l'église ceux qui s'y étaient assis. Les chants ayant cessé, un des trois prêtres exhorta encore les assistans à ne point rougir de Jésus, les invita à venir prendre place sur le banc d'anxiété et reposer leurs têtes sur son sein. « Nous allons chanter encore un hymne, continua le prêtre, afin de vous donner tout le temps de vous résoudre ». Et les chants recommencèrent.

« En ce moment, dans toutes les parties du temple, il se fit un mouvement léger d'abord, mais qui prit par degré un caractère plus décidé. De jeunes filles se levèrent, s'assirent, et puis se levèrent de nouveau. Alors les portes des bancs s'ouvrirent, et l'on vit s'avancer en chancelant plusieurs jeunes filles, les mains jointes, la tête penchée sur la poitrine, et tremblant de tous leurs membres. Les chants continuaient toujours. Ces pauvres créatures s'approchèrent des bancs, et leurs sanglots et leurs gémissemens commencèrent à se faire entendre. Elles s'assirent : l'hymne fut suspendu, et deux prêtres descendant de la tribune

s'avancèrent l'un à droite, l'autre à gauche du banc, et murmurèrent des paroles à l'oreille des jeunes filles qui tremblaient toujours. Ces paroles n'arrivaient point jusqu'à nous; mais en ce moment les cris et les sanglots s'accrurent d'une manière horrible. Ces faibles créatures, les traits altérés et couverts de pâleur, tombèrent à genoux sur les dalles, et bientôt leur visage alla frapper la terre. Des cris et des gémissemens extraordinaires se faisaient entendre, et de temps en temps une voix s'écriait avec des accens convulsifs : « Oh! Jésus! Jésus, mon sauveur! venez à mon secours! » et d'autres choses semblables.

« Cependant les deux prêtres continuaient à parler bas aux jeunes filles; de temps en temps ils montaient sur les bancs, et ils annonçaient à l'auditoire de toute la force de leurs poumons que l'opération du salut s'accomplissait, et alors de toutes les parties de l'église s'élevaient ces cris brefs et perçans: *Amen! Gloire! Amen!* pendant que les pénitentes, presque étendues sur le pavé, continuaient à recevoir des exhortations murmurées à leur oreille, et de temps en temps des caresses mystiques. Il faut le dire, plus d'une fois je vis le bras du prêtre passé autour du cou d'une jeune fille. Un grand nombre de ces créatures étaient en proie à d'horribles convulsions; et quand le tumulte fut parvenu à son plus haut point, le prêtre qui était resté à la tribune entonna un hymne d'une voix forte, comme pour essayer de couvrir les cris des pénitentes.

« C'était un spectacle horrible de voir ces pauvres filles, à peine au matin de la vie, frappées de terreur, livrées à d'affreuses convulsions, affaiblies et énervées pour toujours. Je remarquai une de ces faibles créatures, qui ne devait pas avoir plus de quatorze ans, soutenue dans les bras de ses compagnes plus âgées; son visage était couvert de la pâleur de la mort, ses yeux hagards étaient privés de tout sentiment, et des flots d'écume ruisselaient sur son menton et sa poitrine. Sur tous ses traits étaient empreintes les apparences d'un idiotisme complet. Un prêtre s'approcha, et prenant la main délicate de cette convulsionnaire : « Jésus est avec elle! Dieu soit béni! » dit-il froidement, et il passa.

« Si les Américains estimaient leurs femmes comme il convient

que des hommes estiment leurs épouses et leurs filles, souffriraient-ils chez eux des scènes si profanes, si scandaleuses?

« Est-il nécessaire de dire que les femmes seules obéirent à l'appel des prêtres, et vinrent s'asseoir sur les bancs d'anxiété, et que la plus grande partie étaient de très jeunes femmes. La congrégation avait revêtu ce jour-là ses habits de fête, et les dames les plus jolies et les plus élégantes de la ville assistaient à cette indigne cérémonie. Pendant toute l'époque du *Revival*, un immense concours de monde afflue toujours dans les temples.

« Tels sont les plaisirs des dames de Cincinnati. Il est défendu d'aller au spectacle; les jeux de cartes sont interdits; et comme elles travaillent assidument dans leurs maisons, elles ont besoin cependant de distractions. Pour mon compte, je suis d'avis que la plus méchante comédie qui jamais ait été écrite, offre moins de dangers à la jeunesse et à l'innocence, que la vue de la scène que je viens de décrire. »

On a beaucoup accusé mistress Trollope d'avoir conclu de la civilisation des états de l'ouest, qui sont moins avancés, à celle des États-Unis en général. Cette accusation peut n'être pas sans quelque fondement. Mais quant aux scènes qu'on vient de lire, elle les a retrouvées absolument les mêmes dans les plus grandes et les plus florissantes cités des états de l'est. Nous ne citerons que le passage suivant sur Baltimore.

« L'église, dit mistress Trollope, était remplie de femmes qui luttaient entre elles de hurlemens et de contorsions. Plusieurs mettaient en pièces leurs vêtemens. En dépit de l'indignation et du dégoût que cette scène m'inspirait, je m'amusai beaucoup de la véhémence des nègres qui se trouvaient là. Ils semblaient déterminés à crier plus fort que les autres, pour prouver tout à-la-fois leur piété et leur égalité.

« Peu de jours auparavant, dans la même église, une femme, dans un accès d'extase, était tombée d'une galerie supérieure sur la tête des assistans. Une jeune négresse, qui nous servait

à table, nous assura que cet accident se renouvelait assez souvent. Une autre esclave de la maison nous dit « que pour son « compte elle aimait bien la religion, mais qu'elle ne tombait « jamais en convulsion, parce que, mettant toujours sa plus « belle robe pour aller à l'église, elle craignait de la chiffonner « et de la déchirer. »

Voilà ce qui se passe dans les villes. Les campagnes étant moins riches, et la population s'y trouvant beaucoup plus éparpillée, il faut procéder autrement. De là, les *camp-meetings*, ou réunions dans les bois, dont on va lire la description.

« Ce fut dans le courant de cet été qu'après l'avoir long-temps desirée, je trouvai enfin l'occasion d'assister à un *camp-meeting*. Un Anglais et sa femme, qui s'y rendaient, m'offrirent dans leur voiture une place, que j'acceptai avec empressement. La scène devait se passer dans un lieu sauvage et écarté, sur les confins de l'état d'Indiana.

« La perspective de passer une nuit dans les sombres forêts d'Indiana n'était assurément pas attrayante; mais je m'armai de tout mon courage, et je partis, fermement déterminée à voir de mes yeux et à entendre de mes oreilles ce que c'était réellement qu'un *camp-meeting*. On m'avait dit qu'assister à un *camp-meeting*, c'était se trouver sur la porte du ciel et le voir ouvert devant soi; on m'avait dit, d'un autre côté, que c'était avoir franchi les portes de l'enfer et en contempler toutes les horreurs : ce double renseignement avait piqué ma curiosité. Dans les deux cas, ce devait être un spectacle extraordinaire et qui me promettait une suffisante compensation aux fatigues d'une longue course, et à une nuit passée sans dormir à la belle étoile.

« Nous atteignîmes le lieu de la scène à onze heures du soir, et le spectacle le plus pittoresque se présenta à nos regards. Le terrein qu'on avait choisi était situé au milieu d'une forêt vierge. C'était une clairière d'environ vingt acres d'étendue, qui semblait, du moins en partie, avoir été ménagée pour cette cérémo-

nie. Tout autour et le long des bords de la forêt s'élevaient pressées les unes contre les autres, des tentes de diverses grandeurs; derrière ces tentes, un autre cercle était formé par les voitures et charrettes de toutes les espèces qui avaient amené les spectateurs; et derrière ces charrettes étaient attachés les chevaux qui les avaient traînées. A travers cette triple barrière défensive, notre œil distinguait les grands feux qui étaient allumés dans l'enceinte. A la clarté de ces feux se joignait celle d'innombrables lampions suspendus aux branches de quelques arbres qu'on avait laissé subsister dans la clairière. La lune, arrivée au plus haut point de sa course, brillait du haut du ciel sur cette vaste scène.

« Nous laissâmes la voiture aux soins d'un domestique qui devait y préparer un lit pour mistress B. et moi, et nous entrâmes dans l'enceinte. Au premier-coup d'œil, ces arbres illuminés et ces groupes se promenant sous leur feuillage me rappelèrent le Wauxhall; mais le second me révéla une scène qui ne ressemblait à aucune chose que j'eusse vue dans ma vie. Quatre échafaudages gigantesques, construits en forme d'autels, s'élevaient aux quatre coins de l'enceinte : ils étaient recouverts d'une couche épaisse de terre, sur laquelle brûlaient d'immenses feux de bois de pin. Sur un des côtés, on voyait une informe estrade préparée pour recevoir les prédicateurs. Il y en avait quinze à la tête de ce *meeting*. Sauf les courts intervalles réservés pour les repas et les actes de dévotion privée, ils se succédaient sans interruption sur cette estrade, et y prêchaient jour et nuit depuis le mardi jusqu'au samedi.

« Lorsque nous arrivâmes, les prédicateurs se taisaient; mais de toutes les tentes qui environnaient la place s'échappaient des sons confus, mélange bizarre de prières, de déclamations, de chants et de gémissemens. Les draperies blanches qui servaient de portes à ces tentes étaient en ce moment fermées, et la lumière qui en éclairait l'intérieur les dessinait comme de pâles fantômes sur le fond sombre de la forêt. C'était un spectacle d'une mystérieuse beauté pour l'imagination, et si les sons qui l'animaient eussent été moins étranges et moins discordans,

j'en aurais vivement joui. Malheureusement je m'arrêtai pour écouter, à l'angle d'une tente plus bruyante que les autres, et peu d'instans suffirent pour dissiper les illusions naissantes de mon imagination, et me rappeler à des réalités d'une nature trop prononcée pour permettre ou la méprise ou l'oubli.

« Un grand nombre de personnes se promenaient comme nous dans l'enceinte, et, comme nous aussi, semblaient n'être venues là que pour voir. Quelques-unes s'étaient arrêtées près de cette tente, et il s'en trouva qui poussèrent l'indiscrétion jusqu'à entrouvrir la toile à l'un des angles. Grâce à leur curiosité, la nôtre fut satisfaite, et nous pûmes voir parfaitement tout ce qui se passait dans l'intérieur.

« Le sol de la tente était jonché de paille, relevée tout autour en couches plus épaisses, de manière à former comme un divan circulaire où l'on pût s'asseoir; mais ce divan n'était point en ce moment consacré à cet usage : il soutenait les bras et les têtes d'un cercle pressé d'hommes et de femmes agenouillés sur le sol.

« D'une trentaine de personnes ainsi placées, une demi-douzaine peut-être étaient des hommes. Un de ces derniers, beau garçon de dix-huit à vingt ans, était précisément agenouillé au-dessous de l'ouverture par laquelle nous regardions. Son bras était passé autour du cou d'une jeune fille, à genoux à côté de lui, la chevelure éparse sur ses épaules, et le visage agité de la plus vive émotion. Nous les vîmes bientôt tomber ensemble sur la paille, comme s'ils eussent été incapables de supporter dans une autre attitude la brûlante éloquence d'une grande figure habillée en noir, qui, debout au centre de la tente, débitait avec une incroyable véhémence un discours qui semblait tenir le milieu entre la prédication et la prière. Les bras de cet homme pendaient raides et immobiles à ses côtés, et il avait l'air d'un automate mal construit, mis en action par un moteur si violent, qu'il courait risque d'en être brisé, tant les mots étaient chassés de sa bouche par secousses pénibles et cependant rapides. Le cercle agenouillé ne cessait d'invoquer le nom de Jésus sur tous les tons, et ces invocations étaient accompa-

gnées de sanglots, de gémissemens, et d'une sorte de hurlement sourd, dont l'effet sur l'oreille est inexprimable. Cependant mon attention ne s'arrêta pas long-temps sur le prêcheur et sur ceux qui l'environnaient : elle fut bientôt entièrement absorbée par une figure isolée qui était à genoux au milieu de la tente. C'était la vivante image du Mac-Briar de Walter Scott, aussi jeune, aussi sauvage, aussi terrible. Ses bras amaigris étaient étendus au-dessus de sa tête avec tant de violence, qu'ils sortaient des manches de son habit, nus jusqu'au coude. Ses larges yeux étaient fixes et glacés. Il répétait dans un moment de relâche le mot *gloire !* et avec une véhémence qui gonflait ses veines de manière à les rompre. Ce spectacle était trop affreux. Nous ne pûmes le supporter long-temps, et nous nous éloignâmes en frémissant.

« Nous fîmes le tour des tentes en nous arrêtant près de celles d'où partaient des sons plus bizarres ou plus violens. Nous réussîmes à entrevoir ce qui se passait dans plusieurs : c'était partout la même scène. Toutes étaient garnies d'un lit de paille, et les horribles figures, assises, agenouillées ou couchées, qu'elles renfermaient, jointes aux cris convulsifs qui en partaient, leur donnaient à toutes l'air d'autant de cellules de Bedlam.

« Une de ces tentes était exclusivement remplie de nègres. Ils étaient tous en habit de fête, et avaient parfaitement l'air de gens qui jouent la comédie sur un théâtre. Une femme portait une robe de gaze rose, garnie d'une dentelle d'argent; une autre était en robe de soie jaune pâle; deux avaient de magnifiques turbans sur la tête; toutes étaient couvertes d'une profusion d'ornemens. Les hommes étaient en pantalons blancs avec des gilets de couleur. Un de ces derniers, jeune homme fort agréable dans son espèce, débitait un discours avec les gestes les plus outrés, s'élançant de terre de temps en temps et frappant des mains par-dessus sa tête. Si nos sociétés de missionnaires eussent entendu les belles choses qu'il adressait à Dieu en guise de prière, peut-être auraient-elles douté que sa conversion eût éclairé son esprit.

« Cependant minuit arriva; le son du cor retentit dans le camp;

et l'on nous apprit que c'était le signal qui rappelait le troupeau des fidèles autour de l'estrade. En effet, nous le vîmes sortir des tentes et accourir de tous les côtés. Nous réussîmes ma compagne et moi à nous placer au pied même de l'estrade, le dos appuyé contre les pièces de bois qui la soutenaient. Nous étions en bonne position pour bien voir la scène qui allait suivre. Environ deux mille personnes composaient l'assistance.

« Un des prédicateurs commença d'une voix basse et nazillarde. Il débuta, selon l'usage des méthodistes, par s'étendre sur la dépravation profonde de l'homme quand il sort des mains du créateur, et sur sa parfaite sanctification quand il a assez longtemps et assez vigoureusement lutté avec le Seigneur pour s'emparer de lui, etc., etc. Les cris *amen ! amen ! Jésus ! Jésus ! gloire ! gloire !* exprimaient à chaque instant l'admiration de l'auditoire. Mais cette tranquillité comparative ne fut pas de longue durée. Bientôt le prédicateur, poursuivant son discours, leur apprit que le temps était venu pour les pécheurs inquiets de lutter avec le Seigneur; que cette lutte devait avoir lieu cette nuit même; que lui et ses frères étaient là pour les aider, et qu'il fallait que ceux qui avaient besoin de leur secours s'avançassent dans le *pen*. Le *pen* était l'espace qui s'étendait au pied même de l'estrade; nous pûmes donc voir et entendre jusques aux moindres détails de cette scène étrange.

« Au mot de *pen*, la masse d'auditeurs qui était devant nous, recula, de manière à laisser un espace libre au pied de l'estrade. Les prédicateurs descendirent et vinrent se placer au milieu de cet espace, chantant un hymne, et appelant à eux les pécheurs. Tout en chantant, ils parcouraient le cercle qui les entourait, et par degrés les voix de cette multitude se marièrent à la leur. Ce fut le seul moment où cette scène religieuse me présenta quelque chose de cette beauté solennelle qu'on m'avait annoncée. Cette multitude de voix s'élevant harmonieusement au milieu de la nuit et du sein de ces éternelles forêts; ces visages de jeunes femmes, rendus plus pâles et plus beaux par les rayons de la lune; ces sombres figures des prêtres s'agitant au milieu du cercle, et ces obscures clartés jetées dans les profondeurs de la forêt

par la flamme des buchers, produisaient un effet sublime et mystérieux qui ne s'effacera point de ma mémoire. Mais au moment même où je commençais à en jouir, la scène changea de nature, et le sentiment religieux que j'éprouvais fit place à l'horreur et au dégoût.

« L'exhortation des prêtres n'avait guère été que la répétition de ce que j'avais entendu au *Revival;* mais l'effet fut tout différent. Au lieu d'un petit nombre de femmes, je vis plus de cent personnes, presque toutes femmes aussi, s'avancer vers le *pen*, poussant des gémissemens si affreux, que je tremble encore d'y penser. Elles semblaient se pousser mutuellement en avant; mais au mot *prions!* prononcé par le prêtre, toutes tombèrent sur leurs genoux. Cependant elles quittèrent bientôt cette posture pour d'autres qui laissassent plus de liberté aux mouvemens convulsifs de leurs membres, et bientôt je n'eus plus sous les yeux qu'une horrible confusion de têtes et de jambes s'agitant pêle-mêle sur le sol. Telle était la violence de ces mouvemens, que je craignais à chaque instant quelque accident sérieux.

« Mais comment décrire les sons qui sortaient de cet amas confus de créatures humaines; aucun mot de la langue ne saurait les rendre: hocquets hystériques, sanglots convulsifs, sourds gémissemens, cris inarticulés, aigus, rapides, tout se confondait et se distinguait pourtant dans ce bruit affreux. J'étais malade d'horreur. Et comme si la voix ne leur eût pas suffi pour exprimer leur agitation, le bruit des mains violemment frappées l'une contre l'autre ne tarda pas à s'y joindre. J'avais sous les yeux la scène décrite par le Dante.

« Quivi sospiri, pianti, ed alti guai
Risonavan per l'aere . . . .
. . . Orribili favelle,
Parole di dolore, accenti d'ira,
Voci alte e fioche, *e suon di man con elle.* »

« Beaucoup de ces malheureuses créatures étaient de jeunes et belles filles. Les prêtres circulaient au milieu d'elles, excitant

tour-à-tour et adoucissant leur agonie. J'entendais les mots : « ma sœur! ma chère sœur! » murmurés à l'oreille de ces malheureuses victimes; je voyais des lèvres perfides toucher leurs visages; je distinguais les paroles à peine articulées de leurs confessions, et la rougeur que produisaient sur leurs joues pâles les consolations à voix basse de leurs bourreaux. Homme, je n'aurais pu me contenir; je serais intervenu. Il n'existe pas un Anglais qui fût capable de supporter patiemment une telle scène; sa main obéirait à son indignation et frapperait les coupables, en attendant que la loi leur infligeât la punition plus sévère qu'ils méritent.

« Les pénitentes ne s'en tenaient pas toutes aux gémissemens inarticulés et à la confession à voix basse; les paroles de quelques-unes se détachaient de temps en temps, sur cette basse confuse, en phrases sonores et distinctes; et alors le comique le disputait à l'horrible.

« Les plaintes d'une très jolie fille agenouillée devant nous dans l'attitude de la Madeleine de Canova, attirèrent principalement mon attention. Après avoir débité une quantité incroyable de jargon méthodiste, elle fondit en larmes et s'écria : « Anathème! « anathème sur les apostats! Écoute, écoute, ô Jésus! lorsque « j'avais quinze ans, ma mère mourut, et j'apostasiai; ô Jésus! « j'apostasiai! Réunis-moi à ma mère, ô Jésus! réunis-moi à ma « mère, car je suis fatiguée. O John Mitchel! John Mitchel! » Et après avoir sanglotté dans ses mains, elle montra de nouveau sa figure charmante, pâle comme la mort : « Oh! quand serai-« je assise sur le rivage de l'autre monde avec ma mère! ma « mère, ma chère mère! ô Jésus! réunis-moi à ma mère! »

« Qui aurait pu refuser une larme à ce desir passionné de la mort dans une créature si jeune et si belle! Mais le lendemain, avant mon départ, je la vis, la main entrelacée dans la main, et la tête appuyée sur la poitrine d'un homme, qu'on aurait pris pour Don Juan, renvoyé sur cette terre comme un être d'une trop méchante nature pour vivre avec les démons eux-mêmes.

« Une autre femme, placée aussi près de nous, ne cessa pas une minute, pendant plus de deux heures que nous fûmes là, *d'ap-*

peler le seigneur de toutes les forces de ses poumons. A la fin elle s'enroua horriblement, et sa figure devint si tendue et si rouge, que nous nous attendions à la rupture de quelque vaisseau. « Je veux m'attacher à Jésus, s'écriait-t-elle parmi beau- « coup d'autres folies ; je veux me cramponner à lui et ne jamais « le lâcher; ils auront beau vouloir m'entraîner en enfer, je « tiendrai ferme, ferme, ferme! »

« Le chant des prêtres venait de temps en temps se mêler à cet épouvantable vacarme; mais les mouvemens convulsifs des pauvres maniaques n'en devenaient que plus violens. A la fin, les choses en vinrent à un tel degré de grossièreté que nous dûmes quitter la partie. Nous regagnâmes notre voiture vers trois heures du matin et passâmes le reste de la nuit à écouter de loin le tumulte toujours croissant du *pen*, car il nous fut impossible de fermer l'œil. A l'aube du jour, le son du cor nous annonça que l'assemblée se séparait et que chacun rentrait dans sa tente. Une heure après nous nous promenions dans l'enceinte, où nous trouvâmes tous nos pénitens de la nuit aussi joyeusement occupés à préparer et à dévorer leur très substantiel déjeûner que s'ils eussent passé la nuit à danser. Je reconnus là plus d'une douce brebis, pâle encore des convulsions au milieu desquelles je l'avais laissée quelques heures auparavant, assise et souriant à côté du berger, à qui elle servait, avec une sollicitude caressante, du café chaud et des œufs. Le saint prédicateur et la pécheresse gémissante paraissaient apprécier avec la même sensualité cette manière de réparer leurs forces.

« Après m'être administré à moi-même une dose de thé que les fatigues d'une nuit si étrangement employée m'avaient rendu très nécessaire, j'allai me promener seule dans la forêt. Je ne me souviens pas d'avoir jamais si bien senti les douceurs de la solitude et du silence.

« Bientôt après nous partîmes. Mais avant notre départ nous eûmes le plaisir d'apprendre qu'une collecte *fort satisfaisante* avait été faite par les prédicateurs, pour la propagation de la Bible, l'impression des traités religieux, *and all other religious purposes*. »

Mais ce n'est pas assez pour le zèle des prêtres, et la piété des habitans des campagnes, que ces grandes réunions en plein air. Des missionnaires isolés parcourent les fermes et les villages, pour y répandre la parole, et y recueillir l'obole du pauvre. Mistress Trollope nous raconte les détails d'un *meeting* auquel elle assista chez sa jardinière, pendant son séjour à la campagne. Comme ce sont toujours les mêmes scènes, nous ne traduirons pas son récit; nous nous contenterons d'en extraire le passage suivant :

« Je m'informai auprès d'un de mes amis, fort au courant de ces sortes de choses, comment ces prédicateurs ambulans étaient payés de leurs peines. Il me répondit que ce n'était point du tout une mauvaise industrie, et que plus d'une *bonne femme* prenait sur elle de donner à ces apôtres voyageurs, en récompense de leur zèle, un peu plus que la *dîme* de l'argent que son *bon homme* lui donnait à garder. Ces noirs ministres s'en vont de village en village et de ferme en ferme, montés sur un bon bidet. Ils ne sont pas seulement aussi vides que le vent, ils lui ressemblent encore par le caprice de leurs démarches; personne ne sait jamais ni d'où ils viennent, ni où ils vont. Lorsqu'ils aperçoivent une maison qui leur promet un bon lit et un bon souper, ils y entrent, et disent à la maîtresse : « Ma sœur, prierai-je « avec vous? » Si la réponse est favorable, et il est rare qu'elle ne le soit pas, notre missionnaire s'installe au logis avec son cheval, et y demeure jusqu'au lendemain après déjeuner. Les meilleurs mets, le meilleur vin, la plus belle chambre, sont pour lui, et il ne part guère sans avoir levé une petite contribution en argent, pour le soutien de l'église crucifiée et souffrante. »

On a vu que les femmes jouaient constamment le principal rôle dans les différentes scènes racontées par mistress Trollope; voici comment elle explique ce phénomène :

« Je n'ai jamais vu peuple aussi dépourvu d'amusemens que les habitans de Cincinnati. Les billards sont défendus par la loi,

ainsi que les cartes; dans l'Ohio, une amende de 50 dollars est infligée à celui qui en vend un paquet. Point de bals, excepté six à Noël; point de concerts, point de repas. Ils ont un théâtre, mais soit économie, soit défaut de goût, il est très peu suivi. On y voit rarement des femmes, la plupart considérant comme une offense à la religion d'y paraître. Ce n'est que dans les églises et les chapelles qu'on peut les voir réunies et parées; et je crois qu'à la première vue, un étranger serait tenté de prendre les temples consacrés à Dieu pour les théâtres et les cafés de la ville. Il n'est pas de soirée dans la semaine où ils ne se remplissent de tout ce qu'elle contient de femmes jeunes et belles, mises avec soin, et quelquefois avec prétention. C'est là que se déploient les parures et que se fixent les modes. Les hommes y sont beaucoup moins exacts que les femmes; mais de jeunes et élégans ecclésiastiques expliquent et justifient suffisamment cette exhibition de rubans et de bijoux. Au fait, s'il n'y avait pas d'églises à Cincinnati, les femmes pourraient jeter au feu tout ce qui sert à les embellir: c'est le seul débouché que j'y connaisse à la toilette.

« Les femmes sont trop occupées dans l'intérieur de leur maison pour se mettre complètement sous les armes dans leurs visites du matin; il n'y a ni jardin public, ni magasins à la mode où l'on puisse se montrer; et sans la religion et le thé toutes les dames de Cincinnati courraient risque de devenir de vraies cénobites.

« L'influence que les ministres des innombrables sectes religieuses répandues en Amérique exercent sur les femmes de leurs congrégations respectives, peut se comparer à celle que les prêtres ont sur elles en Espagne et dans les pays catholiques. Les causes de cette influence sont faciles à démêler. Là où l'égalité des conditions est humblement reconnue par le riche, et orgueilleusement réclamée par le pauvre, il ne reste de distinction que pour le clergé, et de prééminence que la sienne: cela leur donne une haute importance aux yeux des femmes. D'une autre part, les Américains s'occupent si peu des femmes, qu'elles ne reçoivent guère que du clergé cette espèce d'at-

tention qui est partout si précieuse à leur vanité. Cette importance qu'on leur accorde en Europe dans tous les rangs de la société, excepté peut-être dans le plus bas, elles ne l'ont guère, en Amérique qu'aux yeux des prêtres, et en échange elles remettent à leur garde et leurs cœurs et leurs âmes. Je ne sache pas un pays au monde où la religion ait tant d'empire sur les femmes, et si peu sur les hommes. »

On devine aisément que l'influence des prêtres sur les femmes doit avoir quelquefois des résultats qui ne sont rien moins que spirituels. Voici une anecdote qui confirmerait au besoin cette présomption.

« J'appris à Philadelphie une anecdote qui montre bien les conséquences funestes à la morale que peut avoir cette autorité des prêtres sur les femmes; elle me fut racontée par une jeune dame, également estimable comme épouse et comme mère, et dont la véracité est au-dessus de tout soupçon. Elle me raconta donc qu'après la mort de sa mère, son père était venu s'établir à Philadelphie avec ses deux sœurs et elle. L'année qui précéda son mariage, un prédicateur ambulant arriva dans la ville et ne tarda pas à être accueilli sur le pied de l'intimité dans plusieurs maisons respectables. Celle de son père en était une, et l'influence du prêtre devint grande sur ses sœurs, et particulièrement sur la plus jeune. Comme il arrive souvent, une affection toute terrestre se mêlait dans le cœur de cette dernière à des sentimens qu'elle croyait purement spirituels. Quand ses sœurs lui représentèrent qu'elle ne devait pas mettre trop de tendresse dans ses relations avec le prêtre, elle montra le même ressentiment que si on lui eût dit qu'elle ne devait pas réciter ses prières trop dévotement. A la fin le père remarqua la passion mal contenue qui brillait dans les yeux du saint homme, et il remarqua aussi l'anxiété et la pâleur qui régnaient sur le front de sa fille; peut-être aussi quelques mauvais bruits avaient éveillé sa sollicitude. Quoi qu'il en soit, un beau matin il signifia au prêtre qu'il eût à ne point remettre les pieds dans sa

maison. Ses trois filles, qui étaient présentes, ne purent s'empêcher de se récrier; mais le vieil homme ajouta avec fermeté : « Révérend père, si vous vous montrez de nouveau chez moi, « non-seulement je vous montrerai la porte de ma maison, mais « je ferai en sorte qu'on vous montre celle de la ville. » Il fallut se soumettre; le prédicateur se retira, et le jour même il disparut de la ville. Mais au bout de quelques mois, des bruits étranges commencèrent à circuler dans les sociétés qu'il avait fréquentées, et au bout de quelques autres encore, sept malheu-filles mirent au monde des preuves vivantes de la sagesse et de la prévoyance du père de celle qui me racontait cette histoire.»

Nous n'avons pas besoin de dire combien les extravagances d'un pareil christianisme ont effrayé l'imagination et le bon sens de notre voyageuse : on a déjà pu s'en apercevoir. A la suite d'un des récits que nous avons rapportés, elle ajoute les réflexions suivantes :

« N'est-il pas étonnant que *le peuple le plus intelligent du monde* préfère les folies capricieuses d'un tel christianisme à des dogmes épurés et fixés pour la sagesse et la piété des hommes les meilleurs et les plus éclairés, solennellement sanctionnés par la loi nationale, et rendus sacrés par le long respect des générations précédentes?

« Il me semble que les hommes qui sont appelés parmi nous à régler les rapports de l'état avec l'église, feraient bien d'observer avec soin et sans préjugés, les résultats de l'expérience qui se fait en cette matière de l'autre côté de l'Atlantique. Peut-être leur apprendrait-elle beaucoup mieux que la spéculation abstraite, quels sont les points que la loi doit régler, et quels sont ceux qu'elle doit laisser à la libre opinion du peuple. Je suis intimement convaincue que si un adorateur du feu ou un brahmine indien arrivait aux Etats-Unis, préparé à prêcher et à prier en anglais, il ne tarderait pas à réunir autour de lui *une fort jolie congrégation.*

« Assurément, le gouvernement et la loi ne doivent en aucune



manière, au dix-neuvième siècle, imposer des entraves aux spéculations religieuses du philosophe; mais c'est à-la-fois leur droit et leur devoir de contenir dans de certaines limites les opinions aveugles et flottantes de la multitude. Il y a réellement quelque chose de pitoyable dans les effets que produit en Amérique la liberté absolue. J'ai connu une famille où sur trois femmes, l'une était méthodiste, l'autre presbytérienne, et la troisième baptiste; une autre, où sur le même nombre, une était quaker, une autre athée déclarée, et la troisième universaliste. Toutes ces femmes appartenaient à la meilleure société; mais des six il n'y en avait pas une qui ne fût aussi peu capable de raisonner sur de pareilles matières que l'enfant qui est en nourrice, quoique toutes le fussent parfaitement de marcher avec fermeté et conscience dans une voie qui leur aurait été tracée. Mais je m'arrête. Je mériterais qu'on m'appelât moi-même un prédicateur ambulant si je poursuivais. »

Ailleurs, mistress Trollope consacre un chapitre tout entier à des considérations sur le même sujet. Nous en extrairons le passage suivant.

« Je m'étais souvent laissé dire, avant mon voyage en Amérique, qu'un des plus grands bienfaits de sa constitution était l'absence d'une religion nationale; par là, me disait-on, le pays se trouve déchargé de l'entretien du clergé, et ceux-là seuls paient les prêtres qui s'en servent. Mon séjour en Amérique m'a prouvé que la tyrannie religieuse peut très bien s'exercer sans l'assistance du gouvernement, et d'une manière beaucoup plus oppressive que par le paiement de la dîme; et que la seule différence entre les deux régimes, c'est que le plus libéral substitue une licence effrénée à ce décorum salutaire qui est le résultat d'une forme religieuse consacrée.

« La population des Etats-Unis est, pour ainsi dire, partagée en une multitude infinie de factions religieuses, et l'on m'assura que pour être bien accueilli dans la société, il était indispensable de se déclarer le partisan de l'une d'elles. Quelle que puisse

être votre croyance, vous n'êtes point chrétien, si vous n'appartenez pas à l'une de ces congrégations. Outre les grandes catégories des épiscopaux, des catholiques, des presbytériens, des calvinistes, des baptistes, des quakers, des swedenborgiens, des universalistes, des dunkeristes, etc., etc., que tout le monde connaît, on trouve en Amérique une innombrable quantité de sectes particulières qui sont comme les ramifications des premières, et qui toutes ont leur gouvernement spécial. Chacune de ces congrégations a invariablement à sa tête le plus intrigant et le plus ambitieux de ses membres; et, pour expliquer et justifier par-devant le public son existence indépendante, chacune introduit dans le culte quelque pratique bizarre qui la distingue : ce qui a pour inévitable effet d'exposer à un mépris commun les cérémonies et les pratiques de toutes.

« Les catholiques seuls paraissaient exempts de cette fureur de division et de subdivision qui remplit toutes les autres sectes. L'autorité du pape les sauve sans doute de cette prodigieuse licence, accordée à la fantaisie des individus par toutes les autres croyances.

« J'eus le plaisir d'être présentée à l'évêque catholique de Cincinnati, et je n'ai jamais rencontré dans aucun pays un ecclésiastique d'un caractère et d'une conduite plus apostoliques. Il est Américain, mais rien ne l'annonce dans sa prononciation, ni dans ses habitudes. Elevé en Angleterre et en France, ses manières sont de la plus parfaite noblesse, et sa piété active et sincère n'a rien de l'intolérance de ces turbulens sectaires qui composent en grande majorité le clergé des Etats-Unis.

« Je me crois moi-même aussi tolérante que personne; mais cette tolérance ne va pas jusqu'à l'aveuglement, et il faudrait être aveugle pour ne pas apercevoir que le but des pratiques religieuses est infiniment mieux atteint, quand le gouvernement de l'église est confié à la sagesse et à l'expérience des hommes les plus vénérables, que lorsqu'il est placé entre les mains du premier cordonnier ou du premier tailleur qui juge à propos de s'en emparer. Et ce n'est pas là pour un pays le seul inconvénient de la liberté religieuse. Comme il n'y a aucun salaire

légalement affecté à l'entretien des prêtres, il en résulte que ceux-là seuls jouissent des avantages de la religion qui peuvent les payer. Le zèle, aussi hypocrite qu'extravagant, déployé dans les *Revivals*, n'est pas plus une compensation à l'absence de tout culte dans les villages, que ne le sont à l'ordre social continuellement foulé aux pieds, les éternelles louanges prodiguées par les Américains à leur admirable et incomparable gouvernement. L'église et l'état n'en vont pas moins clochant côte à côte, malgré leur indépendance si vantée. Vous ne rencontrez pas un Américain qui ne vous dise qu'il est excessivement occupé des intérêts les plus importans de l'état, et pas une Américaine qui ne vous assure qu'indépendamment des soins de son ménage, elle a chaque jour sur les bras les affaires de toutes les églises. Mais en dépit de cette perpétuelle préoccupation des hommes, les lois sont à moitié endormies; et malgré le beau zèle des vieilles femmes, et le bavardage de leurs sociétés religieuses, l'athéisme veille et avance.

« Dans les villes et les bourgs, les *prayer-meetings* tiennent lieu de presque tout autre amusement. Mais la population de la plupart des villages étant trop faible pour donner des *meetings*, ou trop pauvre pour payer des prêtres, on est obligé d'y naître, de s'y marier et d'y mourir sans eux. Un étranger qui vient s'établir dans une ville des Etats-Unis, peut croire que les Américains sont le peuple le plus religieux du monde; mais que le hasard le conduise dans les villages des états de l'ouest, il changera d'opinion. Là, sauf les horribles saturnales des *camp-meetings*, il ne rencontrera aucune trace de culte, ni église, ni chapelle, ni prêtre qui prie, ni prêtre qui prêche. Je me souviendrai toujours de la réponse que me fit une pauvre femme, que je trouvai travaillant le dimanche. « Ne faites-vous donc aucune « différence, lui demandais-je, entre le dimanche et les autres « jours de la semaine? — Je voudrais bien être chrétienne, ma- « dame, me répondit-elle, mais nous n'en avons pas l'occasion. » Ce mot me fit penser que dans un pays où tous les hommes sont égaux, peut-être le gouvernement ne commettrait-il pas un grand crime, s'il osait intervenir dans la religion jusqu'à fournir à ceux qui le desirent, l'occasion de devenir *chrétiens*. Mais

si le gouvernement actuel s'aventurait jusqu'à proposer de bâtir et de doter une église dans un de ces villages qui n'ont jamais entendu *le son de la cloche natale*, il est parfaitement certain que non-seulement l'état souverain au sujet duquel une telle abomination aurait été proposée, s'insurgerait au congrès contre cette odieuse intervention, mais encore que tous les autres états joindraient leurs clameurs à la sienne, et qu'un acte d'accusation serait aussitôt proposé contre l'administration usurpatrice coupable d'une pareille tentative. »

Une autre conséquence de la liberté religieuse, signalée par mistress Trollope, c'est la licence extrême avec laquelle on mêle la religion à toute espèce de conversation ; elle cite comme échantillon de cette licence l'aimable causerie qu'on va lire. La scène se passe à Cincinnati, dans un salon; les interlocuteurs sont assis autour d'une table, ils prennent du thé, et sont le plus spirituels qu'ils peuvent.

LE DOCTEUR A.

A propos, madame, vous seriez bien aimable de m'expliquer nettement ce que c'est qu'un *revival;* je n'entends parler d'autre chose par la ville et je me doute bien que cela touche Jésus-Christ et la religion; mais je n'en sais pas davantage et je vous serais fort obligé de compléter mon instruction.

MISTRESS M.

Vous voulez sans doute vous moquer de moi, docteur ; mais n'importe, je suis ferme dans mes principes et ne crains le rire de personne.

LE DOCTEUR A.

De grâce, madame, éclairez-moi.

MISTRESS M.

Il est vraiment difficile, docteur, de faire voir les aveugles et de faire entendre les sourds ; mais enfin j'essayerai. Un *revival* est comme une élégante illumination de l'esprit; les mains des saints l'apportent au peuple du Seigneur : c'est le salut au plus haut degré.

LE DOCTEUR A.

Mais que veut-on dire quand on parle de sentir le *revival*, d'attendre en esprit le *revival*, d'éprouver l'extase du *revival?*—

MISTRESS M.

Oh! docteur, je crains bien que vous ne soyez trop égaré pour comprendre tout cela. C'est une glorieuse assurance, un murmure de l'éternel Covenant; c'est le bèlement de l'agneau; c'est la caresse du berger, c'est l'essence de l'amour, c'est la plénitude de la gloire; c'est être en Jésus et Jésus en vous; c'est s'asseoir aux pieds de Dieu; c'est être appelé à la première place; c'est manger, boire et dormir dans le Seigneur; c'est devenir un lion dans la foi; c'est être humble et doux et baiser la main qui frappe; c'est être grand et puissant, et inaccessible aux reproches; c'est....

LE DOCTEUR A.

Mille remercîmens, madame; je suis parfaitement satisfait, et je crois maintenant comprendre le *revival* presque aussi bien que vous.

MISTRESS A. *(femme du docteur.)*

Bonté du ciel! où pouvez-vous avoir appris toutes ces choses là, madame?

MISTRESS M.

Comme vous vivez dans les ténèbres, madame! Je les ai apprises dans le saint livre, dans la parole du Seigneur; je les tiens du Saint-Esprit et de Jésus-Christ en personne.

MISTRESS A.

Il me semble si drôle d'entendre parler de la parole du Seigneur! à moi, à qui on a donné l'habitude de ne point faire plus de cas de la Bible que d'une vieille gazette!

MISTRESS O.

Sûrement, madame ne parle ainsi que pour voir ce que mistress M... lui répondra; il est impossible que le fait soit réel.

MISTRESS A.

Il l'est, madame, vous pouvez y compter.

LE DOCTEUR A. *(à mistress O.)*

Je puis vous assurer, madame, que je n'ai aucune envie que ma femme lise ce qu'on trouve dans la bible. *(Se tournant vers mistress M.)* Quelle est là-dessus l'opinion du colonel, madame?

MISTRESS M.

Quant à cela, docteur, je ne me suis jamais inquiétée de le savoir. Je lui dis chaque jour que je crois au Père, au Fils et au Saint-Esprit, et que son devoir est d'y croire ausi. Cela fait, ma conscience est en repos, et il peut croire ce qui lui convient. Je n'ai jamais compris qu'un mari se mêlât des croyances de sa femme.

LE DOCTEUR A.

En quoi vous avez parfaitement raison. Ma femme peut vous dire que je lui donne congé de croire tout ce qu'elle veut; mais c'est une bonne femme, elle n'abuse pas de la permission, car elle ne croit rien du tout.

« Ce n'est ni une fois, ni deux, ni trois, mais dans cent occasions durant ma résidence en Amérique, que j'ai vu discuter avec cette étrange légèreté des matières que mes habitudes aussi bien que ma raison m'avaient appris à réserver pour le silence du cabinet, et à ne pas mêler de la sorte aux folles causeries d'un salon. Rien ne saurait peindre la surprise que j'éprouvai, lorsque j'entendis ainsi pour la première fois une profession d'athéisme débitée d'un ton badin entre deux tasses de thé, et une homélie sur la sanctification entre la tartine de beurre et le petit gâteau. »

Bien que la tolérance soit grande en Amérique, toutes les fois qu'une secte domine dans un lieu, le fanatisme y reprend son instinct de persécution. De même, si les différentes sectes s'entendent sur une pratique, elles l'imposent. Les deux faits suivans en font foi.

Nonobstant cette révoltante licence, la persécution existe en Amérique à un degré inconnu parmi nous depuis les temps de Cromwel. Je tiens l'anecdote suivante d'un gentilhomme qui en avait connu toutes les circonstances. Un tailleur de New-York s'était permis, un dimanche matin, de vendre un assortiment d'habits à un marin qui allait mettre à la voile. La corporation des tailleurs dirigea contre lui une poursuite; il fut convaincu, et on le condamna à une amende qui le ruina complètement. M. F., avocat de la ville, avait présenté avec une grande chaleur la défense du coupable; et quoiqu'il eût échoué, il n'en fallut pas davantage pour soulever contre lui l'animosité des presbytériens, qui détruisirent complètement sa clientelle. Ce ne fut pas tout : son neveu se préparait à cette époque pour le barreau; peu de temps après l'évènement, il présenta ses certificats de capacité et demanda à être admis; mais il fut refusé, et on lui déclara « qu'aucun homme du nom de F.... ne pouvait « être admissible. » Je rencontrai plus tard ce jeune homme dans le monde; il était plein d'esprit et de talent; obligé de renoncer à sa profession, il s'était fait journaliste.

« On peut juger de la sévérité religieuse des mœurs de Philadelphie, dit ailleurs mistress Trollope, par le grand nombre de chaînes tendues le dimanche à travers les rues, et qui les interceptent à tout cheval et à toute voiture. Les juifs eux-mêmes ne portent pas à ce point l'observation des pratiques extérieures de leur culte. Ce que deviennent les hommes le dimanche à Philadelphie, je n'en sais rien; mais la quantité de femmes qui remplissent les églises est vraiment prodigieuse. Quoique la secte des quakers y domine, la variété des croyances n'y est pas moindre que partout ailleurs, et l'influence des prêtres s'y montre tout aussi illimitée dans quelques cercles. »

TH. JOUFFROY.

LE PECORONE.[1]

Pour donner un peu de soulagement et de consolation à ceux qui éprouvent à présent ce que j'ai éprouvé moi-même autrefois, il me prend la charitable envie de commencer ce livre, dans lequel nous nous occuperons d'un jeune homme et d'une jeune fille, qui éprouvèrent un amour très violent l'un pour l'autre; leur discrétion entretint leur bonheur; et ils surent si bien porter le joug brûlant de l'amour, qu'ils m'ont donné l'occasion de faire ce livre, après avoir entendu de quelle manière gracieuse ils se confiaient leurs inventions spirituelles et leurs conversations tendres, au moyen desquelles ils mitigeaient les feux dont ils étaient brûlés. Comme je me trouvais à Dovadola, après avoir été foudroyé par la mauvaise fortune (ainsi que vous pourrez l'apprendre en lisant ce livre), je me sentis disposé à inventer et à écrire. Je commençai donc ce livre dans la 1378e

(1) Le *Pecorone* (ce qui veut dire la grosse bête) est un recueil de cinquante nouvelles écrites en toscan, par Giovanni Fiorentino. L'introduction ou préface de ce livre, que l'on met en tête de la nouvelle traduite, servira à donner une idée de l'artifice dont l'auteur s'est servi pour encadrer ses compositions ou ses récits.

année du Christ, le pape Urbain VI étant, par la grâce divine, souverain pontife, et le sérénissime Charles IV régnant par la grâce de Dieu, étant roi de Bohême et empereur et roi des Romains.

Dans une ville de la Romagne, à Forli, il y avait un monastère dans lequel une prieure et plusieurs sœurs vivaient d'une sainte, bonne et parfaite vie. L'une de ces dernières se nommait la sœur Saturnine. Elle était jeune, et de plus, bien née, sage, et belle autant que la nature avait pu la faire telle. Ses manières avaient quelque chose de si honnête, de si angélique, que la prieure et ses compagnes lui portaient une amitié et un respect tout particulier. Enfin, elle avait été si amplement douée de tant d'excellentes qualités, qu'il n'était bruit que de sa sagesse et de sa beauté dans tout le pays. C'est pourquoi un jeune homme de Florence, nommé Auretto, lequel était sage, modeste, bien né et instruit, et qui avait dépensé une partie de son bien en galanterie, devint subitement amoureux de la belle Saturnine, quoiqu'il ne l'eût jamais vue, mais sur le seul bruit de sa renommée. Il prit donc la résolution de se faire frère, d'aller à Forli et de se proposer pour chapelain à la prieure, afin d'avoir plus de facilité pour voir celle qu'il aimait si vivement. En effet, après avoir arrangé ses affaires, il se fit frère, vint à Forli, et là, par son adresse et les soins d'une personne qui s'intéressa à lui, il parvint à être chapelain du monastère. Il sut mettre tant de prudence et de modération dans ses manières, qu'en peu de temps il gagna la confiance et l'amitié de la prieure, de toutes les sœurs et de la sœur Saturnine surtout, à laquelle il voulait plus de bien qu'à lui-même. Or, il arriva que frère Auretto regardant souvent honnêtement la sœur Saturnine, et elle, lui, leurs yeux se rencontrèrent, et qu'amour qui se plaît à s'emparer des personnes gracieuses, les lia si bien l'un à l'autre, qu'en se regardant de loin, ils s'inclinaient pour dissimuler leurs sourires. Amour continua son ouvrage. Bien souvent, ils se serrèrent la main, et bien plus souvent encore, ils se parlèrent et s'écrivirent. Enfin cette passion s'accrut au point, qu'ils convinrent de se rendre tous deux à une certaine heure, au

parloir qui était situé dans un lieu très retiré et tout-à-fait solitaire. S'y étant rendus, ils firent la convention d'y revenir chaque jour une fois, pour parler ensemble, et de plus, ils établirent cette règle, que chacun d'eux raconterait une nouvelle chaque jour, pour leur consolation et leur plaisir : ainsi firent-ils.

NOUVELLE.

Cette nouvelle est la deuxième de la deuxième journée : elle est racontée dans le parloir, par frère Auretto à sœur Saturnine, qui vient d'en raconter une elle-même.

Lorsque Saturnine eut terminé sa nouvelle, frère Auretto, commença et parla ainsi : Ma Saturnine, cette nouvelle que tu m'as dite est excellente, et elle m'a fait le plus grand plaisir; néanmoins je veux t'en conter une qui, je l'espère, te plaira.

Il y avait autrefois, et elles existent encore aujourd'hui à Florence, deux très nobles familles, l'une des Buondelmonte, et l'autre des Acciaioli, dont les maisons étaient situées l'une devant l'autre, dans une rue qui se nomme *des Saints Apôtres*. Ces deux familles sont bonnes et anciennes. Or, il arriva que, par suite de quelques dissentimens, ces familles devinrent ennemies mortelles l'une de l'autre. Des deux côtés, on ne marcha dans les rues qu'avec des armes; on s'évitait et l'on était toujours sur ses gardes. Cependant il y avait une dame mariée à un Acciaioli, laquelle était bien la jeune beauté la plus fière qu'il y eût dans Florence. Elle avait nom Nicolossa, et un jeune Buondelmonte en était devenu éperdument amoureux. La dame ne pouvait faire un pas dans sa chambre, que le jeune homme ne l'épiât d'une de ses fenêtres, qui faisaient face à celles de sa voisine. Aussi arriva-t-il plus d'une fois qu'il la vit nue sortant de son lit pendant l'été. Buondelmonte étant plein d'amour pour cette dame, et se trouvant être ennemi juré de son mari, il ne savait que faire. Un jour, cependant, il imagina de se confier à la servante de madame Nicolossa, et ainsi fit-il. Ayant donc

aperçu la servante qui allait au marché, il l'appela, la pria de lui rendre un service, et en parlant ainsi, il tira de sa bourse six gros, et dit : « Avec cela, achète ce qui te fera envie. » La servante bien satisfaite prit l'argent et demanda : Que voulez-vous de moi? — Je te prie de me recommander à madame Nicolossa, de lui dire de ma part que je ne desire d'autre bien au monde qu'elle, et qu'il lui plaise d'avoir pitié de moi. — Comment pourrai-je jamais lui tenir un tel discours? Vous savez bien que son mari est votre ennemi. — Ne te mets pas en peine de cela, parle-lui seulement, et aie soin de me faire connaître sa réponse. — Cela sera fait.

A quelque temps de là, il se trouva qu'un jour la dame et sa servante étant ensemble à la fenêtre, la servante poussa un grand soupir; alors la dame dit : Qu'as-tu? — Madame... je ne n'ai rien. — Je veux que tu t'expliques, parce qu'on ne soupire pas ainsi sans raison. — Madame... pardonnez-moi... je ne pourrai jamais vous le dire. — Si, tu le diras, autrement tu sauras ce que c'est que ma colère. — Puisque vous voulez absolument que je vous le dise, je vous le dirai. La vérité est que ce Buondelmonte qui loge en face, m'a plusieurs fois priée de vous faire un message de sa part, et que je n'ai jamais osé vous en dire un mot. — Eh bien! que t'a dit ce maudit homme? — Il m'a dit de vous dire qu'il n'y avait pas une personne au monde à laquelle il voulût tant de bien qu'à vous; qu'il n'y a pas de chose qu'il ne fît pour vous, tant l'amour qu'il vous porte est grand, et qu'il attend de votre bon plaisir que vous le preniez pour votre plus fidèle serviteur, parce qu'il n'y a que vous à qui il veuille obéir. — Eh bien! dit alors la dame, ne manque pas, s'il te parle encore, de lui dire nettement de ne plus venir nous conter de semblables sornettes, d'autant plus que tu sais bien qu'il est ennemi de mon mari.

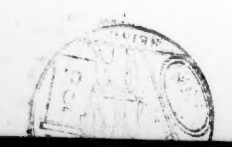
La servante, sans perdre de temps, sortit de la maison, fit signe à Buondelmonte, et lui dit : — Voici le fait, elle ne veut pas entendre parler de vous? — Eh! ne t'étonne pas de tout ceci; les femmes en agissent toujours ainsi dans le premier moment. Mais fais en sorte, à la première bonne occasion, et quand

elle sera bien disposée, de lui redire que je deviens fou d'amour pour elle; va, va, et je te promets de te faire porter une plus belle robe que celle que tu as. — C'est bon, laissez-moi faire.

L'occasion de faire son message se présenta bientôt. Plusieurs jours après, comme madame Nicolossa devait aller à une fête et que sa servante l'aidait à faire sa toilette, la conversation s'engagea de cette manière entre elles :—Eh bien! dit la dame, est-ce que ce maudit homme ne t'a plus rien dit? Aussitôt la servante se mit à pleurer, disant : J'aurais dû mourir le jour et l'heure où je suis venue dans cette maison! — Et pourquoi?— Parce que Buondelmonte m'assiége de tous côtés; que je ne puis aller ni m'arrêter dans aucun lieu, qu'il ne soit à mes trousses, étendant les bras pour m'empêcher de le fuir, et me priant de vous dire qu'il se consume et meurt d'amour pour vous; qu'il n'a de bonheur que quand il vous entend, vous voit, ou quand il entend parler de vous. Enfin, je n'ai jamais rien vu de si digne de pitié que lui, si bien que je ne saurais vous dire autre chose que de vous supplier, au nom de Dieu, de me débarrasser de ce tourment, ou de me donner la permission de m'en aller, car la vie me pèse, et je me tuerai moi-même pour me tirer d'angoisse. Car il sait si bien me prier, avec tant de gentillesse, que je n'imagine pas qu'on puisse lui dire non, et je voudrais bien qu'il fût possible que vous l'entendissiez une seule fois, afin que vous eussiez l'assurance si je dis vrai ou non. — Ainsi, à t'entendre, reprit la dame, il est fou d'amour pour moi? — Cent fois plus que je ne puis vous l'exprimer. — Eh bien! donc, la première fois qu'il t'adressera la parole, dis-lui, de ma part, qu'il m'envoie une robe de ce drap que portait ce matin Fiametta à l'église.— Oui, madame, je lui dirai, et à peine la servante eut-elle vu partir sa maîtresse pour la fête, qu'elle sortit elle-même de la maison, alla droit à Buondelmonte, auquel elle apprit ce que la dame avait dit; la servante ajouta : Si tu es prudent, tu dois savoir ce que tu as à faire; Buondelmonte lui répondit : Laisse-moi faire, et que Dieu t'accompagne. Aussitôt il fit lever une pièce du drap demandé pour une robe, et après l'avoir fait décatir, il courut prévenir la servante et

lui dit : Porte cela à celle à qui j'appartiens tout entier, et assure-la que le drap, que mon âme et mon corps sont pour toujours à sa disposition. A l'instant même, la servante remplit sa commission auprès de sa maîtresse, et dit :—Madame, Buondelmonte dit que le drap, son âme et son corps sont pour toujours à vos ordres. La dame prit le drap, et après l'avoir bien examiné, va, dit-elle, et apprends à mon cher Buondelmonte que je le remercie bien, qu'il se tienne prêt, afin que sitôt que je le ferai prévenir, il se rende auprès de moi. La commission fut faite, et Buondelmonte répondit qu'il était tout préparé à faire ce qui plairait à la dame. Or, celle-ci, voulant prendre le meilleur biais pour accomplir ses projets, fit semblant d'être malade. Le médecin vint aussitôt. Après quoi la dame assura qu'elle serait placée plus tranquillement dans une chambre au rez-de-chaussée, ce qui fit qu'à l'instant même son mari ordonna de préparer une chambre par bas, dans laquelle on eut soin de mettre tout ce qui pouvait être nécessaire et commode pour la malade. Les choses ainsi préparées, la dame coucha dans sa chambre, assistée par une caméristе et sa servante. Le mari, chaque soir, au moment où il rentrait à la maison, demandait : — Et ma femme, comment va-t-elle? Puis, après être resté quelques momens avec elle, il montait dans sa chambre pour se coucher. De plus, chaque matin et chaque soir, le médecin venait visiter la malade et s'assurait que tous les soins nécessaires lui étaient donnés. Enfin, quand la dame jugea l'occasion favorable, elle envoya dire à Buondelmonte de venir la trouver la nuit suivante sur les trois heures, retard qui paraissait devoir durer mille ans à Buondelmonte. Dès qu'il fut temps, celui-ci, après s'être bien armé, se mit en marche. A peine fut-il arrivé à la porte de la dame, et eut-il frappé doucement, qu'on ouvrit et qu'il entra. Alors la dame le prit par la main, le mena dans la chambre, le fit asseoir à côté d'elle et lui demanda comment il se portait. — Madame, répondit Buondelmonte, je suis toujours bien, quand je sais que vous êtes favorablement disposée pour moi. — Eh bien! reprit la dame, je suis restée huit jours au lit pour accomplir plus mystérieusement mon projet ; je vous dirai

que j'ai fait apprêter un bain avec des herbes odoriférantes où nous allons nous baigner, puis après, nous irons nous mettre au lit. Elle lui fit dépouiller ses vêtemens et le conduisit jusqu'au bain qui était préparé dans une encoignure de la chambre. Un grand drap garnissait l'intérieur de la baignoire autour de laquelle régnait un rideau qui servait à conserver la chaleur de l'eau. Après que Buondelmonte fut entré dans le bain, la dame lui dit : « Maintenant je vais me déshabiller, et je reviens. » Mais Nicolossa, après avoir rassemblé tous les vêtemens de Buondelmonte jusqu'à ses bottines, et les avoir placés dans une armoire qu'elle ferma à clef, éteignit la lumière, se jeta sur son lit et se mit à crier de toutes ses forces : Au secours! au secours! A ce bruit, Buondelmonte se précipite hors de la baignoire, va pour prendre ses habits qu'il ne trouve pas. Dans l'obscurité, se voyant trahi, n'ayant pas l'idée de chercher la porte dont il avait d'ailleurs oublié la situation, demi-mort, il court se replonger dans le bain. Cependant les cris de la dame avaient mis toute la maison en rumeur, et bientôt Acciaioli le mari, accompagné de tous ses valets armés et des autres gens de sa maison, descend en hâte. La chambre de la dame fut remplie d'hommes et de femmes, dont l'agitation était telle que presque tous les habitans de la rue prirent les armes à cause des inimitiés qui divisaient toutes les familles. Or, imaginez maintenant dans quelle situation devait être le cœur de Buondelmonte, lui qui se sentait nu dans la maison de son ennemi, et qui entendait aller venir et parler ses ennemis armés dans la chambre. Il recommanda son âme à Dieu, croisa les bras sur sa poitrine, et attendit la mort. — Qu'as-tu? demanda le mari à sa femme. — C'est un étourdissement et une faiblesse qui me sont survenus tout-à-coup. Il me semblait qu'on me pressait le cœur. — Eh! dit le mari, un peu de mauvaise humeur, je croyais te trouver morte, tant tu as fait de bruit dans la maison; alors les femmes qui étaient autour de la malade, se mirent à lui estropier les bras, les pieds et tout le corps, en la frottant tantôt avec de l'eau de rose et tantôt avec des serviettes chaudes. Déjà tous les hommes s'étaient retirés. Le mari, ayan



pensé que ce petit accident s'était présenté déjà plusieurs fois depuis la maladie de sa femme, remonta lui-même à sa chambre, et alla se remettre au lit. Cependant plusieurs servantes étaient restées près de Nicolossa, mais après quelques instans, celle-ci ayant assuré qu'elle se sentait mieux, elle leur donna congé en disant : Je ne veux par que vous passiez une mauvaise nuit. Une caméristе et la servante restèrent seules avec elle, alors elle se leva, fit prendre des draps blancs, ordonna qu'on refît son lit, et quand tout fut à son gré, elle renvoya les deux femmes et ferma la porte de la chambre. Bientôt elle alluma un petit flambeau, et alla vers la baignoire, où elle trouva Buondelmonte à moitié mort ; car elle l'appela et il ne répondit mot. Elle le prit d'abord dans ses bras, puis se mit dans dans le bain avec lui en l'embrassant : Mon cher Buondelmonte, dit-elle, je suis ta Nicolossa, pourquoi ne me dis-tu rien ? Puis elle le fit sortir du bain, l'entraîna dans son lit, et tout en le réchauffant, elle lui répéta plusieurs fois : Je suis ta chère Nicolossa, celle que tu as desirée si long-temps, maintenant je t'appartiens, je suis à toi, tu peux faire de moi tout ce que tu voudras. Mais pour lui, il était si complètement glacé, qu'il ne pouvait parler. C'est pourquoi la dame prit la résolution d'aller ouvrir l'armoire, d'en tirer les vêtemens et les armes de Buondelmonte qu'il revêtit. En prenant congé de la dame, il lui dit : « Arrangez-vous avec Dieu, car vous m'en avez donné une bonne. » Cela dit, il retourna à sa maison, où il demeura plus d'un mois à cause de la grande peur qu'il avait eue, ce qui ne tarda pas à faire causer les dames de la ville, sans qu'on sût précisément comment et à qui cet accident était arrivé. Cependant le bruit courait qu'une dame avait fait donner un sien amant dans le panneau, et bientôt la nouvelle s'en répandit dans tout Florence. Buondelmonte, qui l'entendit conter, eut plus d'une fois l'occasion de faire croire que cette aventure lui était tout-à-fait étrangère. Il restait coi, attendant le moment.

Or, il arriva vers ce temps que la paix se rétablit entre les familles ennemies dans Florence, qu'elles s'unirent fraternellement, et en particulier celles des Buontelmonte et des Acciaioli,

si bien qu'ils passaient les jours et les nuits à se divertir ensemble. Les choses en étant à ce point, madame Nicolossa appela un jour sa servante et lui dit : Va dire à Buondelmonte que je suis bien étonnée de la conduite qu'il tient, et qu'à présent, où ce serait l'occasion de se voir, je ne conçois pas pourquoi je n'entends pas parler de lui. La servante alla trouver Buondelmonte et lui parla ainsi : Ma maîtresse est bien étonnée qu'au moment où l'on pourrait se rapprocher, tu ne lui fasses rien dire.—Dis à ta maîtresse que je n'ai jamais été sien plus qu'en ce moment, et que si elle veut venir dormir un soir avec moi, je me regarderai comme l'homme le plus grandement favorisé. La servante courut rendre réponse à sa maîtresse qui la renvoya aussitôt vers Buondelmonte pour lui apprendre qu'elle était toute disposée à se rendre à ses desirs, mais qu'il était nécessaire de trouver moyen d'engager son mari à passer la nuit hors de sa maison et qu'alors elle irait trouver Buondelmonte. La servante retourna chez le galant qui fut fort satisfait, et qui renvoya dire à la dame, qu'elle se fiât à lui, et qu'elle ne s'inquiétât de rien.

Aussitôt il s'arrangea de manière à ce qu'Acciaioli fût invité à souper dans un lieu près de Florence, appelé Cameretta; puis il convint avec celui qui se chargea de donner le souper, qu'il retiendrait son hôte pour la nuit : ce qui fut fait. Le mari étant donc en partie, hors de Florence, vers le soir, sa femme alla chez Buondelmonte, qui la reçut d'une manière fort gracieuse dans une de ses chambres au rez-de-chaussée. Après qu'ils se furent entretenus pendant quelque temps de nouvelles et de choses agréables, Buondelmonte dit à la dame : Allez vous mettre au lit. Elle se déshabilla, et se coucha. Alors Buondelmonte prit toutes ses robes, ouvrit une cassette, les mit dedans, et dit à la belle. Je vais pour un moment là-haut et je reviens à l'instant.—Va et reviens vite, dit la dame. Buondelmonte partit, ferma la porte de la chambre derrière lui, monta à ses appartemens, se déshabilla, se mit au lit auprès de sa femme et laissa Nicolossa toute seule. Comme elle attendait le retour de Buondelmonte, qui cependant ne rentrait pas, la peur commença à s'emparer d'elle, d'autant plus que l'histoire du bain

lui revint à l'esprit. — Il n'y a pas de doute, dit-elle à part soi, il veut se venger. Alors elle se leva, chercha ses vêtemens, mais elle fut toute troublée en ne les trouvant plus. Elle retourna bientôt se mettre au lit dans une agitation que tout le monde peut imaginer.

Un peu après la troisième heure, Buondelmonte se leva, sortit de sa chambre, et comme il posait le pied sur le seuil de celle où était Nicolossa, il vit s'avancer Acciaioli, sur son bidet avec un épervier au poing, revenant de la Cameretta. Ils se saluèrent, le mari mit pied à terre, donna la main à Buondelmonte, en lui disant : Il faut que je vous dise que nous avons fort bien passé le temps à la campagne. Chapons, cailles, vins de toutes sortes, je n'ai jamais rien mangé ni bu de meilleur. Mais tout le temps il n'a été question que de vous, et de ce que vous n'avez pas voulu venir vous réjouir avec nous. — Ah! ah! répondit Buondelmonte, j'ai passé toute la nuit avec la plus belle femme de Florence..... Elle est encore là..... De ma vie je n'ai passé une si douce nuit. — Puisqu'il en est ainsi, dit Acciaioli, je veux la voir, et ayant saisi Buondelmonte par le bras, je ne vous quitte pas, dit-il, que vous ne me l'ayez montrée. Je ne demande pas mieux, dit l'autre, mais à condition que vous ne soufflerez mot de tout cela chez moi. Au surplus, si tu veux, je te promets qu'avant demain soir, tu l'auras chez toi, et alors tu pourras la voir tout à ton aise. Soit, soit, dit Acciaioli. En parlant ainsi, ils entrèrent dans la chambre où était couchée Nicolossa. Dès qu'elle entendit la voix de son mari, le cœur lui manqua, et elle se dit en elle-même : J'ai bien ce que je mérite, et elle se regarda comme morte.

Buondelmonte, après avoir allumé un petit flambeau, s'approcha sans façon du lit aussi bien qu'Acciaioli. Buondelmonte eut soin de prendre le bord de la couverture pour couvrir le visage de la belle, afin que son mari ne la reconnût pas, et commençant leur examen par ordre, ils découvrirent d'abord les pieds et les jambes. — As-tu jamais vu, disait Buondelmonte, des jambes plus belles et plus rondes? On dirait de l'ivoire! Ils procédèrent ainsi de suite. Quand ils eurent bien

examiné le tout, et qu'ils se furent bien assurés avec les mains des beautés qu'ils avaient vues, Buondelmonte éteignit la lumière, et conduisit Acciaioli dehors en lui promettant de nouveau qu'il aurait cette femme à sa disposition avant la nuit; et tout en marchant, Acciaioli répétait : Je n'ai jamais vu une créature plus belle que celle-là, ni un dessous de jupon plus blanc et plus uni. Comment, et où as-tu trouvé cela? —Ne te mets pas en peine de cela, répondit Buondelmonte, c'est mon affaire. Cependant ils arrivèrent à la Loge, sur la place du grand Duc. Là ils se mêlèrent aux groupes d'hommes qui parlaient des affaires publiques. Dès que Buondelmonte vit son compagnon bien engagé dans la conversation, il courut chez lui, entra dans la chambre, tira les vêtemens de la dame hors de la cassette, la fit rhabiller, puis fit signe à la servante de venir chercher sa maîtresse pour l'accompagner chez elle. Cela fait, il prit la précaution de la faire sortir par une porte dérobée donnant sur la petite ruelle, afin que la dame eût l'air de revenir de l'église. Ce fut ainsi qu'elle retourna chez elle, ce qui n'était point du tout ce qu'elle avait attendu. Ce fut ainsi que Buondelmonte tira vengeance du tour que lui avait joué Nicolossa.

D.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

29 juin 1832.

RÉAPPARITION DU CHOLÉRA. — SITUATION EXTÉRIEURE. — SITUATION INTÉRIEURE. — RÉCEPTION DE M. JAY. — LA TENTATION. — LIVRES NOUVEAUX : *Les mélancoliques*, *traduction d'Horace*, *contes d'artiste*. — M. DE LAMARTINE.

Si le calendrier ne nous eût dit positivement que nous étions en été, certes à la température des derniers jours, nous ne nous en fussions guères aperçus. L'hiver, qui, selon la promesse de M. Thiers, avait cédé sa place au printemps, semblait vouloir prendre sa revanche, et reparaître dans le mois de juin. Quel irréparable tort cela faisait à la mode et à l'élégance des parures! Quelle douleur pour nos jeunes femmes! C'était bien la peine, si l'on n'avait plus qu'un aussi pâle soleil, qu'il y eût tant d'ombre et de fraîcheur sous les tilleuls et les maronniers des Tuileries! C'était bien la peine que les rosiers fussent en fleurs, et qu'on eût replacé les chaises et les orangers dans la grande allée, si l'on ne s'y pouvait promener qu'en douillettes et en fourrures, entre deux averses, avec des parapluies; si l'on n'y pouvait venir sans châles et laisser voir les plus fines et les plus gracieuses tailles du monde, quelque peu trahies par la transparence et la légèreté des robes de mousseline! Mais ce n'était là que le moindre mal. Le choléra qu'à force de camphre, de vinaigre et de chlorure, puis enfin au bruit des fusils et des

canons, nous avions mis en fuite, le choléra s'est avisé de faire volte-face, et menace de nous revisiter avec ce vent fatal qui l'avait amené d'abord. Ne nous alarmons cependant pas plus qu'il ne convient. Voici venir le soleil de juillet. Chacun sait quelle est sa puissance. Espérons qu'au moins cette année il fera définitivement justice du mauvais temps et de la peste.

Un autre orage avait bien aussi grondé quelques jours à l'horizon, mais le nuage s'est éloigné vite, et la guerre semble aujourd'hui moins que jamais imminente. Assurément elle ne sera pas provoquée par notre gouvernement, et je ne crois point que l'on soit au-dehors fort tenté de nous la faire. Qu'importent, en effet, quelques mouvemens de troupes aux environs de nos frontières? Qui peut penser sérieusement qu'une nouvelle coalition soit possible maintenant contre la France? Est-ce qu'on ne trouve point les souverains étrangers suffisamment occupés chez eux de leurs affaires? L'empereur de Russie a-t-il donc trop de toutes ses forces pour garder la Pologne? Des armées entières ne sont-elles pas les seules patrouilles qui la puissent maintenir sous le joug de l'autocrate? Et la confédération germanique, n'est-elle pas assez embarrassée de sa lutte incessante contre la presse allemande, qui réclame partout énergiquement des supplémens de liberté, sinon toute la liberté. Quant à l'Angleterre, son alliance nous est désormais invariablement assurée. Sa révolution est faite, et donne la main à la nôtre. Voici son émancipation électorale consacrée par le vote définitif et la sanction du bill de réforme. Ce sera vainement que les *tories* essaieront de ressaisir une dernière fois le pouvoir. Leur règne est passé pour toujours, et c'est bien moins le retour de leur influence que les excès du peuple contre eux, qu'il faut craindre désormais. On a vu récemment leur chef avoué, le duc de Wellington, couvert de boue par la populace de Londres, le jour anniversaire de sa victoire de Waterloo. Le vieux roi lui-même, déjà plusieurs fois outrageusement insulté dans ses promenades, a été frappé, il y a quelques jours, et peu s'en faut grièvement blessé d'une pierre lancée sur lui par un furieux. Ce n'est là, j'en conviens, qu'un

attentat isolé, et contre lequel la chambre des communes et la chambre des lords se sont empressées de protester unanimement par d'énergiques adresses. A la bonne heure. Cependant il est bien vrai que ce prince a perdu l'affection de ses peuples. Déjà leurs ressentimens se trahissent par des symptômes qui ne permettent pas au moins de redouter qu'une autre sainte-alliance trouve de long-temps en Angletere un point d'appui sur un nouveau ministère *tory*. Au surplus, ce qui tranche la question et garantit même officiellement la paix, c'est l'arrivée du prince de Talleyrand qui nous revient de Londres, rapportant le protocole définitif de la conférence, celui qui, jugeant en dernier ressort, et sans appel, le procès de la Belgique et de la Hollande, contraint par corps le roi Guillaume, le plus acharné des deux plaideurs, à vivre en bonne intelligence avec son voisin. Cette petite guerre conjurée, que les autres nations de l'Europe s'arrangent à leur guise. Chaque peuple devra maintenant vider ses querelles, et faire ses révolutions en famille.

Après avoir achevé, non sans peine, ce replâtrage et ce raccord des traités quelque peu lézardés de 1815, voici donc le doyen de nos entrepreneurs de diplomatie qui repasse enfin la mer. Peut-être le paquebot qui le ramenait en France se sera-t-il croisé avec quelque pauvre barque de pêcheur reconduisant en Angleterre madame la duchesse de Berry. Dans l'incertitude où nous sommes sur le sort de cette princesse, nous souhaitons bien qu'elle ait pu s'en retourner ainsi saine et sauve à Holy-Rood. Si elle ne s'est embarquée déjà, qu'elle parte du moins, qu'elle se hâte. Ne doit-elle pas être maintenant assez convaincue que tous ses efforts et tout son courage ne suffiront jamais pour reconstruire chez nous le trône renversé de son fils? D'ailleurs, elle n'a nul reproche à se faire. Ce n'est pas elle qui a manqué à la Vendée : c'est la Vendée qui lui manque et qui l'abandonne. L'incendie que sa présence avait allumé dans les départemens de l'Ouest commence à s'apaiser et sera sans doute bientôt tout-à-fait éteint. L'insurrection semble s'être ensevelie sous les ruines du château de la Penissière. Les bandes de chouans se dispersent et leurs chefs les plus influens se sont soumis déjà. Ce der-

nier essai de guerre civile est décisif contre la princesse. La révolution n'est plus possible en France au profit de la branche aînée. Il n'y aura point de troisième restauration.

Cependant quatre personnages importans, quatre hommes honorables, mais bien connus par leurs sympathies pour la dynastie déchue, ont été mis dernièrement en état d'arrestation. Ce sont MM. Berryer fils, Fitz-James, Hyde de Neuville et Châteaubriand. Ils sont accusés, dit-on, de je ne sais quel mystérieux complot en faveur de Henri V. Ils auraient fait partie d'une régence dont l'auteur des *Martyrs* eût été le président. En vérité, je ne crois point que de l'instruction qui se poursuit à propos de cette conspiration, il résulte contre ces messieurs aucune charge sérieuse. Des hommes de parti de leur expérience et de leur habileté ne choisissent guère ainsi d'avance tels ou tels rôles. Il savent bien que, le cas échéant, les premiers leur sont de droit attribués. Nous souhaitons sincèrement, quant à nous, que ces grands coupables soient au plus tôt absous et rendus à la liberté. Quoi qu'il en soit, M. de Châteaubriand dont les persécutions ne tarissent point la verve, paraît subir très philosophiquement sa captivité. Il a, dit-on, emporté son dictionnaire des rimes à la conciergerie, et c'est de là qu'il nous adresse des vers auxquels nous préférons assurément sa prose, mais que nous ne pouvons en conscience nous empêcher de trouver beaux, puisqu'il semble y tenir si fort; puisque, d'ailleurs, ainsi que leur commentaire, ils sont datés de la préfecture de police.

Au surplus, ce procès politique n'est malheureusement pas le seul que l'on instruise en ce moment. Sous le régime exceptionnel de l'état de siége qui se maintient à Paris et dans les départemens de l'Ouest, déjà plusieurs condamnations capitales viennent d'être prononcées par les conseils de guerre contre des carlistes et des républicains. Beaucoup d'autres peut-être seront prononcées encore. Nous savons bien qu'on ne les exécutera point, et que ce sang demandé par les cours martiales ne sera pas versé, qu'il ne peut l'être. Nous savons bien qu'après les jugemens rendus, une amnistie interviendra. N'est-ce pas néanmoins déplorable qu'en des temps comme les nôtres, en un siè-

cle qui se dit humain et civilisé, la peine de mort en matière politique subsiste dans nos Codes et puisse être encore appliquée? Comment cette révolution de juillet si clémente et si généreuse n'a-t-elle pas au moins abrogé des lois qui se vengent ainsi, et frappent irrévocablement des hommes d'honneur égarés, elle qui voulait d'abord épargner les jours des vrais criminels, elle qui devait faire grâce de la vie à tous, même aux parricides, comme Benoît!

Cependant, jusqu'à ce que justice soit faite de cette barbarie de notre législation, vienne du moins, vienne au plus vite l'amnistie. Qu'elle soit le premier acte de ce ministère qui se forme ou se recompose en ce moment sous les auspices de M. de Talleyrand. Qu'elle inaugure et signale l'avènement de la nouvelle administration qu'on nous prépare. Que l'on se hâte d'oublier. Il ne faut pas attendre pour cela la révision des arrêts par la Cour de cassation, ni le retour du duc d'Orléans de son voyage dans les départemens, ni l'anniversaire des journées de juillet, ni le mariage de la princesse Louise avec le roi Léopold, ni la réunion des chambres. Ce serait trop long. Depuis assez de temps déjà la hache est suspendue sur la tête des condamnés. Que l'on se hâte d'être indulgent. La réconciliation des partis entre eux est possible encore. Mais que l'on se hâte.

Nous avons sommairement exposé notre situation extérieure et intérieure. Enregistrons maintenant dans notre Chronique le petit nombre d'évènemens littéraires qui ont su se faire place au milieu des graves préoccupations politiques de la quinzaine.

En fait de nouveautés théâtrales, deux notables représentations ont été données, l'une à l'Académie française, l'autre à l'Académie royale de musique. Suivons l'ordre de leurs dates et commençons par la *réception de M. Jay;* nous parlerons ensuite de la *Tentation*.

Nous remercierons d'abord de sa bienveillante attention M. le secrétaire perpétuel qui, pour nous ôter sans doute toute chance de l'entendre, avait jugé convenable de nous exiler dans je ne sais plus quelle lointaine tribune de l'Ouest ou du Nord. plus charitable, un de ses confrères a bien voulu nous gratifier

d'un billet du *centre*, au moyen duquel nous, très profanes et très indignes, nous avons été admis tout près du sanctuaire, tout près du groupe sacré des académiciens que nous avons au moins eu le loisir d'observer et d'examiner à notre souhait.

Bien que l'on nous eût menacés d'une grande affluence, insoucians et paresseux que nous sommes, nous n'en avions été que médiocrement effrayés; et sans nous être aucunement pressés, arrivant seulement un peu avant l'ouverture de la séance, nous avons encore vraiment trouvé moyen de nous placer commodément et fort à l'aise. C'est que le temps n'est plus où pour entrer dans la salle de l'Institut, on faisait queue jusque sur le ponts des Arts. Ce n'est pas au moins la faute de l'Académie. Elle reçoit toujours ses invités avec la même politesse et le même cérémonial. Elle a toujours des huissiers galans et coquets qui savent gracieusement donner la main aux dames. Mais que voulez-vous? Ce ne sont pas seulement les dieux et les rois qui s'en vont; c'est l'Académie aussi.

Quoi qu'il en soit, jusqu'à son dernier souffle, l'Académie restera sans doute au grand complet, et rigoureusement fidèle à ses statuts. Elle nomme donc et reçoit encore des académiciens en l'an de grâce 1832, absolument de la même façon que dans le siècle passé. Et c'est absolument aussi de la même façon que chaque académicien nouvellement nommé doit, le jour de sa réception, faire l'éloge de son prédécesseur. M. Jay, comme l'on pense bien, n'était pas homme à lutter contre de si respectables traditions. C'est ainsi qu'il a loué en conscience et de son mieux M. l'abbé de Montesquiou, qui ne fut, a-t-il dit entr'autres choses, *ni tout-à-fait homme d'église, ni tout-à-fait homme de cour.* Louange ingénieuse autant que singulière! M. l'abbé de Montesquiou n'était pas non plus tout-à-fait homme de lettres, ni tout-à-fait homme d'état! Il n'était pas même, de son propre aveu, tout-à-fait académicien. Qu'était-ce donc que M. l'abbé de Montesquiou? Les historiens futurs de l'Académie résoudront peut-être cette importante question que M. Jay n'a pas, selon nous, suffisamment éclaircie. Au surplus, par son style calme et tempéré qui ne rappelait pas mal celui des meilleurs articles du

Constitutionnel, inoffensif d'ailleurs jusque dans ses protestations le plus énergiquement classiques, et bien en harmonie avec la douce et bonne figure du récipiendaire, ce discours a paru généralement très convenable, et s'il n'a pas soulevé de grandes tempêtes d'applaudissemens, au moins n'a-t-il provoqué nul sourire hostile et désapprobateur.

La réponse de M. Arnault, le directeur, bien que saluée à plusieurs reprises sur les bancs mêmes de l'Académie par les explosions d'enthousiasme de certains confrères, n'a pas obtenu peut-être un succès aussi prononcé dans le reste de la salle. M. Arnault semblait, il est vrai, ce jour-là de fort mauvaise humeur, aussi sa verve satirique a-t-elle épargné peu de monde. Il a d'abord vigoureusement tancé l'auteur de la charte octroyée, puis son ministre, M. de Vaublanc, le faiseur du coup-d'état académique, contre lequel une petite révolution eût bien dû se faire, en effet, avant celle de mil huit cent trente, sans préjudice toutefois de cette dernière. M. Arnault n'a pas moins rigoureusement traité les novateurs littéraires, les barbares auteurs de ces monstrueux drames, qui ont bien l'audace de remplacer au théâtre tant d'estimables tragédies dont le procédé restait, au bon temps, dans les familles, et passait de père en fils, comme un héritage. Il n'est pas jusqu'au Dante et jusqu'à Shakespeare auxquels M. le directeur n'ait donné quelques bons avis, quoique cependant, il faut le reconnaître, il ne leur ait pas absolument refusé tout mérite.

Tandis que M. Arnault fulminait ainsi, et lançait inexorablement ses excommunications, M. Viennet bondissait de joie à côté de M. Jay; puis il prenait diverses attitudes guerrières et superbes, croisant surtout les bras à la manière du général Foy, et promenant çà et là son regard d'aigle, avec cet air moitié fin, moitié farouche qu'on lui connaît. M. Cousin baissait la tête et semblait convoquer et appeler à son aide tous les secours de la philosophie humaine. Quant à M. Villemain qui était venu tard, après avoir essayé mille ingénieux moyens de se distraire, ayant fait je ne sais combien de nœuds au cordon qui passait le long de son banc, ayant tiré de sa poche un petit livre, et lu

quelques pages, voyant enfin ses ressources à bout, et n'y pouvant plus tenir sans doute, il s'est définitivement esquivé avant la fin de la péroraison de M. Arnault.

Après le directeur, M. le secrétaire perpétuel a pris la parole et fait son rapport sur le concours au prix extraordinaire, proposé par l'Académie, *sur la charité considérée dans son principe, dans ses applications et dans son influence, etc.* Ce rapport, probablement plein d'esprit et de bonhomie, a dû plaire infiniment au petit nombre d'élus qui se trouvaient à la portée de la voix de M. Andrieux; ce dont tout le monde, au moins, a paru lui savoir gré, c'est l'obligeance avec laquelle il a bien voulu sauter une vingtaine de feuillets de son manuscrit pour arriver à la conclusion.

Ce n'était cependant pas encore celle de la séance. Avant qu'elle se terminât, il fallait entendre *l'appel aux Muses*, de M. Lemercier, *contre la dégradation de la morale publique et des beaux-arts*. Cela demandait du loisir. Les odes de M. Lemercier sont de longue haleine. L'appel aux muses a donc été fait avec tous les développemens convenables. Assurément le Dictionnaire de la fable de Chompré aurait bien pu se retrouver en entier dans ce vaste morceau lyrique dont, malgré notre grande attention, nous n'avons pu saisir parfaitement le sens et le rhythme. Il nous a cependant été permis de juger à-peu-près de la hauteur et de la puissance de ce dithyrambe, par la profonde impression qu'il a semblé produire sur MM. Jouy et Parceval-Grandmaison, qui pendant sa lecture sont demeurés plongés dans une extase et une béatitude complètes.

Voici donc enfin achevé le compte rendu de cette mémorable séance. Ne quittons pas néanmoins l'Académie, sans la féliciter du nouveau choix qu'elle vient de faire parmi les candidats au fauteuil de M. Cuvier. C'est M. Dupin l'aîné qu'elle y installe. A la bonne heure. Voilà du discernement et de l'habileté. Appeler à l'Institut un ministre déjà en place, ce n'est en somme qu'une politesse assez adroite. Mais choisir pour confrère un député qui va être nommé ministre, voilà ce qui est tout-à-fait délicat et raffiné.

Occupons-nous maintenant de l'Académie royale de musique; examinons la *Tentation*. Nous arrivons tard pour parler avec détail de ce ballet-opéra, dont les analyses remplissent, depuis plus d'une semaine, les feuilletons de tous les journaux. Chacun sait à présent que le héros de cet ouvrage est un jeune et bel ermite qui, succombant d'abord à la tentation, allait abuser de l'innocence d'une pauvre petite pélerine à laquelle il avait donné l'hospitalité, lorsque le tonnerre vient au secours de l'imprudent solitaire et foudroie son corps pour sauver son âme. A qui cependant appartiendra cette âme? Le ciel et l'enfer en réclament également la propriété. Les diables et les anges surviennent à-la-fois pour s'en emparer. Ils sont même déjà tout prêts à se la disputer les armes à la main, mais il se fait un pacte entre leurs chefs: l'ermite ressuscitera pour être de nouveau tenté. Les démons, qui se chargent, comme bien l'on pense, du soin de le perdre, courent aussitôt se mettre à l'ouvrage. Vous voyez alors ces infernales créatures, connaissant trop bien le faible du pauvre homme, s'occuper avec ardeur à fabriquer une femme qui le puisse séduire encore. Elles jettent donc dans une immense chaudière un chat noir, un paon, un singe, une chèvre, un serpent, et puis des pleurs, et puis du sang. La recette assurément ne valait rien, car de l'amalgame de ces étranges ingrédiens, on n'obtient qu'une petite fille d'un assez beau vert. Les diables ont trop d'intelligence et de sagacité pour ne pas sentir d'abord qu'un pareil monstre ne ferait jamais pécher, même véniellement, le plus grand débauché du monde. On replonge donc bien vite la petite fille verte dans la chaudière, puis, d'après l'avis d'une diablesse fort habile, on y jette encore des cachemires, des bijoux, de blanches colombes, du miel, du lait, des fruits et des fleurs. A la bonne heure; cette fois, du vase infernal s'élance une jeune vierge ravissante de grâce et de beauté. Les démons ivres de joie s'applaudissent de leur merveilleuse création. Si l'ermite résiste à cette enchanteresse, il pourra se flatter vraiment alors d'être un saint homme. C'est bien ainsi cependant que la chose arrive. Après mille aventures que nous ne pouvons raconter ici, par une insigne pro-

tection du ciel, non-seulement le moine est sauvé de la griffe des diables, mais avec lui leur échappe aussi la tentatrice qui se convertit, et devient un ange. Tout l'enfer, enragé de cette mystification, vient alors, pour se venger, faire un sabbat complet dans la grotte de l'ermite; mais le paradis s'entrouve, et les légions du ciel en descendent afin de mettre ces mauvais diables à la raison.

Le *libretto* de cet *opéra-ballet*, que l'on attribue à un homme de beaucoup d'esprit, voudrait bien passer pour sérieux, mais on n'est pas dupe de cette malice, et l'on voit d'abord que ce n'est au fond qu'une joyeuse et divertissante moquerie. Ce grand ouvrage est d'ailleurs monté tout entier avec un luxe incroyable et un soin parfait. Les décors, de la composition de MM. Ed. Bertin, Eugène Lamy, Camille Roqueplan, Feuchères et Paul Delaroche, rivalisent de grandeur et de magnificence. Quant à la musique de MM. Halevy et Gide, quoique parfois un peu indécise, elle est en général bien appropriée aux situations, et plusieurs de ses morceaux de chant, entre autres, le chœur des démons au troisième acte, feront assurément fortune. Pour mademoiselle Duvernay, si gracieuse, si élégante, si expressive dans tout le rôle de Miranda, elle peut aussi, sans nul scrupule, s'attribuer une belle part de l'immense succès de la *Tentation*.

Disons maintenant quelques mots du petit nombre de livres que nous avons reçus durant cette quinzaine.

Les *Mélancoliques* (1) de M. le chevalier Joseph Bard se recommandent surtout par leur curieuse préface. Il faut lire tout entier dans le livre ce singulier morceau, malheureusement beaucoup trop long pour être transcrit ici. L'auteur y proclame, entre autres choses, l'avènement prochain de la *spiritualité politique*, vers laquelle, dit-il, nous marchons à pas de géant. J'aurais bien voulu que M. Joseph Bard se donnât la peine de nous expliquer ce qu'il entend par cette spiritualité politique. Il serait bon, ce me semble, que nous pussions savoir où nous allons si vite. Quant aux poésies de M. Bard, elles justifient en général

(1) Chez Eugène Renduel.



assez bien leur titre de Mélancoliques, au moins par le fond et le choix des sujets. Ce sont souvent des ballades *à la tombe*, des odes sur *la fin du monde*, des sonnets rêveurs, toutes pièces qui ne sont pas la plupart dépourvues de grâce, d'élégance et d'harmonie. On y desirerait seulement rencontrer un peu d'âme, de vraie tristesse, et quelques pensées. En somme, les poésies de M. Joseph Bard ne sont pas absolument sans mérite; mais, bien qu'il ait fait *les Mélancoliques*, dans sa préface, il s'écrie : « Je suis catholique, c'est là mon plus beau titre », et nous sommes tentés d'être de son avis.

Encore une traduction nouvelle des *Satires* et des *Epîtres* d'Horace, par M. Ragon (1). Celle-ci peut aller de pair avec toutes les traductions d'Horace qui l'ont précédée. Elle n'est ni meilleure, ni plus mauvaise. Voilà vraiment tout ce qu'on en peut dire. Je me trompe. Il y faut blâmer sévèrement l'emploi des vers libres. Expulsés qu'ils sont maintenant de notre poésie, leur usage est surtout inopportun et impardonnable dans une lutte entreprise contre les hexamètres latins.

La première livraison d'une traduction des œuvres complètes de Ludwig Tieck vient d'être aussi publiée (2) et contient *Shakespeare et ses contemporains* avec le prologue. Nous n'avions en français qu'une imitation ou plutôt un travestissement de ce délicieux ouvrage dans lequel l'écrivain allemand a si merveilleusement fait revivre le grand poète anglais avec toute son âme et tout son génie. Cette traduction nouvelle se distingue au moins par une grande exactitude, sinon par l'élégance parfaite de l'Hoffmann de M. Loève-Veimars. Quoi qu'il en soit, un succès réel est promis à cette publication dont nous attendons impatiemment la seconde livraison.

Ne terminons pas cette chronique déjà cependant bien longue, sans y enregistrer une nouvelle qui intéresse vivement tous les amis de la vraie poésie. M. de Lamartine, qui vient

(1) Chez Maire-Nyon.
(2) Chez Ch. Vimont, passage Véro-Dodat.

d'échouer récemment dans sa candidature à la députation de Mâcon, s'embarque, dit-on, bientôt à Marseille, pour aller visiter l'Orient. En vérité, nous ne pouvons nous empêcher de le féliciter de son échec au collège électoral. M. de Lamartine ne reviendra sans doute de son voyage qu'avec des *méditations* et des *harmonies* nouvelles. Qu'eût-il rapporté chez lui de la Chambre?

P. S. N'osant nous promettre davantage, nous nous bornions hier à demander une amnistie. Il n'en est plus besoin; d'ailleurs elle arriverait maintenant trop tard. Voici que la Charte entière et le droit nous sont restitués. Indépendante et courageuse au-delà de nos espérances, la Cour de cassation, par son mémorable arrêt du 29, vient de briser et de mettre au néant l'ordonnance du 6 juin, et avec elle les conseils de guerre et leurs jugemens. La Cour de cassation a bien mérité du pays et de la liberté.

JACQUES LEROND.

REVUE SCIENTIFIQUE.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

DEUXIÈME TRIMESTRE. — MOIS DE MAI.

M. Magendie demande qu'une commission prise dans le sein de l'Académie soit chargée de faire le plus promptement possible une analyse de l'air, afin de s'assurer si la composition de ce fluide dans les lieux où sévit maintenant le choléra, est encore la même qu'avant l'invasion de l'épidémie.

L'Académie, prenant cette demande en considération, charge une commission, composée de MM. Thénard, Gay-Lussac, Chevreul et Serrullas, d'analyser l'air pris en différens points de la ville, et de lui rendre compte des résultats obtenus.

M. Flourens lit un mémoire sur la force de contraction des veines principales dans la grenouille.

Les physiologistes ont depuis long-temps remarqué dans certaines veines un battement en rapport avec les contractions du cœur, et auquel ils ont donné le nom de *pouls veineux*. Haller et Lamur, qui s'en sont occupés presque en même temps, ont montré qu'il dépend du refoulement du sang de l'oreillette droite dans les veines iliaques et jugulaires, et de celle-ci dans les sinus du cerveau : c'est donc un mouvement purement passif; mais dans la grenouille, et probablement dans tous les batraciens, il existe un autre pouls veineux qui, ainsi que l'a reconnu M. Flourens, est un mouvement actif, dépendant des contractions des veines elles-mêmes. Nous allons indiquer brièvement les expériences qui mettent ce fait hors de doute.

Si l'on met à nu sur une grenouille le cœur et la veine cave inférieure, on remarque sur cette veine qui s'étend des reins au foie, et du foie à l'oreillette, un battement constant, tant au-dessus qu'au-dessous du foie. Ce battement, qui répond aux contractions de l'oreillette, n'en dépend cependant point, car il persiste, 1° quand on a appliqué une ligature sur la veine cave (la veine continue à battre au-dessus comme au-dessous de la ligature); 2° quand la veine a été vidée de sang; 3° quand l'oreillette et le cœur ont été complètement enlevés.

On sait que le cœur de la grenouille, l'un des plus simples parmi les animaux vertébrés, n'a qu'un seul ventricule (aidé, à la vérité, par un bulbe artériel contractile), duquel partent toutes les artères, et une seule oreillette d'où partent toutes les veines, savoir, celles des parties postérieures par la veine cave postérieure, et celles des parties antérieures par les deux veines caves antérieures.

Ces deux veines caves antérieures s'étendent de la tête à l'oreillette, et comme la veine postérieure, elles battent dans toute leur étendue d'une manière constante et régulière en rapport avec les mouvemens de l'oreillette; leur mouvement du reste n'est pas produit par la contraction de cette oreillette, comme on peut s'en assurer par des expériences analogues à celles que nous avons rapportées plus haut, il en est de même du battement des veines iliaques d'une part, et des veines axillaires de l'autre; ces veines séparées des veines caves n'en continuent pas moins de battre comme avant la séparation.

En se reportant aux différences déjà connues, entre les fonctions circulatoires des animaux à sang froid et celles des animaux à sang chaud, on conçoit comment, chez les premiers, il pouvait y avoir besoin de cette contraction des veines qui n'existe point chez les autres. Chez les premiers, en effet, et spécialement chez les batraciens, le cœur n'a qu'une faible puissance de contraction, et les artères n'ont pas de battemens sensibles; enfin le thorax y est immobile; de sorte que la plupart des agens qui accélèrent la circulation chez les animaux à sang chaud, devenant impuissans chez les animaux appartenant à la classe qui nous occupe, il fallait qu'un nouveau principe de mouvement vînt s'ajouter aux autres et suppléât à leur faiblesse.

M. Cuvier lit un mémoire sur les œufs de la sèche, mémoire écrit depuis peu de temps, mais dont tous les élémens existaient déjà dans les préparations faites par lui, déposées depuis plus de dix-sept ans dans les galeries du Museum d'histoire naturelle, et dont il avait, à diverses reprises, donné la démonstration dans ses cours. Malgré cette sorte de publicité qu'on serait tenté de considérer comme équivalente à celle qui s'obtient par la voie de l'impression, l'histoire du développement des céphalopodes continuait à être considérée comme un des points encore peu connus de l'histoire naturelle. Le mémoire de M. Cuvier éclaircit parfaitement cette question, explique comment un observateur estimable d'ailleurs, Cavolini, a pu avancer que le vitellus chez les jeunes sèches pend à la bouche, et montre enfin qu'Aristote a eu, sur le développement de ces céphalopodes, des notions très justes, quoiqu'on eût pu soupçonner le contraire, grâces aux bévues des commentateurs et à celles des traducteurs.

L'œuf de sèche est un sphéroïde elliptique, ayant à une extrémité un petit mamelon et à l'extrémité opposée un pédicule terminé par un anneau qui embrasse quelque corps étranger sur lequel cet œuf est fixé; quelquefois une branche de fucus porte un nombre considérable de ces œufs, et présente ainsi dans son ensemble l'aspect d'une grappe de raisin.

Lorsqu'on a ouvert la coque opaque de l'œuf, on trouve dans son intérieur

une membrane transparente fixée aux deux pôles par deux proéminences qui font l'office de chalaze. Cette membrane, qui est formée de deux tuniques superposées, embrasse à-la-fois le germe et le *vitellus*.

Quand on examine des œufs qui viennent d'être pondus, on n'y aperçoit, en les ouvrant, qu'une substance glutineuse homogène. Les changemens qui s'opèrent depuis cet état primitif jusqu'à une période assez avancée du développement, n'ont pas été suivis par M. Cuvier, et ne pourraient l'être que par un naturaliste qui séjournerait sur le bord de la mer. C'est donc seulement à une époque assez avancée du développement que notre grand naturaliste a pu suivre la jeune sèche; elle s'est montrée à lui couchée sur le vitellus, tantôt en travers, tantôt obliquement, et quelquefois selon sa longueur. Elle y repose par sa face ventrale. Outre la membrane dont nous avons déjà parlé, et dans laquelle sont en même temps contenus le fœtus et le vitellus, cette dernière partie a encore une membrane qui lui est propre. Quant au fœtus, il ne paraît pas qu'il ait la sienne, et jusqu'à présent il a été impossible de lui reconnaître un amnios.

Lorsque le fœtus n'a encore que le quart de la longueur du vitellus, sur lequel il repose, on aperçoit déjà distinctement son sac et quelques-uns de ses tentacules. Les deux yeux sont alors chacun presque aussi grands que le sac. Ils reprennent leur proportion à mesure que le fœtus avance en âge; mais la tête reste long-temps fort grosse, et elle est plus large encore que le sac lorsque déjà la petite sèche couvre les trois quarts du vitellus.

En parlant des rapports du vitellus et du germe, nous n'avons pas encore dit en quelle partie du canal intestinal se fait la communication, et c'est là cependant le fait important. Quand on prend l'œuf à une époque où déjà s'est formé l'étranglement entre le fœtus et le vitellus, il suffit de les écarter l'un de l'autre pour apercevoir nettement le point de communication. Cette communication se fait au-dessous, ou, si on le veut, au-devant de la bouche entre les deux tentacules de la dernière paire, lesquelles sont alors plus écartées qu'elles ne le seront chez l'adulte. Au-dessus de cet endroit, on distingue très bien l'ouverture des lèvres et dans leur intérieur les deux petites mâchoires qui apparaissent comme deux points noirs. Ainsi, ce n'est ni par le ventre comme dans les vertébrés, ni par le dos, comme dans les articulés, mais par un point tout-à-fait propre aux céphalopodes que passe le cordon ombilical.

Chez les céphalopodes comme chez les animaux des ordres supérieurs, à mesure que le fœtus croît, le vitellus diminue. Au moment où la petite sèche est près d'eclore, ce vitellus est réduit à un petit tubercule caché entre les deux tentacules inférieurs; mais quand l'étranglement a eu lieu, il est aisé de suivre à l'intérieur la prolongation du canal. Pendant long-temps même, il y a dans l'intérieur de l'anneau cartilagineux qui porte les tentacules un bourrelet qui, vers la fin, est aussi gros que le tubercule resté à l'extérieur. Ce renflement descend parallèlement à la cavité buccale et à la première portion de l'œsophage. Il se rétrécit ensuite en un petit canal qui s'unit à celui de l'œsophage un peu au-dessous de l'anneau cartilagineux. La matière du vitellus se continue avec celle qui remplit l'œsophage et l'estomac.

A aucune époque on ne trouve rien qui ressemble à un allantoïde ou à la membrane qui en est l'analogue chez les oiseaux. Par conséquent, il n'y a pas non plus de vaisseaux ombilicaux, mais seulement des vaisseaux omphalo-mesentériques.

En comparant les faits observés par M. Cuvier avec ce qu'ont écrit Cavolini et Aristote, on se persuade aisément qu'ils ont vu les choses dont nous venons de donner une description abrégée, et que leurs récits n'auraient rien d'obscur s'ils les avaient faits moins brefs. Cavolini a bien vu que le vitellus communique avec l'œsophage par un conduit qui pénètre entre les tentacules; mais au lieu de dire qu'il pend de la bouche, il se fût énoncé plus correctement en disant qu'il s'insère au-devant de la bouche, il n'eût pas donné lieu de croire à Bœr qu'il supposait ce sac sortant d'entre les mâchoires. Quant à Aristote, la faute est d'abord aux éditeurs du texte qui ont mal ponctué le passage dont il s'agit, puis aux traducteurs qui, trouvant un passage rendu ainsi inintelligible, l'ont ajusté à leur manière. Nous nous contenterons de citer le passage de Scaliger, qui s'est tenu le plus près de l'original, mais qui n'a pas été plus près du sens que les autres. *Atque ex eo (albumine) facta sepiola exit in caput quemadmodum aves ventre, annexa;* il fallait : *nam ex eo fit sepiola capite, quemadmodum aves ventre, annexa;* c'est-à-dire : *De ce corps albumineux se forme la petite sèche qui y tient par la tête comme les oiseaux tiennent au leur par le ventre.*

M. Edwards lit, en son nom et celui de M. Balzac, un mémoire ayant pour titre *Recherches expérimentales sur les propriérés alimentaires de la gélatine.*

Les deux auteurs, après avoir indiqué les principales difficultés que présente la question qu'ils ont traitée, et montré l'impossibilité de faire sur des hommes les expériences nécessaires, s'attachent à prouver qu'on peut obtenir des résultats presque aussi décisifs en agissant sur des chiens, animaux qui se rapprochent assez sensiblement de l'homme sous le rapport des organes digestifs, et qui de plus ont par le fait d'une longue domesticité contracté l'usage d'alimens peu différens au fond des nôtres.

La gélatine sèche eût été pour les chiens un mets rebutant et difficile à mâcher. En solution dans l'eau, elle aurait eu d'autres inconvéniens, puisque pour prendre une assez petite quantité de substance solide, les animaux auraient eu à avaler une énorme quantité de liquide. MM. Edwards et Balzac se décidèrent en conséquence a donner aux chiens mis en expérience une soupe faite avec du pain ordinaire et de la solution de gélatine, genre d'aliment qui, pour la forme, ne différait que très peu de celui auquel ils étaient accoutumés. Les résultats de l'épreuve ne devaient pas être moins décisifs, puisque déjà l'on savait, grâces aux recherches de M. Magendie, que le pain seul ne suffit pas pour nourrir ces animaux. Si donc on pouvait les maintenir en vie et en santé avec la soupe dont nous avons parlé, il devenait évident que la gélatine avait des propriétés nutritives.

Les auteurs du mémoire employèrent deux qualités de gélatine pour ces es-

sais. L'une ne différait point de la colle-forte, l'autre était de la gélatine alimentaire de deuxième qualité, préparée dans l'établissement de l'Ile-des-Cygnes. Chacune de ces qualités servit pour une série séparée d'expériences.

L'activité de la nutrition étant beaucoup plus grande dans le premier âge qu'à toute autre époque, il était convenable, afin d'avoir des résultats promptement appréciables, d'agir sur de jeunes animaux. Tous étaient pris en bon état, et leur poids était soigneusement constaté avant qu'on les mît au nouveau régime. A chacun d'eux on servait deux fois le jour la soupe à la gélatine, et on les en laissait manger autant qu'ils le voulaient.

Nous ne pouvons donner ici le détail de toutes les expériences qui furent dirigées avec beaucoup de sagacité et exécutées avec une extrême précision. Cependant, comme la question à laquelle elles se rattachent est de la plus haute importance, nous reproduirons les suivantes :

Le chien n° 1, d'âge à augmenter en taille et en poids, et pesant, au début de l'expérience, deux mille deux cent cinquante grammes, est mis au régime du pain et du bouillon de colle. Le onzième jour, il avait perdu cent vingt-quatre grammes. Pesé sept fois dans l'intervalle, il offre des alternatives d'accroissement et de diminution en poids, mais toujours au-dessous du point de départ.

Il était évident, à cause des accroissemens relatifs du poids et de la durée des expériences, que le régime était nutritif, mais qu'il était insuffisant.

La chienne n° 2, pesant mille cent sept grammes, venant d'être sevrée, fut soumise le même temps au même régime. Elle avait, au bout de ce temps, gagné cent quarante grammes. Cette augmentation montrait bien que l'aliment qu'elle avait pris était nutritif, cependant elle avait maigri, donc l'aliment était insuffisant. La même conclusion se tirait d'ailleurs des fluctuations observées dans le poids comme pour le cas précédent.

Ayant reconnu l'insuffisance de la gélatine inférieure associée au pain, il fallait faire les mêmes essais avec la gélatine alimentaire.

Le chien n° 1, qui avait servi aux expériences précédentes, et qui avait perdu, après onze jours du premier régime, cent vingt-quatre grammes, fut mis de suite au nouveau régime de pain et de gélatine alimentaire. Ce régime fut continué pendant soixante-quinze jours. Le chien alors acquit une augmentation de poids de cent cinquante-neuf grammes, d'où il s'ensuit qu'il avait non-seulement regagné ce qu'il avait perdu par le régime précédent, mais aussi qu'il avait dépassé de trente-cinq grammes le premier point de départ.

Ce fait, disent les auteurs, est tellement tranché, qu'il prouve d'une manière incontestable, que le régime de pain et de gélatine alimentaire est nutritif et même qu'il l'est beaucoup; mais cela ne prouve pas encore qu'il soit suffisant, qu'il puisse seul entretenir la santé, fortifier et développer le corps.

Pour éclaircir ce point, il est nécessaire de suivre la marche de la nutrition, telle qu'elle s'est opérée sous l'influence de ce régime. Dans les soixante-quinze jours, on a fait onze pesées un peu éloignées, afin d'éviter les variations diurnes de poids qui ont lieu dans les nutritions les plus complètes. Dans cet espace de temps, il y a eu une fluctuation remarquable, tantôt au-dessus, et tantôt au-

dessous du point de départ. Or, cette incertitude de marche dans le développement du corps chez un jeune animal en pleine croissance ne paraît pas conforme à l'idée, bien ou mal fondée, qu'on se fait du développement normal d'un jeune être bien portant. En effet, il était visible, après un certain temps, que cette nourriture était insuffisante, puisque l'animal devenait faible.

Avant de tirer aucune conclusion relative à ce nouveau point de vue, il importe de rappeler que le chien n° 1 avait été mis préalablement au régime de pain et de gélatine inférieure, et qu'il avait, par suite de cette nourriture, subi une perte de cent vingt-quatre grammes; il pouvait donc être sous l'influence de cette perte qui l'aurait empêché de tirer tout le parti possible du nouveau régime, il fallait parer à cet inconvénient.

La petite chienne n° 2, qui avait servi dans les essais avec la gélatine inférieure (colle-forte), fut préparée à de nouvelles expériences par un régime convenable continué pendant plus d'un mois, au bout de ce temps elle était en pleine santé, et avait acquis plus de la moitié du poids auquel elle devait atteindre. Elle fut mise alors pendant vingt-et-un jours à l'usage de la soupe faite avec du pain et une solution de gélatine alimentaire, et le résultat général fut le même que dans la série précédente, c'est-à-dire qu'il y avait une augmentation de poids de vingt-neuf grammes. Mais dans l'intervalle, il y avait eu des fluctuations dans le poids au-dessus et au-dessous du point de départ.

L'addition de la gélatine au pain, quoique étant insuffisante pour nourrir l'animal, doit-elle être considérée comme avantageuse, indifférente ou nuisible? C'est une question dont la solution n'était point encore donnée par les essais que nous venons de rapporter, et dont l'importance était trop grande pour ne pas fixer l'attention des observateurs. Afin d'éclaircir ce point, ils firent les expériences suivantes :

Le chien n° 1 fut pris après quatre-vingt-six jours de régime au pain et à la gélatine, il avait alors une augmentation de trente-cinq grammes. Mis au régime du pain seul et de la quantité d'eau nécessaire assaisonnée avec une petite quantité de sel, il perdit en vingt jours quatre cent deux grammes.

Le chien n° 2, après vingt-et-un jours d'un régime au pain et à la gélatine, avait augmenté de vingt-neuf grammes; mis aussitôt au régime du pain seul et de l'eau, il perdit en trente-trois jours trois cent trente-trois grammes.

Le n° 3, pendant les quatre-vingt-un jours qu'il était au pain et à la gélatine, avait fluctué au-dessus et au-dessous du point primitif. Le dernier jour il était en perte de cent douze grammes. Mis alors au régime du pain et de l'eau, il perdit en dix-neuf jours cent quatre-vingt-seize grammes, c'est-à-dire, presque le double du poids dans le quart du temps.

Le n° 4, après quatre-vingt-six jours de nourriture au pain et à la gélatine, durant lesquels le poids avait aussi fluctué au-dessous et au-dessus du point de départ, était en perte de deux cent soixante-dix sept grammes. Mis le quatre-vingt-septième jour au pain et à l'eau, il perdit dans vingt-trois jours, c'est-à-dire, le quart du temps, quatre cent soixante-dix-sept grammes.

Enfin le n° 7 fut mis successivement aux deux régimes différens pendant le

même espace de temps pour chaque régime. Nourri de pain et de gélatine, il avait perdu dans trente-quatre jours deux cent neuf grammes; nourri ensuite pendant trente-quatre autres jours avec le pain et l'eau, il perdit quatre cent soixante-quatre grammes, c'est-à-dire plus du double.

Ces cinq expériences, comme on le voit, tendent toutes également à prouver en faveur des propriétés nutritives de la gélatine.

Le régime de soupe de gélatine étant reconnu insuffisant, on ne pouvait guère douter qu'un animal qui y serait tenu assez de temps ne finit par périr; c'est en effet ce qui arriva dans la seule expérience qu'on crut devoir pousser jusque-là. L'animal qui, avant de mourir avait atteint le plus haut degré d'amaigrissement et de faiblesse, ne présenta aucune altération organique, mais tous ses tissus étaient d'une maigreur et pâleur extrêmes.

Il paraît que lorsqu'un animal éprouve ainsi une déperdition graduelle par la continuation d'un régime nutritif, mais insuffisant, il y a pour la réduction du poids du corps une limite au-delà de laquelle le danger de mort est imminent. Diverses expériences ont porté les auteurs du mémoire à fixer pour les animaux à sang chaud cette limite au sixième de leur poids primitif, et ils ont reconnu que le péril était le même, soit que ces animaux fussent arrivés lentement à ce degré de décroissance par le régime au pain et à la gélatine, soit qu'ils l'eussent atteint rapidement par le régime de pain et d'eau.

Il convenait de rechercher à quelle époque il était encore temps de ranimer la vie et quel changement il fallait au régime pour y réussir.

Le chien n° 1, qu'on avait mis successivement aux deux régimes, avait atteint la limite où il était en danger de mourir. A cette époque on le met au pain et au bouillon de viande, régime qui ne diffère du premier que par l'addition de quelques principes sapides et odorans en quantité presque inappréciable. Cependant, grâces à ce changement, il ne meurt point, et dès le septième jour il a gagné sept cent vingt-cinq grammes, c'est-à-dire presque tout ce qu'il avait perdu. En sept jours de plus, il dépasse de six cent quatre-vingt-treize grammes le poids primitif.

Les expériences faites sur les n°s 2 et 3, pris comme le n° 1 au dernier état de faiblesse, donnent des résultats parfaitement conformes à celui que nous venons d'exposer, et prouvent que le régime au pain et au bouillon de viande est propre à ramener d'un dépérissement extrême à l'état de pleine santé. Mais on sait que ce qui est capable de ranimer les forces défaillantes et de rendre la santé, n'est pas toujours propre à entretenir et à faire croître le corps. Devait-il en être de même du régime dont nous parlons? Les expériences faites par les auteurs leur ont prouvé que ce soupçon n'était nullement fondé. En effet, en nourrissant ainsi de jeunes chiens, ils n'ont point remarqué que leur croissance en fût retardée, et surtout ces animaux ne leur ont jamais offert ces fluctuations de poids qui sont un sûr indice de l'insuffisance de l'alimentation.

Le régime au pain et à la gélatine pure étant insuffisant, et au contraire celui au pain et au bouillon de viande suffisant complètement, il a fallu savoir si, en combinant ces deux régimes, on ne parviendrait pas à nourrir les animaux sans

que leur santé en souffrît en rien. C'est pour éclaircir ce point que furent entreprises les expériences suivantes.

Le chien n° 8, âgé de trois mois, était bien portant et en pleine croissance. Le 16 décembre il fut mis au régime le plus succulent (une pâtée de viande et de pain). Pesé trois fois à des intervalles de temps égaux, son accroissement jusqu'au 2 janvier avait été trouvé successivement de vingt-neuf, quarante-sept et soixante-quatre grammes : total, cent quarante pour les seize jours. A cette époque il fut mis au régime de la gélatine et du pain, et en trente jours sous l'influence de ce régime il perdit non-seulement les cent quarantes grammes qu'il avait gagnés sous le régime précédent, mais aussi quatre cent vingt-sept grammes de plus, en sorte qu'il avait définitivement perdu un cinquième de son poids primitif.

On sait d'après les expériences précédentes quel est le danger d'une pareille réduction.

Alors à ce même régime du pain et de la gélatine pure, continué dans les mêmes proportions, on a ajouté seulement deux cuillerées de bouillon de viande de cheval sur quatorze de gélatine que l'on mêlait à sa pâtée deux fois par jour. Certes la quantité des principes sapides et odorans contenus dans 4 cuillerées de bouillon est tellement minime, qu'on croirait volontiers quelle n'aurait aucune influence sur les résultats; cependant cette légère addition suffit complètement au-delà de toute attente et de toute prévision. Dès la première pesée on trouva une augmentation du poids, l'accroissement devint de plus en plus rapide, et en vingt-cinq jours l'animal parfaitement portant dépassait de beaucoup en poids le terme du point de départ.

Il résulte des expériences que nous venons de rapporter :

1° Que le régime de pain et de gélatine est nutritif, mais insuffisant ;

2° Que la gélatine associée au pain a une part effective dans les qualités nutritives de ce régime;

3° Que le régime de pain et de bouillon de viande est susceptible d'opérer une nutrition complète ;

4° Qu'une addition de bouillon en petite proportion au régime de pain et de gélatine alimentaire, le rend susceptible de fournir une nutrition complète, c'est-à-dire d'entretenir et de développer le corps.

Le mémoire de MM. Edwards et Balzac est terminé par diverses considérations entre lesquelles nous remarquons les suivantes que nous reproduisons textuellement.

«On a proposé comme aliment salutaire à bon compte, un bouillon fait avec « la gélatine extraite des os et un quart de viande employée pour le bouillon « ordinaire; or, nous avons obtenu, avec une solution de gélatine extraite des « os et une bien moindre proportion de viande que celle qui est recommandée « et usitée, des effets nutritifs tellement énergiques, que nous n'avons pas vu de « différence entre les deux espèces de bouillon.

« Personne, que nous sachions, n'a jamais prétendu que le bouillon de viande « le plus fort et le plus riche en sucs nutritifs puisse seul suffire à la nutrition

« de l'homme; aussi ne s'agit-il pas de recommander le bouillon fait avec la « gélatine des os, plus du bouillon de viande en certaine proportion, comme de- « vant suffire seul, c'est un aliment nutritif qu'il faut associer à tout ce que l'on « peut se procurer d'ailleurs de nutritif.

« Voilà, ce nous semble, ce qu'il y a d'essentiel pour le moment dans la « question pratique. »

Dans la séance du 9, il est de nouveau question de l'alimentation par la gélatine, M. Darcet transmet les renseignemens suivans :

« L'appareil de l'hôpital Saint-Louis, qui fonctionne *depuis deux ans et demi sans interruption*, a fourni au régime alimentaire de cet hôpital huit cent dix-neuf mille rations de dissolution gélatineuse, et mille six cent quatre-vingt-huit de graisse d'os. Cette grande quantité de substance alimentaire que l'on peut obtenir sans dépense, a amélioré très notablement le régime de l'hôpital Saint-Louis, et a même permis de distribuer gratuitement chaque dimanche des soupes à la gélatine aux pauvres du quartier. Le long espace de temps (deux ans et demi), depuis lequel l'appareil de l'hôpital Saint-Louis fonctionne, les rapports tous favorables auxquels son service a donné lieu, l'empressement que les pauvres mettent à participer à la distribution des soupes à la gélatine, indiquent la bonne direction qui a été imprimée au service dont il s'agit, et prouvent, ce me semble, sans réplique, tout l'avantage que l'on peut obtenir de ce genre d'alimentation partout où il sera bien apprécié et bien conduit.

M. Puissant communique les résultats des observations météorologiques faites en Afrique, par MM. Rozet et Levret, capitaines d'état-major, depuis el 1er septembre 1830, jusqu'au 1er octobre 1831.

Dans ces treize mois, le thermomètre fut chaque jour observé cinq fois, au lever du soleil, à neuf heures, à midi, à trois heures et au coucher du soleil. Le baromètre l'était trois fois dans les vingt-quatre heures.

Le minimum de la température à Alger pendant ces treize mois, a eu lieu dans le mois de décembre. Jamais pendant ce temps, on n'a vu de gelée blanche dans la ville ou dans ses environs, et l'abaissement du thermomètre n'a pas été au-delà de 2°,8. Quand le mercure descendait au-dessous de 6°, ce qui avait toujours lieu par des vents du nord et du nord-ouest, il faisait un froid humide très sensible.

Le *maximum* de température a été observé dans le mois d'août, le mercure atteignant alors 33°,5, abstraction faite des momens où soufflait le vent du sud, le trop fameux *semoum*. Quand ce vent ne souffle pas, la chaleur même au mois d'août est très supportable.

Le semoum ne souffle guère plus de trois ou quatre fois par mois, et rarement il dure plus de vingt-quatre heures; il est annoncé par un brouillard chaud et par des brumes qui couvrent la chaîne du petit Atlas. Dès qu'il commence à se faire sentir, la température monte, en peu d'instans, de cinq ou six degrés et quelquefois davantage; ainsi le 10 septembre, le thermomètre s'éleva vers midi de 28° à 38° cent., la chaleur devint alors accablante. Chacun avait peine à

respirer, on éprouvait des maux de tête et des lassitudes dans tous les membres. Ceux des soldats français qui se trouvaient ivres à ce moment tombaient sans connaissance. Ceux qui n'avaient qu'un peu de vin, ne pouvaient plus marcher.

Le vent du sud se terminait ordinairement par de la pluie, et était remplacé par un vent de nord ou de nord-ouest.

Le semoum amenait constamment un abaissement du baromètre. Du reste, cet instrument à Alger indiquait presque toujours les variations du temps.

M. Ampère fait un rapport verbal sur un ouvrage de M. Crelle (de Berlin) ayant pour titre, *Théorie des puissances des fonctions angulaires el des facultés analytiques*. Par cet ouvrage, dit le rapporteur, M. Crelle s'est acquis un nouveau titre à la reconnaissance de ceux qui cultivent les mathématiques, sciences qui lui doivent déjà beaucoup pour la publication d'un journal où l'on trouve des travaux analytiques très importans.

Le reste de la séance est occupé par diverses communications relatives au choléra, et qui offriraient maintenant peu d'intérêt.

La séance du 16 est de même presque entièrement absorbée par la lecture d'une volumineuse correspondance presque toute relative à l'épidémie. Il faut cependant excepter une lettre de M. Constant Prévost, sur la géologie de quelques parties de la Sicile, lettre qui contient aussi des renseignemens plus précis que ceux qu'on avait eus jusque-là sur la disparition du nouveau volcan. Ces renseignemens lui ont été en grande partie fournis par deux ingénieurs militaires que le gouvernement avait envoyés à Sciacca, pour déterminer la position de la nouvelle île, et faire le relèvement de la côte. Il est certain, dit M. Prévost, que comme je l'avais prévu au mois de septembre, la mer a été le principal agent de la destruction de l'île Julia. La destruction a eu lieu graduellement. A la fin de novembre, l'île n'était déjà plus qu'à fleur d'eau, et un mois après, on trouva douze à quinze pieds d'eau au-dessus de la place qu'elle occupait, et où s'élevaient encore des vapeurs assez épaisses.

Le 23 février, l'un des officiers du brick *la Flèche*, qui avait reçu du capitaine l'ordre de reconnaitre, au moyen de sondes, la forme actuelle du fond, se rendit sur les lieux et eut beaucoup de peine à reconnaître le point où avait existé le volcan. Il ne s'élevait plus alors aucune vapeur au-dessus de la surface, aucune odeur même ne se faisait sentir, et la couleur était partout la même. Ce qui augmentait encore la difficulté de la recherche, c'est que la mer était très forte; cependant, après un jour et une nuit de navigation, il parvint à fixer le point qu'il cherchait, et il le trouva par une profondeur de vingt-cinq brasses.

M. Dureau de la Malle donne les résultats de recherches qu'il a faites sur la consommation journalière d'un individu de famille urbaine ou agricole en France et en Italie, dans les temps anciens et à l'époque actuelle. Son but, en se livrant à ce travail, était d'arriver à des notions plus précises que celles qu'on a eues jusqu'à présent sur la population de l'Italie à l'époque de la domination romaine. En effet, si on a, relativement à la population libre, des

dénombremens sur l'exactitude desquels on peut compter, on n'en a aucun pour les esclaves : on ne faisait pas assez de cas de ces hommes, pour croire que l'état dût s'informer de leur nombre : c'était un soin qu'on laissait au propriétaire, qui savait probablement le compte de ses gens comme celui de ses bœufs et de ses moutons, et qui n'imaginait pas que l'un méritât plus que l'autre de figurer dans les archives de l'état.

Malgré ce silence des écrivains anciens, on peut arriver à connaître assez exactement le nombre des esclaves. En effet on sait à très peu près quel était le nombre d'arpens mis chaque année en culture, et on peut ainsi évaluer exactement les récoltes. De plus, on a des données assez exactes sur l'importation annuelle de blé, de sorte que l'on a la consommation totale de chaque année. Maintenant, si de ce total on déduit la partie qui servait à la nourriture de la population libre, l'excédant représentera la consommation de la population esclave, et, en divisant ce nombre par celui qui indique la consommation annuelle moyenne d'un individu, on aura très approximativement le nombre des esclaves.

En faisant un pareil calcul, il faut distinguer soigneusement la population des villes de celle des campagnes. Dans les villes, en effet, on consomme beaucoup moins en blé, parce qu'on fait usage d'une plus grande quantité d'autres alimens. A Paris, par exemple, la consommation annuelle moyenne est de trois cent quarante-trois livres par individu, ce qui fait moins d'une livre par jour ; mais, si on jugeait par ce seul fait de la consommation totale pour la France, on serait de beaucoup au-dessous du chiffre véritable. Paris fait même exception entre les villes ; car pour les populations urbaines, prises en masse, la moyenne de la consommation journalière est bien près d'atteindre à une livre et un quart. Pour les populations rurales, cette moyenne dépasse une livre et demie.

La différence que nous venons de signaler entre la consommation des citadins et des campagnards existait de même pour l'Italie ancienne ; ainsi, pour une famille urbaine, la moyenne journalière était de deux livres par individu ; pour une famille rurale, elle était de deux livres trois quarts à trois livres cinq onces : cette consommation était, comme on le voit, beaucoup plus grande que celle des temps modernes, et M. Dureau attribue la différence à l'imperfection des procédés de mouture et de panification.

La séance est terminée par la lecture de la seconde partie d'un mémoire de M. Raucourt sur le travail des forçats. Les considérations que l'auteur y développe étant, par leur nature, tout-à-fait étrangères aux sujets dont s'occupe l'Académie des sciences, nous nous abstiendrons d'en parler.

Dans la séance du 23 avril, on lit un mémoire de MM. Serres et Noirnat sur la nature et le traitement de choléra-morbus. Ces deux médecins ont trouvé, dans le canal intestinal des personnes qui avaient succombé au choléra, des altérations qui rappellent celles que l'un d'eux (M. Serres) avait observées depuis long-temps chez des individus morts de fièvres entéro-mésentériques. Dans les deux maladies, il y a un développement insolite des glandes de peyer. De plus, dans la fièvre entéro-mésentérique, on observe quelquefois à côté

des pustules formées par les glandes de peyer des cryptes granuleux, connus sous le nom de glandules de Brunner; or, ces glandules qui, dans la fièvre entéro-mésentérique, forment exception, sont, au contraire, dans le cas du choléra de Paris, le caractère dominant. Elles sont si nombreuses, si rapprochées chez les sujets morts du choléra, que toute la membrane muqueuse, quand on la regarde à travers le jour, paraît granulée comme l'est la peau chez les personnes affectées de la gale. C'est cette circonstance qui a déterminé M. Serres à désigner les deux degrés de la maladie par les noms de *psorenterie* et *psorenterite*, appliquant le premier à ce que l'on pourrait nommer le choléra bleu, le choléra sans inflammation, l'autre au choléra inflammatoire, au choléra violacé.

M. Serres entre dans des détails assez longs sur les lésions qu'on observe après la mort chez les individus atteints de psorenterie et de psorenterite, et signale les symptômes qui font d'avance prévoir le genre de lésions que l'autopsie devra montrer plus tard. Il fait remarquer que, lorsque la psorenterie a eu une terminaison heureuse, elle s'est transformée en psorenterite ou en d'autres termes, que le choléra inflammatoire a, chez ces individus, succédé au choléra non inflammatoire. Il est inutile de dire que, quand cette transformation s'opère, elle exige un changement correspondant dans le mode de traitement.

La séance est terminée par la lecture d'un mémoire de M. Duhamel sur les vibrations d'un système quelconque de points matériels.

Dans la séance du 30, nous aurons à parler seulement d'une communication de M. Chevreul relativement à la présence du cuivre dans les alimens. La commission chargée d'examiner les bouillons de la compagnie hollandaise avait reconnu dans tous ces bouillons, soit qu'ils fussent préparés dans des vases de ferblanc, de cuivre ou de faïence vernissée, la présence d'une petite quantité de cuivre, quantité à la vérité si minime, qu'elle ne pouvait évidemment avoir aucune inflnence fâcheuse sur la santé des hommes. Les membres de la commission pensèrent que ce cuivre pouvait provenir de la viande, et on sait en effet que M. Sarzau a signalé ce métal comme existant dans le sang et par conséquent dans la chair musculaire. L'analyse qu'ils firent de certaines portions de viande de boucherie confirma la commission dans cette opinion.

M. Chevreul a récemment repris ces expériences, et, opérant sur des morceaux de chair de bœuf, de veau et de mouton, qu'il avait lui-même détachées d'animaux récemment tués, il lui a été impossible d'y découvrir aucune parcelle de cuivre; cependant la quantité de viande sur laquelle il agissait était au moins égale à celle qu'on avait employée dans le précédent essai.

M. Chevreul a ensuite cherché le cuivre dans les grains de froment, qu'il avait lui-même détachés de l'épi. Deux cents grains de froment ne lui ont pas donné une trace de cuivre; cependant, comme cette quantité est de beaucoup inférieure à celle que M. Sarzau a brûlée, les nouveaux résultats obtenus dans cette seconde expérience sont loin d'être aussi décisifs que ceux de la première.

ROULIN. (1)

(1) La place nous manque pour donner aujourd'hui les mois de mai et de juin; nous les renvoyons à la prochaine livraison.

VOYAGE EN ANGLETERRE,

PAR UN PRINCE ALLEMAND. (1)

La traversée. — La douane anglaise. — La bourse perdue. — *Regent's Park.* — Le pont de Waterloo. — Auberges. — Bazars. — Chiswick. — La ménagerie. — La vie de la cité. — Un génie universel. — La bourse et la banque. — Garroway. — Le bois à pendre. — Rotschild. — Néron. — L'éléphant et l'ambassadeur de Wurtemberg. — Histoire du jeune Montague. — Les orgues de Barbarie. — Le polichinelle anglais. — Sa vie et sa mort. — Départ de Londres. — Cheltenham. — *Comfort* en Angleterre. — Les eaux. — Les promenades. — Sources de la Tamise. — Lakintonhill. — Jardins de Thé. — Le champ de bataille de Tewksbury. — Worcester. — Le roi Jean. — Le tombeau du prince Arthur. — La vallée de Llangollen. — Les célèbres demoiselles. — Rencontre à Ponty-Glin. — Les montagnes.

Londres, le 5 octobre 1826.

J'ai eu une traversée très malheureuse : une bourrasque, le mal de mer, quarante heures de navigation au lieu de vingt,

(1) Le prince Puschkler-Muskau est l'auteur de ce curieux ouvrage, qui jouit d'une grande réputation en Allemagne, et dont la singularité est telle que les vingt-cinq dernières lettres ont été publiées avant les premières. Nous prions donc les lecteurs de ne pas s'étonner du peu de régularité de ces fragmens.

et, pour nous achever de peindre, nous avons échoué sur un banc de sable dans la Tamise, où il nous a fallu séjourner six heures avant que la marée nous mît à flot. Voilà un désagréable évènement de ce voyage.

Je ne sais si jadis (il y a dix ans que je quittai l'Angleterre pour la première fois), si jadis mes yeux n'embellissaient pas ce que je voyais, ou si depuis mon imagination peignait à mon insu de plus brillantes couleurs l'image éloignée; mais cette fois je trouvai que les villes s'offraient à moi sur les deux rives moins pittoresques et moins fraîches que jadis, bien que j'aperçusse de temps en temps de magnifiques groupes d'arbres et de jolies maisons de campagne. Ici, comme dans le nord de l'Allemagne, le feuillage des arbres défiguresouvent le paysage, si grande est la quantité qui environne tous les champs, et qui coupe trop souvent la vue comme dans la Silésie, d'ailleurs si belle. Parmi les passagers se trouvait un Anglais, qui revenait récemment de Herrnhut et des bains de M. *** Je me divertissais beaucoup à écouter ses jugemens. Tu peux te faire une idée de la diversité des goûts, en sachant que cet homme admirait surtout ces contrées nues, seulement à cause de l'immensité de leur *ever-green woods*. C'est ainsi qu'il désignait les monotones bois de pins, qui nous semblent si insupportables, mais qui sont une rareté très estimée en Angleterre, où les pins sont plantés à grand'peine dans les parcs, quoiqu'ils y viennent fort mal. Un Américain était fort scandalisé d'avoir eu le mal de mer dans cette misérable traversée, tandis qu'il n'en avait jamais été atteint dans des voyages d'Amérique à Rotterdam; et un planteur de Démérari, qui gelait constamment, se plaignait de l'impolitique abolition du commerce des esclaves, qui amenerait bientôt, selon lui, la ruine totale des colonies; car, disait-il, un esclave ou un indigène ne travaille jamais sans y être forcé, et, pour vivre, il n'a pas besoin de travailler: le magnifique climat et l'excellent pays lui offrant un toit et une nourriture. Pour les Européens, ilsne peuvent pas travailler à cause de la chaleur. Il ne reste donc que cette alternative des colonies avec des esclaves, ou pas de colonies: c'était ce qu'on savait fort bien; mais on avait un tout autre but dans cette affaire; et on l'avait caché sous un étalage philantropique: ces sont ses propres termes. Au reste, il ajouta que, dans l'intérêt même des maîtres, les esclaves étaient déjà beaucoup mieux traités que les paysans irlandais, par exemple,

et qu'il avait vu en Europe des domestiques bien plus malheureux que des noirs. Je cherchai à détourner la conversation de cet objet si douloureux pour un philantrope, et je me fis décrire par l'Américain la vie de la Guyane et la magnificence de ses forêts primitives, entretien bien plus intéressant qui me causa une sorte de mal du pays pour cette merveilleuse nature où tout est si magnifique et où l'homme seul est mesquin.

L'élément risible de notre traversée était une dame anglaise, qui, avec une volubilité rare, cherchait à chaque occasion à faire une conversation en français: elle n'était déjà plus dans la fleur de l'âge ; mais elle savait réparer ce défaut par une toilette très soignée, qui ne lui manqua pas un instant même sur le navire. Lorsqu'un peu tard, vers le matin, nous paraissions sur le pont, dans un état plus ou moins misérable, je l'y trouvais déjà établie dans un élégant négligé, et elle répondait joyeusement à mes plaintes, dans son large dialecte : *Comment! comment! vous n'avez pas pu dormir! Moi parfaitement, très comfortable, j'étais très chaudement couchée entre deux matelots, et je m'en porte à merveille. — Madame, dis-je, on comprend que vous ne craigniez pas la mer.* Au milieu de la seconde nuit, nous jetâmes l'ancre près du pont de Londres, le plus fatal événement qui puisse arriver à un voyageur, parce que la sévérité des douanes empêche de visiter le vaisseau avant dix heures du matin, heure à laquelle s'ouvrent les bureaux. Comme je ne voulais pas laisser mes domestiques allemands seuls avec ma voiture et mes bagages, et que j'avais également négligé de me procurer un logement et de me faire dispenser de la visite par mon ambassadeur, je fus forcé, dans l'état où je me trouvais, de passer la nuit dans une misérable taverne de matelots sur le rivage ; mais le lendemain je me servis avec succès de l'influence de la clé d'or, pour m'épargner une longue attente et des ennuis. Quelques douzaines de gants français, qui se trouvaient en toute innocence au milieu de mon linge, devinrent même invisibles, grâce à la vertu d'une guinée que je donnai.

Je m'échappai aussi vite que possible de la sale cité avec son tumulte semblable à celui d'une ruche d'abeilles ; mais il me fallut encore faire une longue route avec les chevaux de poste, avant d'arriver dans le *West end of the town*, où je repris mon ancien logement dans *Clarendon Hotel*. Mon vieil hôte, un Suisse, avait pendant ce temps quitté l'Angleterre pour un

un pays encore inconnu jusqu'ici; mais son fils avait pris sa place, et celui-ci me reçut avec toutes les attentions respectueuses que les hôtes anglais, et particulièrement tous ceux qui vivent ici de l'argent d'autrui, ont coutume d'employer. Il me rendit aussitôt un véritable service; car j'avais à peine reposé une heure, que je me souvins d'avoir oublié, dans le trouble de la nuit, une bourse de 80 souverains dans la commode de ma chambre. M. Jacquier, qui connaissait fort bien le terrein de l'Angleterre, haussa les épaules, et envoya cependant sans retard un homme de confiance, qui prit une barque, et s'en alla chercher ce que j'avais perdu. Le désordre qui règne dans ces misérables hôtels des faubourgs me sauva. Notre messager trouva la chambre encore en désordre, et à la surprise peut-être désagréable des gens de la maison, la bourse où je l'avais laissée. Londres est en ce moment dénué d'élégance et de monde fashionable. A peine voit-on passer de temps en temps un carrosse. Il ne reste plus que quelques représentans du beau monde; en revanche l'immense ville est pleine de crotte et de brouillards, et les rues macadamisées, semblables à une grande route défoncée, car tout l'ancien pavé a été arraché et remplacé par de petits morceaux de granit, joints avec de la fonte, qui font rouler doucement les voitures et diminuent le bruit, mais changent la ville en un marais. Sans les excellens trottoirs, il faudrait marcher sur des échasses comme dans les landes de Bordeaux: aussi les Anglaises communes portent-elles quelque chose de semblable en fer à leurs grands pieds.

Cependant la ville a beaucoup gagné par la rue du Régent, Portland-Place et Regent's Parke; maintenant elle ressemble, dans cette partie, à une résidence et non plus comme autrefois à une immense capitale pour des *shop-keeper,* selon l'expression de Napoléon. D'où vient que le pauvre M. Nash (un architecte du roi fort influent, à qui l'on doit ces améliorations), ait été mal traité par certain connaisseur? On ne peut nier que tous les styles soient mêlés dans ces édifices, et que l'ensemble en soit souvent plus baroque qu'imposant, mais, à mon sens, la nation lui doit encore quelque reconnaissance pour avoir entrepris des travaux aussi gigantesques. Au reste, la plus grande partie de ses plans est encore *in petto;* mais avec la manie générale de bâtir et l'argent des Anglais, ils s'exécuteront certainement avec promptitude. Sans doute, il ne faut pas

regarder trop rigoureusement les détails. Ainsi la tour qui sert de point de vue pour *Regent's-Street,* et qui finit en aiguille, est une pauvre conception, et rien n'est plus comique que les caricatures que l'on en a faites; on y voit le petit monsieur Nash botté, éperoné et fiché sur cette pointe avec cette inscription : *national taste,* on prononce *nashional.*

On pourrait encore signaler beaucoup d'énormités semblables. Ainsi à un balcon qui orne le grand palais de *Regent's Park,* on a plaqué sur la muraille quatre figures, dont la signification reste une énigme. Leur costume ressemble à une sorte de robe de chambre d'où l'on peut du moins conclure qu'on a voulu faire des personnages humains. Peut-être sont-ce des emblêmes pour un lazaret, car ce palais, comme celui de Potsdam, n'a d'apparence que par sa façade; en réalité, il se compose d'une foule de petites maisons qui servent à toutes sortes de métiers, et qui sont la demeure d'une multitude de gens différens.

Pour ce qui est de la partie champêtre dans ce parc, et surtout ce qui concerne les eaux, l'architecte est irréprochable. On croit voir devant soi un large fleuve promener ses ondes entre deux rives couvertes d'épais ombrages, et séparé en plusieurs branches, tandis qu'on n'a réellement qu'un fossé creusé avec peine, et une eau dormante, renfermée, mais assez claire. Un ravissant paysage comme celui-ci avec des collines s'élevant à l'horizon, et environné, pendant tout l'espace d'un mille, d'un long cercle de bâtimens magnifiques, est certainement un établissement digne de la capitale du monde, et n'aura pas d'égal lorsque les jeunes arbres seront devenus de vieux géants. Beaucoup d'anciennes rues ont été renversées pour cette entreprise et depuis dix ans, plus de soixante mille maisons neuves ont été bâties dans cette partie de la ville. C'est, il me semble, une beauté particulière des nouvelles rues, que toutes larges qu'elles sont, elles ne s'élancent pas absolument en ligne étroite, mais forment des courbures comme les chemins d'un parc. Si Londres obtient des quais, et si l'église de Saint-Paul est déblayée comme le projetait l'habile colonel Trench, elle surpassera toutes les capitales en magnificence, comme elle les surpasse déjà en grandeur.

A la tête des nouveaux ponts, il faut placer celui de Waterloo, qui a fait perdre 300,000 livres sterling aux entrepreneurs; long de 12,000 pieds, et pourvu d'une balustrade de

granit, avec cela presque toujours désert, il offre une promenade agréable pendant laquelle on jouit des belles vues du fleuve, dont les bords présentent un orgueilleux mélange de palais, de vaisseaux et de tours, en tant que le brouillard permet de les contempler. L'arrangement par lequel les receveurs du péage du pont contrôlent leur recette, me parut tout nouveau. Le tourniquet de fer à travers lequel il faut passer, et qui a la forme ordinaire, celle d'une croix, est tellement arrangé, qu'il ne cède chaque fois que d'un quart de cercle, juste autant qu'il est nécessaire pour donner passage à une personne; et au même moment, par un certain mécanisme, une marque tombe sous le pont dans une boîte fermée. Un pareil arrangement a lieu pour les voitures, et le soir, les propriétaires n'ont besoin que de compter les marques pour savoir combien de piétons et de chevaux ont passé sur le pont dans la journée. On paie un penny par piéton, et 3 pences pour un cheval. D'après cette taxe, on comptait sur une recette journalière de 300 livres sterling; mais il est rare qu'elle s'élève au-dessus de 50.

Le 4 octobre.

Ce qui te plairait surtout ici, c'est l'extrême propreté de toutes les maisons, la grande commodité des meubles, les manières et la gentillesse des domestiques. Il est vrai que tout ce qui tient au luxe est mille fois plus cher qu'autre part (le nécessaire n'est, après tout, pas beaucoup plus cher qu'ailleurs); mais on trouve aussi six fois plus de comfort. Ainsi, dans les hôtels, tout est infiniment plus riche, et en plus grande abondance que sur le continent. Le lit, par exemple, qui consiste en trois matelas placés les uns sur les autres, est assez grand pour donner place à deux ou trois personnes, et lorsque les rideaux du baldaquin carré qui repose sur quatre fortes colonnes d'acajou sont tirés, on se trouve comme dans un petit cabinet dont l'espace suffirait à loger en France un honnête homme. Sur votre table de toilette, vous ne trouvez pas seulement une misérable bouteille d'eau avec une seule jatte de fayence, ou une cuvette d'argile surmontée d'un mouchoir de poche allongé en forme de



serviette, comme dans les hôtels de France ou d'Allemagne, et même dans quelques maisons particulières; mais de véritables petits bassins de porcelaine chinoise, dans lesquels on peut plonger sans peine la moitié du corps; par-là-dessus des robinets, qui vous livrent en un moment toute l'eau fluviale dont vous avez besoin, une demi-douzaine de larges serviettes, une multitude de grandes et petites fioles de cristal, un haut miroir incliné, des bassins de pied, sans faire mention de toutes les autres commodités anonymes de la toilette dans la forme la plus élégante. Tout se présente si commodément à vous, que dès votre réveil vous êtes saisi d'une véritable fureur de bain. Si l'on a en outre besoin de quelque chose, au bruit de la sonnette se présente aussitôt avec une profonde révérence une fille nettement habillée, ou un garçon dans le costume et avec la bonne façon d'un valet-de-chambre adroit qui prend vos ordres avec respect. Point de ces valets mal peignés, en veste écourtée et en tablier vert, qui vous demandent d'un air d'activité oiseuse, et d'un ton stupide et hardi : que veut monsieur? ou : est-ici qu'on a sonné? et qui se sauvent déjà en courant avant d'avoir bien entendu ce qu'on veut d'eux. De bons tapis couvrent le plancher de toutes les chambres, et dans la cheminée de fer brillamment polie brûle un feu joyeux au lieu des planches sales, et du poële fumant et puant de nos hôtelleries paternelles. Si vous sortez, vous ne trouvez jamais un escalier mal propre, ni si parcimonieusement éclairé, que l'obscurité seule y soit visible; en outre dans toute la maison règnent nuit et jour la décence et le plus grand repos, et dans beaucoup d'hôtels, chaque appartement un peu vaste a son escalier particulier, de sorte qu'on n'est jamais en contact avec les autres voyageurs.

A table règne une profusion de linge blanc, d'ustensiles brillamment nettoyés, une élégance qui ne laisse rien à desirer; la domesticité est toujours là quand on a besoin d'elle, et ne s'empresse pas pourtant autour de vous. Ordinairement l'hôte se présente au commencement du dîner, pour s'informer si vous êtes content de tout. Bref, on n'oublie dans un bon hôtel rien de ce qu'un particulier à son aise trouverait dans sa propre maison. Sans doute le mémoire est proportionné à ces attentions, et les *waiters* sont aussi bien payés que vos propres domestiques. Dans les premiers hôtels, un garçon ne se contente pas à moins de 2 livres sterling par semaine. Les *pour-boire* sont en géné-

ral plus à l'ordre du jour en Angleterre qu'en aucun pays du monde, et on les exige avec une effronterie rare, même à l'église.

J'ai visité aujourd'hui quelques bazars, qui, depuis plusieurs années, sont devenus très communs, et qui offrent beaucoup de commodités aux acheteurs; le bazard que l'on nomme *Horse Bazar* est bâti sur la plus grande échelle, et rassemble tous les jours une foule immense. Il se compose de plusieurs longs bâtimens, où sous des galeries et des salles sans fin, on trouve d'abord des centaines de voitures et de véhicules de toute espèce, vieux et nouveaux, mais tout fraîchement peints. Dans d'autres salles sont exposés des porcelaines, des objets de toilette, des cristaux, des miroirs, de la quincaillerie, des jouets, et jusqu'à des oiseaux des tropiques, et des collections de papillons. On arrive enfin au milieu de l'établissement, à un café en rotonde, dans une galerie vitrée. Là, tout en déjeûnant au milieu d'une société fort mêlée, il est vrai, on voit passer une multitude de chevaux sur lesquels on renchérit, et qui sont placés dans de belles écuries voisines où ils sont fort bien soignés, et où chacun peut envoyer les siens pour la vente. Quand un cheval est garanti par l'auctionnaire (*warranted sound*), on peut l'acheter en sûreté, le propriétaire de l'établissement en répond. Sans doute, ce n'est pas là que l'on trouve les meilleurs chevaux, mais assurément les moins chers; ces bazars, qui sont en grand nombre, sont fort dignes d'une petite promenade. En général, il est fort agréable de marcher sur les trottoirs de Londres, le long des riches boutiques qui ornent les rues, délassement fort varié surtout pour l'étranger.

Le 10 octobre.

Il y a quelques jours, je profitai d'un temps un peu clair pour visiter Chiswick, une *villa* du duc de Dewonshire, qui passe pour le plus élégant établissement de ce genre, qui soit en Angleterre, et que je n'avais vû que fort superficiellement, il y a quelques années, à une fête que donna le duc. Cette fois, je ne pus visiter les tableaux, parce qu'un hôte habitait la maison. Je

trouvai le jardin très changé, mais à peine à son avantage; car il y règne maintenant un mélange de régularité et d'irrégularité qui produit un désagréable effet. En général, la triste mode de planter les *pleasure-grounds* d'arbres rares et sur une seule ligne, s'est introduite depuis quelque temps en Angleterre, et donne anx parcs l'aspect d'une pépinière. M. Nash seul s'écarte de ce principe, et sous ce point de vue, les nouveaux jardins du roi à Buckingham-House sont de véritables modèles. Ce qui favorise particulièrement le jardinage en Angleterre, c'est la douceur du climat. Le laurier-rose et le laurier de Portugal, les accacias, le rododindron, ne gèlent jamais, et fournissent l'hiver et l'été des haies magnifiques chargées de fleurs et de baies; les magnolias ont rarement besoin d'être couverts; les camelias même passent l'hiver dans des lieux abrités sous une simple cloche. Le gazon conserve tout l'hiver sa belle fraîcheur. Dans cette saison, il est même beaucoup plus beau que dans l'été. Mais en ce moment, dans l'automne, toute la végétation est dans son plus grand éclat. Un bel effet du parc de Chiswick est un arbre isolé qui s'élève devant la maison, dépouillé depuis le tronc jusqu'à son sommet, et sous lequel on aperçoit tout le jardin, et une grande partie du domaine; c'est une bonne idée pour un jardin de paysage, et je te la recommande. L'allée de cèdres de ce lieu est célèbre, et elle atteint à la hauteur de nos plus vieux pins. Il est remarquable que nulle part en Angleterre, les orangers n'arrivent à un grand développement; cette partie du jardinage est aussi fort mesquine.

Je vis pour la première fois dans les serres le grand ananas dit de providence, dont chaque fruit pèse jusqu'à douze livres. Malheureusement Chiswick n'a que des eaux dormantes et quelquefois si basses, que l'éléphant qui est dans la ménagerie du parc, pourrait les boire d'un trait, un jour de soif.

Après une heure d'une traversée rapide, à travers une double rangée de villas et de maisons de campagne de tout genre, au milieu du tumulte des cavaliers, des voitures de campagne et des tombereaux de charbon, attelés de chevaux gigantesques, et entre tout cela de belles vues accidentelles sur la Tamise, j'arrivai de nouveau à Hyde-Park's corner et je revins m'enterrer dans le labyrinthe de l'incommensurable ville.

Le jour suivant, je visitai la Cité avec mon laquais de louage, Suisse qui a voyagé en Egypte, en Syrie, en Sibérie et en

Amérique, qui a publié un livre de poste russe, qui a apporté à Londres la première nouvelle de la prise de Hambourg par Tettenborn, et de plus un cosaque en nature, qui a montré la marche triomphale de Napoléon dans Paris, le jour de son couronnement, pour cinq schellings de prix d'entrée, qui parle en outre couramment la plupart des langues de l'Europe, et qui par conséquent n'est pas trop payé avec une demi-guinée par jour. Il est aussi fort bon à employer comme médecin, car il a recueilli beaucoup d'arcanes et de recettes dans ses voyages, il a des remèdes pour tous les maux et je ne sais combien de manières de faire le punch. Guidé par ce génie universel, j'abordai d'abord la Bourse, *Royal Exchange*.

En d'autres lieux, la Bourse a un aspect mercantile, mais ici elle est absolument historique. Les statues imposantes des souverains anglais rangées en cercle, et parmi lesquelles se distinguent celles d'Henri VIII et d'Elizabeth, ainsi que la digne et gothique architecture, réveillent des sentimens poétiques auxquels la pensée d'un commerce aussi immense que celui dont Londres est l'entrepôt, donne une portée encore plus sérieuse. La grande cour de la Bourse est entourée d'arcades couvertes, où des inscriptions indiquent aux marchands de toutes les nations leur lieu de réunion. Au milieu de la cour s'élève une statue de Charles II, qui a bâti le palais. Son port et son attitude indiquent parfaitement l'homme tel que le peint l'histoire : sans beauté, mais cependant pas sans grâce; ses traits demi-sérieux annoncent une étourderie profondément enracinée et une vive ironie, fruit d'une médiocrité qui fit de ce prince un roué aussi aimable et aussi insouciant qu'un mauvais régent. Dans des niches pratiquées au second étage, sont les bustes de quelques autres dominateurs de l'Angleterre. J'ai déjà nommé Henri VIII et la reine Elisabeth, qui attireraient même les regards sans les souvenirs qui s'y mêlent : Henri, gras et bien dispos, ayant l'air, pour ainsi dire, joyeusement cruel; Elizabeth, mâle et vigoureuse, et cependant d'un air de méchanceté féminine. Les bustes sont certainement faits d'après les meilleurs originaux de Holbein. A cet étage se trouve le célèbre café Lloyd, le plus sale local de ce genre qui soit à Londres, où l'on ne dirait pas qu'on y commerce chaque jour pour des millions. Aussi y trouve-t-on plus de papier et de plumes que de rafraîchissemens.

Tout près de là est le bel et immense édifice de la banque

d'Angleterre, avec une multitude de grandes et petites salles éclairées d'en haut et où sont placés les différens comptoirs; des centaines de commis travaillent et conduisent mécaniquement ces colossales affaires. A cette vue le *nil admirari* devient assez difficile, surtout pour un pauvre Allemand qui admire volontiers; en effet, en entrant dans Bullion-Office où l'on conserve les lingots, les monceaux d'or et d'argent qui s'y trouvent semblent réaliser les trésors des *Mille et une nuits*.

De là je me rendis à l'hôtel-de-ville où parlait justement le lord maire, autrefois simple libraire, mais qui ne représentait pas mal sous son manteau bleu avec une chaîne d'or, et qui avait des façons toutes monarchiques. Le lieu de la scène était une salle d'une médiocre grandeur, remplie à moitié par la plus basse populace. Il était question du thème le plus fréquent en Angleterre, d'un vol, et comme le coupable, qui semblait aussi impudent qu'ennuyé, avoua la chose sans trop de détour, le drame eut une fin très prompte.

Et nous continuâmes d'errer dans la cité tumultueuse où l'on se perdrait comme un atôme, si on ne surveillait sa personne à droite et à gauche, pour ne pas être embroché par le brancard d'un cabriolet qui vient trop près du trottoir, ou écrasé par une diligence, arche énorme qui roule avec fracas.

Enfin nous arrivâmes à un café sans apparence et horriblement obscur nommé *Garroway's Coffeehouse*, dans un misérable local où l'on met chaque jour à l'encan des domaines et des palais d'une valeur presqu'inexprimable. Nous nous assîmes fort sérieusement, comme si nous étions très curieux de faire de telles acquisitions, et nous admirâmes l'amabilité rare et l'adresse presque incroyable du commissaire-priseur chargé d'exciter l'envie d'acheter chez ses auditeurs.

Il se présenta avec un bel habit noir et une perruque, comme un professeur dans toute la dignité de sa chaire. Sur chaque domaine, il tenait un charmant discours qu'il ne manquait pas d'assaisonner de beaucoup de plaisanteries, et en même temps louant si fort chaque objet, qu'on aurait juré que toutes ces choses se vendaient pour la plus mince bagatelle. Mon domestique de place me conta que ce célèbre commissaire-priseur avait été enveloppé précédemment dans un procès désagréable. Il avait fait monter très haut un bien de campagne en louant surtout la situation romantique *du hanging wood* (bois à pendre) qui se

trouvait dans le voisinage. C'est une sorte de bois qui est très estimé en Angleterre, dont on fait ordinairement des bières, des boîtes de deuil, etc., etc. Un acheteur se laissa entraîner, et en fit l'acquisition sans voir le domaine, comme il est presque toujours d'usage dans ces sortes de marchés. Lorsqu'il alla visiter sa nouvelle terre, il la trouva presque entièrement dépouillée d'arbres, et tout le *hanging wood* qu'il y vit, consistait en une potence qui en était proche.

Comment aurais-je pu visiter la cité, sans visiter son véritable *lion*, son dominateur, en un mot Rothschild?

Ici il n'habite qu'un local de mince apparence, car son hôtel se trouve dans le *West end of the town*. Dans la petite cour du comptoir, je trouvai le chemin barré par un chariot chargé de barres d'argent, et j'eus peine à parvenir jusqu'à cet allié principal de la sainte alliance. Je rencontrai chez lui le consul de Russie qui venait faire sa cour. C'était un homme fin et sensé, qui savait jouer son rôle dans la perfection, et qui accordait fort bien ses manières respectueuses avec une certaine dignité d'autant plus difficile que l'autocrate de la cité faisait moins de cérémonies. Après que je lui eus remis ma lettre de crédit, il me dit avec ironie que nous étions fort heureux, nous autres gens riches, de pouvoir nous amuser, et de courir le monde, tandis que lui, pauvre homme, était obligé de porter des fardeaux si pesans; et il continua à se plaindre de ce que pas un seul pauvre diable n'arrivait en Angleterre sans lui demander quelque chose. La veille encore, dit-il, un Russe était venu mendier chez lui, ce qui fit faire une grimace aigre-douce au consul, et, reprit-il, les Allemands ne me laissent pas un moment de tranquillité. Ce fut mon tour de faire bonne contenance. Lorsque la conversation se tourna ensuite vers les affaires politiques, nous lui accordâmes fort gracieusement que sans lui l'Europe ne pourrait pas exister, mais il s'en défendit avec modestie, et dit en souriant : « Oh! non, c'est une plaisanterie que vous faites, je ne suis rien de plus qu'un domestique dont on est content, parce qu'il fait bien les affaires qu'on lui confie, et à qui on laisse gagner quelque chose par reconnaissance. » Ceci fut dit dans un langage tout particulier, demi-anglais, demi-allemand, mais avec une assurance imposante. Ce langage original me parut très caractéristique dans un homme auquel on ne peut refuser une sorte de génie, et à sa façon un grand

caractère. De *Royal Exchange*, où l'on voit les négocians, j'allai, toujours conséquent dans ma manière de visiter l'Angleterre, à *Exeter Echange*, où l'on voit les animaux étrangers en leur qualité de représentans des colonies. Là, je rencontrai de nouveau un lion, mais cette fois un lion véritable, nommé Néron, qui, outre ses manières apprivoisées qui le distinguent dans notre climat, a encore le mérite d'avoir donné six générations de lions nationaux à l'Angleterre. Il est d'une grandeur énorme et d'un aspect vénérable, mais il se repose maintenant sur ses lauriers, et dort royalement presque tout le jour. S'il se réveille de mauvaise humeur, son rugissement fait encore trembler tous les animaux ordinaires qui l'entourent. Ceux-ci consistent en créatures de toutes les espèces, en éléphans, en tigres, en léopards, en hyènes, en zèbres, en singes, en condors, en perroquets, et en oiseaux de toutes les zones. Il est singulier que tous ces animaux demeurent au second et au troisième étage. Ce grand assortiment et le bon marché surtout attirent beaucoup de chalans. L'ambassadeur du dernier roi de Wurtemberg avait, il m'en souvient, beaucoup plus à faire en ce lieu qu'à Saint-James et dans Downing-Street. Je sais même qu'il manqua de perdre son poste à cause d'une grande tortue qu'il avait à se procurer.

En revenant à mon hôtel, nous passâmes devant un palais qui fournit à M. Tournier, mon cicerone, l'occasion de me faire l'histoire suivante.

Ce palais était celui de la maison de Montague, que Shakespeare a placée à Vérone, et dont l'unique héritier fut volé à l'âge d'un an, sans qu'on entendît plus parler de lui. Après huit années de recherches inutiles, le maître ramoneur du quartier envoya un jour, pour nettoyer la cheminée de la chambre à coucher de lady Montague, un petit garçon dans lequel, par un heureux hasard et à un signe particulier, on reconnut l'enfant perdu : anecdote qui donna lieu plus tard à un vaudeville français. En mémoire d'un bonheur aussi inespéré, lady Montague donna long-temps, et je crois qu'il en reste encore quelque vestige, une grande fête annuelle à la corporation des ramoneurs, solennité à laquelle elle assistait avec toute sa maison en habits de fête, et où elle s'occupait elle-même du bien-être de ses hôtes. L'enfant devint plus tard un jeune homme très distingué, mais très excentrique et très fougueux, qui trouvait son plaisir dans des divertissemens extraordinaires et dans les longs voya-

ges qu'il fit dans des contrées inconnues. Un de ses amis qu'il aimait beaucoup, M. Barnett, l'accompagna dans ses excursions.

Il avait déjà parcouru plusieurs parties du monde, lorsque, en 1790, mon domestique de place Tournier l'accompagna en Suisse en qualité de valet de chambre, à son dire du moins. Arrivé à Shaffhouse, le lord eut la malheureuse idée de descendre la chute du Rhin dans un canot. Un ecclésiastique de l'endroit et beaucoup d'autres gens supplièrent le jeune étourdi de se désister d'une aussi folle entreprise. On voulut même employer les soldats de la ville pour l'en empêcher, mais il paraît qu'il trompa leur surveillance. Bref, après avoir envoyé auparavant un canot vide en avant-coureur, pour lui servir d'épreuve, et qui sauva heureusement sa vie de bois, il le suivit lui-même en compagnie de son ami. M. Barnett avait, il est vrai, employé toute son éloquence à détourner l'entêté lord de sa résolution; mais lorsque celui-ci s'écria : « Quoi! Barnett, tu as parcouru le monde entier avec moi, tu as loyalement soutenu tous les dangers, et tu veux m'abandonner maintenant pour un enfantillage! » Alors Barnett se rendit en haussant les épaules, et se plaça dans l'aventureuse barque.

Ils voguèrent d'abord doucement et lentement, puis avec une rapidité toujours croissante, tandis que des milliers de spectateurs contemplaient en tremblant ce trajet hasardeux. Ce que chacun avait prévu arriva. La barque toucha la pointe des récifs et chavira. Les deux passagers reparurent encore une fois entre les rochers, et le roulement des vagues étouffa leurs cris qu'on entendit encore par intervalles. Bientôt ils disparurent entièrement; et, quoique pendant des mois entiers, et sans épargner les dépenses, on fît chercher leurs corps jusqu'à l'embouchure du Rhin en Hollande, en promettant de grosses sommes à qui les retrouverait, on n'entendit plus parler d'eux. Ils dorment inconnus dans les profondeurs des eaux.

Il est singulier que le même jour qui vit leur mort, le château héréditaire des Montague, dans le Sussex, brûla de fond en comble. La malheureuse mère ne survécut que d'un an à la mort de son fils, perdu pour la seconde fois, et cette fois d'une manière irréparable.

Londres, le 25 novembre.

Ma bien aimée !

C'est quelquefois pour moi un véritable besoin de passer une journée seul à la maison, et là de vivre dans une sorte d'inanition rêveuse, où je repasse tant de choses éloignées, anciennes et nouvelles, jusqu'à ce que, par le mélange de toutes ces nuances, il se forme une sorte de vapeur qui s'étend sur le tout, et qui efface les dissonances de la vie dans une sensation douce et sans objet. On est très bien soutenu dans de telles dispositions par les orgues portatives, qui me sont ordinairement très insupportables, et qui retentissent dans toutes les rues jour et nuit. Ces instrumens sonnent aussi cent mélodies à-la-fois, dont le tourbillon mêlé forme une musique qui se perd comme un rêve.

Mais un autre jeu des rues de ce pays est bien plus amusant, c'est une véritable comédie nationale, qui mérite un éclaircissement plus précis, et qui m'a valu aujourd'hui une agréable distraction à ma fenêtre.

C'est Punch l'anglais, tout-à-fait différent du Pulcinella italien, dont j'ai copié moi-même fidèlement l'image au moment où il tue sa femme; car c'est bien le plus damné comique que j'aie jamais rencontré, tout-à-fait sans conscience, comme le bois dont il est fait, et un peu aussi comme la classe de la nation qu'il représente.

Punch a en lui, comme son homonyme, quelque chose de l'arac, du citron et du sucre : fort, acide et doux, et avec cela d'un caractère assez semblable à l'ivresse que produisent tous ces ingrédiens. Par là-dessus, c'est l'égoïste le plus accompli que porte la terre et qui ne doute jamais de rien. Avec sa gaîté et son humeur sans frein, il triomphe de tout, rit des lois, des hommes, et même du diable, et montre l'Anglais en partie tel qu'il est et en partie tel qu'il devrait être. Mais permets que je peigne Punch, pour ainsi dire, avec ses propres paroles, et que je te communique quelques fragmens de sa biographie.

En sa qualité de descendant de Pulcinella d'Acerra, c'est d'abord, sans aucun doute, un vieux gentilhomme, et Arlequin, Clown et l'Allemand Casperle appartiennent à sa famille; mais à cause de sa grande hardiesse, il peut passer pour le chef de la race. A la vérité, il n'est pas dévot; mais, en bon Anglais, il va, sans aucun doute, le dimanche à l'église, quoique aussitôt après il assomme à coups de poing le prêtre qui l'ennuie par quelque tentative de conversion. On ne peut le nier, Punch est un rude coquin, un personnage fort immoral, et ce n'est pas pour rien qu'il est de bois. Personne, par exemple, ne peut mieux boxer, car il ne sent pas les coups des autres, et on ne peut résister aux siens. Avec cela, c'est un véritable Turc, vu le peu de cas qu'il fait d'une vie humaine. Il ne souffre aucune contradiction, et s'inquiète fort peu du diable; mais, en revanche, sous beaucoup de rapports, il faut admirer ses grandes qualités, la belle sensibilité de son cœur, sa constante bonne humeur, son égoïsme héroïque, sa satisfaction de lui-même que rien n'ébranle, sa causticité que rien ne décontenance; et la fourberie consommée avec laquelle il sait se tirer de chaque mauvais pas, et qui le fait triompher à la fin de tous ses antagonistes, jette un brillant lustre sur toutes les petites libertés qu'il se permet lorsqu'il s'agit de la vie des hommes. Ce n'est pas sans raison qu'on a trouvé un mélange de Richard III et de Falstaff dans sa personne. Il réunit aussi aux jambes torses et à la double bosse de Richard l'agréable obésité de Falstaff, plus le long nez italien et les yeux noirs étincelans.

Son habitation est une boîte élevée sur quatre tringles avec les décorations intérieures convenables, un théâtre qui se dresse en peu de secondes au lieu qu'on choisit, et autour duquel une draperie, qui tombe de tous côtés, cache l'âme de Punch, l'être qui le fait mouvoir, et qui lui prête la parole. Ce spectacle, qui s'ouvre journellement dans la rue, varie selon le talent de celui qui interprète Punch au public. Cependant l'ensemble de la représentation est presque toujours le même et à-peu-près tel que suit:

Dès que le rideau se lève, on entend Punch fredonner, derrière la scène, la chansonnette française : *Marlborough s'en va-t-en guerre,* et puis après, il paraît lui-même en dansant et de bonne humeur, et informe, en vers comiques, les spectateurs de son origine. Il se donne pour un joyeux et agréable compère, qui

fait volontiers des tours aux autres, mais qui n'en souffre guère, et qui ne se montre jamais doux et benin que vis-à-vis du beau sexe. Son argent, il le dépense volontiers et avec franchise. Son but est, en général, de passer la vie en riant et de devenir aussi gras et rond qu'il se peut faire. Avec les filles, il est, en tout état, un séducteur. C'est aussi un ami de la bonne chère, mais quand il n'a rien, prêt aussi à vivre de rien; et quand il faudra mourir, il en sera ce qu'il en sera. Alors, dit-il, la comédie de Punch prendra sa fin et la toile baissera. (M. Punch, ceci sent un peu l'athéisme, ce me semble!)

Après ce monologue, il crie derrière la scène pour appeler Judy, sa femme, qui ne vient point, mais qui, à la fin, lui envoie son chien à sa place. Punch le caline et le flatte, mais le méchant dogue le mord au nez et le retient par ce membre proéminent jusqu'après une longue bataille et de grosses plaisanteries du peu discret Punch, qui finit par le battre vigoureusement. Scaramouche, l'ami de la maison, arrive au milieu de tout ce tapage avec un gros bâton, et il entreprend Punch aussitôt en lui demandant pourquoi il bat le chien favori de Judy, qui n'a *jamais* mordu personne. — Et moi, je n'ai *jamais* battu un chien, répond Punch. — Mais, continue-t-il, qu'avez-vous là vous-même dans la main, mon cher Scaramouche? — Oh! rien, rien qu'un violon; voulez-vous en essayer le ton? Approchez un peu et écoutez cet admirable instrument. — Merci, merci, cher Scaramouche, répond Punch avec modestie, je distingue fort bien les tons de loin. Scaramouche ne se laisse cependant pas éloigner, et tout en s'accompagnant d'un chant fort agréable, en dansant et en agitant son bâton en cadence, il s'approche de Punch et lui donne, comme par hasard, un grand coup de bâton sur la tête. Punch fait comme s'il ne s'en apercevait pas, se met aussi à danser et prenant son temps, il arrache tout-à-coup le bâton des mains de Scaramouche, et lui donne pour débuter un coup si gentil, que la tête du pauvre Scaramouche roule devant ses pieds. — Ah! ah! s'écrie-t-il en riant, as-tu entendu le violon, mon pauvre Scaramouche? quels jolis sons il a ton instrument! tant que tu vivras, mon bon ami, tu n'en entendras jamais de plus beaux. — Mais où reste donc ma Judy? Ma douce Judy, pourquoi ne viens-tu pas?

Pendant ce soliloque, Punch a caché le corps de Scaramouche derrière un rideau, et Judy, le pendant féminin de son

mari, avec un nez encore plus monstrueux, arrive en faisant de grandes révérences. Il s'ensuit une scène fort tendre et fort comique, dans laquelle Punch s'informe aussi de son enfant. Judy va le chercher, et pendant son absence, Punch, dans un second monologue, s'extasie sur son bonheur comme père et comme époux. Dès que le petit monstre arrive, les deux époux peuvent à peine contenir leur joie et lui prodiguent les plus doux noms et les plus tendres caresses. Judy s'éloigne cependant pour vaquer aux soins du ménage, et laisse son nourrisson dans les bras du père, qui imite assez maladroitement les manières d'une nourrice et qui veut jouer avec l'enfant dont les cris deviennent fort peu agréables. Punch cherche d'abord à le calmer, mais bientôt il devient impatient, le bat, et comme le petit crie toujours plus fort, et finit même par lui laisser quelque chose sur les mains, la fureur le prend, et s'emportant en malédictions, il le jette par la croisée, précisément dans la rue, où il se rompt le cou en tombant au milieu des spectateurs. Punch se penche vivement au bord de la scène pour mieux l'apercevoir, fait quelques grimaces, hoche de la tête, et se met à danser et à chanter joyeusement, en vantant le bonheur d'être débarrassé d'un marmot et en se proposant d'en faire bientôt un autre.

Judy revient et s'informe avec effroi de sa progéniture. L'enfant est allé dormir, répond Punch avec abandon; mais il finit par convenir qu'en jouant avec lui, il est tombé, par accident, du haut de la fenêtre. Judy ne se possède plus, elle s'arrache les cheveux, et fait à Punch les plus effroyables reproches. C'est en vain qu'il lui promet *la pace di Marcolfa* (1), elle ne veut rien entendre et se sauve en le menaçant.

Punch se tient le ventre de rire, il danse encore, et dans l'excès de sa joie, il se cogne la tête contre les quatre murailles, lorsque tout doucement Judy se présente derrière lui, armée d'un manche à balai et le travaille de toutes ses forces.

Punch lui donne de fort belles paroles; il lui promet de ne

(1) Tout le monde connaît en Italie *la pace di Marcolfa*. La bonne femme de l'honnête Bertoldo (dans le vieux roman de ce nom) dit à la reine que lorsqu'elle s'est disputée tout le jour avec son mari, ils font la paix le soir, et que souvent elle dispute rien que pour faire la paix.

plus jeter d'enfant par les fenêtres, et la prie de ne pas prendre trop haut *cette plaisanterie;* mais rien n'y faisant, il perd patience et en finit avec elle comme avec Scaramouche, en tuant la pauvre femme. — Maintenant, dit-il joyeusement, notre querelle est finie, ma bonne Judy, tu dois être contente, je le suis aussi. Allons, relève-toi, Judy ma chère! ne t'amuse pas à faire une feinte! Quoi! tu ne veux pas te relever, alors descends au diable! A ces mots, il l'envoie rejoindre son enfant dans la rue.

Il la regarde encore, se met à éclater de rire, s'écrie que perdre une femme, c'est une bonne fortune, et se met à chanter encore.

Au second acte, nous trouvons Punch à un rendez-vous avec sa maîtresse Polly, à qui il ne fait pas l'amour de la façon la plus décente, mais qu'il aime tant, qu'eût-il toutes les femmes du roi Salomon, il les tuerait, dit-il, pour l'amour d'elle. Un courtisan, ami de Polly, lui fait visite; il ne le tue pas celui-là, mais comme cette visite l'ennuie, il déclare qu'il veut profiter du beau temps et monter un peu à cheval. On amène un étalon sauvage, sur lequel il caracole quelque temps, mais qui finit par le jeter furieusement par terre. Punch crie au secours, et heureusement son ami le docteur, qui passait par là, arrive à son aide. Punch est à moitié mort, et se lamente singulièrement. Le docteur cherche à l'apaiser, lui tâte le pouls et lui demande où il est endommagé. — Ici? — Non, plus bas. — A la poitrine? — Non, plus bas. — Vous êtes-vous cassé une jambe? — Non, plus haut. — Où donc? En ce moment Punch donne au pauvre docteur un grand coup sur une certaine partie, et se relève en riant et en dansant. Le docteur, furieux, sort et revient avec une grosse canne à pomme dorée, et tout en lui criant : Venez, mon cher Punch, je vous apporte un excellent remède, il le travaille avec ladite canne encore plus vigoureusement que ne le faisait Judy, et meurtrit rudement ses épaules.

— Aye! aye! mille remercîmens, docteur, je suis déjà guéri. Je ne supporte pas les médecines! elles me font mal à la tête et mal aux dents.... Punch semble vaincu, tombe sans forces et demande grâce; mais lorsque le crédule docteur se penche vers lui, Punch s'élance tout-à-coup, lui arrache son bâton, et commence à le frapper à son tour.

— Maintenant, lui crie-t-il, mon digne docteur, vous allez

tâter à votre tour un peu de votre médecine! allons, allons, et encore!

— O mon Dieu! on m'assassine! s'écrie le docteur.

— Allons donc, ce n'est pas la peine d'en parler, encore une dernière pilule; (lui plongeant le bâton dans le corps), sentez-vous tout l'effet de cette dernière pilule?

Le docteur tombe mort.

Punch riant : — Allons, mon bon ami, guérissez-vous maintenant, si vous pouvez.

Il sort en chantant et en dansant.

Après plusieurs aventures qui ont presque toutes un dénouement aussi tragique, la vigilance de la police s'éveille enfin, et envoie un constable à Punch pour l'arrêter. Celui-ci le trouve en très belle humeur, et occupé, à l'aide d'une grosse clochette de vache, à se faire de la musique pour se récréer. (Aveu naïf de l'incapacité musicale de la nation.) Le dialogue est court et vif.

LE CONSTABLE.

M. Punch, laissez un peu de côté le chant et la musique, car je viens pour vous faire chanter votre dernière note.

PUNCH.

Qui diable êtes-vous, coquin?

LE CONSTABLE.

Ne me connaissez-vous pas?

PUNCH.

Pas le moins du monde, et je ne me sens nullement le besoin de vous connaître.

LE CONSTABLE.

Oh! oh! mais il le faut. Je suis le constable.

PUNCH.

Et, avec votre permission, qui a envoyé chez vous pour vous quérir?

LE CONSTABLE.

Je suis envoyé pour vous quérir vous-même.



PUNCH.

Allons donc, je n'ai pas besoin de vous, je puis faire mes affaires tout seul, et je vous remercie beaucoup, mais je n'ai pas besoin de constable.

LE CONSTABLE.

Oui, mais il se fait, par hasard, que le constable a besoin de vous.

PUNCH.

Que diable aussi, et pourquoi? si vous voulez bien me permettre.

LE CONSTABLE.

Simplement pour vous pendre.—N'avez-vous pas tué M. Scaramouche, votre femme, votre enfant et le docteur?

PUNCH.

Et que diable, cela vous regarde-t-il? Si vous restez encore un peu ici, j'en ferai autant de vous.

LE CONSTABLE.

Ne faites pas de mauvaises plaisanteries, vous avez commis un meurtre, et voici l'ordre de vous arrêter.

PUNCH.

Et j'ai aussi un ordre pour vous que je vais vous notifier tout de suite.

Punch saisit alors la cloche qu'il tenait derrière lui, et en frappe si fort le constable sur l'occiput, qu'il tombe sans vie comme les autres, et Punch se réjouit par vingt cabrioles.

Le valet de justice, qui est envoyé après le constable, a le même sort que lui. Enfin, vient le bourreau en personne. Pour la première fois, Punch est un peu interdit de cette rencontre, il fait l'humble, le petit, il flatte master Ketsch de toutes ses forces; il le nomme son vieil ami, et s'informe très au long de la santé de sa chère épouse, mistress Ketsch.

Mais le bourreau lui fait promptement comprendre que toutes ces amitiés doivent avoir une fin, et lui représente toute sa dépravation, lui qui a tué sa femme et son enfant!

— Quant à ce qui concerne ces derniers, dit Punch en se défendant, c'était ma propriété; et chacun a le droit d'employer ce qui lui appartient comme il l'entend.

— Et pourquoi avez-vous tué le pauvre docteur qui vous portait secours?

— Dans le cas de défense légitime, mon cher M. Ketsch, car il voulait me tuer.

— Et comment?

— En m'offrant de ses drogues.

Mais toutes ces excuses ne servent de rien. Trois ou quatre valets viennent garotter Punch que Ketsch emmène en prison.

Nous le voyons dans la scène suivante, au fond du théâtre, passant sa tête à travers une grille de fer, et frottant son long nez aux barreaux. Il est très abattu et très chagrin, mais il chante toujours, à sa manière, une petite chanson pour passer le temps. M. Ketsch se présente, et élève avec ses aides une potence devant la prison. Punch devient plaintif; mais au lieu de repentir, il éprouve une grande disposition à aimer sa Polly. Il se remet bientôt, et fait de l'esprit sur la belle potence, qu'il compare à un arbre qu'on a, sans doute, planté là sous sa fenêtre pour égayer la vue. Qu'il sera donc joli quand il portera des feuilles et des fruits! dit-il. En ce moment, quelques hommes apportent une bière qu'ils déposent au pied de la potence.

— Qu'est-ce que cela? demande Punch. C'est sans doute la corbeille dans laquelle on recueillera les fruits, lorsqu'ils pousseront.

Ketsch revient, salue Punch, ouvre la porte de la prison, et lui dit poliment que tout étant prêt, il viendra lorsqu'il lui plaira. On pense bien que Punch n'est pas très empressé de se rendre à l'invitation. Après maintes cérémonies, Ketsch s'impatiente, et lui dit qu'il n'est plus temps de retarder, qu'il faut venir.

PUNCH.

Mais vous ne serez pas aussi cruel que cela?

KETSCH.

Pourquoi avez-vous été assez cruel pour tuer votre femme et votre enfant?

PUNCH.

Parce que j'ai été cruel, est-ce donc une raison pour que vous soyez cruel aussi, et pour me tuer à mon tour?

Je doute qu'on trouve un plus admirable argument contre la peine de mort!

Ketsch ne se sert plus enfin d'autre argument que celui du plus fort; il tire Punch par les cheveux, et l'entraîne, quoiqu'il demande grâce et promette de se corriger.

— Allons, mon cher Punch, dit Ketsch avec sang-froid, ayez seulement la bonté de passer votre tête dans ce nœud, et tout sera bientôt fini.

Punch s'y prend maladroitement et place toujours sa tête d'une mauvaise manière.

— Mon Dieu, que vous êtes gauche! dit Ketsch; il faut que je vous montre.

Et il passe sa tête dans le nœud coulant.

— C'est ainsi, il n'y a plus qu'à tirer!

Punch tire le nœud, et accroche avec vigueur à la potence l'imprudent bourreau. Puis il se cache derrière la muraille.

Deux hommes viennent pour enlever le mort, le placent dans la bière, croyant que c'est le délinquant, et l'emportent tandis que Punch se livre à mille gambades.

Mais il a maintenant une lutte plus terrible à soutenir, car le diable vient, en propre personne, pour l'enlever. C'est en vain que Punch lui fait observer fort judicieusement qu'il est un bien sot diable de venir enlever de la terre son meilleur ami; le diable n'entend pas raison, et jette sur lui ses longues griffes. Il est sur le point de l'emporter comme jadis il emporta Faust, mais Punch ne se laisse pas prendre de la sorte!

Il saisit son terrible bâton et défend sa peau contre le diable. La lutte est longue et sérieuse. Punch reste encore vainqueur, embroche le noir démon avec son bâton, le lève en l'air et chante sa victoire.

Je me dispense de toutes les considérations philosophiques qui se rattachent à la grande et glorieuse vie de ce Polichinelle, qui surpasse certainement tous ceux de la France, de l'Italie et même de l'Orient; car Polichinelle est populaire dans les rues

du Caire et d'Alexandrie, et un savant illu tre (1) a retrouvé ce type dans les peintures des plus antiques tombeaux de l'Egypte.

Cheltenham, 12 juillet 1828.

Ma chère Julie,

A deux heures dans la nuit, je quittai Londres, cette fois très malade et très mal disposé; en harmonie avec le temps qui tempêtait tout-à-fait à l'anglaise, comme sur la mer, avec de l'eau qui ruisselait comme si on l'eût versée avec des cafetières. Mais lorsque vers huit heures, le ciel commença à s'éclaircir, que j'eus un peu sommeillé à la faveur du doux et rapide mouvement de la voiture, que le paysage, raffraîchi par la pluie, brilla d'un vert d'émeraude, et qu'une exquise odeur, apportée des prairies couvertes de fleurs, vint jusqu'à moi à travers la petite fenêtre ouverte de la voiture, ton triste ami, accablé de soucis, redevint pour quelques momens une créature heureuse et réjouie. Voyager est en effet, en Angleterre, une chose excessivement réjouissante. Bien qu'il plût encore plus tard, ce dont je me ressentis fort peu dans ma voiture bien close, la journée ne fut pas moins très agréable. La contrée à travers laquelle nous conduisit d'abord la route, s'enorgueillissait d'une molle végétation, qui ressemblait au plus beau parc; puis, elle nous offrit des plaines de gerbes, qui s'étendaient à perte de vue, et sans aucune haie, ce qui est une rareté en Angleterre.

Cette partie du pays ressemblait presque aux riches plaines de la Lombardie. Je passai devant plusieurs grandes propriétés que je ne pus visiter à cause du mauvais temps et du peu d'heures que j'avais devant moi. Au reste, après mes longues excursions dans les parcs et les jardins de la moitié de l'Angleterre, il me serait difficile de trouver quelque chose de nouveau. A Birenchester, j'ai vu une belle et très vieille église gothique, avec des vitraux coloriés fort bien conservés, et d'anciennes sculptures merveilleusement baroques. Il est déplorable que

(1) Champollion jeune.

toutes les églises gothiques en Angleterre, sans exception, soient défigurées par des monumens et des tombeaux modernes de mauvais goût.

J'arrivai assez tard dans la soirée à Cheltenham, un charmant établissement de bains, d'une élégance à laquelle on atteindrait difficilement sur le continent. Le riche éclairage des rues, les maisons en forme de villas, dont chacune est entourée d'un petit jardin plein de fleurs, disposent l'esprit agréablement. J'arrivai à ce moment où la lumière du jour dispute avec la clarté artificielle, et produit un charmant effet. Comme j'entrais dans l'hôtellerie, qu'on peut appeler somptueuse, et que je gagnais ma chambre en gravissant les escaliers de pierre d'une blancheur de neige, ornés d'une rampe de bronze doré, marchant sur des tapis frais et éclatans, précédé de deux laquais qui m'éclairaient, je m'abandonnai *con amore* au sentiment du *comfort*, qu'on ne peut connaître d'une manière parfaite qu'en Angleterre. Sous ce point de vue, ce pays-ci est parfaitement approprié à l'humeur d'un misanthrope tel que moi : car tout ce qui ne touche pas aux rapports de société, tout ce qu'on peut se procurer pour de l'argent, est admirable et complet, et on peut en jouir isolément sans que personne s'occupe de vous.

Voyager avec toi dans toutes ces villes, libre de tout souci d'affaires, serait pour moi le plus doux plaisir! Combien tu me manques partout! Il faut que je t'aime bien tendrement, ô bonne Julie, car lorsque les choses vont mal, je trouve une consolation à songer que tu échappes au moins à ce moment; et au contraire, quand je vois et que j'éprouve quelque chose qui me réjouit, c'est toujours comme un reproche que me vient le sentiment pénible de goûter toutes ces choses sans toi. Il est certain qu'on peut trouver en Angleterre une plus grande quantité de jouissances matérielles que chez nous. Ce n'est pas en vain que de sages institutions ont si long-temps régné ici, et ce qui satisfait peut-être le plus le philantrope, c'est la vue de l'extrême bien-être général, et de la dignité que comportent les rapports de la vie. Ce qu'on nomme chez nous aisance, on le regarde ici comme le nécessaire; et cela est répandu dans toutes les classes. De là naît, jusque dans les plus petits détails, un effort constant vers la parure et l'arrangement, une élégance soigneuse, une propreté, en un mot une tendance au beau joint à l'utile, qui

est encore entièrement inconnue à nos basses classes. Je crois que je t'ai déjà écrit une fois de Birmingham, que lorsque je m'y trouvai, les feuilles de l'opposition de Londres parlaient d'une famine et d'une misère parmi les ouvriers des fabriques, qui les mènerait à la révolte. Dans la réalité, cette misère consistait en ce que ces gens, au lieu de trois ou quatre repas composés de thé, de viande froide, de tartines de pain et de beurre, de beefstak et de roti, étaient peut-être obligés de se contenter pour un temps de deux repas composés de viande et de pommes de terre (1). En ce moment c'était l'époque de la moisson, et le manque d'ouvriers se faisait tellement sentir, qu'on donnait à-peu-près le prix qu'ils voulaient. Cependant on m'assura que les ouvriers des fabriques détruiraient toutes les machines, et se résoudraient à mourir de faim avant que de se décider à prendre une faux en main, ou à lier des gerbes : le commun du peuple, en Angleterre, est partout aussi gâté et aussi opiniâtre. D'après ce que je viens de dire, on peut savoir que penser des fréquens articles de ce genre, qui se trouvent dans les journaux.

Le 13.

Ce matin j'ai visité une partie des promenades publiques que je trouvai au-dessous de mon attente. Je bus de l'eau d'une source qui a de la ressemblance avec celle de Carlsbad, mais qui m'échauffa beaucoup. Les médecins disent qu'ici comme chez nous, il faut boire l'eau de bonne heure, sinon qu'elle perd une grande partie de sa vertu. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que leur bonne heure commence juste au moment où elle finit chez nous, c'est-à-dire, à dix heures. Le temps n'est malheureusement pas favorable; il est froid, orageux après de grandes chaleurs pendant un temps assez long pour l'Angleterre. Mais en voyage, on n'est pas trop mal, et je me sens beaucoup mieux disposé qu'à Londres. Je me réjouis aussi vivement de voir ce beau pays de Galles, au-devant duquel je voyage. Sois donc, au moins par la pensée, auprès de moi, et que nos

(1) Style et pensées de prince allemand dont le lecteur fera justice.
(*Note du Traducteur.*)

âmes, réunies à travers les mers et les pays, se prennent la main, et contemplent ensemble du haut des montagnes la vie tranquille des vallées; car les esprits jouissent tous également des beautés de la nature divine.

Je te conduirai d'abord aux sept sources de la Tamise, qui jaillissent à une heure de chemin de Cheltenham. J'avais entrepris cette excursion dans un *fly* (espèce de petit landau attelé d'un seul cheval), sur la capote duquel j'étais assis, pour distinguer d'un point de vue plus élevé les beautés du paysage. Après avoir longtemps monté, on aperçoit enfin sur un petit plateau solitaire, à l'ombre d'une couple d'aulnes, un groupe marécageux de petites sources qui s'échappent en un léger ruisseau, aussi loin que l'œil peut les suivre. Ceci est le début modeste de l'orgueilleuse Tamise. Je sentis une disposition toute poétique en songeant que peu d'heures auparavant, seulement à quelques milles de là, j'avais vu la même eau, couverte de mille vaisseaux, et comment le glorieux fleuve, bien que son trajet soit si court, porte cependant peut-être dans une année sur son dos, plus de vaisseaux, plus de trésors, et plus d'hommes qu'aucun de ses gigantesques confrères; comment la capitale du monde s'élève sur ses rives, et comme il vivifie et domine de sa toute-puissance le commerce des quatre parties du monde! — Je contemplai avec une merveilleuse admiration ces perles d'eau qui tombaient à petit bruit, et je les comparais tantôt à Napoléon naissant incognito à Ajaccio, et ébranlant bientôt de son poids tous les trônes de la terre, tantôt à l'avalanche de neige qui se détache sous la patte d'un papillon, et qui, dix minutes après, engloutit un village, ou à Rothschild, dont le père vendait des rubans, et sans lequel aujourd'hui aucune puissance ne peut faire la guerre en Europe!

Mon cocher, qui était en même temps un cicerone accrédité de Cheltenham, me conduisit de là sur une haute montagne nommée la Lakinton-hill, où l'on a une vue célèbre, avec addidition d'une auberge agréable, dans laquelle se refont les voyageurs. A l'ombre d'un bosquet de roses, mon regard parcourait une étendue de pays de soixante-dix milles anglais, et traversait une riche plaine couverte de villes et de villages, au milieu desquels la cathédrale de Glocester présente le plus magnifique point de vue. Au-delà s'élevait la chaîne des montagnes du pays de Galles. Ces montagnes flottant dans l'air avec leurs longues

lignes bleues réveillaient en moi de douloureux souvenirs. J'aurais voulu avoir le chapeau de Fortunatus pour voler à ton côté. Jusqu'alors le ciel avait été obscurci par des nuages sombres, Au moment où je quittai ce lieu, il parut d'un air taquin, et me prêta sa lumière à travers un beau bois de bouleaux, jusqu'à la charmante propriété de M. Todd, qui, placée dans l'obscurité du bois, ressemble à un agréable hameau. Ce ne sont que des cabanes, des toits de chaume, des galeries de mousse.

Sur une pelouse verte, s'élève un vénérable tilleul, avec un banc à trois étages, pour pareil nombre de générations. Non loin de là, sur un tronc d'arbre, un cadran solaire, et au pied de la montagne, à l'entrée du vallon, un pavillon champêtre, avec une coupole de lierre. Souvent, dans les fêtes, on le pare avec des immortelles et des fleurs, et le soir on l'éclaire avec des lampes de couleur. Dans le parc qui est tout voisin, on trouve les ruines d'une villa romaine qui a été découverte par hasard, il y a huit ans, en déracinant un arbre. Quelques bains sont encore bien conservés, ainsi que deux pavés de mosaïque qui sont d'un grossier travail, et ne peuvent souffrir nullement la comparaison avec les fouilles de Pompéi. Les murailles sont couvertes en partie d'un stuc de deux pouces d'épaisseur, coloré de rouge et de bleu, et les tuyaux du foyer en brique, d'une qualité et d'une durée admirables. A un grand quart-d'heure de chemin de cet endroit, on suit distinctement une voie romaine, dont on se sert encore en partie, et qui se distingue particulièrement des chemins anglais, en ce qu'elle se dirige en ligne droite, comme une chaussée du nord de l'Allemagne. Mais il y a apparence que les Romains avaient trop bon goût, pour l'avoir encadrée de deux lignes infinies de peupliers de Lombardie, comme elle l'est aujourd'hui, d'où résulte une double monotonie qui est un véritable martyre pour le pauvre voyageur. Quelle différence avec une grande route anglaise qui circule en douces sinuosités autour des montagnes, qui évite les vallées profondes, et qui coûte dix fois plus, dans le seul but de se soustraire à l'idée fixe de la ligne droite!

Sur le chemin de Cheltenham, je traversai un grand village où je visitai pour la première fois ce qu'on appelle un jardin de thé. La façon dont un petit espace peut être employé ici en mille petites niches, en bancs, en lieux de repos, sous les fleurs et sous des arbres aussi pittoresques que bizarres, forme un sin-

gulier contraste avec le flegme de la foule bariolée qui n'anime pas autant la scène qu'elle l'enlumine.

Comme il était encore de bonne heure lorsque je revins à la ville, j'employai la belle soirée à visiter quelques autres sources, et je m'aperçus que le matin je n'avais vu que la plus insignifiante de toutes. Ces établissemens sont extraordinairement brillans, richement parés de marbre, mais plus encore de fleurs, de serres-chaudes et de belles plantations. En Angleterre, les spéculations deviennent énormes dès qu'une chose est de mode, et c'est ici tellement le cas qu'en moins de quinze ans un acre de pays dans le voisinage de la ville s'est élevé de 40 à 1,000 guinées. Les lieux de divertissement destinés au public sont, je crois avec raison, entièrement différens des jardins et des parcs des particuliers. On s'attache à faire de grandes promenades, des ombrages et un ensemble pittoresque. La manière de planter les allées me plaît beaucoup. On fait le long du chemin une rigole de cinq pieds de large, et on y plante tout près l'un de l'autre un mélange d'arbres et d'arbustes différens. On laisse plus tard s'élever, dans l'espace, les arbres qui poussent le mieux, et les autres, on les restreint sous la serpe en buissons bas et réguliers, ce qui donne au paysage, vu ainsi entre les broussailles et les sommets touffus des arbres, un encadrement agréable. Aussi les échappées sont plus pleines et plus attrayantes, et lorsque la campagne n'offre pas un aspect intéressant, on a l'avantage de pouvoir la masquer, en laissant croître le mur de feuillage de haut en bas.

Worcester, 14. . . . .

Entre la poire et le fromage, je reçus hier une visite que j'avais deux fois refusée, à savoir celle du maître de cérémonies de ce lieu, du monsieur qui fait les honneurs des bains, et qui, dans les séjours de ce genre en Angleterre, exerce une grande autorité sur la société. Ce personnage accueille les étrangers avec une loquacité et une prévenance tout-à-fait anti-anglaises. Il se donne mille soins pour leur procurer des distractions. Un tel Anglais joue un rôle assez fâcheux, et il fait violemment souvenir du Martin de la fable, qui voulait imiter le petit chien. Je

ne pus me délivrer de mon homme qu'après qu'il eut lampé quelques bouteilles de claret, qui étaient devant moi, et goûté de tout le dessert que put livrer l'hôtel; enfin il prit congé, en m'emportant la promesse positive d'honorer de ma présence le bal du lendemain; mais, comme en ce moment je me soucie peu de la société et des nouvelles connaissances, je lui fis faux-bond, et je quittai Cheltenham de grand matin. La contrée est toujours agréable au dernier point, couverte de plaines de verdure et de groupes d'arbres verts et profonds, avec un horizon couronné de montagnes qui deviennent de plus en plus distinctes. Presqu'à chaque station, on trouve une ville considérable, à laquelle ne manquent jamais de hautes églises gothiques, dont les flèches dentelées s'élèvent dans les airs. La charmante situation de la ville de Tewksbury me plut beaucoup. Rien n'est plus paisible, rien n'est plus idyllien, et cependant toutes ces plaines fleuries sont les sanglans champs de bataille du temps des innombrables guerres civiles anglaises, d'où elles ont conservé les noms, si singuliers dans ce siècle, de *lieu de sang*, de *champ de carnage* et d'*ossuaire*.

Worcester, d'où je t'écris dans ce moment, capitale du comté, offre peu de choses remarquables, excepté sa magnifique cathédrale. Le petit nombre de peintures sur verre qui restent encore dans l'église ont été restaurées avec de nouveaux vitraux, qui jurent fort durement avec la suavité et l'éclat des anciennes couleurs. Au milieu du vaisseau est enterré *King John*. Son image est sculptée en pierre sur son tombeau. C'est le plus vieux monument funéraire d'un roi anglais dans la Grande-Bretagne. Il y a quelques années, on ouvrit le cercueil et on y trouva le squelette encore bien conservé, et tout-à-fait dans le costume que porte le roi sur le monument. Au premier contact de l'air extérieur, les vêtemens tombèrent en poussière. L'épée avait été dès long-temps dévorée par la rouille, et la poignée seule était reconnaissable. Un autre monument, tout-à-fait remarquable, est celui d'un templier, mort en l'an 1220, avec cette inscription normande: *Ici aist syr Guilleaume de Harcourt fis Robert de Harcourt et de Isabel de Camville*. La figure du chevalier (qui est, soit dit en passant, dans un autre costume que celui du comte Brühl, le templier, à Berlin), la figure est admirablement travaillée et gît là avec un naturel et un abandon qui ne dépareraient pas une statue antique. Le costume consiste en bottes ou en bas, comme

on voudra les nommer, fabriqués en cottes de mailles, avec des éperons dorés par-dessous. Le genou est nu, et au-delà, une cotte de maille s'étend de nouveau sur tout le corps et renferme aussi la tête, de sorte que le visage seul est libre. Par-dessus cette armure, le chevalier porte une longue tunique rouge, qui descend jusqu'aux mollets, et que traverse une large bandoulière noire, soutenant une longue épée, dans un fourreau rouge. Au bras gauche pend un étroit écu allongé en pointe, sur lequel est incrusté son blason sans la croix du Temple. Celle-ci ne se trouve que sur le tombeau. Toute la figure est peinte comme tu l'auras vu, par cette description, et de temps en temps les couleurs sont renouvelées. On montre aussi aux étrangers le tombeau du prince Arthur, dont les merveilleuses découpures en pierre égalent le plus fin travail de Turner. Sur un côté de la chapelle sont cinq rangées de petits médaillons, placés les uns sur les autres. Voici l'ordre des rangs : au-dessous les abbesses, sur celles-ci les rois, puis les saints, puis tout-à-fait en haut les anges. *Quant à moi, qui ne suis ni saint ni ange, souffrez que je vous quitte pour mon dîner*(1).

Llangollen, 15.

Si j'avais l'honneur d'être le juif errant qui doit avoir au moins de l'argent *ad libitum*, je dépenserais sans aucun but une grande partie de mon immortalité sur la grande route, et notamment en Angleterre. *It is so delightful* pour quelqu'un qui pense et qui sent comme moi. D'abord nulle âme ne me trouble ni ne me gêne; je suis servi là où je paie; partout le premier (sentiment toujours agréable pour les arrogans enfans des hommes!), je n'ai affaire qu'à des physionomies amicales, à des gens qui sont pleins de zèle.

Un mouvement continuel, sans fatigue, entretient la santé du corps, et le changement, les variétés d'une belle nature, exercent la même influence sur l'esprit. En cela, j'en conviens, je ressemble assez au docteur Johnson, qui prétendait que le

(1) Tous les mots en italique sont en français dans l'original.
(*Note du trad.*)

plus grand bonheur humain est de voyager avec une jolie femme dans une bonne chaise de poste anglaise, sur une bonne chaussée anglaise. C'est aussi pour moi une des sensations les plus agréables que de rouler dans une voiture commode et de m'y étendre à mon aise, tandis que mes yeux se réjouissent des images qui passent devant moi, comme dans une lanterne magique. Selon qu'elles diffèrent, mon imagination devient tantôt sérieuse, tantôt joviale, tragique ou comique; et je me peins avec délices les esquisses qui m'apparaissent à chaque instant. Cependant si mon imagination se fatigue, je lis ou je dors, Dieu merci, avec une facilité sans égale. Ma vie est si bien arrangée, après une longue expérience, que je puis avoir ce que je desire au moment même, sans rendre la vie trop dure à mes domestiques. Quelquefois lorsque le temps est bon, et la contrée belle, je fais quelques milles à pied; enfin j'ai ici liberté complète. Mais je reviens à mon affaire. Je roulai toute la nuit après avoir vu, le soir, un singulier effet au ciel. Du haut d'une montagne, je crus voir devant moi un mont noir et immense, au pied duquel s'étendait un lac sans fin. Il se passa un assez long temps avant que je pusse me convaincre que ce n'était qu'une illusion d'optique, formée par les brouillards et par les déchirures des nuages. Mais une réalité plus belle m'attendait au jour dans le pays de Galles. Ce rêve de nuages semblait m'avoir prédit la magnificence de la vallée de Llangollen, site qui, à mon gré, surpasse de beaucoup toutes les beautés des pays du Rhin, et qui prend une originalité toute particulière par la forme inaccoutumée des pics et des anfractuosités de ces montagnes. Un fleuve rapide, la Dee, circule en mille sinuosités fantastiques sur des plaines vertes, ombragées d'épais feuillages, d'où s'élèvent avec raideur, de chaque côté, de hautes montagnes qui se couronnent tantôt de ruines séculaires, tantôt de maisons de plaisance modernes, quelquefois aussi de petites villes de fabriques, dont les cheminées, hautes comme des tours, dégagent une épaisse fumée; ou bien de groupes de rochers isolés à l'aspect grotesque. La végétation est prodigieusement riche, et montagnes et vallées sont couvertes de grands arbres, dont les ombres diversement colorées ajoutent tant de charme et de grâce à la beauté du paysage. Au milieu de cette nature voluptueuse, s'élève, avec un effet d'autant plus grandiose, un seul, long, noir, chenu et escarpé pan de montagne, couvert seulement d'her-

bes épaisses et foncées qui s'abattent pendant un certain temps le long de la route. Le magnifique chemin de Londres jusqu'à Holyhead (200 milles), uni comme un parquet, passe en ce lieu au côté gauche de la chaîne de montagnes, au milieu de sa hauteur à-peu-près, suivant toutes ses courbures, en sorte que tandis qu'on s'avance au grand galop des chevaux, la vue change complètement presque à chaque minute, et que sans quitter son siége, on contemple la vallée devant soi, tantôt en avant et tantôt en arrière. A un certain endroit, une conduite d'eau passe sur vingt-cinq arches de pierre élancées, ouvrage qui eût fait beaucoup d'honneur aux Romains, et forme, à travers la vallée et par-dessus la Dee, un second fleuve, qui roule ses flots à cent-vingt pieds au-dessus de l'autre. La petite ville de Llangollen, dans les montagnes, offre après quelques heures de route, un délicieux repos. Du cimetière on a la plus belle vue, et d'un monument sur lequel je m'étais placé, je passai un temps infini à jouir de la brillante exposition. Au-dessus de moi, s'étendait un petit jardin en forme de terrasse, couvert de vignes, de roses, de magnolias et de mille fleurs éclatantes, qui descendaient, comme pour se baigner, jusqu'au bord du fleuve écumant; à droite, mes regards suivaient le flot onduleux qui murmurait au loin entre les broussailles suspendues au-dessus de l'eau. Devant moi s'élevait une double région boisée, divisée comme par compartimens par de petites pelouses vertes, sur lesquelles paissaient des vaches; et par-dessus tout cela, bien haut dans les airs, la pointe chauve et conique d'un ancien volcan peut-être, que couvrent aujourd'hui les ruines sombres d'un antique château saxon, nommé Castel Dinas-Bran, c'est-à-dire le phare des corneilles, et qui semble la ceindre comme une couronne de murailles. A gauche s'éparpillent les maisons de pierre de la petite ville; dans la vallée, et tout près d'un pont pittoresque, le fleuve forme une belle chute d'eau. Trois grands colosses de montagnes s'élèvent majestueusement derrière l'écume du torrent, et ferment aux regards les mystères plus éloignés de cette merveilleuse contrée. Permets maintenant que je revienne du romantique à des sentimens moins élevés, mais qui ne sont cependant pas à dédaigner, et que je me tourne vers la vie intérieure, c'est-à-dire vers la chambre où mon appétit, considérablement augmenté par l'air des montagnes, jouit d'avance, avec une satisfaction toute particulière, du spectacle d'une belle

nappe damassée d'Irlande à fleurs, d'un café à la vapeur odorante, d'œufs frais et blancs, d'une pyramide de beurre jaune foncé comme on le fait dans les montagnes, d'un laitage épais, de bons *muffins*, et enfin de deux truites couvertes de jolies petites taches rouges, qu'on vient de pêcher presqu'à l'instant; déjeûner que les héros de Walter Scott ne trouveraient pas meilleur dans les Highlands. *Je dévore déjà un œuf.* Adieu.

Bangor le soir.

La pluie, qui m'a toujours accompagné depuis Londres, avec seulement de courts intervalles de beau temps, m'est restée aujourd'hui fidèle; cependant le ciel semble vouloir s'éclaircir. J'ai toutefois toutes sortes de choses à raconter, et une intéressante journée à décrire. Encore à temps, avant que je quittasse Llangollen, je me souvins des deux célèbres demoiselles (certainement les plus célèbres de l'Europe) qui demeurent dans ces montagnes déjà depuis plus d'un demi-siècle, dont j'avais entendu parler dans mon enfance, et sur le compte desquelles j'avais entendu dire tant de choses à Londres. Tu as eu certainement quelques notions sur elles par ton père. Sinon voilà leur histoire. Il y a cinquante-six ans, il entra dans la tête de deux jeunes nobles, belles et fashionables dames de Londres, lady Eléonore Butler et la fille du lord Ponsomby qui vient de mourir, de haïr les hommes, de n'aimer qu'elles, de vivre pour elles, et dès ce moment d'aller dans un ermitage, mener la vie de *metachorete*. Cette résolution fut aussitôt exécutée; et depuis ce temps, jamais les deux dames n'ont couché une seule nuit hors de leur *cottage*. En revanche, aucune personne présentable ne voyage dans le pays de Galles, sans se faire donner une lettre de recommandation pour elles. On assure que le scandale les intéresse encore aujourd'hui autant qu'autrefois, lorsqu'elles vivaient dans le monde, et que leur curiosité de savoir tout ce qui s'y passe n'a pas diminué. J'étais, il est vrai, porteur de complimens pour elles de la part de plusieurs dames, mais je n'avais pas de lettre, ayant oublié d'en demander, et j'envoyai seulement ma carte, bien résolu, si elles refusaient ma visite, comme on me le faisait craindre, de prendre d'assaut le *cottage*. Mais

ici le rang m'ouvrit facilement les portes, et je reçus aussitôt une gracieuse invitation pour le second déjeûner. Dans un demi-quart d'heure j'arrivai dans le lieu le plus agréable du monde roulant sur une *pleasure ground* fort humide, jusqu'à une petite maison gothique pleine de goût, située justement vis-à-vis du castel *Dinas-Bran*, et devant laquelle on avait plusieurs vues à travers le feuillage des grands arbres. Je descendis de voiture et fus reçu au pied de l'escalier par les deux dames. Heureusement j'étais déjà préparé à leur singularité, sans cela j'aurais difficilement gardé bonne contenance. Représente-toi deux dames dont la plus âgée, lady Eléonore, petite personne robuste, commence seulement à sentir un peu son âge, attendu qu'elle vient d'atteindre à sa quatre-vingt-troisième année; mais l'autre, grande et imposante figure, se regarde encore comme extrêmement jeune, car la belle enfant compte à peine soixante-quatorze ans. Toutes deux portaient encore leurs cheveux bien garnis, lisses sur le front et bien poudrés, un chapeau d'homme de forme ronde, une cravate et une veste; seulement au lieu du vêtement qu'on ne peut nommer, un court jupon avec des bottes. Le tout était recouvert d'un habit de drap bleu d'une coupe toute particulière, qui tenait le milieu entre une redingote d'homme et l'habit de cheval des femmes. Par-dessus ce costume, lady Eléonore portait encore : 1° le grand cordon de l'ordre de Saint-Louis en travers de la poitrine; 2° le même ordre autour du cou; 3° la petite croix du même ordre à la boutonnière, *et pour comble de gloire* un lys d'argent presque de grandeur naturelle en guise de crachat; le tout, ainsi qu'elle me le dit, présent de la famille des Bourbons. Tout cet accoutrement était sans doute on ne peut plus ridicule; mais d'un autre côté représente-toi ces deux dames avec l'agréable aisance et le ton du grand monde de l'ancien régime, ayant l'air liant sans aucune affectation, parlant le français au moins aussi bien qu'aucune Anglaise distinguée de ma connaissance, et avec ce ton poli, sans façon, et j'oserais presque dire ces manières naïves, de la bonne compagnie d'autrefois, qui semblent presque entièrement enterrées au milieu de la vie d'affaires de notre siècle, sérieux et industriel.

Je ne pouvais aussi remarquer sans un vif intérêt l'attention non interrompue, si tendre, et cependant tout-à-fait naturelle, avec laquelle la plus jeune traitait son amie, plus âgée et déjà

un peu infirme, ainsi que l'empressement et le soin avec lequel elle volait au-devant de ses plus petits besoins. Ces choses-là consistent surtout dans la manière dont elles sont faites, en précautions insignifiantes en apparence, mais qui n'échappent pas aux personnes qui sentent.

Je débutai en leur disant que je m'estimais heureux de pouvoir leur adresser un compliment, dont mon grand-père, qui avait eu l'honneur de leur faire la cour cinquante ans auparavant, m'avait chargé pour les *belles* solitaires de Llangollen. Celles-ci avaient perdu depuis ce temps-là leur beauté, mais nullement leur bonne mémoire. Elles se souvinrent fort bien du comte C., rappelèrent même une vieille histoire à son sujet, et s'étonnèrent seulement *qu'un aussi jeune homme* fût mort si tôt. Les honorables demoiselles ne sont pas seules intéressantes dans ce lieu, leur petite maison l'est aussi beaucoup, et elle renferme de vrais trésors. Il n'est pas de personne remarquable, depuis un demi-siècle, qui ne leur ait envoyé en souvenir un portrait, un antique, ou quelque autre curiosité. Cette collection, une bibliothèque bien garnie, une contrée agréable, une vie libre de soucis et parfaitement égale, leur profonde amitié entre elles, voilà tous les biens qu'elles possèdent; mais, à en juger par la vigueur de leur âge et la sérénité de leur âme, il faut qu'elles n'aient pas trop mal choisi.

J'avais visité les bonnes dames par une pluie à verse, et c'est par une pluie semblable que je continuai mon voyage, d'abord aux ruines d'une vieille abbaye, puis au palais d'Owen Glendower, dont tu dois te souvenir par Shakspeare et par mes lectures. Les diversités de cette contrée sont extraordinaires : quelquefois on est environné par un véritable chaos de montagnes de toutes les formes; puis, en apercevant une vaste étendue de pays, on se croit de nouveau dans la plaine jusqu'au moment où l'on se retrouve enfermé dans une étroite et sombre vallée. A quelques pas devant vous, le fleuve fait tourner régulièrement un paisible moulin, et presque aussitôt il mugit dans un abîme en traversant des blocs de rochers, et forme une magnifique chute d'eau. Juste à cette place, en face de la cascade du Pont-y-Glen, je rencontrai un très élégant droschki anglais (copie fort améliorée de l'original viennois), attelé de quatre jolis chevaux, et dans lequel se trouvait une jeune fille plus jolie encore, accompagnée d'une dame plus âgée, mais encore fort

bien. Nous nous arrêtâmes les uns et les autres pour examiner la chute d'eau, et tandis que nos voitures étaient immobiles, la jeune fille regarda avec curiosité de mon côté, ce qui me fit sourire. L'ombrageuse Anglaise en fut très effrayée: elle rougit extrêmement et ne put s'empêcher, cependant, de rire de ma pantomime. En ce moment, mes regards tombèrent sur un monceau de belles fleurs de montagnes qui étaient posées devant moi, et que j'avais cueillies moi-même. Je déchirai une page de mon portefeuille et j'y écrivis ces mots : « M.... se recommande respectueusement aux dames inconnues, et leur demande la permission de leur offrir deux bouquets cueillis sur la montagne; il sollicite, en retour, de connaître le nom des aimables voyageuses que sa bonne étoile lui a fait rencontrer à Pont-y-Glen. » J'ordonnai à mon valet-de-chambre de porter ces fleurs, et je vis de loin, derrière mes stores baissés, que la plus âgée des deux dames le recevait avec un sourire satirique, et l'autre en rougissant. La réponse fut : « Très obligées. Les dames inconnues doivent rester incognito. Peut-être nous reverrons-nous à Londres. »

Le signal du départ fut donné; nous échangeâmes encore quelques regards incertains, et nous nous dirigeâmes vers deux parties du monde opposées. N'était-ce pas là le commencement d'une jolie aventure? Si j'étais encore un homme qui pût s'abandonner à ses fantaisies, j'aurais fait tourner aussi mes chevaux et j'aurais suivi la jeune fille jusqu'à........ Mais ne parlons plus cela.

Les montagnes du pays de Galles ont un caractère tout particulier, leur hauteur égale presque celle des montagnes les plus gigantesques; mais elles paraissent infiniment plus grandioses par leur forme. Leurs sommets sont plus riches, plus nombreux et mieux groupés. La végétation est aussi plus variée en plantes, bien que moins abondante en arbres. Il leur manque les bois sombres et majestueux de notre Rubezahl, et en quelques lieux l'industrie même a trop couvert la contrée de ses prodiges pour qu'elle soit bien pittoresque. En revanche, la région plus élevée de Capel-Cerring, jusqu'à quelques milles de Bangor, est aussi sauvage et rude qu'on peut le desirer, et de larges places de buissons fleuris, rouges et jaunes, garnis de fougère, et d'autres plantes qui ne croissent pas dans nos climats trop rigoureux, couronnent les montagnes et remplacent les arbres qui ne

viennent plus à cette hauteur. Mais la beauté du tableau est surtout produite par les formes singulières et colossales des monts qui ressemblent plus à des nuages qu'à des masses arrêtées.

Ainsi, Trivean, entre autres, est couvert à son sommet de colonnes de basalte si singulières, que tous les voyageurs croient voir là haut des gens qui viennent de gravir la montagne et qui contemplent l'horizon. Mais ce ne sont que les esprits des monts que Merlin a bannis là pour toujours.

Je remarquai, comme une chose pleine de goût, que toutes les maisons situées sur les routes sont tout-à-fait conformes au caractère de la contrée, construites en briques, couvertes de tuiles, d'une architecture simple et lourde, et garnies de grilles de fer. Le postillon nous montra les restes d'un ancien temple druidique, où, comme je le vis dans mon manuel, se retira Caractacus après sa défaite à Cear-Cardol. La langue galloise ressemble elle-même assez au croassement des corneilles. Presque tous les noms commencent par un C qu'il faut prononcer avec un accent guttural, qu'un gosier étranger ne sait pas imiter. La ruine que je visitai s'est changée maintenant en deux ou trois cabanes habitées, dont la situation n'est pas très remarquable; je fus plus frappé de l'aspect d'un rocher qui offre la forme d'un évêque avec crosse et mître, et qui, sortant d'une profondeur, semble s'être élevé en ce lieu pour venir prêcher aux païens Gallois les vérités du christianisme.

Un petit tourment dans les montagnes, c'est la quantité d'enfans qui paraissent et disparaissent comme des gnomes, et suivent les voitures en mendiant avec une opiniâtreté inconcevable. Fatigué de toutes ces importunités, j'avais pris la résolution de ne plus donner à aucun d'eux, parce qu'on est sûr alors d'en être poursuivi sans cesse; mais une petite fille triompha de toutes mes résolutions par sa persévérance. Elle courut certainement au grand galop, pendant l'espace d'un mille allemand, tantôt montant et tantôt descendant la montagne, raccourcissant quelquefois le chemin en prenant des sentiers, mais ne me perdant jamais de vue, s'attachant à mon côté et poussant sans interruption des cris lamentables comme ceux d'une mouette, si bien que je m'avouai vaincu, et que j'achetai de cette infatigable coureuse mon repos, au prix d'un shelling. Mais le ton

fatal de sa voix, semblable au tic-tac d'une montre qu'on est accoutumé à entendre, me resta dans l'oreille, et je ne pus m'en débarrasser de tout le jour.

(*Fragmentarisches Tagebuch aus England, Wales, Irland und Frankreich.*--Stuttgard 1831.)

DE LA STATUE

DE

LA REINE NANTECHILD,

ET, PAR OCCASION,

Des révolutions de l'art en France au moyen age.

La prétention à la chevalerie qu'affecta, pour se donner un maintien, notre très peu chevaleresque restauration, a jeté, depuis 1815, nos artistes, nos poëtes, nos historiens dans les voies du moyen-âge et dans le goût du style improprement appelé gothique. A la place de la lourde et monotone décoration gréco-romaine, dont David et son école avaient affublé la France républicaine et impériale, la mode, d'un coup de sa baguette, fit sortir de sa tombe, scellée depuis trois siècles, un art plus varié, plus capricieux, plus aérien; un art élancé, ciselé, léger, gaufré, effilé, découpé en trèfle, épanoui en étoiles et en rosaces, alongé en ogive et en fuseaux. Un beau matin, architecture, poésie, tableaux, musique, meubles, parures, vignettes, caractères d'imprimerie, reliures, tout enfin se trouva chargé de myriades d'ornemens, de colonnettes accouplées,

d'aiguilles, de tours, de flèches, de clochers, de clochetons, le tout revêtu de fines découpures et de dentelles; en un mot, la France passa sans transition de l'art romain le plus nu, le plus carré, le plus uniforme, à l'art moderne, le plus paré, le plus compliqué, le plus aigu, le plus féerique, à l'art enfin des XIIIe, XIVe et XVe siècles.

Cette mode, d'ailleurs fort innocente, repose-t-elle sur quelque chose de plus solide que le besoin naturel de changement? Un plus profond sentiment de nationalité nous a-t-il repris après 1815 et nous a-t-il inspiré un soudain et patriotique retour vers nos origines? Ou bien serait-ce que la pensée intime sur laquelle repose l'art chrétien, plus approfondie et mieux comprise, nous aurait ouvert tout-à-coup les yeux sur des beautés plastiques de premier ordre et pour lesquelles, depuis la *renaissance*, nous étions devenus aveugles? Je ne sais. Dans tous les cas, la belle statue de la reine Nantechild, femme de Dagobert, moulée récemment avec toute la perfection desirable par les soins de M. Daniel Ramée, nous apprendra ce qu'il nous faut penser de cette révolution. Nous verrons par l'accueil que cette statue recevra si, dans notre passion pour le gothique, il y a eu engouement puéril ou sentiment réel de l'art moderne. Jusqu'ici pas un seul de ces chefs-d'œuvre chrétiens, couchés sur des tombeaux dans les cryptes de nos basiliques, ou debout dans les niches des portails de nos cathédrales, n'avait encore pu prendre place dans nos musées, dans nos écoles de dessin, dans l'atelier de nos artistes. Enfin voici pour les vrais amateurs du moyen âge, s'il y en a, une occasion d'avoir dans leurs cabinets d'étude du gothique de bon aloi; et franchement, à voir ce que la plupart de nos peintres, de nos poètes, de nos romanciers, de nos sculpteurs, nous donnent journellement pour tel, on peut dire que, parmi ceux qui exploitent le plus habituellement ce genre, il y en a qui auraient grand besoin de l'étudier. En effet, à part quelques écrivains hors de ligne, tels que MM. de Châteaubriand et Victor Hugo, et quelques artistes qui, au mérite de la composition, joignent une connaissance réelle des monumens, MM. Delacroix, Saint-Eve, Mlle de Fauveau et un bien

petit nombre d'autres, nos peintres, nos poètes et nos prétendus chroniqueurs ne nous ont donné, jusqu'ici, qu'un moyen-âge de fantaisie, où les modes, les coutumes, les idiomes de cinq ou six siècles sont jetés pêle-mêle et entassés au hasard. En général la langue du seizième siècle, mêlée à notre moderne néologisme, défraie de vieux langage nos chroniques du temps de la reine Blanche ou du roi Jean. Quant à nos peintres, ils gratifient volontiers d'ogives toutes les cathédrales et tous les monastères, même ceux du dixième et onzième siècle. Quant au costume, on est convenu de ne remonter guère au-delà de celui de Henri II, l'un des plus pittoresques à la vérité, et d'en revêtir indistinctement tous les personnages, fussent-ils du temps de Jeanne de Naples ou d'Abeilard. Il résulte de cette effroyable confusion d'habits, de langage et d'architecture, quelque chose qu'on peut appeler justement barbare.

En effet, qu'on nous permette d'en faire ici l'observation, la barbarie ne consiste pas tant dans le disgracieux des formes que dans leur désaccord. Tout artiste un peu au fait des lois du beau, sait parfaitement qu'une époque est plus ou moins pittoresque, selon qu'elle offre une harmonie plus ou moins parfaite entre son architecture, ses costumes, ses ameublemens et son climat. Ce qui est décidément réfractaire à l'art, c'est l'incohérence. Les lignes uniformes et la beauté massive de la terrasse de Versailles, ces jardins encadrés dans le marbre, ces murs de verdure, le dôme doré des Invalides, s'harmoniaient avec le raide et riche pourpoint, l'ample couvre-chef, et la vaste perruque de Louis XIV. L'architecture fine et svelte des palais bâtis par Philibert de Lorme, les sculptures délicates et les dentelles de marbre de Jean Goujeon répondaient au justaucorps élégant et tailladé et à la fraise à jour des derniers Valois. Enfin, le goût bizarre des maîtresses de Louis XV, passé dans les arts, grâces à Vanloo et Boucher, et adopté par l'architecture elle-même qui surchargea jusqu'aux églises de volutes, de nœuds de rubans et de guirlandes, acquit ainsi une sorte d'unité qui en affaiblit un peu le ridicule. Seulement, il faut remarquer qu'alors, au rebours de ce qui arrive dans les beaux siècles, ce fut

l'architecture, ce coryphée des arts, qui reçut ton de la mode, au lieu de le lui donner. Pour nous, peuple à demi anglais, à demi américain, qui allons échanger nos coupons de *trois pour cent* en chapeaux ronds sous le péristyle d'un temple grec, nous qui mettons un lancier polonais en faction près d'un petit arc de triomphe gréco-romain; nous chez qui la statuaire ne sait si elle doit être couverte ou nue, païenne ou chrétienne; nous sommes, sous le rapport plastique et pittoresque, au-dessous même du siècle de Louis XV, qui eut au moins un demi-caractère. L'art, chez nous, n'a plus ni direction, ni unité. Nos musées ne sont que des bazars, où l'on étale des échantillons de tous les siècles. Ce décousu vient surtout de l'absence d'un style architectural qui nous soit propre. C'est à l'architecture, ce premier des beaux-arts, qu'il appartient de formuler en grand la pensée d'un siècle, si le siècle en a une. Quand faute d'idée, ou de génie, l'architecture vient à manquer, le reste n'a plus de base. Alors peintres, poètes, sculpteurs, destitués de direction, se rejettent dans l'imitation du passé; flottent, selon leur caprice, de l'imitation classique à l'imitation du moyen-âge, tout prêts peut-être à adopter le goût japonais ou marabout, qui a déjà eu un commencement de vogue pendant la vieillesse de Voltaire.

Il est, je le sais des gens qui assurent que si un style architectural vraiment original et approprié à notre époque pouvait surgir quelque part en Europe avant l'avènement d'une croyance religieuse, une telle merveille ne serait pas le fruit de notre sol. L'art, disent-ils, n'a jamais été chez nous qu'exotique et transplanté. La France a en propre la promptitude de conception, un penchant inné à l'éclectisme, un besoin d'exercer au loin une initiative de civilisation; mais elle n'a qu'à un degré secondaire la profondeur de la pensée et le génie de l'art. Architecture et musique, statuaire et peinture, poésie même et philosophie, elle a tout reçu de deux grands foyers d'inspiration. Ces deux courans électriques qui l'ont aimantée tour-à-tour en sens inverses, ce sont l'Italie et l'Allemagne. Dante et Luther, Pétrarque et Goëthe, Machiavel et Grotius, Vico et Herder, Michel-Ange et Erwin de Steinbach, Cimorasa et Mozart, Ros-

sini et Beethowen nous ont initiés alternativement à deux sortes d'art, de philosophie, de poésie, de religion. De ces deux muses, l'une a tout l'éclat de l'Orient, l'autre le demi-jour brumeux du nord; l'une donne plus aux sens, l'autre plus à la pensée; toutes deux sont chrétiennes, mais l'une s'appuie sur les riants débris du paganisme, l'autre sur les sanglans autels d'Odin. Ces deux sœurs ont souvent pris la France pour champ de bataille, apparemment en qualité de terrein neutre. Du temps de Ramus, de Saint-Evremont, de Perrault, de Lamothe, de Gluck, de Diderot, de Mercier, et tout récemment encore, sous les noms oubliés de classiques et de romantiques, nous avons guerroyé pour ou contre, à peu près comme les recrues qui se battent sans trop savoir pourquoi. Mais revenons.

M. Ramée, jeune architecte, qui prélude à des travaux originaux par de solides et sérieuses études sur les monumens du moyen-âge, vient de rendre un vrai service aux artistes, en leur donnant un échantillon de cette statuaire si belle et si peu connue du treizième siècle. Sans doute un seul *specimen* ne suffit pas. L'on ne peut bien sentir la beauté d'un objet d'art, si on l'isole de ce qui l'a précédé et suivi; mais il fallait commencer, et assurément M. Ramée ne pouvait ouvrir plus heureusement une série de publications que nous desirons lui voir continuer. Nous croyons que ce jeune et habile dessinateur a eu tout-à-fait raison de préférer en cette occasion les procédés du moulage à ceux du dessin. Je sais que, depuis quelques années, le crayon de nos meilleurs artistes s'est appliqué à reproduire une foule d'églises, d'abbayes, de châteaux-forts démantelés, de couvens à demi recouverts de ronces. Ce procédé est excellent pour nous faire connaître des monumens d'une certaine étendue, qu'il faut voir dans leur ensemble avec leurs entours et leur site; mais, pour les choses plus délicates, pour les bas-reliefs, les statues, les arabesques, pour tout ce qui est détail, le moulage est bien préférable. Le dessin, qui cherche l'effet, n'attache pas assez d'importance à certaines particularités caractéristiques. D'ailleurs, en le supposant exact, c'est une traduction; c'est une idée transportée dans une autre

langue et au moyen d'équivalens. Plus le dessinateur est distingué, plus il met à son insu du sien dans sa traduction, plus il l'empreint de sa manière. Ce n'est plus l'original, c'est du Saint-Ange ou du Delille. Le moulage, au contraire, qui ne peut avoir de prétentions pour son compte, est une empreinte exacte, une contre-épreuve authentique, une copie collationnée conforme, un *fac simile*. Quand le moulage est d'une bonne exécution, c'est-à-dire quand le moule est bien fait, que les coutures sont très fines, que le plâtre est bien appliqué, et serre le marbre d'aussi près que le vêtement de soie le plus étroit, alors les beautés les plus délicates, les plus légers défauts même de la pierre sont conservés. Moins l'impression que produit toujours la réalité monumentale, une figure ainsi moulée est la statue même.

Un de nos écrivains les plus distingués, qui aime les arts et qui s'en occupe autant par goût inné que par devoir, a émis récemment le vœu, dans un rapport au ministre de l'intérieur (1), que le gouvernement fît mouler en plâtre une partie des nombreux chefs-d'œuvre qui subsistent encore de notre sculpture nationale, et les réunît dans un musée spécial, non pas rangés par ordre de règne, comme on avait fait au musée des Petits-Augustins, d'ailleurs si regrettable, mais dans l'ordre chronologique de leur exécution. Ce serait là le meilleur atlas pour servir de preuves justificatives à une histoire de l'art en France au moyen-âge.

En attendant la réalisation de ce projet, dont nos enfans jouiront peut-être, la statue que M. Daniel Ramée vient de nous faire connaître, convaincra les plus incrédules qu'il existe une ancienne école de sculpture française qui mérite qu'on l'étudie.

Nous n'avons pas la prétention de donner une idée de ce morceau par une description. Si le dessin nous paraît insuffisant

(1) *Rapport sur les monumens, les bibliothèques, les archives et les musées des départemens*, par M. L. Vitet, une brochure in-8°, 1831.

pour reproduire les beautés plastiques, que faut-il penser de la parole? Nous nous bornerons à dire que cette figure est debout et qu'elle a environ quatre pieds de haut. L'original en pierre se voit encore aujourd'hui à l'entrée de l'église de Saint-Denis, à gauche. Elle est placée sur le tombeau du roi Dagobert Ier, mort vers 641 : elle représente Nantechild, une des femmes de ce prince; car ce saint roi eut, selon les priviléges de ce temps, trois femmes à-la-fois, sans compter les concubines.

Cette figure est d'une beauté sérieuse et toute chrétienne. Plongée dans la méditation, elle tient un livre d'heures dans sa main droite, et de l'autre tord un lacet, qui pend de son cou. Sa tête est légèrement inclinée. Un nuage de tristesse contracte son sourcil et pèse sur ses paupières: sa pensée semble en communication avec la tombe qui est à ses pieds (1).

Il suffit d'un coup-d'œil pour s'assurer que cette statue n'est pas contemporaine des successeurs de Dagobert. Au caractère d'ascétisme répandu sur les traits et dans le maintien, à l'émaciation des formes qui, sans altérer la beauté, atteste la prédominence de l'esprit sur la chair, on peut être sûr que la pensée cathotique avait alors atteint sa plus haute pureté. Le vêtement étroit, plus serré du haut que du bas, indique l'approche du règne de saint Louis; enfin le jeu libre de la chevelure et la liberté des plis de la robe dénotent le passage récent de l'art hiératique ou sacerdotal à l'art indépendant et séculier, moment qui correspond chez nous à l'époque de Phydias en Grèce. Tous ces indices donnent à cette statue, pour date certaine, la première moitié du treizième siècle.

La tête n'a aucun des caractères d'un portrait: c'est, à n'en pas douter, une création idéale. D'ailleurs, et cela est bon à

(1) De la manière dont cette statue est aujourd'hui placée, elle regarde le pavé de l'église au lieu du tombeau. La faute en est aux architectes maladroits qui ont restauré cette sépulture, et qui ont placé la statue de Nantechild à gauche, au lieu de la mettre à droite. Cette disposition malheureuse est d'ailleurs assez ancienne, car elle existe dans la gravure que Montfaucon a donnée de ce monument.

dire en passant, les corps des rois de la première race étaient déposés dans des cercueils de pierre, sans figures sculptées ni ornemens extérieurs. Leur nom et leur titre étaient gravés en dedans. Des armes, des monnaies d'or, des pierres précieuses étaient placés à leur côté. Le père Mabillon, dans un mémoire(1) sur les sépultures royales, nous apprend que cette absence d'inscription venait de ce que, dans ce temps de brigandage, on n'eût pas manqué de violer ces riches sépulcres, pour s'emparer des objets de prix qui y étaient enfermés. La découverte que l'on a faite, en 1653, du tombeau de Childéric, près de Tournay, a fourni la preuve de cette double coutume d'enfouir auprès des rois un grand nombre de bijoux et de ne graver aucune épitaphe sur leurs tombes. Les premières figures, dont il soit fait mention sur une sépulture royale sont celles qui, au rapport d'Eginhart, ont décoré celle de Charlemagne. Grégoire de Tours (2) raconte que, dans la basilique de Metz, le tombeau d'une jeune femme, enterrée avec de riches joyaux, fut violé et pillé la nuit suivante par ses proches.

Nous lisons dans l'histoire de l'abbaye de Saint-Denis, par Félibien, qu'un écrivain du huitième siècle fait mention de bustes dorés qui ornaient la sépulture de Dagobert et de sa femme Nantechild. Ces bustes, qui pouvaient être de l'époque où cet écrivain vivait, n'ont aucun rapport avec la statue qui nous occupe. Suivant le même auteur, le monument de Dagobert, comme celui de Charles-le-Chauve, a été refait et orné des figures et bas-reliefs qu'on y admire, un peu après le temps de l'abbé Suger (3). Cette supposition est tout au plus admissible pour le bas-relief (4); mais quant à la statue de Nante-

(1) *Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres*, t. 1er.

(2) *Annales*, liv. VIII, ch. 21.

(3) Mort en 1152.

(4) Ce bas-relief est plein de naïveté et offre dans quelques parties la plus grande élévation. Malheureusement le Dagobert couché sur le tombeau est d'une époque plus moderne, ainsi que la statue qui fait le pendant de celle de Nantechild. Cette figure, par sa pose théâtrale, dépare, de la manière la plus fâcheuse, ce beau monument.

child, comparez-la avec une statue quelconque du milieu du douzième siècle, avec celle de Louis-le-Gros, si vous voulez, *Ludovicus Grassus*, qui s'alonge en forme de gaine devant le portail latéral nord de l'église de Saint-Denis, et voyez si ce sont là deux monumens contemporains. La raideur emmaillotée de l'une et la pose naturelle de l'autre, les plis massifs et comptés de la toge de Louis-le-Gros et le libre jet des plis de la robe de Nantechild, les cheveux divisés par tranches et comme nattés de la figure du portail et la chevelure de la petite reine si délicatement sculptée, établissent un intervalle de plus d'un demi-siècle entre les deux ouvrages et reculent, par conséquent, le dernier vers le commencement du treizième siècle.

D'une autre part, ce serait, suivant moi, trop rapprocher la date de ce morceau, que de supposer qu'il fut exécuté en 1267 lorsque Louis IX et Mathieu, abbé de Saint-Denis, firent transporter dans ce monastère les rois qui reposaient en divers lieux. Guillaume de Nangis, qui cite ce fait, ne mentionne dans cette translation aucun roi de la première race. « Les rois et reines, dit-il, qui descendaient de Charlemagne furent placés avec leurs images taillées du côté droit du chœur, et ceux qui descendaient du roi Hugues Capet à gauche (1). » Mais une raison plus péremptoire, c'est la différence des styles. Les figures du monument de Dagobert, notamment celle de Nantechild, ont un caractère beaucoup plus idéal que celles des rois et des reines sculptées en 1267. Ces dernières ont beaucoup plus de réalité et plusieurs sont évidemment des portraits. Au reste, on voit dans les unes et dans les autres combien les artistes de cette époque s'embarrassaient peu du costume. Ils songeaient à empreindre leurs figures de la grande pensée catholique qui dominait alors, et rien de plus. D'ailleurs tous les rois et reines de la seconde race et du commencement de la troisième sont indistinctement revêtus de surcots justes et serrés, en usage sous le règne de saint Louis. La statue de Nantechild, qui porte également le vêtement étroit du temps, est donc, à quelques années

(1) *Chroniques*, an 1267.

près, datée par son costume. On regrette qu'elle ne soit pas, avec autant de certitude, signée du nom de son auteur.

Il en est des œuvres de l'architecture et de la statuaire au moyen-âge comme des épopées religieuses des siècles primitifs. Tous ces grands monumens sont sans noms d'auteur. C'est que ce ne sont pas des ouvrages individuels, mais des œuvres sociales auxquelles plusieurs générations ont mis la main. A peine si du onzième au treizième siècle, un ou deux noms de statuaires nous sont parvenus; c'est qu'en effet, durant cette admirable période catholique, il n'y eut point d'artistes, point d'individus; il n'y eut que des abbayes, des confréries, des monastères, où l'on mettait en commun non-seulement sa vie, ses biens, ses espérances terrestres, mais ses pensées, son âme, et, qui le pouvait, son génie. Seulement, vers le treizième siècle, l'art commençant à s'individualiser, quelques noms de maîtres viennent à poindre. Les livres et surtout les inscriptions sépulcrales commencent à parler. Nous apprenons, par cette voie, que Robert de Lusarche bâtit la cathédrale d'Amiens, en 1220; Pierre de Montereau, l'abbaye de Long-Pont, en 1227; Hugue Libergier, Saint-Nicaise de Reims, en 1229; et que Jean de Chelles éleva le portail latéral sud de Notre-Dame, en 1257. Nous connaissons assez bien, grâce à Joinville, Eudes de Montreuil, compagnon de saint Louis en sa croisade, lequel fortifia Jaffa, bâtit le chœur de Beauvais, Sainte-Catherine du Val des Écoliers, Sainte-Croix de la Bretonnerie et quelques autres églises de Paris, notamment celle des Cordeliers, où on l'enterra dans un tombeau sur lequel il avait sculpté son image. Ce que l'on sait avec non moins de certitude, c'est qu'à cette époque l'architecture et la sculpture ne faisaient encore qu'un seul art. Erwin de Steinbach, qui eut la plus grande part à l'érection de l'admirable cathédrale de Strasbourg, maniait le ciseau; Sabina, sa fille, sculpta plusieurs figures du portail. Ce fait posé, il serait possible que Robert de Luzarche, Pierre de Montereau ou Hugues Libergier, eussent exécuté les figures de la chapelle sépulcrale de Dagobert. Nous penchons pour le plus ancien, et nous les attribuerions volontiers à Robert de Luzarche;

mais ce n'est là qu'une conjecture très vague et que nous donnons pour ce qu'elle vaut.

Puis donc, que, malgré les plus exactes recherches, il nous faut renoncer à l'espoir de retrouver les vies et même les noms des pieux artistes du moyen-âge, nous allons essayer au moins de suivre, dans ses principales révolutions, l'histoire de ces grands travaux impersonnels. A défaut de la vie des artistes, nous tâcherons de reconstruire la biographie de l'art.

La même série de transformations que la critique commence à apercevoir dans l'art antique s'est accomplie dans l'art moderne. En Asie, en Egypte et en Grèce, l'art fut d'abord, comme en Europe au moyen-âge, hiératique ou sacerdotal. En Asie, en Egypte et en Grèce, l'architecture fut, pendant la durée de cette première période, le guide et comme la génératrice de toute cette famille appelée *beaux-arts*.

On peut diviser en quatre époques l'histoire de l'art en France.

La première, l'époque *hiératique*, commence avec l'introduction du christianisme et se prolonge jusqu'au règne de Philippe-Auguste, ou à-peu-près. Dans le partage des pouvoirs, celui de l'intelligence était échu au clergé. Dépositaires de la pensée catholique, les évêques la répandirent par la voie des arts comme par la plus efficace des prédications. Le propre des temps hiératiques n'est pas la rapidité des progrès. Ces époques assurent la transmission des procédés, la perpétuité des traditions, le perfectionnement graduel des types. Ces temps sont pour les nations comme les années de la croissance pour les hommes. La seconde période commence au treizième siècle; c'est l'époque de l'art *sécularisé*. Avec l'affranchissement des *communes* vinrent tous les autres affranchissemens. L'art sort des cloîtres. Les artistes ne sont plus des moines et des abbés, mais des *maîtres* libres, des *francs-maçons;* les traditions, les procédés de l'art se perpétuent au moyen de grandes confréries laïques, d'abord secrètes comme les maçonneries allemandes. Bientôt elles se divisent en corporations locales et en maîtrises; les traditions s'affaiblissent, les secrets se vulgarisent; la réforme avec sa tendance individualiste, la *renaissance*

avec ses adorations semi-païennes, brisent, à la fin du quinzième siècle, le dernier nœud de ces associations héritières des communautés religieuses. On ne sent plus que le besoin de petites compagnies vaniteuses et honorifiques, sans hiérarchie, sans traditions, sans croyances; une troisième époque est arrivée, l'ère des *académies*. Cette nouvelle période, ouverte avec éclat sous François Ier, se ravive un moment sous Louis XIV, qui lui communique quelque chose de sa lourde majesté, puis se traîne en s'affaiblissant jusqu'à la grande émancipation de 89. Alors avec David commence l'ère où nous sommes, l'ère de l'art *individuel*. Dans cette période, il n'y a plus ni unité, ni tradition, ni centre; il y a de certains maîtres, de certaines écoles. L'empire sur l'imagination se prend et se perd. En un quart de siècle, nous avons vu régner David, Canova, Châteaubriand, Goëthe, Byron, Walter Scott, Rossini, Beethowen. L'étoile de Victor Hugo est haute à l'horizon: ce soir, peut-être, va poindre l'astre inconnu qui doit la remplacer. La gloire à cette heure est à peine viagère; le sceptre passe de main en main; c'est une sorte de présidence républicaine. Sous un tel régime, il y a encore des arts et des artistes; mais si l'art est quelque chose de suivi, de consistant, qui ait un but, qui forme un système et une marche d'ensemble, il n'y a plus d'art.

Ces divisions que nous venons d'indiquer ne sont pas, comme on pourrait croire, chimériques et arbitraires; elles sont exactes, réelles, et résultent de l'examen consciencieux des faits; nous allons les reprendre une à une et les justifier par quelques preuves.

ÉPOQUE HIÉRATIQUE.

Quand le christianisme se trouva maître des Gaules, le clergé, comme il avait fait dans les autres provinces de l'empire, se logea dans les édifices publics, et, à leur défaut, s'empara des temples qu'il adapta, du mieux qu'il put, à cette nouvelle destination. On voit dans ces premiers temps Listoire, évêque de

13.

Tours, faire servir à l'exercice du culte chrétien la maison d'un sénateur. On a fait remarquer, avec raison, que les premières églises, en Occident, n'étaient que des *basiliques* ou tribunaux romains (1), et qu'une abbaye n'était autre chose qu'une riche maison romaine (2). L'art, à cette époque, ne consista qu'à réparer et ajuster d'anciennes constructions. Dans les temps de conquête, on trouve plus commode d'exproprier que de bâtir.

Mais bientôt les guerres contre les Ariens ruinèrent beaucoup d'édifices; il fallut construire à neuf. De cette nécessité naquit l'architecture mérovingienne, dont il subsite à peine quelques monumens; mais qui dut avoir et qui eut, au rapport des contemporains, un caractère complexe et fut à-la-fois romaine, barbare et chrétienne.

Cela se conçoit :

D'une part, la pensée chrétienne avait déjà trouvé sa formule architecturale en Orient, et le clergé devait la reproduire, au moins, dans ses dispositions mystiques. D'une autre part, le goût des barbares fraîchement sortis des forêts les porta, pendant toute la durée de l'époque mérovingienne, à ne laisser bâtir les palais et même les *maisons de Dieu* qu'en bois, à la façon des Huns. Enfin, il était difficile au clergé de ne pas céder à la tentation d'orner, comme Agricola, évêque de Châlons, ses cathédrales avec les colonnes de marbre prises dans les ruines dont le sol était jonché. Ainsi arriva-t-il dans toutes les cités. Les bas-reliefs et les mosaïques passaient des thermes consulaires dans les églises, et si l'on voyait dans quelques chapelles des figures sculptées, c'était un Hercule, un Jupiter ou un empereur que l'on honorait d'un nom de saint.

Cet art, quelque mélangé qu'il fût, n'en était pas moins sacerdotal. Depuis Clovis jusqu'à Philippe-Auguste, il ne se rencontre pas dans nos histoires un seul nom d'artiste, en quelque

(1) Voyez un article de M. L. Vitet sur l'architecture lombarde. *Revue française*, juillet 1830.

(2) Voyez *Études historiques*, par M. de Châteaubriand, tome III, page 276.

genre que ce soit, qui n'appartienne au clergé. Artiste et prêtre furent synonymes au moyen-âge, comme ils le furent en Egypte et dans la Grèce primitive; ajoutons comme ils l'ont été un moment dans le vocabulaire d'une secte qui vient d'essayer prématurément de greffer la pensée sociale sur une nouvelle pensée religieuse. Pendant toute la durée de l'ère hiératique, le meilleur architecte, le meilleur musicien, le meilleur poète arrivait, par ce seul fait, à la dignité d'évêque. Savoir manier le ciseau et l'équerre, peindre sur parchemin, sur verre et sur bois, savoir bien conduire le chœur, furent, pendant huit siècles, des *vertus* abbatiales. Un moindre talent même, celui de la ciselure et de l'orfèvrerie, éleva saint Eloi aux premières dignités de l'église et lui valut la canonisation, comme il serait advenu aux temps mythologiques. Cet exemple n'est pas le seul : Léon, treizième évêque de Tours, fut promu à l'épiscopat pour son habileté dans les ouvrages de charpente. Mais, en général, les arts dans la période hiératique ne se divisaient pas, comme de nos jours, en une multitude de branches indépendantes et sans contact. Moins perfectionnés qu'ils ne sont, ils formaient alors un faisceau solide et fraternel dont l'architecture était le lien. Dès l'origine du christianisme, l'art de bâtir selon les rites fut estimé un des plus saints devoirs de la prêtrise. L'acception toute religieuse que prit, dans la suite, le mot *edificare* prouve que la science architecturale emportait alors avec elle une louange des mœurs et comme une opinion de sainteté.

La manière d'élever, de disposer, d'orienter les églises était un mystère dont le clergé avait la garde. C'était comme le nom secret de Rome. La transmission de ce mystère constituait un des principaux devoirs de l'apostolat. Un saint prêtre, dit Grégoire de Tours, ayant converti quelques gentils près de Bourges, les ordonna prêtres, leur enseigna la sainte lithurgie, et leur apprit de quelle manière ils devaient bâtir les églises.

Chaque partie d'une basilique était un symbole. La forme en croix rappelait le crucifiement de Jésus-Christ. L'apside, ou partie circulaire du chœur figurait la place de la tête ou le *chevet*, comme dit Robert Dumont; les chapelles placées autour du

chœur pouvaient indiquer l'auréole; les ailes ou transsepts étaient les bras; les pieds s'appuyaient contre le portail. Que toutes les églises mérovingiennes fussent invariablement disposées en croix, c'est un fait prouvé par les nombreuses et minutieuses descriptions de Grégoire de Tours (1).

Cet historien et le poète Fortunat, évêque de Poitiers, insistent beaucoup sur les flots de lumières dont les vitraux des églises inondaient les saints lieux. Est-il légitime d'induire de là que l'on employait dès-lors la peinture sur verre? Je ne sais. Quant à la peinture à fresque, ou pour mieux dire sur bois, il est hors de doute que le clergé chrétien en faisait usage dès la première race. « La femme de l'évêque Namatius (2), ayant bâti dans un faubourg l'église de Saint-Etienne, voulut qu'elle fût ornée de peintures. Elle portait, dans son giron, un livre où elle lisait les actions des anciens temps, et indiquait aux peintres les traits qu'ils devaient représenter sur les murailles. »

Le clergé, durant l'époque hiératique, ne travaillait pas pour lui seul: il fallait bien que quelqu'un prît soin de réparer les édifices civils, d'élever les demeures royales, de pourvoir les villes de halles, de fontaines et d'ouvrir des routes aux pèlerins. Cette intendance des travaux publics, ce fut le clergé qui l'exerça. Ici l'évêque Agricola bâtissait des édifices utiles aux particuliers, là saint Nicel ou Nizier réparait ou construisait des maisons; ailleurs, le jeune Avedius, nouvellement ordonné prêtre, faisait jaillir une source avec une baguette, ce qui signifie, en style de Pentateuque, que ce jeune prêtre était un habile fontainier, si l'on ne veut admettre qu'il découvrit dès-lors quelque chose qui ressemblait au miracle de nos puits artésiens.

Le clergé ne donnait pas moins d'attention à la musique. A la fin du sixième siècle, un saint et un pape, Grégoire-le-Grand, renouvelle l'art de chanter; et l'on conçoit que, pendant

(1) Voyez, entre autres, la description de la belle église bâtie par l'évêque Namatius à Autun.

(2) Grégoire de Tours.

l'époque hiératique, il ne fallut pas moins que l'autorité d'un pape pour opérer une telle réforme: un simple prêtre comme Therpandre y eût échoué. Grégoire exerçait lui-même de jeunes choristes à la mélopée des psaumes. Ainsi, dans les temps hiératiques, les papes et les évêques étaient à-la-fois les architectes, les statuaires, les peintres et les maîtres de chapelle de toute la chrétienté.

L'art carlovingien, sans cesser d'être sacerdotal, diffère cependant de celui de la seconde race. Le génie de Charlemagne imprima aux arts, comme à tout le reste, un mouvement de progrès. Ce prince, en projetant son pouvoir sur deux contrées incontestablement mieux douées que la nôtre pour la culture des arts, améliora le goût des prélats français. D'abord on perd l'habitude barbare des constructions en bois; puis la vue de quelques beaux édifices d'Italie, notamment de l'élégante église de Saint-Vital, bâtie à Ravenne par les exarques grecs en pur style bysantin, donne à nos Francs l'idée d'un art nouveau. Bientôt une copie agrandie du chef-d'œuvre grec s'élève à Aix-la-Chapelle. Partout des bas-reliefs, non plus barbares ou dérobés aux thermes et aux temples païens, viennent orner les églises et jusqu'aux sépultures. Il faut lire dans Eginhart la description des statues qui décoraient le tombeau de Charlemagne. L'usage des figures de ronde-bosse et celui de la sculpture en pierre que les scrupules de quelques évêques avaient banni des églises y reparaît. Cependant, et cela est un trait caractéristique de l'art hiératique, on préférait, en général, pour la ciselure et la sculpture, l'or, les métaux et l'ivoire à la simple pierre.

Quant à la musique, Charlemagne l'aimait : il indiquait lui-même dans sa chapelle, avec le doigt ou avec une baguette, le tour du clerc qui devait chanter, et il donnait à la fin du motet, par un son guttural, le ton du verset suivant. Eginhart nous a conservé une lettre dans laquelle l'empereur demande au pape de lui envoyer quelques chanteurs assez experts pour suivre les modulations de l'orgue, instrument presque inconnu en France, où l'on ne possédait que celui dont Constantin Copronyme avait fait présent au roi Pépin.

Mais cette sorte de *renaissance*, produite par le génie d'un seul homme, ne devait pas lui survivre. L'Allemagne et l'Italie, en reprenant leur marche à part, cessèrent de nous entraîner à leur suite. Les invasions normandes, peut-être aussi l'accession en masse de la race franque aux dignités ecclésiastiques, généralement exercées jusque-là par les Gaulois, depuis plus longtemps civilisés, suspendirent tous les progrès. Ce n'est pas tout. Vers le milieu du dixième siècle, il se répandit dans la plupart des royaumes chrétiens une idée funeste : on se prit à croire, d'après l'Apocalypse, que la fin du monde était voisine; le genre humain ne devait pas survivre à l'an 1000. Un découragement général s'empara des peuples et s'étendit jusqu'aux clercs; l'entretien des églises, des abbayes, des presbytères, fut négligé. On ne répara ni les palais, ni les chaussées, ni les édifices d'aucune espèce. Le clergé, qui recevait d'immenses aumônes, ne donnait aucun emploi à ses trésors ; comme sur un vaisseau qui va couler bas, le silence et la prière avaient remplacé la manœuvre et le travail. Aussi ce tremblant dixième siècle est-il l'époque de la plus profonde barbarie.

Mais quand le jour prédit fut passé, quand le danger du terrible cataclysme fut évanoui, alors on se remit à l'œuvre; on voulut regagner le temps perdu; une ardeur sans exemple transporta la société chrétienne. C'est du commencement du onzième siècle que date chez nous la vraie constitution féodale et catholique qui dura deux siècles, et fut un progrès social en amenant la conversion de l'esclavage en servage. Pendant cette période, l'art devint de plus en plus sacerdotal, et la fin du douzième siècle fut à-la-fois le terme et l'apogée de l'époque hiératique.

Le délabrement des édifices et l'accumulation des richesses entre les mains du clergé ne suffiraient pas pour expliquer cette fièvre architecturale qui s'empara de toute l'Europe au onzième siècle. A cette cause matérielle, il faut joindre un redoublement d'exaltation religieuse, c'est-à-dire, d'amour de l'art. Cette exaltation multiplia les pèlerinages et conduisit tous les clercs, au moins une fois en leur vie, les uns, au-delà des Alpes,

à Notre-Dame-de-Laurette, les autres, au-delà des Pyrénées, à Saint-Jacques-de-Compostelle, les plus fervens, outre-mer, à Jérusalem. Dans ces voyages, les pèlerins se familiarisaient avec l'élégance des constructions pisanes, bysantines et mauresques. De ce temps date aussi l'envoi de jeunes clercs à Constantinople pour y étudier à sa source le goût oriental. Dès la fin du onzième siècle, le style architectural en France s'était déjà fort amélioré. L'élégant plein-centre bysantin remplaça les lourdes arcades et les robustes piliers romains. Cette nouvelle architecture svelte et délicate, comme tout ce que produit la Grèce, pénétra dans notre occident. On vit cette belle étrangère, venue à la suite des croisades, traverser nos provinces du midi et du centre, s'arrêter plus long-temps dans les vallons de la Normandie, et se mirer dans les eaux du Rhin. Si vous voulez voir quelques-uns de ses vestiges, hâtez-vous, car chaque jour les ronces et les grandes herbes les effacent, et l'antiquaire ne saura bientôt plus lui-même où elle a passé; cherchez ce qui reste d'elle à l'abbaye de Vézelay et de Tournus; visitez la nef de Saint-Germain-des-Prés, l'église de Saint-Trophime à Arles, le portail de Coucy-le-Château et celui de l'abbaye de Saint-Denis. C'est en présence de ces chefs-d'œuvre que vous pourrez prendre une idée de cet art aux proportions si justes et admirer la grâce de cette vierge grecque qui s'est assise un moment sur notre sol avec ses fines colonnettes, ses rotondes légères, ses arcades aériennes et les plantes épaisses de l'Orient.

Mais pendant qu'à la fin du douzième siècle, l'architecture atteignait un si haut degré de perfection, la statuaire la suivait d'un pas fort inégal. Tout ce qui nous reste de sculptures hiératiques, même du milieu du douzième siècle, a cette raideur de pose et ce quelque chose de contraint, de rétréci et d'immobile qu'on remarque dans les statues égyptiennes. En examinant ces longues figures de rois ou de saints, serrés dans leurs niches comme dans des cercueils de pierre, on voit qu'il s'agissait surtout pour l'artiste de reproduire certains types dont il ne lui était pas permis de s'écarter. Dans la sculpture hiératique, les moindres détails de maintien, de draperies, d'exécution, semblent

avoir été des articles de foi. Placez-vous devant le portail latéral nord de l'église de Saint-Denis, regardez ces six figures de rois, parmi lesquelles voici Louis-le-Gros; comparez-les entre elles et dites-moi si elles ne sont pas toutes posées, ajustées, drapées de la même façon. Comptez les plis si raides de ces tuniques, vous en trouverez partout un nombre égal; comptez ces intersections grossières de la chevelure qui sont censées représenter les mèches, vous en trouverez un même nombre. Cependant si nous nous rapprochons tout-à-fait du treizième siècle, nous rencontrerons quelques morceaux de sculpture religieuse du style le plus élevé. Au milieu, par exemple, du grand portail de Saint-Denis, rayonne une admirable image du Christ : c'est encore bien là un type, mais un type qui est arrivé à la dernière limite du grandiose et du beau.

Une chose fort singulière, c'est que dans les sujets familiers, les bas-reliefs de l'époque hiératique ne décèlent pas la même contrainte; et cependant ces scènes de la vie commune, faites pour attirer et enseigner la foule devant le portail des églises, sont également traditionnelles. Ces petites figures de serfs qu'on voit, au portail de Saint-Denis, soutenir, comme de monstrueuses cariatides, le poids du saint édifice avec de si horribles grimaces, sont de véritables types; la laideur de ces figures était consacrée comme celle des masques des anciennes comédies grecques; mais on ne s'aperçoit de leur caractère typique que quand on les a vues invariablement reproduites dans la même attitude et toujours à la même place sur les portails de presque toutes les abbayes des onzième et douzième siècles. Je ne sais pourquoi le grotesque porte presque toujours avec lui une idée de liberté.

Cependant, à mesure qu'une des branches des beaux-arts se perfectionnait, elle tendait à s'isoler du faisceau commun. Il commença à s'établir, dans le sein de la famille ecclésiastique, quelque chose qui ressemblait à notre moderne division du travail. Jusque-là toutes les communautés, tous les monastères s'étaient adonnés sans distinction à la culture de tous les arts; vers la fin du douzième siècle, on voit de certaines confréries ne s'occu-

per que d'un seul. Il s'établit dans le midi de la France un ordre de frères *pontifes*, qui ne se proposait, comme le mot l'indique, que de bâtir des ponts et de rendre les chaussées praticables. Cet ordre, ou, comme on dirait aujourd'hui, ce corps d'ingénieurs des ponts-et-chaussées fut très utile. Il posséda en France un assez grand nombre de petits chefs-lieux administratifs, autrement dits couvens. La mémoire des services qu'il a rendus s'est conservée dans le nom de certaines villes, Pont-Audemer, Pont-Gibaud, et dans celui de plusieurs abbayes. Il est bon de remarquer qu'au moyen-âge, *pontificare*, jusqu'au treizième siècle, ne signifia que *construire un pont* (1), de même que *pontifex* ne se prit, chez les Romains, selon Varron, que dans le sens propre de *constructeur de ponts*, pendant toute la durée de l'époque hiératique romaine.

Les *Templiers* formèrent aussi, que l'on nous passe l'expression, une importante section du corps des ingénieurs des ponts-et-chaussées. Outre leurs nombreuses constructions d'églises et de monastères en Orient, les Templiers bâtirent en Espagne, comme les frères pontifes en France, beaucoup de ponts et d'édifices publics. La plus occidentale des trois routes qui mènent à Compostelle, celle qui passe à Roncevaux, s'appelle encore *le Chemin des Templiers*.

Les contributions nécessaires à la confection de ces travaux étaient levées sur la piété des fidèles. On peut voir dans les écrits de Pierre-le-Chantre et dans ceux de Robert de Flamesbourg, pénitencier à l'abbaye de Saint-Victor, à Paris, que les confesseurs étaient autorisés à imposer, comme surcroît de pénitence, une aumône pour l'établissement des ponts et bacs, et pour l'ouverture et l'entretien des routes.

Un peu plus tard, il s'établit des couvens où l'on se consacre à la seule transcription des manuscrits. Certains ordres, comme les Hospitaliers, servent de maréchaussée sur les grands chemins. D'une autre part, les laïques commencent à être admis dans les écoles abbatiales et dans les maîtrises des basiliques.

(1) Voy. du Cange.

L'abbé de Sainte-Geneviève, Etienne de Tournay, divise l'école de ce monastère en deux classes; l'une, pour les novices et les profès, dans l'intérieur; l'autre, à l'entrée, pour les écoliers du dehors. Dès le même temps, les fils de rois viennent recevoir les élémens de la grammaire sur les bancs de l'école épiscopale, ouverte aux laïques dans le cloître de Notre-Dame de Paris. On distribue de la science au peuple à la porte des évêchés et des couvens, comme du pain aux pauvres et des médicamens aux malades.

De telles nouveautés annonçaient qu'une révolution très singulière était proche. En effet, on était à la veille d'un grand changement, d'un déplacement complet de la puissance. Le monopole de l'intelligence et de l'administration allait échapper des mains de l'église. L'art, de sacerdotal qu'il était, allait devenir national et séculier.

DE L'ART SOUS LES ASSOCIATIONS SÉCULIÈRES.

N'est-ce pas une chose extraordinaire et vraiment notable, que, vers les premières années du treizième siècle, dans tous les pays de domination franque, saxonne et germaine, il y ait eu, un peu plus tôt, un peu plus tard, un jour et une heure, où toute pierre qui s'éleva du sol prit une route différente de celle qu'elle avait jusque-là suivie. Plus de ces arcades cintrées, lourdes ou légères, selon qu'elles étaient grecques ou romaines; plus d'élégantes rotondes octogones; plus de coupoles orientales; plus de toits en terrasse : tout bâtiment qui surgit de terre se termine invariablement en cône, en flèche, en lancette. Toits et clochers, tout devient aigu, effilé, pyramidal. Les portes, les croisées, les voutes, suivent ce mouvement ascensionnel. L'ogive enfin, qui a sur le cercle l'avantage d'une variété indéfinie de combinaisons, a remplacé partout le plein-cintre; et ce n'est pas là un accident, un hasard géométrique, un caprice éphé-

mère : c'est un goût général, instinctif, ressenti de tous, et qui règne trois cents ans sans réclamation ni partage. Que s'est-il donc passé pour que l'art chrétien occidental ait ainsi brusquement changé ses voies sans transition, sans emprunt connu, de prime vol? Assurément il s'était vu déjà quelque part des toitures en pointes; l'ogive avait dû se rencontrer bien des fois dans les mille et un méandres des ornemens arabes et persans; mais, ce qui constitue le prodige, c'est cet accord, cette unanimité, cette persistance des trois races franque, saxonne et germanique, à prendre et à conserver, trois siècles durant, l'ogive, l'ogive seule, comme la base et la génératrice de tout le système architectural.

L'esthétique pourra peut-être éclaircir un jour le symbolisme des sons et des formes, et découvrir les rapports qui lient telle ou telle combinaison plastique ou sonore au génie de tel ou tel peuple. Jusqu'ici elle n'est pas assez avancée pour rendre compte de ces mystères ; elle se contente d'étudier et de recueillir les faits, remettant à les interpréter plus tard, s'il est possible. Nous ne risquerons donc aucune explication prématurée. Nous dirons seulement au milieu de quelles circonstances le génie populaire de la société chrétienne, en France, en Angleterre et en Allemagne, se manifesta tout-à-coup dans le merveilleux symbole que nous venons de décrire.

Avant cette transfiguration de l'art, une révolution profonde et radicale s'était opérée dans les bases de la société, et, pour ainsi dire, à rez-terre. De catholique, royale et *servile* qu'elle était, la communauté chrétienne était devenue, après les croisades, royale, catholique et *municipale*. Une famille nouvelle avait pris rang dans l'état. Le *tiers* s'était déclaré majeur. Les serfs, transformés en bourgeois, se reconnaissaient la force et la capacité d'administrer eux-mêmes la chose commune. L'église était riche, amollie, moins fervente; la bourgeoisie jeune, industrieuse, d'une piété ardente. Les communes, qui avaient compté avec le roi et les seigneurs, voulurent à plus forte raison compter avec les évêques et les abbés. Depuis quelque temps, la paresse des moines conviait chacun aux usurpations. Les abbés avaient admis quel-

ques laïques au partage de leurs travaux, même à la construction des églises. La plupart des secrets hiératiques avaient été ainsi confiés à des séculiers ou devinés par eux. Tout, dans la société de cette époque, tendait à la sécularisation et à l'établissement des franchises; à côté des francs-bourgeois, il était inévitable qu'il s'établît des francs-maçons et des francs-chanteurs. Et, comme au sortir de l'époque hiératique, on ne pouvait concevoir un art sans mystère, sans traditions, sans hiérarchie, on vit des sociétés laïques s'organiser par grandes divisions d'art (maçonnerie et musique), et se donner des règles et des statuts, à l'instar des congrégations religieuses. Dorénavant, l'*artiste* dut passer par les degrés d'apprenti, de compagnon, de maître, au lieu de parcourir ceux de novice, de profès et d'abbé.

Ce sentiment de *franchise*, de liberté communale et de nationalité se montre dans les plus petits détails de ce nouvel art. Tandis que l'architecture hiératique avait emprunté à l'Orient ses frises et ses chapitaux surchargés de plantes grasses, d'acanthe et de palmiers, l'architecture séculière et communale du treizième au quinzième siècle n'admet dans ses détails les plus capricieux que des plantes de notre sol, que des arbres de nos forêts. Il reste debout un fort grand nombre de monumens de cette époque; presque toutes nos cathédrales datent de ces trois siècles; hé bien! entrez! que voyez-vous pour couronne à ces colonnettes? Des feuilles de chêne et de hêtre. Et qui forme, je vous prie, ces entrelacemens d'ornemens si délicats? Les plantes les plus vulgaires, des feuilles de treffle, de persil, de fraisier. Quand le luxe et la profusion architecturals arrivent à leur comble au quinzième siècle, ce qui domine, ce sont les feuilles de choux frisées, gonflées, arrondies, au point de ressembler à des têtes de dauphins. Ce nouvel art, qu'une mysticité sublime enléve à tire-d'aile vers le ciel, affecte, dans ses parties inférieures et secondaires, un sentiment rustique et populaire qui sent la glèbe, et atteste qu'il eut pour père et premier générateur le pauvre serf franc, saxon et germain, émancipé (1).

(1) M. L. Vitet, dont les ingénieux opuscules nous ont souvent servi de

L'existence au moyen-âge de maçons libres et de franc-chanteurs ne peut être mise en doute. L'Allemagne et en particulier les bords du Rhin conservent mille traces de ces souvenirs auxquels l'imagination d'Hoffman a rendu récemment leur popularité. Au commencement du treizième siècle, plusieurs maîtres habiles, notamment ceux qui avaient contribué, avec Erwin de Steinbach, à la construction de la fameuse tour de Strasbourg, se constituèrent en société maçonnique, avant que de se répandre en France et en Allemagne. Ces maçons libres donnèrent à leur réunion le nom de *Hutten*, loge. Ils établirent entre eux plusieurs signes de reconnaissance, et prirent l'habitude de tracer certains emblêmes sur les monumens qu'ils élevaient. M. de Hammer cite plusieurs églises d'Erfurt où il a observé des symboles maçonniques; il rapporte que dans l'église de Prague, bâtie vers 1250, on a remarqué, en 1782, vingt-quatre figures de franc-maçonnerie qui avaient été peintes sur le mur, et recouvertes ensuite d'un enduit de chaux (1).

La mollesse toujours croissante des gens d'église, l'abolition du servage, et la répugnance des ouvriers libres à se laisser conduire par les moines, firent que le clergé accepta sans déplaisir l'aide des maçons libres, et leur confia la construction des églises et des couvens. D'ailleurs, l'esprit du plus parfait catholicisme animait ces artistes séculiers. Si la sève ascendante du génie septentrional les poussait invinciblement dans ce système hardi et national qui contrastait si parfaitement avec l'architecture exotique de l'âge précédent, les maîtres en maçonnerie n'en conservaient pas moins religieusement toutes les dispositions essentielles de la basilique. Ils tenaient autant, et plus peut-être que le clergé, à maintenir tout ce qui, à l'intérieur ou à l'extérieur, avait un sens emblématique ou mystique. Ainsi, ne craignez pas que quelqu'un d'eux s'avisât de changer

guides, s'occupe à réunir les matériaux d'une *Histoire de l'art*, où il exposera, avec détails et preuves, toutes ces révolutions curieuses dont nous ne présentons ici qu'une esquisse si imparfaite.

(1) De Hammer: *Mysterium Baphometis revelatum*, Viennæ, 1818.

le nombre des portes du portail principal des cathédrales. Aucun n'ignorait que les trois grandes portes voulues étaient un hommage à la Trinité. Dans la distribution des chapelles, des autels, des rosaces, ils suivaient invariablement les nombres trois, sept, ou douze : trois, à raison des trois personnes divines, sept à cause des sept jours de la création, douze en mémoire des douze apôtres. Ne craignez pas non plus qu'ils élevassent égales en hauteur et en beauté les deux tours des cathédrales; ils savaient trop bien que la tour septentrionale est l'image du pouvoir spirituel, et que la tour méridionale figure le pouvoir temporel. Aussi ont-ils invariablement commencé par élever la première, et les années venant et avec elles l'indifférence, il en est résulté ce que tout le monde a dû observer que, dans beaucoup de nos cathédrales, la tour du midi est inachevée.

En même temps que l'architecture prenait, sous la direction des laïques, un vol si indépendant et si hardi, la sculpture, sous la même influence, se débarrassait de ses entraves. Plus de raideur égyptienne, plus de draperies à plis comptés et symétriques, plus de chevelures indiquées hiéroglyphiquement par des espèces de rainures et de gouttières. En demeurant fidèle au caractère religieux, la statuaire, au treizième siècle, s'affranchit des procédés du cloître; elle acquiert tout-à-coup la pureté du dessin, la souplesse, le mouvement, la vie. Les monumens qu'elle a laissés sont aujourd'hui à peine connus, quoique nombreux dans les églises de cette époque. Le grand portail de la cathédrale de Reims offre à lui seul une multitude de ces belles statues du treizième siècle, mais placées malheureusement si haut qu'elles ne sont que difficilement visibles. En attendant qu'on en moule quelques-unes, la statue de la reine Nantechild que chacun peut aujourd'hui étudier commodément, est à-peu-près le seul échantilllon de cette sculpture à-la-fois si gracieuse et si chrétienne : gracieuse par le maintien, le mouvement, les draperies; chrétienne par l'expression, par la pensée, et, si on peut le dire, par les formes.

Bien que la robe et le manteau ne laissent à nu que la tête et les mains, mains qui d'ailleurs sont vivantes, on devine ai-

sément le corps à travers les vêtemens. Il est de proportions parfaites, mais grêle et comme amoindri par la méditation et la prière. D'ailleurs, il faut le dire et redire, la beauté chrétienne n'est pas la beauté païenne. Le développement des épaules et de la poitrine, ces signes caractéristiques de la force dans le sens le plus physique, ne sont pas les attributs de la sainteté. Qui n'a étudié que la statuaire antique n'est pas suffisamment préparé pour comprendre la statuaire du moyen-âge. Dans l'une la forme est tout; dans l'autre il y a la forme et la pensée. A la première vue nous sommes frappés de la beauté d'une statue grecque; mais un examen prolongé augmente rarement la vivacité de la première impression. Une statue chrétienne, au contraire, nous frappe peu d'abord; mais elle nous charme et nous subjugue davantage, à mesure que nous la contemplons plus long-temps. Dans la statuaire de l'antiquité les sens parlent aux sens; dans la sculpture moderne, c'est un dialogue, pour ainsi dire, entre les sens et l'esprit. La statuaire grecque produit en nous un sentiment très pur, le sentiment du beau, mais du beau physique; la statuaire chrétienne développe le sentiment du beau physique et du beau moral, et plutôt le dernier que le premier. L'âme et les pensées de Nantechild, c'est là ce qui nous ravit et nous paraît plus beau que sa personne.

Tout en s'affranchissant des liens hiératiques, la statuaire, au treizième siècle, conserva religieusement la pureté des types. Les artistes ne s'étaient réunis en corporations et soumis à une hiérarchie sévère et presque cléricale, que pour assurer la transmission de ce qu'il y avait de véritablement sacré dans les traditions. Quel statuaire insensé eût osé, dans ce temps de foi, altérer l'admirable type du Christ ou celui de la Vierge? Quel peintre sur verre ou à fresque se fût avisé de s'écarter du caractère de tête consacré pour chaque apôtre et pour chaque saint de l'ancien ou du nouveau Testament? Qui même, dans la peinture des églises, car toute église au moyen-âge était peinte et dorée du haut en bas, et chacune de ses parties était distinguée par une couleur vive et tranchée, eût osé intervertir l'ordre canonique des couleurs, et mêler des nuances profanes.

à ce bleu, à ce rouge, à ce blanc, à ce verd, à cet or, qui étaient hiératiques par excellence? Ce ne fut que lorsque la foi commença à s'éteindre, lorsque Wiclef, Jean Hus et Luther vinrent à saper la catholicisme et le moyen-âge, que les traditions s'affaiblirent. La diversité des croyances mit la désunion dans les confréries d'artistes. Les maîtrises et les jurandes se multiplièrent. L'unité fut bannie de l'art comme de la communauté chrétienne. Alors la moquerie et la satire s'introduisirent dans la statuaire. Les sept péchés capitaux sculptés en bas-reliefs, étaient l'ornement obligé de toute cathédrale : ils avaient été exposés jusque-là avec une naïveté peu édifiante, mais sérieuse et biblique; au quinzième siècle, ils devinrent malicieusement obscènes. Le serf difforme avait été le type grotesque de la statuaire hiératique; par représailles, le moine lubrique fut le type bouffon de la sculpture après Luther. La foi n'existait plus : l'art chrétien devait disparaître.

Une découverte inverse de celle de Colomb, la découverte du monde ancien, hâta la mise en terre de cet art qui, depuis quelque temps, était exposé sur son lit de parade. La renaissance, avec son Olympe ressuscité, vint nous offrir de nouveaux types, mais des types qui ne se rattachaient à aucune de nos croyances, à aucun de nos souvenirs nationaux. Pour quelques adeptes, l'antiquité fut un culte, culte bizarre! l'art des Grecs une religion. Pour eux, nos musées et nos galeries étaient des chapelles homériques et des alcoves appuléennes; mais cette religion sans morale n'est pas, grâce à Dieu, descendue dans les masses : elle est restée à hauteur de roi et d'érudit, et n'a pu devenir populaire. L'art, aux seizième et dix-septième siècles, s'étant fait païen, antiquaire et courtisan, n'eut plus de rapport avec le gros du pays. Ses productions rares et plutôt privées que publiques, ne furent plus que des passe-temps aristocratiques et sans conséquence, auxquels la vraie na-

tion ne prit jamais part, et qui ne dépassa pas un cercle fort circonscrit. A ce petit art de Fontainebleau, de Versailles, des salons de l'Hôtel de Rambouillet, de Trianon, il n'était pas besoin de ces grandes corporations religieuses et laïques, dont nous venons d'esquisser l'histoire, et qui, selon Jacques Cœur, n'élevèrent pas moins de dix-sept cent mille clochers en France : Pour asseoir MM. les architectes, peintres, sculpteurs, etc., du roi, il suffisait de quelques fauteuils dans un salon, d'une douzaine de cordons noirs pour les plus habiles ou les plus obséquieux, de quelques jetons pour les autres. L'art était arrivé à la plus pauvre et la plus étriquée de ses conditions : il était parvenu à l'ère des académies.

On me pardonnera de passer légèrement sur cette phase, d'ailleurs bien connue. Je n'ai pas la prétention d'écrire l'histoire, curieuse à beaucoup d'égards, de l'académie de Saint-Luc, fondée par François I[er], et qui, bientôt envahie par les communautés des maîtres peintres, des maîtres menuisiers et vitriers, fut enfin réorganisée décemment au dix-septième siècle, sur les justes réclamations de Le Sueur, de Dujardin, de Bourdon et de Mignard. Je ne veux faire qu'une observation : c'est qu'il y eut deux instans où l'art de la renaissance jeta un assez vif éclat (un instant sous François I[er], et un autre sous Louis XIV), et qu'à ces deux momens, l'architecture avait repris sur les autres arts la suprématie et l'ascendant qui lui appartiennent.

Cette unité que, durant les grandes époques, l'architecture imprima aux arts, comment une compagnie dont les membres n'ont pas une idée qui leur soit commune, prétendrait-elle à l'établir? Par quel miracle une académie, qui ne peut accorder sur la moindre babiole les trente ou quarante têtes somnolentes qui la composent, pourrait-elle imposer un *credo* et un style d'art aux artistes et au public? Aussi le corps qui devrait dicter la loi ne dicte-il rien, et la république étant partout et le commandement nulle part, force est à chaque artiste de se déclarer indépendant.

D'hiératique, de national, d'académique, l'art est ainsi devenu individuel.

L'avantage et l'inconvénient de ce régime (que, dans tous les cas, nous ne nous sommes pas donné), c'est que les traditions d'art et l'influence d'une école, bonne ou mauvaise, ne dépassent guère la durée de la vie humaine. Peu de directeurs de la pensée publique gardent le sceptre assez long-temps pour arrêter un progrès nécessaire ou empêcher le retour à de meilleures voies.

Ces époques, où chacun, libre d'entraves et dépourvu d'appui, se jette, à son gré, dans tous les sentiers de l'intelligence, dans tous les essais, dans toutes les folies, et sillonne, en tous sens, les routes de l'imagination et du génie, doivent nécessairement amener de grandes découvertes, de grandes vérités, de grandes beautés d'art, mais isolées, sans lien, sans un foyer commun qui les concentre et leur donne sur l'humanité une puissance égale à leur valeur. De cette pensée naît la profonde mélancolie qui pâlit le front des grands artistes.

Sous un tel régime, tout se presse, tout se hâte, tout s'entrechoque et s'entrenuit. L'art court de théorie en théorie, d'école en école. Tel système, dont le développement régulier eût rempli un siècle, est à bout, et accompli en deux ans. Le mouvement de cet art, qui marche à la vapeur, peut bien ne pas gêner la production des œuvres, dont la gestation n'est pas trop longue. A la rigueur, une statue, un tableau, un opéra, un roman, un recueil d'odes peuvent encore se composer, se publier et obtenir trois mois de vogue. Il est possible même que cette grande accélération de tous les rouages puisse faire franchir à l'intelligence individuelle des espaces inespérés, et que cet avantage, perdu pour la société, ne le soit pas pour les progrès futurs du genre humain. Au milieu de cette tourmente, les arts particuliers croissent et s'enrichissent de mille essais; les méthodes se perfectionnent; les procédés s'améliorent; la peinture, invente les panorama, la lithographie; la musique, une foule d'instrumens nouveaux. Il y a des prodiges comme Paganini.

Mais l'art véritable, le grand art, celui de qui tous les autres relèvent; l'art qui s'adresse aux générations, qui a besoin de siècles pour se déployer, et qui survit aux siècles; l'art qui a

élevé les pyramides, le Parthenon, l'Alhambra, Sainte Sophie, la cathédrale de Reims, où est-il? quand reviendra-t-il?

Il reviendra, quand, de cette poussière d'idées qui nous entoure, il se sera formé quelque chose qui soit une croyance, quelque chose de consistant, de durable, et qui mérite d'être exprimé dans cette langue monumentale, la plus belle que l'imagination ait parlée.

Je suis de ceux qui croient qu'une époque de décomposition et d'individualisme comme la nôtre, couve une époque de recomposition et de croyance.

Je crois que des temps, comme ceux où nous vivons, sont des saisons de labour et de semaille pour l'esprit humain, et que, dans quelque sillon de notre terre si remuée et si retournée en tous sens, est déposé déjà peut-être le germe d'où sortira le nouvel arbre de vie et de science, de plus en plus grand, de plus en plus touffu, qui doit donner un jour du repos et de l'ombre à l'humanité.

CHARLES MAGNIN.

ESQUISSES DU CŒUR.

II.

UNE COURSE DE NOVILLOS

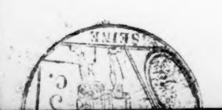
A MADRID.[1]

Mi marido en los toros
Bien se divierte:
Todo el mundo se alegra
Al ver su gente.
(Cantar Español.)

I.

Je venais à peine d'arriver, un soir de l'hiver de 18.., chez la marquise de Rioja, que, pour la première fois, j'avais trouvée seule, lorsque son mari rentra suivi de son inséparable ami, le comte de Genstiern, chargé d'affaires de Suède à Madrid. — Toute ma soirée était gâtée.—Dans mon dépit, je fus bien tenté d'abord de me retirer sans prolonger davantage ma visite. La manière avec

(1) Voyez pour la *course d'été* la livraison du 1er novembre 1831.



laquelle je tirais mes gants et j'examinais mon chapeau, trahissait, sans doute, une intention de départ. J'étais assis au coin de la cheminée vis-à-vis de la marquise. Je crus lire dans ses yeux qu'elle avait pénétré mon projet, et qu'elle me saurait gré de ne pas l'exécuter. — Ce n'était pas là vraiment de la fatuité, car sans avoir jamais osé, sans avoir pu jamais le lui dire, j'aimais Piedad de toutes les forces de mon âme, je l'aimais trop pour qu'elle ne l'eût pas compris, pour qu'elle ne m'aimât pas elle-même un peu. — Je suspendis donc mes préparatifs de retraite. Je demeurai.

La conversation se traînait lourde et insignifiante depuis plus d'une heure à travers tous les lieux communs imaginables, lorsqu'elle finit par tomber, je ne sais comment, sur les courses de taureaux. C'était un texte favori, un thème inépuisable pour le marquis, vrai grand d'Espagne de la vieille souche, intrépide fumeur, qui n'aimait rien tant au monde, après les *cigares du roi*, que les courses de taureaux. Une fois mis sur ce chapitre qui convenait surtout à son éloquence, le marquis, jusque-là sombre et taciturne, s'échauffa vite et fit mille curieux récits des innombrables courses auxquelles il avait assisté ou pris part lui-même, conta mille précieuses anecdotes concernant Romero, Pepe-Yllo, et d'autres célèbres toreros dont l'Espagne a gardé le souvenir.

Tandis que le marquis parlait, le comte qui passait pour l'amateur de taureaux le plus éclairé du corps diplomatique, était tout oreilles, et semblait suspendre son intelligence entière aux lèvres de l'orateur.

Quant à moi, je le confesse avec sincérité, j'avais des distractions, j'écoutais à peine. Nouveau venu comme je l'étais à Madrid, assurément, j'avais grand tort de ne pas mieux profiter de cette excellente occasion de m'instruire. Il ne faut pourtant pas me reprocher trop sévèrement mon inattention et mon insouciance. La marquise n'était-elle pas là devant moi, moins attentive encore peut-être, languissamment assise, les bras croisés, au fond de sa bergère, ses jolis petits pieds chaussés de bas de soie blancs à jour et de souliers de satin

noir, gracieusement étendus sur un carreau de tapisserie bleue?

O Piedad! dites. Quand de ces adorables pieds que mes lèvres brûlaient de couvrir de baisers, mon regard s'élevait timidement jusqu'à votre pâle et beau visage; lorsque je rencontrais tant d'amour dans vos traits si expressifs et si passionnés, n'étais-je pas bien excusable de tout oublier pour ne plus songer qu'aux promesses de bonheur que me faisaient vos grands yeux noirs?

La conversation continuait cependant entre le comte et le marquis sur le même sujet. Je n'y pouvais plus décemment rester tout-à-fait étranger moi-même.

— Qu'est-ce donc, demandai-je, qu'une course de *novillos* annoncée pour demain, et dont j'ai lu ce matin l'affiche à la *Puerta del sol?*

Le marquis, qui devait, sans doute, ce soir-là nous faire un cours complet de *tauromaquia,* ne laissa pas échapper la nouvelle occasion que je lui fournissais de déployer toute son érudition, et se chargea fort obligeamment de me répondre, ce dont il s'acquitta certes avec bien plus de développement que n'en attendait la question que je venais de faire au hasard. Il m'expliqua donc que les *novillos* étaient de jeunes taureaux que l'on faisait combattre dans les courses d'hiver; qu'en général ils étaient alors *embolados,* c'est-à-dire qu'ils avaient les cornes garnies à leurs pointes de fortes boules qui amortissaient leurs coups. Il m'apprit encore que l'on tuait habituellement à ces courses deux ou trois taureaux non *embolados* qui faisaient eux-mêmes de leur mieux pour rendre la pareille à leurs adversaires, hommes ou chevaux, ce à quoi ils réussissaient fréquemment, parce qu'ils avaient alors affaire à des *toreros* la plupart jeunes débutans sans expérience, qui venaient l'hiver faire leur apprentissage et se former aux courses de l'été, plus sanglantes, plus sérieuses et par conséquent beaucoup plus intéressantes.

Le marquis voulut bien me donner encore sur les *novillos*

une foule d'autres détails que je fus assez ingrat pour n'écouter et ne comprendre que très imparfaitement.

Lorsqu'il eut enfin achevé :

— Voilà sans doute une belle et profonde dissertation, me dit en souriant la marquise. Elle ne doit cependant point vous suffire. Il ne faut pas que vous manquiez d'assister à cette course annoncée pour demain. Il y a long-temps que je n'ai vu moi-même de *novillos*. Je ferai retenir une loge. Vous y viendrez, si vous voulez, avec nous. Les véritables *aficionados*, comme le marquis, honorent, il est vrai, rarement ces courses de leur présence; mais mon mari nous accompagnera peut-être en votre honneur, et nous compléterons là, je l'espère, ensemble votre éducation.

—Je ne pourrai partir avec vous, mais j'irai, je vous le promets, vous rejoindre, dit le marquis, évidemment bien satisfait de voir sa femme s'intéresser si fort à la propagation de la science.

J'avais accepté l'offre de la marquise avec reconnaissance. — Je ne fus pas assez indiscret pour insister sur l'exécution de la promesse que son mari venait de nous faire.

— Ne manquez pas de me venir prendre demain à trois heures précises, me dit la marquise au moment où je me retirais.

Y manquer! y manquer! répétai-je, tout haut, ivre de bonheur, courant et sautant follement par les rues désertes de Madrid, en retournant à mon hôtel. Y manquer! que dites-vous là, Piedad? Quelle recommandation vous me faites!

Et je ne pus m'endormir que bien tard. Et une seule pensée me poursuivit toute la nuit, dans mon insomnie et dans mes rêves.

II.

On se doute bien que je fus exact au rendez-vous que m'avait donné la marquise. J'arrivai donc chez elle le dimanche un peu avant trois heures. Je la trouvai déjà tout habillée. Elle avait mis une basquine garnie de boutons d'or au bas de la jupe et sur les manches, puis la longue mantille noire. C'était le costume complet de *maja*. Il lui allait délicieusement. Jamais elle ne m'avait semblé si belle, si espagnole!

On vint l'avertir que sa voiture était prête. Nous partîmes. La journée était magnifique. Il n'y avait pas un nuage au ciel. Ce soleil de février était si ardent, que la marquise baissa l'un des stores de soie verte de la voiture.

— Nous aurons bien beau temps, lui dis-je alors, m'applaudissant d'avoir enfin osé rompre, par cette ingénieuse observation, le silence que nous avions gardé jusque-là l'un et l'autre.

— Oui, la course sera belle, reprit-elle; puis, après une pause de quelques momens, ne vous semble-t-il pas cependant, ajouta-t-elle, qu'il convient peu à une femme d'assister à des spectacles pareils à celui que nous allons voir? Il n'y a plus vraiment beaucoup d'Espagnoles de la société qui aient maintenant le courage de supporter de si cruels plaisirs. Moi-même je n'y suis pas fort habituée, je vous assure. Pourtant vous m'allez croire peut-être bien insensible et bien inhumaine.

— Oh! non pas, m'écriai-je, vivement touché par cette justification à laquelle elle daignait descendre, et que rendait pour moi si complète la douce et tendre expression de son regard, oh! non pas. Je serais trop à plaindre, madame, si je ne pouvais compter sur beaucoup de pitié dans votre cœur.

Et mon regard disait aussi davantage; mon regard la remerciait d'être venue bien moins pour cette course, que pour me permettre d'être un peu seul avec elle au milieu de la foule; — et mon regard fut aussi compris.

III.

Nous étions cependant arrivés à la *place* des taureaux. Nous étions montés à notre loge. Dès que j'y fus entré, je me trouvai vivement saisi d'abord du spectacle pittoresque et animé qui s'offrait à mes yeux. Au-dessous du rang des loges, l'amphithéâtre des *gradas cubiertas*, puis plus bas celui du *tendido* déroulaient leurs gradins encombrés d'une multitude immense. Le sable de l'arène, vide encore, réfléchissait vivement les rayons d'un éblouissant soleil qui servait de lustre à cette vaste salle de spectacle.

Après avoir ainsi quelques momens contemplé tout le cirque, je me tournai vers la marquise, près de laquelle j'étais assis sur le devant de la loge. Elle semblait jouir de ma surprise, et souriait doucement.

—Prenons courage, me dit-elle, ils vont, je crois, commencer bientôt.

En effet, les cris éclatans et la joyeuse rumeur qui s'élevaient des divers points de l'enceinte s'apaisèrent tout-à-coup. Le corrégidor venait de paraître dans sa loge.

IV.

Quatre alguazils à cheval entrèrent bientôt dans l'arène. Ils y introduisirent d'abord les toreros à pied, revêtus de leurs ri-

ches costumes, tenant à la main leurs manteaux aux couleurs éclatantes. De grands applaudissemens saluèrent l'arrivée de quelques-uns d'entre eux; mais ce fut une joie, ce furent des rires et des transports universels, lorsqu'au lieu de *picadors* à cheval, on vit paraître dans la place deux espèces de Sancho Pança, portant vestes bariolées et chapeaux pointus, montés sur des ânes, et brandissant fièrement de très longues lances. Ils se placèrent comme se placent d'ordinaire les *picadors*, près de la porte du *toril*, le long de la barrière, à quelque distance l'un de l'autre.

Un profond silence régnait dans tout le cirque.

— Le premier taureau va être lancé, me dit la marquise. Mais ne vous alarmez pas; ce n'est encore qu'un taureau *embolado*. Il ne s'agit pas cette fois d'un combat sérieux.

Un roulement de tambour se fit entendre. C'était le signal. Je me sentais très ému. Je repoussai au fond de la loge une chaise qui se trouvait entre la mienne et celle de Piedad.

Les portes du *toril* s'ouvrirent. Un jeune taureau *embolado* s'élança dans l'arène. L'animal, étonné, s'arrêta d'abord, grattant du pied la terre, mais dès qu'il eut aperçu le premier Gilles, il se précipita soudain vers lui, et le heurtant avec fureur, il le renversa lui et son âne, leur faisant faire du coup cinq ou six culbutes l'un sur l'autre, puis, sans s'arrêter, courant au second cavalier qui le défiait et le menaçait de sa lance, il le désarçonna de même et le fit aussi rouler sur la poussière, ainsi que sa monture.

A cette première escarmouche qui fut l'affaire d'un instant, de joyeux applaudissemens éclatèrent aux amphithéâtres. Moi, cependant, je tremblais pour ces malheureux bouffons, si rudement jetés sur le sable. Je fus néanmoins bientôt rassuré. Pendant que les *capeadors* entraînaient le taureau vers l'autre bout de l'arène en agitant devant lui leurs manteaux, nos deux chevaliers se relevèrent eux-mêmes. Ils n'étaient, il est vrai, nullement blessés, et firent, au contraire, mille gestes plaisans, mille grotesques bravades, en brandissant leurs lances qu'ils avaient

reprises. Quant aux deux ânes, ils semblaient beaucoup moins disposés à recommencer les hostilités, et restaient languissamment étendus à terre. On eut grand'peine à les remettre sur leurs pieds, et il fallut même pour cela les prendre à bras et les porter; encore, les pauvres bêtes, lorsque leurs cavaliers furent remontés sur elles, se tinrent-elles les jarrets ployés, les oreilles basses, toutes tremblantes, craignant au moindre mouvement de voir se renouveler le rude assaut qui venait de leur être donné. Il le leur fallut pourtant subir deux autres fois, à-peu-près de la même façon, à l'inexprimable contentement de la multitude. Ils n'étaient pas néanmoins encore blessés, non plus que les cavaliers après leur troisième défaite. Ces derniers paraissaient bien souhaiter de rentrer en lice; mais il n'y eut pas moyen d'y décider leurs ânes. On eut beau s'y prendre avec eux de toute manière. On eut beau les flatter et les caresser, puis les frapper de coups de bâton, les piquer et les tirer par la queue; ce fut en vain. Si l'on réussissait à les relever en les portant, ils se recouchaient soudain. Il fallut donc absolument renoncer à leur faire affronter un quatrième combat; il les fallut abandonner là, en butte aux moqueries et aux sifflemens du peuple, dont ils semblaient au surplus avoir beaucoup moins de frayeur que des bourrades du taureau.

V.

Assurément tout cela ne m'avait que très médiocrement réjoui. Je ne me sentais pas vraiment fort à l'aise. Cependant il n'avait pas encore coulé de sang. — Je faisais bonne contenance.

J'avais quelque peu rapproché ma chaise de celle de la marquise.

— Ce spectacle est moins terrible que je ne l'avais craint, lui dis-je alors, essayant de sourire.

— Oh! reprit-elle, ça n'est rien jusqu'ici. Dieu veuille que toute la course se passe ainsi.

Et en même temps la chaise de Piedad fit aussi un léger mouvement qui ne l'éloigna pas de la mienne.—Je la regardai. Elle rougit et je rougis comme elle.

Et mes yeux se baissèrent comme les siens et se tournèrent de nouveau vers l'arène.

VI.

A ce moment, un jeune homme, revêtu du costume de *majo*, s'élança légèrement du *tendido* dans la place, et, courant s'agenouiller devant la loge du corregidor, demanda la permission de piquer une paire de *banderillas* dans le cou du taureau. De pareilles requêtes sont fréquentes, et il y est fait droit d'ordinaire sans difficulté. L'autorisation s'accorde d'ailleurs aux risques et périls de l'*aficionado*. Tant pis pour lui s'il ne vient point avec assez d'adresse et d'expérience pour soutenir la lutte dangereuse à laquelle il s'expose.

On remit au jeune homme une paire de *banderillas*. S'avançant soudain du côté du taureau, lorsqu'il fut à une trentaine de pas de lui, il leva les bras en l'air, défiant son ennemi de la voix et du geste, épiant l'instant où celui-ci baisserait la tête, pour courir lui enfoncer ses flèches dans le cou. Mais le taureau ne se livra pas ainsi. Prenant l'avance sur son adversaire, il s'élança vers lui avec une incroyable rapidité. Le jeune homme s'était laissé enlever l'avantage, il ne lui restait plus assez de temps ni d'espace pour prendre aussi son élan; il ne pouvait donc plus attaquer, et comme armes défensives, ses *banderillas* ne lui suffisaient point: aussi, les jetant à terre, songea-t-il d'abord à fuir; mais s'étant retourné, il vit bien qu'il se trouvait beaucoup trop loin de la barrière pour l'atteindre à temps et s'y mettre à l'abri. Il fit donc volte-face, et s'imaginant sans doute

que ce *novillo embolado* n'était que peu redoutable, il l'attendit de pied ferme, comptant peut-être esquiver son choc en sautant de côté, ou même par-dessus l'animal.

Le pauvre enfant avait calculé ses ressources avec plus de courage que de prudence. La furie du taureau et son agilité déjouèrent tous le moyens de défense de son ennemi. Avant que ce dernier eût pu seulement bouger, le *novillo* l'avait pris déjà sur ses cornes et l'avait jeté à une vingtaine de pieds en l'air. — Le malheureux retomba sur la tête. Il avait dû se la briser du coup. — Le taureau ayant passé outre, on accourut vers le jeune homme. Il ne donnait plus signe de vie. Les *chulos* l'emportèrent immobile. — Au moins n'avait-il pas long-temps souffert.

VII.

Je n'y pus tenir. Je me levai brusquement. Piedad me saisit la main; la sienne tremblait. Je me rassis sur ma chaise, qui se retrouva, je ne sais comment, beaucoup plus près de la sienne. — Elle était toute pâle.

— Qu'avez-vous, mon Dieu? m'écriai-je. Vous trouvez-vous mal, Piedad?

— Moi! je n'ai rien, dit-elle d'une voix émue. Je suis bien! C'est vous qui souffrez, John! Allons nous-en, n'est-ce pas? Allons nous-en.

Oh! oui. J'aurais bien voulu partir, mais comment le pouvoir? Nous étions seuls dans cette loge! Nous étions seuls ensemble pour la première fois! — Et sa main tenait toujours la mienne! Pour partir, il eût fallu renoncer à tout ce bonheur! Et ce bonheur n'était-il pas mille fois plus grand que ce spectacle n'était cruel?

— Non, restons, je vous en supplie, restons, si vous le pou-

vez, repris-je enfin. Je suis un homme, Piedad; cette scène m'a ému un peu, je l'avoue, mais je puis demeurer; je puis maintenant supporter le reste.

— Restons, dit-elle, bien bas.

Et en même temps sa main pressa doucement la mienne, et ses yeux à demi fermés me jetèrent un de ces regards qui vous traversent toute l'âme. — Oh! la course pouvait continuer. Je l'aimais cette course, je la trouvais belle! — J'étais inhumain peut-être, j'étais sans pitié. — Mais que voulez-vous? J'étais si heureux!

VIII.

La mort de ce pauvre jeune homme, cet évènement qui m'avait semblé d'abord devoir suspendre la course, avait produit bien peu d'impression dans la place. Rapide et instantané comme il avait été, à peine avait-on eu le temps de le remarquer. Lorsque je regardai de nouveau du côté de l'enceinte, on ne s'y occupait déjà plus du *torero* tué. Aux amphithéâtres, le peuple s'épuisait seulement encore en joyeuses observations sur la persévérance des deux ânes, qu'aucune bastonnade ne pouvait parvenir à remettre sur leurs pieds.

La gaîté universelle fut cependant bientôt distraite de ce plaisir par un autre spectacle non moins divertissant qui lui fut offert.

Deux *chulos* entrèrent dans la place, marchant à grand'peine dans de longs paniers défoncés qui leur venaient jusqu'aux aisselles et leur formaient des espèces de robes d'osier. Leurs têtes et leurs bras en sortaient par le haut, et ils tenaient aux mains des *banderillas*, qu'ils devaient, affublés ainsi, piquer sur le cou du taureau. A vrai dire, la chose n'était pas facile, et dans cet attirail, ils étaient médiocrement libres de leurs mouvemens.

Je tremblai encore en songeant aux suites probables du nou-

veau combat qui allait s'engager. Je tâchai néanmoins de me préparer un peu de courage pour quelque autre catastrophe.

On avait cependant conduit ou plutôt porté dans son panier l'un de ces *toreadors* à une trentaine de pas du taureau, puis tous les *chulos* s'étaient retirés à distance, laissant l'homme et l'animal vider seuls leur querelle.

Le toreador avait la tête tournée vers son ennemi, et dans ses mains élevées en l'air, tenait deux *banderillas*. Le taureau, de son côté, regardait d'un air étonné cet homme cuirassé d'une si bizarre façon. Ils s'observèrent ainsi quelques instans, immobiles l'un et l'autre. Puis, tout d'un coup, l'impatient *novillo*, commençant l'attaque, se précipita sur son adversaire; mais celui-ci, qui se tenait prêt et ne perdait pas de vue un seul des mouvemens de l'animal, au moment où il s'avança les cornes baissées, lui piqua fortement ses *banderillas* dans le cou.—Ainsi qu'une tortue qui se retire et se retranche au moindre danger sous ses écailles, tête, bras et pieds, l'habile toreador s'était en même temps réfugié tout entier sous l'abri du panier que le taureau avait seulement heurté violemment et renversé. Voyant sa rage trompée et se sentant en outre blessé, le *novillo*, doublement excité par le besoin de la vengeance et par la douleur, revint et se précipita plus furieux sur le panier qu'il fit sauter, et retourna de toutes façons, sans néanmoins en pouvoir arracher l'adroit *banderillero*, qui en fut quitte pour rouler dans sa coquille tout le long de l'arène, rudement poussé jusqu'à la barrière. Là le taureau, lassé, sans doute, d'épuiser sa colère sur un objet inanimé, finit par l'abandonner et courut attaquer le second *banderillero*, qui ne se défendit pas avec moins de bonheur et ne fut pas non plus moins vigoureusement renversé, secoué, puis roulé dans son panier sur la poussière.

Après avoir plusieurs fois livré le même combat, avec les mêmes chances, le même courage et la même habileté, les deux *banderilleros* furent enfin tirés de leurs paniers, dont ils sortirent sains et saufs, d'ailleurs un peu en désordre et non sans quelques légères contusions, aux grands applaudissemens des spectateurs.

Bien que blessé par quelques banderillas, ce premier taureau n'était pas condamné à mort. Les *chulos* le firent sortir de la place ainsi que les ânes, qui consentirent enfin à se relever dès qu'ils ne se trouvèrent plus en présence de leur redoutable vainqueur.

IX.

Je commençais à m'aguerrir. Je prenais goût à ce spectacle. Non-seulement je ne songeais plus à partir, mais je tremblais que la course ne se terminât bientôt. Il est vrai que j'étais près de Piedad, — tout près d'elle. — Nous nous taisions pourtant; mais non. — Ce n'était pas là du silence. Nos cœurs se parlaient si bien par nos regards, — par nos mains qui se tenaient toujours, et qui, — je ne sais comment cela s'était fait, — du rebord de la loge étaient retombées sur nos genoux, qui se touchaient aussi.

Et puis, pendant que le drame de la place se jouait sous nos yeux, chaque fois que l'action devenait plus vive, chaque fois que l'un des acteurs était menacé, nous nous rapprochions involontairement un peu davantage; nos mains tremblaient ensemble et se pressaient plus étroitement.

X.

Cependant une scène d'un nouveau genre se préparait dans l'arène. L'entracte ne fut pas long. Les chulos étaient venus planter un arbre coupé à une quarantaine de pas en face de la porte du toril. On vit bientôt paraître un *torero*, affublé d'un costume complet d'ours noir. Cet ours, des plus lestes et des plus ingambes, courut faire la révérence obligée au pied de la

loge du corregidor. On lui remit alors une lance dont le fer était très long, très large et très affilé, puis on le conduisit auprès de l'arbre. L'ours s'accroupit au-dessous, tenant sa lance dans ses pattes, et en dirigeant la pointe du côté de la porte du toril, par laquelle allait être introduit le taureau. Deux véritables picadors à cheval entrèrent en même temps dans l'arène et s'allèrent placer le long de la barrière, afin sans doute d'être à portée de secourir l'ours, s'il en était besoin.

Le roulement du tambour se fit entendre. Aussitôt un petit taureau noir non *embolado* se précipita dans la place, puis s'arrêta brusquement, bien moins effrayé que surpris en apparence, à l'aspect de l'étrange ennemi qui l'attendait.

L'ours et le taureau se mesurèrent ainsi quelques momens du regard, l'un et l'autre dans une complète immobilité. Cependant l'ours toreador, qui paraissait être un joyeux et hardi compère, ouvrit sa large gueule, et poussa un cri aigu. Ce fut le signal. Le taureau, voyant là sans doute un affront et un défi, s'élança soudain vers son adversaire. Mais celui-ci, qui le voyait venir, dirigea si habilement la pointe de sa lance, appuyée d'ailleurs fortement au sol, entre les cornes du taureau, que ce dernier se l'enfonça profondément lui-même et par son seul élan dans le front.

L'animal était blessé à mort. Il recula lentement, puis releva convulsivement sa tête où la lance était restée fixée. On eût dit une licorne.

L'ours, qui sortait vainqueur de cette lutte difficile et périlleuse, se redressa joyeusement sur ses pieds de derrière, ouvrit une seconde fois son énorme gueule, avec une manière de ricanement grotesque; puis, courant vers le taureau, lui sauta sur le dos à califourchon. Il ne s'y tint pas long-temps. Sentant sa victime chanceler, il la laissa seule se renverser à terre, s'y rouler, s'y débattre, et bientôt expirer. Quant à lui, faisant mille gentilles salutions à la foule qui le couvrait d'applaudissemens et de *viva*, il franchit en un bond la barrière et disparut, se dérobant modestement à son triomphe.

XI.

Au moment où les mules enlevaient au grand galop, traîné sur la poussière, le corps du taureau qui venait d'être ainsi tué, on frappa vivement à la porte de notre loge. — Ce bruit nous réveillait comme en sursaut, et nous tirait d'un bien doux rêve. — Je fus si troublé d'abord, que je ne pus bouger. Cependant on avait frappé de nouveau. — Je me remis un peu. J'éloignai brusquement ma chaise de celle de la marquise, puis je me levai; je fus ouvrir la porte.

C'était le marquis qui arrivait. Il n'arrivait pas seul au moins. Cela valait mieux. Avec lui venait le comte, le chargé d'affaires de Suède.

— Vous me trouvez bien en retard, dit le marquis avec bonhomie, en entrant dans la loge.

Je ne songeais, je l'avoue, à rien moins qu'à lui en faire le reproche; pourtant il m'avait mis sur la voie, j'aurais pu lui dire oui. — Mais je fus généreux, je ne répondis rien.

— Eh bien! poursuivit le marquis, s'adressant à sa femme, comment les choses se sont-elles passées? Vous êtes-vous fort divertis?

La marquise se pencha quelque peu hors de la loge, et parut ne pas entendre. — Elle rougit pourtant, mais ne répondit rien non plus.

Notre silence et notre trouble auraient sans doute été remarqués par de soupçonneux et clairvoyans observateurs. Mais le marquis s'était occupé fort peu des paroles qu'il nous avait dites probablement en l'air, par forme de politesse et de conversation. Se retirant d'abord au fond de la loge dans un coin, il se mit à fumer très paisiblement un énorme *cigare du roi*, et ce fut à peine si les épais nuages de fumée dont il s'enveloppa bientôt, laisse-

rent distinguer sur son visage l'expression de béatitude qui s'y était venu peindre. Quant à notre chargé d'affaires, diplomate des plus énormes dimensions, et de l'espèce la moins communicative, après nous avoir honorés d'une gracieuse salutation, accompagnée de quelques mots inintelligibles d'une langue faite à son usage avec des lambeaux de toutes les langues de l'Europe, sans faire à nous plus d'attention, il s'assit entre Piedad et moi, et s'étalant sur le devant de la loge, il pointa sa lorgnette vers la place.

Je me trouvai donc séparé de la marquise par toute la largeur et toute l'épaisseur de ce personnage. Il n'y avait pas jusqu'à nos regards qui n'en fussent interceptés! Qu'y faire? Il fallait bien se résigner!

XII.

La course avait cependant continué. Un taureau blanc, non *embolado*, avait été lancé dans la place; mais bien que condamné à mourir, il ne semblait pas d'une humeur fort belliqueuse, et reculait obstinément devant la lance des *picadors*. Indigné de sa lâcheté, le peuple le sifflait à outrance et demandait à grand cris les *banderillas de fuego*. Ce fut alors que parut le Portugais Antonio Gravina, torero célèbre par son adresse et son courage. Il était monté sur des échasses au moins hautes de quatre pieds, et devait combattre ainsi le taureau. Cette lutte était assurément l'une des plus périlleuses que l'on eût inventées; et quand je songe à tout ce que ce toreador affrontait à-la-fois de dangers, en vérité, je ne crois pas que jamais homme ait joué sa vie contre autant de chances mortelles.

On ne trouvait pas néanmoins que le taureau fût encore assez animé pour être attaqué par le matador avec l'épée. Selon le vœu du peuple, on apporta donc des *banderillas de fuego*. On en remit deux à Gravina, qui, les tenant dans chaque main,

s'avança vers son adversaire à pas immenses. L'ayant bientôt atteint, il lui lança de côté ses *banderillas* dans le cou. A peine s'y furent-elles fixées qu'elles s'enflammèrent, et l'on vit soudain la pauvre bête bondir effroyablement au milieu d'une pluie de feu, accompagnée de fortes détonations. Cela dura quelques secondes, pendant lesquelles Gravina put s'éloigner et aller prendre l'épée, en demandant au corregidor la permission de tuer le taureau.

Mais l'animal, si cruellement torturé tout-à-l'heure, ne fuyait plus maintenant. Il brûlait de se venger, et poursuivait les capeadors, écumant, furieux, terrible. C'était bien, au surplus, ainsi qu'on l'avait voulu.

Il n'attendit pas non plus que Gravina fît tout le chemin une seconde fois, et le vînt défier encore. L'ayant reconnu sans doute, il courut à sa rencontre. Le matador, le voyant ainsi s'élancer, s'arrêta de son côté, se mit en garde et se pencha du haut de ses échasses, tenant son épée inclinée. Le combat ne fut cependant pas long. Bien que l'estocade fût merveilleusement dirigée, le taureau s'était précipité avec une telle rapidité, la tête si basse, qu'à peine le fer lui entra-t-il dans le cou de quelques pouces. Ce n'était qu'une légère blessure; ce n'était pas assez pour retenir son élan, car en même temps il heurta de ses cornes si violemment le pied des échasses, que le malheureux matador, perdant l'équilibre, fut renversé sur le dos, de toute leur hauteur.

XIII.

Cette horrible chute m'avait brisé tout entier moi-même. Un nuage passa sur mes yeux. Une sueur froide couvrit mon front. Je demeurai quelques instans comme privé de connaissance, sans plus rien voir, sans plus rien entendre. Puis je me levai brusquement. Cette fois j'étais décidé. Je voulais absolument m'en aller. — Mais je regardai Piedad. Tous ses traits étaient

renversés. De grosses larmes coulaient le long de ses joues. Elle les essuya. Ses yeux, encore humides, s'étaient cependant fixés sur les miens avec une expression d'une incroyable puissance. Ils m'ordonnaient avec prière de rester. Ils me disaient : — Oh ! ne pars pas ! Tu es à moi maintenant. Tu m'appartiens. Je ne veux pas que tu partes. — Et puis il y brillait un rayon d'espoir, je ne sais quelle promesse de consolations prochaines. Ils disaient aussi : — Nous serons seuls encore. On nous laissera revenir ensemble. — En vérité, je n'eus pas la force de désobéir à ce regard. — Je restai.

XIV.

On avait cependant emporté le matador mourant. Pour venir à bout du taureau blessé, pour l'achever, les chulos avaient dû lui couper traîtreusement les jarrets avec *la media luna*. Cette boucherie terminée, le corps sanglant de l'animal fut entraîné par les mules hors de l'arène.

Est-ce tout? me disais-je. Trouvent-ils que l'on ait maintenant assez versé de sang?

Tandis que je me parlais ainsi, l'on s'occupait à diviser la place en deux portions égales, au moyen d'une barrière à hauteur d'appui, formée de pieux que l'on fixait en terre, et de planches adaptées les unes aux autres.

— Oh ! oh ! il y a division de la place, s'écria mon gros voisin, ce sera drôle.

—Vous avez du bonheur, dit, en me frappant sur l'épaule, le marquis, qui venait d'achever son second *cigare du roi*. Vous allez voir l'un des spectacles les plus divertissans de nos courses.

J'ai bien du bonheur, en effet, pensai-je, pour mon début, voici déjà que je viens de voir tuer deux hommes.

— Mais, demandai-je au marquis, est-ce pour nous donner ce spectacle si divertissant que l'on sépare la place en deux parties?

— Justement, répondit-il; au moyen de cette division, nous allons avoir deux combats à-la-fois, un dans chacune de ces deux parties de la place.

— Fort bien, observai-je, mais un double combat simultané ne doit-il pas nuire à l'intérêt d'une course, à-peu-près de même qu'une double action à celui d'un drame?

Le marquis sourit avec bienveillance, et cette objection me parut lui avoir donné une idée assez haute de ma capacité.

— Vous avez bien raison, répondit-il gravement, après une légère pause, aussi de pareilles scènes sont-elles en dehors de l'art, et ne doit-on les considérer que comme de simples divertissemens.

Cela dit, il se remit à fumer un troisième *cigare du roi,* qu'il venait d'allumer tout en me formulant ce dernier axiome.

XV.

Cependant le double combat avait commencé, et comme je l'avais si bien prévu, c'était chose pénible et fatigante que de suivre en même temps ces deux actions. L'une et l'autre sans doute étaient déjà bien saisissantes, bien terribles. Déjà dans l'une et l'autre arène, un picador, qu'assistaient de leur mieux les capeadors et les chulos, se trouvait aux prises avec un taureau.

La tête me tournait. J'étais étourdi, frappé de vertige, ébloui. Je regardais bien, mais je regardais stupidement, je voyais à peine.

Tout-à-coup une éclatante et universelle clameur s'éleva des

amphithéâtres, et me tira de cet engourdissement. Je frémis et tremblai de la tête aux pieds. O mon Dieu! Une péripétie bien brusque et bien inattendue venait de rétablir toute l'unité d'action de ce drame sanglant. — Dans l'une des arènes au-dessous de notre loge, un picador seul était assailli par les deux taureaux dont l'un venait de franchir la barrière qui divisait la place. Que pouvait avec sa lance le pauvre cavalier contre ces deux bêtes furieuses? Son cheval, éventré d'abord et mis en lambeaux par elles, disparut bientôt avec lui sous leurs pieds.

C'était un effroyable spectacle. Je ne pus le soutenir. Quoi qu'il m'en dût coûter, je ne voulus pas cependant partir. Je fermai les yeux. Je me les couvris avec les mains. Je me bouchai les oreilles. — Je demeurai long-temps ainsi. J'entendais bien par intervalles comme de vagues et sourds bourdonnemens, des rumeurs confuses; — au moins n'en distinguais-je pas le sens; — au moins ne savais-je pas si c'étaient là des cris de joie ou de détresse. — Ce n'est pas que la joie de ce peuple ne m'eût épouvanté peut-être autant que sa pitié! — Mais je ne voyais ni l'une ni l'autre. C'était beaucoup.

XVI.

Tous ces bruits paraissaient néanmoins s'être apaisés. Il me sembla qu'un profond silence régnait dans le cirque. Je rouvris les yeux. Je regardai.

Le double combat était terminé. Déjà l'on faisait disparaître la barrière qui divisait la place. L'armée des toreros, cavalerie et infanterie, picadors, chulos, banderilleros et matadors, se retirait en bon ordre. Les corps de trois chevaux et des deux taureaux étaient seulement encore couchés sur le champ de bataille, mais on attelait les mules qui les en allaient successivement enlever. Des jeunes gens, des hommes, des enfans, s'étaient aussi

précipités en foule du tendido dans l'arène et se pressaient autour des cadavres sanglans de ces animaux qu'on venait de leur immoler, se penchant sur eux, considérant de tout près leurs larges blessures.

— Est-ce fini ? dis-je au marquis. Allons-nous avoir encore quelque autre divertissement?

— Oh ! ce qui reste est peu de chose et bien moins intéressant que tout ce que vous venez de voir. Il est bon cependant que vous demeuriez et que vous attendiez la fin. Vous aurez ainsi une idée complète de ces courses. Pour moi, je vais descendre à l'infirmerie de la place avec le comte; nous y saurons des nouvelles du picador, qui sans doute est bien grièvement blessé. Vous dînez avec nous, je pense. Alors vous ramènerez ma femme, n'est-ce pas?

Je n'avais assurément point d'objection contre cet arrangement. Je n'en fis donc aucune.

Le jour baissait. Le marquis et le comte partirent.

XVII.

Ils nous avaient donc laissés ! Piedad et moi, nous nous retrouvions seuls! Nous demeurâmes silencieux quelques momens. A peine nos yeux eux-mêmes osaient-ils se parler.

— Tout leur carnage est maintenant achevé, me dit enfin Piedad d'une voix émue ; mais vous avez bien souffert, John ! Et c'est moi qui l'ai voulu; c'est pour moi que vous êtes resté.— Vous devez me trouver sans pitié ! Vous êtes fâché contre moi!— Oh ! pardonnez-moi, mon ami !

Et elle me tendit la main. Et je la pressai passionnément dans les deux miennes.

Oh! quel moment pour nous! Comme nous avions l'un et l'autre besoin de cet épanchement! Au moins nos âmes dont tant de cruelles secousses venaient de frapper si violemment les cordes les plus sensibles, en pouvaient mêler et confondre les vibrations! Et leur accord était si parfait! Tant de sympathies pareilles résonnaient en nous! Nos cœurs palpitaient si harmonieusement sur le même mode. — Jamais, oh non! jamais nous ne nous étions aimés ainsi; — oh! c'est que jamais aussi semblables émotions n'avaient exalté en nous à ce point la puissance d'aimer!

XVIII.

Le jour baissait rapidement; on ne pouvait plus voir que confusément ce qui se passait dans la place. Les corps des taureaux et des chevaux enlevés, six très jeunes *novillos embolados* y avaient été, successivement et à tour de rôle, lancés au milieu de la foule qui la remplissait. Ces pauvres animaux, étourdis, sinon effrayés par les cris et les huées de cette multitude qui les entourait et les harcelait, couraient çà et là, tête baissée, de tous côtés. C'était d'ailleurs, surtout parmi les enfans, à qui les défierait avec sa veste ou son manteau, et ferait avec eux le petit matador. Quelques-uns de ces écoliers-toreros attrapaient cependant de bons coups de cornes, ou bien étaient culbutés et jetés en l'air. Mais peu d'entre eux étaient mis hors de combat. Ils se relevaient, la plupart, très vite et revenaient à la charge. C'était pour eux une affaire d'amour-propre; et puis, sans doute, ce jeu les amusait fort.

XIX.

Lorsque le dernier de ces *novillos* fut sorti de la place avec les *cabestros* que l'on avait amenés pour le faire rentrer au *toril*, un long

roulement de tambour se fit entendre. Une compagnie de volontaires royalistes entra dans l'arène et la fit évacuer. Toute cette foule qu'ils chassaient devant eux, regrimpa bien vite alors dans le tendido, par-dessus la barrière.

Il faisait nuit. A peine déjà distinguait-on vaguement groupées par masses, les formes et les figures du peuple, encore entassé sur les gradins du cirque; mais on y voyait luire et scintiller de tous côtés, comme des étoiles, les *cigaritos* allumés.

On tira bientôt un feu d'artifice au milieu de la place. C'était assurément un curieux et beau spectacle, lorsque les bombes éclataient, de voir soudainement éclairés, jaillir à-la-fois de l'obscurité, tant de milliers de visages rangés circulairement aux amphithéâtres, tant de milliers de regards levés en même temps vers le ciel.

Oui, tout ce spectacle était beau, car je le voyais avec Piedad, car je respirais son souffle, car son front touchait presque le mien, car j'étais assis sur sa chaise plus que sur la mienne, car nos mains se tenaient et nos doigts s'étaient entrelacés, car nous étions seuls, car la nuit était sombre.

XX.

Cependant tout était fini. Les tambours avaient battu la retraite. La foule se pressait aux portes et s'écoulait rapidement. Il nous fallait bien aussi partir. Nous descendîmes lentement.

— Vous m'aimez bien au moins, me dit avec passion la marquise, serrant fortement mon bras qu'elle avait pris.

Sa voiture nous attendait en bas. Lorsque le chasseur eut refermé sur nous la portière, je levai les glaces. L'air était devenu vif.

Il y avait une assez longue distance de la *plaza de Toros* à l'hôtel de la marquise, situé près du palais. — Le temps du trajet fut cependant bien court!

— Oh! tu m'aimeras toujours, n'est-ce pas! me dit Piedad à voix basse, s'appuyant avec abandon sur moi, comme nous montions l'escalier de son appartement.

LORD FEELING.

DU ROMAN INTIME.

MADEMOISELLE JUSTINE DE LIRON. — LETTRES ÉCRITES DE LAUSANNE. — MADEMOISELLE AISSÉ.

Quelque agités que soient les temps où l'on vit, quelque corrompus ou quelque arides qu'on les puisse juger, il est toujours certains livres exquis et rares qui trouvent moyen de naître; il est toujours des cœurs de choix pour les produire délicieusement dans l'ombre, et d'autres cœurs épars çà et là pour les recueillir. Ce sont des livres qui ne ressemblent pas à des livres, et qui quelquefois même n'en sont pas; ce sont de simples et discrètes destinées, jetées par le hasard dans des sentiers de traverse, hors du grand chemin poudreux de la vie, et qui de là, lorsqu'en s'égarant soi-même on s'en approche, vous saisissent par des parfums suaves et des fleurs toutes naturelles, dont on croyait l'espèce disparue. La forme sous laquelle se réalisent ces sentimens délicats de quelques âmes, est variable et assez indifférente. Parfois on retrouve dans un tiroir, après une

mort, des lettres qui ne devaient jamais voir le jour. Parfois l'amant qui survit (car c'est d'amour que se composent nécessairement ces trésors cachés), l'amant qui survit se consacre à un souvenir fidèle, et s'essaie dans les pleurs par un retour circonstancié, ou en s'aidant de l'harmonie de l'art, à transmettre ce souvenir, à l'éterniser. Il livre alors aux lecteurs avides de ces sortes d'émotions quelque histoire altérée, mais que sous le déguisement des apparences une vérité profonde anime; ou bien, il garde pour lui et prépare pour des temps où il ne sera plus une confidence, une confession qu'il intitulerait volontiers, comme Pétrarque a fait d'un de ses livres, *son secret*. D'autres fois enfin c'est un témoin, un dépositaire de la confidence, qui la révèle, quand les objets sont morts et tièdes à peine ou déjà glacés. Il y a des exemples de toutes ces formes diverses parmi les productions nées du cœur, et ces formes, nous le répétons, sont assez insignifiantes pourvu qu'elle n'étouffent pas le fond et qu'elles laissent l'œil de l'âme y pénétrer au vif sous leur transparence. S'il nous fallait pourtant nous prononcer, nous dirions qu'à part la forme idéale, harmonieuse, unique, où un art divin s'emparant d'un sentiment humain le transporte, l'élève sans le briser et le peint en quelque sorte dans les cieux, comme Raphaël peignait au Vatican, comme Lamartine a fait pour *Elvire*, à part ce cas incomparable et glorieux, toutes les formes intermédiaires nuisent plus ou moins, selon qu'elles s'éloignent du pur et naïf détail des choses éprouvées. Le mieux, selon nous, est de s'en tenir étroitement au vrai, et de viser au roman le moins possible, omettant quelquefois avec goût, mais se faisant scrupule de rien ajouter. Aussi les lettres écrites au moment de la passion, et qui en réfléchissent sans effort de souvenir les mouvemens successifs, sont-elles inappréciables et d'un charme particulier dans leur désordre. On connaît celles d'une Portugaise, bien courtes malheureusement et tronquées. Celles de mademoiselle de Lespinasse, longues et développées, et toujours renaissantes comme la passion, auraient plus de douceur, si l'homme à qui elles sont adressées (M. de Guibert) n'impatientait et ne

blessait constamment par la morgue pédantesque qu'on lui suppose, et par son égoïsme qui n'est que trop marqué. Les lettres de mademoiselle Aïssé, les moins connues de toutes ces lettres de femmes, sont aussi les plus charmantes tant en elles-mêmes que par ce qui les entoure.

L'auteur de *Mademoiselle Justine de Liron,* qui connaît cette littérature aimable et intime beaucoup mieux que nous, vient de l'augmenter d'une histoire touchante qui, bien qu'offerte sous la forme du roman, garde à chaque ligne les traces de la réalité observée ou sentie. Pour qui se complait à ces ingénieuses et tendres lectures; pour qui a jeté quelquefois un coup-d'œil de regret, comme le nocher vers le rivage, vers la société dès long-temps fabuleuse des Lafayette et des Sévigné; pour qui a pardonné beaucoup à madame de Maintenon, en tenant ses lettres attachantes, si sensées et si unies; pour qui aurait volontiers partagé en idée avec mademoiselle de Montpensier cette retraite chimérique et divertissante, dont elle propose le tableau à madame de Motteville, et dans laquelle il y aurait eu toutes sortes de solitaires honnêtes et toutes sortes de conversations permises, des bergers, des moutons, point d'amour, un jeu de mail, et à portée du lieu, en quelque forêt voisine, un couvent de Carmélites selon la réforme de sainte Thérèse d'Avila; pour qui plus tard accompagne d'un regard attendri mademoiselle de Launay, toute jeune fille et pauvre pensionnaire de couvent, au château antique et un peu triste de Silly, aimant le jeune comte, fils de la maison, et s'entretenant de ses dédains avec mademoiselle de Silly dans une allée du bois, le long d'une charmille, derrière laquelle il les entend; pour qui s'est fait à la société plus grave de madame de Lambert, et aux discours nourris de christianisme et d'antiquité qu'elle tient avec Sacy; pour qui tour-à-tour a suivi mademoiselle Aïssé à Ablons où elle sort dès le matin pour tirer aux oiseaux, puis Diderot chez d'Holbach au Granval, ou Jean-Jacques aux pieds de madame d'Houdetot dans le bosquet; pour quiconque enfin cherche contre le fracas et la pesanteur de nos jours un rafraîchissement, un refuge passager auprès de

ces âmes aimantes et polies des anciennes générations, dont le simple langage est déjà loin de nous, comme le genre de vie et le loisir; pour celui-là, mademoiselle de Liron n'a qu'à se montrer; elle est la bienvenue; on la comprendra, on l'aimera; tout inattendu qu'est son caractère, tout irrégulières que sont ses démarches, tout provincial qu'est parfois son accent, et malgré l'impropriété de quelques locutions que la *cour* n'a pu polir, puisqu'il n'y a plus de cour, on sentira ce qu'elle vaut, on lui trouvera des sœurs. Nous lui en avons trouvé trois, l'une déjà nommée, mademoiselle Aïssé, les deux autres, Cécile et Caliste des *Lettres de Lausanne*. Elle ne serait pas désavouée d'elles. Bien qu'un peu raisonneuse, elle reste autant naïve qu'il est possible de l'être aujourd'hui, et ce qui rachète tout d'ailleurs, elle aime comme il faut aimer.

Mademoiselle de Liron est une jeune fille de vingt-trois ans qui habite à Chamaillières, près Clermont-Ferrand en Auvergne, avec son père, M. de Liron, dont elle égaie la vieillesse et dirige la maison, suffisant aux moindres détails, surveillant, dans sa prudence, les biens, la récolte des prairies, et aussi l'éducation de son petit cousin Ernest, de quatre ans moins âgé qu'elle, et qui, depuis quatre ans juste, est venu du séminaire de Clermont s'établir chez son grand oncle et tuteur. Le père d'Ernest était dans les ambassades; M. de Liron trouve naturel qu'Ernest y entre à son tour : voici l'âge; pour l'y introduire, il a songé à l'un de ses anciens amis, M. de Thiézac, qui de son côté se voyant au terme décent du célibat, songe que mademoiselle de Liron lui pourrait convenir, et arrive à Chamaillières après l'avoir demandée en mariage. Or, Ernest est amoureux de sa cousine, laquelle aime sans doute son cousin, mais l'aime un peu comme une mère et le traite volontiers comme un enfant. Mademoiselle de Liron, toute campagnarde qu'elle est, a un esprit mûr et cultivé, un caractère ferme et prudent, un cœur qui a passé par les épreuves: elle a souffert et elle a réfléchi. Une année avant qu'Ernest ne vînt habiter du collège à la maison, il paraîtrait qu'elle aurait fait une absence et perdu, durant cette absence, une personne fort chère : elle portait du deuil au re-

tour, et c'était précisément l'époque de la fameuse bataille de B... (Bautzen peut-être?) où tant d'officiers français périrent.

Quoi! l'héroïne a déjà aimé! Quoi! Ernest ne sera pas le seul, l'unique; il aura eu un devancier dans le cœur, et qui sait? dans les bras de sa charmante cousine! Eh! mon Dieu oui, qu'y faire? L'historien véridique de mademoiselle de Liron pourrait répondre comme mademoiselle Delaunay disait d'une de ses inclinations non durables. « Je l'aurais supprimée si j'écrivais « un roman. Je sais que l'héroïne ne doit avoir qu'un goût; « qu'il doit être pour quelqu'un de parfait et ne jamais finir: « mais le vrai est comme il peut, et n'a de mérite que d'être ce « qu'il est. Ses irrégularités sont souvent plus agréables que « la perpétuelle symétrie qu'on retrouve dans tous les ouvrages « de l'art. »

C'est ainsi, à propos d'irrégularités, que ce petit village de Chamaillières, réunion singulière de propriétés particulières, maisons, prés, ruisseaux, châtaigneraie et grands noyers compris, le tout enfermé de murs assez bas dont les sinuosités capricieuses courent en labyrinthe, compose aux yeux le plus vrai et le plus riant des paysages.

Mademoiselle de Liron a donc aimé déjà, ce qui fait qu'elle est femme, qu'elle est forte, capable de retenue, de résolution, de bon conseil; ce qui fait qu'elle ne donne pas dans de folles imaginations de jeune fille et qu'elle sent à merveille qu'Ernest lui est de beaucoup trop inégal en âge, qu'il a sa carrière à commencer, et que, si elle se livrait aveuglément à ce jeune homme, il ne l'aimerait ni toujours ni même long-temps. Elle ne se figure donc pas le moins du monde un avenir riant de vie champêtre, de domination amoureuse et de bergerie dans ces belles prairies à foin, partagées par un ruisseau, qu'elle a sous les yeux, ou dans quelque rocher ténébreux de la vallée de Villar qui n'est qu'à deux pas: elle ne rêve pas son Ernest à ses côtés pour la vie. Mais tout en se promenant avec lui sous une allée de châtaigniers devant la maison, tout en prenant le frais près de l'adolescent chéri sur un banc placé dans cette allée, elle le prépare à l'arrivée de M. de Thiézac qu'on attend le jour

même, elle l'engage à profiter de cette protection importante pour mettre un pied dans le monde, et elle lui annonce avec gravité et confiance qu'elle est décidée à se laisser marier avec M. de Thiézac : « car, dit-elle, mon père, qui est âgé et valétudi-« naire, peut mourir. Que ce malheur arrive, et je me retrouve « dans le cas d'une jeune fille de seize ans, forcée de se marier sans « avoir le temps de concilier les convenances avec ses goûts. « C'est ce que je ne veux pas. »

L'emportement d'Ernest, sa bouderie, son dépit irrité, ses larmes, le détail du mouchoir gracieux encore dans sa simplicité un peu vulgaire, c'est ce que le narrateur fidèle a reproduit bien mieux qu'on ne saurait deviner. Qu'il nous suffise de dire que la fermeté amicale de mademoiselle de Liron tient en échec Ernest ce jour-là et le suivant ; que le mot *vous n'êtes qu'un enfant*, à propos jeté à l'amour-propre du jeune cousin, achève de le décider ; que M. de Thiézac qui arrive en litière avec son projet de contrat de mariage et un brevet de nomination pour Ernest, est accueilli fort convenablement, et que celui-ci annonce bien haut, avec l'orgueil d'une résolution soudaine, qu'il part le lendemain de grand matin pour Paris.

Mais le soir même, quand tout le monde est retiré, quand la maison entière repose, et que mademoiselle de Liron, après avoir fait son inspection habituelle, entre dans sa chambre, non sans songer à ce pauvre Ernest qu'elle craint d'avoir affligé par sa dernière brusquerie, que voit-elle ? Ernest lui-même qui est venu là, ma foi ! pour lui dire adieu, pour lui reprocher sa dureté, pour la voir encore, et partir en la maudissant... Mais Ernest ne part qu'au matin, ivre de bonheur, bénissant sa belle cousine, oubliant une montre qui ne quittera plus cette chambre sacrée, ayant promis par un inviolable vœu de ne revenir qu'après un an révolu, et de bien travailler durant ce temps à son progrès dans le monde. Ernest s'était glissé dans cette chambre comme un enfant, il en sort déjà homme.

Le matin même, M. de Liron a reçu à son réveil une lettre de sa fille, qui lui annonce qu'après y avoir sérieusement réflé-

chi, elle croit devoir refuser la main de M. de Thiézac et les avantages dont il voulait bien l'honorer.

Un an se passe. Mais c'est ici le lieu de dire que mademoiselle de Liron était belle, et comment elle l'était; car sa beauté va s'altérer avec sa santé jusque-là si parfaite, et quand Ernest la reverra après le terme prescrit, malgré l'amour d'Ernest et ses soins de plus en plus tendres, elle lira involontairement dans ses yeux qu'elle n'est plus tout-à-fait la même. Mademoiselle de Liron est blanche comme le lait; elle a de beaux cheveux noirs, et des yeux d'un bleu de mer, genre de beauté assez commun parmi les femmes du Cantal où sa mère était née. Elle est *un peu grasse*, s'il faut le dire, ce qui n'est pas méprisable assurément, mais ce qui nuit quelque peu à l'idéal. Au reste je loue de grand cœur l'historien véridique de nous avoir montré mademoiselle de Liron *un peu grasse,* puisqu'elle l'était sans nul doute, au commencement de cette aventure; mais je voudrais qu'il se fût trompé en nous le rappelant vers la fin, et lors d'une saignée au pied qu'on lui pratique avec difficulté dans sa dernière maladie. Les souffrances de mademoiselle de Liron avaient dû la maigrir à la longue. Mademoiselle Aïssé, qui mourut, il est vrai, d'une phthisie aux poumons, et non d'un anévrisme au cœur, était devenue bien maigre, comme elle le dit : « Je suis extrêmement maigrie : mon changement ne paraît pas « autant quand je suis habillée. Je ne suis pas jaune, mais fort « pâle; je n'ai pas les yeux mauvais; avec une coiffure avancée, « je suis encore assez bien; mais le déshabillé n'est pas tentant, et « mes pauvres bras, qui, même dans leur embonpoint, ont toujours « été vilains et plats, sont comme deux cotterets. » Si mademoiselle Aïssé, même dans son meilleur temps, a toujours été *un peu maigre*, il est certes bien permis à mademoiselle de Liron d'avoir toujours été *un peu grasse;* cela nous a valu, au début, une jolie scène domestique de pâtisserie où l'on voit aller et venir dans la pâte les mains blanches et potelées, et les bras nus jusqu'à l'épaule de mademoiselle de Liron. Mais, je le répète, je desirerais fort que vers la fin, au milieu des douleurs et de la sublimité de sentimens qui domine, il ne fût plus question de cette disposition

insignifiante d'une si noble personne : la flamme de la lampe, en s'étendant, avait dû beaucoup user. J'imagine, pour accorder mon desir avec l'exactitude bien reconnue du narrateur, qu'ayant su par un témoin que la saignée au pied avait été difficile, il aura attribué cette difficulté à un reste d'embonpoint, tandis que la saignée au pied est quelquefois lente et pénible, même sans cette circonstance. Quoi qu'il en soit, la nuit de la visite et du départ d'Ernest, mademoiselle de Liron, pâle, en robe blanche, à demi pamée d'effroi, ses grands cheveux noirs que son peigne avait abandonnés, retombant sur son visage, et ses yeux éclatant de la vivacité de mille émotions, mademoiselle de Liron, en ce moment, était au comble de sa beauté, et atteignait à l'idéal; c'est ainsi qu'Ernest la vit, et qu'elle se grava dans son cœur.

Puisqu'on connaît le portrait de mademoiselle de Liron, puisque j'ai osé citer un passage de mademoiselle Aïssé malade qui, en donnant une incomplète idée de sa personne, laisse trop peu entrevoir combien elle fut vive et gracieuse, cette aimable Circassienne achetée comme esclave, venue à quatre ans en France, que convoita le régent, et que le chevalier d'Aydie posséda, puisque j'en suis aux traits physiques des beautés que mademoiselle de Liron rappelle, et à l'air de famille qui les distingue, je n'aurai garde d'oublier la Cécile des *Lettres de Lausanne*, cette jeune fille si vraie, si franche, si sensée elle-même, élevée par une si tendre mère, et dont l'histoire inachevée ne dit rien, sinon qu'elle fut sincèrement éprise d'un petit lord voyageur, bon jeune homme, mais trop enfant pour l'apprécier, et qu'elle triompha probablement de cette passion inégale par sa fermeté d'âme. Or Cécile a des rapports singuliers de contraste et de ressemblance avec mademoiselle de Liron : écoutons sa mère qui nous la peint : « Elle est assez grande, bien faite, agile, elle a l'o-
« reille parfaite : l'empêcher de danser, serait empêcher un
« daim de courir..... Figurez-vous un joli front, un joli nez,
« des yeux noirs un peu enfoncés ou plutôt couverts, pas bien
« grands, mais brillans et doux; les lèvres un peu grosses et très
« vermeilles, les dents saines, une belle peau de brune, le teint

« très animé, un cou qui grossit malgré tous les soins que je me « donne, une gorge qui serait belle si elle était plus blanche, « le pied et la main passables; voilà Cécile..... Eh bien! oui, « un joli jeune Savoyard habillé en fille; c'est assez cela. Mais « n'oubliez pas, pour vous la figurer aussi jolie qu'elle l'est, une « certaine transparence dans le teint, je ne sais quoi de satiné, « de brillant que lui donne souvent une légère transpiration : « c'est le contraire du mat, du terne; c'est le satiné de la fleur « rouge des pois odoriférans. Voilà bien à présent ma Cécile. Si « vous ne la reconnaissiez pas en la rencontrant dans la rue, ce « serait votre faute ». Ainsi tout ce que mademoiselle de Liron a de brillant par la blancheur, Cécile l'a par le rembruni; ce que l'une a de commun avec les femmes du Cantal, l'autre l'a avec les jolis enfans de Savoie; le cou visiblement épaissi de Cécile est un dernier caractère de réalité comme d'être un peu grasse ajoute un trait distinctif à mademoiselle de Liron. Pour ne pas nous apparaître poétisées à la manière de Laure ou de Médora, elles n'en demeurent pas moins adorables toutes les deux, et on ne s'en estimerait pas moins fortuné pour la vie de leur agréer à l'une ou à l'autre, et de les obtenir, n'importe laquelle.

Mais, au milieu de ces discours, un an s'est écoulé. Ernest, secrétaire d'ambassade à Rome, a reçu un ordre de retour; il part demain pour Paris, delà il courra à Chamaillères. Il va faire sa visite d'adieu à Cornélia. Cornélia est une belle et jeune comtesse romaine, qui s'est éprise d'amour pour Ernest; Ernest lui a loyalement avoué qu'il ne pouvait lui accorder tout son cœur, et Cornélia n'a pas cessé de l'aimer. Ce n'est pas un héros de roman qu'Ernest : nous l'avons connu adolescent, vif, impétueux, d'une physionomie spirituelle, ni beau ni laid; il est devenu homme, appliqué aux affaires, modérément accessible aux distractions de la vie, fidèle à sa chère et tendre Justine, mais non pas insensible à Cornélia. Ernest est un homme distingué autant qu'aimable : mademoiselle de Liron l'a voulu rendre tel, et y a réussi. Par momens, plus tard surtout, je le voudrais autre; je le voudrais, non plus dévoué, non plus sou-

mis, non plus attentif au chevet de son amie mourante; Ernest en tout cela est parfait; sa délicatesse touche; il mérite qu'elle lui dise avec larmes, et en lui serrant la main après un discours élevé qu'elle achève : « Oh! toi, tu entends certainement ce langage; toi, tu sais vraiment aimer. » Ernest est parfait, mais il n'est pas idéal, mais après cette amère et religieuse douleur d'une amie morte pour lui, morte entre ses bras, après cette sanctifiante agonie au sortir de laquelle l'amant serait allé autrefois se jeter dans un cloître, et prier éternellement pour l'âme de l'amante, lui, il rentre par degrés dans le monde; il trouve moyen, avec le temps, d'obéir à l'ordre de celle qui est revenue à l'aimer comme une mère; il finit par se marier, et par être raisonnablement heureux. Cet Ernest-là est bien vrai, et pourtant je l'aurais voulu autre. Le chevalier d'Aydie me satisfait mieux. Il est des douleurs tellement irrémédiables à-la-fois et fécondes, que, malgré la fragilité de notre nature et le démenti de l'expérience, nous nous obstinons à les concevoir éternelles; faibles, inconstans, médiocres nous-mêmes, nous vouons héroïquement au sacrifice les êtres qui ont inspiré de grandes préférences et causé de grandes infortunes; nous nous les imaginons comme fixés désormais sur cette terre dans la situation sublime où l'élan d'une noble passion les a portés. — Mais nous n'en étions qu'au départ de Rome.

Lorsqu'Ernest, profitant d'un congé, arrive à Chamaillères, il y trouve donc, outre M. de Liron, fort baissé par suite d'une attaque, mademoiselle Justine, souffrante depuis près d'un an : elle déguise en vain, sous un air d'indifférence et de gaîté, ses appréhensions trop certaines. La nouvelle position des deux amans, l'embarras léger des premiers jours, le rendez-vous à la chambre, le bruit de la montre accrochée encore à la même place, le souper à deux dans une seule assiette, cette seconde nuit qu'ils passent si victorieusement et qui laisse leur ancienne nuit du 23 juin unique et intacte, les raisons pour lesquelles mademoiselle de Liron ne veut devenir ni la femme d'Ernest ni sa maîtresse, l'aveu qu'elle lui fait de son premier amant; cette vie de chasteté, mêlée de mains baisées, de pleurs sur les

mains et d'admirables discours, enfin la maladie croissante, la promesse qu'elle lui fait donner qu'il se mariera, l'agonie et la mort, tout cela forme une moitié de volume pathétique et pudique où l'âme du lecteur s'épure aux émotions les plus vraies comme les plus ennoblies. Ecoutons mademoiselle de Liron dans cette seconde nuit, qui n'amène ni rougeur ni repentir. « Ah! mon « ami, crois-moi, il faut laisser venir le bonheur de lui-même: « on ne le fait pas. As-tu jamais essayé dans ton enfance de re- « placer ton pied précisément dans l'empreinte qu'il venait de « laisser sur la terre? On n'y saurait parvenir, on écorne tou- « jours les bords!.... Va! nous sommes bien heureux! Peu « s'en est fallu que nous ne gâtions aujourd'hui notre admirable « bonheur de l'année dernière! Crois-moi donc, conservons « notre 23 juin intact: c'est le destin qui l'a arrangé; c'est Dieu « qui l'a voulu: aussi son souvenir ne nous donne-t-il que de « la joie. »

Si Ernest eût vécu à une époque chrétienne, j'aime à croire qu'il ne se fût pas marié après la perte de son amie, et qu'il fût entré dans quelque couvent ou du moins dans l'ordre de Malte. Si mademoiselle de Liron avait vécu à une semblable époque, elle se fût inquiétée, sans doute, de sa faute comme mademoiselle Aïssé; elle eût exigé un autre confesseur que son amant; elle eût tâché de se donner des remords, et s'en fût procuré probablement à force d'en échauffer sa pensée. C'est, au contraire, un trait parfait et bien naturel de la part d'une telle femme en notre temps, que de lui entendre dire: « Sais-tu, « Ernest, que pendant ton absence et dans l'espérance d'adou- « cir les regrets que j'éprouvais de ne plus te voir, j'ai fait « bien des efforts pour devenir dévote à Dieu? Mais il faut » que je te l'avoue, ajouta-t-elle avec un de ces sourires angé- « liques, comme on en surprend sur la figure des malades rési- « gnés, je n'ai pas pu. J'en ai honte, mais je te le dis. Encore « à présent, je sens bien qu'entre l'amour et la dévotion il n'y a « qu'un cheveu d'intervalle, et cependant je ne puis le fran- « chir. Hélas! faut-il que je te dise tout?... Ce livre que tu « vois (et elle montrait *l'Imitation de Jésus-Christ*), j'en ai fait



« mes délices, je l'ai lu et relu nuit et jour. Dieu me le pardon-
« nera, je l'espère, puisque je m'en accuse sans détour; mais à
« chaque ligne je substituais ton nom au sien! Oui, ma voca-
« tion, l'objet de ma vie, était sans doute de t'aimer, et ce qui
« me le fait croire, c'est que rien de ce que j'ai fait pour t'en
« donner des preuves n'excite en mon âme le moindre re-
« mords. »

Nous avons entendu quelques personnes, d'un esprit judicieux, reprocher à mademoiselle de Liron de la seconde moitié de n'être plus mademoiselle de Liron de la première, et de s'être modifiée, platonisée, vaporisée en quelque sorte, grâce à son anévrisme, de façon à ne plus nous offrir la même personne que nous connaissions pour pétrir si gracieusement la pâtisserie et pour avoir eu un amant. Ce reproche ne nous a paru nullement fondé. Le changement qui nous apparaît chez mademoiselle de Liron, à mesure que nous lisons mieux dans son cœur et que sa bonne santé s'altère, n'est pas plus difficile à concevoir que tant de changemens à nous connus, développés dans des natures de femmes par une rapide invasion de l'amour. Les indifférens du monde en sont quittes pour s'écrier, d'un air de surprise, comme les lecteurs assez indifférens dont il s'agit : « Ma foi! qui jamais aurait dit cela? » Et pourtant dans l'histoire de mademoiselle de Liron, comme dans la vie habituelle, cela arrive, cela est, et il faut bien le croire. Quant à la circonstance de récidive et à l'objection d'avoir déjà eu un amant, je ne m'en embarrasse pas davantage, ou plutôt je ne craindrai pas d'avouer que c'est un des points les mieux observés, selon moi, et les plus conformes à l'expérience un peu fine du cœur. Toute femme organisée pour aimer, toute femme non coquette et capable de passion (il y en a peu, surtout en ces pays) est susceptible d'un second amour, si le premier a éclaté en elle de bonne heure. Le premier amour, celui de dix-huit ans, par exemple, en le supposant aussi vif et aussi avancé que possible, en l'environnant des combinaisons les plus favorables à son cours, ne se prolonge jamais jusqu'à vingt-quatre ans; et il se trouve-là un intervalle, un sommeil du cœur, entrecoupé d'élancemens vers

l'avenir, et durant lequel de nouvelles passions se préparent, des desirs définitifs s'amoncèlent. Mademoiselle de Lespinasse, après avoir pleuré amèrement et consacré en idée son Gustave, se prend un jour à M. de Guibert, l'aime avec le remords de se sentir infidèle à son premier ami, et meurt innocente et consumée, dans les flammes et les soupirs.

Si mademoiselle de Liron n'était pas autre chose pour nous qu'une charmante composition littéraire; si nous ne l'aimions pas comme une personne que nous aurions connue, avec ses défauts même et ses singularités de langage, nous reprendrions en elle certains mots qui pourraient choquer des oreilles non accoutumées à les entendre de sa bouche. Nous ne voudrions pas qu'elle dît à son ami : « Vous connaissez *les êtres*. — Mets ton épaule « près de l'oreiller, afin que *je m'accôte* sur toi. — Dans toutes les « actions de ma vie, il y a toujours eu quelque chose qui *res-* « *sortissait* de la maternité. » Mademoiselle de Clermont, à Chantilly, ne se fût pas exprimée de la sorte, en parlant à M. de Meulan; mais mademoiselle de Liron était de sa province, et l'accent qu'elle mettait à ces expressions familières ou inusitées les gravait tellement dans la mémoire, qu'on a jugé apparemment nécessaire de nous les transmettre.

Il nous reste, pour rendre un complet hommage à mademoiselle de Liron, à dire quelques mots des deux opuscules touchans desquels nous avons souvent rapproché son aventure. C'est la louer encore que de louer ce qui lui ressemble si diversement, et ce qui l'appelle à voix basse d'un air de modestie et de mystère sur la même tablette de bibliothèque d'acajou, non loin du chevet, là où était autrefois l'oratoire. Les *Lettres de Lausanne*, publiées en 1788 par madame de Charrières et aujourd'hui fort rares, se composent de deux parties. Dans la première, une femme de qualité établie à Lausanne, la mère de la jolie Cécile dont nous avons cité le portrait, écrit à une amie qui habite la France, les détails de sa vie ordinaire, le petit monde qu'elle voit, les prétendans de sa fille et les préférences de cette chère enfant qu'elle adore; le tout dans un détail infini et avec un pinceau facile qui met en lumière chaque visage de cet intérieur. L'a-

moureux préféré est un jeune lord qui voyage avec un de ses parens pour gouverneur. Il aime Cécile, mais pas en homme fait ni avec de sérieux desseins; aussi la tendre mère songe-t-elle à guérir sa fille, et cette courageuse fille elle-même va au-devant de la guérison. On quitte Lausanne pour la campagne et on se dispose à venir visiter la parente de France : voilà la première partie. La seconde renferme des lettres du gouverneur du jeune lord à la mère de Cécile, dans lesquelles il raconte son histoire romanesque et celle de la belle Caliste. Caliste, qui avait gardé ce nom pour avoir débuté au théâtre dans *The fair penitent*, vendue par une mère cupide à un lord, était promptement revenue au repentir et à une vie aussi relevée par les talens et la grâce qu'irréprochable par la décence. Mais elle connut le jeune gentilhomme qui écrit ces lettres et elle l'aima. On ne saurait rendre le charme, la pudeur de cet amour partagé, de ses abandons et de ses combats, de la résistance sincère de l'amante et de la soumission gémissante de l'amant. « Un jour, je lui dis: vous ne pouvez vous résoudre à vous don- « ner et vous voudriez vous être donnée. — Cela est vrai, dit- « elle; et cet aveu ne me fit rien obtenir, ni même rien entre- « prendre. Ne croyez pourtant pas que tous nos momens fus- « sent cruels et que notre situation n'eût encore des charmes; « elle en avait qu'elle tirait de sa bizarrerie même et de nos pri- « vations.... Ses caresses, à la vérité, me faisaient plus de peur « que de plaisir, mais la familiarité qu'il y avait entre nous « était délicieuse pour l'un et pour l'autre. Traité quelquefois « comme un frère ou plutôt comme une sœur, cette faveur m'é- « tait précieuse et chère ». C'était, comme on voit, à-peu-près la situation de la seconde nuit entre Ernest et mademoiselle de Liron : mais il n'y avait pas eu la première, et les mêmes raisons de patience n'existaient pas. Le père du jeune gentilhomme s'étant opposé au mariage de son fils et de Caliste, mille maux s'ensuivirent, et la mort de Caliste les combla. On ne lit toute cette fin que les yeux noyés de *larmes aveuglantes*, suivant une belle expression que j'y trouve.

Les *Lettres de Lausanne* sont un de ces livres chers aux gens

de goût et d'une imagination sensible, une de ces fraîches lectures, dans lesquelles, au travers de rapides négligences, on rencontre le plus de ces pensées vives, qui n'ont fait qu'un saut du cœur sur le papier : c'est l'historien de mademoiselle de Liron qui a dit cela.

Quant à mademoiselle Aïssé, il y a mieux encore. Ce sont de vraies lettres écrites à une amie sous le sceau de la confidence, destinées à mourir en naissant, puis trouvées et publiées dans la suite par la petite fille de cette amie. M. de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople, acheta en 1698, d'un marchand d'esclaves, une jolie petite fille d'environ quatre ans. Elle était Circassienne, et fille de prince, lui assura-t-on. Il la ramena en France, la fit très bien élever, abusa d'elle, à ce qu'il paraît, dès qu'il la crut en âge, et mourut en lui laissant une pension de 4000 livres. Mademoiselle Aïssé vivait chez madame de Ferriol, belle-sœur de l'ambassadeur, et propre sœur de madame de Tencin. D'Argental, le correspondant de Voltaire, et Pont-de-Vesle, étaient fils de madame de Ferriol, et amis d'enfance de mademoiselle Aïssé. Quoique madame de Ferriol, femme exigeante, pleine de sécheresse et d'aigreur, n'eût pas pour mademoiselle Aïssé ces égards délicats qu'inspire la bienveillance de l'âme, la jeune Grecque, comme on l'appelait, était l'idole de cette société aimable, sinon sévère. Madame de Parabère, madame du Deffant, madame Bolingbroke, la recherchaient à l'envi. Le régent la convoita, et malgré l'officieuse entremise de madame de Ferriol, il échoua contre la vertu de mademoiselle Aïssé; car c'était d'une enfant que M. de Ferriol avait abusé, et il n'avait en rien flétri la délicatesse et la virginité de ce tendre cœur. Le chevalier d'Aydie fut l'écueil sur lequel ce cœur se brisa. Le chevalier avait les agrémens de l'esprit et de la figure, un tour de sensibilité légèrement romanesque; il était chevalier de Malte, mais avait eu des succès à la cour; la duchesse de Berry l'avait distingué et honoré d'un goût de princesse. Il approcha de mademoiselle Aïssé, et s'enflamma pour elle d'une passion qui désormais fut son unique objet et l'occupation du reste de sa vie. Elle en fut touchée dès l'abord, et dans ses scrupules elle

eut l'idée de fuir, mais ne l'ayant pu, elle céda. Le chevalier voulait se faire relever de ses vœux de Malte, et l'épouser; elle s'y opposa avec constance, par égard pour la gloire et la considération de son amant. C'est ainsi qu'on voit dans les lettres latines d'Héloïse à Abeilard, que celle-ci refusa de devenir la femme du théologien, comme il était permis alors, mais peu honorable, aux gens de sa robe, et qu'elle aima mieux rester sa maîtresse, afin d'avoir seule la tache, et qu'il n'y en eût pas au nom de l'illustre maître. Mademoiselle Aïssé opposa des rainemens analogues à son chevalier. Elle eut de lui une fille dont elle put accoucher secrètement, grâce à lady Bolingbroke, et cette dame plaça ensuite l'enfant à un couvent de Sens comme sa nièce. Ces évènemens étaient déjà accomplis lorsqu'une amie de madame de Ferriol, madame de Calandrini de Genève, vint à Paris, et s'y lia d'une étroite amitié avec mademoiselle Aïssé. C'était une personne de vertu et de religion; mademoiselle Aïssé lui confia tout le passé, et ses scrupules encore vifs, ses remords d'un amour invincible; madame de Calandrini lui donna de bons conseils, lui fit promettre de lui écrire souvent, et ce sont ces lettres précieuses que nous possédons. Nulle part la société du temps n'est mieux peinte; nulle part une âme qui soumet l'amour à la religion n'exhale des soupirs plus épurés, des parfums plus incorruptibles. Le style sent son dix-septième siècle du dernier goût, et le meilleur monde d'alors. C'est un trésor, en un mot, pour *ces bons esprits et qui connaissent les entrailles*, dont mademoiselle Aïssé parle en un endroit.

La société s'y montre çà et là en quelques lignes dans sa dégradation rapide et sa frivolité mêlée de hideux. Les amans que chaque femme prend et laisse à la file; les fureurs au théâtre pour ou contre la Lemaure et la Pelissier; le duc d'Epernon, qui, par manie de chirurgie, va trépanant à droite et à gauche, et tue les gens pour passer son caprice d'opérateur; la mode soudaine des *découpures*, comme plus tard celle du *parfilage*, mais poussée au point de découper des estampes qui coûtent jusqu'à 100 livres la pièce : « si cela continue, ils découperont des Raphaël; » la manière dont on accueille les bruits

de guerre : « on parle de guerre; nos cavaliers la souhaitent « beaucoup, et nos dames s'en affligent médiocrement; il y a « long-temps qu'elles n'ont goûté l'assaisonnement des craintes « et des plaisirs des campagnes; elles desirent de voir comme « elles seront affligées de l'absence de leurs amans; » on entend tous ces récits fidèles, on assiste à cette décomposition du grand règne, à ce gaspillage des sentimens, de l'honneur et de la fortune publique; on s'écrie avec la généreuse mademoiselle Aïssé : « A « propos, il y a une vilaine affaire qui fait dresser les cheveux « à la tête, elle est trop infâme pour l'écrire; mais tout ce qui ar- « rive dans cette monarchie annonce bien sa destruction. Que « vous êtes sages, vous autres, de maintenir les lois et d'être « sévères ! Il s'ensuit de là l'innocence ! » On partage la consolation vertueuse qu'elle offre à son amie dans les privations et les pertes : « Quelque grands que soient les mal- « heurs du hasard, ceux qu'on s'attire sont cent fois plus « cruels. Trouvez-vous qu'une religieuse défroquée, qu'un « cadet cardinal (*les Tencin*), soient heureux, comblés de « richesses? Ils changeraient bien leur prétendu bonheur contre « vos infortunes. »

Cependant la santé de mademoiselle Aïssé s'altère de plus en plus; sa poitrine est en proie à une phthisie mortelle. Elle se décide à remplir ses pratiques de religion. Le chevalier consent à tout par une lettre admirable de sacrifice et de simplicité, qu'il lui remet lui-même. Or, pour trouver un confesseur, il faut se cacher de madame de Ferriol, moliniste tracassière, et qui ferait de cette conversion une affaire de parti. Mademoiselle Aïssé a donc recours à madame du Deffant et à cette bonne madame de Parabère, qui l'aide de tout son cœur : « vous êtes « surprise, je le vois, du choix de mes confidentes; elles sont « mes gardes, et surtout madame de Parabère, qui ne me quitte « presque point, et a pour moi une amitié étonnante; elle m'ac- « cable de soins, de bontés et de présens. Elle, ses gens, tout « ce qu'elle possède, j'en dispose comme elle, et plus qu'elle; « elle se renferme chez moi toute seule et se prive de voir ses « amis; elle me sert sans m'approuver ni me désapprouver,

« c'est-à-dire elle m'a offert son carrosse pour envoyer chercher « le père Bourceaux, etc., etc... »

Ce qui ne touche pas moins que les sentimens de piété tendre dont mademoiselle Aïssé présente l'édifiant modèle, c'est l'inconsolable douleur du chevalier à ses derniers momens. Il fait pitié à tout le monde, et on n'est occupé qu'à le rassurer. Il croit qu'à force de libéralités, il rachètera la vie de son unique amie, et il donne à toute la maison, *jusqu'à la vache, à qui il a acheté du foin.* « Il donne à l'un de quoi faire apprendre un métier à son « enfant; à l'autre, pour avoir des palatines et des rubans; à « tout ce qui se rencontre et se présente devant lui : cela vise « quasi à la folie! » Sublime folie en effet, folie surtout, puisqu'elle dura, et que l'existence entière du chevalier fut consacrée au souvenir de la défunte et à l'établissement de l'enfant qu'il avait eu d'elle! Mais, nous autres, nous sommes devenus plus raisonnables apparemment qu'on ne l'était même sous Louis XV; nous savons concilier à merveille la religion des morts et notre convenance du moment; nous avons des propos solennels et des actions positives; le réel nous console bonnement de l'invisible, et c'est pourquoi l'historien de mademoiselle de Liron n'a été que véridique en nous faisant savoir qu'Ernest devint *raisonnablement heureux.*

SAINTE-BEUVE.

LE PONT D'ARCOLE.

Vendredi dernier, jour de la seconde semaine de la fête du Saint-Esprit, j'étais seul dans le cirque de Vérone. Ce monument, parfaitement clos de toutes parts, est un des plus beaux qu'ait laissés le génie des Romains. On y entre par des voûtes sombres et humides d'où la pluie tombait goutte à goutte. Quand je fus dans l'enceinte, je m'assis sur l'un de ses gradins de marbre où s'asseyaient autrefois vingt mille spectateurs. Je comptais être là tout-à-fait retiré et n'entendre surtout aucun bruit. Mais voilà que par les vomitoires qui recevaient la foule au temps des empereurs entrèrent pêle-mêle tous les bruits de la ville; c'étaient des chants interrompus d'une procession qui passait, l'orgue d'une église, le cri des vendeurs, le roulement des voitures, l'appel des armes, la basse éloignée des chanteurs publics, et ce murmure dont ne peut se défendre ni jour ni nuit une grande foule d'hommes, même quand ils retiennent leur haleine. Tous ces bruits confondus roulaient sur les degrés, leurs flots se brisaient l'un dans l'autre, en bondissant sur les gradins; ils passaient, ils descendaient vers moi comme la musique des morts dans ce spectacle invisible. C'étaient toute l'harmonie et tous les sons de ce climat de l'Italie, qui affluaient de toutes parts et retentissaient dans cette enceinte comme dans un organe de pierre. Long-temps je fis effort pour discerner quelque chose dans ces sons. Il y avait des murmures d'amour, des chants de joie, des voix d'enfans et de filles, des cris qui tombaient des Alpes, et des soupirs qui s'élevaient de la mer de Venise. A la fin il me parut que sous ces bruits divers il y avait

un nom, toujours le même, que ces voix répétaient, et que ce nom était Napoléon qui retombait sans cesse au fond de l'arène, comme un grain d'or au fond d'un vase.

J'écoutai encore (car j'étais dans une véritable stupeur); et plus le bruit augmentait, plus le mot terrible se dressait devant moi dans l'enceinte des gladiateurs, qui est aujourd'hui couverte d'une herbe épaisse. Il me semblait que mon esprit était plongé dans le creuset où bouillonnait l'avenir d'un peuple, et que j'étais perdu dans ce chaos. Je montai pour respirer sur le plus haut degré du cirque, et de là j'aperçus la chaîne bleue des Alpes Tarentines et le cours de l'Adige. La plaine était noyée dans une vapeur lumineuse qui la couronnait d'une immense auréole d'or. Cette plaine était le grand champ de bataille de la république où celui dont j'entendais toujours le nom avait semé le premier germe de sa vie. Mon cœur battit horriblement à cette vue, je descendis, et je pris le chemin d'Arcole.

C'était par un de ces ciels qui sont rares même dans ce pays. Il avait plu constamment tous les jours précédens, et l'on eût dit que ce climat voulait reparaître après cela dans sa plus belle pompe. C'était le ciel des peintres vénitiens, c'est-à-dire l'âme étincelante et la pensée visible de l'Italie, qui étendait sa bande empourprée sur les villes, sur les prairies, sur les buissons d'acacias. Les nuages étincelaient en forme de faisceaux d'armes sur le haut des Alpes. Il y avait dans l'atmosphère des panaches tricolores qui flottaient en vapeur, des lames d'épées qui scintillaient dans chaque cours d'eau, des ceinturons aux agraffes d'acier qui pendaient en rosée aux guirlandes des vignes, et le ciel était plein partout d'une poussière lumineuse qui s'élevait sous le soleil, comme la poussière qui croît dans la mêlée sous la corne du pied d'un cheval de bataille. A chaque embranchement de chemin, les madones, qui, suivant les descriptions que j'en avais lues, devaient être de grossières et ridicules images, étaient ce jour-là remplies partout d'une admirable douleur de peuple, d'une douleur de mère. Elles pleuraient de grosses larmes et elles attendaient avec une insupportable anxiété sur la route des nouvelles de leur fils. Je rencontrai dans les

villages des processions muettes et des femmes qui s'en allaient cachées sous de grands voiles blancs. Il y avait aussi des convois de troupes autrichiennes qui balafraient, chemin faisant, leurs soldats de leurs bâtons de noisetiers. A mesure que j'avançais, le souvenir du passé m'obsédait de plus en plus; je comparais ces grands jours avec nos jours imbécilles. Je dévorais mon chemin.

Un peu avant d'arriver à *Torre dei confini*, je laissai la route à gauche, et je traversai le village de San Bonifaccio. On entre là dans un chemin enfermé dans des vernes que je suivis jusqu'à une maison de roseaux où je m'arrêtai pour lire sur un des angles : *Commune d'Arcole, district de Saint-Boniface, province de Vérone*. La découverte de l'inscription des trois cents des Thermopyles ne m'eût pas causé tant de joie. Je passai devant l'église du village où les paysans étaient rassemblés, et après un détour, je me trouvai en face du pont; de ma vie, je n'oublierai ce moment. Deux femmes étaient assises, et causaient ensemble à la place de la batterie autrichienne, sur le seuil de leur maison, dont les angles sont encore criblés de boulets. Des enfans s'étaient mis à l'ombre dans la niche d'un saint Jean qui occupait autrefois le milieu du pont, et que le rude assaut du général a refoulé sur le rivage. Le pont est en planches frêles et vermoulues qui menacent de se rompre sous les pieds, et il n'y a point de parapets; il est soutenu sur la rivière par deux murs en briques. J'ai mesuré sa largeur qui est de cinq pas, et sa longueur qui est de trente, ce qui fait que le porte-drapeau a dû s'avancer à une demi-portée de pistolet du feu de l'artillerie ennemie. Il était autrefois de pierre, mais la rivière l'a déjà emporté deux fois, et ce marais est devenu à son tour indomptable depuis qu'il a senti marcher sur son eau l'ombre de cet homme. Si j'étais étonné de la petitesse des proportions de ce pont de village qu'une chèvre fait trembler, je l'étais bien plus encore de la rivière sur laquelle il est jeté. L'Alpone, dont l'embouchure dans l'Adige est à deux lieues de là, à Ronco, est une espèce de canal bourbeux qui a au plus, en été, quatre pieds de profondeur. Mais la moindre pluie le fait grossir subitement, parce qu'il sert d'égoût aux marais qui remplissent la plaine. Ses bords sont verdoyans et

élevés en jetée. Son eau est livide et grasse, et elle rampe sur son lit d'argile. Malgré cela, les vagues bleues de Salamine que j'avais vues quelque temps auparavant, ne m'avaient pas paru plus belles, car il semblait que ces flots n'étaient si pesans que parce qu'ils entraînaient avec eux des tronçons de sabres limoneux, des drapeaux qu'ils lavaient, des roues de chariots qui roulaient, des aigles qui se noyaient, des gueules de canons qui buvaient et vomissaient leurs sources, et que cette eau n'était si lente que parce qu'elle chariait éternellement dans sa vase la grande voix et le fardeau de pensées qu'elle avait entendus une fois passer sur elle.

A la tête du pont, du côté par où arrivait l'armée française, on voit encore une pyramide en marbre rouge, haute de quarante pieds au plus. Sur cette pyramide, il n'y a ni noms, ni inscriptions. On pourrait la prendre pour un trophée oublié de l'antiquité. Il n'y a jamais eu sur ses faces qu'une grande N, encore a-t-elle été effacée. Le premier monument de gloire de Napoléon est ainsi sans nom comme son tombeau. Mais sur les faces nues de cette pyramide une main invisible écrit jour et nuit sans la pouvoir remplir, et le passant qui la regarde est ébloui de ce néant. C'est la page encore blanche que cette immense vie couvrira plus tard, jusqu'aux bords, de ses lignes entassées.

Quoique ce monument eût l'héroïque simplicité des jours qu'il rappelle, les faces de son piédestal étaient remplies de trophées en relief, de haches d'armes, de faisceaux, de torches ailées, de cuirasses, de foudres et d'aigles. Mais tous ces trophées ont été à moitié brisés, et il n'en reste que la trace. L'une des faces du piédestal renfermait la statue de Napoléon, qui en a été arrachée, et qui laisse un grand angle vide dans la base. Et nous aussi, mon Dieu, nos haches d'armes sont brisées; la lettre de notre nom est effacée sur notre dalle; notre torche est éteinte, notre foudre est démolie; les enfans ont ébréché notre cuirasse de pierre sur notre piédestal, ils ont emporté, dans le creux de leur main, notre poussière dans leurs cabanes de roseaux. Quand viendra de la ville l'ouvrier avec son ciseau pour ciseler de nou-

veau notre bloc qui s'en va? Et la statue aussi de la France a été arrachée de la pyramide du présent. Quand sortira de son atelier le divin sculpteur avec son tablier de cuir pour la remettre debout sous la pluie et l'orage dans sa niche de marbre fin?

La vue que l'on a de cet endroit est pleine de grandeur et d'originalité. Au bas de la levée était encore le fossé où le général français avait été renversé; il y avait tout à côté une barque de pêcheur échouée, symbole d'un autre naufrage.

Aussi loin que les yeux pouvaient voir, le marais s'étendait sous des joncs, de hautes herbes. Partout la plaine était baignée sous une eau noire et livide d'où ne sort jamais aucun bruit, ni un chant d'oiseau, ni une voix d'homme. D'étroites chaussées de quatre pas de large, que j'avais peine à apercevoir, rampaient sur cette vaste marre; à son extrémité, le clocher de Ronco surgissait de la vase et en marquait le rivage. De grands nuages pesaient alors sur ces flaques d'eau où ils étendaient leurs larges drapeaux saignans. Une quantité innombrable de mouches luisantes qui pullulent vers le soir, jaillissaient comme autant d'étincelles vivantes de chaque touffe d'herbes. L'horizon était fermé au loin par les masses bleuâtres des Alpes Tarentines. Il y avait dans cette vaste étendue que mes yeux embrassaient, un repos qui me parut sublime; on eût dit que ce pesant horizon et cette plaine immobile s'étaient épuisés une fois à jeter tous leurs bruits dans le nom qu'ils avaient les premiers vomi de leurs roseaux, et qu'ils étaient retombés depuis ce temps, fatigués de leur œuvre, dans un mortel silence.

Les contours des marais sont tracés par des champs de blé, par des bouquets d'érables, des catalpas; une admirable culture vient s'y noyer de tous côtés. C'est que partout, en vérité, la république a labouré en Italie avec un soc profond ses champs de bataille. Elle a aiguillonné son bœuf en temps utile; j'ai suivi à la trace sa charrue, son engrais était bon. Elle a semé où il fallait son grain de Rivoli, d'Arcole, de Castiglione, et les oiseaux en ont porté les germes dans les champs. A présent il croît de beaux arbres dans le sillon de ces boulets. Les jeunes

filles attendent à l'ombre, en chantant, que les feuilles des muriers soient poussées. Les catalpas y sont couleur de citronniers, les buissons d'acacias y fleurissent dès l'hiver, les vignes y couronnent de guirlandes la tête des peupliers et les branches des cerisiers de mai. Le blé y est nourri : à présent quand viendra la moisson? Les peuples prennent partout leur faucille à son clou. J'en ai trouvé sur ma route qui attelaient déjà leurs bœufs pour emmener leurs gerbes. Voilà l'été qui vient. Les figues de Rivoli sont cuites sous le soleil; les raisins de Castiglione pendent à leurs ceps; j'ai broyé sous mes dents le blé d'Arcole; j'ai bu pour ma soif les citrons de Montébello. Les blés et les citrons sont mûrs pour la moisson, Napoléon les a plantés. Vendangez maintenant, si vous voulez, pour la cuve des nations. Moissonnez, à présent que le grand laboureur a passé dans l'automne, avec son soc fait de l'airain des canons.

La nature a réuni et entassé dans Napoléon deux climats et deux mondes, la France et l'Italie. Ni l'une ni l'autre ne suffisent à l'expliquer. Mais à mesure que vous vous élevez d'un degré dans la pensée de l'Italie, toute une face obscure de la pensée de cet homme se dévoile à vous, comme la végétation d'une région nouvelle sur un sommet des Alpes; car lui-même il est dans l'univers moral le plus haut de ces sommets, placé là entre deux peuples pour regarder éternellement la France et l'Italie. Et quand avec la pointe de son épée il a troué de part en part la crête des Alpes, de ces chaussées gigantesques, il a marqué ainsi sur la terre l'union de ces deux mondes, qui étaient déjà cimentés et confondus dans son intelligence.

Ces lieux, au reste, n'expliquent pas seulement Napoléon : ils parlent surtout de la France. Si l'enthousiasme de sa gloire passée s'effaçait jamais de son sein, il faudrait venir le chercher sous les cabanes d'Arcole; si ces cabanes l'avaient oublié sous leurs roseaux, il faudrait le demander aux herbes et aux joncs des marécages. Jusqu'aux madones qui bordent les chemins, jusqu'aux saints dans leurs niches, qui ont toujours leurs yeux tournés du côté de ces chaussées, il y aurait une voix et une plainte partout. France, toi si belle, quand tu marchais par ce

chemin; toi si fière, si hardie; toi à présent si nue, si déchirée, si défaite! ah! si l'on ne voyait pas à tes côtés la cicatrice de la lance et les clous qui t'ont clouée à ton poteau, qui dirait de toi en passant: C'est la France? Qu'as-tu donc fait pour porter si haut à ton calvaire ta couronne d'épines, et pour boire si long-temps à ton verre ton fiel d'infamie? Depuis plus de trois jours tu es descendue dans ton sépulcre, toi, l'hostie des nations. Ta pierre est bien pesante, si tu ne l'as pu remuer, et les soldats qui te gardent restent bien long-temps éveillés sur ta colline. Partout où je regarde, les peuples s'asseient sur leur porte, en criant aux passans: Holà, beau voyageur, arrêtez-vous sur notre banc, pour nous dire si vous n'avez pas vu sur sa montagne la France déjà ressuscitée de son sépulcre.

Oh! non, la France n'est pas ce que vous dites. Elle n'est pas morte ni descendue dans son sépulcre: c'est une fille de grand nom qui pleure sur son lit, et tous ses rideaux fermés; elle pleure goutte à goutte sa honte sur son chevet; mais sa honte est sa gloire, mais son mal est fécond, et chacune de ses larmes qui tombent sur ses joues, fait scintiller un monde nouveau à son soleil. Sèche tes larmes, noble fille: elles brûlent tes joues. Ce n'est pas le temps de pleurer, c'est le temps d'ouvrir ton balcon pour crier sur la place à tous les voisins assemblés: Que chacun fasse la fête chez lui. Savez-vous? La France enfante l'avenir.

Tant d'autres pensées du même genre m'assaillirent sur cette pierre, que mon cœur était près de se fendre, et qu'il m'est impossible de me les rappeler dans aucun ordre. Pas un des lieux que j'avais vus ne m'avait ébranlé à ce point. La nuit était arrivée: quelques étoiles paraissaient déjà. Quoiqu'il ne fît aucun vent, il me semblait qu'elles étaient battues dans le ciel par une tempête invisible, comme mon âme dans ma poitrine. Je regagnai la grande route par le village de Gazzolo: c'est à peine si mes genoux me portaient, et, quand j'arrivai à Vicence, la porte était depuis long-temps fermée.

Venise, 18 juin 1832.

EDGAR QUINET.



CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juillet 1832.

Il ne nous est venu du dehors pendant cette quinzaine que des nouvelles d'une importance assez secondaire, et la situation extérieure n'a guère changé depuis le mois dernier. Le vent politique tourne cependant, dit-on, chaque jour davantage à la guerre. A la bonne heure. La guerre n'est pas peut-être absolument inévitable, elle ne semble pas néanmoins devoir être bien prochaine.

Ce ne sera pas pourtant la faute du roi de Hollande, si la paix de l'Europe n'est point encore, cette fois, troublée. Ce prince, vraiment doué d'une merveilleuse persévérance, semble, en effet, ne pas croire à l'irrévocabilité du dernier protocole, plus qu'à celle de tous ceux qui l'avaient précédé. La conférence, récemment encore, le met en demeure d'accepter ses vingt-quatre articles, faute de quoi elle lui déclare qu'elle va décidément l'y contraindre par corps; mais le roi Guillaume ne s'épouvante pas pour si peu. Voici donc qu'avec un imperturbable sang-froid, sans songer le moins du monde au traité de Londres, il vient en proposer un de sa façon. Il se trompe fort néanmoins s'il va jusqu'à s'imaginer que la diplomatie ne montrera pas autant de patience, que lui d'entêtement. S'il ne survient

quelqu'autre cause de collision, il faudra bien, de force ou de gré, que le pauvre monarque se résigne et succombe enfin sous le nombre des protocoles.

Ce qui donne au surplus, rien n'est plus certain, si grande confiance au roi de Hollande, ce qui l'encourage et le fortifie surtout dans ses résistances, c'est, son alliance avec la Russie, c'est la protection qu'il attend d'elle. Il aurait tort, cependant, de trop compter sur cet appui. L'épée du czar pèse moins aujourd'hui; probablement elle ne ferait plus pencher de son côté la balance politique. C'était un fer mal trempé. Voyez comme il s'est ébréché seulement pour frapper la Pologne. Voyez aussi quelles félicitations recueille Nicolas, à propos de cette funeste victoire, qui lui a coûté tant d'armées. Voyez, comme en plein parlement, à la face de l'Europe, vient d'être traité l'autocrate par les membres les plus éloquens et les plus honorables de la chambre des communes d'Angleterre. Donc, non-seulement il ne s'agit pas maintenant pour cet empereur de venir aider ses amis, au centre de l'Europe, mais encore il faut qu'il soit même prudent chez lui. Il ne faut point qu'il achève d'égorger Varsovie et d'épuiser ce qui reste du sang généreux de la Lithuanie: on ne le laisserait pas faire, au moins. A notre défaut, et c'est une grande honte pour nous, l'Angleterre se charge de le lui défendre, et s'empare de cette mission qui nous appartenait et que notre gouvernement a désertée. Lord Durham part pour Saint-Péterbourg; il y va plaider une cause bien belle et qui, certes, était tout-à-fait du ressort du maréchal que nous avons là comme ambassadeur. Le moins que puisse obtenir le plénipotentiaire anglais, c'est assurément que les traités de 1815 soient exécutés au profit de la Pologne. Jusqu'à ce que le jour de la complète indépendance se soit levé pour elle, ce sera quelque chose.

Revenant de la Russie, si nous traversons l'Allemagne, nous n'y passons qu'au milieu de peuples qui, certes, auraient aussi grand besoin que quelque puissante intervention vînt protéger leurs droits et leur liberté. Les persécutions des petits princes contre la presse et les assemblées fédérales n'ont pas en effet discontinué. La confédération prépare même, à ce qu'il semble, des

mesures générales, et s'apprête à couvrir tout le sol germanique d'un roseau bien serré de despotisme et de censure. Qu'importe? On verra si la pensée n'en sait pas, sinon briser d'abord, au moins ronger bientôt les mailles les plus solides.

En Italie, où le pouvoir se trouve également en lutte avec l'esprit du siècle, le Vatican a remonté ses batteries spirituelles, et lancé récemment des foudres; en d'autres termes le pape vient d'excommunier Ancône, on ne di pas précisément, si c'est y compris ou non compris notre garnison. En tout cas, l'excommunication est une arme bien vieille et qui doit être bien rouillée. On ne s'en était, il est vrai, guère servi depuis l'invention de la poudre. Quel qu'en puisse être l'effet, pour maintenir son autorité, le Saint-Père fera mieux de compter sur les fusils de ses soldats et sur les canons de l'Autriche.

Hors de l'Europe, le grand-seigneur a fait seul au moins et plus habilement rentrer, sous le joug, ses provinces révoltées. Ibrahim s'est laissé battre complètement en Syrie, par les troupes de Mahmoud, et voici que ce sultan novateur, qui ne paraît pas pourtant avoir encore réformé le cordon, envoie solennellement un ambassadeur demander au pacha d'Egypte sa vieille tête.

Mais passons par Alger, où notre domination s'étend et se régularise, où notre colonie prospère et se fortifie sans la ferme administration du duc de Rovigo; puis, hâtons-nous de rentrer en France, car la France est bien belle en ce mois de juillet. Elle n'est plus transie de froid, ainsi qu'elle était à la fin de juin. Oh! non; elle a mis ses habits d'été. Voyez-vous comme elle s'est parée de fleurs, comme elle respire avec délices son vent tiède et parfumé, comme elle regarde avec amour son ciel pur. Et puis le soleil mûrit ses fruits et ses blés. Déjà ses moissons se commencent heureuses et abondantes et des vendanges aussi heureuses, aussi abondantes, lui sont promises. — Oui, je vous le dis, la France est bien belle en ce moment.

Ce n'est cependant pas assez. Ne faudrait-il pas aussi que le choléra se décidât enfin à nous quitter. Il n'y paraît, néanmoins, nullement songer. Loin de là. Voici qu'au contraire les gazettes

médicales nous prédisent sérieusement son acclimatement chez nous. Dieu veuille que ces messieurs de la faculté ne pénètrent pas mieux les projets de cette peste, qu'ils n'en ont semblé, jusqu'ici, connaître le traitement.

Mais si l'épidémie persiste, la situation politique intérieure ne s'est pas non plus sensiblement améliorée. L'arrêt de la cour de cassation a bien inévitablement fait cesser l'état de siège de Paris. Il n'a guère produit, d'ailleurs, d'autres résultats. Il était cependant permis de croire que ce rude coup allait achever de renverser le système du treize mars, si fortement ébranlé, surtout depuis qu'il avait perdu, par la mort de M. Périer, la clé de sa voûte. Mais le système a tenu bon.

Ayant ainsi résisté, par la grâce de Dieu, le ministère s'est avisé de sa force. Il a jugé qu'il pouvait fort bien se passer de président, et n'a même pas voulu s'adjoindre M. Dupin, qui n'eût, à vrai dire, que médiocrement consolidé la machine administrative. Le conseil restera donc tel quel jusqu'à la réunion des Chambres, qu'il ne juge pas néanmoins prudent de convoquer avant le mois de novembre, comme il en avait été question d'abord.

En attendant, le maréchal Soult, qui n'a pu réussir à se faire adjuger la présidence, est parti pour les eaux; et le général Sébastiani ne tardera pas, dit-on, à l'y suivre. C'est juste. Il est bon que ces messieurs aillent se délasser de toutes les fatigues qu'ils se sont données pour défendre la liberté des peuples et l'honneur du pays; il est bon, s'ils se sont épuisés en maintenant la paix à tout prix, qu'ils fassent provision de force, afin de soutenir la guerre, que va leur déclarer sans doute, à la session prochaine, la menacante opposition des signataires du *compte-rendu*.

Quant à M. Barthe, qui continue à se bien porter, et garde toujours les sceaux avec le même zèle et la même distinction, il a récemment fait preuve, dans son département, d'une merveilleuse activité. Le personnel du parquet a été soumis à une révision générale et à de sévères épurations, ainsi que cela se pra-

tiquait aux meilleurs jours de la restauration, M. Laurence et beaucoup d'autres magistrats dissidens ont été remerciés de leurs services. Ce n'est pas tout au moins; M. Barthe est infatigable. Il a fait encore une circulaire à ses procureurs-généraux, Il leur est spécialement recommandé, dans ce curieux morceau, de bien tenir la presse en bride, et de ne pas souffrir que cette indocile cavale s'avise de prendre le galop, et de courir par le champ des théories et du mouvement. C'est bien assez en effet qu'on ne la mette pas une fois pour toutes en fourrière, et qu'on lui permette d'aller au pas sur le terrein du juste milieu.

Le *National* et plusieurs autres feuilles indépendantes ont nouvellement encore été saisis, selon le vœu de cette instruction. Ils ne doivent pas pourtant se le dissimuler. S'ils la veulent rigoureusement exécuter, messieurs les procureurs-généraux ne sont pas au bout de leurs réquisitoires.

Sans ce surcroît d'occupation qu'on leur donne, les parquets ne manquaient cependant pas assurément de besogne. Par suite de la levée de l'état de siége et de l'annulation des jugemens des conseils de guerre, M. Persil avait déjà sur les bras pour le moins douze cents procès criminels tout neufs. Et ce n'est rien encore, car il y avait déjà dans les prisons encombrement de vieux complots. Voici par exemple une conspiration fort arriérée. C'est la conspiration de la rue des Prouvaires. Celle-ci est une de nos plus anciennes. Elle date du carnaval. C'est une conspiration carliste, si vous voulez. On ne lui peut pourtant pas faire de passe-droit. Elle attend depuis assez long-temps. Elle est pressée. On s'occupe donc en ce moment de l'expédier. Mais vous voyez, cela est long. Qu'y faire? La cour d'assises n'a pas vingt sections, ni le procureur-général vingt substituts. Carlistes ou républicaines, les conjurations attendront, et seront jugées à leur rang. Tant pis pour elles. On leur avait donné les conseils de guerre. Cela marchait vraiment beaucoup plus vite. Il fallait qu'elles s'en contentassent.

Pour ce qui est de l'une des plus importantes, celle dont MM. de Fitz-James, Hyde de Neuville et Chateaubriand étaient les chefs, on a dû renoncer à en faire quelque chose.

Comme nous l'avions bien prévu, l'on n'a pas trouvé qu'il y eût lieu à suivre contre cette mystérieuse régence dont les membres, après un emprisonnement de quelques jours, ont été rendus à la liberté.

Au surplus dans la Vendée, dont on les accusait d'entretenir et de diriger l'insurrection, la tranquillité semble momentanément du moins rétablie sur presque tous les points. On ne croit pas pourtant que la duchesse de Berry se soit encore embarquée. C'est son départ que l'on attend sans doute pour lever l'état de siége qui continue à régir nos départemens de l'Ouest.

Durant cette quinzaine le plus grand calme a régné d'ailleurs dans nos autres provinces. On s'y est occupé beaucoup de récoltes et d'industrie, et point du tout d'émeutes.

On fait à Roanne l'essai du nouveau chemin de fer, et grâce à la vapeur nous avons maintenant en France une route sur laquelle on fait très commodément ses douze lieues à l'heure.

Si l'on avait écouté M. Michel Chevalier, quand la fantaisie nous en prendrait, nous pourrions à présent nous promener ainsi par tous nos départemens; car les Saint-Simoniens ne prêchaient pas avec moins de ferveur les chemins de fer que l'émancipation de la femme. Mais comme ils demandaient la destruction de l'hérédité, l'on n'a pas voulu de leur économie politique. Les maris et les propriétaires se sont levés contre eux en masse. On a fermé l'église Taitbout. On a mis aux prises avec les juges d'instruction le père suprême et les apôtres de la religion nouvelle. C'était bien assez. C'était trop. Si ces hommes étaient fous, au moins avaient-ils des momens lucides, au moins leur folie était-elle aimable et divertissante. Eh bien! persécutés à Paris, ils se retirent paisiblement à Ménilmontant, sur la montagne. Ils se renferment quarante dans une maison de campagne qui leur appartient. Qu'importe qu'ils arrosent et bêchent leur jardin, qu'ils y chantent de la poésie de leur façon, qu'ils s'y promènent avec de petites redingottes bleues, des gilets qui se boutonnent par derrière et des ceintures qui leur serrent la taille? Qu'importe encore qu'ils reçoivent sous leurs tilleuls les curieux qui les viennent visiter? Qu'importe qu'ils

donnent aux jeunes filles des fleurs de leur parterre? Quel mal tout cela fait-il? Était-ce besoin de disperser cette inoffensive association comme une émeute? Fallait-il absolument envoyer là des commissaires de police et de la garde municipale? En vérité, dans ce pays de toute liberté, il n'y a de liberté pour personne.

Cette longue série de faits épuisée, occupons-nous cependant un peu des nouvelles et des publications littéraires de cette quinzaine.

Nous avons eu d'abord *Marc-Loricot, ou le petit Chouan de 1830* (1), par M. Victor Ducange. L'aristocratie des lecteurs a peut-être tort de dédaigner, comme elle fait, cet écrivain. Ses in-dix-huit, grossièrement imprimés et fort mal mis, valent bien assurément beaucoup de nos *fashionables* in-octavo. Ce dernier roman par exemple, à cela près du style, dont l'incorrection et la trivialité sont impardonnables, ne manque pas en vérité d'un certain mérite. La fable en est intéressante et ses détails ont souvent de la grâce et de la vérité; d'ailleurs M. Ducange conte avec décence et retenue. Ses scènes d'amour ne sont jamais effrontées et impudiques. C'est là ce qui le sépare tout-à-fait de l'école fangeuse de M. Pigault-Lebrun. Il serait bon cependant que M. Ducange se défît de l'habitude qu'il a de prendre à partie son lecteur et de causer avec lui; car la conversation de cet auteur semble n'être alors nullement celle de la bonne compagnie. Mais voilà pourquoi sans doute vous trouvez partout ses livres sur les comptoirs et dans les antichambres. Cela fait en somme un succès très réel, quelque populaire et de mauvais ton qu'il soit.

Deux nouveaux petits volumes carlistes : *Louise* (2), soi-disant de madame la duchesse de G.... et les *Souvenir de France et d'Ecosse* (3), par M. Jadin, viennent aussi tout récemment de se produire. En conscience, ceux-ci ne valent même plus

(1) Chez Ch. Gosselin.
(2) Chez Urbain Canel.
(3) *Idem.*

leurs aînés, *l'Emeraude* et *le Saphir*. Il faut cependant citer ici ces innocens *in-dix-huit*, non pas seulement pour mémoire, mais à l'intention des fidèles, qui font collection de ces livres-là comme œuvre pie et méritoire. On peut dire d'ailleurs, à l'éloge de ces histoires enfantines, qu'en son bon temps M. Bouilly n'a fait jamais mieux.

Voici maintenant un fort beau volume. Le *Manoir de Beaugency* (1). On attribue cet ouvrage à une femme, à une femme jeune même et par conséquent bien jolie. — Oh! Madame, lui dirons-nous donc, cela nous attriste vraiment, que vous ayez fait ce livre. Ce n'est pas que vous n'y ayez mis beaucoup du charme de votre esprit, et des émotions de votre cœur. Mais vous avez mal placé tant de qualités précieuses. Pourquoi donc, vous aussi, vous êtes-vous jetée dans la cohue des imitateurs de Walter-Scott? Pourquoi donc, en ressouvenir de lui, nous avoir aussi donné votre *Meg?* Pourquoi nous avoir menés à la cour d'Isabelle de Bavière? Allez, vous ne vous y êtes pas trouvée vous-même à l'aise. N'y retournez plus, cela vous gêne. Et je vous en prie, madame, donnez-nous vite un autre livre tout de vos impressions et de votre âme.

Mais ce livre-ci : *Sous les tilleuls* (2) de M. Alphonse Karr, c'est bien un roman qui veut être un roman du cœur, et qui le veut un peu trop, il est possible. Quoi qu'il en soit, c'est le coup d'essai d'un jeune homme, et c'est un brillant début. A peine avons-nous eu le temps de lire cet ouvrage qui n'a paru qu'hier. Nous ne voulons donc pas le juger absolument sur une première impression, mais nous en reparlerons, et, à son propos, nous examinerons une question de style assez importante.

Une brochure volumineuse, intitulée de *la Domination française en Afrique* (3), mérite encore assurément d'être distinguée. L'auteur de cet excellent écrit, M. Paul Raynal, a fait la campagne d'Alger. Son travail plein de faits observés sur les lieux,

(1) Chez Mame-Delaunay.
(2) Chez Ch. Gosselin.
(3) Chez Doudey-Dupré.

et qui le rendent intéressant pour tous, tire encore une grande importance des vues sages qu'il contient, et des améliorations qu'il indique dans le système d'administration de cette colonie naissante vers laquelle se tournent aujourd'hui tant de spéculations et d'intérêts.

Nous devons bien enfin maintenant quelques mots à nos poètes de la quinzaine.

M. Edouard Alletz, connu par plusieurs ouvrages consciencieux dont nous avons parlé déjà dans cette revue, publie en ce moment, sous le titre d'*Etudes poétiques du cœur humain*, un recueil de poésies qui fait suite en quelque sorte à ses précédents travaux, et vient les compléter. Nous regrettons que la place nous manque pour en citer quelques fragmens.

Au passage de M. de Lamartine à Marseille, et parmi les hommages dont l'élite de cette poétique cité a salué le départ de l'illustre voyageur, on a distingué une ode de M. Joseph Autran, dont nous citerons les strophes suivantes, qui se recommandent par un mouvement plein de naturel et d'harmonie :

Et cependant il est quelques âmes encore
Qu'un beau nom fait vibrer, quelques fronts que colore
A l'aspect de ton front un reflet radieux!
Il est de jeunes cœurs qui t'aiment, ô Poète!
Et de vivans échos dont la bouche répète
Tes chants qui sont eux même un pur écho des cieux!

Ceux-là, lorsque tes pas visitent leur enceinte,
Lèvent vers toi leurs yeux où l'allégresse est peinte,
Et de plus près enfin leur cœur s'est épanché,
Lorsqu'ils ont contemplé ce bienfaisant génie
Dont ils ne connaissaient encore l'harmonie
Que comme un don venu d'un bienfaiteur caché.

Et quand leurs longs regards sur la vague lointaine
Auront vu s'abaisser la voile qui t'entraine,
Et l'horizon douteux prêt à la submerger,
Ils diront : Que le ciel lui soit doux, et que l'onde
Transporte sans malheur ce mortel cher au monde
Au rivage étranger!

Ne terminons pas sans accorder encore une mention honora-

ble à un modeste recueil de poésies qui se présente à nous sous le titre de *Souvenirs de guerre* (1). L'auteur, qui ne dit pas son nom, est un soldat de la vieille armée. Ses vers sont quelque peu négligés, mais on y trouve de la vraie chaleur, on y respire bien l'odeur de la poudre. Nous n'osons vraiment pas promettre une grande fortune à ces chants nationaux et militaires qui valent pourtant bien assurément ceux de M. Casimir Delavigne. Et cependant les *Messéniennes* sont proclamées *ouvrage classique* par l'Université. Concurremment avec Racine et Corneille, cela se donne maintenant en prix dans les colléges.

JACQUES LEROND.

(1) Chez Delaunay.

LA

BATAILLE DE LA TABLADA,

Episode des guerres civiles de Buenos-Ayres.

(EXTRAIT D'UN JOURNAL DE VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE DU SUD.)

La lutte qui vient de se terminer, jusqu'à nouvel ordre, entre les deux partis unitaire et fédéral, qui se disputaient le pouvoir dans la République Argentine, a passé inaperçue au milieu des évènemens plus graves et plus personnels qui se succèdent autour de nous. C'est à peine si elle a excité un instant l'attention des personnes qui, depuis l'émancipation des colonies espagnoles, ont aimé à suivre les changemens qui se succédaient dans leur sein. Il faut avouer d'ailleurs que les dissensions sans terme qui agitent les nouvelles républiques sur leurs fondemens incertains, sont devenues tellement mesquines et souillées par l'intérêt personnel, tellement compliquées dans les motifs qui font agir les chefs et dans leurs évènemens, que la presque totalité des lecteurs n'y comprenant plus rien, s'est détournée

avec dégoût de cette terre qui a trompé tant d'espérances généreuses. Les champs d'Ayacucho, qui ont bu le dernier sang espagnol, devaient être la dernière place de carnage; mais loin de là, cent autres lieux ont vu couler le sang américain, versé par des Américains, et le bruit de ces combats lointains est parvenu si souvent jusqu'à nous, que nos oreilles s'y sont accoutumées, et dédaignent de retenir les noms de ces jours malheureux. Leur souvenir meurt avec la feuille du journal qui, en passant, les enregistre dans ses colonnes. C'est un de ces noms inconnus que l'auteur de cet article exhume aujourd'hui, non pour préparer une page de l'histoire encore à naître des guerres civiles de l'Amérique, et raconter quelle nouvelle combinaison politique sortit du sang qu'il a vu répandre; d'autres se chargeront de ce soin : il veut seulement ajouter un nouveau trait à l'esquisse déjà commencée des mœurs américaines, et tâcher de peindre sur le champ de bataille ces *gauchos* à demi sauvages, qui ont si vivement intéressé, depuis quelque temps, notre avide curiosité. Il a long-temps vécu parmi eux, et nulle de leurs habitudes ne lui est demeurée étrangère, ni les courses, d'un soleil à l'autre, dans les Pampas, ni les nuits passées sous la voûte du ciel près du feu à demi éteint, ni rien enfin de ce qui peuple de souvenirs et de regrets la mémoire du voyageur.

Un coup-d'œil rapide sur la situation de la République Argentine au mois de juin 1829, époque à laquelle se livra la bataille de la Tablada, et sur les événemens qui l'amenèrent, précédera mon récit.

La guerre avec le Brésil était terminée depuis les derniers mois de l'année précédente; l'indépendance de la Bande Orientale avait été reconnue solennellement par le traité de paix, et le pavillon du nouvel état, pâle imitation de celui des Etats-Unis, flottait sur les remparts de Montévidéo (1). Tel avait été le résultat glorieux d'une guerre de trois ans dont le fardeau tout entier avait pesé sur la province envahie par le Brésil et

(1) Ce pavillon est formé de bandes horizontales alternativement rouges et blanches, avec un carré rouge à l'un des angles couvert d'étoiles.

sur celle de Buenos-Ayres; car celles de l'intérieur avaient pris peu de part à cette guerre nationale où il allait de l'honneur et de l'existence de la république. Les unes étaient trop éloignées pour que l'indépendance de Montévideo les touchât vivement; les autres, trop pauvres en ressources et en population, pour prendre une part active à la lutte; presque toutes, animées d'un sentiment de haine invétérée contre Buenos-Ayres, voyaient, au moins avec indifférence, les avantages qui devaient résulter de la victoire, et dont cette province devait retirer tout le fruit. Cette jalousie honteuse tenait à plusieurs causes, d'abord aux mœurs de l'Espagne elle-même, qui l'ont, pour ainsi dire, divisée en autant de nations qu'elle possède de provinces, et rendu le Catalan, l'Andaloux, le Galicien, étrangers les uns aux autres; ensuite à l'ancienne politique de la métropole qui, loin de fondre ses vastes colonies dans une communauté d'intérêts et d'affections réciproques, avait toujours cherché à les isoler entre elles, afin de mieux assurer sa domination sur toutes. Enfin, peut-être n'était-ce pas sans raison que Buenos-Ayres était accusée de vouloir tout centraliser à son avantage, en profitant, pour cela, de sa situation sur le littoral, de l'initiative qu'elle avait prise lors de la déclaration d'indépendance et de la réunion d'hommes éclairés qu'elle possédait dans son sein. Aussi dans l'intérieur le nom de *Porteño* (1) réveillait rarement, en faveur de celui qui le portait, des sentimens de bienveillance, et plus d'une bouche, en le prononçant, laissait échapper un sourire qui révélait toute la haine dont il était l'objet. Ce serait néanmoins s'arrêter à la superficie des choses, que d'attribuer à ces seules causes les sentimens d'hostilité dont je viens de parler. C'était, au fond, la lutte des vieilles mœurs stationaires du pays, des habitudes locales transmises de génération en génération, contre la civilisation moderne qui cherche à s'introduire en Amérique avec ses doctrines inflexibles et son niveau impitoyable pour les affections particulières. L'ombre du moyen-âge qui subsiste encore

(1) Nom des habitans de la province de Buenos-Ayres et surtout de ceux de la ville; il vient de *puerto*, port.

en Espagne, y a vaincu plutôt que nos armes la révolution de 1820; transportées jadis en Amérique par les premiers *conquistadores*, ces mœurs s'y trouvent encore assez puissantes pour retenir les peuples à leur insu dans la voie tracée par leurs pères. Qu'on ne s'y trompe pas, en effet; l'Amérique espagnole, toute labourée qu'elle est par cent révolutions, n'est pas une table rase où le premier législateur venu, conquérant ou pacifique, puisse graver avec la pointe de son épée, ou à coups de décrets, les lois qu'il jugera les plus en harmonie avec les idées actuelles. La force d'inertie que les peuples opposent toujours en pareil cas, y est aussi puissante que nulle part ailleurs, et ces déclarations de principes, ces constitutions improvisées à la hâte, dont les vingt congrès américains ont été prodigues à l'égal de nos assemblées politiques, n'ont guère eu d'existence que sur le papier. A peine exécutées aux portes de l'enceinte législative qui les a vu naître, elles expirent dans les provinces dont elles doivent faire le bonheur, faute d'un peuple qui les comprenne et d'hommes qui leur donnent la vie.

Or, les deux partis unitaire et fédéral représentaient exactement, l'un la civilisation telle que nous l'avons faite, l'autre celle qui gouverne l'Espagne; et, par un rapprochement singulier, ils se trouvaient, quant au nombre, aux talens de leurs membres, à leur influence sur le pays, dans la même position que les libéraux et les absolutistes de la métropole sous le règne de la constitution. Les unitaires ayant à leur tête Rivadavia, la première capacité politique de l'Amérique, possédaient le pouvoir au moment où éclata la guerre avec le Brésil, et comptaient dans leurs rangs les hommes les plus éclairés de la république. Ils y appelaient de tout leur pouvoir la civilisation de l'Europe avec ses sciences, ses arts et les jouissances qu'elle répand sur la vie. Ils cherchaient de bonne foi à réaliser les doctrines des plus fameux publicistes modernes dont les écrits leur étaient familiers. Les nombreux étrangers établis dans le pays trouvaient en eux une protection assurée et les favorisaient de tous leurs vœux. Les fédéraux reconnaissaient, en quelque sorte, pour chef, un homme pour qui l'attouchement du pouvoir a été

la mort, et dont la fin tragique a fait oublier les erreurs, le malheureux Dorrego. Moins nombreux que leurs rivaux dans Buenos-Ayres même, ils possédaient une bien autre influence dans la campagne et les provinces de l'intérieur. Plus attachés aux vieilles coutumes du pays, ne dissimulant pas leur haine envers les étrangers, ils avaient plu par là et par leur allure plus populaire aux gauchos, dont un des traits caractéristiques est une répugnance prononcée pour tout ce qui n'est pas fils du pays, *hijo del pais*, suivant leur expression énergique. Le clergé, à l'influence duquel Rivadavia avait porté un coup mortel, employait celle qui lui restait en leur faveur, à l'exception d'un petit nombre de ses membres. En outre, les gouverneurs des provinces, élevés la plupart à ce poste par une usurpation plus ou moins couverte, prévoyaient dans l'avenir la chute de leur pouvoir, si la centralisation (1) venait à s'opérer, et cherchaient à l'empêcher par des moyens qui allaient jusqu'à la révolte contre le congrès qui discutait alors la forme définitive de gouvernement à donner à la république. La guerre avec le Brésil était à cette époque dans toute sa vigueur, et cette assemblée, du lieu où elle tenait ses séances, pouvait entendre le canon de l'escadre brésilienne qui bloquait la rade, et dont les bâtimens croisaient sans cesse à l'horizon. Après de longues et orageuses discussions, les unitaires l'emportèrent à une assez forte majorité, et la nouvelle constitution parut au jour, portant en substance l'établissement d'un congrès permanent dépositaire du pouvoir législatif, celui d'un président chargé du pouvoir exécutif avec faculté de nommer les gouverneurs des provinces, et enfin la création dans chacune de celles-ci d'une chambre de représentans chargée de la confection des lois de nécessité purement locale.

(1) Ce mot de *centralisation* n'exprime pas ici un état de choses pareil à celui dont la France subit en ce moment les conséquences. La province de Buenos-Ayres n'avait pas la prétention de régler les intérêts du dernier hameau de la république. Elle voulait seulement donner à celle-ci l'unité politique qui lui manquait.

Il n'y avait plus qu'à faire accepter cette constitution par les provinces, et là gisait toute la difficulté; car, à mesure qu'on l'édifiait, la presse fédérale n'avait cessé de l'attaquer avec la plus extrême violence, et elle était toute puissante dans l'intérieur (1). On crut pouvoir surmonter cet obstacle en envoyant près de chaque gouverneur fédéral des députés du congrès chargés de leur présenter son ouvrage, et de les inviter à l'union si nécessaire pendant une guerre extérieure. Ces envoyés revinrent sans avoir rien obtenu : la plupart n'avaient pas été admis officiellement ou n'avaient reçu qu'un accueil dérisoire, et quelques-uns même avaient été renvoyés sans être entendus. Ceci se passait au mois de juin 1827. Presque en même temps, un plénipotentiaire, envoyé à Rio-Janeiro pour traiter de la paix sous l'influence de l'Angleterre, revint avec un traité préliminaire contenant des conditions si honteuses, que l'opinion publique en fut soulevée et les rejeta d'une commune voix. Les fédéraux accusèrent hautement le gouvernement de trahir la patrie. Alors le président Rivadavia, dont la position n'était plus tenable, donna sa démission, et avec lui le pouvoir échappa des mains des unitaires. Les fédéraux s'en saisirent; le congrès fut dissous, une chambre des représentans de la province convoquée, et Dorrego nommé gouverneur. Son administration n'éprouva aucun obstacle, car l'armée était alors sur le territoire du Brésil et n'avait pris aucune part à ces changemens; mais il était facile de prévoir qu'en définitive ce serait elle qui déciderait du sort de la république. Les choses restèrent dans cet état jusqu'à la fin de 1828, qu'une paix glorieuse fut imposée au Brésil, et l'indépendance de la province de Montévideo reconnue. L'armée revint à Buenos-Ayres sous les ordres du général Lavalle, et peu de jours après son arrivée elle renversa le

(1) A cette époque *onze* journaux quotidiens et hebdomadaires paraissaient à Buenos-Ayres, parmi lesquels deux étaient rédigés en anglais et un en français; la plupart s'occupaient exclusivement de politique, et tous se faisaient une guerre aussi acharnée que les nôtres en ce moment. Il en existait en outre plusieurs dans les provinces.

gouvernement. Cette révolution, qui reçut le nom de *mouvement du premier décembre,* fut le signal d'une guerre civile qui commença sous d'heureux auspices pour les unitaires, mais qui, plus tard, devait les engloutir. Lavalle, nommé gouverneur, eut à combattre peu de jours après Dorrego, qui avait fui dans la campagne, où il avait rassemblé ses partisans à l'aide d'un homme qui jouissait d'une influence immense sur les gauchos, José Manuel Rosas, aujourd'hui gouverneur de Buenos-Ayres. Vaincu à la première rencontre qui eut lieu, Dorrego fut pris, condamné à mort sans jugement et aussitôt exécuté. Rosas le remplaça et continua les hostilités. Lopez, gouverneur de la province de Santa-Fé, se joignit à lui, et tous deux, vaincus et vainqueurs tour-à-tour dans une foule de petits combats, s'avancèrent jusqu'aux portes de la ville. Avant qu'ils eussent pris une attitude aussi menaçante, Lavalle avait détaché un corps d'environ deux mille cinq cents hommes sous les ordres du général Paz, militaire de quelque réputation et homme modéré, pour abbattre les gouverneurs fédéraux de l'intérieur.

Voici comment étaient partagées les nombreuses provinces de la république pour ou contre celle de Buenos-Ayres. L'Entre-Rios, Corrientes et Missiones gardaient une espèce de neutralité, prêtes à embrasser le parti du plus fort. Santa-Fé, Cordoba et la Rioja étaient fédérales et secondées par San-Luis et Mendoza. Le Tucuman et Santiago del Estero avaient embrassé le parti unitaire, et la même opinion dominait, quoique faiblement, à San Juan et Catamarca. Quant aux provinces de Salta et de Jujuy, trop éloignées du théâtre des évènemens, elles paraissaient n'y prendre aucune part.

Du reste, c'était moins l'opinion des populations que celle des hommes que le hasard avait mis à leur tête, qui jetait ces provinces dans tel ou tel parti. Parmi ces chefs, deux seuls, appartenant au parti fédéral, méritent une mention à part. Le premier était Bustos, gouverneur de Cordoba, la province la plus riche et la plus populeuse après celle de Buenos-Ayres. Depuis plusieurs années, il s'y était emparé du pouvoir et s'y était maintenu plutôt par son habileté pour l'intrigue que par la

violence : on ne pouvait lui reprocher d'aimer à répandre le sang. Toutes les conspirations contre sa personne se résolvaient en amendes imposées aux coupables et tournaient au profit de son avarice, qui ne dédaignait aucun moyen de se satisfaire. Une ombre de chambre de représentans, qu'il avait conservée, sanctionnait toutes ses volontés et contribuait à assurer son pouvoir. L'importance de la province qu'il gouvernait le faisait regarder, malgré son peu de talent pour la guerre, comme le chef du fédéralisme dans l'intérieur, et celui dont la chute intéressait le plus le parti opposé. Le second de ces hommes était Quiroga. Bien différent du précédent, c'était un de ces esprits sombres et déterminés, dont la volonté inflexible marche à son but à travers le sang et le crime. La voix publique l'accusait de forfaits sans nombre, dont les plus anciens avaient souillé sa première jeunesse, et il en avait reçu le nom de *Tigre de la Rioja*. Cette malheureuse province gémissait courbée sous son joug de fer, et la mort était le prix de la plus légère atteinte à son pouvoir. Sa force, son adresse à cheval et dans tous les exercices du corps, son audace, et la terreur qu'il inspirait, lui avaient acquis un ascendant sans bornes sur les gauchos, toujours prêts à répondre à la voix du premier chef intrépide qui les appelle. Je l'ai vu de près, ce Tigre de la Rioja, et jamais passions plus tragiques ne se peignirent sur de plus nobles traits.

La faible armée commandée par le général Paz franchit, sans rencontrer d'obstacles, les cent soixante-quinze lieues qui séparent Buenos-Ayres de Cordoba. Bustos trahit, à l'approche du danger, toute l'irrésolution de son caractère et sa profonde nullité militaire. Il hésita jusqu'au dernier moment entre les deux partis, de combattre l'ennemi qui s'avançait, ou de l'accueillir sans démonstrations hostiles, espérant sans doute que cette soumission volontaire serait reconnue par le maintien de son autorité. Il ne se décida qu'en voyant Paz aux portes de Cordoba, et sortit à sa rencontre avec une faible troupe, que quelques coups de canon suffirent pour dissiper. Lui-même ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval, et perdit dans sa fuite ses papiers qu'il portait avec lui. Il gagna la Rioja, et Paz



entra sans résistance dans la ville qu'il avait si mal défendue. Son premier soin, après avoir changé les autorités, fut d'organiser la milice et de demander des renforts à la province amie du Tucuman, pensant avec raison que Quiroga ne resterait pas tranquille spectateur de la chute de son collègue.

En effet, l'impétueux gouverneur de la Rioja fit un appel à ses gauchos, et, après les avoir rassemblés, prit le titre de *général en chef de l'armée des hommes libres et de défenseur de la religion*. A des hommes moins ignorans ce dernier titre eût paru une amère dérision; mais il fut pris au mot, et les scapulaires qu'il distribua à ses gens, furent reçus par eux avec enthousiasme, sans qu'ils fissent attention à la main qui les avait touchés. A leurs yeux les unitaires étaient des hérétiques ennemis de la religion, qu'ils cherchaient à détruire, en introduisant dans le pays les doctrines impies de l'Europe. Quiroga se mit en marche, et arrivé au pied de cette chaîne de montagnes, indiquée sur les cartes sous le nom de *Sierra de Champanchin*, la longea au lieu de la franchir, pour marcher directement sur Cordoba. La route de cette ville à San Luis passe près de l'extrémité de cette chaîne, et, en tombant par là sur Cordoba, le général fédéral évitait la rencontre des Tucumanos, qu'il savait en marche pour se joindre à l'armée unitaire. Partout, sur son passage, il forçait les habitans à se réunir à lui, et, quand il arriva sur la route de San Luis, à la fin de mai 1829, ses forces s'élevaient à quatre mille cinq cents hommes, faible armée pour nous, accoutumés à conduire des masses sur le champ de bataille, mais considérable, si l'on fait attention à la population clairsemée de l'Amérique.

Pendant que ces évènemens se passaient dans l'intérieur, les unitaires étaient étroitement resserrés dans Buenos-Ayres par Lopez et Rosas, qui bloquaient la ville avec douze mille hommes. Des bandes, qui reconnaissaient à peine leur autorité, parcouraient la campagne à quelque distance, y portant le ravage et la désolation, et, afin qu'aucun malheur ne fût épargné à cet infortuné pays, les Indiens, profitant de ces dissensions intestines, s'étaient avancés jusqu'au cœur de la république, massa-

crant, suivant leur usage, tout ce qui tombait entre leurs mains, enlevant le bétail et incendiant les propriétés. Ils avaient détruit plusieurs postes sur la route de Buenos-Ayres à Cordoba, et désolaient les environs de la petite ville de San Luis, située sans défense au milieu des Pampas et la plus exposée à leurs incursions. Au mois de janvier, trois cents hommes, la fleur de la population de cette province, qui ne compte que quinze mille habitans, avaient péri sans qu'il en échappât un seul, en cherchant à les repousser dans leurs déserts. Ainsi, de quelque côté qu'on jetât la vue, les Indiens, l'anarchie, la guerre civile et tous les maux qu'elles traînent à leur suite, semblaient s'être donné rendez-vous sur cette malheureuse terre.

Je me rendais alors du Chili à Buenos-Ayres avec trois autres Français, que des affaires commerciales avaient conduits dans la mer du Sud, et qui avaient préféré cette route, pour retourner en Europe, au passage redouté du cap Horn : c'était une entreprise assez aventureuse que de traverser le continent de l'Amérique au milieu de la guerre civile, et les obstacles semblaient naître sous nos pas, pour nous arrêter dans notre marche. Les nouvelles les plus alarmantes circulaient dans toutes les bouches, et les habitans des lieux où nous passions nous engageaient souvent avec de vives instances à ne pas aller plus loin. A les entendre, nous devions être infailliblement assassinés à quelques lieues de là par les bandes qui parcouraient, disaient-ils, les environs, et que des témoins oculaires avaient aperçues la veille dans tel endroit qu'ils désignaient. Les autorités elles-mêmes refusaient quelquefois de nous délivrer des passeports pour ne pas se charger la conscience de la mort certaine à laquelle nous courions. A Mendoza, cette formalité nous avait retenus plus d'un mois. A San Luis, les Indiens, qui cernaient la ville, nous avaient forcés d'y rester quinze jours, et nous avions pris part à la défense commune, en nous réunissant en armes, avec les principaux habitans, dans la maison du gouverneur, que sa construction mettait à l'abri d'un coup de main de leur part. Lorsqu'ils se furent retirés avec leur butin, on nous laissa partir, et, afin d'éviter l'armée de Quiroga, que nous supposions

alors arrivée sur la route de Cordoba, où nous voulions nous rendre, nous résolûmes de traverser la Sierra de Champanchin. Cette détermination faillit nous être fatale; car Quiroga avait marché moins vite que nous ne l'avions calculé, et nous manquâmes de trois heures son arrière-garde, avant d'arriver à Piedra Blanca, petit village situé au pied de la Sierra. Nous franchîmes celle-ci en peu de jours, et, le 1er juin, nous entrâmes dans Cordoba.

Cette ville est du petit nombre de celles qui, en Amérique, réveillent des souvenirs qui se rattachent aux plus nobles travaux de l'homme. Les autres n'offrent le plus souvent que des traces de guerres anciennes ou récentes, ou bien le voyageur cherche en vain quelques évènemens dans le long sommeil dont elles ont dormi depuis leur fondation. Alors que les jésuites étaient tout puissans dans ces contrées, et (il faut le dire, malgré la réprobation qui s'attache aujourd'hui à leur nom) alors qu'ils y répandaient les sciences et les arts de l'Europe, Cordoba avait été choisie par eux pour être le centre de leur domination intellectuelle. Ils y avaient fondé une université où accouraient les étudians du Haut-Pérou, du Chili et de Buenos-Ayres. Aujourd'hui l'édifice qui la renfermait est encore debout avec les temples et les autres monumens, leur ouvrage; mais son enceinte est déserte, et un collège, plus moderne, rassemble un petit nombre de jeunes gens appartenant presque tous à la ville. Il ne reste plus à Cordoba que la mémoire de ce qu'elle était, et ce charme inconnu qui s'attache à toutes les villes espagnoles. Quel est celui qui, ayant parcouru les colonies de cette nation, si grande autrefois, avec des yeux pour voir et une âme pour sentir, n'a pas rapporté, sous le ciel décoloré de l'Europe, quelques-uns de ces souvenirs que ne peuvent effacer les agitations de nos sociétés bouleversées? Ces villes étalées au soleil avec leurs terrasses, leurs maisons blanches à triple cour, leurs rues se coupant toutes à angles droits et désertes à l'heure de midi, ces édifices où l'architecture maure s'allie à l'architecture du moyen âge, ces mœurs empreintes d'un reflet des mœurs de l'Orient, ces femmes à la démarche gracieuse, cachées pen-

dant le jour et apparaissant en foule dans les premières heures de la nuit; Cordoba offre tout cela comme Lima, Santiago et Buenos-Ayres. Son sol même se marie bien avec ses souvenirs de la civilisation arabe. Située sur les bords d'une vaste région sablonneuse et aride, qui, du pied des Andes, s'étend au loin dans toutes les directions, on n'aperçoit du haut de ses terrasses que de légères hauteurs de sable, couvertes d'arbrisseaux semblables à ceux de l'Afrique, et entremêlés de cactus, d'agavés et d'autres plantes grasses, qui ne se plaisent que dans les terrains rocailleux. Çà et là, quelques paturages varient le tableau, et à l'horison de l'ouest, à peu de distance, apparaît la Sierra, dont la chaîne noirâtre va rejoindre dans le nord les montagnes du Tucuman. Le Rio-Primero y prend sa source, et, après avoir baigné la ville, qui est située sur ses bords, se dirige à l'est, où il se perd dans les lagunes des Pampas. Ajoutez à cela un ciel d'une pureté inaltérable pendant presque toute l'année, dont l'aspect seul suffirait pour faire regretter la vie, et vous diriez que ville, paysage et ciel, tout a été transporté par une baguette magique de la patrie des Maures dans les plaines de l'Amérique.

Pendant les longues guerres de l'indépendance, Cordoba n'avait entendu que de loin le bruit des armes qui s'était concentré dans le Haut-Pérou et dans le Tucuman. Intermédiaire entre les provinces du nord et Buenos-Ayres, elle favorisait les relations entre ces pays éloignés et s'était enrichie par cette industrie paisible. Aussi la guerre civile qui venait d'étendre sa main sur elle, lui avait imprimé ce trouble mêlé d'étonnement d'un homme brusquement arraché à son sommeil. Le premier spectacle qui s'offrit à nous en y entrant fut celui d'une troupe de gauchos qu'un officier subalterne formait au maniement des armes; ces nouveaux soldats paraissaient avoir besoin de longues leçons, car c'est pitié de voir un gaucho réduit à faire usage de ses jambes pour marcher; séparé de son cheval, c'est un être incomplet qui se sent mal à l'aise sur le sol qu'il n'est pas habitué à fouler. La *fonda* où nous descendîmes était remplie de jeunes officiers, revêtus de brillans uniformes, qui nous entourèrent pour connaître les nouvelles que nous apportions sur la

marche de l'armée fédérale. A peine avions-nous eu le temps de satisfaire leur curiosité, qu'un aide-de-camp vint nous chercher de la part du gouverneur; nous le suivîmes, et en traversant la *plaza*, nous aperçûmes des préparatifs de défense. Cette place est carrée comme toutes celles des villes espagnoles, et chacun de ses angles est le point de réunion de deux rues perpendiculaires l'une à l'autre, résultat nécessaire du plan en échiquier sur lequel elles ont été construites. Un profond fossé, garni intérieurement de palissades, en défendait l'abord, et chaque rue était protégée par une pièce d'artillerie destinée à la balayer en cas d'attaque. Le gouverneur nous fit bon accueil, mais refusa de nous délivrer des passeports pour Buenos-Ayres. Ce nouveau contre-temps, dont nous ne pouvions prévoir le terme, nous détermina à louer un appartement en ville, et pour le modique prix de huit piastres par mois, nous eûmes tout le premier étage d'une immense maison, située dans la principale rue, à l'extrémité de laquelle coule le Rio-Primero. Du haut de la terrasse nous dominions toute la ville dont les maisons n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée, et notre vue s'étendait au loin dans la campagne. Les personnes auxquelles nous étions recommandés nous fournirent à l'envi tous les meubles nécessaires pour peupler la solitude de notre nouvelle demeure, et nous attendîmes les évènemens.

Le premier dont nous fûmes témoins fut l'arrivée des Tucumanos attendus chaque jour depuis quelque temps. Leur apparition fut une fête pour toute la ville, et quand ils y entrèrent, entourés de la foule qui s'était portée à leur rencontre, mille acclamations les saluèrent, poussées surtout par les femmes qui se pressaient aux fenêtres grillées des maisons en agitant leurs blancs mouchoirs. Un *Te Deum* solennel fut chanté en actions de grâce, et une longue procession fit le tour de la place au bruit des chants religieux, de la musique de l'armée et du fracas de l'artillerie. Dans les rangs se faisaient remarquer les écoliers de l'université, revêtus de la robe, de la toque et de l'écharpe, que portaient les nôtres, il y a plusieurs siècles, car le temps, qui ailleurs a si profondément modifié l'éducation, a

respecté jusqu'à ce jour ce costume à Cordoba, ainsi que la philosophie d'Aristote et la théologie scolastique du moyen-âge. Les Tucumanos ne firent que traverser la ville et furent se joindre à l'armée campée à une demi-lieue de là, sur les bords du Rio-Primero. Ce renfort la portait à un peu plus de trois mille hommes, qui la plupart avaient vieilli dans la guerre, et qui venaient de faire la campagne du Brésil. Au nombre de ces derniers était un régiment de cuirassiers, dont la tenue eût rivalisé avec celle des troupes européennes, et un autre de nègres qui avait fait toutes les campagnes de la guerre de l'indépendance et versé son sang sur mille champs de bataille, de l'équateur à Buenos-Ayres. Cependant Quiroga s'avançait sur la ville et n'en était plus éloigné que de vingt lieues. Le 13 juin, Paz se mit en marche pour aller à sa rencontre, et l'anxiété régna dans la ville en attendant la bataille qui allait décider de son sort. Quelques jours se passèrent sans qu'on reçût aucunes nouvelles.

Le 19 juin, au soir, Cordoba offrait l'aspect de toutes les villes espagnoles à l'heure du crépuscule. Le mouvement, interrompu pendant la chaleur du jour, renaissait peu-à-peu dans les rues, et les églises se remplissaient de femmes appelées par la prière du soir. Ce calme fut tout-à-coup interrompu par quelques coups de fusils tirés dans toutes les directions, et le son des cloches du couvent des Dominicains, situé dans notre voisinage. « Paz a remporté la victoire! » Telle fut notre première pensée, et nous nous précipitâmes aux fenêtres pour voir ce qui se passait; mais au lieu de la joie publique, nous aperçûmes des gauchos galoppant de tous côtés et les habitans fuyant en désordre; un groupe des premiers était arrêté à l'entrée d'une des rues balayées par l'artillerie de la place, hésitant à y entrer, comme intimidé par la pièce qui apparaissait menaçante à son extrémité. Dans cette même rue, située presque en face de notre demeure, vivait une des premières familles de la ville, qui nous avait accueillis avec cette hospitalité si commune parmi les créoles espagnols. Elle se composait de quatre demoiselles, dont l'une avait épousé un Français, d'un jeune homme enrôlé dans

la milice, et de leur mère. Devinant la terreur que devait éprouver cette famille, nous sortîmes pour nous rendre près d'elle. « Peut-on passer? » demandâmes-nous au groupe placé à l'entrée de la rue. — « Passez, nous répondit l'un d'eux, les gens de Quiroga ne font de mal à personne. » Ce mot mit fin à notre incertitude : la ville était envahie par le tigre de la Rioja. En entrant chez la señora Velez, un spectacle inattendu frappa nos regards. La maison était remplie de femmes de tout âge qui poussaient des cris ou versaient des pleurs en invoquant tous les saints du calendrier espagnol. En nous voyant, elles parurent se rassurer un peu, surtout quand nous eûmes offert d'aller à la recherche d'une des demoiselles de la maison qui s'était rendue à la cathédrale, et qui ne reparaissait pas. Nous nous y transportâmes au milieu du tumulte toujours croissant de la ville; mais comment décrire la scène qui s'offrit à nous en y entrant? Plusieurs centaines de femmes, surprises au milieu de leur prière, couraient de tous côtés en s'appelant à grands cris et croyant toucher à leur dernière heure. Tous les effets de la terreur étaient là, variés comme les caractères, délirante chez les unes, silencieuse et morne chez les autres, pâle chez toutes. Près des portes un groupe nombreux se pressait autour d'un homme qui venait d'être atteint mortellement d'une balle sous le pérystile même, et auquel on prodiguait les secours de la religion. Plus loin, à peu de distance du chœur, la terreur venait de frapper de mort une femme âgée qu'on cherchait vainement à rappeler à la vie. Après d'assez longues recherches, nous parvînmes à trouver la personne que nous cherchions, et nous l'entraînâmes défaillante dans sa famille.

Pendant le peu de temps qu'avait exigé tout ceci, la nuit était venue, et avec elle le désordre avait redoublé de toutes parts. Les coups de fusil, d'abord isolés, lointains pour la plupart, se succédaient sans interruption et se rapprochaient à chaque instant de la place, qui était évidemment le point d'attaque des ennemis. Une centaine de miliciens s'y étaient jetés à la hâte et la défendaient. Au pétillement de la fusillade se mêlait par intervalles le bruit lugubre du canon, dont

les coups, de plus en plus nombreux, indiquaient les efforts redoublés des ennemis pour arriver à la place par les rues que protégeait l'artillerie. A chaque instant, le nombre des assaillans paraissait augmenter, autant qu'on en pouvait juger par le bruit toujours croissant des tambours et des clairons qui renaissait et mourait tour-à-tour au milieu de clameurs confuses. Le tocsin les dominait toutes, et plus haut que lui encore s'élevait le cri sauvage que poussent les Indiens dans les combats, d'abord interrompu et saccadé, puis prolongé en un hurlement qui perce le ciel. A minuit, cette scène d'horreur était dans toute sa violence. Les gens de couleur qui composent la basse classe de la ville, s'étaient réunis aux bandits de Quiroga et pillaient les magasins, ainsi que les maisons des unitaires qui leur étaient désignées. Les gauchos, repoussés par l'artillerie, avaient adopté un autre plan pour se rendre maîtres de la place. Enfonçant les portes des maisons dont les terrasses étaient contiguës à celles qui la dominent, ils montaient sur ces dernières et faisaient feu de là sur les miliciens qui la défendaient. L'intrépidité de ceux-ci, jeunes gens qui, pour la plupart, entendaient pour la première fois le sifflement des balles, rendit inutile cette nouvelle attaque. Vers deux heures du matin, les fédéraux firent un dernier effort pour emporter les palissades, et plusieurs se firent tuer à bout portant en cherchant à les abattre à coups de hache. Repoussés comme la première fois, ils cessèrent d'inutiles tentatives, et peu après la fusillade devint moins vive. Elle s'éteignit bientôt tout-à-fait, et quand le jour parut, un calme complet régnait dans la ville. L'ennemi avait disparu, et l'on ne voyait plus que quelques traînards qui se dispersaient au galop. Un petit nombre qui se délassait des fatigues de la nuit dans les *pulperias* qu'ils avaient mises au pillage, remontaient en chancelant sur leurs chevaux et rejoignaient leurs compagnons. Ces groupes passèrent les uns après les autres le Rio-Primero, et bientôt il n'en resta plus un seul dans la ville.

Je la parcourus alors avec un de mes compagnons de voyage, et nous fûmes d'abord surpris de ne point apercevoir de morts

dans les rues : deux ou trois cadavres seuls étaient étendus à quelque distance des palissades, et cependant les assaillans devaient avoir fait des pertes assez considérables dans les assauts qu'ils leur avaient livrés. Ceci s'expliqua bientôt; on découvrit dans la journée une soixantaine de corps dans une excavation naturelle du sol. Au fur et à mesure qu'un des leurs tombait, les gauchos l'enlevaient au moyen du *lazo* qu'ils portent toujours à l'arçon de la selle, et le traînaient là pour dérober la connaissance de leurs pertes. Les miliciens avaient perdu peu de monde, mais ils avaient à regretter leur commandant, qui avait eu la cuisse fracassée de deux balles en s'exposant le premier au feu; il mourut deux jours après des suites de l'amputation. Nous visitâmes ensuite les maisons qui avaient été pillées. L'ennemi s'était acharné surtout sur celle du gouverneur, qui n'offrait plus que des débris de meubles épars dans les appartemens : les grilles mêmes des fenêtres avaient été arrachées. Nous apprîmes alors que ce n'était pas une simple avant-garde de l'armée fédérale qui avait surpris la ville, mais l'armée tout entière, et que Quiroga en personne avait dirigé l'attaque : on nous fit voir un feu éteint près duquel il s'était tenu pendant que ses gens escaladaient par ses ordres les maisons de la place. Son apparition subite dans Cordoba était due à une manœuvre habile, par laquelle il avait échappé à Paz, qui l'avait rencontré sur les bords du Rio-Segundo. Feignant d'accepter la bataille que lui présentait le général unitaire, il l'avait entretenu dans cette pensée par des escarmouches prolongées jusqu'à l'entrée de la nuit; puis, profitant de l'obscurité profonde de celle-ci, il avait franchi à la hâte les douze lieues qui le séparaient de la ville. Paz, retardé par son artillerie, n'avait pu l'atteindre; mais il était clair qu'il le suivait de près, et l'on attendait avec impatience l'instant qui le verrait paraître.

Au nord de Cordoba s'étend une plaine assez considérable, dont la surface, moitié sablonneuse, moitié couverte de pâturages, est entrecoupée de ravins et de monticules : on l'appelle *la Tablada*. Le Rio-Primero, qu'elle domine de quelques pieds, suit ses contours, et, à mesure qu'elle se rapproche de la

ville, elle forme plusieurs élévations qui se confondent avec les hauteurs qui l'environnent. On ne l'aperçoit, dans la majeure partie de son étendue, que du haut des terrasses les plus élevées de la ville, au nombre desquelles était la nôtre. Vers midi, une tête de colonne parut à l'entrée des défilés, se dirigeant vers la ville. D'abord peu considérable, elle s'alongea insensiblement, et ses premiers cavaliers traversaient le Rio-Primero, que ses derniers rangs étaient encore cachés derrière les hauteurs. Elle entra en ville et vint se mettre en bataille dans notre rue, dont elle occupait toute la longueur. Quiroga et Bustos étaient en tête. La vue de ces deux hommes, dont le nom retentissait depuis si long-temps à nos oreilles, excita vivement notre curiosité, et une circonstance insignifiante nous amena en leur présence. L'un de nous examinait avec une longue vue les mouvemens de l'armée, lorsqu'un homme qui, par son air et son costume, paraissait être un officier, se détacha d'un groupe qui entourait les deux chefs fédéraux, et, s'avançant sous notre terrasse, nous donna l'ordre d'apporter cet instrument à Quiroga, qui desirait le voir et l'essayer. Nous obéîmes à une injonction faite au nom d'un homme si redoutable; mais le propriétaire de la longue vue, peu curieux de l'abandonner, enleva un des verres du milieu, et la rendit inutile à aucun usage. Quiroga venait de mettre pied à terre, quand nous arrivâmes près de lui. Il prit, sans rien dire, l'instrument, et, pendant qu'il le portait à sa vue, nous l'examinâmes avec attention. Son aspect ne démentait pas la terreur qu'inspirait son nom. Sa taille moyenne, mais bien proportionnée; ses membres musculeux annonçaient la force et l'audace; ses traits, d'une régularité antique, eussent excité l'admiration, si ses yeux, pleins d'un feu sombre, et qu'il tenait constamment baissés en parlant, n'eussent inspiré un secret effroi. Une barbe épaisse, qui dérobait aux regards la moitié de son visage, ajoutait encore à son expression. Un chapeau de paille de Guayaquil, un léger poncho indien rayé, des guêtres du Chili, qui montent jusqu'au-dessus des genoux, avec de massifs éperons d'argent, formaient son costume. Du reste il n'avait rien qui le distinguât de ses principaux officiers.

Près de lui, Bustos, l'air soucieux, se tenait légèrement à l'écart, comme effrayé lui-même de son terrible associé. L'armée, ramas confus d'hommes rassemblés par l'espoir du pillage, la crainte et cet esprit inquiet si frappant chez les gauchos, offrait autant de costumes différens qu'elle comptait d'individus. Il est inutile de les décrire. Qui ne connaît aujourd'hui ce costume pittoresque, emprunté aux Indiens, auquel les classes inférieures des colonies espagnoles sont restées fidèles, et qui les sépare de celles plus élevées, que rien ne distingue des habitans de nos villes? Une partie de l'armée était assez bien pourvue d'armes régulières; mais le reste n'avait que ce que le hasard lui avait offert, les uns un sabre seul, d'autres des pistolets, et quelques-uns un couteau fixé au bout d'un bâton, en guise de lance. Quiroga avait tellement balayé la population sur son passage, qu'il avait forcé à le suivre jusqu'à des enfans entrant à peine dans l'adolescence.

Il nous rendit en silence la longue vue, après avoir vainement essayé de s'en servir, et ne recevant aucune injonction de nous éloigner, nous restâmes près de lui, pour être témoins de ce qui allait se passer. Un aide-de-camp, porteur d'une capitulation (s'il est permis d'appeler de ce nom l'ordre de se rendre à discrétion), qu'il avait envoyé aux miliciens renfermés dans la la place, revint avec la réponse de ceux-ci, qui demandaient du temps pour délibérer. Quiroga prit le papier, le lut avec un sourire de mépris et le passa par-dessus son épaule à Bustos; puis, le reprenant des mains de ce dernier, biffa d'un trait de plume tout ce qu'il contenait, et donna l'ordre à l'aide-de-camp de le reporter aux assiégés, avec injonction de se rendre de suite; que sinon il allait donner l'assaut à la place. Les miliciens, qui avaient résisté la veille, ignorant le nombre de leurs ennemis, obéirent et se dispersèrent. Alors Quiroga entra dans la place avec une partie de son monde, monta au Cabildo, nomma pour gouverneur provisoire de la ville le beau-frère de Bustos, et fut reprendre sa position du matin, dans la plaine de la Tablada, en laissant cinq cents hommes dans la ville, pour la défendre. Tout cela fut l'affaire de trois heures; mais Quiroga

ne pouvait rien faire sans répandre du sang, et le premier ordre qu'il donna au nouveau gouverneur fut de fusiller dix personnes, parmi lesquelles se trouvaient le gouverneur unitaire, ses ministres et le recteur de l'université. Celui-ci, grand homme sec, aux joues creuses, au teint cadavéreux, me raconta plus tard ce qu'il appelait le miracle par lequel il avait échappé à la mort. Il avait d'abord jugé à propos de se déguiser en femme et de se cacher dans le clocher de l'ancien collège des jésuites; puis, pensant que la fantaisie pourrait venir à l'ennemi de sonner le tocsin, il s'était réfugié dans une maison particulière, qui avait été envahie par les fédéraux, sans qu'ils découvrissent sa retraite. Là, son plus grand tourment, me disait-il, était d'avoir entendu les propos licencieux que ces misérables n'avaient cessé de proférer pendant toute la nuit. Je crus pieusement le bon recteur. Son crime était d'avoir légèrement vacillé dans ses opinions politiques. Tant que Bustos avait été gouverneur, il avait traité Quiroga de pilier de la religion, de nouveau Matathias; puis, quand Paz s'était emparé de la ville, il avait appelé l'objet de son admiration du fatal nom de *Tigre de la Rioja*. Or, le Tigre ne pardonnait pas ces changemens qui, ailleurs, obtiennent tant d'indulgence.

Cordoba subit en silence le nouveau joug qu'elle venait de recevoir. Rien n'était désespéré, puisque Paz n'avait pas encore paru. Le lendemain, le soleil brillait de tout son éclat, et tous les regards étaient tournés vers l'est, d'où devait venir l'armée unitaire. Après une longue attente, quelques ponchos rouges parurent sur les hauteurs au milieu de flots de poussière: c'étaient les éclaireurs Tucumanos de l'armée. Bientôt d'autres leur succédèrent plus nombreux, et enfin l'armée toute entière se fit voir s'avançant en toute hâte. A mesure que ses divers corps apparaissaient, l'anxiété allait croissant dans tous les cœurs. Elle se développa dans la plaine de la Tablada en face de l'armée fédérale, qui jusque-là s'était tenue immobile dans ses positions de la veille. Après de longues manœuvres, dont les inégalités du terrain nous dérobèrent une partie, et pendant lesquelles notre impatience allait croissant, comme autrefois celle de la foule



attendant l'apparition des gladiateurs dans le cirque, de longues files d'éclairs brillèrent dans la plaine, et le bruit de la fusillade se fit entendre, mêlé à celui de l'artillerie. Il n'en est pas de ces combats comme de nos batailles, où ces deux armes seules décident ordinairement de la victoire. L'infanterie ne joue, le plus souvent, dans l'Amérique du Sud, qu'un rôle secondaire. Les gauchos, accoutumés dès l'enfance au combat du couteau, avec lequel ils vident toutes leurs querelles particulières, bravent sans crainte l'arme blanche, mais éprouvent une répugnance mécanique pour le feu. Les deux armées étaient si proches de nous, qu'à l'aide d'une longue vue nous distinguions chacun des hommes qui la composaient. La fusillade diminua promptement, et, au milieu de la fumée, qui se dissipait avec lenteur, nous vîmes les escadrons se charger avec fureur. Quiroga avait opposé ses meilleurs hommes aux cuirassiers de Paz, et sept fois leurs charges vinrent se briser contre eux, en couvrant la terre de morts. A mesure qu'un détachement échouait dans ses attaques, il se retirait en désordre derrière les derniers rangs, et un autre prenait sa place. Le reste attaquait avec le même acharnement les Tucumanos, qui, moins aguerris, tantôt gagnaient du terrain, tantôt reculaient en désordre et revenaient au combat, après avoir rétabli leurs rangs. Cette lutte sanglante durait depuis deux heures, et rien n'annonçait encore à quel parti demeurerait la victoire. La nuit arriva sans séparer les combattans. Nous nous perdions en conjectures sur l'issue de l'affaire, lorsque, vers les deux heures du matin, au milieu d'une obscurité profonde, nous entendîmes les pas précipités d'une troupe qui se rendait à la place. Peu après, elle repassa plus nombreuse, et accompagnée d'un bruit sourd que nous reconnûmes pour être celui de l'artillerie : c'était une partie de l'armée fédérale qui, vaincue, venait se rallier dans la ville et chercher les pièces qui la défendaient. Au point du jour, nous fûmes réveillés par un coup de canon, suivi d'une fusillade plus vive que la veille. Le combat venait de recommencer. Bientôt l'herbe desséchée de la plaine prit feu au milieu des combattans, et d'épais tourbillons de fumée les enveloppèrent. Après deux heures,

pendant lesquelles nous ne pûmes rien apercevoir, quelques gauchos, haletans de fatigue et couverts de sang, parurent, fuyant en désordre vers la ville : ils la traversèrent rapidement, en se répandant de côté et d'autre. Presque au même instant, d'autres les suivirent, et bientôt nous vîmes l'armée fédérale toute entière se dispersant dans toutes les directions, à travers la campagne. Le plus grand nombre des fuyards se dirigea du côté de la Sierra, et nous les perdîmes promptement de vue. Les autres rentrèrent en ville par petits groupes.

Pendant qu'une partie de l'armée unitaire poursuivait les vaincus, Paz entra dans Cordoba, chassant devant lui quelques débris des gauchos, qui se retiraient en tiraillant. Arrivé à l'entrée de la même rue où s'était arrêté Quiroga, il envoya l'un de ses aides-de-camp sommer les fédéraux de la place de se rendre. Cet officier, nommé Tejedor, un des plus beaux hommes de l'armée, était de Mendoza, et s'était distingué dans la campagne contre le Brésil. Une jeune personne de Cordoba, dont il avait gagné l'affection, devait s'unir à lui dans peu de temps. Il touchait à la place, quand du haut d'une terrasse, quatre misérables firent feu sur lui à bout portant. L'infortuné tomba sans vie, et l'ordonnance qui le suivait revint au galop annoncer cet horrible assassinat. Paz n'exerça dans cette circonstance aucune des représailles autorisées par les lois de la guerre, quoique l'armée demandât à grands cris à emporter la place, où probablement pas un de ceux qui y étaient renfermés n'eût échappé à la mort. Ils se rendirent immédiatement, et les quatre assassins, qui n'avaient pu s'échapper, payèrent de leur vie le crime qu'ils venaient de commettre. Le propriétaire de la maison qui avait servi au guet-à-pens, fédéral connu pour tel, fut condamné à une amende de quatre mille piastres qu'il acquitta sur l'heure. La mort de Tejedor ne fut pas la seule que les unitaires eurent à déplorer : un autre jeune homme non moins digne de regrets et dont le nom m'échappe, périssait en même temps que lui. Emporté par son courage, il s'était engagé imprudemment dans la ville, suivi seulement de cinq hommes. Les gauchos dans leur retraite, voyant cette petite troupe isolée, fondirent sur elle, et tous pé-

rirent après avoir vendu chèrement leur vie. Leurs cadavres, mutilés d'une manière à-la-fois horrible et obscène, furent apportés sur la place au moment où l'armée y pénétrait aux acclamations de la foule. Là, elle voulut en vain maintenir l'ordre dans ses rangs : chaque officier, chaque soldat, pressé dans les bras d'un frère, d'un ami, d'un inconnu, partageait l'enthousiasme général. Spectateurs émus de cette scène touchante, nous ne pûmes nous-mêmes échapper aux embrassemens du bon recteur du collège, qui, pâle, riant et pleurant à-la-fois, se précipitait les bras ouverts sur tous ceux qui étaient à sa portée.

Le lendemain, nous montâmes à cheval pour visiter le champ de bataille; il était désert et les oiseaux de proie étaient à l'ouvrage; quelques charrettes seules chargées de morts le traversaient lentement, se dirigeant vers plusieurs fosses vastes et profondes où vainqueurs et vaincus disparurent ensemble. Plus tard, nous apprîmes du chef de la police lui-même qu'on y avait déposé mille seize morts, perte énorme pour de si faibles armées, mais qui s'explique par l'archarnement des deux partis et les armes dont ils avaient fait usage. De blessés, il y en avait peu, car avec les gauchos tout homme qui tombe est un homme perdu; parmi nous, le soldat, dans une mêlée, abat son ennemi et passe; mais le gaucho s'acharne sur lui et le frappe encore quand il ne peut plus sentir ses coups ; ceux qui ont fait la guerre de la Péninsule en savent quelque chose. Le noble sang espagnol n'est pas encore entièrement purifié du sang qu'y ont mêlé les Maures dans les temps passés.

Quinze jours après la bataille, un courrier, arrivé de Buenos-Ayres, apporta la nouvelle qu'une suspension d'armes venait d'avoir lieu entre les unitaires et les fédéraux qui bloquaient la ville. Les deux partis étaient convenus de s'en rapporter à une élection générale pour décider quelle forme de gouvernement serait enfin adoptée. Nous partîmes et nous arrivâmes deux jours avant les élections : la nouvelle que nous apportions, changea leur résultat, qui probablement eût été en faveur des fédéraux. Leurs adversaires l'emportèrent; mais les fédéraux, qui avaient la force en main, ne voulurent pas se soumettre

à l'opinion publique qu'eux-mêmes avaient invoquée, et peu de temps après notre arrivée, ils prirent possession de la ville et élurent leur chef Rosas pour gouverneur. Ainsi, par un des ces jeux du sort qui se rit des nations comme des individus, le centre de l'unitarisme se trouva transporté de Buenos-Ayres à Cordoba, et *vice versâ*.

Quant à Quiroga, après sa défaite, il s'était enfui à la Rioja, et la mort y était entrée avec lui. Par une ruse infernale, il se fit précéder de quelques-uns des siens qui annoncèrent qu'il avait péri dans la bataille. Les malheureux habitans se livraient à la joie, lorsqu'il parut au milieu d'eux. Il en choisit vingt-sept, parmi lesquels se trouvaient quelques étrangers que ce titre ne put dérober à la mort, et les fit fusiller. Depuis, cet homme et son parti ont triomphé dans toute l'étendue de la république, et la bataille de la Tablada, oubliée aujourd'hui, n'est plus qu'un nom funeste à ajouter à la longue liste de ceux qu'ont produits les dissensions américaines.

THÉODORE LACORDAIRE.

POÈTES ET ROMANCIERS MODERNES

DE

LA FRANCE.

II.[1]

ALFRED DE VIGNY.

Ouvrez au hasard les histoires et les biographies; prenez, dans les récits confus du passé qui sont venus jusqu'à nous, la vie d'un général d'Athènes, d'un tribun de Rome, ou d'un peintre de Florence; au milieu des contradictions sans nombre, parmi les inconciliables démentis dont se compose cette vérité prétendue, si difficile à établir, et *vraie* de tant de manières et si diverses, un seul point, j'en suis sûr, vous aura frappé, comme moi, par l'harmonieuse unanimité des témoignages, c'est que, dans la vie antique aussi bien que dans la vie moderne, il est

(1) Voyez le premier article de cette série, I, — Victor Hugo, dans la livraison du 1er août 1831.

arrivé rarement aux esprits d'élite, aux hommes choisis et prédestinés, de rencontrer du premier coup la route qu'ils doivent suivre, hors de laquelle il n'y a pour eux ni gloire, ni bonheur, ni force, ni enthousiasme. Pour ceux qui se contentent de vivre et de passer sans laisser de traces, toute voie, quelle qu'elle soit, est bonne et prospère. Dans quelque sens qu'ils marchent, leurs pas sont assurés de toucher le but; car ils n'ont pas d'autre dessein en tête, d'autre espérance au cœur, que de finir après avoir duré, de s'endormir après la veille, d'oublier dans un sommeil sans rêves les fatigues du jour. Mais l'histoire et la philosophie n'ont rien à faire avec cette humanité sans âme, et l'abandonnent sans regret, en se bornant à constater sa place et son rôle sur les cartes géographiques.

Ailleurs, parmi les esprits qui doutent et qui cherchent, quelles épreuves douloureuses, quels pénibles tâtonnemens avant de saisir le fil qui doit les sauver! quels flots tumultueux, quelles vagues furieuses à dompter, avant de voguer à pleines voiles et de creuser un sillon lumineux et paisible!

Je ne sais pas si l'histoire, qui, de siècle en siècle, est remise en question, controversée, réduite en cendres, puis reconstruite sur nouveaux frais, pour se disperser, cinquante ans plus tard, en de nouvelles ruines, je ne sais pas si cette grande école des peuples et des rois, comme on la nomme en Sorbonne, doit un jour réaliser les utopies du bon abbé de Saint-Pierre, et nous donner la paix perpétuelle; si désormais la lecture assidue d'Hérodote et de Salluste doit suffire à terminer les révolutions à l'amiable: ma conviction à cet égard est encore, je l'avoue, très incomplète. Mais je vois dans l'histoire un symbole impérissable de souffrance et de résignation, un conseil impérieux pour l'avenir, quel qu'il soit, encore plus pour l'homme que pour les peuples: l'âme se console et se rassérène au spectacle des tristesses qui ont précédé la sienne, et qui ont trouvé dans la persévérance un dénoûment et une expiation.

Et ainsi je ne lis jamais sans attendrissement un des livres les plus savans de l'Angleterre, la vie des poètes anglais par Samuel Johnson. Je lui pardonne volontiers son pédantisme

gourmé, l'emphase guindée de ses doctrines, et le puritanisme de son goût, en faveur des anecdotes et des traditions qu'il a recueillies avec une religion laborieuse. Milton maître d'école! Savage écrivant dans la rue, ou dans une taverne enfumée, sur un papier d'emprunt, les lambeaux désordonnés de ses poèmes! savez-vous beaucoup de romans aussi riches en émotions?

Mais bien qu'on ne doive toucher à la biographie d'un homme vivant qu'avec une extrême réserve, bien que le récit des premières années d'un homme qu'on peut coudoyer dans un salon, ou rencontrer dans la rue, exige une délicatesse sérieuse et contenue, il ne sera peut-être pas sans intérêt et sans utilité d'ajouter à tant d'exemples mémorables un exemple nouveau que nous avons sous les yeux.

Quand je saurais jour par jour toute la vie intérieure et personnelle d'Alfred de Vigny, je me garderais bien de la publier; ce serait, à mon avis, une indiscrétion sans profit pour le public, pour le poète ou le biographe. Je crois d'ailleurs qu'on a fort exagéré dans ces derniers temps l'importance des anecdotes littéraires, qu'on a souvent cherché dans des circonstances indifférentes l'explication ingénieuse, mais forcée, d'un poème ou d'un roman dont l'auteur lui-même n'aurait pas su indiquer la source. Et je m'assure, par exemple, que si l'auteur d'*Hamlet* revenait parmi nous, il s'étonnerait fort à la lecture des pages de Tieck et de Gœthe, qu'il désavouerait naïvement toutes les intentions métaphysiques que la critique allemande a baptisées de son nom.

L'auteur de *Cinq-Mars* est né à Loches, en Touraine, en 1798. Sa première éducation, commencée au Tronchet, vieux château, en Beauce, que possédait son grand-père, s'est achevée sans éclat dans un collège de Paris. Si quelque mémoire complaisante a recueilli sur la jeunesse d'Alfred de Vigny quelques-unes de ces anecdotes pareilles à celles que nous avons sur Platon et sur Virgile, je dois dire qu'elles ne sont pas venues jusqu'à moi, et que ses amis, s'il les connaissent, observent à cet égard une discrétion impénétrable. Mais je me réjouis volontiers de mon ignorance; car je ne crois pas que ces révélations,

souvent exagérées, éclairent d'un jour bien sûr la vie et les ouvrages d'un poète. Il me semble, à moi, tout naturel qu'un homme qui doit s'élever et grandir commence simplement et sans bruit à parcourir la carrière qui retentira de son nom. Je ne prête aux débuts singuliers qu'une attention douteuse et une foi rétive.

En 1814, il entra dans la première compagnie rouge comme lieutenant de cavalerie; plus tard il passa dans un régiment d'infanterie, et se retira en 1828, capitaine du 55me de ligne, après quatorze ans de service.

Si l'on excepte la campagne de 1823 que les bulletins fanfarons du prince généralissime ont vainement essayé de travestir en une guerre sérieuse, il n'a guère connu de la vie militaire que la monotonie et la sujétion. Elevé sous le Consulat et l'Empire, dans les idées belliqueuses qui nourrissaient alors la jeunesse, dans un temps où toutes les fortunes commençaient par une épaulette, et finissaient par un boulet ou le bâton de maréchal, quand vint la restauration avec ses quinze années de paix extérieure et de luttes intestines, son éducation, comme celle de tant d'autres, se trouva sans destination et sans avenir. Il avait rêvé dans ses lectures de collège les dangers du champ de bataille. Mais Napoléon avait laissé aux Bourbons une nation lasse de gloire et de despotisme. Toute l'activité de l'esprit français se portait vers des conquêtes plus pacifiques et plus durables, on le croyait du moins, que celles du général d'Italie.

Que faire alors? Fallait-il abandonner l'espoir, désormais irréalisable, d'une fortune militaire, et se précipiter servilement à la curée des places, envahir à la suite de toutes les ambitions, que le flot des révolutions soulève et rejette comme une écume impure, les avenues de l'administration? Mieux valait à coup sûr, pour un homme de recueillement et de pensée, garder la vie militaire, la vie de garnison, la vie de caserne, qui, pour un esprit laborieux et amoureux de rêverie, a le même charme, ou, si l'on veut, les mêmes ennuis studieux et fertiles que la vie monastique. Des deux côtés, c'est la même obéissance passive à des règles quotidiennes dont l'interprétation et la légitimité sont soustrai-

tes à l'examen et au libre arbitre. Au couvent et à la caserne, on trouve une vie toute faite, une journée divisée, heure par heure, en compartimens réguliers et immuables. Rien n'est laissé au caprice. Le sommeil est compté. Dans cette condition, l'esprit, selon sa force et sa portée, cède et s'endort quelquefois pour ne jamais se réveiller, ou bien lutte contre la vie qu'on lui impose, se replie sur lui-même, se contemple et se consulte, et n'ayant rien à faire avec les choses du dehors, puisqu'il n'y peut rien changer, il se fait à son usage une solitude parfaite, un complet isolement que la foule ne peut troubler; il acquiert, dans ce combat assidu, une énergie nouvelle et prodigieuse : s'il ne succombe pas à la tâche, il est assuré d'un prix glorieux, d'une haute estime de lui-même, et d'un immense pouvoir sur les autres.

Tel fut le choix d'Alfred de Vigny; depuis 1815 jusqu'en 1828, époque à laquelle il a quitté le service, il a composé, dans sa vie errante, les différens poèmes publiés d'abord en 1822, 1824 et 1826, et réunis pour la première fois dans un ordre logique en 1829. N'ayant d'autre lecture qu'une bible, enfermée pendant la route dans le sac d'un soldat, un volume où il inscrivait fidèlement ses projets et ses pensées, il écrivait à ses momens de loisir, entre l'exercice et la parade, *Dolorida*, *Moïse*, *le Déluge* ou *la Neige*. De cette sorte, la poésie n'a jamais été pour lui une profession régulière, mais bien un délassement, une nécessité, un refuge.

C'est à Oléron, dans les Pyrénées, petite ville de la montagne, près Orthez, que lui vint la première idée de *Cinq-Mars*. Quand il pouvait obtenir un congé de quelques semaines, il venait à Paris feuilleter les mémoires du dix-septième siècle, le cardinal de Retz et madame de Motteville; ils s'initiait par de courageuses lectures à l'histoire de Louis XIII sous Richelieu. C'est à Paris, en 1826, que fut écrit et publié *Cinq-Mars,* qui depuis a été réimprimé trois fois, et dont le succès est aujourd'hui consacré.

En 1828, rentré dans la vie civile, Alfred de Vigny reporta toute son attention sur la réforme du théâtre, et avant d'abor-

der personnellement la scène, crut devoir naturaliser chez nous quelques pièces anglaises. Il traduisit *Othello*, qui fut joué le 29 octobre 1829. Pendant les représentations, il traduisit également *le Marchand de Venise*, qui allait être représenté à l'Ambigu, lorsque M. de Montbel opposa son veto, et le privilége du Théâtre Français, qui seul alors partageait avec l'Odéon le droit de jouer des pièces en vers.

En 1830, il écrivit la *Maréchale d'Ancre*, qui fut représentée le 25 juin 1831.

Enfin, dans les derniers mois de l'année dernière, il commença *Stello*, achevé cette année seulement, publié d'abord dans la *Revue des deux Mondes*, en trois fragmens, et réuni en un volume depuis quelques jours.

Au mois de mai dernier, pendant une assez longue maladie à laquelle il craignait de succomber, il a brûlé deux manuscrits, *Julien l'Apostat* et *Roland*, deux tragédies qui étaient ses débuts dans la littérature dramatique, dont nous ignorons la date, qu'il n'a jamais communiquées à personne, et qu'il a sagement dérobées aux éditeurs posthumes.

Ainsi la vie d'Alfred de Vigny se divise en trois parties bien distinctes : son éducation, commencée et achevée toute entière sous le Consulat et l'Empire, ses travaux littéraires et sa vie militaire sous la restauration, et enfin, depuis 1828, une solitude volontaire et laborieuse.

Depuis 1814 jusqu'en 1828, pour complaire à sa famille, pour ne pas briser brusquement des engagemens qui lui donnaient *un état dans le monde*, pour éviter le reproche d'inconséquence et de légèreté que les langues oisives prodiguent avec une complaisance inépuisable, il est demeuré au service, il a fait abnégation de ses goûts personnels, sans renoncer pourtant à ses études de prédilection. Mais, selon toute apparence, cette situation violente lui a été profitable. S'il avait eu à Paris des loisirs paisibles, peut-être se fût-il mêlé aux réunions, aux cercles, aux coteries littéraires qui partageaient les salons de la restauration, comme autrefois, à Constantinople, les querelles de cochers, qui réfléchissaient, entre une causeuse et un piano, la

silhouette, et parfois aussi la caricature des querelles parlementaires, petite guerre qui singeait la grande; peut-être eût-il été obligé de jeter sa voix dans la balance, au milieu des débats sur la liberté de l'art, contre-partie, on le disait, conséquence ou parodie de la liberté politique. Sa plume n'aurait pu refuser quelques gouttes d'encre aux poétiques et aux préfaces du temps, exégèse d'une religion sans prêtres, scholies érudites des Euripides à venir.

Or, malgré la prodigieuse dépense d'esprit et de paroles, grâces à laquelle les athénées littéraires de la restauration ont su, pendant dix ans, remplir leurs chaires, et occuper leur auditoire, j'ai quelque raison de croire que ces oisivetés savantes, ces éternelles dissertations sur le goût et le génie, sur Boileau et Shakespeare, sur le moyen-âge et l'antiquité, la génération logique et la succession historique des formes poétiques, portèrent plus de dommage que de profit à l'art pris en lui-même et pour lui-même. Si la régénération du théâtre est prochaine, je soupçonne que le plus sûr moyen de la hâter n'est pas de savoir si Sophocle procède d'Homère, si Rabelais et Callot n'ont pas trouvé dans Aristophane et dans les bas-reliefs romains le type éternel de la bouffonnerie qu'on attribue, je ne sais pourquoi, au développement du christianisme.

Ombres des rhéteurs d'Athènes et de Rome, si vous assistiez aux séances de nos modernes académies, combien vous deviez être jalouses de nos périodes harmonieuses, de nos *incises* perfides, qui font à l'impatience et à la curiosité une guerre de buisson! Vos entrailles n'ont-elles pas tressailli de joie, votre cœur n'a-t-il pas battu de reconnaissance et de fierté en voyant comme nous avons dignement profité à vos leçons? N'avez-vous pas cru que les beaux jours du bas-empire allaient renaître? N'espériez-vous pas que toute la France allait se transformer en professeurs, et que bientôt dans le mutuel étonnement, dans la mutuelle extase où les jetterait leur infaillible éloquence, ne trouvant plus à se faire ni questions ni réponses, ils termineraient la discussion par d'unanimes applaudissemens?

Ne valait-il pas mieux cent fois, comme fit Alfred de Vigny,

vivre de poésie et de solitude, chercher la nouveauté du rhythme dans la nouveauté des sentimens et des pensées, sans s'inquiéter de la date d'une strophe ou d'un tercet, sans savoir si tel mètre appartient à Baif, tel autre à Coquillart? Que des intelligences nourries aux fortes études examinent à loisir et impartialement un point d'histoire littéraire, rien de mieux. Mais se faire du passé un bouclier pour le présent, emprunter au seizième siècle l'apologie d'une rime ou d'un enjambement, et faire de ces questions, toutes secondaires, des questions vitales et premières, c'est un grand malheur à coup sûr, une décadence déplorable, une voie fausse et périlleuse.

Qu'arrivait-il en effet, c'est qu'en insistant trop formellement sur le mécanisme rhythmique, on avait réduit la poésie à des élémens matériels trop facilement saisissables: en six mois on apprenait les secrets du métier, on savait faire une ode, une ballade ou un sonnet, comme l'équitation ou le solfège.

Ç'a donc été un grand bonheur pour Alfred de Vigny de vivre, jusqu'en 1828, au milieu de son régiment plutôt que dans les sociétés littéraires de Paris, qui s'efféminaient dans de mesquines arguties.

Suivons maintenant le développement de ses travaux et pesons la valeur de ses titres.

Entre tous les mérites qui distinguent les *poèmes*, celui qui m'a d'abord frappé, c'est la variété naïve et spontanée des sujets et des manières, l'opposition involontaire et franche, et, si l'on veut, l'inconséquence des intentions et des formes poétiques, l'allure libre et dégagée des pensées et des mètres qui les traduisent, l'inspiration nomade et aventureuse, qui, au lieu de circonscrire systématiquement l'emploi de ses forces dans une époque de l'histoire, dans une face de l'humanité, va, selon son caprice et sa rêverie, de la Judée à la Grèce, de la Bible à Homère, de Symetha à Charlemagne, de Moïse à madame de Soubise.

Prise et pratiquée de cette sorte, la poésie, je le sais, même en lui supposant un grand bonheur d'expression, est moins assurée de sa puissance et de son effet; chaque fois qu'elle veut agir sur le lecteur, elle recommence une nouvelle tentative, elle

ouvre et fraie une autre voie; elle a besoin, pour être bien comprise, d'une attention sévère, et presque d'une éducation toute neuve. Si au contraire, adoptant la méthode commune, elle convertissait le travail de la pensée et de la parole en une sorte d'industrie, si pour s'assurer plus facilement la sympathie publique, elle profitait d'un premier succès pour des succès à venir, si après avoir concentré les regards sur un ordre particulier d'émotions et d'idées, elle faisait servir cette première leçon, une fois faite, à l'intelligence de ses autres conceptions uniformément fidèles à un type identique, sans doute elle aurait moins de soucis et d'inquiétudes. Mais en sacrifiant ainsi sa liberté à l'insouciance et à la frivolité, en demandant pardon à l'ignorance et à la légèreté, en renonçant de gaîté de cœur à ses inconstantes métamorphoses, croyez-vous que la poésie n'abdique pas sa mission et son autorité? Ne craignez-vous pas qu'elle ne meure et se flétrisse, en cessant de se renouveler?

Eloa rivalise de grâce et de majesté avec les plus belles pages de Klopstock. Le sujet, qui se trouve à l'origine de toutes les histoires et de toutes les poésies, la lutte des deux principes qui se disputent nos destinées, qui domine toutes les cosmogonies et toutes les religions, qui se montre dans les mahaghavias de l'Inde, dans l'Evangile et le Coran, dans Faust et dans Manfred, dans Marlowe et dans Milton, l'idée première et féconde d'*Eloa,* qui a traversé déjà, sans s'appauvrir ou s'épuiser, tous les âges de l'humanité, avait besoin, pour intéresser un public causeur et dissipé comme le nôtre, du charme des détails et de l'exécution; or, ce drame dont la scène et les acteurs n'ont pas un seul élément de *réalité*, mais dont l'exposition, la péripétie et le dénoûment n'ont qu'une vérité idéale et absolue, ce drame intéresse d'un bout à l'autre, comme le *Paradis perdu* et le *Messie*.

Moïse est une magnifique personnification de la tristesse intelligente et recueillie, du génie aux prises avec l'obéissance ignorante et aveugle. Quand le prophète législateur, Orphée d'une civilisation naissante, coordonnant comme Solon et Lycurgue, comme Numa et Napoléon, les coutumes et les lois, parle à Dieu face à face, et se plaint de sa puissance et de sa so-

litude, quand il raconte à son maître les tendresses qui le fuient, les amitiés qui s'agenouillent au lieu d'ouvrir les bras, je ne sais pas une âme sérieuse, à qui le spectacle ou la conscience d'une pareille et si poignante misère n'arrache des larmes. — Les formes et les coupes des versets hébraïques, naturalisées dans le mètre français, sont d'un bel emploi, comme dans *Athalie* et les *Oraisons funèbres*.

Dolorida est une création pathétique, un récit espagnol d'une composition simple et rapide; les premiers vers sont d'une exquise et amoureuse coquetterie. Quand l'époux infidèle se jette aux pieds de sa femme jalouse, et confesse son crime; quand son juge et son bourreau répond à ses angoisses et à ses humiliations par cette question terrible :

T'a-t-elle vu pâlir ce soir dans tes souffrances?

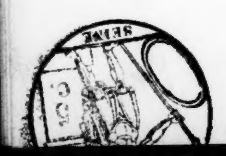
et qu'elle se punit elle-même de sa vengeance, en prononçant ces funèbres paroles :

Le reste du poison qu'hier je t'ai versé,

on demeure muet et consterné, comme devant un chêne frappé de la foudre.

Cependant, malgré l'intérêt puissant de *Dolorida*, j'ai souvent regretté l'emploi trop fréquent de la périphrase poétique. J'y voudrais plus de naïveté, plus de franchise dans l'expression. Je pardonne l'élégance laborieuse et parée dans le développement d'un sentiment personnel, ou dans une action étendue où le poète peut intervenir pour son compte; mais quand on resserre toute une tragédie dans deux cents vers, on ne saurait aller trop vite au but, et alors il convient peut-être d'employer le mot propre et d'appeler les choses par leur nom. Au reste, ce défaut, que je blâme en toute sincérité, est, pour la plupart des lecteurs, une qualité précieuse. Mais je garde mon avis.

Madame de Soubise me plaît moins que le reste du recueil. Il me semble que l'intérêt s'éparpille et s'égare dans les ambages et les puérilités de l'exécution. On dirait un pastiche de vieilles ballades écrites sur vélin et enluminées d'or et de carmin. C'est de la



ciselure rhythmique, mais non pas sévère et simple comme les buis d'Albert Durer ou les médailles de Benvenuto. C'est presque un jeu de patience, un défi oisif que l'auteur se porte à lui-même, dont il se tire à merveille, mais auquel il a bien fait de renoncer.

J'aime mieux et de beaucoup *la Neige* et *la Sérieuse*. Ce dernier poème résume très poétiquement la *sympsychie* du marin et de son navire, comme a fait Hoffmann pour *Antonia* et le *Violon de Crémone*.

Le *Déluge*, malgré la gravité de quelques pages, pèche en général par la confusion. On n'y trouve ni la grandeur théâtrale et gigantesque de Martin, ni la sévérité précise et pure de Poussin, qui tous deux, sous une autre forme, ont traité le même sujet.

Symetha et le *Bain d'une dame romaine* rappellent la manière antique d'André Chénier.

D'où il suit que les poèmes d'Alfred de Vigny, compensation faite des défauts et des qualités, sont un recueil précieux à plusieurs titres, original dans la pensée, élégant dans l'exécution, et, selon nous, un beau et durable monument.

Cinq-Mars n'a pas conquis d'abord l'attention et la sympathie qu'il méritait. C'est pourtant, comme l'a dit une voix plus habile que la nôtre, « le roman le plus dramatique de la France. »

C'est une méthode littéraire absolument nouvelle, et qui n'a même aucune analogie avec l'école historique d'Edimbourg, quoique l'histoire forme la matière du roman. Une des femmes les plus spirituelles de la société française, et en même temps les plus sensées, a nettement indiqué la différence qui sépare *Cinq-Mars* des *Puritains*. Elle a judicieusement remarqué que dans le roman français l'histoire n'était pas seulement l'horizon du paysage, le cadre du tableau, mais bien la toile et le cadre, le tableau tout entier, plaine et vallée, champs et montagne, horizon et paysage. Ailleurs, dans tous les romans publiés en Europe depuis 1813, où les personnages historiques jouent un rôle important, il y a toujours sur le premier ou le second plan un acteur d'invention, qui relie ensemble, par sa présence et ses aventures, des évènemens souvent fort éloignés l'un de l'autre, sorte de médiateur plastique, comme eût dit Cudworth, entre

la réalité et la fantaisie; démon de la fable, qui se plie à tous les caprices de l'auteur, qui va d'un camp à l'autre, de la chaumière au palais, qui plane sur tous les points de l'action, comme le spectateur placé au centre d'un panorama. Ici au contraire, il n'y a pas un rôle qui n'ait eu dans le passé sa vérité officielle. Le roman, tel que le conçoit l'auteur, n'est autre chose qu'une fraction du passé, contemplé, étudié à loisir, éclairé dans ses plus secrètes profondeurs par la lumière éblouissante de l'intuition poétique, le passé reconstruit de toutes pièces par la volonté toute-puissante de l'imagination, mais le passé sans alliage et sans clinquant, sans parure ni pierreries, austère et imposant, triste et morne, plein de misères et de deuils, tel que la tradition nous le montre.

Le sujet de *Cinq-Mars* est, sans contredit, un des plus dramatiques épisodes de l'histoire moderne, et si bien que l'auteur d'*Ivanhoe*, dont personne, je crois, ne voudra contester le goût en pareille matière, avait songé à le traiter, peu de temps après le succès de *Quentin*.

C'est une tragédie sanglante et sombre, mais simple et rapide. Trois acteurs seulement, qui remplissent la scène: Richelieu, Louis XIII et M. *le Grand;* le reste écoute et regarde, et joue tout au plus le même rôle que le chœur antique aux théâtres d'Athènes. Le cardinal-ministre, pour combattre l'influence d'Anne d'Autriche, donne au roi qu'il gouverne un favori de sa main, Henri d'Effiat. Il en veut faire un instrument docile à ses volontés; mais le rusé chat s'est trompé dans ses calculs; la créature du cardinal s'ennuie bientôt de sa servitude dorée, et devient le rival de son maître. Il épie l'impatience maladive du roi, et lui confie le projet d'assassiner le ministre, de rendre à la couronne son indépendance, et de sceller les marches du trône dans le sang de Richelieu. Louis XIII, fatigué de voir tous les jours sa faiblesse traduite en volontés hautaines et despotiques par le cardinal qui règne sous son nom, laisse échapper un cri de joie, un consentement, comme un écolier qu'on délivre de la férule. Richelieu soupçonne le complot; le roi trahit Cinq-Mars, et la tête du malheureux roule sur l'échafaud.

Rien de moins, rien de plus. Anne d'Autriche, Marie, de Thou ne viennent qu'épisodiquement, mais sont tracés de main de maître. Une reine délaissée par un roi sans maîtresse, une jeune fille aimée par un aventurier qui joue sa tête contre un trône pour l'y asseoir, une amitié antique, plus belle et plus entière que toutes celles que nous avons dans les vies de Plutarque, voilà ce qui complète le caractère éminemment *humain* de Cinq-Mars.

Sans ces accessoires, le drame en lui-même eût sans doute été possible. Mais il eût trop ressemblé à ces tombeaux romains dont les ruines se voient encore en Italie, et qui, dédaignant le luxe pompeux de nos modernes mausolées, n'ont qu'une inscription concise sur un sarcophage.

Urbain Grandier, qui remplit plusieurs chapitres, n'est qu'un développement du caractère de Richelieu: peut-être pourrait-on demander pour l'harmonie générale de la composition que les proportions de cet épisode fussent réduites; mais, à ce compte, nous perdrions toutes les inquiétudes paternelles de Grandchamp. Je ferai les mêmes réserves pour l'entretien très invraisemblable, si l'on veut, de Milton et de Corneille.

Depuis madame de Staël et Châteaubriand, on n'avait pas eu en France un roman écrit d'un style aussi pur, aussi châtié que *Cinq-Mars*. Il semblait que la prose proprement dite, la prose littéraire, eût déserté le domaine de l'imagination, et se fût réfugiée dans l'histoire. *Cinq-Mars* a rappelé la prose de son exil. Si l'on peut y blâmer parfois l'exubérance des similitudes et des images, il faut reconnaître qu'en général toutes les pages de ce beau roman se distinguent par la limpidité de la parole et aussi par des négligences de bon goût, par des phrases inachevées en apparence, qui ne ressemblent pas mal aux plis paresseux d'une robe de femme, qui demeurent derrière elle, quand elle a déjà franchi la porte.

Bien qu'*Othello* soit un beau travail de versification, cependant, je l'avouerai, j'eusse mieux aimé de toutes manières qu'Alfred de Vigny eût abordé le théâtre en son nom, sans gaspiller sa verve et sa poésie sur des œuvres admirables sans

doute, mais écrites, il y a environ deux siècles, pour une cour érudite et guindée, pour Elisabeth qui lisait l'hébreu et parlait latin. Or, à coup sûr, bien que l'illustre auteur de *Réné* ait très justement remarqué que le rire vieillit et que les larmes sont éternelles, bien qu'Aristophane et Plaute soient aujourd'hui fort obscurs, tandis qu'Euripide et Sophocle sont aussi clairs encore que s'ils avaient écrit la semaine dernière, cependant il y a dans *Othello* plusieurs parties hérissées de concetti très bien placés au théâtre du *Globe*, ou dans les Nouvelles de Giraldi, mais aujourd'hui fort dépaysés. Il faut étudier Shakespeare comme on étudie Paul Veronese, traduire *Othello*, comme on copie des morceaux des *Noces*, mais s'en tenir à l'étude et ne pas vouloir ressusciter, au dix-neuvième siècle, l'école vénitienne, ou la poésie anglaise du siècle d'Elisabeth.

Il paraît d'ailleurs qu'Alfred de Vigny a fini par être de notre avis, puisqu'après s'être consolé très spirituellement des soirées du Théâtre Français, en racontant tout au long l'histoire de nos pruderies dramatiques, il a composé la *Maréchale d'Ancre*.

La destinée aventureuse et tragique de Leonora Galigaï venait bien, et d'elle-même, se placer après la fin sanglante de *Cinq-Mars*. La pièce est bien construite, bien divisée, bien écrite. Mais les premiers actes, qui seraient excellens dans un livre, manquent d'animation et de mouvement à la scène. Il y a trois scènes qui seraient belles dans les plus magnifiques tragédies de l'Europe : l'entrevue de Leonora et de son amant, l'interrogatoire d'Isabella, et le duel qui termine le cinquième acte. Peut-être eût-il mieux valu réduire le nombre des personnages, et développer plus largement les caractères principaux. L'histoire eût été moins complète, mais l'intérêt du drame eût été plus saisissant et plus sûr. Toutefois c'est la meilleure étude que nous ayons au théâtre sur notre histoire.

Mais je ne doute pas qu'à une seconde épreuve, Alfred de Vigny ne comprenne que l'optique scénique diffère très réellement de l'optique d'un roman ; il se rappellera les masques et les échos d'airain qui donnaient aux tragédies antiques un

solennel retentissement. Ce qu'on doit craindre surtout au théâtre, c'est l'éparpillement et la diffusion de l'intérêt. L'auditoire, si attentif qu'il soit, a bien d'autres distractions que le lecteur. Pour le surprendre et l'attacher, il ne faut pas prendre la vérité à la lettre. Il faut l'exagérer à propos, se conduire enfin comme font les peintres et les statuaires, comme faisaient Rubens et Michel Ange, laisser dans l'ombre les traits les moins importans, et porter sur ceux qu'on veut montrer, un jour éclatant et impossible, s'il le faut.

Le dernier ouvrage d'Alfred de Vigny, *Stello*, marque dans son talent une manière inattendue et nouvelle. C'est à mon sens, et l'on s'en convaincra facilement par deux ou trois lectures successives qu'il peut subir impunément, le plus personnel, le plus intime et le plus spontané de ses livres, au moins en ce qui regarde la pensée à son origine, la pensée prise à son premier développement; car le style de *Stello* est plus châtié, plus condensé, plus sonore, plus arrêté, plus solide et plus volontaire encore que celui de *Cinq-Mars*. Quelquefois même, on regrette que l'auteur ne se soit pas contenté plus vite et plus volontiers d'une première et soudaine expression. Il a voulu, et nous l'en remercions, mettre de l'art dans chaque page, dans chaque phrase et presque dans chaque mot. Mais peut-être eût-il mieux fait d'être moins sévère pour lui-même, et de se livrer plus souvent au caprice de ses inspirations.

L'idée-mère de *Stello* a de lointaines, mais profondes analogies avec *Moïse*. Qu'est-ce autre chose, en effet, en tenant compte de l'acteur et de la scène, et des différences historiques qui les séparent, qu'est-ce autre chose que la tristesse amère et désabusée du législateur hébreu, traduite sous une autre forme? Entre la mélancolie plaintive, quoique résignée du prophète, et le désenchantement douloureux du poète moderne, j'aperçois une parenté très réelle.

Que sont les poètes dans les sociétés modernes? des enfans perdus. Le mot est vieux et presque vulgaire, mais il est vrai, désespérément vrai. Sous quelle forme de gouvernement les hommes de rêverie et de fantaisie trouvent-ils à satisfaire leurs

sympathies inépuisables, leur soif inquiète d'émotions et d'enthousiasme? Y a-t-il un homme, si grand et si beau qu'il soit, s'appelât-il Homère ou Byron, Eschyle ou Schiller, qui puisse être surpris en flagrant délit de poésie, sans encourir le ridicule, sans s'exposer aux moqueries des viveurs et des hommes positifs dont notre société tout entière se compose?

Trouvez-moi, je vous en prie, à quelque prix que ce soit, à Londres, à Berlin, à Vienne ou à Paris une famille respectable, habituée à l'ordre et au bonheur, économe et sensée, entremêlant habilement les tracas du plaisir et les soucis de la fortune; ouvrez les portes du salon, épiez avec moi le moment où la tête grave d'un artiste ou d'un poète va s'enfouir dans cette cohue bruyante qui s'appelle indifféremment bal, *rout*, concert ou soirée, et lisez dans les regards les sympathies qu'il inspire. Chez quelques-uns, curiosité pure, enfantine et frivole, comme pour un gilet, une écharpe, une porcelaine, un cheval de prix, ou un monstre; chez d'autres, un sentiment généreux de compassion et de pitié. Mais comptez sur vos doigts ceux qui le comprennent et l'admirent sincèrement, qui voudraient lui ressembler et le suivre au prix de ses souffrances et de ses veilles: nous pourrons continuer ensemble, et long-temps, et très inutilement notre Odyssée, sans rencontrer ce que nous cherchons.

Oui, les poètes sont les enfans perdus de l'humanité, et je conçois très bien qu'Alfred de Vigny, pour développer le thème qu'il avait choisi, ait jeté les yeux sur trois figures solennelles et mornes: Gilbert, Chatterton et André Chénier, trois grands noms, trois noms qu'on ne peut prononcer sans douleur et sans respect, trois guides lumineux et destinés à un long éclat, éteints avant le temps.

Que répondre à ceux qui accusent l'auteur d'impuissance et d'indifférence politique, qui méconnaissent volontairement sa pensée, qui la dénaturent, pour se donner le plaisir de la blâmer, qui voient dans l'expression franche et complète d'une idée individuelle un anathème hautain contre la société moderne? Je ne sais qu'une réponse convenable à de pareilles ac-

cusations, c'est d'inviter sérieusement le public à la lecture et à la méditation du livre.

Mademoiselle de Coulanges, Kitty Bell, mademoiselle de Coigny, la duchesse de Saint-Aignan, soutiennent hardiment la comparaison avec les plus délicieuses créations de la poésie moderne.

Mais la lecture de *Stello* ne s'achève pas sans une réflexion pénible. Pour des lecteurs sérieux, il y a autre chose dans un livre que le sujet pris en lui-même. La forme littéraire n'est pas non plus sans importance. Eh bien! qu'est-ce que *Stello?* est-ce un roman, une élégie, un drame? Rien de tout cela. Il semble que l'auteur soit arrivé au désabusement poétique, en passant par le désabusement social, qu'il soit dégoûté des artifices de la composition, des ruses et des coquetteries du récit, des machines dramatiques, aussi bien que des fantasmagories qui se nomment gouvernemens.

Ce n'est pas à dire pourtant que notre érudition s'élève jusqu'à reconnaître dans *Stello* l'imitation authentique de Rabelais, de Sterne, d'Hoffmann et de Diderot. Que le docteur noir se joue de son auditeur, de son récit et de lui-même, comme *Pantagruel, Kreisler, Tristram Shandy* et *Jacques le fataliste,* j'en conviendrai sans peine; mais avec un peu de mémoire, on pourrait aller plus loin. Lucien, Swift, Voltaire, Jean-Paul, Don Juan, ont le même droit que Diderot aux honneurs de la citation, pourquoi les oublier? C'est pure ingratitude.

J'avouerai ingénument que j'avais lu une pièce de Schiller sur la destinée des poètes, sans songer à rapprocher l'idée de cette pièce de l'idée-mère de *Stello*. Mais je m'en console en parcourant sommairement mes souvenirs; il y a dans Pindare, dans Simonide, dans Pétrarque, dans la Divine Comédie, des idées pareilles. Où s'arrêter?

Pour inventer une idée dont le germe ne se trouvât nulle part, il faudrait inventer l'humanité tout entière.

Ce qu'il y a de beau, ce qu'il y a de neuf, d'éclatant et de durable dans *Stello,* c'est l'exquise chasteté de l'exécution, la pudeur antique du style; en y réfléchissant plus mûrement, je

conçois qu'une autre forme plus précise et plus rapide, roman, drame ou tragédie, nous eût privés de bien des pensées qui s'enchatonnent à merveille dans le triple récit, que bien des rêveries qui se trouvent serties entre les épisodes de la narration comme un rubis entre les plis d'une feuille d'argent, auraient perdu dans l'isolement l'éclat qu'elles réfléchissent, et qui double leur valeur.

Stello est dans la carrière littéraire d'Alfred de Vigny, comme un point d'orgue dans une sonate, comme une revue avant la bataille, une prière à bord du navire qui va quitter le port. C'est une consultation de l'auteur avec lui-même, et qui doit lui donner de nouvelles forces. D'ici à quelques mois, je l'espère, nous aurons sous les yeux un drame ou un roman, qui témoignera hautement de la convalescence de *Stello*.

GUSTAVE PLANCHE.

SIGURD [1]

TRADITION ÉPIQUE,

SELON L'EDDA ET LES NIEBELUNGS.

Sigurd est l'Achille du nord. La destinée de ce personnage héroïque est le point culminant d'un cycle épique, héritage commun d'une portion des races barbares : les origines de ce cycle se perdent avec celles de la mythologie scandinave à laquelle il se rattache dans la nuit des traditions orientales. Des souvenirs confus de la grande migration des peuples s'y sont associés à des souvenirs d'un autre âge. Ce curieux dépôt de poésie primitive, spontanément formé au sein des populations septentrionales de l'Europe, a voyagé de contrée en contrée, s'est transmis de siècle en siècle depuis le pied de l'Hécla jusqu'au pied des Pyrénées et des Alpes, depuis les rives de la Baltique et du Rhin jusqu'à celles de la Loire et de l'Adige. Cette poésie non écrite mais chantée, non morte et immobile mais toujours

(1) Prononcez Sigour.

vivante, et par conséquent se renouvelant, se transformant, se diversifiant sans cesse, a traversé le moyen-âge, et retentit encore, dans quelques chansons, dans quelques légendes populaires, parmi les brumes des îles Ferroé, aux bords des lacs de la Norwège, au sein des bruyères de la Westphalie.

Dans nos temps plus de curiosité que de poésie, ne nous intéresserons-nous pas au moins, comme à un fait digne d'étude et d'attention, à cette biographie d'une épopée de l'Europe primitive, à ses courses à travers les lieux et les âges, à ses vicissitudes, à ses aventures qui forment, pour ainsi dire, une autre épopée dont la tradition est l'héroïne. Il me semble qu'il y a quelque charme à suivre ainsi, comme à la trace, à travers le monde, une antique et naïve histoire, à se la faire raconter en diverses langues, par diverses générations, à voir comme chacune la fait sienne, l'empreint de son propre caractère, l'altère ou l'enrichit de ses propres souvenirs. C'est comme de suivre à travers le ciel un beau et sombre nuage, de voir ses contours mobiles onduler aux caprices du vent, ses flancs s'embrunir ou s'éclairer aux jeux de la lumière, ses flocons s'éparpiller ou se grouper dans les airs : et ce nuage, comme ceux d'Ossian, contient les ombres du temps passé.

Ce n'est pas ici le lieu d'embrasser, dans toute son étendue, le développement des légendes héroïques du Nord. Je le ferai ailleurs (1). Aujourd'hui je détache de leur ensemble ce qui en forme le centre, la destinée du héros par excellence, de Sigurd; et je me borne aux deux principales sources qui nous l'ont conservée, l'Edda scandinave et le poème allemand des Niebelungs.

L'Edda, recueil fait en Islande au onzième siècle, de chants scandinaves plus anciens, qui contient les débris des vieilles croyances et des vieilles traditions du Nord, l'Edda raconte à sa manière l'histoire de Sigurd. Je donnerai d'abord une analyse rapide de son récit et la traduction de quelques fragmens. J'en

(1) Dans un ouvrage ayant pour titre : *Origines et poésies scandinaves*, qui est presque achevé et ne tardera pas à paraître.

ferai de même pour le poème des Niebelungs, qui contient une autre version de la même histoire, et je comparerai les deux versions.

I. L'EDDA.

Les chants de diverses époques et d'auteurs inconnus dont se compose l'Edda, sont courts, souvent mutilés, incomplets, obscurs. Cherchons à travers ces débris la suite des faits dont se compose la vie héroïque de Sigurd.

Après divers incidens assez confusément indiqués, la série d'évènemens que la tradition connaît et raconte avec quelque détail, commence par l'histoire d'un trésor auquel est attachée une malédiction. Cette histoire du trésor fatal est toute mythologique, les trois principaux personnages de l'Olympe scandinave y interviennent. C'est là tout ce que nous avons à y remarquer.

Cette histoire est racontée à Sigurd par un nain, espèce de personnage qui figure fréquemment dans la mythologie scandinave, et dont les attributs sont la science et la perfidie. Celui-ci se nommait Regin et avait été l'instituteur de Sigurd. Il excite le héros à aller mettre à mort un dragon, ou plutôt un enchanteur nommé Fafnir, qui avait revêtu cette forme, pour veiller ainsi à la garde du trésor fatal et à s'en emparer. Ce conseil était inspiré au nain Regin par un esprit de vengeance, car ce Fafnir était son frère, et après avoir tué leur père commun, il avait refusé de partager avec lui le trésor maudit, déjà cause de plus d'une horreur, et qui devait en causer bien d'autres dans la suite.

Sigurd, qui avait son père à venger, devoir particulièrement sacré pour un Scandinave, répondit : « Les enfans de Hunding riraient haut, eux qui ont tranché les jours de Sigmund, si j'allais en quête de l'or rouge avant d'avoir vengé mon père. »

Il va donc d'abord accomplir cette vengeance, triomphe de ses

ennemis, et en signe de triomphe grave, avec le glaive aigu, un aigle sanglant sur le dos du meurtrier de son père.

Puis il va sur la bruyère où veille le dragon Fafnir, se place sur la route du monstre, creuse une fosse profonde, s'y cache, et quand il passe auprès, lui perce le cœur avec son glaive, puis il s'élance de la fosse, et en ce moment, dit le texte, *ils se regardèrent l'un l'autre;* alors s'établit, entre le monstre et son meurtrier, ce sombre et singulier dialogue.

FAFNIR *chanta.*

Compagnon, jeune compagnon, de qui es-tu né? De quel homme es-tu fils, toi qui a rougi ta brillante épée dans le sang de Fafnir? Le glaive a pénétré jusqu'à mon cœur.

SIGURD.

Je m'appelle Sigurd. Mon père s'appelait Sigmund, je t'ai tué avec mes armes.

FAFNIR.

Qui t'a excité? comment as-tu été excité à ravir ma vie. Jeune homme aux yeux étincelans, tu as eu un père farouche. Les oiseaux de proie se sont réjouis avant ta naissance.

SIGURD.

Mon courage m'a excité, mes mains m'ont aidé et mon glaive aigu. Rarement il devient brave et aguerri aux blessures celui qui tremble quand il est enfant.

FAFNIR.

Je te donne un conseil, Sigurd; fais attention à mon conseil. Retourne promptement dans ta demeure; cet or brillant, ces trésors étincelans causeront ta perte.

SIGURD.

Toi, tu n'as plus besoin de conseils, j'irai vers cet or qui est sur la bruyère; mais toi, Fafnir, reste ici dans ton agonie jusqu'à ce que tu descendes chez Héla.

FAFNIR.

Regin m'a trahi; il te trahira à ton tour, il causera notre mort à tous deux. Je sens qu'à cette heure Fafnir devait finir sa vie; ta force l'emporte.

Regin, qui s'était tenu éloigné pendant le combat, s'approche alors, il ouvre le sein de son frère Fafnir, en tire son cœur et boit le sang de sa blessure.

Sigurd prend le cœur du monstre et le fait rôtir. Pendant cette opération, il porte par hasard son doigt à sa bouche; dès que le sang du dragon eut touché sa bouche, il comprit le langage des oiseaux. Il entendit alors des hirondelles chanter dans les rameaux; elles s'entretenaient de la perfidie du nain prêt à attenter aux jours de Sigurd, et conseillaient à celui-ci de se débarrasser de cet ennemi. Sigurd profita du conseil, il coupa la tête de Regin, mangea le cœur de Fafnir, et but le sang des deux frères. Alors il entendit encore le chant des hirondelles; elles parlaient d'une jeune vierge, au pays des Franks, endormie au sommet d'une montagne, dans un palais étincelant qu'environnait un rempart de flamme; Sigurd s'empare des trésors du monstre, en charge son cheval Grani, et se met en route pour aller chercher la merveilleuse jeune fille.

Cette jeune fille est Brunhilde Valkyrie, qu'Odin a frappée d'un sommeil magique pour la punir d'avoir donné, sans sa permission, la mort à un de ses guerriers; il lui a interdit les combats et l'a condamnée au mariage; mais elle a fait serment de n'épouser que celui qui serait capable de traverser la flamme dont son palais est entouré.

Sigurd arrive et la réveille en fendant sa cuirasse. Alors elle salue le jour, la terre et la nuit, les dieux et les déesses.

Elle lui donne ensuite des enseignemens sur les diverses sortes de runes, leur origine, leur usage, et quelques conseils; le tout peut passer pour un petit traité de magie et de morale encadré dans le récit.

Leur entretien se termine ainsi : Sigurd dit : « Il n'y a pas d'homme plus sage que toi, et je jure que je te posséderai, car

tu es tout-à-fait selon mon sens. » Elle répondit : « C'est toi que je voudrais quand j'aurais à choisir entre tous les hommes; » et ils confirmèrent cela par serment.

Sigurd arrive ensuite dans un pays où il fait amitié avec deux frères Gunar (1) et Hogni, qu'on appelle aussi les Nifflungs. Il épouse leur sœur Gudruna (2), mais ce n'est qu'après que leur mère a donné à Sigurd un breuvage magique qui lui fait perdre le souvenir des sermens qu'il a prêtés à Brunhilde. Bientôt après Gunar veut lui-même aller conquérir cette vierge merveilleuse, et Sigurd accompagne son beau-frère dans cette expédition; mais nul autre que lui et son cheval Grani ne peut traverser le feu enchanté qui entoure la demeure de Brunhilde. Que faire? Lui et Gunar *changent de forme*. Sigurd, ainsi transformé, paraît devant Brunhilde, qui est obligée de se soumettre à celui qui a triomphé de l'épreuve du feu. Cependant elle s'étonne que ce puisse être un autre que Sigurd. Sigurd passe trois nuits près de Brunhilde; mais, repectant les droits de son frère d'armes, il place entre elle et lui son épée nue, et remet pure à Gunar l'épouse qu'il lui a conquise.

Brunhilde, à qui nul breuvage n'a fait perdre la raison, ne peut se consoler d'être à un autre qu'à Sigurd; sa passion, ses combats, la résolution furieuse de le faire périr qui naît de cette passion même, sont exprimés dans l'Edda par quelques traits brusques, naïfs et profonds. Voici les plus saillans.

« Entre eux les destinées cruelles se placèrent. Elle était assise dehors, le soir, quand il lui fallut dire ces paroles : « Je veux posséder Sigurd ou mourir. Ce guerrier florissant de jeunesse, je veux le tenir dans mes bras.

« J'ai dit ce mot, et voici que je m'en repens. Gudruna est sa femme; j'appartiens à Gunar; de tristes destinées nous ont envoyé de longues douleurs. »

Souvent elle marche le cœur plein d'ennui, souvent elle

(1) Prononcez Gounar.

(2) Prononcez Goudrouna.

marche sur la neige et la glace des montagnes, le soir quand Sigurd et Gudruna se retirent ensemble.

« On m'a privée d'époux et de joie, je trouverai ma joie dans des pensers cruels. »

Dans un de ses accès de jalousie, elle excite Gunar à faire périr Sigurd. « Tu me perdras, Gunar, tu perdras entièrement ma terre et moi-même; jamais je ne partagerai une joie avec toi ; je m'en retournerai où j'étais auparavant, auprès de mes proches et de mes amis, là je demeurerai et je mènerai une vie tranquille, si tu ne fais périr Sigurd, et si tu ne deviens un roi au-dessus des autres rois. »

« Ayons soin que le fils suive le même chemin que le père. Il ne faut pas élever ce jeune loup; car à qui la vengeance ou la composition du sang a-t-elle été plus facile, parce que le fils de son ennemi vivait? »

Gunar hésite à lui obéir, à se priver d'un tel appui, à manquer ainsi à la foi jurée, il hésite ainsi durant une heure. Enfin, il va trouver son frère Hogni, et lui dit :

« La seule Brunhilde vaut mieux pour moi que toutes les femmes; je perdrai plutôt la vie que de consentir à perdre les richesses de mon épouse.

« Veux-tu que nous nous emparions du trésor de ce chef? Il est bon de posséder l'or des fleuves (1), de jouir de ses richesses et de goûter en paix le bonheur. »

Enfin, ils se décident pour le meurtre, et en chargent Guttorm (2), leur plus jeune frère *qui n'avait rien juré*. Sigurd est traîtreusement percé pendant son sommeil. « Le glaive pénétra jusqu'au cœur de Sigurd. Le vaillant tenta la vengeance, il chercha à porter un coup au meurtrier qui s'enfuyait. Le fer étincelant atteignit Guttorm, lancé fortement par la main du roi. »

Son ennemi tomba en deux parts; les mains et la tête tombèrent

(1) Ce nom poétique de l'or fait allusion à celui que roulaient les fleuves, et qui joue un si grand rôle dans toute cette histoire.

(2) Prononcez Goutorm.

d'un côté; ce qui restait avec les pieds tomba en arrière. Gudruna, qui dormait sans inquiétude à côté de Sigurd, se réveilla nageant dans le sang. Elle frappa si violemment ses deux mains, que le héros au cœur d'acier se souleva sur son lit. « Ne pleure pas si amèrement, ma jeune épouse : tes frères vivent... » La reine poussa un soupir, et le roi rendit l'âme : elle frappa si violemment ses fortes mains, que les coupes de fer retentirent, et que, dans la cour, les oies crièrent.

Alors Brunhilde rit : elle rit une fois de tout son cœur, quand de son lit elle put entendre les gémissemens aigus de la fille de Giuki.

Gunar indigné lui dit : Tu ne ris pas, femme furieuse, d'un bonheur qui te soit réservé, tu pâlis : il semble que la mort va te saisir. Tu mériterais que nous missions à mort devant toi ton frère Atli, tu verrais ses blessures; tu serais obligée de bander ses plaies sanglantes. Mon frère est plus puissant que vous, dit Brunhilde. Puis elle se plaint de sa destinée : elle ne voulait pas se marier. Son frère l'y a forcée; alors elle n'a voulu que Sigurd. — Je n'ai jamais aimé qu'un seul homme, dit-elle. Je n'avais pas une âme changeante. Atli apprendra tout cela quand il demandera si j'ai accompli mon voyage chez Héla. Je ne suis pas femme d'un cœur assez faible pour passer ma vie avec un autre époux. Un jour ma vengeance viendra sur mes ennemis.

Gunar, le chef des guerriers, se leva et jeta ses bas autour du cou de Brunhilde, et chacun se mit en devoir l'un après l'autre de calmer sa douleur.

Elle repoussa tout le monde et ne se laissa pas détourner du long voyage.

Gunar fit appeler Hogni pour lui parler. « Je veux, dit-il, que tous les guerriers viennent dans ma salle, les tiens comme les miens; maintenant il en est besoin pour empêcher que cette femme ne fasse le voyage de la mort, et qu'un malheur ne résulte de ses discours : qu'en tout ceci le destin gouverne. »

Mais Hogni répondit à cela : « Ne la détourne nullement du long voyage d'où puisse-t-elle ne jamais revenir. Funeste elle est

venue des genoux de sa mère; elle a été enfantée pour de perpétuels malheurs, et pour troubler le cœur de beaucoup d'hommes. »

Gunar s'éloigna sombre : il fut là où la Valkyrie partageait ses ornemens. Elle promenait autour d'elle ses regards sur tous ses trésors, sur ses esclaves, qu'elle avait voués à la mort, sur les servantes de la salle. Elle revêtit sa cuirasse d'or : la joie fut loin de son âme jusqu'au moment où elle se perça avec la pointe de son glaive. Elle tomba renversée sur son lit et blessée par le glaive. »

Brunhilde ne voulant pas que Sigurd vécût pour un autre, il fallait le punir de l'avoir trompée: maintenant qu'il n'est plus, elle ne veut plus vivre. Elle donne ses parures à ses femmes, en leur recommandant de les brûler avec elles, quand elles viendront la rejoindre chez les morts; puis, s'adressant à Gunar, elle lui annonce les malheurs qui doivent arriver, et le menace de la vengeance de son frère d'Atli, qui doit épouser Gudruna; puis elle prédit la perte de ce frère lui même, victime à son tour de la veuve de Sigurd. Gudruna, dit-elle, monte dans son lit avec un cœur irrité et un glaive aigu.

Elle ajoute :

« Il serait mieux à notre sœur Gudruna de suivre son premier mari dans la mort, si on lui donnait de bons conseils, ou si elle avait un cœur comme le nôtre. »

Enfin elle dit à Gunar :

« Je t'adresserai une demande, ce sera ma dernière demande en ce monde : fais dresser un vaste bûcher dans la plaine, afin qu'il y ait place pour nous tous, qui devons mourir avec Sigurd.

« Qu'on range à l'entour des boucliers, des tentures, des tapis magnifiques, des guerriers choisis qu'on me brûle à côté du héros.

« Qu'on brûle de l'autre côté de Sigurd mes esclaves ornés d'or; que deux soient à la tête avec deux faucons; que tout soit égal.

« Qu'on place entre lui et moi le glaive tranchant, le glaive orné d'or, comme il fut placé entre nous, quand nous montâmes

dans la même couche et qu'on nous appelait du nom d'époux : alors les portes étincelantes du Val-Halla ne se fermeront point devant lui, s'il s'avance suivi de mon cortège. Notre marche ne sera pas sans éclat; car cinq de mes femmes, huit de mes serviteurs, mon père-nourricier et ma nourrice le suivront.

« J'en dirais plus, si l'épée me donnait le temps de parler davantage. Ma voix meurt, ma plaie s'ouvre. J'ai dit vrai : c'est ainsi qu'il fallait finir ! »

Un chant d'un pathétique peut-être aussi vif est celui qui est consacré à peindre la douleur de Gudruna. On voit qu'il est d'un autre auteur; car il offre dans les détails des contrastes frappans dès les premiers vers.

« Il arriva un jour que Gudruna était près de mourir; quand, assise tristement, elle se penchait sur le corps de Sigurd, elle ne soupira point, ne frappa point dans ses mains, ne se plaignit pas comme les autres femmes.

« Des chefs brillans vinrent vers elle pour adoucir son cuisant chagrin. Gudruna ne pouvait pleurer : la tristesse de son âme était si grande, qu'elle était prête à se briser.

« Les nobles épouses des chefs étaient assises couvertes d'or auprès de Gudruna, et chacune d'elles raconta le plus amer chagrin qu'elle eût éprouvé.

« Alors parla Giflôga, la sœur de Giuki. « Nulle plus que moi n'est privée de plaisir sur la terre : j'ai perdu cinq maris, deux filles, trois sœurs, huit frères, et je reste seule. »

« Mais Gudruna ne put jamais pleurer, tant elle était triste de la perte de son époux, tant son âme était endurcie par la mort de ce roi.

« Alors parla Herborga, la reine du pays des Huns. « Moi, j'ai une douleur plus cruelle à raconter : mes sept fils et mon mari, le huitième, sont tombés dans le pays de l'est. »

« Mon père et ma mère, mes quatre frères, ont été le jouet de l'Océan. Le flot a frappé le tillac de leurs vaisseaux. Moi-même j'étais forcée de soigner, de préparer, de diriger leurs funérailles. J'ai souffert tout cela dans une année, et pendant ce temps nul ne m'a consolée.

« Et alors je fus enchaînée et prise de guerre, et, avant la fin de cette année, déjà avancée, j'étais obligée de parer l'épouse d'un chef guerrier et de lui attacher sa chaussure chaque matin.

« Elle me tourmentait par jalousie; elle me frappait de coups violens. Je n'eus jamais de meilleur maître, mais jamais de pire maîtresse. »

« Gudruna n'en put pour cela pleurer davantage, tant elle était triste de la perte de son époux, tant son âme était endurcie par la mort de ce roi.

« Alors parla sa sœur Gullranda. « Vous en savez peu, nourrice, quelque sage que vous soyez, pour consoler une jeune femme. » Et elle fit découvrir le corps du roi. »

« Elle retira le tapis du cadavre de Sigurd, et posa les joues du héros sur les genoux de sa veuve. « Vois-tu, ton bien-aimé; colle ta bouche sur ses lèvres, comme si tu l'embrassais vivant. »

« Gudruna regarda. D'un regard, elle vit la chevelure du roi teinte de sang; ses yeux, qui brillaient naguères, éteints; sa poitrine déchirée par le glaive.

« Alors Gudruna retomba sur les coussins : ses cheveux se détachèrent; ses joues devinrent rouges, et une pluie de larmes ruissela jusqu'à ses genoux.

« Elle pleura cette fois la fille de Giuki à tel point, que les larmes se précipitaient en abondance, et dans la cour ses beaux cygnes répondirent à ses cris. »

Chrimhilde, mère de Gudruna, donna à sa fille un breuvage amer et froid dans une corne à boire, sur laquelle étaient gravées des runes sanglans, et qui contenaient toute sorte d'ingrédiens magiques : c'est le type du chaudron des sorcières de Macbeth, qui elles-mêmes sont les trois Nornes (1) de la mythologie scandinave.

Ce breuvage enlève la mémoire à Gudruna. Chrimhilde la presse d'épouser Atli, roi des Huns. « Ne me pressez pas, répond-

(1) Elles s'appellent *the weird systers*, d'Urda, nom de la principale des Nornes.

elle, avec tant de passion : il accablera Gunar de maux ; il arrachera le cœur à Hogni.

« Et moi, je n'aurai point de repos que je n'aie privé de la vie ce chef du combat. »

Après cette prophétie sinistre, elle se résout et va, suivie d'un nombreux cortège, dans le pays d'Atli, qui l'attend pour l'épouser. Atli, de son côté, a fait d'horribles songes, où figurent Gudruna et ses enfans, et qui doivent aussi se réaliser. C'est sous ces sombres auspices que commence cette union, qui doit amener des catastrophes plus épouvantables que tout ce qui a précédé.

Atli, roi des Huns et frère de Brunhilde, a épousé la veuve de Sigurd; mais cette alliance ne l'empêche pas de méditer l'extermination des meurtriers de ce héros, des deux frères Nifflungs Gunar et Hogni, qui ont causé la mort de sa sœur Brunhilde, et qui possèdent le fameux trésor de Fafnir.

Il envoie vers eux un messager, pour les inviter à venir le voir dans sa demeure et s'asseoir à sa table. Le messager leur promet des boucliers choisis, des glaives brillans, des casques étincelans d'or et une multitude d'esclaves, des housses, des armes et des chevaux. Gunar soupçonne la ruse d'Atli : il dit à son frère : « Nous avons sept salles pleines de glaives, et chacun a une poignée en or; mon cheval est le meilleur des chevaux, mon glaive, le plus tranchant des glaives..... » Puis il se demande d'où vient que leur sœur leur a envoyé un anneau entouré de poil de loup : c'est sans doute un avertissement; cependant il se décide. Il part avec un sombre pressentiment. Voici leur voyage : « Les vaillans firent voler les pieds des chevaux par-dessus les montagnes, à travers la forêt sombre et inconnue. Toute la forêt des Huns fut ébranlée, quand ces hommes, au cœur farouche, la traversèrent : ils traversèrent des espaces verdoyans qui semblaient fuir derrière eux. »

Ils arrivent enfin dans le pays d'Atli. Ils le trouvent dans son château de guerre (*borg*), buvant avec ses guerriers au milieu d'une salle entourée de boucliers.

L'épouse d'Atli, la sœur des Nifflungs, dès qu'ils sont entrés,

sent qu'ils sont perdus : elle leur dit de fuir. « Sœur, il est trop tard, répond Gunar. » Alors on le prend et on l'enchaîne. Pour Hogni, il tua sept hommes avec son glaive acéré, et il en poussa un huitième dans le brasier ardent : c'est ainsi qu'un homme vaillant se garantit de ses ennemis. »

On demanda ensuite à Gunar s'il voulait racheter sa vie avec de l'or.

Voici ce qu'il répondit :

« Que je tienne dans ma main le cœur d'Hogni, arraché avec un poignard émoussé de la poitrine de ce vaillant fils de roi. »

Ils arrachèrent le cœur d'un esclave, qui s'appelait Hialli, le placèrent tout sanglant sur un plat, et le portèrent à Gunar.

Alors Gunar, ce chef du peuple, chanta : « Ici je vois le cœur d'Hialli le lâche ; il ne ressemble pas au cœur d'Hogni le brave ; il tremble beaucoup sur le plat où il est placé ; il tremblait la moitié davantage, quand il était dans la poitrine du lâche. »

Quand on arracha le cœur d'Hogni tout vivant, il rit. Sa dernière pensée eût été de gémir. On plaça son cœur sanglant sur un plat, et on le porta à Gunar.

Alors le noble héros Nifflung chanta : « Là je vois le cœur d'Hogni le brave : il ne ressemble pas au cœur d'Hialli le lâche ; il tremble peu sur le plat où il est placé ; il tremblait la moitié moins dans la poitrine du brave.

« Que n'es-tu aussi loin de mes yeux, Atli, que tu le seras toujours de mon trésor. A moi seul est confié maintenant tout le trésor caché des Nifflungs ; car Hogni ne vit plus. Tant que nous vivions tous deux, je craignais toujours qu'il ne te le révélât. Maintenant je ne crains plus : je suis seul. »

Alors on le place vivant dans un lieu rempli de serpens, où le héros en colère mourut en frappant fortement sa harpe avec son pied.

Au bout de quelque temps, un jour qu'Atli revenait du carnage, son épouse s'avance à sa rencontre avec des vases d'or, remplis de miel. Un grand festin a lieu, après quoi elle s'adresse ainsi à Atli :

« Roi des glaives, tu as mangé dans ce miel le cœur sanglant de tes fils. Le noble Atli, me suis-je dit, peut manger de la chair d'homme dans un festin et la distribuer à ses braves.

« Tu n'appelleras plus à tes genoux tes deux enfans, Eirp ni Eitil, le charme de tes heures de festin; tu ne les verras plus, quand, assis sur ton siége royal, tu distribues l'or à tes guerriers, mettre un manche à une pique, couper la crinière des chevaux, ou dompter des poulains. » Il se fit un grand tumulte sur les bancs et sous les tentes. Les guerriers poussèrent des cris étranges. Les enfans des Huns pleuraient. Gudruna seule ne pleura point; car elle ne pleura jamais, depuis la mort de Sigurd, ni ses frères au cœur d'ours, ni ses tendres enfans, ses enfans sans défiance, qu'elle avait engendrés avec Atli.

Puis elle profite du sommeil où l'ivresse avait plongé son époux.

« Sa main meurtrière abreuve son lit de sang: elle lâche les chiens, qui s'élancent hors de la salle, et elle réveille les serviteurs par un incendie. Ainsi elle vengea ses frères.

« Elle livra aux flammes tous ceux qui étaient dans l'intérieur, et qui étaient revenus du lieu sombre où périrent Gunar et son frère. Les vieilles poutres tombèrent, le trésor était fumant, les demeures royales brûlèrent, les guerrières qui y étaient renfermées tombèrent, privées de la vie, dans le feu dévorant. »

Tel est le dénouement de cette tragédie lugubre. Tandis que ces diverses scènes sont présentes à notre esprit, transportons-nous dans un autre temps, dans un autre pays, dans une autre littérature. Passons de la Scandinavie à l'Allemagne, de l'Edda aux Niebelungs.

II. LES NIEBELUNGS.

Les Niebelungs ont été rédigés vers la fin du douzième siècle ou le commencement du treizième. On ne sait pas précisément en quel lieu, mais c'est certainement dans le midi de l'Al-



lemagne. Le nom de celui qui, à cette époque, donna à de vieilles traditions germaniques la forme dans laquelle nous les possédons aujourd'hui n'est pas connu d'une manière certaine. On sait seulement que c'était un de ces troubadours allemands qu'on nommait chantres d'amour, *Minnesinger*.

Les Niebelungs restèrent ignorés jusqu'au dix-huitième siècle. Alors quelques fragmens de ce poème attirèrent l'attention de Lessing, esprit remuant et vaste qui a donné à l'Allemagne ce mouvement critique d'où est sortie sa littérature, et qui a commencé presque tout ce qui s'est fait depuis. L'école suisse de Bodmer, qui cherchait avec plus de zèle que de génie une poésie nouvelle, en fit connaître un peu davantage (1). Enfin c'est au commencement de ce siècle que les Niebelungs furent publiés pour la première fois dans leur entier. Leur apparition fut un évènement national. L'enthousiasme et un peu la manie du moyen âge régnaient en Allemagne. Un poème qui peignait avec naïveté, quelquefois avec grandeur, les vieilles mœurs, les sentimens germaniques, fut accueilli avec une exaltation tout à-la-fois littéraire et patriotique; puis, quand vinrent les mauvais jours, quand un pouvoir étranger pesa sur le pays, ce fut surtout aux Niebelungs qu'on s'adressa pour y chercher une image de ce passé qu'on étudiait, qu'on inventait, afin d'y trouver un asile contre la triste réalité du présent. On admira, on commenta ce poème des Niebelungs, comme on rêvait l'ancien empire germanique, avec l'ardeur des regrets et la passion de l'indépendance. Cet élan historique et poétique fut utile; l'érudition, la critique, l'imagination, si elles ne créèrent pas entièrement le patriotisme allemand, le fortifièrent. Les âmes se ravivèrent à ces souvenirs, et on peut dire que la découverte d'un poème national aida les Allemands à se sentir une nation.

Pour nous, ce qui nous intéresse en ce moment dans les Niebelungs, c'est que les évènemens racontés dans ce poème nous présentent un rapport frappant avec ceux qui font le sujet d'une partie des chants de l'Edda, avec tout ce qui concerne le

(1) Chrimhilden rache 1757, 4°.

meurtre du héros Sigurd et la vengeance tirée de sa mort dans le pays des Huns.

Je vais raconter brièvement les évènemens du poème des Niebelungs. Je passerai ensuite à la comparaison de l'épopée allemande et des chants scandinaves.

D'après d'anciens récits, il y avait à Worms, dans le pays de Bourgogne, une noble jeune fille nommée Chrimhilde, et dans les Pays-Bas vivait un noble fils de roi nommé *Sigfrid*. A l'époque où le poème commence, Sigfrid avait déjà accompli plusieurs hauts faits. Le plus merveilleux avait été de ravir à un dragon le *trésor des Niebelungs*. Un jour, il entend parler de la belle Chrimhilde du pays de Bourgogne, se prend pour elle d'un grand amour et monte à cheval avec ses guerriers pour courir cette aventure. Chrimhilde avait deux frères, dont l'aîné s'appelait *Gunther* et régnait en Bourgogne. Le plus redoutable de ses guerriers s'appelait *Hagen*. Les Bourguignons demandent à Sigfrid et à ses cavaliers ce qui les amène. « On m'a raconté dans le pays de mon père, dit Sigfrid, qu'ici étaient les plus braves guerriers qu'ait jamais commandés un roi; j'ai beaucoup entendu dire cela et je suis venu ici pour en faire l'épreuve. » Puis il propose à Gunther de combattre en engageant réciproquement leur pays au vainqueur. Le roi décline la proposition, mais lui offre de tout partager avec lui, et à cette condition Sigfrid se radoucit; « il resta un an dans le pays et sans voir la belle Chrimhilde. Pour elle, elle le voyait souvent de sa fenêtre et alors elle n'avait besoin de nul autre passe-temps. »

Voici comment ils devaient être rapprochés. Le roi de Saxe et le roi de Danemarck déclarent la guerre à Gunther. Il propose à Sigfrid de l'accompagner; Sigfrid accepte, et taille en pièces les ennemis du roi. Pour sa récompense, on charge Chrimhilde de lui donner le salut de bien-venue. Sigfrid paraît devant elle, et ils se regardent l'un l'autre avec des yeux pleins d'amour. « Jamais dans la saison d'été, dans les jours de mai, il n'avait porté dans son cœur une aussi grande joie. » Mais bientôt une nouvelle expédition se présente. Il y avait en Islande, au-delà de la mer, une reine nommée *Brunhilde*, d'une grande beauté et d'une force

merveilleuse; elle défiait ceux qui venaient lui faire la cour à des exercices dans lesquels elle excellait, et s'ils étaient vaincus, ils perdaient la vie. Gunther forme le dessein de tenter cette périlleuse aventure et demande encore à Sigfrid de l'accompagner. Il y consent à cette condition, que s'il sert le roi dans cette entreprise, il obtiendra de lui la belle Chrimhilde. Ils arrivent ensemble en Islande. Grâce à Sigfrid et à un chaperon magique qui le rend invisible, Gunther triomphe ou paraît triompher des épreuves et obtient la reine. Cependant Brunhilde diffère son départ et rassemble autour d'elle une foule immense de parens et de vassaux. Sigfrid alors va chercher du renfort dans le merveilleux pays des Niebelungs, habité par des nains et par des géants, pays qu'il avait autrefois soumis par ses armes et d'où il avait rapporté son trésor et son chaperon. Brunhilde cède enfin et accompagne son vainqueur. Sigfrid réclame de Gunther la main de Chrimhilde; il l'obtient, et on célèbre à Worms les deux noces le même jour. Tout se passe à merveille entre Sigfrid et sa jeune épouse. Il n'en va pas de même pour le roi Gunther. Au moment où il se croit le plus sûr et le plus près de posséder la fière Brunhilde, elle lui défend de toucher sa blanche chemise; et comme il veut braver cet ordre, la robuste héroïne détache un ruban qui lui servait de ceinture, lui attache les pieds et les mains et le suspend à un clou contre la muraille. Le lendemain, Sigfrid paraît très satisfait, mais Gunther est soucieux. Il raconte sa mésaventure à son beau-frère, qui est toujours son recours dans les grandes difficultés. Sigfrid, d'accord avec lui, s'introduit le soir dans la chambre royale, invisible au moyen de son chaperon. La reine le prend pour son époux et veut le traiter comme elle a traité celui-ci la veille. Il a beaucoup à faire pour venir à bout de cette terrible femme, qui tantôt le presse contre le mur, tantôt serre les doigts du fort Sigfrid de manière à faire jaillir le sang de ses ongles. Enfin il s'irrite de la résistance d'une femme : quand elle veut le lier, il la serre à son tour de manière à faire crier tous les membres de son corps. Alors elle se confesse vaincue; Sigfrid lui enlève son anneau, et Gunther, qui, caché dans un coin, a assisté à cette étrange

lutte, vient profiter de la victoire de Sigfrid. « Je ne m'opposerai jamais à ton noble amour, lui dit Brunhilde; j'ai éprouvé maintenant que tu étais digne de commander à une femme. »

Sigfrid retourne dans son pays avec Chrimhilde. Dix ans se passent sans évènemens. Enfin Gunther les invite à une fête qui dure onze jours. Pendant ce temps une dispute s'élève entre les deux reines, à l'occasion de la prééminence de leurs époux. Le dialogue devient de plus en plus pressé et mordant; Chrimhilde dit dans son emportement à la femme de Gunther : Tu as été la concubine de Sigfrid. Brunhilde tout en larmes va se plaindre à son époux. Sigfrid se justifie. Mais la vindicative Brunhilde demande à son mari la mort du héros.

Le plus farouche de ses guerriers qui hait Sigfrid, Hagen, achève de l'y décider. On fait une grande chasse, et dans cette chasse, tandis que Sigfrid se penche pour boire au bord d'une fontaine, Hagen le perce entre les épaules dans le seul point où il fût vulnérable, et que la trop confiante Chrimhilde lui avait révélé.

« Le héros s'élance de la fontaine, un long manche de pique sortait de sa poitrine; il espérait trouver son arc ou son glaive, et alors Hagen aurait été payé de ses services. »

Ne trouvant que son bouclier, il le lance à son assassin et le renverse, puis il meurt: alors on apporte à Chrimhilde son cadavre sanglant.

On cherche à lui cacher les auteurs du meurtre, mais elle les devine sur-le-champ par un instinct de douleur. Le vieux père de Sigfrid, *Sigemond,* veut attaquer la Bourgogne. « Nous ne sommes pas les plus forts, lui dit-elle, attendons. » Après lui avoir ravi son mari, ses frères et Hagen lui ravirent encore le *trésor des Niebelungs* qu'il lui avait laissé: on le précipita dans le Rhin. Dépouillée de tout, Chrimhilde « supporta beaucoup de maux durant treize années, sans pouvoir oublier la mort du brave ; » enfin vint l'heure de le venger.

Attila, roi des Huns (qui s'appelle ici Etzel), ayant perdu sa femme Herka, envoie demander en mariage la veuve de Sigfrid, dont la renommée de beauté est venue jusqu'à lui; ses

messagers la trouvent encore noyée dans les larmes; elle refuse d'abord d'épouser ce païen; mais enfin, contrainte par ses frères, elle cède et part pour le pays des Huns. Ils arrivent à la cour d'Attila, où étaient toutes sortes de peuples et un grand nombre de héros.

Au bout de treize autres années, la pensée de venger Sigfrid, qui ne quittait Chrimhilde ni jour ni nuit, lui fait demander à Attila d'engager ses frères à venir la voir. Attila y consent, elle a soin de comprendre dans l'invitation le terrible Hagen, son ennemi le plus abhorré. Des ménestrels viennent de la part d'Attila au pays du prince bourguignon, et les engagent en son nom à le visiter en Hongrie, au solstice prochain : ils hésitent. Hagen leur dit de se défier de Chrimhilde. Enfin ils partent avec une nombreuse suite de guerriers. Avant leur départ et pendant leur voyage, des prédictions fatales leur annoncent qu'ils ne reviendront pas du pays des Huns. Un sombre pressentiment les gagne, mais ne les détourne pas; et Hagen brise, avec un farouche héroïsme, la barque dans laquelle ils ont passé le Rhin, parce qu'il sait qu'elle ne leur servira pas pour le retour.

Arrivés chez Attila, ils y trouvent Dietrich de Berne (Théodorik de Vérone), qui les avertit que Chrimhilde pleure encore Sigfrid. Hagen répond :

« Qu'elle pleure autant qu'elle voudra, il est couché depuis maintes années frappé à mort. Qu'elle aime maintenant le roi des Huns, Sigfrid ne reviendra pas; il est enterré depuis long-temps. » Chrimhilde pense à sa vengeance : elle se prosterne aux pieds des guerriers d'Attila pour leur demander la mort d'Hagen. Cependant les *Niebelungs,* comme on appelle dans cette partie du poëme les princes bourguignons, se sont assis à un festin magnifique. La nuit vient : Hagen et son ami le ménestrel Volker font la garde et empêchent les meurtriers envoyés par Chrimhilde de pénétrer dans la salle où les princes sont couchés. Le lendemain, après la messe, un grand tournoi a lieu. Dans le tournoi, un chef hun est percé par la lance d'un Bourguignon; cependant Attila est encore pour le maintien de la paix. Mais bientôt la lutte s'engage : Chrimhilde cherche à armer, contre ses

frères, Théodorik et son vieux compagnon d'armes, Hildebrand : comme ils refusent, elle s'adresse à Bléda, frère d'Attila ; celui-ci va chercher querelle aux Bourguignons et il est tué. Les guerriers huns s'avancent pour venger Bléda. Le Bourguignon qui l'a frappé est frère d'Hagen, il supporte quelque temps seul l'assaut des Huns, qui lancent tant de traits dans son bouclier, qu'il ne peut plus en supporter le poids. Cependant il combat toujours. Hagen arrive enfin à son aide, et la mêlée s'engage alors d'une manière terrible; le féroce Hagen tue le jeune enfant d'Attila et jette sa tête dans le sein de sa mère. Les Bourguignons se retranchent dans une salle hors de laquelle ils lancent les corps de leurs ennemis, et sept mille morts roulent le long des marches de l'escalier jusqu'au milieu des Huns qui les reçoivent avec de grands cris. Vingt mille se présentent pour remplacer leurs frères; les Bourguignons combattent encore, ils combattirent ainsi tout un long jour d'été. La nuit vient : épuisés de fatigue, ils demandent la paix et à racheter le dommage qu'ils ont fait. Les Huns sont prêts à y consentir, mais Chrimhilde les en empêche : « Ne les laissez pas sortir de cette salle, dit-elle, qu'ils y périssent tous. » Son plus jeune frère, Giselher, lui demande grâce : « Très belle sœur, dit-il, je me doutais bien peu que tu m'avais envoyé inviter au bord du Rhin pour me faire venir dans ce pays au sein de tant de maux. Qu'ai-je fait aux Huns pour mériter la mort? — Je ne puis vous faire grâce, répondit-elle, on ne me l'a point faite. Hagen m'a causé une trop profonde peine. Pour cela, il n'y a point de rançon tant que je vivrai ; il faut que vous payiez tous pour lui. » Cependant elle ajoute : « Voulez-vous me donner Hagen seul en otage, et je vous laisserai vivre, car vous êtes mes frères, nous sommes les enfans de la même mère... » Les guerriers refusent, et Chrimhilde dit aux siens : « Que pas un ne sorte d'ici, qu'on mette le feu aux quatre coins de la salle ; ainsi seront vengées toutes mes douleurs. » On lui obéit, et on pousse dans la salle, à coups de traits et de glaive, ceux qui étaient encore à l'extérieur. Un des guerriers était tourmenté par la soif, Hagen lui cria : Si tu as soif, bois du sang. « Alors le brave s'en fut là où il trouva des morts. Il s'agenouilla

près d'une blessure, il leva sa visière, il détacha son casque. Là il commença à boire le sang, qui ruisselait: quoiqu'il n'y fût pas accoutumé, cela lui sembla grandement bon. »

Cependant le feu pleut sur leurs têtes : ils le reçoivent sur leurs boucliers. Hagen leur crie d'éteindre les tisons sous leurs pieds, dans le sang.

Ils passèrent ainsi la nuit. Le lendemain six cents vivaient encore.

Pour ranimer le courage des Huns, Chrimhilde remplit d'or leurs boucliers : elle force à combattre contre ses frères le bon margrave Rüdiger, qui les avait accueillis à la frontière, et qui avait fiancé sa fille au plus jeune d'entre eux. Attila se joint à elle. Rüdiger répond : « Seigneur roi, reprenez tout ce que vous m'avez donné, terres et châteaux..... mais comment voulez-vous que je fasse? Je les ai reçus dans ma maison; je leur ai offert à boire et à manger, et je leur ai donné un don : comment pourrais-je travailler à leur perte? » Cependant Chrimhilde le supplie encore. Alors il dit : « La vie de Rüdiger paiera aujourd'hui l'amour que vous et mon seigneur m'avez montré. » Puis il va aux assiégés. « Braves Niebelungs, leur dit-il, défendez-vous mieux que jamais.—Je devais vous servir et je viens vous combattre. »

« Plût à Dieu, ajouta-t-il que vous fussiez encore sur les bords du Rhin, et que je fusse mort! »

Ses adversaires sont consternés et touchés de ce langage. L'un d'eux, Gernot, lui dit : « Et maintenant que Dieu vous récompense, seigneur Rüdiger, pour les riches dons que vous nous avez faits. Si je dois être funeste à un si noble courage, j'aurai regret à votre mort. Je porte ici l'arme que vous m'avez donnée, bon héros; elle ne m'a jamais manqué dans tout le péril. Maint chevalier est tombé sous son tranchant; elle est franche et sûre : jamais guerrier ne fit un plus riche don.

« Et si vous ne voulez pas renoncer à votre dessein, si vous voulez venir à nous, et me tuer les amis qui sont ici près de moi, si alors, avec votre propre glaive, je vous ôte la vie, j'en serai fâché pour vous, Rüdiger, et pour votre noble épouse. »

Puis le plus jeune des frères, celui qu'il a fiancé avec sa fille, lui demande s'il veut la rendre si tôt veuve.

« Que Dieu ait pitié de nous, dit le brave homme, » et ils levèrent leurs boucliers pour combattre; cependant Hagen adresse encore un mot à Rüdiger.

« Je suis dans un grand souci. Le bouclier que dame Gotelinde m'avait donné, les Huns l'ont haché à mon bras. Plût au dieu du ciel que j'en eusse un aussi bon que celui que tu portes, Rüdiger; je ne demanderais pas d'autre armure.

—Je te donnerais volontiers mon bouclier, si j'osais le faire devant Chrimhilde: mais n'importe! prend-le, Hagen, et porte-le. Puisses-tu le porter jusqu'au pays des Bourguignons! »

Alors tous sont émus, de chaudes larmes tombent des yeux de ces guerriers farouches. Tous pleurent de ce qu'on ne peut éviter cette nécessité terrible; puis le combat commence, et Rüdiger meurt percé de son propre glaive par Gernot, qui meurt ainsi que lui.

La mort de Rüdiger produit une consternation générale. Les guerriers de Théodoric, tous ces héros qui, dans la tradition allemande, l'entourent comme les douze pairs entouraient Charlemagne, en cherchant à arracher le corps de Rüdiger aux Niebelungs, en viennent aux mains avec eux, et alors commence un carnage, auprès duquel ce qui a précédé n'est rien; alors presque tous les grands noms du cycle germanique sont en présence. Ces héros d'une force et d'une vaillance gigantesques se heurtent dans une épouvantable mêlée. Les guerriers marchent dans le sang, et le sang rejaillit au-dessus de leur tête. Enfin il ne reste plus du côté de Théodoric que le vieil Hildebrand, et de celui des Niebelungs que Hagen et Gunther.

Théodoric leur offre de se rendre à lui : ils refusent avec colère. Alors il combat contre chacun d'eux l'un après l'autre, se rend maître d'eux et les remet à Chrimhilde, en lui recommandant de les épargner. Elle le promet : puis, faisant venir Hagen, elle lui demande où on a caché le trésor de Sigfrid. « J'ai juré, dit-il, de ne le révéler à personne.

« Il faut en finir, » dit la noble dame. Et elle ordonna de

tuer son frère. On lui coupa la tête. Elle l'apporta par les cheveux devant Hagen.

Hagen lui dit: « Le noble roi des Bourguignons est mort. Maintenant nul autre que *Dieu et moi ne sait où est le trésor, et toi, diablesse, tu ne le sauras jamais.* »

Elle dit: « Vous m'avez gardé injustement mon or; mais j'aurai au moins l'épée de Sigfrid, celle que portait mon bien-aimé, quand je le vis pour la dernière fois.

Elle la tira du fourreau: il ne pouvait s'y opposer. Elle se prépara à lui ravir la vie ; elle lui coupa la tête avec le glaive. Le roi Attila le vit et en fut très affligé. »

Alors le vieil Hildebrand, indigné de voir périr un tel guerrier de la main d'une femme, la frappe elle-même à mort. C'est le dernier incident de ce grand drame, qui se termine en nous montrant tous les guerriers couchés morts, Chrimhilde hachée en morceau, et les deux héros Théodoric et Attila, restés presque seuls, qui pleurent les amis et les parens qu'ils ont perdus.

III. COMPARAISON.

Dans la fable des Niebelungs, il est impossible de ne pas trouver une autre version de la fable contenue dans quelques chants de l'Edda. Comme Sigfrid, Sigurd avait conquis un trésor et tué un dragon. Tous deux font amitié avec une famille de princes nommés Nifflungs dans l'Edda, et auxquels on donne en Allemagne le nom identique de Niebelungs. L'aîné qui s'appelle Gunar en Scandinavie, s'appelle Gunther en Bourgogne. Hogni, frère de Gunar, y est représenté par le guerrier Hagen. Des deux côtés se trouve le personnage de Brunhilde, même nom, même rôle, même caractère. C'est également une vierge merveilleuse et guerrière; c'est de même le héros qui la subjugue et la livre à son ami; c'est de même elle qui cause sa mort; enfin, c'est de même un roi des Huns qui s'appelle Atli ou Etzel, et qui est certainement Attila, qui épouse sa veuve.

Jusqu'ici la marche de l'action est exactement pareille. A partir de ce point, la même série d'évènemens continue, mais avec quelque différences importantes entre l'une et l'autre version.

DIFFÉRENS NOMS TRANSPOSÉS.

D'abord, selon l'Edda, la veuve de Sigurd s'appelle Gudruna; dans les Niebelungs, ce nom est remplacé par celui de Chrimhilde. Il y avait bien une Chrimhilde dans la tradition scandinave, mais c'était une magicienne, mère et non sœur des Nifflungs. Cette confusion des deux noms pris l'un pour l'autre, de deux personnages qui se conservent dans la tradition en changeant de rôle, est un fait qui se présente fréquemment dans l'histoire des traditions. Les peuples font ce qu'on fait tous les jours quand on se souvient imparfaitement d'un récit: on suit à-peu-près l'ordre des évènemens, mais l'on confond les noms.

2° ÉVÈNEMENS DÉPLACÉS.

Ce ne sont pas les noms seuls qui se déplacent ainsi dans le souvenir et se transportent d'un personnage à un autre personnage. Pareille chose arrive pour les évènemens: on prête à l'un ce qui est arrivé à l'autre; et par là le même fond de récit, en passant de bouche en bouche, devient une histoire toute différente.

Ainsi, pour ce qui nous occupe, dans l'Edda, c'est Attila qui fait périr les meurtriers de Sigurd. Leur sœur desire les sauver, et c'est leur mort qu'elle venge sur Attila. Dans les Niebelungs, au contraire, Attila ne veut aucun mal aux princes bourguignons. C'est leur sœur qui, furieuse de ce qu'ils lui ont ravi son époux et l'héritage de son époux, conspire leur ruine avec une perfidie profonde, et l'exécute avec une inflexible cruauté.

Voilà assez de ressemblance pour établir que ces deux fables ont un rapport certain d'origine, et assez de différence pour faire juger impossible que l'une soit un calque de l'autre.

Maintenant étudions la légende qui sert de base commune à ces deux versions; nous reviendrons plus tard sur leurs différences.

DEUX PARTIES DANS LA LÉGENDE.

Il faut distinguer dans cette légende deux parties, l'une contenant l'histoire du trésor, du dragon, de Brunhilde, de tout ce qui arrive jusqu'à la mort de Sigurd ; la seconde comprenant tout ce qui suit cette mort, la punition de ses auteurs, et ce qui se passe dans le camp d'Attila.

Ces deux parties sont de nature et d'époque diverses.

PREMIÈRE PARTIE MYTHOLOGIQUE.

Le fond de l'histoire de ce personnage, qui dans le nord s'appelle Sigurd, et qui en Allemagne a pris le nom de Sigfrid, est un mythe dont le sujet est celui-ci : un héros triomphant d'un dragon gardien d'un trésor. Ce mythe n'était probablement pas plus originaire de la Scandinavie que l'ensemble de la religion à laquelle il se rattachait. Il est vraisemblable que, comme elle, il venait de l'Orient. Les critiques danois les plus habiles y ont vu une manière symbolique d'exprimer ce fait si frappant pour des peuples pleins d'imagination et d'avidité : l'or que roulent certaines rivières de l'Europe et de l'Asie.

Une autre explication plus haute de ce mythe consiste à admettre que l'histoire du héros Sigurd ait été primitivement celle du dieu Odin lui-même, dont Sigurd, que son origine rattache à lui, serait une manifestation, une sorte d'incarnation (1), repro-

(1) Odin était père de la race des Volsungs dont le plus célèbre est Sigurd.

duisant dans sa vie héroïque la destinée divine, à la manière des héros Crichna et Rama, incarnations de Vichnu. Dans ce point de vue, une idée primitivement mythologique eût été, par l'effet du temps et le cours naturel des choses, rabaissée à un évènement humain. Le nom de Sigurd (destinée de la victoire) ressemble à plusieurs noms d'Odin, le père de la victoire, le victorieux, etc., et celui des Nifflungs, ennemis et meurtriers de Sigurd contient la racine *nifl*, brouillard, ténèbres, qui, dans la mythologie scandinave, sert à dénommer le monde des mauvaises puissances (1) en guerre avec le bon principe.

Quoi qu'il en soit, cette guerre du bon et du mauvais principe et le triomphe momentané de celui-ci sont exprimés symboliquement dans le mythe héroïque qui nous occupe comme dans le cycle de la destinée des dieux, dans la mort de Sigurd comme dans celle d'Odin ou de Balder.

Ce mythe, qui a ses analogues dans plusieurs religions antiques, est, ce me semble, la partie fondamentale et primordiale de la tradition.

DEUXIÈME PARTIE HISTORIQUE.

Sur cet ancien fond mythologique, probablement d'origine orientale, sont venues s'implanter des traditions d'une origine toute différente.

L'époque de l'invasion des barbares, cette époque terrible de dévastations et de renouvellement, avait laissé de frappans souvenirs chez les peuples de cette famille germanique à laquelle appartenaient les Scandinaves. Parmi ces souvenirs, nul n'était plus grand que celui d'Attila. Ce nom, resté dans la mémoire des peuples l'égal des noms merveilleux des héros de l'ancienne mythologie, ne tarda pas à se confondre avec eux; car la tradition rapproche toutes ses célébrités et ne tient pas plus compte des distances de temps que de celles de lieu. Attila, devenu dans la

(1) Nifflheim, demeure des ténèbres.

poésie un personnage presque idéal, vint figurer naturellement à côté du héros par excellence, de l'ancien Sigurd (1) : il fallut peu de chose pour lier ces deux traditions. Une confusion de noms suffit. Brunhilde avait pour frère un Atli, nom indigène en Scandinavie, et qui figure dans une autre partie de l'Edda; la ressemblance de ce nom avec celui d'Attila put suggérer l'idée de faire de Brunhilde la sœur du roi des Huns, et ainsi, tout ce qui concernait celui-ci se trouva rattaché à la légende de Sigurd; l'histoire, devenue fabuleuse, s'enta de la sorte sur l'antique mythologie, mais non de manière à ce qu'on ne s'aperçût pas de l'hétérogénéité primitive des deux parties.

Ainsi se forme, par l'alliance de deux élémens originairement distincts, la légende qui fut le patrimoine commun des races germaniques et dont nous avons présenté les deux versions les plus célèbres : la version scandinave dans l'Edda, et la version allemande dans les Niebelungs. Comparons les deux versions.

VERSION SCANDINAVE.

Si l'on compare les chants héroïques de l'Edda aux Niebelungs, on est frappé de la différence de caractère qu'offrent les deux monumens, là même où la suite des évènemens présente le plus de ressemblance. L'Edda est purement païenne. Les mœurs qu'elle peint sont les anciennes mœurs du Nord et à demi celles de l'Orient. Les sentimens de l'époque barbare s'y produisent dans toute leur rudesse et souvent dans toute leur atrocité, brusques, emportés, profonds.

VERSION ALLEMANDE.

Dans les Niebelungs, il y a un vernis de christianisme et de chevalerie sur ce fond sauvage. Çà et là percent bien des traits

(1) Il en fut de même à plusieurs degrés de Theodorik, d'Ermaurik et d'Odoacre.

assez nombreux de l'antique barbarie, mais c'est à travers des idées, des sentimens, des peintures plus modernes. C'est le caractère original et le mérite particulier des Niebelungs, de peindre naïvement ce mélange de paganisme et de christianisme qui a subsisté si long-temps dans les mœurs et les croyances des hommes du Nord. Dans les Niebelungs, la scène est au moyen-âge; mais on aperçoit souvent le grand corps du barbare sous l'armure du chevalier.

Dans l'Edda, Brunhilde se fait brûler avec Sigurd, presque comme une veuve indienne, et fait brûler avec elle ses esclaves, comme on enterrait avec lui ceux d'un roi barbare ou d'un despote d'Orient. Odin intervient pour protéger et conseiller la race. Sigurd entend le langage des oiseaux dès que le sang du dragon a touché à ses lèvres, d'après une croyance très ancienne et fondée probablement sur l'idée orientale de la science du serpent. Dans les Niebelungs, on va à la messe; il y a des tournois de chevalerie, de la galanterie à côté de ces guerriers qui boivent le sang des blessés, et de cette Chrimhilde qui porte par les cheveux la tête de son frère et coupe de sa propre main celle de son ennemi.

SORT DES DEUX PARTIES DE LA LÉGENDE.—PARTIE MYTHOLOGIQUE.

Si nous examinons le sort qu'ont subi dans la version allemande les deux parties de la légende, nous remarquerons que la première, et surtout le commencement de la première, est peu développée dans les Niebelungs. Le combat de Sigurd et du dragon est relégué dans l'avant-scène. Tout ce qui tient à ce point, qui était primitivement le fond même de la légende, est obscur et confus. L'aventure des trois personnages mythologiques, qui ouvre l'*Edda* et contient le principe de tout ce qui suit, a été complètement laissée de côté. Le nom même de Niebelungs, ce nom si expressif dans le Nord, où, comme nous l'avons vu, il se rattachait à tout l'ensemble des idées mythologiques, conservé

sans but en Allemagne, ne s'y rattache plus à rien. Tantôt ce sont les merveilleux habitans d'un pays inconnu, d'où Sigfrid a rapporté son trésor et son chaperon; tantôt les Niebelungs sont les princes bourguignons meurtriers de Sigurd, et leurs chevaliers. Ce double emploi n'atteste-t-il pas une réminiscence vague de ce fait, que les Nifflungs étaient les ennemis de Sigurd, et, en même temps, l'oubli de ce qu'étaient les Nifflungs et Sigurd?

On trouve çà et là dans cette partie de la tradition allemande quelques traits qui la rattachent à la Scandinavie. Ainsi Brunhilde est en Islande, au-delà de la mer. Le pays merveilleux des Niebelungs est une fois indiqué en Norwège (1). La rareté même de ces traits isolés, qui ne semblent pas tenir au reste du récit, ou sont en contradiction avec lui, montre que l'histoire de Sigurd est venue au bord du Rhin d'ailleurs: ce sont des traces de contact avec les traditions scandinaves, que les peuples allemands ont oublié d'effacer.

Là où quelques faits ou quelques personnages merveilleux, appartenant à cette première partie, ont subsisté dans les Niebelungs, ils se sont dénaturés complètement et ont perdu tout leur caractère. Ainsi la Valkyrie, frappée par Odin pour lui avoir ravi un guerrier, endormie d'un mystérieux sommeil dans un palais qu'entoure une flamme divine, est devenue une simple guerrière, dont la conquête est une véritable aventure de chevalerie. Au lieu du changement de forme des deux héros, qui reportait aux antiques idées de la métempsycose, le chapeau magique, merveilleux subalterne et récent, et enfin des scènes naïves sans doute, mais comiques et quelquefois grotesques, résultant de ce merveilleux, voilà ce qu'on trouve dans la première partie des Niebelungs, voilà ce qu'on ne trouve pas dans l'*Edda*. C'est en dire assez pour cette première partie, dans laquelle des deux versions la donnée commune et primitive a été le moins altérée.

(1) Nieb., v. 2971, ed. Hagen, 1824.

PARTIE HISTORIQUE.

Pour la seconde partie, on devrait s'attendre à y rencontrer la tradition d'Attila, mieux reproduite dans les Niebelungs que dans l'Edda; car le *fléau de Dieu* a traversé l'Allemagne, et n'a jamais mis le pied en Scandinavie. Cependant il n'en est pas toujours ainsi; et si, dans les Niebelungs, la résidence d'Attila en Hongrie, et la route qui y mène, sont plus exactement définies; si les noms de son frère Bleda et de sa femme Herka sont conservés, dans l'ensemble du récit de l'*Edda,* la réalité historique semble moins dénaturée. Attila y meurt, dans son lit, de la main d'une femme, comme le voulait une tradition que les historiens latins nous ont transmise (1). Ainsi, dans la version scandinave, le fait a un peu plus de vérité; malgré l'éloignement des lieux, par cela seul qu'elle est plus ancienne, et qu'elle a été recueillie et remaniée par des mains moins modernes que celles des poètes qui nous ont donné cette refonte, qu'on appelle les Niebelungs.

En Scandinavie et en Allemagne, Attila a perdu dans la légende sa physionomie historique; il en a été de même pour Charlemagne dans les poèmes chevaleresques du moyen-âge. Telle est la marche des traditions poétiques, des cycles qui se forment autour d'un grand nom. Ce nom reste toujours au centre du cycle, mais à mesure qu'on avance, l'histoire du personnage qui le porte, s'oublie; on cesse de s'intéresser à une grandeur passée qui ne se lie plus aux évènemens, aux intérêts du temps présent. D'autres héros moins célèbres dans le monde, mais plus importans pour le pays et pour l'époque, attirent à eux l'attention et finissent par occuper, pour ainsi dire, tout le premier plan de la légende. Cependant la figure du vieux héros se retire toujours de plus en plus vers le fond de la scène, ses contours

(1) *Marcellinus comes Ed. Sirmond,* p. 524 : *noctu mulieris manu cultroque confoditur.*



vont peu-à-peu s'effaçant dans le vague. Ce personnage, devenu étranger à l'action et aux évènemens qui continuent à se mouvoir autour de lui, touche au ridicule: c'est ce qui est arrivé pour Charlemagne, pour le roi Arthur, c'est ce qui est presque arrivé pour Attila, surtout dans les *Niebelungs*, où, les bras croisés pendant l'épouvantable catastrophe, il ne prend part à rien, ne tente de rien empêcher, laisse sa femme commettre des atrocités sur les Bourguignons, auxquels il veut du bien, et la laisse ensuite massa crer avec un égal flegme. Un bon homme, voilà ce qu'avec le temps, l'imagination populaire avait fait du terrible Attila.

La grande catastrophe qui termine les *Niebelungs* était-elle un souvenir de la fameuse bataille des champs catalanniques, où combattirent des représentans de presque toutes les populations barbares, ou de celle que se livrèrent, après la mort d'Attila, ses fils et les peuples qu'il avait rassemblés sous ses drapeaux, ou bien de ces deux batailles à-la-fois? On ne sait, mais enfin à ce nom d'Attila se rattachait la pensée d'une immense extermination, à ce nom se rattachait aussi l'idée d'un vaste empire et d'une grande quantité de chefs de diverses nations germaniques sous les ordres du grand chef barbare; par là, on était conduit à placer autour de lui tous les noms célèbres dans les traditions germaniques, quels qu'ils fussent: ainsi on faisait Théodoric son lieutenant, parce que des Goths et un autre Théodoric servaient dans son camp.

Le plus curieux des anachronismes des *Niebelungs* est d'avoir mis en relation avec Attila le margrave Rüdiger, mort dans le neuvième siècle en combattant les Hongrois, qu'on appelait aussi les Huns, et pour comble de confusion, on y voit figurer l'évêque Pellègrin, mêlé à tous ces personnages héroïques plus anciens, uniquement pour avoir rédigé en latin au onzième siècle la tradition qui a servi de base aux *Niebelungs*. L'épisode consacré à Rüdiger est plein d'un intérêt touchant et de sentimens chevaleresques, qui seuls démontreraient qu'il est d'un autre temps que le sanglant tableau dans lequel il est encadré.

DIFFÉRENCE DES DEUX POÉSIES.

Si nous passons de l'histoire comparée des deux versions de la légende à l'examen de leur mérite poétique, la supériorité de pathétique me paraît du côté de l'Edda. Les *Niebelungs* ne savent rien de cette passion et de cette mort de Brunhilde qui ébranlent si fortement, la douleur de Chrimhilde est faible à côté de celle de Gudruna. D'autre part, dans les amours de Chrimhilde et de Sigfrid, se peignent fidèlement la douceur et la tendresse d'âme des Allemands. Dans le récit de leur première entrevue, par exemple, il y a une innocence naïve, je dirai presque une gaucherie touchante, qui contraste singulièrement avec les horreurs qui suivent.

Les *Niebelungs* offrent, dans une foule de détails de mœurs, un charme paisible, une grâce domestique; et, quant à la première partie, du moins on peut dire qu'elle ressemble aux chants de l'Edda, où il y a plus de mouvement, plus de force, comme l'*Odyssée* ressemble à l'*Iliade*.

Ainsi s'est formée cette légende épique, ainsi elle s'est diversifiée dans les deux principaux monumens qui la contiennent. Son histoire ne s'arrête pas là; elle a subi bien d'autres modifications, elle a laissé bien d'autres traces; mais, comme je l'ai dit en commençant, ce n'est pas ici qu'on peut tenter d'épuiser cette histoire. D'ailleurs elle est liée à deux histoires plus générales dont elle fait partie : celle du cycle scandinave et celle du cycle allemand pris dans leur totalité, et qui, tous deux, embrassent beaucoup d'autres choses que le meurtre et la vengeance tirée du meurtre de Sigurd, les deux faits auxquels je me suis borné. Cette notice, malgré sa brièveté, n'aura pas été peut-être entièrement inutile, si elle a donné une idée un peu précise du rapport de l'Edda et des Niebelungs, et fourni un spécimen de l'ordre de faits le plus curieux que présente l'histoire de la poésie, des assimilations et des transformations que subissent partout les épopées primitives.

J.-J. AMPÈRE.

REVUE

SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

DE L'ITALIE.

—

TOSCANE.—MODENE.—PARME.

TROISIÈME ARTICLE. (1)

Après avoir exposé l'état des sciences et des lettres en Piémont et en Lombardie, nous allons nous occuper des petits états compris entre le Pô et le Tibre. Nous commencerons par la Toscane, qui jouit d'une suprématie littéraire reconnue sur les pays qui l'environnent. Dans les siècles où les lettres et les arts brillèrent d'un si vif éclat en Italie, on vit surgir les talens de tous les points de la péninsule; mais aucune partie du sol italien n'a été aussi fertile en grands noms que la Toscane, qui peut compter presque autant d'hommes célèbres qu'elle a de villages.

(1) Voyez les livraisons du 15 mars et du 15 juin.

Lorsque, au treizième siècle, l'Europe commençait à peine à sortir des ténèbres du moyen-âge, Léonard Fibonacci, Pisan, non seulement rendit populaires en Europe les chiffres indiens, que Gerbert et d'autres savans avaient déjà été apprendre des Arabes d'Espagne (sans qu'ils fussent cependant devenus d'un usage familier), mais aussi fut le premier qui introduisit parmi les chrétiens l'algèbre orientale, à laquelle il ajouta des découvertes importantes sur les séries et sur d'autres sujets difficiles. Si on examine les deux ouvrages de Léonard, qui gisent encore inédits dans la poussière des bibliothèques (sa *Géométrie* et son livre de l'*Abbaco*), on est frappé de la force d'esprit qui lui fit (seul entre tous) mépriser l'astrologie et les vaines sciences de ses maîtres mahométans, qui ont conservé long-temps après lui une si grande influence en Europe, pour ne s'occuper que de la science abstraite de l'étendue et des rapports algébriques des quantités. Pendant que Fibonacci ouvrait les portes à la science, Niccolo de Pise et Cimabuë hâtaient la renaissance des arts, et laissaient à Florence, à Pise, à Assise, à Bologne, de beaux modèles aux artistes futurs.

Vers la fin du douzième siècle, une nouvelle littérature s'était formée à l'extrémité de l'Italie. Ciullo d'Alcamo, Sicilien, qui paraît avoir vécu du temps de Saladin, est le premier poète italien dont les ouvrages soient parvenus jusqu'à nous. C'est une question qui a été discutée longuement, et qui ne nous paraît pas encore résolue, que celle de savoir si la langue italienne moderne prit une forme certaine d'abord en Sicile, ou bien si Ciullo, Jacopo da Lentino, Ruggerone da Palermo et les autres anciens poètes siciliens écrivaient dans la langue plus polie que parlait le peuple toscan. Quoi qu'il en soit, toujours est-il vrai que la poésie italienne se développa rapidement à la cour de Naples, que de fréquens rapports avec les Grecs et les Arabes avaient rendue peut-être la plus brillante et la plus polie des cours de la chrétienté. Les princes de la maison de Souabe cultivèrent avec succès la nouvelle poésie, et on doit probablement à cette circonstance la conservation des premiers monumens de la poésie italo-sicilienne, tandis que les plus anciennes poésies des au-

teurs toscans paraissent avoir été détruites. Cependant bientôt après, Cino de Pistoja, Guittone d'Arezzo et Brunet Latin, auteur du *Trésor* et maître de Dante, tous les trois Toscans, se distinguèrent parmi les poètes de leur temps; mais ils durent disparaître devant le géant de la poésie moderne, Dante, dont la gloire vivra autant que le nom italien. Après cet homme extraordinaire, on marche en Toscane de prodige en prodige. Pétrarque, Bocace et d'autres illustres écrivains fixent la langue italienne. Le génie se montre sous toutes les formes et revêt les plus brillantes couleurs. Toutes les classes de la société prennent part au mouvement des esprits. Tantôt c'est un pâtre des environs de Florence qui s'amuse à dessiner des brebis sur des pierres, et qui se trouve tout-à-coup transformé en ce fameux Giotto, dont la renommée remplit l'Italie; tantôt c'est un homme obscur, qui, regardant la cathédrale de Florence, qu'Arnolfo avait laissée inachevée, se dit à lui-même : « Il faut que j'achève cette coupole. » Peu de temps après, il va à Rome avec un de ses amis, y reste plusieurs années, vivant du travail de ses mains, et dessinant les monumens antiques. Enfin tous les deux rentrent dans leur patrie : c'étaient Brunellesco et Donatello, le premier architecte et le premier sculpteur de leur siècle.

Le quatorzième siècle fut pour Florence celui de l'énergie, des progrès, de l'originalité. Le quinzième fut celui de l'érudition. Après que les Italiens eurent développé la mâle énergie d'un peuple sortant de la barbarie, ils se reportèrent vers l'étude des anciens. La langue italienne, si pure, si incisive, fut négligée. Les érudits du quinzième siècle crurent qu'une langue, qui avait suffi au génie de Dante, était trop bornée pour eux, et ils écrivirent en latin. Lorsque les victoires des Mahométans chassèrent en Italie les débris de la civilisation hellénique, Florence profita du séjour de Lascaris, de Chalcondyle, et d'autres illustres proscrits. L'Académie platonique, trop vantée peut-être, concourut à répandre la connaissance de la langue grecque. On admire encore les belles éditions d'Homère et d'autres poètes grecs publiés pour la première fois à Florence. A la tête des érudits de cette époque brille le Politien,

qui fut en même temps le poète le plus distingué de son siècle. Si la mort ne l'eût moissonné à la fleur de l'âge, peut-être n'eût-il pas laissé à l'Arioste et au Tasse la palme de l'épopée italienne. Enfin ce n'est pas une petite gloire pour Florence que le Colomb cherchât auprès de Toscanella des conseils pour la route à suivre dans la découverte du Nouveau-Monde, qui devait recevoir le nom d'un autre Florentin, Améric Vespuce. Mais l'homme le plus extraordinaire que la Toscane ait produit au quinzième siècle, c'est Léonard de Vinci, peintre qui précéda Michel-Ange et Raphaël, et qui ne fut point surpassé; grand sculpteur, grand architecte, lui qui aidait Luca Paciolo dans ses recherches algébriques, lui qui précédait Galilée dans les observations sur la chute des graves, Porta dans la construction de la chambre obscure, et Castelli dans la découverte des lois du mouvement des fluides; lui qui expliquait la lumière cendrée de la lune avant Moestlin, et qui enseignait la méthode expérimentale deux siècles avant Bacon; poète, guerrier, géologue, physicien, chimiste, le plus fort et le plus beau de ses contemporains, homme extraordinaire enfin qui, dans sa jeunesse, sortit d'un petit village près de Florence, comme une espèce de musicien ambulant, pour aller mourir à Amboise, dans les bras de François Ier.

Au seizième siècle, la littérature italienne se releva forte des secours qu'elle avait puisés dans l'étude de l'antiquité. La langue nationale revint en honneur, et Florence brilla d'un nouvel éclat. La tête la plus puissante de cette époque est Nicolas Machiavel, historien et politique profond qu'on a tant calomnié et qu'on a si peu lu. Partisan d'abord de la démocratie, après avoir vainement lutté pour la soutenir, après avoir eu les membres disloqués par la torture, il vit que la démocratie était usée, et qu'il fallait chercher dans un nouveau principe le salut de l'Italie. — Lorsqu'à la chute de l'empire romain les provinces furent envahies successivement par les Barbares, l'Italie tomba la dernière. Bélisaire la délivra de la domination des Goths, mais bientôt après, elle se trouva presque entièrement subjuguée par les Longobards. Si l'invasion eût été complète, l'Italie serait tom-

bée sans doute dans une plus grande ignorance; mais, retrempé par l'énergie du conquérant, le peuple vaincu aurait fini par former une masse compacte à l'exemple de la France, de l'Angleterre et des autres contrées de l'Europe. Mais le pape résista; et ne possédant pas de force propre, il appela à son secours les barbares de Charlemagne pour dompter les barbares de Didier. De là datent les malheurs de l'Italie. Délivrée du joug longobard, sans qu'aucune autre puissance s'élevât sur ces débris, n'étant plus que faiblement soumise au régime féodal, l'élément latin reprit le dessus. Il fut facile à un grand nombre de villes de se donner des institutions municipales et de s'ériger en républiques. Ces petits états, jaloux les uns des autres, étaient bien plus difficiles à réunir que les masses féodales étrangères, qui, reconnaissant déjà un chef suzerain, devaient toutes à la longue se concentrer en lui. Cependant l'Italie aussi aurait fini par obéir au plus fort, s'il n'y avait eu ce principe constant de réaction dans le pape, qui appelait toujours l'étranger pour écraser l'Italien prépondérant. Tant que les autres états européens furent eux-mêmes partagés en plusieurs provinces presqu'indépendantes, la nationalité italienne n'eut pas beaucoup à craindre des excursions que faisaient à l'envi les alliés ou les ennemis des papes. Mais lorsque, vers la fin du quinzième siècle, l'abolition des grands fiefs et l'établissement d'une armée permanente eurent rendu la France plus puissante; lorsque la plus grande partie de l'Espagne fut réunie sous un seul sceptre par le mariage de Ferdinand et d'Isabelle, le sort de l'Italie fut bien plus compromis. Quand Machiavel écrivait, la France obéissait à François Ier, l'Espagne et l'empire à Charles-Quint. L'Italie n'était pour ces deux souverains qu'un champ de bataille que la démocratie avait déserté. L'auteur du *Prince* vit la force ascendante de l'élément monarchique, et voulut la faire tourner au profit de l'Italie. Il sentit que le premier devoir d'un Italien était celui de délivrer son pays du joug étranger, n'importe à quel prix et par quels moyens. A cet effet, il prêcha la tyrannie, lui montra tous les moyens et les élémens de succès, et s'adressant à la famille des Médicis, forte alors de l'ap-

pui du pape, il termina le *Prince* par ces mémorables paroles :
« Il faut saisir l'occasion, et montrer à l'Italie, après un si long
« temps, son rédempteur. Je ne saurais exprimer avec quel amour
« il serait reçu par ces provinces qui ont tant souffert des irrup-
« tions étrangères. Qui pourrait dire la soif de vengeance, l'ob-
« stination, la piété, les larmes de ces peuples? Quelle porte se
« fermerait au libérateur de l'Italie? quel peuple lui refuserait
« obéissance? Aurait-il à craindre aucune envie? Y aurait-il un
« Italien qui lui refuserait hommage? Cette domination des Bar-
« bares a révolté tout le monde. Il appartient à votre illustre
« maison de se jeter dans cette entreprise, avec ce zèle et cet
« espoir de succès que donne la sainteté de la cause. Notre pa-
« trie sera ennoblie par votre drapeau, et la prophétie de Pé-
« trarque se réalisera. »

Machiavel appelait un tyran pour délivrer l'Italie. Les tyrans arrivèrent en foule, mais l'Italie attend encore son libérateur.

Dans ce même siècle, Florence fut illustrée par Michel-Ange, qui seul pourrait suffire à la gloire d'une nation. A côté de ces génies du premier ordre, il y eut une foule d'autres hommes qui partout ailleurs se seraient placés au premier rang. Guicciardini, Varchi, Cesalpino, Alamanni, nés dans des temps de liberté, conservèrent leur énergie après la chute de Florence, et tournèrent vers la culture des lettres des efforts qui n'étaient plus utiles à leur patrie. Mais ce qui montre plus que toute autre chose la force du génie florentin, c'est qu'après les règnes d'horrible mémoire d'Alexandre et de Côme de Médicis, il ait pu surgir Galilée, ce grand génie qui se trouve à la tête de toutes les découvertes scientifiques des modernes, Galilée non moins célèbre par ses travaux que par ses malheurs. Son influence créa un peuple d'illustres disciples, et ses recherches furent continuées avec autant de bonheur que de gloire, pendant tout le dix-septième siècle, par Torricelli, Castelli, Redi, et par l'académie del Cimento.

La nature, après avoir produit, dans l'espace de trois siècles, Dante, Léonard, Michel-Ange, Machiavel et Galilée, parut vouloir se reposer. Au dix-huitième siècle, la Toscane n'offrit que

peu d'hommes remarquables; car Magliabechi, Micheli et Salvini appartiennent plutôt au dix-septième siècle qu'au siècle suivant. On doit, cependant, citer Perelli, homme d'un savoir immense et géomètre du premier ordre, mais qui mourut sans laisser presqu'aucun ouvrage; Targioni (d'une famille où la science est héréditaire), qui a écrit plusieurs ouvrages importans sur l'histoire naturelle et sur des matières d'érudition; Soldani, prieur des Camaldules, naturaliste distingué, qui a attaché son nom à la découverte des aérolites. Mais l'homme le plus remarquable que la Toscane ait produit au dix-huitième siècle, c'est Cocchi, médecin célèbre, grand érudit, et le plus élégant écrivain de son temps.

Maintenant la Toscane se trouve dans une position plus favorable au développement des sciences et des lettres, que tous les autres états de l'Italie. Les habitans sont en général intelligens et spirituels; l'instruction élémentaire y est assez répandue. Les journaux et les livres étrangers y arrivent avec facilité. Les établissemens scientifiques y sont nombreux, et des citoyens philanthropes ont pu y introduire, sans trop de difficultés, les méthodes de l'enseignement moderne. On trouve, dans toutes les classes de la société, une politesse et une douceur de caractère qu'on chercherait vainement ailleurs; et si on ajoute à cela que la Toscane est la seule province italienne où la langue nationale soit populaire, on verra qu'il s'y trouve réunis tous les élémens nécessaires à un grand développement intellectuel. Mais cette même facilité de mœurs qui rend les crimes fort rares, et la cruauté presque impossible en Toscane, cet esprit léger et badin qui forme le charme de la société, ne sauraient se plier aux efforts soutenus qui seuls mènent aux grandes choses. Acquérir quelques notions faciles, obtenir une petite place, aimer à moitié une femme, pour s'endormir au sein de la beauté et non pour y puiser un principe d'énergie; aller tous les jours aux *Cascines,* tous les soirs au théâtre de la *Pergola,* passer sa vie dans de médiocres plaisirs, fuir les grandes passions, les travaux sévères, et en général tout ce qui peut donner de la peine, voilà la vie accoutumée des Florentins. La patrie attend

un meilleur avenir de ses jeunes fils. Il leur appartient de sortir de cette mollesse, de briser ces ignobles entraves.

Cependant nous devons signaler les hommes qui, surmontant ces obstacles, cultivent avec succès les lettres et les sciences. — Niccolini, auteur de plusieurs belles tragédies, s'est fait une réputation et une popularité méritées. Il débuta sur la scène tragique par des pièces faites d'après les anciens modèles, et la beauté de ses vers assura leur succès. Mais ses ouvrages ne répondaient pas aux besoins actuels de la société; il le sentit lui-même, et s'élevant à une plus grande hauteur, il écrivit le *Foscarini*. Ce sujet national, dans lequel il peignait avec les couleurs les plus sombres et les plus vives les cruautés ténébreuses de l'aristocratie vénitienne, eut un succès dont on ne connaissait pas d'exemple en Italie. L'enthousiasme gagna toutes les classes, et l'on vit jusqu'à des paysans arriver des environs de Florence, assiéger en foule la porte du théâtre, y passer plusieurs heures, y prendre leurs repas, pour pouvoir entendre Foscarini. Animé par ce succès, Niccolini prépara une nouvelle tragédie qui était en même temps un plaidoyer en faveur de la nation italienne. Les *Vêpres siciliennes*, ce grand acte de vengeance nationale, avaient trouvé de sévères censeurs parmi d'illustres poètes étrangers. Niccolini a montré dans sa pièce que la première condition de la vie d'une nation, c'est de repousser les étrangers, et qu'il n'y a pas de pacte entre l'oppresseur et l'opprimé. Sa tragédie, qui pourrait se rapporter tout aussi bien au dix-neuvième siècle qu'au treizième, qui est et sera de tous les temps et de tous les peuples, fut reçue avec des transports d'enthousiasme. Il appartenait à un M. de La Noue, secrétaire de la légation française à Florence, de réclamer, au nom de Charles X, contre des expressions offensantes pour les Français, que le poète avait mises dans la bouche des Siciliens. Cette démarche, au reste, n'eut d'autres suites que le ridicule, et tomba devant un mot spirituel de M. de Bombelles, ministre d'Autriche à Florence, qui avait dit au diplomate français : « Vous ne voyez donc pas que, si l'adresse de cette lettre est « pour vous, le contenu en est pour moi? »

La première représentation des *Vêpres Siciliennes* fut marquée par un évènement douloureux : la mère de Niccolini, dame fort âgée et aveugle, se fit conduire au théâtre, mais elle ne put résister à l'émotion qu'elle éprouva. Ramenée chez elle mourante, elle expira peu de jours après. Niccolini n'est pas seulement un poète illustre ; il est un des prosateurs les plus distingués de l'Italie. On lui doit un essai historique sur les circonstances qui amenèrent les Vêpres siciliennes, et cet ouvrage lui assure une place distinguée parmi les historiens de son pays. Il prépare depuis long-temps une vie de Michel-Ange. L'auteur du *Jugement dernier* méritait d'être peint par l'auteur de *Procida*.

Niccolini n'est pas le seul poète de la Toscane : Bagnoli, Borghi, Mancini, mériteraient une mention spéciale; mais leurs ouvrages sont trop peu connus hors d'Italie pour que nous puissions essayer d'en donner ici l'analyse.

On s'occupe beaucoup en Toscane de recherches sur l'archéologie et sur l'histoire ancienne de l'Italie. M. Micali est l'auteur d'une *Histoire de l'Italie avant la domination romaine*, que M. Raoul-Rochette a traduite en français. Un juge compétent, M. Michelet, a dit récemment en parlant de Micali : *Il est notre maître à nous tous qui nous occupons d'histoire romaine*. M. Zannoni, secrétaire de l'académie de la Crusca, a publié, en société avec M. Montalvi, une description fort estimée de la galerie de Florence. On lui doit aussi des découvertes intéressantes sur divers points d'antiquaire, où il a fait preuve d'un grand savoir dans les langues anciennes. M. Ciampi, savant helléniste, s'est occupé avec succès de recherches sur l'histoire littéraire de la Toscane. M. Sestini, le Nestor de la numismatique, a publié un grand nombre d'ouvrages sur les médailles anciennes, qui sont connus et estimés dans toute l'Europe. Le chevalier Inghirami s'est dévoué à l'histoire de la Toscane. Ses *monumens étrusques* sont indispensables à tous ceux qui veulent étudier l'histoire ancienne de l'Italie. Les nouvelles découvertes du prince de Canino, les recherches de Niebuhr et d'autres savans, tendent à augmenter chaque jour l'intérêt qui s'attache aux restes de l'antique Etrurie.

L'histoire moderne est moins cultivée en Toscane. Le comte Baldelli, que des recherches biographiques sur les hommes célèbres de Florence avaient fait connaître avantageusement, aurait pu se faire une grande réputation par son ouvrage sur *Marco Polo*, si des considérations particulières ne l'avaient porté à écrire ce livre avec des idées trop surannées. Quelques jeunes savans, parmi lesquels se distinguent MM. Forti et Poggi, commencent cependant à se livrer à des études sérieuses sur l'histoire moderne. Ce dernier a publié un *Essai sur les Livelles*, ouvrage également important pour l'histoire et pour la jurisprudence.

Les sciences physiques et mathématiques, qui brillèrent tant en Toscane au dix-septième siècle, commencent à refleurir. M. Paoli et le comte Fossombroni occupent, depuis longtemps, un rang honorable parmi les géomètres. Le premier, dans ses belles recherches sur le développement des fonctions en séries, a eu la gloire difficile de deviner et de corriger un théorème important, dont Laplace avait donné seulement l'énoncé, et que le géomètre toscan trouva inexact. Le calcul des équations aux différences mêlées doit à M. Paoli des progrès importans. M. Fossombroni, très connu par les beaux travaux hydrauliques qu'il a fait exécuter dans la Valdichiana, a publié de belles recherches analytiques sur le mouvement des animaux. Le père Inghirami, habile astronome, a concouru avec un zèle et une activité extraordinaires à la carte céleste que fait publier l'Académie de Berlin; on lui doit aussi une belle carte de la Toscane, pour laquelle il a déterminé un grand nombre de points astronomiques. *L'Atlas statistique* de M. Zuccagni-Orlandini, et un ouvrage du même genre que publie M. Repetti, contribueront sans doute à faire mieux connaître cette belle partie de l'Italie.

La physique proprement dite recevra une puissante impulsion de l'arrivée à Florence de MM. Nobili et Amici, qui ont quitté récemment le duché de Modène pour aller s'établir en Toscane. M. Nobili, de Reggio, suivit la carrière des armes sous Napoléon, et obtint fort jeune le grade de capitaine d'artillerie et la croix de la légion d'honneur. Rentré dans ses foyers après la chute de l'empereur, il s'occupa de physique, et publia dif-

férens ouvrages sur la partie théorique de la science. Sa *Mécanique de la matière* et son *Traité d'optique* contiennent des vues originales, mais trop hypothétiques. Cependant il sentit bientôt qu'il s'était engagé dans une fausse route : il quitta la région des hypothèses pour descendre à l'observation et à l'expérience. Il s'occupa d'électro-magnétisme et construisit un galvanomètre extrêmement sensible. De concert avec le professeur Baccelli, habile physicien de Modène, il fit une série d'expériences sur le magnétisme développé par rotation, dont la découverte est due à M. Arago. Mais leurs résultats furent contestés par l'illustre physicien français. On doit à M. Nobili plusieurs travaux importans : mais de tous les faits qu'il a observés, le plus connu, et celui dont on a parlé davantage, c'est la coloration des surfaces métalliques par le moyen de couches extrêmement minces qui s'y déposent, lorsqu'on décompose, par l'action de la pile, des solutions de certains sels dans lesquelles ces surfaces sont plongées. Ces phénomènes, qui paraissent avoir beaucoup de rapport avec les couleurs des couches minces observées par Newton, sont très intéressans pour la théorie, et très jolis à voir. Il paraîtrait, d'après quelques observations faites récemment à Paris, que ces couches offrent une espèce de cristallisation : au moins, il y a des observations de polarisation qui semblent l'indiquer. M. Nobili a répété récemment à Florence, avec le chevalier Antinori, les importantes observations de M. Faraday sur le développement de l'électricité par l'action des aimans. M. Arago avait découvert, il y a plusieurs années, que des corps qui, étant en repos, jouissaient d'un magnétisme extrêmement faible, ou qui même n'en avaient pas du tout, développaient des propriétés magnétiques très énergiques, lorsqu'on les mettait en mouvement. On pouvait prévoir dès-lors que le mouvement était une condition nécessaire pour augmenter les effets des aimans, et que s'il était possible de produire par leur influence un développement d'électricité, cet effet devait être rendu plus sensible par le mouvement. Cependant il a fallu plusieurs années pour qu'on fît l'expérience de cette manière. La gloire en est due à M. Faraday, mais MM. No-

bili et Antinori ont répété cette observation avec bonheur, ont montré qu'on obtenait des secousses même dans les grenouilles à l'aide des aimans, ce que M. Faraday n'avait pas observé d'abord, et ont construit un appareil très simple pour obtenir l'étincelle électrique par l'action magnétique.

Tout le monde connaît le microscope de M. Amici. Cet instrument qu'il a perfectionné à plusieurs reprises, et dont le dernier que nous avons vu, et qui était achromatique, grandissait les objets seize millions de fois, a augmenté immensément les moyens de recherches des observateurs, et a rendu un service essentiel aux sciences physiques et naturelles. Cependant, dans ces agrandissemens presque fabuleux, il faut se donner le plus grand soin pour éviter les illusions d'optique, et surtout les phénomènes de distraction. M. Amici croit qu'il est toujours possible de les éviter en illuminant fortement les objets. Cet habile physicien s'est servi de son instrument pour répéter les observations de Corti sur le mouvement du suc de la *chara*. On sait qu'elles ont servi à M. Schultz, de Berlin, pour établir un double système de circulation dans les plantes : mais M. Amici, qui a répété les mêmes observations, croit que le botaniste prussien a été induit en erreur par des mouvemens que la lumière solaire ou des différences de température produisent dans les liquides contenus dans les vaisseaux des plantes qu'il a observées. M. Amici a établi un atelier où l'on construit les instrumens astronomiques les plus parfaits. On lui doit d'excellentes lunettes. Il avait imaginé autrefois un télescope vertical qui avait été approuvé à Milan, mais le changement de gouvernement a empêché que cet instrument ne fût jamais construit. Dans sa machine pour graduer les cercles, M. Amici ne se sert jamais de vis, mais toujours de microscopes. Il croit que le verre est la matière la plus propre pour construire les cercles gradués des instrumens astronomiques, et il se propose de mettre à exécution son idée qui avait reçu l'approbation du célèbre Piazzi. Lorsque nous l'avons vu pour la dernière fois, il voulait construire un cercle gradué en verre de six pieds de diamètre. On doit à M. Amici d'autres instrumens intéressans dont il n'a pas encore

publié la description : nous citerons, entre autres, un horizon artificiel de mercure avec un couvercle de verre, dont la position était déterminée par une petite goutte d'alcool, et un niveau achromatique à mercure, de petite dimension, très utile pour les observations géodésiques. Il a publié, dans les *Mémoires de la Société italienne,* la description d'un télescope formé par un assemblage de prismes. Cependant cet instrument paraît devoir rester un objet de pure curiosité; car, pour obtenir un agrandissement considérable, il faut multiplier tellement le nombre des prismes, qu'on est bientôt arrêté par la diminution de la lumière. Non-seulement M. Amici construit des instrumens astronomiques, mais il s'en sert avec une grande habileté, aidé de son fils, qui, jeune encore, s'est fait connaître par des recherches analytiques; on leur doit la détermination de plus de deux cents étoiles doubles. M. Amici a été appelé récemment à Florence en qualité d'astronome pour remplacer Pons.

M. Antinori, que nous avons déjà nommé, a élevé un monument impérissable aux sciences italiennes, en publiant la collection des œuvres de Volta. Il est maintenant directeur du musée de physique et d'histoire naturelle, et il faut espérer que les puissans moyens de recherches qui se trouvent dans cet établissement seront dirigés par lui vers un but d'utilité publique, et qu'avec le concours d'hommes tels qu'Amici, Gazzeri, Lambruschini, Nobili, Savi, etc., il pourra faire revivre la gloire de l'académie del Cimento.

Florence est le siége d'un tribunal dont l'autorité n'est rien moins que reconnue dans le reste de l'Italie. C'est l'académie de la Crusca. Fondée au seizième siècle par des hommes d'un grand mérite, ni leurs travaux, ni les services qu'ils ont rendus à la langue italienne, n'ont pu faire oublier l'acharnement qu'ils montrèrent contre le Tasse. Au commencement du dix-septième siècle, les académiciens de la Crusca publièrent un vocabulaire qui précéda toutes les publications du même genre chez les autres nations, et qui, nonobstant ses imperfections, peut passer pour un prodige pour l'époque à laquelle il parut. Dans le courant du même siècle, le vocabulaire de la Crusca

s'enrichit des travaux de Redi, de Dati, de Marchetti, de Magalotti, etc., qui, par un caractère particulier des savans de cette époque, cultivaient avec un égal succès les sciences et les lettres. La dernière édition de ce vocabulaire est de 1728; mais, depuis, plus de cent ans se sont écoulés, sans que les attaques violentes que l'académie a essuyées aient pu faire hâter ses travaux.

Les étrangers ne sauraient se rendre raison de l'importance qu'on attache, en Italie, au choix des mots et à l'arrangement des périodes. Ils supposent que des hommes qui peuvent tant s'occuper de paroles, manquent d'idées. Mais les personnes qui pensent ainsi ignorent complètement la nature de la langue italienne. En Italie, l'oreille de l'homme le plus grossier, le moins instruit, est sensible à l'harmonie d'une prose nombreuse et élégante. Les hommes du nord essaient de saisir la mélodie du chant et de la musique italienne; mais pourront-ils jamais sentir l'harmonie de la prose et du langage vulgaire?

Lorsqu'on voit Dante, Machiavel, Galilée, s'occuper de recherches grammaticales, on doit croire que ce n'est pas par défaut d'intelligence qu'ils se sont livrés à cette étude. Les Romains offrent des exemples frappans dans ce genre. Cicéron, plaçant un mot sonore à la fin d'une période harmonieuse, excitait des cris d'enthousiasme chez trente mille auditeurs; César, qui certes avait autre chose à faire, écrivait sur la grammaire, et on sait qu'il apportait un soin tout particulier au choix des mots.

Florence a l'avantage de posséder un journal littéraire, l'*Antologia*, qui, dans les circonstances actuelles, est aussi bon qu'il est permis de l'espérer. Le directeur, M. Vieusseux, a eu à vaincre un grand nombre d'obstacles, et surtout l'inertie du pays. Sans doute ce journal serait meilleur, si tous les hommes distingués de la Toscane se rappelaient que, dans notre siècle, un journal est une puissance, et voulaient concourir, avec le directeur, à la propagation des lumières. Mais on aime mieux se tenir à l'écart, laisser quelquefois la rédaction à des mains plus zélées qu'habiles, et puis sourire malicieusement aux embarras du journal, sans songer que,

dans ce cas, le mystifié, c'est le public. Cependant le directeur a trouvé d'utiles collaborateurs dans le talent de MM. Gazzeri, Montani, Forti, etc. Florence doit à M. Vieusseux un établissement littéraire très utile, où il réunit les journaux étrangers et les livres modernes les plus importans. Il est aussi l'éditeur d'un journal agraire, qui sert à la propagation des connaissances utiles dans les campagnes. Il serait bien à desirer que de semblables entreprises fussent plus efficacement encouragées.

La Toscane, qui compte à peine douze cent mille habitans, possède deux universités complètes, celle de Pise et celle de Sienne, et une demi-université à Florence. Ces moyens multipliés qui servent à répandre l'instruction, empêchent cependant que, dans un état qui jouit de ressources bornées, ces établissemens acquièrent tout leur développement. Il est impossible de trouver en Toscane autant d'hommes distingués qu'il en faudrait pour remplir dignement les nombreuses chaires des universités; et d'ailleurs les places de professeur sont trop peu rétribuées pour qu'on puisse songer à appeler des savans étrangers. S'il y avait une seule université à Florence, elle suffirait toujours aux besoins de la Toscane, elle se recruterait parmi les hommes les plus distingués du pays, et profiterait des musées, des bibliothèques et des autres moyens d'instruction que possède la capitale. L'exemple de Paris, et ceux plus récens de Berlin et de Londres ont détruit le préjugé vulgaire sur les obstacles qu'offrent les grandes villes aux établissemens des universités.

Dans les dernières années, la mort a enlevé à la Toscane des professeurs du plus grand mérite. La mort de Vaccà a privé l'université de Pise du plus illustre chirurgien de l'Italie. Sienne a perdu Mascagni (qui s'était rendu célèbre par ses mémorables découvertes sur les vaisseaux lymphatiques), et Valeri, publiciste distingué. A ces pertes cruelles il faut ajouter celle de Radeli, naturaliste, qui a exploré, avec un rare talent et une prodigieuse activité, les contrées les plus éloignées des deux continens. Espérons que la jeunesse toscane rivalisera de zèle pour remplir les vides que nous venons de signaler, et se ren-

dre digne de la gloire que lui ont léguée ses ancêtres. Elle en a les moyens : il lui suffira de le vouloir fortement.

Le petit état de Lucques, séparé de fait de la Toscane, forme, sous le rapport littéraire, presque une dépendance du grand-duché. Son peu d'étendue ne lui a pas empêché de produire, de tout temps, des hommes distingués. Nous nommerons entre autres, parmi les vivans, le marquis Lucchesini (frère du célèbre diplomate de ce nom), savant helléniste, auquel on doit une traduction de Pindare et des recherches savantes sur l'alphabet primitif des Grecs; M. Papi, auteur d'un voyage aux Indes orientales, et qui vient de faire paraître une *Histoire de la révolution française*, qui a eu beaucoup de succès. MM. Giorgini et Franchini se sont fait connaître avantageusement par différens ouvrages de mathématiques. Enfin MM. Volpi, Massarosa, Cotenna, etc., cultivent, avec zèle et talent, diverses branches de la littérature et des sciences.

Les états de Parme et de Modène, quoique privés des ressources et des moyens que possède la Toscane, ont vu naître un grand nombre d'hommes éminens dans les sciences et les lettres; mais malheureusement, dans le moment où nous écrivons, nous aurons plus à nous occuper des savans que l'exil a transportés sur la terre étrangère, que de ceux auxquels il a été permis de rester dans leur patrie. Nous avons déjà dit que Romagnosi et Rasori se sont retirés à Milan, et que Nobili et Amici sont à Florence. On verra, dans la suite de cet article, que d'autres savans de Parme et de Modène ont dû quitter leur pays.

Il faut placer à la tête des littérateurs de Parme Pietro Giordani, qui est sans contredit le plus illustre écrivain de l'Italie. Giordani, né à Plaisance dans le siècle dernier, fut nommé, pendant la domination française en Italie, secrétaire de l'académie des beaux-arts de Bologne. Après la chute de Napoléon, lorsque le pape Pie VII rentra dans les légations, Giordani fut le seul Italien qui osa prédire les maux incalculables qui pèseraient sur les Romagnes, si l'on n'améliorait pas l'administration de ces provinces. Dans un discours qu'il prononça en présence du cardinal-légat, et qui restera à tout jamais comme un mo-

nument de l'éloquence et du courage de son auteur, Giordani annonça que les temps avaient marché, que l'influence de la révolution française avait passé par là, et qu'il était désormais impossible de gouverner les légations avec les vieilles formules de la chambre apostolique. Le légat répondit en destituant Giordani, qui se tut, et laissa les évènemens répondre pour lui, quinze après. Il se réfugia à Milan, où nous avons déjà dit qu'il fut l'un des rédacteurs les plus distingués de la *Bibliothèque italienne*. Ayant été forcé de quitter aussi la Lombardie, il a depuis changé souvent de résidence. Maintenant il vit à Parme. Giordani n'a jamais écrit un grand ouvrage; mais la beauté de son style et la pureté extraordinaire de sa diction lui ont fait une si grande réputation, que la moindre chose de lui (un éloge, un article de journal) est presque un évènement en Italie. Homme d'un savoir immense, profond helléniste, n'ayant pas d'égal dans la connaissance de la littérature italienne, Giordani a contribué puissamment à remettre en honneur la pureté de la langue de Dante. Le succès qu'il a obtenu devrait apprendre aux jeunes gens (qui malheureusement négligent trop souvent ces recherches) à s'armer d'un levier qui peut agir si heureusement sur les destinées de la patrie.

Il y a à Parme deux autres savans qui se sont beaucoup occupés de philologie italienne : M. Colombo, qui a publié un grand nombre d'observations importantes sur les anciens auteurs, et M. Pezzana, auquel on doit plusieurs volumes de *Mémoires sur les écrivains parmesans*, pour faire suite à la collection du célèbre père Affò. La bibliographie, qui est par elle-même une étude fort aride, devient une science importante, lorsqu'on l'applique à la biographie, à l'histoire et à la publication d'importans documens inédits. L'Italie a possédé en même temps trois bibliographes du premier ordre : Morelli à Venise, Audiffredi à Rome et Affò à Parme, qui, aidés d'une grande connaissance des langues anciennes et modernes et d'une érudition presque universelle, ont publié des travaux précieux sur l'histoire littéraire de l'Italie. Ces hommes laborieux et estimables ont formé une école. Manzi à Rome, Gamba à Venise, et Pezzana à Parme, soutiennent di-

gnement l'héritage de leurs devanciers. Nous espérons que ce dernier, qui a déjà publié des pièces inédites fort intéressantes, fera paraître les lettres originales de Castelli, de Borelli, de Cavalieri et d'autres hommes célèbres du dix-septième siècle, qui se conservent dans la bibliothèque publique de Parme.

L'histoire des campagnes des Italiens en Espagne, par le major Vacani, a mérité les éloges de tous les militaires. Cet ouvrage, qui est fort intéressant sous le rapport stratégique, est d'une bien plus haute importance pour la gloire de la nation italienne. Il démontre que les Italiens, lorsqu'ils sont organisés, lorqu'ils n'ont pas été livrés pieds et poings liés à un ennemi dix fois plus nombreux, lorsqu'ils n'ont pas été trahis par la politique étrangère, savent soutenir l'honneur de leur antique vaillance. Au reste, il serait temps que les étrangers, qui, de nos jours, nous ont emprunté Masséna, Bonaparte et Romarino, voulussent mettre fin aux plaisanteries de mauvais goût qu'ils se permettent encore sur le courage italien.

Les sciences physiques étaient cultivées à Parme avec le plus grand succès par le professeur Melloni, que les derniers évènemens politiques ont forcé de quitter l'Italie. Melloni se fit connaître d'abord par un travail important sur la dilatation des vapeurs. Il s'associa ensuite avec M. Nobili dans la construction du *thermo-multiplicateur*. MM. Oerstedt et Fourier avaient cru pouvoir établir, dans leurs recherches sur le *thermo-électricisme,* qu'en prolongeant le circuit que devait parcourir le courant électrique, on affaiblissait toujours l'action totale. M. Nobili, en répétant leurs expériences, trouva, au contraire, qu'en multipliant le nombre des élémens, on pouvait augmenter indéfiniment l'effet produit. Il construisit sur ce principe un instrument très délicat qui faisait connaître les changemens de température par les déviations de l'aiguille aimantée. Cet appareil, dont l'effet était instantané, avait un grand avantage sur les thermomètres connus jusqu'alors, qui, employant toujours un temps plus ou moins considérable à faire connaître les changemens de la température, n'étaient d'aucune utilité lorsqu'il s'agissait de phénomènes instantanés, comme, par exemple, le froid qui se forme

en faisant le vide dans la machine pneumatique; froid qui se manifeste d'une manière très sensible par l'instrument de M. Nobili. Cependant M. Melloni eut l'heureuse idée de joindre à l'instrument de M. Nobili un miroir réflecteur qui le rendit tellement sensible et délicat, que son effet surpasse tout ce que l'imagination pourrait se figurer. Non-seulement la présence d'un nouveau corps quelconque, placé à la distance de plusieurs pieds de l'instrument, fait dévier l'aiguille d'un nombre considérable de degrés; mais portant l'instrument dans l'intérieur d'une vaste salle, si l'on dirige successivement le miroir vers ses différentes parois, l'instrument montre toujours des différences notables de température, différences qu'aucun autre instrument ne saurait faire connaître. MM. Melloni et Nobili, forcés tous les deux de quitter leur patrie, vinrent à Paris l'année dernière, et avec le secours de la méthode ingénieuse qu'ils s'étaient créée, firent ensemble une série de belles expériences sur la chaleur. Dernièrement M. Melloni a découvert et établi, par un grand nombre d'observations, une propriété remarquable de la chaleur solaire. On sait qu'en décomposant par le prisme un faisceau de rayons solaires, la chaleur rayonnante se dispose différemment dans chaque couleur du prisme. Les rayons rouges en contiennent une très petite quantité qui augmente avec la réfraction, de manière que le maximum de température se trouve placé dans une bande obscure, située en-delà des rayons violets, pendant qu'à droite et à gauche de cette bande il existe des lignes isothermes qui se correspondent deux à deux, mais qui sont placées à des distances égales. Maintenant M. Melloni a découvert cette propriété importante, que si l'on fait traverser un liquide transparent successivement par ces rayons calorifiques, disposés de la manière que nous venons de dire, les pertes de température que ces rayons éprouveront seront proportionnelles aux angles de réfraction, de manière que les rayons qui accompagnent la bande rouge, par exemple, passeront tous, tandis que ceux placés dans la dernière bande obscure seront tous interceptés.

Parmi les professeurs de l'université de Parme, on doit citer

spécialement Tommasini, qui a été l'un des propagateurs les plus distingués des doctrines de Rasori, et qui, en les professant d'abord dans sa chaire à Bologne, ensuite à Parme où il est maintenant, a contribué beaucoup à les répandre parmi les jeunes médecins.

Quoique le duché de Modène ait si peu d'étendue, les sciences y avaient reçu une heureuse impulsion d'une circonstance particulière qui en avait formé un centre scientifique. Dans le siècle dernier, un géomètre distingué de la Lombardie, Lorgna, voyant que l'obstacle principal au développement des sciences en Italie consistait dans le manque d'un centre qui facilitât les communications entre les savans, conçut l'heureuse idée de former une société composée de quarante des hommes les plus remarquables de l'Italie, liés entre eux par un lien commun, et correspondant avec un président et un secrétaire qu'ils choisiraient eux-mêmes. Lorgna légua une somme considérable pour l'impression des mémoires et pour les autres dépenses nécessaires. Mais les biens appartenant à la société étant situés dans le duché de Modène, à la restauration autrichienne, le duc ne voulut condescendre à laisser intactes ces propriétés qu'à la condition que le centre de la *Société italienne* resterait toujours fixé à Modène. De cette manière l'académie perdit de son indépendance. On a supposé, peut-être à tort, qu'elle était devenue l'instrument d'une faction, et sa réputation a diminué dans les derniers temps. Nous espérons que les membres de la *Société italienne* s'efforceront de repousser cette accusation en appelant parmi eux tous les hommes de talent, quelle que soit leur opinion. Cependant cette circonstance avait profité à Modène, et les sciences étaient cultivées avec succès, lorsque l'éloignement de MM. Amici et Nobili a fait perdre à leur patrie ses plus beaux titres de gloire.

Le marquis Rangoni, président de la *Société italienne*, est un homme fort savant; on lui doit des recherches sur le calcul des probabilités et sur divers sujets de littérature. Il a encouragé et aidé de sa bourse une nouvelle société (l'*Académie modenaise*), qui a publié des mémoires intéressans. On doit à M. Lombardi, secrétaire de la *Société italienne*, une histoire littéraire de

l'Italie au dix-huitième siècle. Cet ouvrage, fort utile, sert de continuation à Tiraboschi. Enfin nous citerons l'*Essai sur la poésie provençale*, par MM. Galvani, et le *Musée lapidaire,* par M. Malmusi.

Les sciences morales et politiques sont peu cultivées à Modène : ce n'est pas la faute des hommes, mais des institutions. On en a la preuve dans le professeur Rossi, né à Massa, et retiré maintenant à Genève, qui s'est fait, comme historien et comme publiciste, une réputation européenne. Son *Traité du droit pénal* a fixé l'attention de tous les publicistes, et les cours d'histoire qu'il donne chaque hiver à Genève attirent dans cette ville un grand nombre d'étrangers.

Ce tableau littéraire des duchés de Parme et de Modène montre mieux que tout ce que nous avons dit sur le Piémont, la Lombardie et la Toscane, la vérité de notre première assertion, que les talens ne sont pas plus rares en Italie que dans toute autre contrée de l'Europe; car si deux petits pays qui, réunis, comptent à peine huit cent mille habitans, et où tous les élémens s'opposent au développement des lumières, si ces deux états ont pu produire, dans des circonstances si défavorables, des hommes tels que Amici, Giordani, Melloni, Nobili, Rasori, Romagnosi et Rossi, il faut qu'il y ait dans la terre italienne un germe de force et de génie qui brise toutes les entraves. Ce développement presque clandestin et illégal des talens devrait démontrer qu'il est impossible d'étouffer le génie en Italie, et qu'en l'essayant, on ne recueillera que la honte d'avoir tenté vainement une folle et atroce entreprise.

G. LIBRI.

A UN RELIGIEUX.

Tu n'as point redouté le cloître solitaire,
Le silence, et la règle invariable, austère,
Les macérations de la chair et du cœur,
Et quatre fois par jour les stations au chœur.
Tu prononças les vœux ferme et tout d'une haleine,
Et lorsqu'on te vêtit de la robe de laine,
Qu'on rasa tes cheveux, sur ce front tonsuré,
Sans pâlir, tu baissas l'habillement sacré.
Aujourd'hui doux et calme au milieu de tes frères,
Ensemble vous passez les heures en prières,
Et vous errez, le soir, à l'ombre du jardin,
Comme ces saints reclus que peignait Pérugin,
Qui marchaient deux à deux couronnés d'auréoles,
Et la paix de leur cœur coulant dans leurs paroles.—

Si jeune, avec un corps plein de joie et de feu,
D'ordinaire à ce monde on ne dit point adieu;
On lutte plus long-temps; sous une robe noire
On a peur d'étouffer tout amour, toute gloire;

On se confie au temps, à ses amis, au sort;
Quelquefois en secret on espère en la mort; —
Quand tout fait faute, heureux qui sur toi se replie,
O Résignation, grande et sainte folie!
Hélas! je sais au monde, au milieu de nous tous,
Des êtres que le sort a brisés de ses coups;
Cœurs résignés aussi, mais sans foi, sans extase,
Sans qu'un rayon d'en-haut les touche et les embrase;
Ces fiers infortunés passent silencieux,
Mornes, froids, et cachant leur plaie à tous les yeux;
Ils savent qu'aujourd'hui toute plainte importune,
Mais qu'on est bien vengé par la douleur commune;
Ils savent, si leur mal les poigne, y mettre un frein,
Offrir à tout venant un visage serein,
Et trouver sans efforts l'expression choisie
Pour parler sur l'amour, l'art et la poésie!...
Ah! cent fois plus heureux au fond de ton couvent,
Sous les frais oliviers où tu t'en vas rêvant,
Sous ton cloître de pierre, au fond de ta cellule,
Mille fois plus heureux, si tu peux sans scrupule
Te dire tout à Dieu; si l'arbre de la foi
Où tu vins t'appuyer, n'a point fléchi sous toi;
Si, comme au premier jour, humble, tendre et fidèle,
Tu suis avec candeur Jésus, ton doux modèle;
Si tu ne glisses pas dans son étroit sentier;
Si sa mystique chair te nourrit tout entier! —

Quand tu partis (ce fut ta dernière faiblesse),
Sur le refuge ouvert à ta longue vieillesse
Tu voulus un air chaud, un ciel pur et joyeux,
Pour t'égayer un jour, pauvre Religieux!
Renonçant à l'amour de toute créature,

Du moins tu voulus vivre encor dans la nature.
Près du beau fleuve Arno, sous le ciel florentin,
Tu choisis ton abri : c'est là que le matin
S'emplit de bruits charmans; là que la luciole,
Le soir, le long des eaux mollement glisse et vole;
Là, des citroniers d'or couronnant la cité;
Là, des palais, des tours, et le fleuve argenté,
Le noble fleuve Arno, qui, dans sa transparence,
Reflète avec orgueil les vieux ponts de Florence!

L'AUTEUR DE MARIE.

Florence, 1832.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

29 juillet 1832.

Il nous faut bien reparler du choléra, puisqu'il a de nouveau si rigoureusement sévi durant cette quinzaine, puisque, pendant sa première moitié surtout, il a si fort et presque exclusivement préoccupé chacun.

En vérité, lorsque le chiffre officiel du bulletin sanitaire est encore un matin venu nous annoncer qu'il y avait eu la veille, dans Paris, deux cent vingt-cinq décès de la façon de l'épidémie, assurément l'on a pu, sans trop de pusillanimité, s'effrayer un peu, d'autant mieux que, depuis sa réapparition, l'impitoyable maladie expédiait son monde plus lestement que jamais, et vous enlevait en quelques heures. Et puis la funeste et incessante procession des convois recommençait de tous côtés. Déjà l'on s'attendait à revoir, comme au mois d'avril, les tapissières et les fiacres lugubrement transformés en corbillards. On tremblait que les astres rouges et sanglans des ambulances ne se levassent encore la nuit au fond des places obscures. On allait donc se trouver encore asphyxié par le chlorure, le camphre et le vinaigre! Heureusement cette fois la peste n'a point persisté; heureusement voici qu'elle s'éloigne et fait de nouveau retraite.

On discute fort néanmoins en ce moment sur les causes de

cette dernière récrudescence. Les uns l'attribuent à la chaleur, les autres aux glaces, ceux-ci aux bains de rivière, et ceux-là aux fruits. C'est vraiment peine inutile que l'on se donne. Ne voyez-vous pas, messieurs, que ce misérable choléra s'accommode à merveille de toutes les températures et de tous les régimes, et qu'il se soucie autant du froid et du chaud que de vos traitemens antiphlogistiques?

Mais quittons un peu la France et voyons ce qui s'est récemment passé de plus important au-dehors.

Il s'est fabriqué à Londres un soixante-septième protocole; ce ne sera pourtant pas encore probablement le dernier, et l'on finira sans doute par ne les plus compter. Quoi qu'il en soit, si le roi de Hollande et la conférence achèvent définitivement quelque jour cette interminable paix à laquelle ils travaillent depuis si long-temps, ils se seront au moins fait d'abord entre eux une rude guerre.

Les grandes nouvelles nous sont venues cette quinzaine de l'Allemagne. Ainsi que l'on s'y attendait, et comme nous l'avions bien prévu, la diète de Francfort a mis enfin au jour et lancé ses manifestes. Ces décrets, dictés à la confédération opprimée par la nouvelle sainte-alliance, n'attentent pas moins à l'indépendance des princes allemands qu'à celle de leurs peuples. Il est dit expressément dans ces scandaleuses ordonnances que la liberté de la presse, la liberté du vote de l'impôt, en un mot que toutes les libertés seront effacées des constitutions germaniques avec les baïonnettes de la Prusse et de l'Autriche. Il s'agit maintenant de savoir si la France et l'Angleterre n'interviendront pas dans cette lutte inégale, entreprise par les puissances despotiques contre le droit des nations; il s'agit de savoir si les quatre cent mille hommes de notre armée assisteront magnanimement, l'arme au bras, à cette immolation des gouvernemens représentatifs au centre de l'Europe. La question est grave et mérite d'être pesée.

Une tentative bien différente est faite ailleurs en ce moment, à ce qu'il semble, toute au profit de la liberté. L'expédition de don Pédro vient de débarquer heureusement en Portugal. Déjà

même la petite armée des aventureux patriotes s'est emparée d'Oporto. C'est là qu'elle attend: mais le pays entier ne se soulève pas comme on l'avait promis. Cette bombe, jetée dans la Péninsule, n'a pas éclaté jusqu'ici. Lisbonne et Madrid sont demeurées tranquilles. Il est vrai que l'ex-empereur du Brésil n'inspire aux Portugais qu'une médiocre confiance. C'est lui bien plutôt que sa fille qui leur arrive; cependant don Miguel ou don Pedro, qu'importe? Est-ce en conscience la peine de changer? Et puis, que leur apporte-t-il? Une constitution taillée sur le patron des nôtres. Est-ce donc bien aussi cela qu'ils veulent? On ne sait pas, voyez-vous, traiter les maladies des peuples. Tous sont souffrans; mais tous n'ont pas le même mal. Nos médecins politiques n'ont pourtant pour eux qu'un seul et même remède. Quelles que soient ses mœurs, quel que soit son âge, d'un bout du monde à l'autre, au midi comme au nord, une nation leur dit-elle: Je suis mal gouvernée, je suis opprimée, que faut-il faire? Ils répondent: Prenez ma constitution. Voilà le tort. Les nations ne guérissent pas, faute d'être soignées selon leur tempérament.

Jetons maintenant un coup-d'œil hors de l'Europe avant de rentrer en France.

Ibrahim que l'on avait dit, il y a quelque temps, complétement battu par les troupes du grand-seigneur, triomphant, au contraire, sur tous les points, s'est emparé de Saint-Jean-d'Acre, et vient d'en envoyer le pacha captif à son père.

De nouvelles convulsions ont aussi récemment agité les républiques américaines. Ainsi le sol tremble partout, dans le vieux monde comme dans le nouveau.

Voilà bien pourtant au moins quinze jours que nous montrons chez nous un calme et une sagesse exemplaires. Depuis quinze jours, pas la moindre conspiration, pas la plus petite émeute, nous sommes occupés seulement à juger ce que nous avons de complots arriérés de l'hiver et du printemps.

Après un mois presque entier de débats à la cour d'assises, voici déjà la conspiration de la rue des Prouvaires expédiée. L'on avait bien démesurément grossi celle-là, lors de sa nais-

sance, au carnaval dernier, mais elle s'est singulièrement amoindrie pendant le procès : à peine y a-t-il eu moyen de condamner à la déportation, ou bien à la détention et à la surveillance des polices, quelques Catilinas subalternes et obscurs; il a fallu d'ailleurs acquitter tout le reste. Ce n'étaient plus que de pauvres ouvriers conspirateurs assez mal payés par la légitimité, et qui vraiment avaient travaillé pour elle en conséquence. Quoi qu'il en soit, à propos de ces sortes d'affaires, si chargées d'incidens et si compliquées, il faut admirer combien le métier de juré devient chaque jour plus difficile et demande maintenant de sagacité. Au milieu de tant d'accusés, de chefs d'accusation, de témoins, d'avocats-généraux et d'avocats particuliers, comment voulez-vous que des honnêtes marchands, devenus soudain des juges, ne perdent pas la tête? Le moyen pour eux de ne pas absoudre ou condamner un peu au hasard, à la grâce de Dieu: ainsi font-ils, la main sur la conscience, et probablement nous ferions tous ainsi.

Cependant, au défaut des émeutes et des grandes commotions politiques, les petits évènemens ne nous ont pas manqué pendant cette quinzaine.

Victime d'un affreux guet-à-pens, M. Quiclet, si célèbre par ses querelles électorales avec feu M. le président Amy, a péri ces jours derniers misérablement assassiné.

Plusieurs hommes recommandables et haut placés dans l'art et dans la science, M. Berton, fils de l'auteur d'*Aline*, et musicien distingué lui-même, M. Portal le médecin, M. Saint-Martin l'orientaliste, ont aussi succombé récemment aux nouvelles attaques de l'épidémie.

M. Talabot, l'apôtre, est mort également du choléra, et son convoi s'est fait en grande pompe selon le rit saint-simonien. Cette pauvre religion saint-simonienne semble bien, en vérité, toucher elle-même à sa fin. Les persécutions l'auraient peut-être sauvée, aussi les appelait-elle de tous ses vœux; mais ce n'est plus le temps des bourreaux et des martyrs. C'est le temps des commissaires de police et de la garde municipale. C'est le temps de la cour d'assises. On traduit donc devant elle le père

suprême et les principaux membres de son clergé, sous la double prévention d'escroquerie et d'outrage à la morale publique. Voilà tout ce qu'on peut faire pour eux; et vous verrez encore qu'ils n'auront même pas assez de bonheur pour être condamnés.

Il nous faut aussi décidément porter le deuil de nos médailles de la Bibliothèque. On a découvert enfin les adroits amateurs qui se les étaient appropriées. Malheureusement, pour en mieux garder sans doute la collection, ils les avaient déjà converties en de beaux lingots d'or. Il y a, ce me semble, rue de Richelieu, justement vis-à-vis de la Bibliothèque, un grand tombeau vide, bâti pour le duc de Berry, sur l'emplacement de l'ancien Opéra, et dont on ne sait plus maintenant que faire. Qu'on le consacre à la mémoire de nos médailles. Ce sera pour elles un cénotaphe très convenable. M. Raoul Rochette, qui les conservait de leur vivant, en sa qualité de membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, se chargera volontiers, j'imagine, de composer une épitaphe pour le monument.

Mais que disons-nous? d'où vient qu'à propos d'un sujet si frivole, nous osons parler en ce moment avec tant de légèreté des honneurs funèbres? Il y avait à Paris bien des tombes saintes qui en demandaient quelques-uns. Mais s'est-on souvenu d'elles seulement? A-t-on daigné songer un instant aux morts dans ces fêtes qui ont célébré les anniversaires de juillet? Oh! non pas. On nous a donné des courses de chevaux au champ-de-Mars et des mâts de cocagne aux Champs-Elysées. Nous avons eu des rosières, une revue, des joûtes sur l'eau, des danses de corde et des parades militaires, des illuminations et des feux d'artifice. Sauf les distributions de comestibles à la pointe de l'épée, tout s'est à-peu-près passé comme à la Saint-Napoléon et à la Saint-Louis, sous l'empire et sous la restauration. Quelle pauvre comédie! Que de petitesse et de mauvaise grâce! Quand vous fêtez ainsi le peuple des barricades, ne ressemblez-vous pas, dites, à ces parvenus, à ces enfans enrichis, qui, par respect humain, font venir une fois l'an leur père de la campagne, et lui donnent à dîner, sans oser pourtant l'appeler leur père, sans être pour cela de meilleurs fils?

Qu'importe au surplus? Le peuple s'arrange probablement de ces sortes de réjouissances et de ce banquet, puisqu'il en vient prendre sa part. Laissons-le donc s'ébattre et danser dans cette poussière de fête; nous, continuons notre tâche. Nous avons à parler encore des nouvelles publications et des évènemens littéraires de notre quinzaine.

Aux théâtres, il ne s'est point représenté d'ouvrages qui méritent d'être mentionnés ici, mais on annonce que M. Victor Hugo vient de terminer un drame. Ceci doit intéresser vivement tous les vrais amis de l'art. On sait que M. Victor Hugo ne fait point de la poésie à la toise, et qu'il n'exploite le drame sous la raison d'aucune société; aussi nous a-t-il habitués à n'attendre de lui que des œuvres dignes et consciencieuses. Sa dernière pièce est, dit-on, écrite en prose. Tous ceux qui en ont entendu la lecture, s'accordent à dire que jamais le talent du jeune écrivain ne s'est élevé à une plus grande hauteur que dans cet ouvrage, et semblent compter pour lui sur un succès qui laisserait bien loin même celui d'Hernani. C'est beaucoup espérer assurément. Que M. Victor Hugo se hâte pourtant de tenir ces promessess. Qu'il choisisse bien vite son théâtre.

Nous, en attendant, examinons sommairement les livres nouveaux qui nous ont été récemment adressés.

Disons d'abord encore un mot du roman de M. Karr, dont nous avons promis de reparler. En deux lignes, voici l'analyse de *Sous les Tilleuls* (1). Madeleine, qui aimait Stephen, et en était aimée, l'oublie parce qu'il est pauvre, et se marie avec Edouard parce qu'il est riche. Edouard était l'ami de Stephen. Ce dernier se venge cruellement de la double trahison de sa maîtresse et de son ami. Il commence par tuer en duel le mari, puis il séduit sa femme, et au moment où elle vient de se livrer à lui, il l'écrase impitoyablement sous l'injure et le mépris. La malheureuse se pend de désespoir. Stephen déterre son cadavre, et lui donne sur la bouche un baiser d'expiation. Ce roman voulait être naturel et vrai. Il commençait même assez

(1) Chez Gosselin.



bien ainsi, mais vers sa seconde moitié, situation, style et caractères, tout y devient exagéré, prétentieux et faux. C'est dommage, M. Karr a gâté son livre, qui eût été beau. Tel qu'il est cependant, il renferme d'excellentes parties, on y trouve plus d'une page vraiment touchante et passionnée, et certes, ce début révèle un talent plein de sève et d'originalité. Mais si ce jeune auteur prétend à des succès durables et complets, il lui faut se défier des éloges outrés que lui prodigue l'admiration indiscrète de ses amis. Il doit surtout se garder de penser, comme eux, que son essai le place d'emblée au-dessus de Goëthe, et qu'il a déjà fait mieux que Werther.

Le nouveau roman de madame S. Gay, *un Mariage sous l'empire* (1), se recommande doublement par une peinture animée et fidèle de la société de l'empire et par l'habile développement d'une situation neuve et vraie. Le fond en est très simple. M. de Lorency, colonel de l'armée, épouse mademoiselle de Brenneval par convenance, pour plaire à l'empereur. Blessée de la froideur et des infidélités de son mari, la jeune femme se monte la tête, et s'imaginant qu'elle aime le comte Adrien de Kerville, elle est assez faible pour lui céder. Éclairée par ses remords, elle a bientôt abjuré ce faux amour. Mais il est trop tard. Elle devient mère, et son amant d'un jour est le père de son enfant. Cette irréparable faute, que doit pourtant ignorer M. de Lorency, creuse plus profondément l'abîme qui les sépare. Il y a maintenant entre eux un secret et un repentir! Quel malheur! Et c'est par dépit seulement qu'ils se sont trompés! et cependant ils étaient nés pour s'aimer; leurs deux cœurs étaient dignes de se comprendre! Que de souffrances ils auront à subir avant de se pardonner, avant de se jeter dans les bras l'un de l'autre. Tout le roman est là. Cette paisible action lui suffit. Elle marche d'ailleurs toujours intéressante et soutenue jusqu'au dénoûment, entrelacée avec art de scènes vives et historiquement spirituelles. Il n'est pas jusqu'au ton parfois assez singulier des personnages qui ne soit bien de l'époque et n'appartienne en propre à cette

(1) Chez Vimont.

cour et à ce monde un peu mêlés de l'empire. En somme ce dernier ouvrage de madame S. Gay nous semble l'un de ses meilleurs. Ce n'est pas dire assurément que nous en faisons peu d'état.

Mais voici un livre important et qui mérite considération, puisqu'il se présente à nous sous le nom de M. Fenimore Cooper. Nous voudrions pouvoir donner ici l'analyse détaillée de *the Heidenmauer* (1), mais les étroites dimensions de cette chronique ne nous le permettent point. L'action de ce nouveau roman de l'auteur du *Pilote* est d'ailleurs, sinon très attachante, au moins fort compliquée. M. Cooper a puisé son sujet dans une légende qu'il a recueillie sur les bords du Rhin. Il a voulu nous peindre aussi des mœurs du seizième siècle et nous montrer comment il entend notre vieille Europe. Sans doute il en a cru faire un portrait fidèle. Nous craignons bien pourtant qu'il ne se soit trompé, et cette fois peut-être plus gravement encore que dans le *Bravo*. Les moines de l'abbaye de Limburg, les bourgeois de Deurckheim et le comte de Lienengen-hartenburg, avaient-ils donc déjà, de leur temps, toutes les idées américaines que leur prête l'écrivain trans-atlantique? Vraiment nous en doutons. Ah! M. Cooper, vous faites bien mieux parler vos marins et vos sauvages. Pourquoi donc les abandonnez-vous? Est-ce qu'ils n'ont plus rien à nous dire? Prenez-y garde. Si vous courez long-temps encore ainsi par nos vieux chemins de l'Europe, nous nous lasserons de vous suivre et nous vous laisserons aller seul. Voyez-vous, votre dernière excursion sur les bords du Rhin n'est pas amusante. Sauf quelques vues de pays bien dessinées, que trouvons-nous dans votre *Heidenmauer?* Des ressouvenirs et des imitations de Walter Scott comme nous en avons déjà tant, et puis le seizième siècle affublé de l'esprit du dix-neuvième. Voilà tout.

Recommandons à nos lecteurs l'ouvrage d'un autre Américain, *Life and writings of governor Morris*, par Jared Sparks. Ce n'est guère qu'une compilation, mais elle est au moins bien faite et contient une foule de documens précieux sur les révo-

(1) Chez Baudry; la traduction se trouve chez Gosselin.

lutions française et américaine et sur l'histoire politique des Etats-Unis.

La sœur de lait du vicaire (1) de M. S. Henry Berthoud nous est donnée comme une histoire de province. Ce n'est, en tout cas, qu'une histoire bien commune, bien insignifiante et bien médiocre. M. Berthoud a fait autrefois des contes fantastiques qui valaient, ce nous semble, beaucoup mieux.

Quant aux petits volumes carlistes de cette quinzaine, ils sont infiniment supérieurs à ceux de la précédente.

Voulez-vous, mesdames les marquises, une boutade injustement capricieuse et spirituelle contre la révolution de Juillet? Envoyez vite acheter *l'Élysée-Bourbon* (2). C'est un charmant chapelet de jolis feuilletons qui trahissent tous à l'envi l'anonyme qu'a voulu garder leur auteur.

Voulez-vous une *Histoire de Chambord* (3), écrite d'un bon style et pleine de souvenirs intéressans et de curieux détails? Voici celle de M. Merle.

Mais n'avons-nous donc déjà plus de nouvelles ou de nouveautés littéraires à signaler? Si, vraiment. C'est pour les journaux, surtout, que le temps est prospère, et l'on vient d'en inventer encore quatre tout neufs, à savoir: le *Journal du bon sens*, le *Journal décennal*, le *Journal des enfans*, et le *Journal du Vésuve*. Cette dernière feuille rendra compte, sans doute, des éruptions du volcan avec la plus grande impartialité. Quant au journal décennal, comme l'indique son titre, il n'en paraîtra qu'un numéro tous les dix ans. On ne s'y abonnera probablement que pour un siècle.

Une innovation notable s'est aussi récemment introduite dans l'économie du plus répandu de nos journaux. Le *Constitutionnel* aura désormais un feuilleton, ce qui nous promet de la littérature au niveau de sa politique.

JACQUES LEROND.

(1) Chez Vimont.
(2) Chez Urbain Canel.
(3) Chez le même.

COLLÈGE DE FRANCE.

COURS DE M. LERMINIER.

Les études ont bien eu leur part de déception et de mécompte dans notre révolution de 1830, et l'incertitude leur est devenue commune avec l'industrie, avec les arts, avec la gloire. Elles aussi, nous pouvons les dire *légèrement désabusées.* Ce n'est pas que sous la restauration, les études, et les études philosophiques dont nous voulons parler surtout, aient été conduites vers un but ouvert, annoncé, social et sciemment progressif. Où menaient en réalité les études philosophiques de la Sorbonne? Partout, répondra l'éclectisme de la restauration: partout! Vous souvient-il encore de ses préceptes? « Cherchez, ou plutôt ramassez au hasard; ajustez, non pas tant de peine, juxta-posez; prenez, prenez avec confiance un peu de tout, un peu partout; il ne peut manquer d'en résulter quelque chose que nous appellerons un système, et qui sera bien évidemment pour nous la composition la plus large, la plus calme, la plus positive. »

Oui, il nous en souvient: tandis qu'à la Sorbonne, nous assistions, pleins de foi, au spectacle de la fusion de tous les systèmes les plus exclusifs, au sublime accord de toutes les passions; tandis que la chaîne des temps semblait renouée sous nos yeux, le présent s'abîmait, et la chaîne proclamée inviolable, éternelle, retombait en débris sur nos têtes.

Ce moment est assez près de nous pour qu'il ne soit pas besoin de rappeler notre étourdissement après la victoire. Ce fut comme après trop de bruit et de lumière, éblouissement et confusion. On peut le dire, parce que cela fait res-

sortir davantage la naïveté de notre révolution : ce qui eût plus maintenu, plus effrayé peut-être les jeunes combattans de juillet, que le canon et la mitraille, c'eût été cette question faite avec quelque autorité de patriotisme et de gloire : *Que voulez-vous enfin ?*

Sans doute la Charte et la liberté de la presse formaient le cri de ralliement et composaient le chant de triomphe, mais c'étaient-là des faits dont l'accomplissement n'aurait pas suffi à leur instinct de civilisation et de progrès.

Les évènemens l'ont bien prouvé !

Que voulaient-ils donc en effet? Mais pour le moment, *ils ne voulaient pas;* ils n'avaient pas encore appris à vouloir. Dans nos temps de réflexion, l'énergie de la volonté ne peut que suivre les vives clartés de l'intelligence.

Il fallait donc raisonner après coup l'évènement qu'ils n'avaient pas mûri à l'avance. Le bon vouloir ne manquait pas à la jeunesse, les livres ne lui faisaient pas faute non plus; mais l'étude des livres demande tant de loisir et de calme; et puis les livres ne sont-ils pas quelquefois erronés ou rétrogrades ? Ne voyons-nous pas certain auteur poursuivant actif de tel système, et son livre propagateur permanent de doctrines tout opposées : là encore défiance et confusion ! Que lui fallait-il donc à cette jeunesse impatiente et déroutée?

Un guide, un représentant dans lequel elle ait foi, qui la pousse et qu'elle suive.

Un cours a été ouvert, il y a plus d'un an, au collège de France; satisfaction et récompense unique, on pourrait le dire, des sentimens et des instincts de la victoire.

Il est sensible que M. Lerminier a considéré sa chaire comme la tribune d'une science progressive et vivante, où toutes les questions devaient être reprises, posées, remuées, résolues. Plein d'ardeur, mais de patience, il a conçu sur de larges proportions la rénovation française de la science sociale et de la législation philosophique. Ainsi, nous l'avons vu débuter, dans son enseignement, par une exposition presque encyclopédique, il a établi l'homme, la société, l'histoire, la philosophie, et comme résultante, la législation ; il a tout mis à nu avec une candeur pleine de force et de fierté; il a fait tomber bien des solutions qui ne s'étayaient que sur des mots, des frayeurs et des transactions pusillanimes; il a dit ce qu'il savait; il a montré ce qu'il fallait apprendre et ce qu'il ne savait pas. C'est le caractère du jeune professeurs de penser *cartes sur table*. Le résultat de la *Philosophie du droit*, publiée l'hiver dernier, a été de donner, pour la première fois à la France, un programme scientifique des travaux à tenter pour pousser la législation dans des routes progressives et nouvelles après Montesquieu, Rousseau et Bentham. A moins de produire un système complètement nouveau et vrai, M. Lerminier ne pouvait faire davantage ; il a facilité, il a rendu possibles pour l'avenir, les travaux des autres, et les siens propres.

L'hiver dernier, le professeur du collège de France s'est engagé dans la route de l'auteur de l'*Esprit des lois ;* il a commencé l'histoire même des législations comparées ; et, l'abordant par son côté le plus ouvert et le plus large qui

est en même temps son point le plus culminant, il s'est pris à l'idée même de la loi, du législateur, du pouvoir législatif, de l'ouvrier divin, social, politique, qui forme une société, l'éduque, la développe, la morigène, et la conserve. Dans la Judée, pays intermédiaire entre ce que l'Orient a de plus profond et de plus intime, et l'émancipation occidentale, Jehova, principe actif, Moïse, représentant de ce principe, une théocratie politique et presque libérale; une loi, une, étroite, logique, humaine cependant; des textes, aliment séculaire de la pensée et de la foi de l'Occident; une histoire de peuple et une lettre symbolique qui enfante le christianisme : dans la Grèce, nouveau passage de l'Orient à l'Occident, deux races, la Dorienne et l'Ionienne; deux peuples, le Spartiate et l'Athénien; deux théâtres le Péloponèse et l'Attique; deux génies, le traditionnel et le libéral, le laconique et l'oratoire; une loi muette, une législation démocratique et parfois bavarde; le Dorisme enfin, représentant et dépositaire d'une nationalité et d'une religion qui meurt dès que leur premier moule est brisé; l'Ionie, au contraire, libre et infinie comme sa mer, dotant Athènes de Salamine et de Thémistocle, l'humanité d'une imagination sans bornes, et sachant la consoler de la démolition parricide des murs de la ville de Minerve, par une émancipation illimitée du génie philosophique qui prend son vol vers l'Italie : la ville de Romulus également en proie à une terrible lutte; Romulus et Remus, le patriciat, et la *plebs*, l'aristocratie et la démocratie, le sénat et la commune; la liberté ardente, aventureuse et dévouée du tribunat, les Gracques, Marius qui les venge, Sylla qui détruit l'ouvrage de Marius, César qui en relève les statues, Pompée, *personnage fastueux et médiocre qui ne sut rien prévoir, et ne sut rien défendre*, comme l'a dit ailleurs M. Lerminier; la vieille civilisation romaine se remettant tout entière à la monarchie hypocrite d'Octave; la liberté antique se déchirant les entrailles avec Caton, et n'étant plus séparée du christianisme que par le développement philosophique du droit romain, et par le stoïcisme; et par-dessus tout cela, au-dessus de ces scènes variées, pittoresques, l'esprit progressif de l'humanité, jamais perdu de vue, toujours suivi, toujours considéré, toujours ramené à l'œil de l'auditoire, toujours rendu à l'anxiété du spectateur : voilà ce que, l'hiver dernier, M. Lerminier a peint et développé. Ce n'est que la moitié de sa tâche, il lui reste le monde moderne à parcourir, au flambeau de la même idée. Il a remis cette œuvre à l'hiver prochain, et il a consacré le cours d'été à l'examen de cette question : *De l'influence de la philosophie du dix-huitième siècle sur la législation du dix-neuvième.*

Montrer que le caractère du dix-neuvième siècle est d'être philosophique entre tous les siècles, de croire à la philosophie, et d'opérer par sa philosophie; que si le dix-septième siècle a mis dans la diplomatie et les constitutions l'héritage du seizième, a établi politiquement les monarchies, a développé sa science et la littérature, a élevé dans son sein quelques grands métaphysiciens isolés, Descartes, Mallebranche, Spinosa, Leibnitz, Locke, le dix-septième siècle n'a pas moins manqué de croyances générales philosophiques, étant livré tout entier, soit à l'esprit catholique ou monarchique, soit à une cer-

taine indécision ; attribuer le commencement de la réaction philosophique à Fénelon, après lui à l'abbé *de Saint-Pierre* et au prédicateur Massillon, voilà par quels préliminaires M. Lerminier est arrivé à ce qu'il a appelé le *quaternaire immortel* de la philosophie du dix-huitième siècle, Montesquieu, Voltaire, Diderot et Rousseau. Nous ne parlerons pas des tableaux qu'il en a tracés, il faut les avoir entendus. La participation du froid et lumineux d'Alembert, la campagne si bien menée de l'Encyclopédie, l'appréciation de Mably, esprit indigeste et souvent faux, des beaux travaux de Condillac remis en son rang et en honneur; d'Holbach et Helvetius répudiés, Fréret célébré, Boulanger expliqué, ont rempli la partie littéraire de ce cours. M. Lerminier a voulu constater ensuite l'influence de la philosophie sur la société et sur les rois, qui sur le trône se faisaient les écoliers de la pensée. Il a esquissé l'histoire de la monarchie prussienne, caractérisé l'originalité supérieure de Frédéric, et rappelé le code prussien. Le génie si différent de l'Autriche et de Marie-Thérèse; les tentatives pleines d'inexpérience de Joseph II, le code autrichien; la Russie, cette Catherine qui *a des appétits de gloire et de volupté*, et qui s'abouche volontiers avec l'imagination de Diderot *infinie comme les steppes de son empire*, ses essais de législation ; le midi de l'Europe, l'Espagne, d'Aranda, Campomanès, ce Turgot de la péninsule Espagnole ; le Portugal , Pombale , imitateur énergique et passionné du génie de Richelieu, ont successivement témoigné de l'influence et de l'empire que les idées philosophiques avaient exercés sur la société, de l'aveu et du fait même des gouvernemens.

Un seul homme s'était réservé pour le peuple, Rousseau. Revenant à la société française, après avoir peint la monarchie de Louis XV tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, la situation des parlemens, caractérisé l'entreprise de Maupeou, s'être long-temps arrêté sur Turgot, M. Lerminier est arrivé à la considération philosophique de la révolution française. Là, pour la première fois, dans une chaire publique, cet évènement gigantesque a été apprécié sans pusillanimité, sans peur. Nous regrettons de ne pouvoir qu'indiquer à nos lecteurs la démonstration si lucide de la nécessité de cette révolution, l'esquisse de la Constituante, de cette époque première, synthétique et philosophique de notre régénération, la grande figure de Mirabeau, encore nouvelle après tant de portraits; mais c'est surtout en osant aborder la Convention, que le professeur a montré la raison la plus indépendante, la plus déterminée, la plus altière. Quand il publiera le résultat de ce cours, tout le monde pourra juger la valeur et le mérite de ses tentatives pour sonder avec liberté, sans vertiges, ces terribles problèmes. Le consulat, l'empire, Napoléon et la restauration ont été également l'objet d'explications philosophiques. Enfin M. Lerminier s'est attaché à établir la connexité du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, comment ce dernier, en reconnaissant sa filiation, devait agir avec indépendance et nouveauté. Il a montré tout à refaire et à recréer, l'art, la religion, la philosophie, la législation : il a démontré que nous n'étions pas plus au siècle du Bas-Empire qu'au siècle des Antonins ; il a fait voir que la civilisation moderne se recrutait incessamment, se renouvelait dans les rangs

et par le sang de cette démocratie, pépinière immortelle d'hommes et de destinées inépuisables. Il a expliqué, de la manière la plus philosophiquement large, la nature de cette démocratie, ainsi que les caractères de la liberté moderne, qui embrasse toutes les parties de la civilisation, doit les coordonner; qui sort de la philosophie, et dont le labeur, à l'heure qu'il est, est de donner au dix-neuvième siècle une ère philosophique et sociale, dont l'aurore luit à peine.

Tel est le plan esquissé d'une façon décolorée de ce cours épisodique, qui va devenir un livre, où M. Lerminier a donné un appui nouveau à ses travaux faits et à faire. On sent que ce professeur, avant de s'engager pour son compte dans le développement de théories nouvelles, veut, pour ainsi dire, assurer toutes ses positions et s'entourer d'une lumineuse évidence. Quant à l'improvisation de M. Lerminier, à sa manière de parler, à sa façon de faire jaillir ses idées, et de donner cours aux effusions de son âme, nous n'avons rien à en dire: c'est au public et à l'avenir à décider à quel rang parmi les orateurs il faudra le placer.

P. B.

ERRATUM.

Dans la livraison du 15 juillet, on nous a fait commettre une grosse erreur à l'imprimerie. Nous disions qu'*Alger prospérait sous la ferme administration du duc de Rovigo;* on nous a fait dire *sans.* Nos lecteurs se seront aperçus sans peine de cette faute d'impression; néanmoins nous devions la relever.

LA MORT

DU DUC DE REISCHTADT.

LETTRE A UN AMÉRICAIN.

Vous me faites une question bien insolite de nos jours et à laquelle il est peu facile de répondre. Vous voulez que je vous dise où en est la poésie en France, dans cette France veuve de poésie! Si la question ne venait pas de si loin, ou même si elle me venait d'un autre homme que vous, je la prendrais, soit pour une épreuve difficile à laquelle on voudrait soumettre ma critique, soit pour un de ces exercices d'enfans dont le paradoxe fait le fonds, avec lesquels le dix-huitième siècle a tout détruit parmi nous, avec lesquels nous autres rhéteurs de quelques jours, nous avons exercé notre logique; à savoir : *l'influence funeste ou non des lettres et des beaux-arts? Est-il bon d'avoir des armées permanentes? Brutus a-t-il bien fait de tuer César?* et autres débats qu'on pourrait décider à pair ou non, et pour lesquels, moi qui vous parle, je ne me donnerais pas la peine d'agiter un dé dans un cornet.

Mais comme vous êtes revenu plusieurs fois à la charge, vous obstinant à votre question : — Où en est la poésie? la poésie en France, encore? j'ai pensé que c'était très sérieusement que vous m'interrogiez à ce sujet. J'ai souri quelque peu de votre bonhomie, en vous portant envie toutefois; puis, comme vous teniez beaucoup à une réponse, et qu'en résumé cette réponse devait me coûter peu, je me suis décidé à vous faire ce plaisir-là; seulement je n'attendais plus qu'une occasion.

Où la trouver cette occasion de parler poésie? Qui devait me la donner à moi, si entouré de positif de toutes sortes? Et si j'étais homme à la découvrir, moi, aveugle, cette poésie française, comment aller à elle au milieu de ces émeutes qui bourdonnent, de ces conspirations qu'on aperçoit de la rue au sommet du clocher, et que la cour d'assises ne retrouve même pas dans la boue? Comment parler poésie à ces hommes qui vont et qui viennent en cherchant toute autre chose que la poésie? — Où allez-vous, monsieur? — Je vais à la Bourse, monsieur! — Et vous, jeune homme? — Je vais à la Chambre, monsieur! — Et vous, Alfred, qui sortez du collège, enfant né pour la joie et le plaisir? — Je suis chargé d'affaires en Bavière! dit Alfred. — Et vous, madame, qui avez vingt ans? — Je vais lire à mon mari le vingt-cinquième protocole de la conférence! — Et vous, Sophie, à dix-huit ans, jolie et blonde, si bien faite pour les rêveries d'automne? — Vous croyez que Sophie va vous tendre la main ou prendre votre bras pour aller quelque part dans les bois? — Pas du tout! La jeune fille va prendre une leçon d'allemand ou d'anglais, ou de quelque autre langue diplomatique qui pourra lui servir dans l'occasion. Pauvre monde!

Pauvre monde pour la poésie, monsieur! La poésie est aussi vantée que la vertu, elle est gelée comme elle, elle frissonne comme elle, privée de robe nuptiale! la poésie, cette grande distinction parmi les hommes, cette noblesse qui a remplacé toutes les noblesses! cette exaltation de la pensée qui se manifeste une fois en deux siècles, si bruyante, si animée, si vive, et qui ensuite s'en va, s'affaiblissant et mourant, si bien qu'on dirait de ces orchestres portatifs que les Génevois enferment dans une boîte et



qui se soutiennent tant que le ressort est monté. Or, nous autres, nous avons brisé le ressort, nous avons jeté la clef de la boîte; il n'y a plus de son possible au fond de ce buis inerte. Donnez-le, s'il vous plaît, à quelque vieille douairière pour y prendre son tabac.

J'avais donc un beau champ devant moi, même en vous promettant de vous parler poésie à la première occasion. J'étais donc bien tranquille, même avec la bonne volonté de tenir ma parole. Une occasion de parler poésie! qui me la donnera? Je savais que la révolution de juillet elle-même, la révolution populaire, cet éclair qui a tout brisé, et puis qui est rentré dans le nuage qui n'en a été que plus sombre, n'avait produit que la *Parisienne* en fait de poésie! Songeant à cela, et attendant toujours une occasion, je prenais mes ébats et je restais oisif au soleil, cette éternelle poésie, la seule poésie de ce monde qui garde éternellement sa puissance, sa jeunesse, sa chaleur, sa vertu!

Tout-à-coup une nouvelle (j'ai tort de dire tout-à-coup, c'est une vieille habitude de rhéteur, un commencement de narration qui date de loin, effacez donc *tout-à-coup* et mettez *peu-à-peu*), peu-à-peu donc et de huit jours en huit jours, quand les correspondans avaient le temps, un bruit venait de l'Allemagne, une rumeur qui ressemblait à toutes les autres rumeurs. — Le duc de Reischtadt est malade. — Le jeune homme va mieux. — Il languit. — Il va mourir!

Moi et quelques autres sceptiques comme moi, bonnes gens qui admirent très peu dans les temps ordinaires pour avoir le droit d'admirer beaucoup en temps et lieu; — quelques autres et moi, donc, qui nous étions tenus en réserve vis-à-vis l'Empire et qui avions eu peur jusque-là de l'admirer comme ferait un lecteur du *Constitutionnel*, — nous étions sortis de notre apathie aux premières annonces de la mort du jeune duc de Reischtadt. L'amour posthume jeté à la tête du père nous paraissait assez bien cette fois placé sur la tête de l'enfant. Nous aimions donc cet enfant. Nous l'aimions, non pas en vieux grognards de vaudevilles, non pas en faiseurs d'opposition systématique, non

pas en rêveurs d'un temps qui n'est plus et dont nous ne voudrions pas nous-mêmes, mais nous l'aimions en artistes ou plutôt en curieux. Nous l'aimions comme on aime le héros jeune et beau d'une intrigue embrouillée qui a encore trois volumes à courir avant qu'on ne puisse la deviner ; nous l'aimions comme on aime Quentin Durward, par exemple, quand il arrive aux premiers chapitres du roman de Walter Scott. Le jeune Ecossais vient chercher fortune en France. Il est jeune et beau et bien fait, plein d'avenir ; affamé comme un homme qui sera amoureux dans vingt-quatre heures, mais qui ne l'est pas encore. On aime le jeune archer dès qu'on le voit; on assiste à son repas et on se plaît à le voir manger, autant que le roi Louis XI pour le moins. Que diriez-vous après les premiers chapitres, quand le jeune Quentin vient de couper la corde à laquelle un malheureux est suspendu, quand le bourreau lui-même, le compère expéditif du roi Louis, prépare déjà la corde pour Quentin ; que diriez-vous si l'auteur faisait pendre Quentin à un arbre? Adieu Quentin, mon beau jeune homme! L'ignoble corde enserre son cou si ferme et si blanc, il s'allonge horriblement, il meurt, et sa main défaillante laisse échapper le faucon qu'elle portait! Vous rejetteriez le livre de dépit, et vous diriez que Walter Scott a méchamment assassiné le plus intéressant de ses jeunes héros.

Eh bien! voilà comment nous aimions Napoléon II; nous l'aimions comme un aventurier né dans notre siècle, comme notre frère de lait à nous, hommes de 1804! — comme l'enfant qui avait sucé le peu de lait qui restait à notre nourrice. — Nous l'aimions, parce qu'il était destiné à être un officier de fortune comme nous, chacun dans son genre, enfans d'une révolution, élevés dans une révolution, grandis et probablement destinés à mourir dans une révolution. Nous l'aimions comme fils de son père, non pas de son père empereur, mais de son père plus qu'empereur, de son père dieu tombé et plus dieu que jamais. Nous l'aimions, cet enfant dont le portrait a fait couler les pleurs de Bonaparte, comme le seul débris du plus étonnant génie qui ait ébranlé et bouleversé le monde. — Puis tou-

jours et surtout, tant la nature humaine est égoïste et curieuse! nous l'aimions comme le héros d'un beau roman à venir.

Et quel héros! quel bel aventurier! — Commençons notre roman s'il vous plaît. Le jeune homme un beau soir s'échappe des mains de M. de Metternich. Le vieux gentilhomme, en se levant, demande à son valet de chambre : — Où est mon aiglon? — Et le valet, en tremblant, lui raconte que l'aiglon est un aigle tout-à-fait et qu'il a pris sa volée, — et il a retrouvé la serre et les ongles de son père, monseigneur! — Car voyez la fatalité! jusqu'au valet de chambre de M. de Metternich, qui sait son Béranger par cœur!

Ce sera un triste moment à passer pour M. de Metternich. Il en écrira à M. de Talleyrand, qui n'écrira rien à personne, et qui savait la fuite du jeune homme vingt-quatre heures avant le duc de Reischtadt lui-même! Voilà donc mon prince en campagne, où ira-t-il? — Il met le nez au vent! Et quand le vent est doux et chaud, il dira à coup sûr : — *C'est la France!* Et il ira tout droit son chemin comme l'Empereur. Oh! le beau voyage! Voilà mon Allemand qui redevient Français. En avant donc! A chaque pas qu'il fait, il écoute pour voir si le monde ne tremble pas. Le monde ne tremble pas. Le monde n'est ni plus ni moins agité. — Cela est extraordinaire, se dit-il! — Mais comme il est bon prince, il se console. Béranger se sera trompé cette fois, voilà tout!

Il va toujours. Il oublie tout ce qu'on lui a fait apprendre, il apprend tout ce qu'on lui a fait oublier. Il fait son histoire. Il fait l'histoire de France, quelle histoire se fait-il? Une histoire de soldats et de héros, une histoire au son du tambour, au bruit des trompettes, à l'harmonie des clairons, au voltige des drapeaux; un éternel bruit de fanfares! Il ouvre l'oreille. Point de fanfare; à la place du clairon, du tambour et des cris de guerre, il entend mugir des troupeaux! — Il faut que la France soit bien loin, puisqu'il n'entend pas la France! la France de son père, la France de Napoléon!

Il va toujours.

Cherche-la, la France de ton père, enfant! Cherche-la, la France

guerrière, la France éclatante, la France du midi et du nord, la France d'Italie et de Moscou; cherche-la ! Elle a duré moins que ton père; elle s'est affaissée plus vite que ton père, elle a poussé en mourant un moins grand cri que ton père quand il est mort. Cherche-la ! cherche la France de l'Empire ! A peine ton père a-t-il tourné le dos, que délivrée de ce regard de démon, ce regard qui la maintenait, elle a rejeté ses armes bien loin d'elle. Puis elle a pris un bréviaire, et elle s'est mise à prier en mauvais latin, le seul latin qu'elle pût comprendre. Depuis ce temps, la France n'a plus fait de bruit qu'une seule fois, au mois de juillet, un grand bruit de pavés, et c'est là tout. — Cependant le jeune Napoléon marche toujours.

En même temps dans la vieille Edimbourg, hors du château où Jenny Deans entra si résolue et si timide, par le fossé bourbeux qui sépare *la Dette* du reste de la ville, un jeune homme, l'autre héros de notre roman, s'échappe aussi des mains de son gouverneur. Le matin, il a dit adieu à sa sœur, il a posé ses lèvres sur la main de sa noble mère, il a salué l'imbécille vieillard qui les a réduits tous à habiter un lieu d'asile comme de jeunes dissipateurs; il s'est agenouillé sur le seuil où dort sa tante, sa tante si bonne et d'un si tendre cœur pour lui enfant, et qui lui paraît terrible, à lui enfant, à force de malheurs. Il quitte toute sa triste famille. Il saute à pieds joints sur toute cette race de saint Louis, entassée là en monceaux sans gloire et sans renom, et sans pitié, hélas! Le voilà dehors! En avant, toi aussi, jeune homme ! En avant, jeune homme, échappé, toi aussi, à l'aristocratie de tes gardiens; aristocratie plus enracinée encore que celle de M. de Metternich, qui pourtant est un noble plébéien. En avant ! Le voilà qui s'en va hors du siècle de Louis XIV, hors du règne de Louis XV, hors de tout cet espace de royauté absolue et impossible, qui finit à 89, et qu'on lui a fait sans doute parcourir avec tant de soin et d'éloges! En avant donc, mes jeunes compagnons, et bon voyage à tous les deux !

Oui, à tous les deux bon voyage, jeunes gens! oui, à tous les deux bon voyage! Nous vous saluons nous autres tous les deux, vous nos frères! vous dont nous avons célébré la naissance; toi,

roi de Rome, dont nous avons bégayé les hommages pour faire, comme nos pères, les plats flatteurs, et qui ne t'avons pas oublié comme nos pères ont oublié le tien! toi, Bordeaux, joli et charmant enfant, à qui nous ne ferons pas payer les fautes de ta nourrice. Enfans! enfans! soyez émancipés, il est temps, de vos indignes tuteurs. Enfans! fils de rois tout-puissans, ne pensez plus au trône de vos pères qui ne peut plus revenir. Astres gémaux! l'un est allé attendre l'autre en exil, qui ne s'est pas fait attendre long-temps. Donc, puisque vous n'êtes pas les rois de ce monde, donc puisque vous venez nous demander à nous, non pas le manteau royal, mais une toge virile, une simple toge de laine blanche, sans même le lambeau de pourpre patricienne; enfans! enfans! soyez les bien-venus parmi nous, poètes! Soyez les bien-venus parmi nous, jeunes gens, qui n'avons pour vous ni peur, ni haine, ni colère; venez au milieu de nous, rois d'un jour comme tous les rois de ce monde dont vous êtes les égaux! Et nous voilà, nous autres, à leur tendre les bras à tous deux! Nous voilà sur la grande route à les voir passer ces deux infortunes adultes! ces deux têtes faites pour de si grandes couronnes, et qu'ils n'auront même pas la peine de découvrir à leur retour; car ils ne sont plus assez grands ni l'un ni l'autre même pour avoir le droit de saluer le peuple aujourd'hui!

Vous voyez quel beau roman c'était là! Quels héros! quels grands noms! quelles infortunes! Et quel variété de noms, de héros, de fortune! L'Empereur d'hier et le vieux roi de l'ancienne monarchie, représentés chacun par un enfant exilé! L'enfant-peuple, roi par ce peuple, détrôné! L'enfant de la grâce de dieu, détrôné! Jeunes gens privés d'avenir, de droits politiques, de mariage, de patrie, de tout ce qui fait le citoyen! échos vieillis qu'on n'interroge plus! dieux tombés qu'on n'invoque plus! si jeunes et si pleins de souvenirs! débris de quinze à dix-huit ans! ruines toutes jeunes, toutes roses, sur lesquelles le rasoir du barbier n'a pas encore passé! L'un, II[e] du nom, aussi décrépit que l'autre qui était le cinquantième de sa race! Les deux principes souverains, le Peuple et Dieu, à quinze ans, allaient à pied sur la grande route, hâlés par le soleil, priant le paysan qui passe de

les laisser monter un instant dans sa charrette, car ils sont fatigués; la route est longue, et ils craignent de n'avoir pas assez d'argent le soir pour avoir un gîte et du pain! Oh! les beaux jeunes gens! les intéressans voyageurs! le poétique voyage! Ne me parlez pas dans vos romans de filles séduites et enlevées, de jeunes gens ruinés et perdus par la passion, de brigands, d'assassins, ou bien encore de Cosaques et d'invasion! Toutes les scènes que vous inventerez, joie ou tristesse, jeune âge ou vieillesse, mariage ou séduction, toutes les imaginations du monde, Sterne, j'ai dit Sterne! Richardson, j'ai dit Richardson! Cervantes, Rabelais, Jean-Jacques Rousseau ou Lesage; j'ai dit Cervantes, Rabelais, Jean-Jacques Rousseau et Lesage! n'ont rien trouvé, rien inventé, et ne pouvaient rien inventer, rien trouver en effet qui vaille le double voyage de mes deux contemporains.

Pendant que Napoléon rêve gloire et conquêtes, et bondit comme un jeune cheval, Henri plus triste, car il est plus enfant, Henri plus ennuyé, car il a été élevé plus saintement, Henri pense à la France aussi et prête l'oreille. — C'est la France! — Il croit entendre de loin le bruit des cloches, le son des cantiques, le noble cor qui retentit dans le bois, appelant à la noble chasse : il se figure des palais et des serfs, des gentilshommes maîtres souverains dans leurs domaines, toute la vieille France, la France à lui depuis qu'elle est la France, son royaume à lui, son royaume dévot, soumis, serf et riche, florissant sous la bannière blanche; le lys de sa famille dominant de toute sa hauteur le laurier et le chêne, et les vieux arbres. Henri élevé par les prêtres, Henri élevé dans le *Télémaque,* cette éducation libérale sous Louis XIV, et si en retard aujourd'hui! Prête bien l'oreille, Henri; prête bien l'oreille, Napoléon! Ecoutez là-bas du côté de France. Vous n'entendrez rien venir de là, messeigneurs, ou bien, si vous entendez venir quelque bruit, ce n'est pas la trompète guerrière, ce n'est pas le clairon frémissant, ce n'est pas le cheval qui hennit, comme aussi ce n'est pas la cloche sainte, ce n'est pas le cor féodal, ce n'est rien de ce que tu crois entendre, Henri, ce n'est rien de ce que tu crois, Bonaparte; c'est l'émeute qui lève la tête, l'émeute hideuse, mal peignée et aux

crins mal faits; c'est la révolte à main armée; ce sont les luttes des partis qui se tiraillent. — Bonaparte ne savait pas ce que c'était qu'un parti, Bonaparte! Ton grand-père à toi, Henri, aurait pu te le dire, s'il l'avait voulu; mais il aurait rougi de te l'avouer, l'inflexible vieillard! Il n'y a eu que Louis XIV mourant, dans toute la maison de Bourbon, qui ait donné une leçon de sagesse à son fils.

Ne trouvez-vous pas déjà que notre roman se poétise? Ne trouvez-vous pas que c'est en effet un étonnement digne de remarque que l'étonnement de ces deux jeunes princes qui arrivent en France et qui y cherchent deux choses qui, au premier abord, doivent y être nécessairement, l'une ou l'autre? celui-ci l'Empire, la gloire, les armes, que sais-je? celui-là, le trône légitime, la religion catholique, le passé, que sais-je? Or ni l'un ni l'autre, l'un dans cette France qu'a faite son père, l'autre dans cette France qu'a refaite son grand-père; ni l'un, ni l'autre, dis-je, ne trouvent ce qu'ils viennent y chercher. Désespoir!

— Mais enfin qu'y a-t-il donc dans cette France, diront-ils? Qu'avez-vous fait de la gloire de mon père, du despotisme de mon père? dira Bonaparte.—Qu'avez-vous fait de la croyance et du despotisme de mes pères? dira Bordeaux. Alors un vieux soldat viendra qui dira: —Tout cela est perdu, sire! — Un jeune prêtre viendra qui dira :—On ne croit plus à rien, votre Majesté! — Le vieux soldat se fera garde-chasse dans les forêts de Louis-Philippe; le jeune prêtre ira se marier à l'autel qu'il a desservi, et tout sera dit pour les deux voyageurs.

Vous les plaignez peut-être; moi, je ne les plains pas. Laissez-leur faire leur éducation tout seuls. Il faudra que cette éducation soit rude pour être à la hauteur de leurs besoins. Si je plains quelqu'un en ceci, c'est la France qui n'a rien gardé ni de cette gloire, ni de cette croyance, qui ne peut pas représenter le moindre échantillon de son double passé, qui a autant oublié Bonaparte qu'elle a oublié Charles X. Soyez donc protecteur de la confédération du Rhin, ou faites-vous sacrer à Reims après cela!

Bonaparte! et vous me demandez où en est la poésie en

France, monsieur! et vous me demandez où en sont nos poètes! Croyez-vous donc que les poètes poussent aussi vite que les peupliers de nos campagnes? Encore faut-il vingt ans aux peupliers pour grandir et pour faire entendre dans l'air leur poétique frissonnement. Bonaparte! mais songez donc à cela : quand l'Empire français était encore tout chaud, quand les rois de l'Europe étaient encore tout pâles, pâles de leur défaite et pâles de leur victoire; quand Sainte-Hélène, le petit rocher, était encore si inconnu aux navigateurs, qu'il fallait souvent le chercher tout un jour pour l'apercevoir dans la vaste mer, ce point si lumineux dans l'histoire; songez à cela, vous dis-je, à Bonaparte mort, à lui-même! Peu s'en est fallu que la poésie ne lui manquât. J'entends la poésie telle que nous l'avons chez nous, la poésie *nationale,* comme on dit, pour ne pas dire la poésie *médiocre;* la monnaie courante poétique en un mot, celle qui se dépense au jour le jour, et à laquelle il ne faut pas regarder de trop près, puisque, à tout prendre, la poésie de notre temps et depuis bien long-temps est descendue au rang de ces prostituées encore jolies et toujours complaisantes, qui donnent bien tout ce qu'elles ont, mais qui en fin de compte ne peuvent jamais donner que ce qu'elles ont.

Eh bien! la poésie de la restauration a été long-temps à hésiter avant de donner même ce qu'elle avait au tombeau de Bonaparte. Bonaparte mort, le monde restait muet; c'était une nouvelle hurlée dans les rues de Paris par le crieur public, et rien de plus. On se soumettait à attendre encore cent ans au moins avant que ce fût là une gloire consacrée. On appliquait à Bonaparte une règle d'Aristote, écrite sous le règne de Philippe de Macédoine. Les imbécilles! il fallut chez nous, pour que Bonaparte fût reconnu un sujet d'ode assez beau, un sujet aussi beau qu'Auguste *vainqueur des Parthes*, dans Horace; il fallut que, loin de la France, en Angleterre, dans la patrie de Wellington, un poète, un aristocrate, un dandy, se rencontrât qui jugeât Bonaparte digne de son génie. Lord Byron! ce fat sublime, ce railleur si désespéré et si désespérant, cet orgueilleux si naïf et si admirable; cette haute et dédaigneuse passion, qui s'exprime

par de si terribles éclats, lord Byron jeta une ode à la *croix de la légion-d'honneur*. L'ode est belle: elle est touchante; elle a tout le charme de ces hommages involontaires qui font tant de plaisir aux ruines. L'ode fit le tour du monde: elle rendit la poésie à Bonaparte. La mort de Bonaparte, favorisée par l'opposition politique, se mit à faire quelque bruit en France: elle eut un retentissement jusque dans l'Institut, on s'en aperçut même au Théâtre-Français. Cela fut bien heureux pour le héros, n'est-ce pas? Puis le sujet donné et accepté, on eût dit d'un sujet grec ou romain, tant nos poètes s'en occupèrent. Ce fut un déluge de vers. Lord Byron avait levé l'écluse. Dans ce déluge de vers, il y en eut quelques-uns de fort beaux. Lamartine, Victor Hugo et Béranger n'invoquèrent pas en vain ce grand nom dans la tombe. L'enthousiasme public et surtout l'esprit d'opposition firent le reste; et voilà comment, grâces au signal donné par lord Byron, la mort de Bonaparte n'a pas été aussi inaperçue parmi nous et par notre poésie, que l'a été celle de son fils.

Son fils mort (et ceci est la grande occasion qui se présente à moi pour vous parler poésie), Bonaparte II expiré sans qu'on sache pourquoi, j'ai presque dit sans qu'on sache de quel droit il est mort, je me suis mis à me demander d'abord pour moi, et ensuite pour vous:—Qu'allons-nous faire de cette grande mort? Quels adieux adresser à cet écho qui s'éteint? que ferait lord Byron qui a versé tant de larmes sur la mort de son propre enfant, s'il apprenait que le fils de Bonaparte est mort? quel signal donnerait-il aux hymnes funèbres et au deuil poétique? Toutes questions que je me suis faites en me promenant à l'ombre, au bord de ruisseaux limpides et à travers de vastes prairies qui sentent le lait.—Et voilà comment par mille détours j'arrive lentement, mais enfin j'arrive à votre question : Où en est la poésie en France, et les poetes où en sont-ils?

Les poètes chez nous sont en petit nombre comme dans tous les pays où il y a des poëtes. Aux trois poëtes que j'ai nommés, ajoutez le plus grand de tous peut-être, M. de Châteaubriand, et vous aurez tout notre Parnasse. Le nombre neuf au Parnasse

est une forfanterie de l'antiquité; trois poètes, c'est beaucoup dire. Il y en a qui diront, — c'est trop de bonheur!

Poètes! la révolution de juillet les surprend tout-à-coup comme l'orage qui tombe. — Ils restent ébahis, regardent en l'air et sans rien voir! D'où vient la grêle?

Aussi tous les trois ils ont succombé à la tâche. Victor Hugo, à peine descendu des tours de Notre-Dame, qu'il a indiquées sans le vouloir à de pauvres conspirateurs; Victor, tout ébloui de la hauteur d'où il est descendu, a voulu chanter la révolution de juillet. M. d'Argout l'a fait entrer dans son programme de 1831, et lui a donné la meilleure place, le Panthéon, ma foi! rien que cela. Le poète devait faire l'ode funèbre pour les morts de juillet. Au premier abord, il a trouvé cela grand et beau. Les morts de juillet! le Panthéon! le peuple de juillet qui écoute! Alors le poète s'est mis à l'œuvre; il n'avait guères que vingt-quatre heures pour son ode, position bien favorable à son génie. Il a manqué complètement son ode; il a fait les plus mauvais vers qu'il ait faits de sa vie, lui qui, à force de belles choses, a tant le droit d'en faire de mauvaises! Victor Hugo a manqué à la révolution de juillet, et cela devait être, et je l'en félicite, moi, de tout mon cœur, car la vraie poésie est toujours en avant des révolutions, comme Milton est près de Cromwell; car la poésie est peu jalouse de chanter les révolutions qu'elle n'a pas faites; car si jamais poésie fut étrangère à une révolution, c'est notre poésie à notre révolution. Honneur donc à Victor Hugo qui n'a pas su être poète où il ne pouvait pas être poète! Ne voyez-vous pas qu'il devait être en effet écrasé par cette cérémonie funèbre sans tristesse, par cette fête sans enthousiasme, par ce Panthéon sans caractère, sans vertu et sans croyance, dont la mauvaise inscription de plâtre, vingt fois refaite et vingt fois effacée, ne pouvait avoir aucun crédit, ni sur la terre, ni dans le ciel?

A présent Victor Hugo, qui a échoué à la révolution de juillet, se hasardera-t-il à célébrer la mort du dernier nom de Bonaparte? Lui, qui a célébré la colonne de la place Vendôme en homme inspiré, s'arrêtera-t-il sur ce mince cercueil? Je ne le crois pas à vrai dire; ou bien si, comme on l'annonce, Victor

Hugo ne résiste pas à la sainte envie de se mesurer avec l'enfant de Bonaparte, je parie que le poète succombera. Victor Hugo est comme tous les hommes de cœur de son temps, il est vaincu à force de déceptions; il ne croit plus au monde réel, tant il l'a vu changer de fois, il n'a plus aucune des illusions de la force et de la puissance, tant il a compris que la force et la puissance sont choses misérables. L'homme qui naissait quand la république avait le râle, l'homme qui a vu passer le cercueil de Louis XVIII et le berceau du duc de Bordeaux, berceau fait avec les planches d'un cercueil, le poète qui est allé d'abîmes en abîmes, et qui s'est pu convaincre que de toutes les vanités, la plus grande des vanités, c'était encore, à tout prendre, la faveur populaire; l'homme qui a vu le hasard mettre sur la même ligne Wellington et Bonaparte, et qui a reculé d'effroi devant cet atroce bonheur de Wellington! l'homme qui a compris que la poésie n'était pas de son temps, et qui a sagement rejeté cette poésie dans les vieux temps, pour avoir le droit d'être poète; celui-là, dis-je, ne sera pas tenté, quoi que lui dise la gloire, de se hasarder à ce grand nom de Bonaparte sous lequel succombe un enfant! Non pas certes! Le sujet est trop ingrat, la victime est trop bien morte! L'âme des peuples est trop tremblante, le monde est haletant dans l'attente de trop grandes révolutions, pour que le poète veuille perdre sa parole, c'est-à-dire son âme, à célébrer le second trépas de Napoléon; ou bien s'il se hasarde, comme on le dit, malheur à lui, car il ne trouvera pas d'écho. Dans tous les cas, que Victor Hugo garde le silence ou qu'il parle, tenez-vous pour assuré que c'est un grand poète perdu pour la poésie lyrique et pour long-temps, lui qui avait compris la poésie lyrique avec tant d'audace, tant d'amour, tant de passions, tant de néologisme, tant de bonheur!

Or vous avez remarqué sans doute un des caractères lyriques de Victor Hugo, c'est qu'il est le plus infatigable et le plus rapide de nos poètes. A lui, montrez un sujet, offrez un héros, faites-lui voir bien au loin une idée, l'idée et le héros, le sujet, tout cela est à lui. Il va, il va, il va, tant qu'il peut aller. Aussi toujours est-il le premier sur la brèche; le premier, hale-

tant quelquefois, mais toujours noble et beau. Voilà pourquoi ne voyant rien venir de Victor Hugo, après trois jours d'attente, j'ai pensé qu'il gardait le silence. J'ai pensé que s'il avait eu à parler du duc de Reischtadt, s'il avait voulu donner un digne pendant à son ode sur la naissance du duc de Bordeaux, Victor Hugo aurait déjà écrit son ode. Mais hélas! il est bien loin de l'ode. Il est retombé à la tragédie, lui qui s'était élevé jusqu'au roman, et quel roman encore : *Notre-Dame de Paris!*

Rayez donc celui-là de la liste des lyriques pour dix ans au moins. Attendez pour qu'il se remette en route, qu'il puisse voir quelque chose dans l'avenir. Victor Hugo est le poète de l'avenir. Il faut, pour qu'il se mette en marche, qu'il puisse voir quelque clarté venir de là-bas! Il n'est pas homme à se mettre en route dans les ténèbres, il veut savoir avant tout où il va! Il ne peut donc se mettre en marche aujourd'hui. Aujourd'hui quel homme du monde, même M. de Talleyrand, pourrait dire où nous allons?

Tout au rebours le grand poète chrétien, Lamartine. Celui-ci, plein de foi et d'amour, se plaît de préférence dans les cieux bien noirs. Il a, pour se guider, la foi et l'amour, ces deux anges de la poésie lyrique. Il aime et il croit! Aussi va-t-il en avant sans s'inquiéter des débris d'autel et de trône qu'il rencontre sur son passage. Quelque chose lui dit dans son âme et dans son cœur que ces débris qu'il aime en poète pourront se relever un jour. Lamartine a chanté Bonaparte, il est vrai, mais il l'a chanté en élève de lord Byron, il l'a chanté pour obéir à ce thème que lui donnait le poète anglais, et que commandait la France guerrière, la France vaincue, la France respectable. Aujourd'hui le poète a trop de chagrins pour s'occuper d'autres malheurs que de ses propres malheurs. Voyez ce que la révolution de juillet a fait en son âme! Elle l'a désolée dans sa double croyance! Elle l'a privé de toute espèce d'enchantement! Elle lui a gâté sa maison des champs, sa jeune famille, sa femme, son chien fidèle, sa vigne qu'il a plantée; elle a tout refusé à ce noble poète, la révolution de juillet, tout refusé jusqu'à cette chose que donne la société *aide-toi, le ciel t'aidera*, je veux dire une place à la chambre des députés. Lamartine qui n'a pas pu

être député quand il nous a fait l'honneur de le vouloir, grand Dieu ! Alors le mécompte l'a pris, lui aussi, comme s'il était un homme de juillet ou de la Bastille. Alors son dégoût s'est manifesté comme celui de Châteaubriand et de Byron s'est manifesté, par l'amour des voyages. Singulière agitation du cœur qui les pousse tous au-delà des mers à leurs premiers chagrins, ces favoris de la Muse ! Ils vont au loin, choisissant les pays déserts et malheureux, laissant de côté la molle Italie pour les sables du désert, les marbres de Venise pour les ruines de la Grèce, l'Arioste ou le Tasse, ou Dante encore, le poète des guerres civiles, le poète à la mode, pour Homère ou mieux encore pour la Bible, cette vieille et sainte poésie tombée de si haut et aussi durable que le soleil. Malheur aux révolutions qui dégoûtent le poète et qui le chassent de sa maison ! Malheur aux discordes civiles qui font du Dante un déserteur de grand chemin, qui jettent M. de Châteaubriand dans les forêts de l'Amérique et M. de Lamartine sur les rives du Jourdain, à ces rives du Jourdain où ceux qui portent une lyre la déposent aux saules du rivage et pleurent en se souvenant des malheurs de Sion !

Ainsi M. de Lamartine est parti, nous faisant ses adieux, à nous tous, qui l'aimons comme le père de toute poésie moderne. Adieu, poète ! Il ne s'est pas trouvé d'Horace chez nous, pour dire adieu au vaisseau de Virgile ! La poésie a manqué, même à M. de Lamartine, lui qui ne lui a jamais manqué !

Hélas ! s'il était parti quelques jours plus tôt, il eût rencontré dans sa route un autre vaisseau de Virgile, venant de Rome et portant Walter Scott, étendu sur son lit de mort. Que la mer doit être triste à présent, en voyant se renouveler tous les tristes pèlerinages du temps des Stuart, pèlerinages de rois, pèlerinages de poètes ! Ceux-ci vont en exil ; celui-là retourne à Abbotsford, pour y mourir. Et puis les uns et les autres ont parlé de vers et de gloire ! Deux vains sons ! Il n'y a qu'une poésie qui aille à notre époque, cette époque qui a tant épuisé le *Te Deum*. Cette poésie, c'est le *de Profundis !* Goëthe meurt en Allemagne,

Walter Scott en Angleterre, Cuvier en France, Napoléon II en Autriche; en même temps les peuples meurent en masse chez eux, ils meurent en silence et sans se plaindre, comme s'ils étaient de grands hommes! Et vous me demandez où en est la poésie chez nous! où en sont les poètes! Et moi je m'amuse à vous répondre; car cela plaît de parler, même à un tombeau vide, quand on aimait le mort que l'on croit enterré là!

Reste à l'enfant de Bonaparte pour le chanter le chantre lui-même de Bonaparte et de Lisette, celui qui a fait son bien de Lisette et de Bonaparte, et qui en a également abusé. Je veux parler de Béranger. Pour parler de Béranger comme je voudrais, je n'ose guère, moi qui ose beaucoup cependant, parce que je suis persuadé que la meilleure façon d'être vrai, c'est de dire tout ce qu'on pense; cependant il est certaines gloires pour lesquelles l'admiration est chose convenue et dont l'admiration est le point de départ. Béranger, c'est comme M. de Lafayette, on n'y touche point sans que la main se dessèche. Or, je tiens à ma main droite comme le bûcheron tient à sa cognée; cependant je hasarde un doigt, pour vous plaire. Vous voyez que je suis complaisant.

Comme je vous disais, enfant ou jeune homme, au collège même où nous admirions Parny et Florian, je n'ai jamais beaucoup admiré les chansons de Béranger. Cela m'a toujours paru d'une gaîté et d'une tristesse affectées. Cela n'était pour moi ni une chanson ni une ode; cela ne ressemblait ni à Collé ni à mon maître Horace. J'aimais peu cette gloire qui revenait sans cesse comme un refrain à boire; j'aimais peu ces vieux défis de chansonnier que le poète élevait contre le ciel le verre à la main, comme cela se faisait du temps de M. Panard; j'aimais peu ces sarcasmes sanglans, préparés pour venir après un banquet; j'aimais peu cette politique entre la poire et le fromage; j'avais en horreur ces vieux fanfarons de vaudevilles, et je ne savais pas comment on pouvait s'amuser avec ces jésuites que le poète faisait horribles, ces hommes de cour qu'il faisait hideux, ces grandes dames dévotes et dissolues; je ne concevais pas que ce fût là de l'orgie, une orgie française; que ce fût là une chanson

de table. Cela ressemblait trop à la chanson de prison et de place publique, deux chansons que j'ai dans une égale horreur; et puis, s'il faut tout vous avouer, il y avait à côté de Béranger un chansonnier qui lui a fait un grand tort dans mon esprit et dans celui de beaucoup de gens de goût qui ne se nomment pas, parce qu'ils n'osent pas encore. Ce chansonnier, c'était Désaugiers. Celui-ci, monsieur, était un joyeux poète, vif, alerte, animé, toujours à demi ivre, qui comprenait bien deux choses que nous ne comprenons plus, nous autres malheureux, le vin et les femmes! Celui-là était un écrivain coloré, animé, sans colère et sans fiel, insouciant de l'heure à venir, jouissant de l'heure présente, jetant sa chanson au vent comme elle lui venait, et ne la limant pas comme on lime un poëme épique; celui-là était un chanteur qui n'a jamais fait pleurer personne. Bon Désaugiers! il est mort en riant au milieu des plus atroces douleurs! il est mort sans amis, parce qu'il n'avait jamais eu d'ennemis. Buvez à sa santé, s'il vous plaît, à votre première nuit de Noël cet hiver!

Si cette page-là avait été écrite sous la restauration, elle aurait soulevé bien des clameurs; la restauration, temps heureux pour la littérature, le temps des haines littéraires! Aujourd'hui il n'est personne qui ne convienne avec moi que Béranger a trop parlé de l'Empereur, qu'il s'est trop servi de notre vanité nationale, qu'il abusé de Waterloo, cette noble défaite dont la blessure a saigné si long-temps, et sur laquelle on a appliqué tant de flatteries; sauf à moi à convenir ensuite que, pour un homme qui écrivait au hasard, qui ne savait rien de l'antiquité, qui s'était trouvé poète glorieusement, poète à l'aspect des malheurs de sa nation; pour un homme si admiré et populaire autant que Bonaparte, Béranger est en effet un homme étonnant, en effet un poète, en effet un bon citoyen. Voilà tout ce ce que je puis dire. Quant à ce qu'il a fait, ce qu'il a fait restera, je ne dis pas comme ode ou comme chanson, mais comme expression des vœux, des desirs, de l'ambition, des répugnances et des voluptés d'une époque inouïe dans l'histoire, et qu'il sera

bien difficile d'exprimer clairement plus tard même par les cantiques des jésuites et par les chansons de Béranger.

Béranger, comme tous les poètes ses frères, a fait volte-face devant la révolution de juillet. Il lui a tourné le dos, poétiquement parlant; il n'a pas osé lui adresser la parole une seule fois, à cette fille perdue qu'il avait couvée le premier. Soit qu'il ait été intimidé devant son ouvrage, soit qu'il ait été désolé d'avoir produit ce que lui et les siens regardent comme une monstruosité; soit qu'il ait été mécontent du peu de reconnaissance de la fille pour le père, Béranger n'a rien dit à cet enfant de son génie. Il l'a laissé grandir sans un conseil, s'égarer sans une réprimande, il la laissera se perdre sans lui dire: Voilà ton chemin! Béranger, qui, autrefois dans son beau temps d'opposition, était à l'affut des moindres mouvemens glorieux ou spasmodiques de la nation française, a laissé passer les plus belles occasions de poésie depuis juillet. Il a laissé passer les trois jours, le chien du Louvre, Varsovie même, la Pologne sanglante, Benjamin Constant mort, lui le chantre du général Foy et de Manuel, lui le chantre de la Grèce et le vengeur de Parga! Il a laissé passer tout cela sans un couplet, sans un refrain, avec un dédain cruel; il a manqué à son parti; la république s'est fait égorger dans la rue des Prouvaires: c'était un beau couplet à faire, Béranger n'a rien dit sur tout cela. Où est-il? Que fait-il? Est-il mort? Voici que le peuple oublie ses chansons déjà, car les passions de ces chansons sont déjà bien vieillies. A présent Béranger sera-t-il reconnaissant jusqu'au bout à l'Empereur, se souviendra-t-il que cet Empereur l'a fait populaire, lui Béranger? Laissera-t-il la tombe de Napoléon II sans y jeter quelques fleurs? Voilà toute la question! Et si elle n'est pas très importante, cette question, du moins est-elle faite pour exercer la sagacité des critiques; car, enfin, ceci est une question de vie ou de mort pour Béranger. Qu'il y prenne garde! la révolution de juillet a porté un grand coup à ses chansons. La moitié de ses chansons étaient soutenues par une haine mortelle contre la maison de Bourbon; haine féroce, haine de poète, haine superbe tant qu'elle n'a pas été triomphante, haine honorable tant qu'elle a été ex-

posée au réquisitoire et à la prison; mais aujourd'hui haine morte ou qui plus est, haine triomphante, haine sans but, haine dont personne ne veut plus, pas même ceux qui se battent en Vendée; haine d'esprits bornés et d'hommes médiocres, qui conservent du fiel dans leur cœur, comme d'autres nourrissent des chevaux dans leur écurie, par vanité: seulement ce fiel contre la maison de Bourbon est moins cher à nourrir.

D'autre part, si une moitié des chansons de Béranger vivait de haine pour Louis XVIII ou pour Charles X, gens peu aimables, il faut le dire, toutes les fois qu'ils ne voulaient pas être aimables; toujours faut-il, d'autre part, avouer aussi que la grande moitié de ces chansons vivait d'amour pour Bonaparte. Bonaparte est le héros de ces chansons. Il n'y a pas de vers qui aient été mieux gravés dans la mémoire du peuple que ceux-là; de vers politiques j'entends, car, en fait de poésie pure, nous savons des gondoliers de Venise qui savent par cœur des chants entiers de la *Jérusalem*, et qui ne les oublieront de leur vie, tout au rebours des vers politiques. Le plus beau vers politique s'efface à la longue. A mesure que le héros meurt ou qu'il est chassé bien loin, à mesure que l'objet de haine ou d'amour s'en va loin du peuple, le vers politique s'en va aussi, et tout passe en même temps, l'Empire et la chanson de gloire, la Restauration et la chanson de haine, Napoléon et Béranger, Charles X et Béranger. Béranger est entraîné dans cette double chute; entraîné par Charles X tout-à-fait, parce que les peuples, plus honorables et moins vindicatifs que les particuliers, ne détestent pas jusqu'à la troisième génération. Béranger était encore un peu soutenu par le fils de l'Empereur, car l'amour du peuple dure plus que sa haine, fort heureusement pour les grands hommes et pour les rois. A présent que Napoléon II est mort, la seconde moitié des chansons de Béranger n'a plus de point d'appui, plus d'écho dans l'avenir, c'est-à-dire, plus d'espérance, cet écho des passions politiques; Béranger est mort tout-à-fait pour l'amour, comme il est mort tout-à-fait pour la haine. Voilà ce que je ne voulais pas dire d'abord, voilà ce que je dis tout-à-fait à présent, entraîné par la logique de mes pensées.

La logique est plus rare que l'enthousiasme et plus entraînante mille fois, croyez-moi. (1)

Si donc Béranger ne parvient pas cette fois à faire émotion dans le peuple avec la mort du duc de Reischtadt; s'il ne retrouve pas quelques paroles d'indignation pour sa mère, quelque admiration nouvelle pour son père, quelques raisons pour réchauffer le peuple de juillet comme on dit; si Béranger laisse passer cette occasion superbe sans rien dire, il est mort comme poète. Enterrez le poète à côté du duc de Reischtadt! Grand honneur!

Bien plus, vous verrez si dans la foule quelque adroit faiseur de pastiche ne fera pas une chanson à la Béranger, bien lamentable, en cinq couplets et en vers de dix syllabes, sur un air de M. Wilhem! La foule, qui s'y connaît très bien, criera encore: *quelle merveille!* par habitude, et chantera peut-être les couplets, aussi par habitude, et parce qu'elle n'aura pas la peine d'apprendre un nouvel air! Elle est si stupide, la foule, quand elle n'est pas la plus intelligente des créatures! Le premier venu va lui faire du Béranger très bon, comme on lui faisait des empoisonneurs très fromidables au mois de mars! Elle applaudira le Béranger postiche à outrance, comme elle a éventré horriblement les empoisonneurs supposés. Stupide foule! sublime foule! Il n'y a pas quinze jours que *le Constitutionnel,* écho de la foule, s'indignait contre une chanson carliste de Béranger; or, la chanson carliste n'était pas de Béranger, mais c'était tout-à-fait sa manière, son rhythme, son refrain, et *le Constitutionnel* s'y connaît aussi bien

(1) Nous respectons trop la vive et consciencieuse indépendance du jugement exprimé par le brillant écrivain, notre collaborateur, pour chercher à y obtenir quelque modification et quelque affaiblissement. Nous nous permettrons toutefois de rappeler que Béranger, dès avant la révolution de juillet, s'était ouvert par les *Bohémiens*, par la *Métempsychose*, un genre de chanson ou ode philosophique, qu'il paraît avoir poussé plus loin depuis dans les *Braconniers*, le *Faiseur d'or*, et autres pièces dont on nous promet la publication cet hiver. C'est là, dans l'œuvre de notre célèbre et national poète, une nouvelle manière digne de couronner largement ses productions d'une autre époque. Nous attendrons ce dernier recueil, pour essayer d'apprécier dans toute son étendue la poétique et patriotique carrière de Béranger.

S.-B.....

que la foule. Et vous me demandez, monsieur, où en est la poésie en France, où en sont les poètes français aujourd'hui !

Elle en est là la poésie ! Le fils de Napoléon n'inspirera pas une ode, pas une chanson, pas un vers, je dis une bonne ode, une belle chanson, un beau vers ! La mort de cet enfant ne sera pas plus poétique que la révolution de juillet ne l'a été. D'où vous pourrez conclure que la poésie politique, c'est-à-dire l'ode, c'est-à-dire la plus belle expression de la poésie, son expression la plus solennelle et la plus antique, est morte chez nous ! Il y a des gens qui ne s'en affligeront pas. Cromwell détestait Butler !

Comme vous êtes très éloigné de nous et très étranger à ce mouvement en sens inverse, qui amène chez nous une révolution littéraire tous les huit jours, vous demanderez peut-être, vous questionneur : Pourquoi je n'ai pas placé l'auteur des *Messéniennes*, M. Casimir Delavigne, parmi les poètes du jour ?

Je vais vous le dire tout franchement, puisque je suis dans mon jour de franchise : c'est qu'en vérité il est difficile d'être moins poète que M. Casimir Delavigne ne l'a été depuis la révolution de juillet. L'histoire de M. Casimir Delavigne le poète est une des choses les plus curieuses qui se puissent voir, et sans la vie de Debureau, je l'aurais faite. Je ne parle pas de M. Casimir Delavigne sous la restauration. Sa vie a été laborieuse, mêlée de revers et de succès, semée de beaux vers, échos lointains et sans passion de la poésie de Racine, reflet affaibli, mais gracieux *d'Athalie et d'Esther*. Il a eu des chutes, il a eu de brillans succès. Il a fait de l'opposition, lui aussi, mais une opposition beaucoup plus molle et partant beaucoup moins populaire que celle de Béranger. Quand le drame moderne a donné, fougueux, barbare, je veux dire faisant du barbarisme, conduisant la passion jusque dans l'alcove, fût-ce dans une alcove d'auberge, visant au spectacle et à l'effet, M. Casimir Delavigne, tout en regimbant, a suivi, autant qu'il a pu, le drame moderne. Il a poussé la complaisance jusqu'à mettre une procession de moines dans son Louis XI, jusque-là tout est bien. Ce n'était pas un poète novateur, mais c'était un écrivain correct et châtié ; il n'était pas très passionné,

mais il écrivait rarement, ce qui se compense. D'ailleurs on n'avait pas encore entendu Louis XI, et il vivait sur Louis XI depuis neuf ans bien comptés.

Est venue la révolution de juillet, elle a perdu M. Casimir Delavigne complètement. Elle l'a traité en vaincu, lui vainqueur! Mais aussi il faut dire qu'il est impossible à un homme d'esprit de plus abuser d'une révolution que ne l'a fait M. Casimir Delavigne. Au dernier des trois jours, M. Casimir Delavigne fait une cantate, vous croyez qu'il fait une cantate toute neuve pour cette révolution toute neuve, et surtout pour ce roi tout neuf? Pas du tout, il copie sa cantate. Il fait mieux que de la copier, il la calque mot pour mot, vers pour vers, sur une autre cantate qu'il avait faite il y a huit ans, une cantate sur l'Italie, dont l'air était tout fait depuis huit ans, et dont le refrain était : *Partons pour l'Italie!* Au lieu de *partons pour l'Italie*, il écrit : *Courons à la Victoire!* Du reste, il laisse le rondo : *En avant, marchons,* etc.—Toute la cantate a dû être finie le même soir. On donna la cantate à Nourrit; Nourrit, à force de la chanter sur tous les théâtres, a pensé y perdre la plus belle voix de l'opéra. Comme il faut à toute force une cantate nouvelle à un peuple en même temps qu'une cocarde nouvelle, le peuple de Paris a adopté, faute de mieux, la cantate de M. Casimir Delavigne, sans se douter que c'était une cantate calquée, copiée, toute faite, sur un air tout fait! Si bien que la révolution de juillet, non-seulement n'a pas un monument qui lui soit propre, une pierre à elle, mais elle n'a pas la chose du monde la plus facile à avoir, elle n'a pas une chanson à elle! Elle a une chanson de pièces et de morceaux, une contrefaçon bâtarde, une vieillerie à laquelle on se bouche les oreilles aujourd'hui après l'avoir chantée conjointement avec la *Marseillaise !* Ce qui prouve, pour le dire en passant, qu'une révolution ne doit jamais être inquiète, ni pour les hommes qui la mènent, ni pour les chansons qui l'exaltent; vieux ou nouveaux, copiés ou neufs, inspirés ou plagiaires, elle en trouvera toujours!

Je continue mon histoire. Encouragé par ce premier succès

maladroit, et qui excite à présent une rumeur toutes les fois qu'on chante la *Parisienne*, M. Casimir Delavigne voulut ajouter une nouvelle feuille à son laurier. Il fit alors une ballade intitulée : *Le Chien du Louvre*. Cette fois, la ballade était toute neuve, faite tout exprès. Je ne saurais vous en dire un seul vers, moi qui retiens facilement tous les beaux vers. Ce dont je me souviens, c'est que c'était une méchante ballade sans intérêt et sans inspiration, après laquelle on ferma la grille du Louvre, on lâcha le chien du Louvre qui était attaché, et qu'on n'a plus revu depuis la ballade. C'était un caniche de goût et d'esprit, qui disait comme Virgile : *Sylvæ sint consule dignæ!*

Je crois aussi me rappeler que M. Casimir Delavigne, outre sa ballade, fit aussi une *Messénienne sur les trois jours*, c'était une mauvaise *Messénienne* si je m'en souviens, à moins que je ne confonde la *Messénienne* avec la *Ballade;* quoi qu'il en soit, Ballade ou Messénienne, si la Ballade n'est pas la Messénienne, et si la Messénienne n'est pas la Ballade, ce que je puis affirmer, c'est que la Ballade valait la Messénienne et la Messénienne la Ballade; rien de plus, rien de moins.

Mais ce dont je me souviens fort bien, c'est de la traduction en vers français du *De profundis* pour le bazar de la rue Saint-Honoré, dans lequel le chef de l'église française, monseigneur Jean-François Chatel, avait établi, moyennant 3 fr. d'entrée, un service funèbre pour l'âme de Kosciusko. M. Casimir Delavigne se servait de la Pologne comme il s'était servi de la révolution de juillet, aussi heureusement. Mais cette fois, à cette triste poésie, M. Casimir Delavigne ajoutait une haute inconvenance. Il protégeait de son nom et de son vers, quel qu'il fût, car enfin il pouvait être bon, monseigneur Chatel, ce Luther bâtard, ce Calvin de boutique, vicaire révolté qui profite d'une révolution pour désobéir à son archevêque, dont le palais est en ruines, et pour se faire appeler *monseigneur* par quelques idiots qui trouvent fort beau de dire *Dominus vobiscum* en français. — Et vous me demandez où en est la poésie en France ! Voilà un poète français qui fait des vers pour un schismatique de carrefour ! Et ce schismatique qui les chante dans une boutique! Et les mystères

qu'on profane en plein jour, et la sainte messe violée, et l'hymne des morts, cette belle prose de l'église souffrante, rabaissée à la hauteur d'une poésie de révolution! Voilà où en est la poésie! Voilà où en est la croyance! Voilà où en sont les poètes aujourd'hui!

Peu importe donc que M. Casimir Delavigne fasse des vers ou n'en fasse pas pour le duc de Reischtadt; à dire vrai, je ne crois pas qu'il en fasse. L'enfant mort doit être consolé, s'il a lu *la Parisienne*, *le chien du Louvre*, *la Messénienne* et le *Deprofondis* de Kosciusko.

Quant à M. de Châteaubriand, vous avez entendu dire qu'il avait été en prison, qu'on avait mis la main sur lui, le grand poète, puis qu'on l'avait relâché comme on l'avait arrêté, sans lui demander pardon à genoux; puis qu'il allait partir, lui aussi, comme Lamartine est parti, quand il aura trouvé assez d'argent pour mettre bien dans les règles son passeport!

Soyez tranquilles, un de ces jours nous aurons quelque belle phrase de M. de Châteaubriand sur le fils de l'Empereur. M. de Chateaubriant a trop occupé le père, pour ne pas s'occuper du fils. D'ailleurs comment celui qui s'occupe du duc de Bordeaux ne s'occuperait-il pas du duc de Reischtadt? Comment cela peut-il échapper aux vues les plus courtes: savoir que ces deux enfans étaient unis l'un l'autre par un lien secret insaisissable, plus fort encore que celui qui unissait Rita-Christina, ces deux enfans morts à vingt-quatre heures de distance? Reischtadt! Bordeaux! deux infortunes pareilles, deux destinées identiques, deux malheurs qui se soutenaient l'un l'autre! Napoléon rendait sinon possible, du moins vraisemblable Henri de Béarn. Ils étaient l'ombre l'un de l'autre, l'un prouvait l'autre; à présent que le premier est mort, Henri a perdu son ombre, Henri est incomplet, Henri est perdu parce que l'autre est perdu. Quelle destinée! Qui eût dit à Charles X que l'enfant de l'Elysée-Bourbon devait un jour porter le deuil de l'enfant de Schœnbrun? O pitié!

La poésie n'est plus dans les poètes, la poésie est dans les faits; elle a passé des chansons dans l'histoire, du vers dans la prose,



du récit dans l'action. Ce sont les peuples qui meurent qui sont les poëtes, ce sont les rois détrônés qui sont les poëtes, ce sont les royautés vagabondes qui sont les poëtes, ce sont les enfans orphelins par le poison ou par le fer qui sont les poëtes. La poésie se déplace comme tout le reste; le drame est fait par les peuples, les poëtes n'ont plus qu'à écouter et à voir. Peuples et poëtes sont également à plaindre, également malheureux!

S'il faut tout vous dire, j'imagine bien aussi une raison assez bonne à l'impuissance, ou si vous l'aimez mieux au silence de nos poëtes. A présent Bonaparte, vu de loin, leur fait peur peut-être, mais je n'imagine pas que c'est là la raison qui les arrête. Ce qui empêche les poëtes *de chanter* (vieux style), c'est l'étrange abus qu'on a fait du nom de Bonaparte et de sa personne, et de son habit, et de son chapeau, et de sa mort. Vous ne sauriez vous faire idée de ce qu'est devenu le héros, et en combien de pièces ils ont mis son cadavre, moins respectueux que les assassins de Romulus, qui cachèrent sous leurs manteaux les lambeaux palpitans de leur chef, et qui en firent un dieu.

Aussitôt après juillet, le nom de Bonaparte devint une spéculation. Les théâtres, qui étaient dans le marasme, employèrent leur dernier crédit à acheter un vieux chapeau et une redingote grise. Les premiers Bonaparte qu'on fit voir eurent un succès immense; la spéculation fut énorme. Il n'existe pas de méchant petit théâtre qui n'ait eu son héros à faire torturer chaque soir; comme ces pauvres comédiens ont fait le gros dos! comme ils se sont bourré le nez de prises de tabac! comme ils ont monté à cheval! et que de paroles mémorables ils ont rapportées! La parodie a été longue et complète; on s'est rassasié de Bonaparte comme on s'était rassasié de Robespierre! Que voulez-vous que devienne un grand homme chez un peuple qui en fait tout de suite après sa mort la pâture d'un mélodrame? Que peuvent espérer les artistes quand ils assistent aux succès de rapsodies comme celles où Bonaparte a été compromis; que peuvent penser de nous les étrangers quand ils songent qu'on a donné le rôle de Bonaparte à Mlle Déjazet? Certes s'il s'agissait d'un autre homme, le silence des artistes serait peut-être excusable, mais

ici il est incroyable; mais ici il s'agit d'une gloire à part dans les gloires du monde; mais ici si la poésie manque, elle est sans excuse, le héros est assez grand pour être au-dessus même des parodies de théâtre, je ne puis pas donner une plus juste idée de sa grandeur.

Vous autres, Américains, vous comprenez Bonaparte mieux que nous. Vous en êtes plus éloignés. Les Arabes le comprennent encore mieux que vous, ses pas sont empreints sur la terre d'Egypte plus que les pas de Josué, qui fit reculer le soleil. Bonaparte au contraire l'a avancé! Je lisais l'autre jour l'histoire d'un voyageur qui m'a paru sublime, et que voici:

Ce voyageur s'en va dans le désert et tombe dans un camp d'Arabes, des Arabes accroupis, haletant sous le soleil, de vrais Arabes! Notre homme, qui ne sait s'il a affaire à des amis ou à des ennemis, s'avance les bras levés au ciel, et pour saluer dignement ces croyans en guenille, il s'écria: —Mahomet! Mahomet!

Grand et digne salut sans doute, et dont il n'y a pas de peuple qui ne dût être fier. — S'écriât-on Jésus-Christ en France! ou Luther, en Allemagne, je trouve le salut de notre compatriote admirable de tout point.

Mais ce qui est bien plus admirable, c'est la réponse des Arabes, c'est le salut qu'ils ont rendu au Français! Figurez-vous qu'à ce cri de Mahomet! les Arabes se sont dressés tout debout, et qu'ils ont levé leurs deux mains vers le ciel en criant: — Bonaparte! Bonaparte!

Si vous m'aviez demandé tout simplement: *Où est la poésie?* sans me dire *où est la poésie en France?* je vous aurais répondu: —La voilà!

Mais laissons l'histoire et les anecdotes; revenons à mon conte, à mon roman des premières pages: je ne finis pas ma dissertation littéraire qui m'ennuie, j'aime mieux achever mon roman qui m'amuse. Nous avons laissé nos deux jeunes gens sur la grande route, cherchant la France. Arrivés à une certaine auberge, ils s'arrêtent pour prendre quelque repos. L'auberge est pauvre, le

pain est dur, il n'y a qu'une table dans la salle basse, ils se mettent à la même table et ils boivent du même vin.—Ils se regardent, ils se trouvent beaux, ils se parlent. Naturellement ils se vantent, ils sont si ignorans et si jeunes!

— Tel que vous me voyez, dit l'un, en redingote grise et en vieilles bottes, je suis empereur des Français et roi d'Italie, par le sacre de mon père et le serment de mes sujets!

— Tel que vous me voyez, dit l'autre, en habit vert et en petit chapeau, je suis roi de France et de Navarre par le serment des sujets de mes pères et par le sacre de Clovis!

Alors le vin leur parut bon, et chacun d'eux but à la santé de l'autre sans jalousie et sans fierté, bien que chacun d'eux eût le droit d'avoir un peu d'orgueil!

En même temps un autre prince passait sur la route; un beau jeune homme blond, bien fait et spirituel, joyeux compagnon quand il faut l'être, fait et élevé pour être au niveau de toutes les fortunes. On lui dit que, dans tel cabaret, un empereur des Français et un roi de France dînaient avec du fromage, du vin frélaté et du pain noir. Notre jeune homme fut curieux de voir dîner l'empereur des Français et le roi de France: il entra au cabaret.

—Sire, leur dit-il, saluant l'un et l'autre, sire, vous êtes empereur des Français, et vous, sire, roi de France; mon père est roi des Français: il réunit l'empereur et le roi. Voulez-vous me permettre de dîner avec vous?

Il se mit à table. Tous les trois furent joyeux, comme s'ils avaient su au juste ce que c'est qu'une couronne dans ce siècle. Chacun fut l'homme de son temps, l'un guerrier, l'autre croyant, le troisième flottant entre les deux principes et les trouvant fort séduisans tour-à-tour. Après le repas, chacun paya son écot: ils repartirent du côté de la France, l'un à pied, l'autre à pied, le troisième à cheval comme un vrai fils de roi.

—Voulez-vous que je vous prête un cheval? disait-il aux deux autres.

—Non pas, disaient les autres: nous sommes trop pressés d'arriver.

A quoi le duc d'Orléans répondait en bon et joyeux camarade:

—Allume ton cigarre à mon cigarre, Reischtadt.—Il y a une Madone à saluer là-bas, Bordeaux! bon voyage, mes cousins! et bonne chance! Voyez-vous, à pied ou à cheval, celui de nous qui entrera le premier en France, c'est celui à qui la France dira la première: *Entrez!*

Et ils se séparèrent, quand d'Orléans revint sur ses pas et leur dit gravement:—Toi, Napoléon, et toi, Henri, je vous pardonne de n'être plus, toi, roi de France, et toi, empereur des Français.....

Mais à quels rêves s'emporte mon esprit! A quels accidens je m'arrête! quelle histoire cela eût faite, si ces trois jeunes gens, qui agitent le monde, représentans de trois idées, tous trois représentans jeunes, tout neufs, pleins de loyauté, étaient venus parmi nous, leurs contemporains et leurs égaux, pour discuter loyalement ces immenses questions de passé et d'avenir, également incomplètes et insolubles sous l'Empire, sous la Restauration et sous la Révolution de juillet!

Mais le destin n'a pas voulu que cette solution importante fût remise à des cœurs jeunes et neufs, il a brusquement enlevé de l'arène un des trois champions qui devaient entrer dans la lice: Napoléon II n'est plus! Retirez-vous, jeunes gens, vous n'êtes plus dans la question, et vous, peuples, jetez en l'air une médaille à l'effigie de César ou de Pompée: pile ou face! César ou Pompée! la République ou l'Empire! Le hasard en décidera.

Au château d'Hermières, le 8 août 1832.

JULES JANIN.

SIGURD

TRADITION ÉPIQUE RESTITUÉE.

J'ai peu de mots à dire sur l'essai qu'on va lire.

J'ai voulu faire pour une légende poétique ce que font les architectes quand ils reconstruisent un monument avec des ruines, ce que font les géologues et les naturalistes, quand avec quelques fragmens de roche ou quelques débris fossiles, ils recomposent une création perdue. Long-temps occupé à recueillir, et à rassembler *les membres dispersés,* non *d'un poète,* mais d'une poésie tout entière, j'ai cédé à la tentation de les rapprocher, de les ranimer s'il était possible, de sorte qu'on vît la tradition vivre, et se mouvoir au milieu de nous après l'avoir contemplée endormie sous la poussière des âges.

Dans ce travail de restauration, d'évocation pour ainsi dire, j'ai suivi surtout l'Edda, que je regarde, ainsi que je l'ai dit, comme la source la moins altérée de la tradition ; là où les Niebelungs en ont conservé quelque élément qui a péri dans l'Edda, je l'ai

(1) Voyez la première partie, livraison du 1er août.

emprunté aux Niebelungs, mais dans ce cas j'ai tâché d'effacer le coloris comparativement plus moderne, qui, souvent dans ce poème, recouvre le fonds primitif. J'ai cherché alors à traduire les Niebelungs dans la langue de l'Edda, à remonter plus haut que les minne singers, jusqu'aux scaldes; car ce que je voulais, c'était refaire un fragment de la vieille épopée barbare.

Outre les deux sources principales, l'Edda et les Niebelungs, j'ai aussi puisé dans les Sagas, dans les chants populaires danois du moyen âge, dans ceux des îles Feroë qui vivent encore: là où tout me manquait, où la tradition m'offrait des lacunes, j'ai osé tenter de les combler en m'inspirant de son esprit. Je proteste n'avoir mis du mien dans ce travail qu'à la dernière extrémité; tant que j'ai pu traduire, je me suis gardé d'inventer.

Dans son état actuel, le poème s'arrête à la mort de Brunhilde.

—

PREMIÈRE AVENTURE.

SIGURD TUE LE DRAGON FAFNIR.

LE NAIN.

Sigurd, c'est ici la bruyère
Où dans son nid le dragon dort;
C'est ici que Fafnir, mon frère,
De son corps rampant sous la terre,
La nuit, le jour couve cet or
Pour lequel il tua mon père.

SIGURD.

Réveillons ce dragon dormant;
Tu m'as promis d'être mon guide,

Si ta promesse fut perfide,
De ta mort voici le moment!

LE NAIN.

Le nain qui t'a forgé ton glaive
Ne se venge pas à demi;
Ce que j'entreprends, je l'achève.
Tu perceras ton ennemi.
Creusons une fosse profonde
Pour détourner le sang immonde
Qui va ruisseler de son flanc.

SIGURD.

Creusons gaîment; ce monstre horrible
Mourra; d'un ennemi terrible
Heureux qui voit couler le sang!

LE NAIN.

Chaque soir, pour boire à la rive,
Fafnir passe ici.

SIGURD.

Qu'il arrive!

LE NAIN.

Prends garde, Sigurd, arme-toi,
Il n'est pas loin, voici son heure;
Il vient, il vient!

Pâle d'effroi,
Le nain s'enfuit, Sigurd demeure.

Sigurd descend dans le fossé;
Sous les pas du monstre placé,
Le laisse approcher en silence
Et lui plonge son glaive au cœur;
Fafnir jette un cri de douleur.
Alors Sigurd vers lui s'élance,
Et l'homme et le monstre, un moment,
Se regardèrent fixement.

FAFNIR.

Quel est ton nom? quel est ton père?
Qui sut exciter ta valeur
A me chercher sur la bruyère,
Guerrier qui m'as percé le cœur?

SIGURD.

Sigurd est le nom qu'on me donne;
Mon père était Sigmund le fort,
Je n'avais besoin de personne
Pour te porter le coup de mort.

Savant dragon, sage, infaillible,
Rien n'est mystérieux pour toi.
Du monde à nos yeux invisible,
Ce que tu sais, apprends-le-moi.

FAFNIR.

Veux-tu savoir d'où vient le monde?
Il sortit de la nuit profonde,
De la nuit semblable au néant;
Au fond du ténébreux espace,
Il naquit du feu, de la glace
Et du cadavre d'un géant.
Ses os furent les monts sauvages;
Les astres brillans sont ses yeux,
De son crâne on forma les cieux,
Et de son cerveau les nuages.

SIGURD.

Autre chose je veux savoir,
Le destin que je dois avoir.

FAFNIR.

Veux-tu savoir où vont les âmes
Quand elles ont quitté leur corps?
Tous ceux qui dans leur lit sont morts,
S'en vont chez Héla dans les flammes,

Parmi les brumes et la nuit,
Au sein des espaces sans bruit,
Ceux qui tombent dans les batailles
Montent, après les funérailles,
Dans le palais brillant d'Odin ;
Au sein d'une éternelle ivresse
Ils boivent la bierre et le vin ;
Un sanglier renaît sans cesse,
Qui sans cesse apaise leur faim.
Le banquet fini, de son glaive
Chacun est prompt à se saisir,
Jusqu'à ce que le jour s'achève,
Ils se combattent par plaisir;
Puis chacun d'eux se relève,
A son ennemi tend la main,
Du palais reprend le chemin,
Et le combat leur semble un rêve.

SIGURD.

Autre chose je veux savoir,
Le destin que je dois avoir.

FAFNIR.

Veux-tu savoir le jour suprême
De l'univers et des Dieux même?
Voici le grand embrasement!
Du ciel qui se fend, se détachent
Les astres, les nains se cachent,
Et soupirent lugubrement.
Le vaisseau des morts fuit la plage,
Le grand serpent bondit de rage,
La flamme touche au firmament.
Odin meurt, le loup le dévore.
Mais de cet univers trop vieux,
Un monde nouveau vient d'éclore;
Sur d'autres hommes, d'autres cieux,
Se lève une nouvelle aurore.

SIGURD.

Autre chose je veux savoir,
Le destin que je dois avoir.

FAFNIR.

Sigurd, ton nom sera célèbre,
Après toi, dans le monde entier,
Il le sera bientôt. — Guerrier,
Bientôt luira ton jour funèbre.

SIGURD.

Mais, tandis que je vis encor,
Je vais m'emparer de ton or
Que ta force a mal su défendre.
Toi, chez Héla tu vas descendre.

FAFNIR.

Tu triomphes, guerrier vaillant,
Ton âme à l'espoir est ouverte,
Et moi je ris. Cet or brillant,
Cet or, Sigurd, sera ta perte.

SIGURD.

Tout homme aime l'or éclatant.
Fafnir, ta vie est terminée,
Meurs, pour Sigurd le même instant
Viendra bientôt, Sigurd l'attend,
Nul n'échappe à sa destinée.

—

DEUXIÈME AVENTURE.

SIGURD VA CHEZ LA VALKYRIE.

La vierge habite seule au flanc de la colline,
C'est la vierge d'Odin, la vierge de la mort,



La belle Valkyrie, — et sur son bras s'incline
Son front penché qui dort.

Car Odin courroucé de ce que la guerrière
A frappé sans son ordre un de ses bien-aimés,
De la verge magique a touché sa paupière,
Et de Brunhilde au jour les yeux se sont fermés,
Et les sanglans combats et la douce victoire
Désormais lui sont refusés,
Et ses jours passeront usés
Dans de terrestres nœuds, sans éclat et sans gloire.
Mais la Valkyrie a juré
De ne jamais être la femme
Que du guerrier qui franchirait la flamme
Dont son palais brille entouré,
Et toujours à la peur aurait fermé son âme.

Sigurd la voit dormir, et la croit un guerrier.
Il approche, — son casque enlève,
Et du tranchant de Gram le fidèle et bon glaive,
Il fend du haut en bas la cuirasse d'acier.
Brunhilde alors sur son bras se soulève,
Brunhilde sur son bras se soulève à demi,
Et dit : j'ai bien long-temps dormi,
Voilà bien long-temps que je rêve!
De la terre je plains les tristes habitans,
Les douleurs qu'on y souffre, elles durent long-temps!
Salut au jour, après la nuit sa mère,
Salut au ciel et salut à la terre,
Salut aux dieux, aux déesses, à toi,
Guerrier divin, qu'ils conduisent vers moi.
Je t'apprendrai les runes redoutables
Que les géans m'ont révélés,
Et les préceptes véritables
Que les sages m'ont dévoilés.

I.

Sigurd, je t'apprendrai les runes des tempêtes;
Grave-les sur ton noir vaisseau,
Et quand l'orage en feu volera sur vos têtes,
Quand le vent creusera les abîmes de l'eau,
Tu verras la nue embrasée
Se dissoudre en fraîche rosée,
Au sein calmé du firmament.
Tu verras de l'onde apaisée
Sous l'esquif la rage épuisée
Se prosterner docilement.

II.

Sigurd, je t'apprendrai les runes de la guerre;
Grave-les sur ton bouclier,
Et les traits ennemis ne t'inquiéteront guère,
Et ton bras ne pourra plier;
Grave-les sur ta forte épée,
Et quand elle aura soif d'un sang encor vivant,
A son desir s'en abreuvant,
De ce sang dans la plaie elle rira trempée.

III.

Je t'apprendrai les runes de l'amour;
Grave ceux-là sur la plage mouvante,
Et la vierge qui s'épouvante
De l'éclat et des bruits du jour,
Avec la nuit viendra se glisser sous ta tente.

SIGURD.

Brunhilde, j'ai vraiment plaisir à t'écouter,
Des runes, je le vois, tu connais les usages.
Redis-moi maintenant les préceptes des sages,
Ce qu'il est bon d'apprendre est bon à répéter.

LA VALKYRIE.

I.

Sois prudent avant tout, ô Sigurd, et prends garde
Quand tu poses le pied sur un sol étranger;

Regarde autour de toi, dans tous les coins regarde,
Partout se cache le danger.

II.

L'étranger vient de loin, il vient par la montagne,
Qu'il s'asseie au festin, — car ses pieds sont lassés;
Réchauffe ses genoux glacés.
Ce qu'on donne à l'hôte, on le gagne.

III.

Honneur au chef vaillant craint de ses ennemis!
Honneur au chef qui donne, il aura des amis.

IV.

Le seuil de ton ami, que ton pied le connaisse,
Qu'entre vous deux toujours le chemin soit frayé.
Ne souffre pas que l'herbe naisse
Sur le chemin de l'amitié.

V.

Prétendre conserver la paix avec la femme,
C'est comme de vouloir vivre au sein de la flamme,
Ou de marcher dans les airs suspendu;
C'est comme de croiser sans mâts pendant l'orage
Sur un vaisseau par les écueils fendu,
Ou de croire saisir des rennes au passage
Sur un rocher glissant où la neige a fondu.

VI.

Glace nouvelle,
Toit qui chancelle,
Ciel qui sourit,
Maître qui rit,
Lame émoussée,
Pleurs de fiancée,
Serpent qui dort,
Calme du port,
Un champ qu'on sème,
Un fils qu'on aime,

Neige d'hier,
Soleil d'hiver,
L'amour, la vie,
L'onde et le vent;
A ces choses point ne te fie,
Car ces choses trompent souvent.

SIGURD.

Que ta sagesse est grande, ô Valkyrie!
Autant que toi, nul homme n'est savant,
Entre toutes, c'est toi, toi que j'aurais choisie.
Brunhilde répondit : « Et moi pareillement. »
Sigurd dit : « Il faudra qu'alors tu m'appartiennes.
— Je le veux bien, dit-elle, et j'en fait le serment
En plaçant mes mains dans les tiennes.
Mais Sigurd se leva.—Les fils d'Hunting riraient,
Eux de qui j'ai juré la mort dans ma colère,
Quand les Sagas diraient
Que Sigurd s'arrêta quelque part sur la terre,
Avant d'avoir vengé son père.

—

TROISIÈME AVENTURE.

SIGURD VENGE SON PÈRE.

Qu'on mette à flot mon grand serpent de mer(1),
A dit Sigurd avec un rire amer;
Que les enfans d'Hunting vaillamment se défendent :
Faisons hâte, les loups attendent.
A la voix de Sigurd les farouches guerriers
Le long du bord rangent les boucliers,

(1) Nom poétique des vaisseaux dans le langage des Scaldes.

Chacun s'assied à côté de sa lance;
D'un bond au milieu d'eux s'élance
Grani, le roi des bons coursiers,
Et sous ses pieds la planche aux vagues aguerrie
Tremble et crie.

L'orage était aux cieux de nuages couverts,
Le vent du nord d'écume éclairait les flots verts.
Ces guerriers que nul vent n'arrête
S'embarquent pendant la tempête.
Grani, les naseaux entre-ouverts,
Secoue en hennissant sa crinière et sa tête.
Le vent redouble, il fait craquer les mâts,
Sigurd et ses amis ne s'en alarment pas;
Quand la mer à plein bord entre dans leur navire,
On les voit, ces guerriers, la défier et rire;
Semblables dans leur joie au blanc oiseau des mers
Qui, quand l'orage approche, en criant fend les airs;
On les voit secouer, comme l'oiseau son aile,
Leurs pesantes peaux d'ours d'où la vague ruisselle.
De la foudre qui gronde à chaque roulement
Ils répondent en chœur par un long hurlement.

Il est nuit, la tempête a caché les étoiles.
Levez, cria Sigurd, levez toutes les voiles,
Le vrai fils de la mer la dompte en la bravant;
Le lâche seul fuit le naufrage.
Notre pilote, c'est l'orage.
Allons où nous pousse le vent;
Le vent nous jettera toujours sur quelque plage.

Courage, ô mon vaisseau, mon dragon bondissant,
Et si ton écorce fragile
Sait vaincre le flot rugissant,
Pour te payer ta course agile,
Je te ferai nager dans des vagues de sang.

Debout sur un sommet de leur âpre rivage,
Les princes des Finois chantaient un chant sauvage,
C'est celui qui tourmente et soulève les flots,
Celui qui suscita la tempête aux héros.
Des magiciens hagards et des femmes hideuses,
Sachant du Seida les pratiques honteuses,
S'efforçaient d'interdire aux braves d'approcher,
On les voyait ces nains, ces monstrueuses femmes,
Avidement tour-à-tour se pencher
Sur le chaudron magique entouré par les flammes.
Du brasier la rouge lueur
Eclairait leurs traits difformes,
Leurs regards clignotans et leurs têtes énormes
Leurs fronts baignés d'une impure sueur.

Qu'est ceci? dit Sigurd, notre vaisseau s'arrête;
Mais si leurs chants le peuvent arrêter,
Ils n'empêcheront pas la mer de nous porter.
Il dit, et sur Grani plonge dans la tempête.
Alors chaque guerrier, de colère enflammé,
Sur son écu de cuir au sein des flots s'élance,
Et ramant avec sa lance,
Bientôt sur le rivage a bondi tout armé.

Les magiciens tremblaient, et leurs genoux plièrent;
Mais des chefs à Sigurd, de loin, les voix crièrent:
Où donc était Sigurd! nous l'attendions ici,
Le bon guerrier ne tarde pas ainsi.
Etais-tu chez les morts, étais-tu chez les Ases?
— Ne l'avez-vous pas su dans vos tristes extases?
Tandis que, déposant vos corps,
Et devenus de loups immondes,
Vous erriez, vils Finois, dans vos forêts profondes,
Où vous rongiez les os des morts,
Pour vous punir, je venais sur les ondes;
Ne l'avez vous point su? peuple impur et maudit.
— Les oiseaux ont parlé, les oiseaux nous ont dit:

Ne craignez point Sigurd, Sigurd est un infâme,
Il laissera refroidir sans remord,
Tout occupé de gagner une femme,
La cendre de son père mort.

Alors Sigurd frémit d'un horrible transport,
La colère d'Odin descendit sur son âme;
Il gravit le rocher d'un pied rapide et fort,
Et sur ses pas ses guerriers accoururent.
Mais voilà qu'à leurs yeux mille géans parurent,
De ceux qui de l'enfer de glace et de frimats
Habitent loin du jour les désolés climats.
Pour le combat, l'un d'eux amène
Un animal étrange, à voix humaine
Et fort comme trente guerriers.
Soudain fut entendu le choc des boucliers.
Les haches étincellent,
Les flots de sang ruissellent,
Les membres s'amoncellent
Aux cris des loups de l'air (1);
Les armures se fendent,
Les coups pesans descendent
Sur les casques de fer;
Des cuirasses brisées,
Les têtes divisées
Roulent jusqu'à la mer.
Sigurd combat aux lueurs de l'éclair :
Contre son front des oiseaux de ténèbres
Venaient heurter leur vol sans bruit;
Le monstre l'appelait avec des cris funèbres:
A travers le sang et la nuit,
Sigurd s'élance et le poursuit;
Mais le fer ne saurait l'atteindre,
Et le héros commence à craindre

(1) Les oiseaux de proie.

De ne pouvoir en triompher.
Il le saisit pour l'étouffer,
Le monstre échappe et rit dans l'ombre;
Alors Sigurd le traîne au brasier sombre
Que les nains avaient allumé,
Et sur son corps à demi consumé
Il renverse d'un coup la magique chaudière.
Le monstre jette un hurlement
Dont retentit la plage entière,
Et puis on n'entend plus que le pétillement
De la flamme, et des os le dernier craquement,
Et du vent de la mer le morne sifflement.

Alors brilla dans l'ombre une clarté douteuse,
Car la guerrière merveilleuse
Venait chevauchant par les airs,
Avec sa lance lumineuse,
Sur un pont de pâles éclairs.
Lorsqu'à travers le ciel(1), une de ces guerrières,
Vers les combats sanglans, son blanc coursier conduit,
On voit rougir sur les bruyères
Ces reflets fugitifs, ces mobiles lumières,
Vagues aurores de la nuit;
C'est du coursier l'ondoyante crinière,
D'où jaillissent ces feux indécis et changeans;
Ce sont les tourbillons d'éclatante poussière
Dans les sentiers du ciel sous leurs pas voltigeans.

Pleins de courage et de furie,
Les héros combattaient encor;
Du haut des airs la Valkyrie
Etend sur eux sa lance d'or;
Elle ordonne aux fantômes
De retourner dans leurs muets royaumes,

(1) On attribuait aux Valkyries les effets des aurores boréales.

Au front des combattans elle pose sa main,
Et choisit cent guerriers pour le palais d'Odin.
Sigurd marchait à la lueur divine
Au pied d'un rocher noir, au fond d'une ravine;
Les fils d'Hunting l'attendaient en tremblant.
L'un veut fondre sur lui, mais Sigurd le devine,
Et dans sa farouche poitrine
Il enfonce à deux mains le fer étincelant;
L'autre songeait à fuir; le fort Sigurd l'enlève,
Et de la pointe de son glaive
Sur le dos du vaincu grave un aigle sanglant.
Puis il chanta : J'ai bien vengé mon père,
Le meurtrier dans ses fils est puni,
Leurs corps sont couchés sur la terre,
Les corbeaux sont repus, le combat est fini,
Je suis content; de la vierge divine
Regagnons maintenant la lointaine colline.

—

QUATRIEME AVENTURE.

SIGURD VA CHEZ LES NIFFLUNGS.

Sur son cheval Grani Sigurd long-temps voyage,
Si long-temps Grani va marchant,
Et tant Sigurd va chevauchant,
Que d'un fleuve ils touchent la plage.
Des rochers escarpés bordaient son lit profond,
A flot rapide et clair l'onde courait au fond;
C'est des Nifflungs le pays sombre,
Affreux pays de brume et d'ombre.

Les trois frères Nifflungs à table étaient assis;
Le premier, c'est Gunar, guerrier triste et perfide;
Le second, c'est Hogni, sombre et de sang avide;

Le troisième est Guttorm aux obliques sourcils,
Pâle, féroce et timide.

Grani devant le seuil s'arrête en hennissant.
Sigurd s'avance vers la salle,
Et sous la porte colossale,
Le héros entre en se baissant.

Les trois Nifflungs lèvent la tête;
La corne à boire dans leur main
Reste pleine à moitié chemin,
Et leur faim tout-à-coup s'arrête.
Sigurd parle : On m'a dit en un pays lointain
Qu'ici je trouverais des braves.
Levez-vous de votre festin
Et combattons, je suis certain
De vous tuer ou de vous faire esclaves.
Gunar, à ces mots tressaillant,
Presse son couteau sur son flanc;
Hogni de son pied redoutable
Repousse et renverse la table;
Et Guttorm dont le cœur, par la frayeur glacé,
En secret dans son sein frissonne,
Se cache au creux d'une colonne
Pour fondre comme un loup de son antre élancé,
Pour achever Sigurd quand on l'aura blessé.

Sigurd dit en riant : Aux animaux de proie
Nous allons préparer un grand sujet de joie.
Voyez autour du toit voleter ces corbeaux,
Au combat leurs cris nous excitent,
Écoutez, gaîment ils s'invitent
A se partager vos lambeaux.

Mais des Nifflungs Grimma la mère,
Pâle Vola(1), triste sorcière!

(1) Espèce de prophétesse ou magicienne dans la mythologie scandinave.

Vers eux se penche et dit tout bas :
Mes enfans, ne combattez pas
Ce héros à la mine altière.

Il tua le dragon puissant.
C'est Sigurd, Sigurd l'invincible,
De Fafnir il a bu le sang;
Au fer il est inaccessible.

Gunar répond : Mon glaive fend l'acier,
Mon glaive entamera le corps de ce guerrier.
Hogni répond : Quand l'ours vers moi se dresse,
Sur ma poitrine je le presse
Et je finis par l'étouffer ;
Mes bras l'étoufferont s'il émousse mon fer.

Guttorm menace aussi, terrible à ce qu'il semble;
Mais regardez Guttorm de plus près, son corps tremble.
Enfin Grimma s'emporte et dit :
Celui qui le touche est maudit.

Ainsi parle Grimma, la puissante sorcière :
Tantôt louve, au sein des forêts
Elle hurle dans un repaire;
Tantôt sur les rochers, sous les abris secrets
Rampe et siffle, horrible vipère.
Les guerriers à l'instant sont frappés de stupeur,
Car de leur mère un seul mot leur fait peur.

Assieds-toi, guerrier redoutable,
Assieds-toi, disent-ils, et mange à notre table.
Sigurd s'assied, il boit avidement,
Et sans rien dire il mange largement.

Alors Grimma prépare une corne remplie
D'un breuvage délicieux;
A l'entour sont gravés des traits mystérieux,
Les runes par qui l'on oublie;
Elle l'offre à Gunar, dès-lors la Valkyrie

(Des runes de l'oubli pouvoir prodigieux!)
Est loin de sa pensée autant que de ses yeux.

Sigurd se lève et dit: Je n'ai plus de colère?
A table vous avez fait asseoir l'étranger,
Vous l'avez fait boire et manger.
Si vous voulez je serai votre frère,
Nous irons ensemble à la guerre,
A vos côtés j'aurai place au festin,
Et nous partagerons ensemble le butin.
Les Nifflungs à ces mots bien fort se réjouirent.
Pour enchaîner Sigurd par un pacte puissant,
Gunar, ensuite Hogni le blesse en l'embrassant,
Dans une corne à boire ils mêlèrent leur sang,
En burent une part, et l'autre ils l'enfouirent,
Ils sont frères dès ce moment,
De se défendre ils ont fait le serment.

Mais la sœur des Nifflungs, de sa haute demeure,
A vu Sigurd vers eux s'avancer sans frémir,
Et depuis ce moment elle y songe à toute heure,
Et la nuit y pensant, elle ne peut dormir.
Ses yeux le suivent quand il passe,
Nul plus souvent n'atteignit à la chasse
L'élan au pied rapide, aux rameaux tortueux;
Nul plus souvent de sa main n'y terrasse
Le loup féroce ou l'uroch monstrueux.
Quand les Nifflungs s'en vont en guerre,
Le fort Sigurd ne manque guère
D'en rapporter de l'or brillant.
Nul front plus que le sien n'est chargé de poussière,
Plus que le sien, aucun bras n'est sanglant.
Hilda (1), la fière Hilda, sourit à cette vue,
Et la vierge se dit secrètement émue:

(1) J'ai donné ce nom à ce personnage, qui s'appelle Chrimhilde dans les Niebelungs, et Gudruna dans l'Edda.

Je voudrais que Sigurd m'offrît cet or brillant,
M'entourât de ce bras sanglant.
Un soir de main en main courait l'ardent breuvage,
Et les guerriers buvaient. Soudain s'offre à leurs yeux
Hilda, son air était farouche et gracieux,
Ses cheveux blonds tombaient sur son visage,
Ses grands yeux bleus lançaient un feu sauvage.
Sigurd d'abord ne vit pas sa beauté;
Son âme était ailleurs, était sur la montagne
Où Brunhilde, sortant du sommeil enchanté,
Le fit asseoir à son côté,
Et jura d'être sa compagne.
Mais dès qu'il a touché la magique liqueur,
Tout souvenir s'efface de son cœur.
Il voit Hilda, la voit et sent comme elle est belle.
D'un feu subit son regard étincelle:
Vaillans Nifflungs, dit-il, donnez-moi votre sœur.
—Que nous donneras-tu? lui demandent les frères.
—Je vous promets dans trois prochaines guerres
Ma part entière du butin.
Alors Hilda dit ces paroles fières :
A moi seule, à moi seule appartient mon destin,
Guerrier; fais-moi des promesses sincères,
— Que me donneras-tu pour le don du matin? (1)
— Je te donnerai des esclaves,
Et des fourrures et de l'or;
Je te donnerai plus encor,
Des fils de la race des braves.
— Tes sermens, dit Hilda, sont beaux si tu les tiens,
Eh bien! vaillant Sigurd, prends-moi, je t'appartiens.
Au-devant des époux, les torches resplendirent,
Les guerriers leurs glaives brandirent,
Avec des cris perçans bondirent

(1) Le don que l'épouse recevait de l'époux le lendemain des noces, suivant une coutume commune aux divers peuples germaniques.

En frappant sur leurs boucliers.
Sigurd bondit plus haut que les autres guerriers.
Dans la corne d'un bœuf sauvage,
Ensemble des époux ils goûtent le breuvage.
La peau d'un ours tué depuis trois jours
Fut la couche de leurs amours.
Hilda se réjouit, dans le fond de son âme,
Du plus vaillant des chefs de se sentir la femme.
Sigurd n'a point connu de semblable transport
Depuis que de son père il a vengé la mort.
Quand Sigurd dans ses bras serra sa jeune proie,
Ce fut pour le héros une pareille joie
Que le jour où, vainqueur du dragon rugissant,
Il le vit se débattre et rouler dans son sang.

—

CINQUIÈME AVENTURE.

GUNAR ÉPOUSE BRUNHILDE.

Grimma dit à Gunar : Mon fils, je te conseille
D'aller sur la montagne où Brunhilde sommeille.
Brunhilde est belle et tu l'épouseras :
Elle est terrible aussi; pourtant tu la vaincras,
Pourvu que Sigurd t'accompagne.
Gunar dit à Sigurd : Allons sur la montagne.
Sigurd joyeux répond : Allons! et les guerriers
S'assirent pesamment sur leurs puissans coursiers.

Quand il fallut franchir la flamme merveilleuse,
Sigurd dit à Gunar d'une bouche railleuse :
Pourquoi ton bon cheval ne peut-il avancer
Vers ce palais éclatant de lumière?
— En avant j'ai beau le pousser,
Au travers de la flamme il ne veut point passer,
Mais toujours m'emporte en arrière.

— Prends le mien, dit Sigurd, et Gunar s'applaudit :
Il monte; mais Grani, hennissant de colère,
En se cabrant sous lui, bondit,
Et brisé le renverse à terre.

Sigurd rit : Mon cheval ne veut porter que moi.
Eh bien! je changerai de figure avec toi.
Il trace un rune alors dont il connaît l'usage,
Et tous deux ont changé de traits et de visage.

Lors un grand fracas retentit,
La terre sous leurs pieds s'agite,
Sur Grani que sa voix excite,
L'ardent Sigurd se précipite,
Et la flamme les engloutit.
Le héros presse de son glaive
Les flancs fumans de son coursier.
Il s'abat, Sigurd le relève.
A travers le feu qui s'élève,
Reluit son armure d'acier.

Sigurd a fourni sa carrière
Et franchi ce brûlant chemin.
Brunhilde attendait, calme et fière,
Dans sa parure de guerrière,
Portant au front casque et visière,
Tenant un glaive dans sa main,
Et lui parle ainsi la première:
Quel es-tu, toi, qui viens sur ton fumant coursier?
Hors un guerrier, j'ai cru qu'il n'existait personne
Qui pût percer le mur de feu qui m'environne,
Et Sigurd était ce guerrier.
— Je m'appelle Gunar, et Giuki fut mon père:
C'est un nom fameux dans la guerre.
Ta promesse, il faut la tenir.
Chez les Nifflungs il faut venir. —

— Es-tu digne de moi, Gunar, par ta vaillance?
Jusqu'ici tous les rois qui croyaient m'obtenir,

Je les ai percés de ma lance.
— Ta promesse, il faut la tenir.
Chez les Nifflungs il faut venir. —
Brunhilde balançait, incertaine, irritée.
Tel un cygne flottant sur une onde agitée.

Lui l'étreint de son bras d'acier,
Et la place d'une main forte
Sur la croupe de son coursier,
Qui d'un bond tous deux les emporte.

Or, Sigurd avait le pouvoir
De se rendre aux yeux invisible.
Quand elle eut avec lui franchi le feu terrible,
Brunhilde s'étonna de ne le plus revoir.
D'où ce prodige peut-il naître?
Gunar, qu'elle a vu disparaître,
Gunar s'avance et vient la recevoir.
Chez les Nifflungs par Gunar emmenée,
Brunhilde suit, interdite, indignée,
Se défiant tout bas de quelque enchantement,
Mais ferme et résolue à tenir son serment.

Des noces voici la journée,
Brunhilde est morne et consternée.
Quelque chose lui dit qu'elle n'a pas l'époux
Que lui devait la destinée.
Pâle de stupeur, de courroux,
Elle voit là Sigurd qui, penché sur son glaive,
Autour de lui promène un œil errant,
Et d'un regard indifférent
Contemple près d'Hilda la noce qui s'achève.

Oh! dans son cœur brisé quels douloureux combats!
D'un froid de mort ce cœur frissonne.
Elle ne se plaint à personne,
Et s'assied muette au repas.
Le repas commença; quand les Scaldes chantèrent,

Ses oreilles les écoutèrent;
Mais son âme n'entendait pas.

SIXIÈME AVENTURE.

SIGURD LUTTE AVEC BRUNHILDE.

Brunhilde, d'un pas triste et lent,
Vers le lit de Gunar, pâle s'est avancée,
Telle que retournant sous sa tombe glacée,
Sur la neige la nuit glisse un fantôme blanc.

Et Gunar s'applaudit, au fond de sa pensée,
De tenir dans ses bras pressée
La Valkyrie au cœur de fer;
Celle qu'environnait l'auréole brillante,
Lorsque sur la mêlée elle planait dans l'air,
Qui de sa lance étincelante
Des combattans marquait les sorts;
Et de sa main froide et sanglante
Pour Odin choisissait les morts.

Gunar éteint la torche de Melèse
Dont l'éclat vacillait sur les grands murs de bois;
Puis s'avance, transporté d'aise,
Et souriant pour la première fois.
Croyant déjà saisir la Valkyrie,
Auprès d'elle il vient se coucher,
Mais la guerrière avec furie
Lui défendit de l'approcher.
Si vous prenez cette main dans la vôtre,
Si vous touchez à mon blanc vêtement,
Vous verrez au même moment

Qui des deux est plus fort que l'autre.
D'une voix sourde et l'œil ardent,
Gunar répondit en grondant :
Je ne crains le fer ni la flamme;
A dix rois j'ai fait rendre l'âme,
Je n'aurai pas peur d'une femme;
Et de la vierge en ses efforts brûlans
Il déchira les voiles blancs.
Elle, pour punir cette injure,
Saisit la magique ceinture
Qui jour et nuit ceignait ses flancs,
Attache de Gunar et les bras qui combattent,
Et les pieds qui long-temps de fureur se débattent;
Ensuite, déployant son pouvoir plus qu'humain,
L'enlève sans effort de sa robuste main,
Et le suspend à la muraille,
Puis de sa couche ainsi le raille :

—Il sera beau, Gunar, quand le matin viendra,
De te voir suspendu par la main d'une femme.
Ce guerrier ne craignait ni le fer ni la flamme:
Il fit à dix rois rendre l'âme,
Dira-t-on, puis du doigt chacun te montrera,
Et l'on rira. —

Comme un vaisseau ployant sous la tempête,
Sous ses discours amers, Gunar courbe la tête.
Tout triste et tout humilié,
Il veut parler, sa voix s'arrête :
Sa honte à voir ferait pitié.
Enfin ces humbles mots soulèvent sa poitrine :
— Brunhilde, je vois bien que ta force est divine,
Mais de ces nœuds délivre-moi,
N'expose pas à la risée
Ma vigueur désormais des enfans méprisée,
Je n'aurai garde sur ma foi
De lutter encore avec toi.—

Par un sombre serment Gunar alors s'engage
Et de ses forts liens Brunhilde le dégage,
Mais il n'ose plus l'approcher,
Ni son vêtement blanc du bout du doigt toucher.

Le lendemain, Gunar l'œil baissé vers la terre,
Le front lugubre et soucieux,
A l'écart marchait solitaire.
Sigurd s'approche, et dit: Qu'as-tu, mon frère,
Je n'étais pas ainsi morne et silencieux
Le matin où d'Hilda, si belle et si farouche,
Je venais de quitter la couche;
Mon œil était brillant, mon front était joyeux
Comme en un jour victorieux,
Quand on a pris d'assaut quelque forte muraille
Où d'un riche ennemi se cachaient les trésors,
Comme le lendemain d'une grande bataille
Où l'on compte beaucoup de morts. —
D'abord Gunar ne put répondre, car la honte
Serrait ses dents, mais enfin il la dompte,
Et quand trois fois il a gémi,
Ouvre, parlant bien bas, son cœur à son ami.
— De cette guerrière intraitable,
Dit Sigurd, nous viendrons à bout,
Nul obstacle n'est indomptable
Au cœur qui fermement résout. —
Le soir Hilda tenait dans ses mains enlacées
De son terrible époux les rudes mains pressées,
Quand Sigurd disparaît par son enchantement.
Hilda s'écrie avec étonnement :
Mon époux était là, mes mains tenaient les siennes,
Qui donc vient d'arracher ses mains d'entre les miennes?

Il est avec Gunar, la salle est sans clarté.
Gunar se tait et retient son haleine,
Et sur la couche de la reine
Le vaillant Sigurd est monté.

Tout près du lit, Gunar, caché dans l'ombre, écoute,
Et de son noble ami, nul affront ne redoute.

A peine à ses côtés Brunhilde le sentit,
Que d'être venu là Sigurd se repentit.
A terre, en un clin d'œil sa forte main le lance,
Sigurd tombe avec violence
Et sur un banc sa tête retentit.
L'homme fort sur ses pieds se dresse
Et dans ses bras veut l'enlacer,
Mais c'est elle, au moment qu'il croit la terrasser,
Qui rudement contre le mur le presse.
Elle serra ses mains d'un effort si puissant,
Que des ongles jaillit du sang.
Elle veut attacher ses bras comme la veille,
Mais de Sigurd enfin la colère s'éveille;
Il s'arrache à ces nœuds qu'il brise en rugissant,
Et de toute sa force à son tour la pressant,
Il fait crier les os de la guerrière.
Alors Brunhilde en rougissant
Ainsi parla d'une bouche moins fière :
Gunar, écoutez-moi, je jure dès ce jour
De ne m'opposer plus à votre noble amour ;
Rien n'aurait fait ployer mon âme,
Mais je vois que vous méritez
Que l'on cède à vos volontés.
Vous savez dompter une femme.
A ce discours Gunar content
S'approche et se place auprès d'elle,
Sigurd s'échappe, et depuis cet instant,
La guerrière qu'on craignait tant,
Devint comme une autre mortelle.

Mais Sigurd, dans la lutte, a repris l'anneau d'or
Qu'il lui donna sur la montagne,
Et que son doigt portait encor.
Puis Sigurd va dormir auprès de sa compagne.



Or, cet anneau fatal était un talisman
Qui, par sa puissance plus forte,
Détruit chez celui qui le porte
L'effet de tout enchantement.
Comme un songe au réveil rentra dans sa pensée
De son premier serment la mémoire effacée.
Du trésor de Fafnir venait l'anneau maudit,
D'un destin malfaisant la puissance cachée
A cet or était attachée,
Et comme à son vainqueur Fafnir l'avait prédit,
Ce fut cet or qui le perdit.

—

SEPTIÈME AVENTURE.

BRUNHILDE APPREND QU'ON L'A TROMPÉE.

Un jour avec Hilda Brunhilde la guerrière
Allait pour se baigner au bord de la rivière.

HILDA.

Pourquoi, sœur Brunhilde, pourquoi
Ainsi passes-tu devant moi,
Et dans le fleuve entres-tu la première?

BRUNHILDE.

De nos époux Gunar est le premier,
Car Gunar est un roi, Sigurd n'est qu'un guerrier.

HILDA.

Au nom de ce guerrier tous les rois s'épouvantent;
Tous les scaldes le vantent,
Il s'élance en avant des héros qu'il conduit
Comme devant les flots courent ses promptes voiles.
Quand les fers sont tirés, son glaive seul reluit,

Comme la lune pleine, en une froide nuit,
Efface l'éclat des étoiles.

BRUNHILDE.

Sigurd est vaillant, j'en conviens,
De ses hauts faits je me souviens.

HILDA.

Sigurd tua Fafnir.

BRUNHILDE.

Gunar franchit la flamme.

HILDA.

Ce ne fut point Gunar ; sous ses traits déguisé,
Sigurd lui seul franchit le rempart embrasé.

BRUNHILDE.

Voilà ce que toujours a soupçonné mon âme ;
D'un lâche ainsi je suis la femme.
Tu possèdes Sigurd, qui m'était destiné,
A ton époux le mien cède en vaillance,
C'est un malheur qui veut vengeance
Et ne sera point pardonné.

HILDA.

Tu ne mérites pas l'époux qu'on t'a donné,
Toi qui, reine déshonorée,
Aux bras de Sigurd t'es livrée.

BRUNHILDE.

Hilda !

HILDA.

J'en ai la preuve ici.
C'est ton anneau; regarde à mon doigt, le voïci.

Brunhilde alors se tut et devint pâle,
Puis retourna lentement vers sa salle,
Et là, dans l'ombre s'enfermant,
Elle en clôt avec soin la porte,
Et sur son lit se jette comme morte.

Là repoussant tout aliment,
Sans écouter une parole
Qui la plaigne ou qui la console,
Elle resta sept jours sans voix, sans mouvement.

Mais Sigurd, du passé le souvenir l'oppresse.
Il dit avec douleur : J'ai faussé ma promesse.
Il plaint Brunhilde et lui, séparés pour toujours.
Le héros supporta ce poids durant sept jours,
Puis s'en fut vers Brunhilde accablé de tristesse,
Et tous les deux se tinrent ces discours.

SIGURD.

Pourquoi depuis sept jours inflexible et farouche,
Brunhilde, as-tu voulu demeurer sur ta couche
Dans le silence et dans l'obscurité?

BRUNHILDE.

Mes yeux refusent la clarté,
Seule et dans l'ombre enveloppée,
Je veux rester ici, parce qu'on m'a trompée.
Ce n'était pas Gunar qui, sur Grani monté,
Dans ma retraite merveilleuse,
Vint un jour à travers la flamme périlleuse.
Ce n'est point avec lui que Brunhilde a lutté,
Ce faible roi, ma main l'aurait dompté.

SIGURD.

C'est moi qui traversai la flamme menaçante,
C'est moi seul qui te fis plier
Sous l'effort de ma main puissante,
Et contraignis la guerrière à prier.

BRUNHILDE.

Ta parole à mort m'a frappée,
C'est toi, Sigurd, qui m'a trompée!

SIGURD.

Nous fûmes le jouet d'un pouvoir inconnu;
Rien n'était plus doux à mon âme

Que de penser que tu serais ma femme ;
Mais dès qu'ici je suis venu,
Mon esprit du passé ne s'est plus souvenu.

BRUNHILDE.

De douleur une âme rongée
Par des mots n'est point soulagée;
Sigurd, ce n'est pas tout encor,
Hilda de toi reçut mon anneau d'or,
Et ses discours m'ont outragée.

SIGURD.

Ainsi les sœurs se querellent toujours,
Hilda ne tiendra plus de semblable discours.

BRUNHILDE.

Oh! que ne suis-je encor vierge sur mes montagnes,
Où pour planer sur les combats,
De mon coursier dans l'air faisant voler les pas
Près des guerrières mes compagnes !

SIGURD.

Ne t'a-t-il pas donné, Gunar, ce roi puissant,
Ce pourquoi toute femme incessamment soupire?
Des parures, de l'or, de l'or éblouissant.

BRUNHILDE.

Plus que l'or ce que je désire,
C'est que le glaive te déchire,
Que la terre boive ton sang.

SIGURD.

Il ne me reste pas beaucoup de jours à vivre,
Dès long-temps je connais mon sort,
Et toi, de près, tu dois me suivre
Dans les demeures de la mort.

BRUNHILDE.

Guerrier maudit, guerrier funeste,
Toi seul as fait tout mon malheur,

Et ton âme qui me déteste
Se réjouit de ma douleur.

SIGURD.

Brunhilde, mon âme est la même,
Loin de te détester, je t'aime,
Et je voudrais pouvoir, sans manquer à ma foi,
Monter dans ta couche avec toi.

BRUNHILDE.

J'appartiens à Gunar, sa sœur est ton épouse;
Demeure avec Hilda, je n'en suis point jalouse;
Mais promise à chacun de vous,
La Valkyrie en sa demeure
Ne veut pas avoir deux époux,
Il faudra qu'un de vous deux meure.

SIGURD.

O sort pesant! ô longs regrets!
O Brunhilde, que je voudrais
Qu'au monde Hilda ne fût jamais venue,
Qu'au moins Sigurd ne l'eût jamais connue!

BRUNHILDE.

Moi je voudrais, que me font tes remords?
De mon joug être dégagée,
De toi, Sigurd, être vengée,
Je voudrais que nous fussions morts.

—

HUITIÈME AVENTURE.

MORT DE SIGURD.

Un soir elle était seule et rêvait à ses maux;
La douleur la força de prononcer ces mots :

« Beau guerrier, brillant de jeunesse,
Sigurd, qui me fais tant souffrir,
Il faut que dans mes bras je te tienne et te presse
Il le faut... ou mourir !

J'ai dit un mot dont se repent mon âme,
De Sigurd une autre est la femme;
Rien ne peut finir mes malheurs,
A Gunar je suis enchaînée ;
O Valkyrie infortunée ,
Urda la sombre destinée
T'a réservé bien des douleurs ! »

Souvent, le soir, quand son ennui l'assiège,
Elle marche au hasard sur la glace et la neige,
Les sapins l'entendent gémir
Quand vient l'heure où Sigurd près d'Hilda va dormir.

Dans sa tristesse elle se noie ;
Puis, se livrant à son courroux :
En me privant de mon époux ,
On m'a ravi toute ma joie,
Eh bien ! je remplirai mon sort,
Je me réjouirai dans des pensers de mort !

Près de Gunar elle se précipite,
Au meurtre de Sigurd sa rage ainsi l'excite :
—Tu me perdras, Gunar, et tu perdras mon or;
De moi tu n'auras plus une seule caresse,
Si vainement ma voix te presse ;
J'emporterai tout mon trésor,
Je retournerai vers mon frère,
Vers Atli, ce roi de la guerre,
Si tu désobéis, Gunar, à ma colère.

Gunar fut triste en l'entendant parler,
D'abord il veut la consoler;
Mais d'un regard morne et farouche

Brunhilde lui ferme la bouche :
—Tu jettes tes discours au vent,
Mais ne crois pas, Gunar, approcher de ma couche,
Si ce soir Sigurd est vivant.—

Elle sort, et Gunar en silence demeure,
Il demeura pensif ainsi durant une heure,
Puis il va vers son frère, il le va consulter.
—Que faire Hogni? Brunhilde est prête à me quitter.
Elle veut que Sigurd périsse;
Que faire Hogni? Faut-il que j'obéisse?
Par un refus la faut-il irriter?
A toute autre je la préfère,
Je ne veux pour rien sur la terre
Perdre Brunhilde et son trésor.

HOGNI.

Deux biens sont précieux pour une âme guerrière:
La beauté de la femme et la splendeur de l'or;
Couche Sigurd dans la poussière.
Brunhilde se plaint, c'est assez,
Nous sommes en elle offensés.
L'affront rouille le fer du brave
Jusqu'au jour où le sang le lave.

GUNAR.

Si nous tuons Sigurd, nous perdons plus en lui
Que si de quatre fils dans la même journée
La jeunesse était moissonnée!

HOGNI.

Les Nifflungs n'ont jusqu'aujourd'hui
Jamais eu besoin d'un appui;
Notre allié, c'est notre glaive,
Il suffit à nous protéger,
Du moins le butin que j'enlève
Ne sera plus à partager.

GUNAR.

Mais nous avons juré de le défendre.

HOGNI.

Je te dirai, Gunar, le parti qu'il faut prendre,
Notre frère Guttorm, le plus jeune de nous,
N'a rien juré, c'est lui qui portera les coups.

Ils vont trouver leur jeune frère;
Pour exciter cette âme sanguinaire,
Ils promirent de l'or... Guttorm fut interdit,
Puis en pâlissant répondit :
Certes sa mort est desirable,
Mais notre mère nous a dit
Que Sigurd est invulnérable.
— Notre mère en sait plus qu'elle ne t'a conté,
Connais, lui dit Hogni toute la vérité :
Quand le sang de Fafnir coula sur la bruyère,
Ce sang remplit la fosse entière
Où Sigurd descendit et baigna tout son corps,
Qui devint aussi dur que l'acier ; mais alors
D'un tilleul, près de là croissant parmi les saules,
Les feuilles en tombant couvrirent ses épaules.
A cet endroit, si tu sais le frapper,
Ne crains pas qu'à la mort Sigurd puisse échapper.
Guttorm en l'écoutant jeta trois cris de joie,
Comme un milan sauvage en déchirant sa proie.
Ce guerrier si fameux qui le faisait trembler,
Sans péril sous sa lance, il le verra rouler!
— Mais s'il meurt, son fils doit le suivre,
Ne laissez pas ce jeune loup survivre,
Car il le vengerait s'il devient grand et fort,
Ou nous ferait payer la rançon de sa mort. —
Ses deux frères le lui promirent,
Dans son dessein ils l'affermirent.

Puis à Sigurd ils offrirent tous trois
D'aller chasser ensemble au fond des bois.

Portant de lourds épieux, dans la forêt immense
Il s'enfoncent ensemble et la chasse commence.
Sur Grani, son noble coursier,
Sigurd galoppe seul et loin de tout sentier,
A travers les sapins dont le sommet murmure,
Et les taillis que brise en passant son armure.

Le héros s'ennuyait de ne rien découvrir,
Quand par bonheur tout-à-coup se présente
Un grand ours noir, à la marche pesante,
Qui sur lui commence à courir.

L'ours approche, lève la tête.
De lui-même Grani s'arrête,
Et le héros au même instant
Descend de cheval et l'attend.
Le monstre se dresse, il l'embrasse;
En un clin d'œil il le terrasse,
Attache à son coursier l'animal effrayant,
Et vers ses compagnons il retourne en riant.
—Voyez, dit-il, si j'ai fait bonne chasse,
Puis le détache, et libre au milieu d'eux le place.
Ces guerriers, que la peur n'atteint pas aisément,
A cet aspect s'étonnent un moment.
D'un air sombre, à l'entour la bête furieuse
Promenait un regard stupide et menaçant,
Elle semblait chercher en rugissant
Qui saisirait d'abord sa dent insidieuse;
Et sa langue en espoir déjà léchait du sang;
Elle n'attendit pas long-temps. Dans sa poitrine
Sigurd plongea sa longue javeline.
Ensuite il dit: L'ours est à bas;
J'ai faim, prenons notre repas.
Sur l'herbe humide de rosée

Furent placés les mets : c'étaient de grands quartiers
D'ours, d'uroch, d'élan et des chevreuils entiers.
Lorsque sa faim fut apaisée,
Sigurd eut soif ; suivi des trois autres guerriers,
Il marcha vers une fontaine.
Guttorm sentait faillir son audace incertaine.
Gunar, Hogni, le rassurent à peine,
En montrant d'un geste caché
Le glaive de Sigurd dans le gazon couché.

Enfin, quand il le voit sur la source penché,
Le dos tourné sans défiance,
D'une froide sueur baigné, les yeux ardens,
Derrière lui, Guttorm s'avance à pas prudens :
Il regarde avec méfiance
Si ses frères sont là prêts à le secourir,
Fait encor quelques pas sans bruit, d'un bond s'élance,
Porte à Sigurd un coup de lance,
Le coup fatal, le seul dont il pouvait mourir.

Sigurd tomba ; mais la hache de pierre,
Que, vers son ennemi fuyant,
Lança son bras en tournoyant,
Frappa le lâche par derrière.
Son chef roula dans la poussière.
Vainqueur à son heure dernière,
Le brave mourut en riant.

—

NEUVIÈME AVENTURE.

MORT D'HILDA. DOULEUR DE BRUNHILDE.

Un jour il arriva qu'Hilda voulant mourir,
Le cœur navré d'ennui, sans paraître souffrir,

Dévorant ses maux dans son âme,
Se pencha sur Sigurd mort; son œil fut sans pleur,
Elle ne tordit pas ses mains dans sa douleur
Comme aurait fait une autre femme.

On vit auprès d'Hilda les Iarles accourir,
Qui, pour la consoler, doucement lui parlèrent;
Mais leurs propos point ne la consolèrent;
Toujours ses pleurs coulèrent;
Toujours elle voulait mourir.

Puis, des Iarles puissans les femmes et les mères
S'en furent vers Hilda toutes brillantes d'or,
Et chacune conta ses pertes bien amères:
Hilda ne put pleurer encor.

D'abord parla Gisla, la vénérable aïeule,
Elle dit: — Mes malheurs sont les plus grands de tous;
J'ai perdu quatre fils, trois filles, deux époux,
Et maintenant je reste seule.

Hilda ne put donner de larmes à son sort,
Tant son âme était oppressée,
Tant l'accablait cette pensée:
Sigurd est mort! Sigurd est mort!

Giafloga dit: — J'ai vu les fils de mes entrailles,
Mes douze fils tomber sur les champs de batailles,
Mon père et mon époux mourir le même jour,
Et de douleur ma mère expirer à son tour;
Et de tous je menai seule les funérailles.
Hélas! un an suffit pour me ravir
Tout ce que j'aimais sur la terre,
Et puis je fus prise à la guerre;
J'eus un maître, il fallut servir.
L'épouse de mon maître était jalouse et fière;
Elle me maltraitait, moi, pauvre prisonnière.
Son langage, rude et hautain,
De mon cœur creusait la blessure.

Il me fallait la parer le matin,
 Le soir, délier sa chaussure.

Hilda ne put donner de larmes à son sort,
 Tant son âme était oppressée,
 Tant l'accablait cette pensée :
 Sigurd est mort! Sigurd est mort!

Ah! vous savez bien peu ce qui soulage une âme,
Ce qui peut être bon à cette jeune femme,
Dit alors Guldranda. — Puis sa main dévoilant
De Sigurd renversé le cadavre sanglant :
Regarde, Hilda, c'est lui! prends ses mains dans les tiennes,
 Colle tes lèvres sur les siennes,
Embrasse ton époux comme tu fis souvent,
Comme tu l'embrassais quand il était vivant.
Alors les yeux d'Hilda de larmes se mouillèrent
 En s'attachant sur son époux.
Des larmes sur son sein à grands flots ruisselèrent
 Et tombèrent sur ses genoux.

En entendant gémir Hilda comme expirante,
En entendant les cris de sa voix déchirante,
Brunhilde fut joyeuse et rit de tout son cœur.
Gunar dit, indigné : — Malheur sur toi! malheur!
Tu ne porteras pas bien loin ta triste joie;
Du trépas, sur ton front, je vois l'ombre courir;
Tu pâlis; on dirait qu'Héla cherche une proie,
 Il semble que tu vas mourir. —
Brunhilde répondit par un sombre murmure.
— Pourquoi ma destinée a-t-elle été si dure?
 Pourquoi vint-on m'arracher à mon sort?
Que ne me laissait-on dans mon magique asile?
 Pourquoi troubler celle qui vit tranquille
 Et réveiller celle qui dort?
Mon cœur n'est point changeant; jusqu'à ce moment même
Je n'ai jamais aimé qu'un guerrier, et je l'aime;
On me l'avait ravi, je l'aurai par la mort. —



D'un air serein, Brunhilde alors se lève,
Revêt son casque et son armure d'or,
Se place sur son lit, rit une fois encor,
Et froidement se perce de son glaive;
Puis dit à son époux : — Gunar, j'attends de toi
De ne pas rejeter mon unique prière.
Ce que je veux, promets-le-moi,
Cette demande est la dernière :

Qu'on dresse dans la plaine un bûcher large et haut,
Pour que nous ayons, moi, mes serviteurs, mes femmes,
Tous ceux qu'avec Sigurd doivent brûler ses flammes,
Autant de place qu'il nous faut.

Que l'on range à l'entour mes plus riches tentures,
Des boucliers de fer, des tapis, des armures,
Et des guerriers choisis entre tous mes guerriers;
A côté du héros qu'on me brûle moi-même,
Et de l'autre côté les esclaves que j'aime,
Ses chiens dressés et ses bons éperviers;
Que deux soient à sa tête et deux soient à ses pieds,

Et qu'on place entre nous, de peur qu'il ne me touche,
Son glaive redoutable à tous ses ennemis,
Puisque jamais il ne nous fut permis
De dormir dans la même couche.

Alors du Val-Halla la porte étincelante
Devant Sigurd et moi ne se fermera pas,
S'il s'avance entouré d'une escorte brillante,
Si tant de morts suivent nos pas.

J'ai dit la vérité, j'en dirais davantage
Sans le glaive. — Je sens ma blessure s'ouvrir;
Ma voix faiblit, non mon courage;
C'est ainsi qu'il fallait mourir.

J.-J. AMPÈRE.

LES CONFIDENCES.

Le pays de Bray est un délicieux séjour pour ceux qui ont passé dans sa solitude les belles années de leur jeunesse : pour les autres, ce n'est qu'une contrée humide et triste, où les mouvemens du terrein offrent peu d'accidens curieux.

Entre Gaille-Fontaine et Forges, sur une hauteur, est situé le château de Vercourt, monceau informe de briques, dont le toit élevé et les ruines environnantes attestent l'ancienneté. Deux femmes de la société la plus brillante de Paris s'y trouvaient pendant une soirée d'automne froide et pluvieuse. La plus âgée, la marquise de Vercourt, propriétaire de cet antique manoir, eût été belle encore, si elle eût voulu l'être : mais elle ne cachait pas ses cheveux blanchis; elle ne cherchait jamais à tromper sur la pâleur de son teint, et aucun art ne préservait sa taille élevée de l'affaissement causé par la fatigue des ans. Cette femme n'avait pas toujours eu cette indifférence. Un observateur s'en serait certainement aperçu à son regard doux et triste, au sourire fin qui se jouait sur ses lèvres. Mais qui observe? Elle était silencieusement assise devant un métier, et le fini de sa broderie donnait à croire que l'unique soin qui l'occupait était d'unir avec goût les soies éparses autour d'elle. Son maintien et ses occupations donnaient l'idée du repos. Depuis long-temps ce

corps et cette âme n'éprouvaient aucune secousse. Sa compagne (une de ses cousines) était dans l'éclat de la jeunesse : elle avait un charme infini auquel ajoutait encore le désordre d'une parure élégante. Il y a quelque chose de si gracieux dans le laisser-aller d'une jolie femme! Celle-ci était couchée plutôt qu'assise au coin du feu, dans un vaste fauteuil, et la vivacité avec laquelle elle *tisonnait,* annonçait qu'elle ne partageait pas la quiétude de sa parente.

— Et le vent qui augmente encore! dit-elle.

— La pluie sera moins forte, répondit la marquise; couvert de son manteau, Octave ne s'en ressentira pas.

— Ah! cousine, on voit bien que vous n'avez jamais aimé! On a raison de citer votre froideur : une belle broderie bien tendue sur un métier, et vous voilà satisfaite.

— Il y a du moins de la sagesse, Eugénie, à se contenter de si peu.

La marquise soupira en finissant ces mots. Mais la jeune femme était trop préoccupée de sa propre souffrance pour s'apercevoir de celle qu'elle avait éveillée. L'amour dessèche l'âme par son ardeur dévorante. — Quel bruit horrible! un charivari, s'écria Eugénie après un silence, et distinguant dans le lointain des sons discordans; puis comme si elle eût été effrayée, elle quitta son fauteuil, et vint, agitée, tremblante, se placer près de sa cousine.

— Que tu es enfant! dit en riant la marquise. Te croirait-on mariée depuis un an à un colonel de hussards? Si j'étais M. de Barènes, je ferais bientôt cesser ces craintes puériles.

— Je déteste le bruit, reprit madame de Barènes, un peu confuse de ce reproche mérité. Je déteste le bruit, et cette nuit, il se mêle à cette antipathie habituelle une crainte vague. Ah! on n'est pas agité ainsi sans raison!

— Tu vas croire aux pressentimens, toi qui te vantes d'être esprit fort!

— Je n'ai jamais nié la prévision du cœur, dit avec un sérieux presque risible cette femme si jeune et si fraîche, s'étonnant qu'on doutât de sa haute sagesse. Puis elle reprit : Cette

affreuse musique qui s'approche encore! Et c'est jeudi! Tous mes malheurs me sont arrivés ce jour-là!

— Tu en as eu beaucoup, n'est-ce pas?

Eugénie ne remarqua pas ce léger persifflage, uniquement occupée qu'elle était de l'absence de son mari.

— Il faut vraiment, dit-elle enfin, que madame de Merci ait bien peu de conscience pour donner un dîner par un temps pareil.

— Aurais-tu préféré que ton mari s'excusât et ne se rendît pas à son invitation, sous prétexte de la pluie? Un tel refus eût pu prêter à rire à notre voisine.

— Je l'ai senti, répondit madame de Barènes en soupirant. Aussi n'ai-je rien osé dire; mais mon cœur s'est péniblement serré au moment du départ...... Il devait hâter son retour,..... être ici à dix heures,...... et minuit va sonner!

— La pendule avance.

Eugénie secoua la tête avec doute.

—Vous croyez vraiment, mon amie, qu'il n'y a pas de danger?

— Pas le moindre. Le temps est mauvais, la route n'est pas belle, il est vrai; mais avec un manteau et un bon cheval, tout cela est peu de chose. D'ailleurs un soldat a souvent à faire des marches plus pénibles. Puis la marquise ajouta, après avoir regardé un moment sa craintive parente, dont les jolis doigts, tout insouciante qu'elle était de ce regard, reformaient les anneaux de sa chevelure : Sois franche, mon enfant, tu n'as pas grand'peur en cet instant de la pluie et des ravins, mais tu crains les agaceries de madame de Merci?

Eugénie se prit à rire.

— Ah! je voudrais bien n'avoir que cette frayeur! vous me verriez moins agitée. Octave m'aime trop pour que je puisse avoir une inquiétude semblable; puis je connais ses goûts. Les minauderies de madame de Merci sont faites pour lui tout en pure perte. Savez-vous qu'il m'a conté tous ses anciens péchés?

— Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux.

— Pardonnez-moi, mon amie; car, s'il m'eût caché le passé,

j'aurais à craindre qu'il ne recommençât, au lieu que, par cet antécédent et avec l'assurance qu'il me donne, que, si jamais il avait quelque tort envers moi, il préférerait encourir ma haine en m'avouant ses fautes, plutôt que de continuer à tromper ma tendresse par la feinte, je ne puis avoir la même inquiétude.

— Ce serait aussi de la folie d'en avoir, dit la marquise; mais l'amour ne raisonne pas toujours bien juste, et je craignais pour toi l'effrayante fantasmagorie de la jalousie.

Eugénie recommença à rire.

— Comme vous me connaissez mal, chère cousine! J'ai dix-sept ans, ajouta-t-elle. Eh bien! jamais je n'ai éprouvé le plus simple accès de jalousie.

Madame de Vercourt ne crut pas devoir faire observer que la chose était assez simple. A dix-sept ans connaît-on même l'amour? Elle ne pensait qu'à préserver sa jeune amie de peines que sans doute elle avait connues.

— Puisse-t-il en être toujours ainsi, ma chère, reprit-elle; d'ailleurs, en mettant de côté la confiance que mérite ton mari, tu as ta jeunesse, tes charmes, qui sont pour toi de fort grandes garanties. Bien peu de femmes pourraient rivaliser avec toi, et madame de Merci, plus qu'une autre, aurait tout à craindre. Regarde donc comme non avenu tout ce que je viens de dire, et mets-toi dans l'esprit qu'une partie d'écarté est la seule cause du retard de M. de Barènes. D'ici à un moment, j'en suis sûre, nous le verrons entrer sain et sauf, et se moquant bien de tes folles chimères.

— Puissiez-vous dire vrai! mais M. de Merci est à Paris. Encore ces sons discordans: ils semblent tout près..... Ah! ils sont pour moi d'un triste présage!

— Tu souffres des nerfs, Eugénie: c'est de là que te vient le malaise qu'occasionne ce bruit; mais souviens-toi que c'est une espiéglerie que font les jeunes gens du village à la vieille Véronique et à son jeune mari.

— Cousine, cousine, ce bruit annonce aussi la fin de mon bonheur.

En achevant ces mots, Eugénie appuya sa tête sur ses mains et se mit à pleurer.

— Tu devrais sonner, dit alors la marquise. Bien que son ton fût calme, son regard montrait cependant moins d'indifférence pour cette jeune douleur. Tu devrais sonner, Eugénie : le feu s'éteint.

Madame de Barènes obéit avec un mouvement d'humeur très marqué, puis elle alla ouvrir une fenêtre. La pluie battante, le vent qui enflait la mousseline des rideaux, ne l'empêchèrent pas de s'y placer. Elle cherchait au travers du craquement des arbres, parmi les sons affaiblis de cette musique sauvage, à distinguer les pas d'un cheval. Le domestique vint mettre du bois au feu, nettoya l'âtre avec soin, et, pendant ce temps, le bruit régulier de l'aiguille de la marquise brodant ne cessa de se faire entendre.

— Eugénie, ferme la fenêtre: je n'ai pas ton cœur brûlant, et je gèle, dit la marquise de Vercourt.

Madame de Barènes obéit encore, et sans doute fatiguée de ces interruptions, elle prit un livre. Quelquefois la marquise levait ses yeux vers elle; mais son travail n'en souffrait pas.

— C'est révoltant! dit madame de Barènes, en jetant le livre.

— Quel est le pauvre auteur qui éveille cette colère?

— Marmontel; avez-vous lu son conte d'*Heureusement?*

— Oui, et je ne te comprends pas.

— Comment! une femme mariée avoue qu'elle a été au moment de manquer à ses devoirs, et que le hasard seul l'a sauvée!

— Que voulais-tu donc qui la sauvât? dit madame de Vercourt en souriant.

— Ce que j'aurais voulu qui la sauvât?... s'écria Eugénie, qui prenait la chose au sérieux, son amour pour son mari...

— Tous les maris ne sont pas adorables et adorés.

— Sa vertu, l'opinion.

— Ah Eugénie! tu juges avec sévérité parce que tu ne connais encore que le beau côté des choses; mais... crois-tu que j'aie des principes?

— Sans doute, et vous êtes connue pour la femme la plus ver-

tueuse de Paris; on va même quelquefois jusqu'à vous reprocher un peu trop de sévérité.

— Eh bien! j'ai eu un *heureusement*.

— Vous, ma cousine! ah! contez-moi cela!

Etonnée et curieuse d'une semblable confidence, Eugénie se rapprocha encore du métier de sa cousine, qui, sans autre invitation, allait se rendre à son desir. Peut-être voulait-elle ainsi alléger ces heures d'attente qui pesaient si lourdement sur sa jeune amie, ou bien lui était-il doux encore de se rappeler cet *heureusement*... Qui sait? Le cœur d'une femme avancée dans la vie est une énigme dont le mot est si difficile à trouver! Elle allait donc commencer, mais madame de Barènes l'en empêcha. J'entends des chevaux, s'écria-t-elle, en se précipitant à la fenêtre.

On n'avait entendu aucun bruit; mais, avant de se préparer à un long repos, l'imagination d'Eugénie avait besoin de se préoccuper plus vivement de la pensée de son mari: c'était comme un adieu qu'elle adressait à ses rêves d'amour.

Enfin la marquise commença son récit:

— J'avais dix-huit ans, dit-elle, lorsque j'épousai M. de Vercourt. Ce mariage était depuis long-temps arrêté entre la famille du marquis et la mienne. Pour moi, je formai cette union avec joie; j'aimais M. de Vercourt; mais lui, sans y mettre obstacle, prouva par sa conduite qu'il s'était soumis seulement à une volonté respectée. Depuis quelque temps, il s'était attaché à une actrice célèbre. Je lui parus, sans doute, trop insignifiante pour mériter qu'il renonçât à cette liaison. D'abord, je ne sus que pleurer; enfin j'essayai de lutter avec ma rivale, je m'efforçai de paraître jolie, de faire retentir les salons de mes éloges. Mais M. de Vercourt, pour qui seul je prenais tant de soins, ne voyait pas ma beauté et n'entendait point les louanges qu'on me donnait. Alors je tombai dans le découragement, puis ma vanité m'arracha de nouveau à cet état de langueur. M. de Vercourt, me dis-je, mérite-t-il tant d'amour, et celui que je préfère ne devrait-il pas être fier de ma tendresse? A force de me répéter ce raisonnement, je trouvai que le marquis n'avait pas plus de

mérite qu'un autre, que moi j'en avais beaucoup, et qu'il ne devait m'inspirer que de la haine en se montrant si ingrat. Il me devint odieux : puis, plus tard, comme haïr est encore aimer, et que le temps détruit même un amour partagé, je devins indifférente pour lui. Alors mon cœur libre, après tant d'années de souffrances, sentit un vague besoin d'une union plus douce.

Je voyais souvent un jeune homme. Il était beau, aimable... Je ne puis t'en donner une idée plus juste qu'en le comparant à Octave. Sa taille était élevée et flexible comme la sienne, ses yeux aussi noirs, aussi doux que les siens; mais souvent leur éclat était obscurci par un nuage de tristesse qui ne peut voiler ceux de ton heureux époux. Des boucles brunes ombrageaient son front. Pour son esprit, il avait cette tournure piquante, ce charme infini qui donnent tant de prix à la conversation de M. de Barènes : enfin on l'aimait comme on aime ton mari.

Madame de Barènes remercia sa cousine par un regard caressant : ce portrait flattait son amour.

La marquise reprit : — Il y a bien des années de cela, Eugénie! depuis, ce beau jeune homme aux boucles noires, à la taille élégante, est devenu un vieillard à cheveux blancs, à la démarche lente. Tu le connais, mais ne me demande pas son nom, mon front, pâli par l'âge, rougirait peut-être encore si je le prononçais.

Madame de Barènes, attendrie, baisa la main que sa cousine avait posée sur son bras.

Nous le nommerons Émile, continua madame de Vercourt avec légèreté. Un soir donc, je me disposais à sortir, lorsqu'on annonce Émile. Il était préoccupé et ne me répondait qu'avec distraction. Tout d'un coup il me dit : En sortant de chez moi, j'étais indécis si je viendrais ici, où si j'irais me jeter à l'eau. — Je suis bien aise que vous vous soyez tout bonnement décidé à me faire une visite, répondis-je en m'efforçant de sourire; car, bien qu'il cherchât à donner à ces paroles le ton de la plaisanterie, on ne voyait que trop qu'elles étaient l'expression de sa pensée, et j'en étais émue. — Hélas! dit-il, cessant de feindre alors, quelle autre consolation que la mort reste-t-il à de si af-

freuses douleurs? Puis il entra, sans s'interrompre, dans le récit de malheurs qu'il est difficile d'imaginer. L'amour était en arrière de toutes ses peines; mais Émile ne pleurait que les erreurs qu'il avait causées. A peine ce jeune homme entrait-il dans le monde, qu'il s'était épris pour une femme bien plus âgée que lui et versée dans l'intrigue. Il y avait en cet homme trop d'amour pour opposer un remords à une volonté chérie : aussi se laissa-t-il entraîner dans de grandes fautes ; puis, devenu pour son ambitieuse maîtresse un moyen inutile, elle l'avait quitté pour former une nouvelle liaison qu'elle croyait devoir mieux la conduire à son but. Depuis deux ans déjà, cette dame était en Allemagne. Son faible amant disait ne plus l'aimer, mais il était seulement malheureux des suites funestes qu'avait eues sa coupable docilité. Hélas! à de si grands maux je ne pouvais porter remède ; mais il m'était permis d'adoucir le désespoir qu'ils causaient. Je pleurai avec Emile. Il vit que je partageais sa souffrance , et , lorsque nous nous séparâmes bien avant dans la nuit, il était calme. Son avenir, soutenu, partagé par une amie, lui semblait moins effrayant à traverser. Le lendemain , Emile revint. Les jours suivans, je le revis encore; sans cesse il était près de moi. Alors il disait ne pas souffrir: il éprouvait une sorte de relâche. Pour moi , je m'attachais à lui par l'idée du bien-être que je lui causais. Il est si doux de se sentir nécessaire à une autre existence! aussi Emile était-il ma pensée constante, et lui rendre le bonheur devint la seule occupation de ma vie.

Eugénie sourit.

— Tu te trompes, dit la marquise, j'ignorais encore que j'aimais; occupée de lui seul, je n'avais pas le loisir de réfléchir sur moi-même. Nous étions un matin ensemble dans le jardin. C'était le commencement d'une belle journée; je me le rappelle, le ciel était bleu comme celui d'Italie, puis toutes les fleurs du printemps étaient là autour de nous, embaumant l'air de leur doux parfum. J'étais assise sur un banc de verdure. Emile, couché à mes pieds sur le gazon, jouait avec les bouts de ma ceinture; l'un et l'autre nous rêvions, lui à ses peines, moi au moyen de les soulager. Tout-à-coup il rompit le silence et me dit : — Je ne puis

comprendre maintenant la folle passion que m'inspira cette femme, cause de tous mes maux. Sans doute que la jeunesse a besoin de ces violentes sensations, mais aujourd'hui mon âme resterait craintive en présence d'une telle femme. Il me semblait alors que l'amour dût être un bonheur tellement enivrant, si puissant, qu'il me donnait une énergie délirante, comme celle que cause la fièvre. A présent il me faudrait un sentiment doux et calme, il me plairait d'en sentir toutes les phases; j'aimerais une femme sans prétentions, bonne, plus aimante que passionnée, avec votre beauté touchante, Marie, avec vos qualités modestes. Ah! si elle pouvait m'aimer!..... Je sens que la vie me sourirait encore..... Marie, ajouta-t-il en me prenant la main, voudriez-vous mon bonheur?—J'étais oppressée par un sentiment indéfinissable. Il ne me disait pas qu'il m'aimait, et pourtant j'avais compris qu'il m'offrait son amour. Ma tête se pencha sur son épaule; il devina plus que je n'avais voulu dire. Il lut dans mon cœur, et sa joie en fut si vive, que je n'eus pas la force de revenir sur un silence qui était un aveu. Je n'avais pas d'appréhensions, pas de regrets, j'étais heureuse du bonheur que je donnais. Enfin j'étais aimée! — Emile me quitta, mais son absence devait peu durer, et de douces pensées allaient en remplir la longueur. Neuf heures sonnèrent : c'était l'instant fixé pour son retour. Il avait dû assister à un dîner d'étiquette, et quelque temps encore, je n'eus pas une pensée pénible.—

Madame de Barènes soupira et regarda la pendule. La marquise n'eut pas l'air de s'apercevoir de ce retour que fit Eugénie vers sa propre inquiétude, et continua :

—Les craintes vinrent enfin, et, lorsque les longues heures de la nuit sonnèrent les unes après les autres, sans qu'Emile parût, sans qu'il m'envoyât aucun message, tu peux te faire une idée de ce que j'éprouvais. Dès la pointe du jour, je lui écrivis. Le domestique revint bientôt, une lettre à la main. Je me précipite au-devant de lui, haletante de frayeur, d'espérance. Je saisis la lettre..... C'était la mienne! Il n'était pas rentré depuis la veille!

Des inquiétudes sur sa vie se mêlèrent alors aux craintes de mon cœur; à chaque instant, j'envoyais chez Emile; enfin l'on

vint me dire qu'il était revenu, qu'il se portait bien et qu'il dormait!

Mon amour seul alors put conserver encore des craintes. Je rougis de l'avouer, ce fut dans cet instant que je commençai réellement à souffrir. D'étranges suppositions venaient assiéger mon esprit, quoiqu'aucun fondement ne pût les faire admettre, et cependant bientôt de plus absurdes encore leur succédèrent. Enfin on m'annonce l'homme chez qui Emile avait dîné la veille. Tout autre n'eût pas été reçu; mais il m'importait trop de découvrir ce mystère. Je lui parlai de sa réunion, de ses convives.— J'ai été agréablement surpris, me dit-il, en voyant entrer une femme de mes amies, qui voyage depuis un an. Il est vrai qu'elle m'avait promis, avant son départ, d'être hier mon hôte; mais j'avais regardé cet engagement comme une plaisanterie. — Qui est-ce? dis-je, troublée sans en savoir la cause. — La comtesse de G....., me répondit-il.—Eugénie, madame de G..... était la femme qu'Emile avait aimée!.... Tout me fut expliqué.... Après de longs et pénibles combats, je me décidai à écrire à Emile. Je lui disais que j'avais su ce retour imprévu, que sa conduite était pardonnée, et qu'il devait de nouveau me regarder comme son amie. Je prétendis n'avoir jamais été autre chose pour lui, et j'attribuai à la joie qu'il avait montrée de se croire aimé le silence que j'avais gardé sur mes vrais sentimens. Tu sais, Eugénie, combien j'étais éloignée de penser ce que j'écrivais; mais je ne voulais pas lui donner de nouveaux remords, ni avoir à rougir devant lui de ma tendresse dédaignée. Ma lettre fit accourir Emile. Il me remercia avec ravissement de ma feinte indifférence, et entra dans les détails de sa déplorable rechute. Il me parut excusable: nous avons si peu de force! et je l'estimais pour sa franchise, lorsqu'il me faisait ses pénibles aveux, car il nommait ma tendresse un bienfait, s'en disait indigne, et assurait qu'elle ne devait être que le prix d'un premier amour. Enfin, croyant que je pouvais en disposer encore, il me supplia, si jamais je la donnais, d'être toujours son amie; et tandis qu'il bâtissait ainsi des projets sur mon indifférence, tout bas, moi, je faisais vœu de lui consacrer ma vie.

Madame de Vercourt avait fini son récit, et une larme baignait sa paupière; mais aussitôt qu'elle se sentit redevenue maîtresse d'elle-même, elle ajouta avec légèreté : Conviens, Eugénie, que la comtesse était arrivée là bien *heureusement* pour ma vertu !

Cette dernière phrase avait été dite, sans doute, pour détruire le souvenir amer qui l'avait précédée. Cependant Eugénie rêvait. Madame de Vercourt s'était remise tranquille à broder.

— Aimez-vous donc encore ? dit enfin Eugénie, et Emile n'a-t-il jamais été désabusé sur la comtesse ?

— L'amour en cheveux blancs te semblerait peut-être plaisant ! répondit la marquise d'un ton qui déguisait mal ses regrets.

— Cousine ! cousine ! dit Eugénie.

Madame de Vercourt reprit avec émotion : J'avais de l'amour pour Emile, Eugénie; mais depuis le jour où j'en ai tant eu à souffrir, j'ai lutté contre lui avec constance, et je m'en suis si bien rendue maîtresse, qu'il n'a plus été que ce que j'ai voulu qu'il fût. Comme amie, j'ai préservé ce jeune homme de grands malheurs, de grandes fautes, et tant que j'existerai, ma préoccupation principale sera son bonheur.

Eugénie avait compris, il lui restait encore à savoir si Emile n'avait pas, enfin, reconnu l'injustice de sa préférence.

— La comtesse, répondit madame de Vercourt, continua de tromper son faible amant; il le savait, et cependant, jusqu'à sa mort, elle fut maîtresse de son cœur. Depuis, il n'y eut plus en lui la faculté d'aimer.

Comme la marquise finissait de parler, on entendit de nouveau le bruit du charivari. — Ah ! mon Dieu, encore ! s'écria Eugénie : mais on distingua bientôt aussi, du milieu de ces sons discordans, les pas d'un cheval.

—Tu vois, Eugénie, dit la marquise en riant, la fausseté de tes pressentimens. Cette musique tant redoutée accompagne ton mari. Madame de Barènes sourit, et déjà elle était dans les bras du colonel.

— Eugénie! ma bien-aimée! murmura-t-il en la serrant contre son cœur.

—Tu n'as couru aucun danger? interrompit-elle, en examinant son mari avec anxiété.

— Du danger!.... As-tu donc attribué mon retard à quelque malheur? Aucune autre pensée n'a-t-elle préoccupé ton esprit? Et il était là, devant elle, avec une expression d'inquiétude si marquée, qu'elle ne put échapper même à la confiante Eugénie.

— Madame de Merci! s'écria-t-elle.

Octave ne répondait pas, il s'était caché le visage dans ses mains en entendant l'exclamation accusatrice de sa femme.

— Il m'a trahie! cria la malheureuse enfant, en tombant dans les bras de sa cousine qui s'était approchée d'elle; car, au peu d'étonnement qu'exprimaient les traits de la marquise, il était visible que depuis long-temps elle soupçonnait la véritable cause du retard du colonel.

— Non, mon Eugénie, non, ma bien-aimée, dit Octave pleurant et priant aux genoux de sa femme, non, je te le jure, toi seule je t'aime, et jamais, jamais une autre ne pourra occuper un cœur qui est tout à toi.

— Eh bien donc! demanda madame de Barènes avec une sécurité d'enfant, et en relevant sa tête qu'elle avait cachée dans le sein de la marquise, pourquoi es-tu revenu si tard?

— Ange de ma vie! tu es mon seul amour! disait le colonel en la pressant contre son cœur, et s'efforçant par de tendres caresses d'affermir sa confiance.

— As-tu donc éprouvé quelque accident? demanda de nouveau madame de Barènes, qui ne songeait plus à madame de Merci; parle Octave, ce doute est affreux.

— Mais tu seras bien bonne! dit son mari.

— Ne m'aimes-tu pas? répondit Eugénie.

M. de Barènes était enhardi par tant d'amour.

—Tu sais le vieil adage? reprit-il : Ce que femme veut, Dieu le veut. Il m'a bien fallu rester, puisqu'ainsi le voulait madame de Merci.

— C'est donc madame de Merci qui est cause de mes ridicules inquiétudes ce soir! dit Eugénie d'un ton boudeur. Mais prenez-y garde, monsieur, si vous n'êtes par franc et bien franc, je ne vous pardonne pas.

— Oh! je le serai, mon Eugénie; d'ailleurs tu es trop juste pour ne pas permettre qu'on admire une jolie femme.

— Madame de Merci une jolie femme! s'écria madame de Barènes; jeune aussi, n'est-ce pas?

— Elle n'a que trente ans, dit madame de Vercourt.

— Mais trente ans!... Eugénie s'arrêta; elle se rappela que sa cousine avait beaucoup plus que cet âge, et sans être convaincue qu'à trente ans on soit jeune encore, elle dit à son mari : Eh bien! monsieur, vous admirez donc la jeune et jolie madame de Merci?

— Eugénie! Eugénie!.... Eh bien! je ne te dis rien.

— Oh! si, Octave! je serai bonne, je te le promets; parle.

— Il était midi lorsque j'arrivai à Merci, reprit le colonel. C'est une bien belle habitation que ce château. Je ne l'avais jamais vue en détail. On y a fait dernièrement de grandes réparations. Madame de Merci a un boudoir qui est quelque chose de divin. Eugénie, je veux t'en faire arranger un pareil.

— Que m'importe le boudoir de madame de Merci? Ce que je veux, c'est savoir pourquoi vous êtes resté chez elle si longtemps.

— Aussi te rendais-je compte de ma journée. Je te disais donc que comme madame de Merci a commencé par me faire visiter son château.....

— Y avait-il donc là quelque dame pour qu'elle prît tant de peine? elle, si indolente de coutume!

— Il n'y en avait pas; mais lui ayant témoigné le desir de voir sa maison, elle s'est offerte à me servir de guide. Ensuite nous avons dîné.

— Quels étaient les convives?

— J'étais le seul.

— Un billet d'invitation pour un dîner en tête à tête!

— Le mauvais temps aura effrayé les autres invités, dit la marquise.

Eugénie hocha la tête.

— Après dîner, nous allâmes dans ce délicieux boudoir; une seule lampe d'albâtre l'éclairait. C'était le temple des douces pensées..... Et madame de Merci qui se mit à sa harpe et chanta!..... Sa voix est presqu'aussi touchante que la tienne, Eugénie. Tel doit être le bonheur du ciel que de rêver au milieu d'une musique harmonieuse...... Comme toujours, tu occupais mon imagination, mes songes étaient de toi, ma bien-aimée. Mais tout d'un coup madame de Merci se lève dans le plus grand trouble......

— Chantait-elle toujours? demanda madame de Barènes.

— Non, depuis un moment elle avait cessé et était venue prendre place sur le divan.

— Oui, je comprends, près de vous; et, tout en rêvant de moi, vous vous occupiez d'elle?

— Il fallait bien lui parler!

— Sans doute, lui tenir de doux propos... J'ai donc deviné juste, monsieur?

— Mais rien de plus!..... bien vrai.

— Bien vrai?

— Sur mon honneur, Eugénie.

— Allons, continuez.

— Quelqu'un marchait dans la chambre voisine, reprit M. de Barènes. Cachez-vous, s'écria madame de Merci, en me poussant dans un cabinet, ou je suis perdue. Avant que j'eusse pu proférer une parole, j'étais enfermé, et madame de Merci couchée sur le sopha que je venais de quitter. Je voyais au travers des vitres de la porte du cabinet. Tu t'attends à la venue de M. de Merci? je le croyais aussi, et l'étrange conduite de sa femme m'était en quelque sorte expliquée par l'heure déjà avancée. Mais ce n'est pas lui qui parut cependant; ce fut notre jeune voisin Achille de Ganay; et au peu de surprise que l'on témoigna, je reconnus que c'était lui qu'on attendait. Je ne pus pas bien entendre leur conversation. Seulement je m'aperçus qu'à

son début, madame de Merci s'efforça de paraître calme et gracieuse. Pendant ce temps, Achille parcourait la chambre à grands pas; des exclamations, des reproches lui échappaient. Pour elle, elle semblait s'excuser, se plaindre; elle affectait d'être souffrante. Tout cela dura une demi-heure au moins; puis Achille, avec l'apparence du désespoir, se précipita hors de l'appartement, et madame de Merci le suivit dans la plus grande agitation. Alors seulement, je pus sortir de ma cachette, et me reprochant tes inquiétudes, empressé de venir te rejoindre, j'allai en toute hâte retrouver mon cheval dans la cour.

— Oh! j'ai tout compris, dit Eugénie, lorsque son mari eut cessé de parler. Pauvre madame de Merci, la voilà qui perd d'un coup deux adorateurs. C'est fâcheux à son âge. Quant à vous, monsieur, je veux bien vous pardonner en faveur de votre franchise; mais, comme toute offense doit avoir sa punition, la vôtre sera de n'être pas embrassé pendant vingt-quatre heures.

Le colonel allait se récrier; mais la marquise l'en empêcha, en reprochant à madame de Barènes de n'avoir pas mieux profité de l'histoire qu'elle lui avait contée. — C'est vrai, reprit alors Eugénie. Il n'y a pas de vertu qui ne puisse faillir. *Heureusement* pour celle d'Octave que M. de Ganay est arrivé à temps. Eh bien! je lui accorde grâce pleine et entière, mais c'est à condition qu'il me promette à l'avance la même indulgence; car qui sait si je n'aurai pas aussi un *heureusement*.

Eugénie dit ces derniers mots avec malice et pour prendre sa revanche. La grimace que fit le colonel, en entendant ce discours, prouva à sa femme qu'elle ne devait guère attendre de réciprocité, et qu'elle était vengée.

— Bon soir, ma cousine, dit Eugénie en prenant son mari sous le bras, vous voyez que j'ai profité de la leçon.

— Bien, mon enfant, répondit la marquise, j'espère aussi que tu as appris à ne plus craindre le mauvais temps. Il n'est guère dangereux, tu le vois; et pendant la première absence de ton mari, je veux que tu lui fasses une bourse de marguerites.

Eugénie fit une moue dédaigneuse. Elle semblait dire qu'en

eût-elle la patience, un mari si volage ne mériterait pas tant de bonté.

— Ne crains pas que je m'éloigne, s'écria le colonel; je te jure qu'à l'heure de la retraite, comme un simple soldat, je serai de retour au quartier. En finissant, il entraîna Eugénie.

— Dieu le veuille! murmura la marquise en quittant son ouvrage, ou que du moins elle ait alors, comme moi, la prudence de broder des écrans!

Mme DE ***

LETTRES PHILOSOPHIQUES

ADRESSÉES

A UN BERLINOIS.[1]

VII.

DES QUESTIONS SOULEVÉES PAR LE SAINT-SIMONISME.

Paris, 3 août 1832.

Il y a trente ans, Monsieur, que l'Institut national de France proposa dans la séance publique du 5 avril 1802 cette question : *Quelle a été l'influence de la réformation de Luther sur la situation politique des différens états de l'Europe et sur le progrès des lumières?* L'Europe philosophique applaudit à cette proposition de la science française : c'était en effet une juste et profonde pensée que d'apprécier, au début du dix-neuvième siècle, les effets de la révolution qui avait agité le seizième siècle ; et si Charles Villers n'a pas tiré d'une si riche matière, et des secours prêtés par l'Allemagne qu'il habitait, par Heeren, par Paulus,

(1) Voyez les livraisons du 15 janvier, 15 février, 15 mars, 15 avril, 1er juin et 1er juillet.

un fragment entièrement digne du sujet, du moins son livre a tourné l'attention sur un des plus sérieux chapitres des annales modernes.

Dans cinquante ans, monsieur, vous pourrez peut-être, en Allemagne, poser à votre tour cette question : *Quelle a été et quelle est encore l'influence de la révolution française sur la situation politique de l'Europe et sur le progrès des lumières?* Nous commençons à peine : l'ère philosophique des temps modernes est à sa plus faible aurore; nous naissons; la raison de l'Europe, après s'être affranchie des naïves et ferventes imaginations du moyen âge, après avoir essayé avec Luther et Calvin une théologie moins superstitieuse, avec Descartes et Kant une science de l'homme plus profonde, s'est aventurée à poser, avec la révolution française, le problème du gouvernement de la terre par le développement et l'application de l'esprit humain. Cela fut proclamé avec une noble audace, mais rien n'est fait encore. Les ébauches sorties d'une précipitation nécessaire et dévouée n'ont pu tenir; toutes les esquisses improvisées ont pâli; il ne faut ni s'en étonner, ni s'en troubler outre mesure, mais chercher les causes de ces défaillances, mais tirer de tant de difficultés et d'ajournemens de solides espérances.

Le poète Eschyle ouvre sa tragédie d'Agamemnon par les plaintes d'un homme placé au sommet d'une tour élevée. Cet homme, depuis longues années, attend l'apparation du phare lumineux qui doit dénoncer à Argos la prise d'Ilion. Il déplore de ne voir rien paraître et jette aux nuits et aux jours qui se succèdent ses cris et ses gémissemens. Je ne sais en vérité à quelle hauteur il faudrait se placer pour découvrir les destinées du dix-neuvième siècle, mais voilà bien des années que nous attendons, et surtout voilà bien des essais de gouvernement et de système imparfaits ou brisés, comme un pont inachevé ou rompu. Le dix-neuvième siècle s'est ouvert pour la France par le gouvernement consulaire de Bonaparte : on pouvait croire à la durée d'une république un peu militaire, où la liberté oublierait parfois la tribune pour les camps, mais où du moins le sang et les intérêts plébéiens seraient maîtres de leur propre fortune, sous

le patronage d'une égalité commune et inviolable. Mais en 1804 le parvis de Notre-Dame reçoit un empereur, qui oublie 1789 pour renouer avec Charlemagne, et nous paie avec usure notre liberté au prix de conquêtes si grandes qu'elles ne se peuvent garder. Il tombe, le glorieux parjure qui a méconnu la république, et en 1814, en 1815, revient à deux fois la vieille monarchie proscrite; elle régnera, nos défaites l'ont décidé : il faudra donc s'accommoder de ce triomphe de l'esprit antique sur celui du siècle; on se résignera, et même on s'estimera content si la vieillesse de la monarchie n'est pas trop déraisonnable et trop idiote. Vaine espérance, et en 1830 nouvelle péripétie, nouvelles aventures pour la société française. Les systèmes n'ont pas plus duré que les gouvernemens. Vers 1800, les théories philosophiques du dernier siècle occupaient encore tous les esprits : c'était justice; puis les sciences naturelles, physiques et mathématiques prévalaient chez nous sur les autres connaissances. Vers 1816, l'école vulgairement appelée *doctrinaire* commença d'écrire; elle s'attacha à se créer un petit monde à part, elle ne s'inquiéta pas de continuer la marche progressive et directe de la pensée française; elle s'isola de notre révolution; engouée de l'Angleterre, prenant deux ou trois abstractions négatives pour une métaphysique profonde, dénuée des qualités qui plaisent aux Français, elle a été convaincue d'erreur, de stérilité, et même aujourd'hui personne ne songerait à elle, sans des travaux historiques qui composent son unique mérite, et sans la triste influence qu'elle exerce sur nos destinées. Aussitôt après juillet parut une école qui promit de tout exliquer et de tout résoudre; elle éclata soudainement, elle provoqua la curiosité de tous, l'intérêt de beaucoup, le dévoûment de plusieurs; mais à peine deux ans écoulés on la cherche, elle est dispersée, dissoute, évanouie; on l'accuse même, non sans raison, d'avoir décrié les idées qu'elle prétendait servir, d'avoir de nouveau par ses folles exubérances répandu dans les cœurs le scepticisme et le dégoût, si bien qu'à l'heure où je vous écris, monsieur, tout serait sans lien, sans cohésion, sans système, et que les sentimens et les opinions, en pleine déroute, ne sauraient plus où se rallier. Dans ce naufrage,

faudra-t-il donc, comme le surveillant d'Argos, désespérer de voir paraître le phare et la lumière? Non, il n'y a de véritable écueil pour l'homme que son désespoir. Persévérons et donnons-nous au moins les émotions d'une vive recherche et d'une traversée agitée, en attendant ou en laissant à d'autres les plaisirs et les résultats de la découverte. (1)

Mais il n'est pas sans utilité, monsieur, de constater la dernière chute du dernier système, d'observer les raisons qui ont précipité le saint-simonisme, les élémens dont il s'était formé, les questions qu'il a soulevées, les semences qu'il a répandues dans les esprits.

Je viens de vous le dire, monsieur, immédiatement après le triomphe de l'insurrection de 1830, on entendit parler à Paris d'une nouvelle école philosophique, religieuse et politique : on en racontait des merveilles; elle déliait le nœud de toutes les difficultés sérieuses de l'ordre moral; elle répondait à tout; elle se donnait pour avoir la puissance d'accomplir une révolution aussi bien dans la religion que dans l'économie politique, dans la conception des idées comme dans la satisfaction des besoins; l'industrie ne lui devrait pas moins que les beaux-arts; elle promettait enfin, fidèle à la loi du progrès qu'elle venait annoncer et dont elle propageait la foi, de toujours renouveler elle-même ses croyances et ses doctrines, de ne se reposer jamais dans la recherche de la vérité, et de suivre toujours la marche haletante du génie de l'humanité. Le premier coup-d'œil qu'on

(1) A ceux qui s'étonneraient de trouver ici déclaré ce besoin d'émotions même dans l'ordre des idées, je rappellerai ces paroles de Pascal : « C'est le « combat qui nous plaît et non pas la victoire. On aime à voir les combats des « animaux, non le vainqueur acharné sur le vaincu. Que voulait-on voir sinon « la fin de la victoire? Et dès qu'elle est arrivée, on en est saoul. Ainsi dans la « recherche de la vérité, on aime à voir dans la dispute le combat des opinions; « mais de contempler la vérité trouvée, point du tout. Pour la faire remarquer « avec plaisir, il faut la faire voir naissant de la dispute...... Nous ne cherchons « jamais les choses, mais la recherche des choses. » A-t-on jamais porté plus loin l'orgueil et la curiosité de l'esprit? Pascal, plus je vous lis, moins je vous trouve l'âme chrétienne.

jetait sur l'école lui était favorable; on la trouvait unie, courageuse, ardente, se recrutant sans cesse, disciplinée, faisant mouvoir dans son sein des hommes dévoués et des vocations éclatantes, présentant un front et une surface de doctrines symétriques, positives, et qu'à la première vue on pouvait estimer complètes et nouvelles. Mais une fois le premier éblouissement passé, la réflexion et l'examen venaient décolorer et ternir ces apparences et ces impressions : si l'école offrait les dehors de l'unité, de la concorde et de l'obéissance, considérée de plus près, on y sentait l'influence nuisible d'un despotisme factice : pas de naïveté, d'indépendance et de liberté; cette association si compacte était tendue, sans rien de naturel; et sa dissolution rapide m'est une preuve sans réplique que les conditions nécessaires d'une association durable n'avaient pas été remplies. D'un autre côté, les doctrines ne soutenaient pas dans leur ensemble et leurs décorations les regards d'un observateur qu'un premier désenchantement avait préparé à la défiance; sous une harmonie spécieuse et artificielle, on découvrait les pièces de rapport, les jointures mal assorties, les placages disgracieusement appliqués, les emprunts érigés en inventions, les contrefaçons préméditées données pour des créations de première venue; on démêlait aussi une direction fausse, une déviation funeste imprimée à des principes élémentaires et générateurs, ainsi que la méconnaissance ou le mépris de faits constitutifs et primordiaux de l'humaine nature. Dès qu'on avait surpris instinctivement le secret des ellipses, des erreurs et des misères de la doctrine saint-simonienne, il était aisé de prévoir que cette hiérarchie arbitraire des personnes, et cet amalgame adultère des idées enfanteraient des schismes successifs et des désertions interminables : il n'y a de solide que ce qui est naturel; les fictions, quelque laborieusement qu'on les accouple, ne sont pas fécondes. Effectivement elle fut courte l'unanimité de l'école saint-simonienne. Parmi les nouveaux adhérens, on vit l'un, après avoir plongé d'un effort jusqu'au fond, reprendre aussi rapidement possession de lui-même, et se séparer nettement par une absence décisive; un autre, plus lent dans ses approches et dans sa retraite, semblait

comme une abeille diligente n'avoir tourné long-temps autour que pour trouver de nouvelles fleurs, dont il pût composer son miel et sa poésie; plusieurs s'engagèrent plus avant; ils consentirent à mettre à leurs pieds ou à seulement ajourner des susceptibilités qui leur étaient chères, pour poursuivre d'un commun accord un but dont la grandeur leur semblait mériter tous les sacrifices : mais enfin la patience humaine a sa mesure ; les plus intelligens se lassèrent, d'autant plus que les parties erronées dont ils se trouvaient solidaires se gonflèrent et se corrompirent encore, au lieu de s'amender et de s'amoindrir; sur certains points l'erreur alla jusqu'à la folie; alors la plupart répudièrent avec indignation des hallucinations scandaleuses sans attrait et sans excuse; désormais l'école n'exista plus; chacun reprit son indépendance. Malheureusement dans cette expérience hâtive, quelques esprits fléchirent et succombèrent; je veux parler de vous, jeunes hommes qui avez quitté la vie sous l'effort d'une recherche passionnée du vrai et sous le poids d'une déception amère qui vous semblait irréparable; Bazard, tête grave et méditative; Buchey, imagination tendre qu'a fait plier le souffle aride d'une fausse métaphysique; Talabot, âme chaude et courageuse, vous vivrez long-temps dans le souvenir de ceux qui estiment encore la foi à la pensée humaine; vous avez trouvé la mort dans cette gymnastique des idées, où il est imprudent de s'engager sans un triple airain autour du cœur; vos noms, les seuls que je veux prononcer ici, puisque ceux qui les portaient ne sont plus, resteront dans notre mémoire méritans et honorés. Mais il est impossible que là, où se sont achoppées tant d'intentions généreuses, il n'y ait que mécompte et mensonge; cherchons donc à débrouiller le vrai d'avec le faux, tâchons d'éclaircir quelque peu cet assemblage où se heurtent l'erreur et le bon sens, l'imitation et la nouveauté.

Le saint-simonisme a surtout failli par ses ruses et ses ambitions : nouveau dans la partie économique, il a voulu le paraître également dans la religion, dans l'art et dans la philosophie, et il a affecté de tourner dans une sorte de sphère encyclo-

pédique. J'entame la démonstration par les idées religieuses.

En France, monsieur, l'impétueuse aversion du dix-huitième siècle pour tout ce qui touchait à la religion a laissé dans les esprits des traces profondes qui ont leur raison et leur justice : comme la religion s'était perdue dans l'idolâtrie d'intérêts et de passions égoïstes, elle avait été enveloppée dans la proscription de ces passions et de ces intérêts; joignez à cela la marche de l'esprit humain qui converge sans relâche à l'explication des choses, et dont l'impatience préfère s'accommoder d'une solution imparfaite, que de n'en produire aucune. Aussi jusque dans ces derniers temps, on considérait généralement la religion comme une fourberie politique, comme une ruse ourdie systématiquement par quelques hommes supérieurs qui menaient les peuples. Cette opinion voulait être élargie, redressée; elle était un progrès sur l'aveuglement de la foi à une révélation littérale, puisqu'elle tendait à restituer à l'homme sa puissance; mais elle contrariait ouvertement les lois de sa nature qui répugne à ce qu'elle croit faux, et se laisse entraîner vers la vérité par une analogie qui fait sa gloire. L'homme ne se nourrit pas volontairement de l'erreur, et ne la distribue pas à ses semblables, même quand il la croirait salutaire. On s'était donc trompé en faisant de la religion une fiction ménagée avec art aux yeux des peuples; il y avait à ramener les esprits à une explication plus vraie, plus naturelle.

A cette œuvre il fallait employer beaucoup de franchise et de simplicité, parler à l'esprit humain au nom de l'esprit humain, lui démontrer qu'il recélait en lui-même plus de grandeur qu'il ne supposait, puisque ces croyances, ces symboles, ces religions avec leurs établissemens et leur continuité, leurs mythologies et leurs mystères, sortaient de sa propre pensée; c'était la nature de l'homme qu'il fallait approfondir, pour mieux la convaincre; il y avait, pour ainsi dire, à la convertir par elle-même; la grâce efficace était dans sa propre conscience. Mais au lieu de cette sincérité, j'aperçois des menées inconcevables; je vois des philosophes qui s'érigent en prophètes; ils appellent religion nouvelle quelques opinions philosophiques à

peine conçues et rassemblées : ce n'est pas assez, ils fabriquent à leur tour une révélation; ils se forgent un nouveau verbe de Dieu, et dans un monstrueux délire, au nom de Jésus-Christ ils accolent celui de Saint-Simon. Téméraires, vous avez désormais perdu toute puissance, car vous vous êtes jetés hors des voies de la vérité. Quelle est donc cette manie qui vous pousse à déclamer contre les philosophes, quand votre honneur et votre force seraient de pouvoir l'être un jour ? Quel est ce vertige? Quoi, dès les premiers pas, vous trébuchez dans des aberrations qui repoussent tous les cœurs! Mais nous ne sommes pas au bout, et je vous vois encore condamnés à d'autres erreurs.

Voilà donc Saint-Simon installé en qualité de révélateur; il fallait bien une église à ce nouveau fils de Dieu; on commence d'abord par vouloir imiter les premiers temps du christianisme, mais bientôt on se lasse d'une position si médiocre, et l'on passe d'un bond à la contrefaçon complète du catholicisme; même on renchérira sur sa théocratie; au lieu d'un pape, on s'en donnera deux; pour être encore plus original, le nouveau clergé empruntera au jésuitisme ses ruses, ses pratiques et son obéissance passive : vous voyez, monsieur, comme en peu de temps, on peut habiller une petite religion tout-à-fait présentable. Cependant le nouveau culte venait se heurter contre une difficulté, c'est que ce catholicisme, dont on arrachait les plumes pour se les attacher, avait été depuis long-temps dépassé par une révolution religieuse, le plus grand évènement des temps modernes jusqu'à la révolution française, et que retourner à la religion catholique au lieu de suivre, pour l'accélérer, le mouvement imprimé par la réforme, était l'un des plus rudes contre-sens où pussent faire tomber de fausses préoccupations. N'importe, pour si peu, les révélateurs ne s'arrêteront pas; ils ne connaissent d'ailleurs le christianisme que par les yeux de De Maistre; à quoi bon les longues études, quand on est inspiré; ils diront, ils répéteront obstinément que le christianisme n'existe que dans le catholicisme. En vain les premiers commencemens de la doctrine chrétienne, en vain les temps écoulés depuis le seizième siècle, en vain la conscience de plus de la moitié du monde, qui s'incline

au nom de Jésus-Christ, déposeront de la vanité de ce mensonge, ils s'y enfonceront toujours plus avant, et se feront ainsi la risée de ceux qui ont cherché l'histoire du christianisme autre part que dans Fleury et dans Bossuet.

J'arrive au fond du dogme, monsieur, et j'y trouve encore la même persévérance dans l'appropriation des idées d'autrui. Avec De Maistre et Bentham, Spinosa a le plus apporté dans les contributions forcées que le saint-simonisme a frappées sur toutes les écoles; mais sentirons-nous beaucoup d'opportunité dans cette résurrection du panthéisme ?

Il y a deux pôles dans l'universalité des choses, le monde et l'homme, et ç'a été le travail des idées humaines de chercher la place de Dieu tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre de ces extrémités. L'Orient a absorbé la cause suprême dans la substance infinie; la Grèce a sculpté la Divinité dans les variétés gracieuses de l'image humaine; le christianisme a tiré son Dieu des entrailles d'une femme, l'a fait homme, et dès ce jour, Dieu et l'homme se sont tellement rapprochés, que désormais l'homme ne saurait plus consentir à perdre Dieu encore une fois dans les abîmes sans âme de l'infini. Depuis Jésus-Christ, le panthéisme n'est plus socialement possible : mais il s'est trouvé qu'au dix-septième siècle, un homme sorti de l'hébraïsme comme le fondateur du christianisme, un Juif, prenant en main la cause de l'univers et de l'infini, considérant la révélation chrétienne comme une solution trop légère parce qu'elle était trop humaine, replongea Dieu dans les profondeurs de la substance, et ne craignit pas de le dépayser, à la stupéfaction commune. Voilà pourquoi Spinosa est si grand; il n'a pas hésité à rivaliser avec Jésus; le Nazaréen avait annoncé Dieu homme, le Hollandais proclama le monde Dieu : c'est avec ces résolutions extrêmes qu'on remue l'espèce humaine : aussi le métaphysicien solitaire a ébranlé toutes les têtes de ceux qui pensent à la pensée ; seulement les sociétés qui vivent instinctivement ne se sont pas laissé distraire par ces gigantesques efforts de l'art métaphysique. Ils ne seront pas inutiles cependant ; ils auront remis en relief les parties idéales trop oubliées de la science et de la nature hu-

maine, et quand après longues années, notre génération et celles qui la suivront auront renouvelé l'histoire et la pensée, découvert les fondemens et les mystères de l'Orient, passé la revue de toutes les religions antiques où le christianisme viendra prendre sa place à son rang et selon ses mérites, quand elles auront aussi scruté plus avant la nature de l'homme, quand elles connaîtront mieux son organisme physique, sa structure morale, quand surtout ces générations auront vécu long-temps, ayant foi dans l'autorité et l'indépendance de l'humaine pensée; quand le monde les aura vus long-temps persévérer dans la raison et dans la force, alors il pourra venir, il viendra le philosophe créateur et poète, le révélateur intelligent et intelligible, chargé de faire faire à l'Occident un pas de plus, d'élargir sa conscience de Dieu, de rendre la religion plus humaine encore, et cependant plus idéale; d'outrepasser Jésus-Christ et Spinosa, et d'agrandir dans les voies du temps l'instinct et la notion de l'éternité. Génie divin, nous ne te verrons pas; nous et plusieurs encore auront vécu avant que tu touches la terre, pour l'enseigner et la réjouir. Si nous pouvions au moins, générations de ce siècle, préparer quelque peu ta venue, et dans le pressentiment de tes triomphes, oh! nouveau verbe de l'esprit, puiser le courage nécessaires aux luttes que nous soutenons!

Ressusciter littéralement le panthéisme a donc été une faute; et dans quel temps encore? Quarante ans après une première révolution, le lendemain d'une seconde, c'est-à-dire à une époque où la liberté humaine serait perdue si elle s'éprenait aux langueurs et aux attiédissemens d'une contemplation oisive.

Ce contre-sens est d'autant plus remarquable, que le saint-simonisme s'était inquiété de relever la fierté de l'activité humaine, et avait protesté contre l'exagération de l'humilité chrétienne: il était ainsi sur la trace de la marche progressive du génie occidental. Certes, depuis le seizième siècle, l'homme n'est pas humble; il est révolutionnaire; il ne veut plus être pauvre d'esprit; cette disposition incontestable s'affermira de plus en plus, c'est le levier du monde moderne.

Sur un autre point capital, la nouvelle école fut hardie; elle

nia l'existence du mal et prêcha la réhabilitation de la matière. Y a-t-il du mal? Y a-t-il du bien? Qu'est-ce que le mal? Qu'est-ce que le bien? Il n'y a pas de mal, s'est écriée l'école; l'homme n'a point à lutter contre une puissance funeste; ce qu'il a pris pour le mal n'est que l'imperfection de sa propre science et l'insuffisance de sa propre force; mais plus il saura, plus il pourra vouloir et pratiquer ce qu'il aura voulu, plus il verra s'effacer et s'évanouir ce fantôme qui, jusqu'à présent, a terrifié le genre humain. L'homme n'est pas déchu; sa vie ne doit pas être une épreuve lugubre, une expiation funèbre; l'homme est de plus en plus perfectible pour devenir de plus en plus heureux : plus sa carrière est progressive, plus elle s'embellit et devient riante. Disparaissent à jamais les ténèbres, les terreurs et la nuit du royaume de Satan; l'enfer est un mensonge, le mal est une chimère; l'homme n'a, dans le temps et l'espace, d'autre obstacle que lui-même : ce sont ses propres illusions qu'il doit disperser avec son épée comme des apparitions menteuses.

Cette levée de boucliers contre le héros infernal de l'Évangile, du Dante, de Milton et de la mélancolie moderne, est audacieuse et bruyante; on dirait un défi de la force humaine qui s'exalte, jeté à la fatalité qui pèse sur elle : c'est encore une réclamation énergique contre cette humilité qui fit de la résignation son héroïsme, et mit sa grandeur à courber la tête. Pour moi, je donne la main à cette insurrection; je la crois légitime, et je la regarde comme un fruit naturel de la température de mon siècle; seulement il y a des mystères que nous ne savons pas encore. Pourquoi dans l'histoire tant de catastrophes inépuisables? Pourquoi dans l'homme tant d'irrémédiables douleurs? J'ai toujours été frappé de la tristesse qui nous ronge le cœur, et dès mon début dans la pensée, j'écrivais ces mots : « Il est vrai, l'homme porte partout avec lui les déchiremens d'un mal inconnu, d'un mal incurable; mais n'importe, il doit marcher, il doit agir; mais sa force et sa gloire est de n'en rien dire, c'est l'enfant de Lacédémone expirant en silence sous la morsure du renard (1). » On peut augurer in-

(1) Introduction générale à l'*Histoire du droit*, page 175.

stinctivement que l'énergie de l'homme lui donnera plus tard le secret de l'énigme; il doit vaincre le sphynx pour le pénétrer; donc il est raisonnable de s'élever contre cette partie théologique du christianisme; mais en même temps il faut scruter et confesser notre nature; il n'est pas bon de prendre pour une solution complète un premier instinct de résistance : la véritable science doit commencer par préciser la mesure de ce qu'elle cherche et de ce qu'elle ne sait pas encore; et même là où le saint-simonisme se trouve sur la piste de la vérité, il s'est égaré à force d'impatience et de présomption. Quant à ce qui concerne la réhabilitation de la matière, j'y vois un effet et un pléonasme du panthéisme, qui incorpore la matière dans Dieu même et l'absout par cette assimilation; j'y remarque aussi une vue de bon sens, une appréciation plus juste des travaux de l'industrie et des merveilles du luxe : c'est la pensée du *mondain* de Voltaire, revêtue d'une formule solennelle; mais ici encore des aberrations sont venues se glisser après coup sous la souplesse d'une expression trop vague.

Les grands philosophes, tels que Platon, Spinosa, ont toujours fait dériver leur politique de leur philosophie métaphysique, et cette descendance, qui au fond est une identité, est la première condition d'une véritable philosophie sociale. L'école saint-simonienne se proposa d'imiter ce procédé. Mais l'exécution fut incohérente et factice; en effet, au lieu de développer directement et avec simplicité le principe d'association qui est le véritable fondement de la doctrine saint-simonienne, et qui surtout en fait le mérite, on imagina de le déduire en apparence d'une métaphysique qui, en réalité, n'avait été usurpée qu'après coup. On proclama ambitieusement l'application sociale d'une conception religieuse nouvelle; unité de Dieu et du monde, donc unité de l'homme et de la société; amour, intelligence et force, donc artistes, savans et industriels; vous reconnaissez ici, monsieur, un nouvel emprunt; on complète Spinosa par Platon, par la *république* du disciple de Socrate, qui est divisée en trois classes, les magistrats, les guerriers et le peuple, division qui découle de la triplicité des facultés

morales; la raison est représentée par les magistrats, le courage par les guerriers, et les passions par le peuple : ainsi passions et peuple, courage et soldats, magistrats et raison, voilà la société idéale conçue par Platon. Quelle fureur d'imitation et de plagiat s'était donc emparée des ordonnateurs du saint-simonisme? Quelle rage de gâter le simple et le vrai? Car, monsieur, nous arrivons enfin à des idées justes qui vous expliqueront la célébrité dont a joui cette doctrine.

Il y a deux principes qui se débrouillent pour gouverner le monde : l'intelligence et l'égalité. Ils sont inséparables et s'appuient l'un sur l'autre : on ne les conteste pas eux-mêmes, tant ils sont lumineux et irrésistibles! Seulement on les commente différemment; on les applique à des degrés divers. Or, le sol européen où ils trouvent le champ le plus libre est la France; et depuis quarante ans, les constitutions (1) et les théories les ont reproduits; le saint-simonisme les a pleinement compris; il a senti que dans la société, l'intelligence devait être maîtresse, et l'égalité, loi. Il a prêché sur les toits la *capacité*, et porté les derniers coups aux derniers préjugés de la naissance et de l'aristocratie.

La doctrine saint-simonienne a eu aussi une perception très vive de l'association; elle a eu l'instinct de l'unité qui doit coordonner toutes les parties de la sociabilité, de l'utilité générale qui doit en être le but; elle a enseigné *l'association universelle par et pour l'amélioration toujours progressive de la condition morale, physique et intellectuelle du genre humain :* elle s'est élevée contre l'exploitation de l'homme par l'homme; elle a réagi puissamment contre l'égoïsme et l'individualisme; elle a travaillé à rallumer des sympathies généreuses; elle s'est inquiétée du peuple; elle a eu pour lui des entrailles et de la charité; elle a demandé que le travail rendît heureux le travailleur, et laissât entre ses mains un autre salaire que la continuité de la misère.

(1) « La constitution garantit comme droits naturels et civils, 1. que tous « les citoyens sont admissibles aux places et aux emplois, sans autre distinction « que celle des vertus et des talens. » Constitution de 1791.

Nous trouvons ici le lieu de la politique et de l'économie politique du saint-simonisme. Dans le dessein de soulager les classes laborieuses, il innova dans la théorie et l'assiette de l'impôt; il proposa ce thème à la science économique : « Pourvoir « les services publics de manière à ce que l'impôt ne trouble « point la production, à ce qu'il atteigne principalement les « revenus indépendans de tout travail, et enfin à ce que son « recouvrement s'effectue avec la plus grande économie possible « de capitaux et de forces. » Le saint-simonisme montra encore les fictions de l'amortissement, émit des idées praticables sur le taux des fermages, des loyers, des intérêts et des salaires; il proposa la transformation et le perfectionnement des banques, la *centralisation* des banques les plus générales en une banque unitaire, directrice, la *spécialisation* de banques particulières.

Dans l'*Exposition* de la doctrine saint-simonienne, je lis que l'industrie et la proprieté *sont à-peu-près identiques;* d'abord, je ne connais pas de quasi-identité; et puis voilà le germe de l'aberration sur le droit d'héritage qui a fait tant de bruit. Je ne reviendrai pas, monsieur, sur la propriété; je me confie à vos souvenirs, et d'ailleurs il importe ici, plutôt que de remuer encore un problème isolé, d'indiquer la source de toutes les erreurs où s'est précipité le saint-simonisme dans l'ordre politique. Il s'est surtout trompé parce qu'il a manqué du sentiment du droit et de la liberté : tantôt ç'a été le panthéisme avec ses espaces infinis, tantôt l'industrialisme avec ses richesses et ses jouissances qui lui a fait perdre la notion du temps et de la liberté, et l'a jeté dans un matérialisme où dogmatiquement la dignité humaine était sacrifiée au bien-être. De là ce mépris de l'individualité dans les utopies parodiées qui devaient réaliser l'association universelle; de là des déclamations où l'on enveloppait dans la même censure une légalité défectueuse, et le principe même du droit et des constitutions politiques; de là une servilité hypocrite envers le pouvoir; de là un abandon cynique des conquêtes et des idées de notre révolution; pas le moindre instinct politique; la société dans un temps marqué devait s'organiser en une théocratie manufacturière. Je

rends grâce à la société de s'être montrée rebelle à une pareille métamorphose, car pour ne pas mourir de faim, nous serions morts d'ennui.

Après avoir pris quelques faits économiques pour des lois morales, le saint-simonisme emprunta plusieurs idées à Bentham; il fortifia ainsi son application du principe de l'utilité, et crut avoir entièrement parcouru la sphère de la législation.

La science historique du saint-simonisme a été fort légère; le point de départ est vrai; Turgot, Condorcet, avaient esquissé cette ligne directe et progressive de l'humanité que nous reconnaissons de plus en plus pour la loi de l'histoire; mais pourquoi avoir embrouillé cette idée avec cette éternelle intervention d'un antagonisme factice, surtout au moment où l'on niait les réelles oppositions que présente la nature humaine? Pourquoi encore avoir abusé de cette distinction en *époque critique*, *époque organique*, qu'on pouvait trouver ingénieuse à la première vue, fausse à la seconde, mais à coup sûr insupportable à la troisième. La formule était commode, je l'avoue, pour dispenser de l'étude; l'érudition se trouvait supprimée, puisque l'histoire aussi était révélée; et les bibliothèques étaient déclarées suspectes, puisqu'elles pouvaient devenir des instrumens d'hérésie.

Dans le domaine du beau, le saint-simonisme n'a que le mérite d'avoir renouvelé une vue juste, l'utilité sociale de l'art; mais encore il l'a faite trop materielle et trop bornée : sans doute l'art dans sa vocation n'est pas seulement, soit une fantaisie individuelle, soit une contemplation du passé mêlée de regret; je ne crois pas que le poète de notre âge doive consumer sa vie devant le portail de Reims, la cathédrale de Cologne ou de Strasbourg; mais l'art est infini; mais c'est la liberté, c'est la vie, c'est la grandeur, c'est la délicatesse, c'est le sacrifice, c'est l'égoïsme. Artiste, marche ton chemin à ton heure, à ta guise. As-tu le rameau d'or? Je ne te demanderai pas comment tu l'as conquis; mais, quand tu le montreras aux sociétés, elles tressailleront. La beauté, la véritable beauté, fille de l'art, ne nous donne pas des plaisirs stériles : elle nous élève en nous charmant; le

feu qu'elle allume dans nos âmes les purifie. Après avoir joui de ses chastes attraits, nous sommes plus forts, plus généreux, plus grands; alors la patrie pourra se servir de nous. L'art de cette façon devient socialement utile; mais vous devez tout à la liberté de l'artiste. Invoquez son génie; mais sachez l'attendre. Il est déraisonnable d'assigner au poète des sujets et des matières d'utilité sociale et de lui faire des *commandes* philosophiques. C'est à lui d'imposer la loi, et non pas de la recevoir; mais si un peuple vivait longues années sans enfans prédestinés qui lui dévouassent leur âme, il y aurait à juger sévèrement cette désertion du génie et ce peuple abandonné.

La philosophie psychologique et morale du saint-simonisme a été d'une faiblesse misérable. Il faudrait cependant connaître l'homme quand on veut le conduire et le transformer. L'intelligence a toujours été confondue par l'école, tantôt avec le raisonnement, tantôt avec le sentiment. La liberté méconnue, le droit oublié, l'individualité blessée, les passions signalées comme un puissant mobile, mais point approfondies dans leurs profondeurs et leurs mystères, témoignent de la légèreté avec laquelle fut fabriquée la métaphysique du saint-simonisme.

Il me reste, monsieur, à jeter avec vous un dernier coup-d'œil sur le caractère général de l'école et les résultats de sa courte apparition. L'école a voulu réussir à tout prix, et le plus tôt possible; ç'a été son écueil et sa folie : elle a pris le bruit pour la popularité, la curiosité pour l'approbation; afin d'augmenter le bruit et la curiosité, elle a essayé tous les tons, tous les costumes, tous les moyens : elle a dissipé toutes ses ressources, fatigué tous les esprits, découragé les dévoûmens qui s'étaient offerts, ou ceux qui se préparaient : en un an, elle a gaspillé tout un avenir. Ce n'est pas ainsi que les choses prospèrent et se mènent à bien. Voulez-vous acquérir quelque ascendant sur les hommes, soyez simples, montrez-vous ce que vous êtes et non pas autres. Apparemment c'est en vertu de votre propre nature que vous voulez prévaloir; ne la fardez donc pas; faites-la connaître

avec ses qualités et ses défauts, ses travers et ses avantages; on vous estimera votre prix, et les destins s'accompliront. Et puis aussi, consultez votre temps: s'irriter contre son siècle, c'est ressembler à Xercès, qui faisait châtier la mer; il est insensé de vouloir emporter son époque ou d'assaut ou par ruse; on ne conquiert pas l'humanité par un coup de main. J'admire en vérité ces impatiences qui se gonflent comme des vagues furieuses, et comme elles viennent mourir sur la grève sans avoir fécondé le sol.

Que devait-on se proposer, si ce n'est de continuer à marcher dans la route ouverte par Condorcet et Saint-Simon (1), ne prendre le nom de personne, s'associer pour étudier, mais librement; n'affirmer que ce qu'on savait, apprendre tous les jours, croître avec naïveté, se laisser devenir grand, et se fier à Dieu, comme la nature au soleil?

Cependant, monsieur, même dans cette entreprise avortée, tout n'a pas été perdu, et tout ne sera pas stérile. Trop de questions ont été soulevées, trop de problèmes jetés au milieu de la société française, trop de jeunes esprits émus, réveillés, pour ne pas estimer considérable l'influence du saint-simonisme. Il a fait plus en deux ans, il a remué plus de difficultés que la philosophie de la restauration en quinze années. Plusieurs des opinions qu'il a propagées dirigent la presse périodique tant à Paris que dans nos provinces; la tribune législative a répété quelques-uns de ses principes. Le saint-simonisme s'est fait connaître partout en France; il est un symptôme du besoin de rénovation qui nous travaille; il est, pour ainsi dire, une table des matières vaste et confuse, un prospectus hâtif de la philosophie française du dix-neuvième siècle: il sera bon de s'ingénier, afin que l'ouvrage annoncé ne reste pas toujours sous presse.

A l'heure où je vous écris, monsieur, il n'y a plus ni saint-simonisme, ni saint-simoniens; tout s'est évanoui, car je ne compte pas dans l'ordre des idées la secte qui donne en ce moment un si pitoyable spectacle; il est plus triste que risible

(1) Voyez l'appréciation de ce philosophe dans la *Philosophie du droit*.

de voir quelques jeunes gens sous le charme inexplicable des plus fastidieuses folies; mais il fallait les laisser à eux-mêmes, et ne pas déployer contre eux l'apparence d'une persécution. Pourquoi les troubler dans la retraite qu'ils se sont faite? Ne pourra-t-on pas en France être absurde librement? Ne saurions-nous d'ailleurs posséder parmi nous une petite secte, quand l'Amérique en compte quelques mille?

Que reste-t-il donc, monsieur, du saint-simonisme? Les questions, les problèmes et les idées. Je puis dès aujourd'hui vous signaler les indices d'études continuées, reprises dans les voies sincères de la science : une partie de l'ancienne école saint-simonienne travaille à s'ouvrir une route philosophique, a pour organe la *Revue encyclopédique*, manifeste une foi vive dans la puissance de la pensée, des talens notables, et des convictions vigoureuses. D'un autre côté, *l'Européen* est la tribune de l'école philosophique, qui, dans l'origine, se rattachait à Saint-Simon; on pourra dans peu l'apprécier entièrement; elle va publier le fruit de ses travaux : *Introduction à la science de l'homme, ou science du développement de l'humanité*, tel est le titre du livre qu'elle nous promet. Tous ces esprits, tous ces jeunes hommes, tous ces efforts, vont au même but: chez eux, et chez beaucoup d'autres encore, disséminés, silencieux, fermente le desir de fonder la liberté par la réflexion, et d'unir la cause de la sociabilité à celle de la philosophie : ils sentent aussi que les efforts de l'esprit combinés portent des coups plus sûrs que les tentatives solitaires; le temps viendra où l'on verra des dissentimens qui survivent encore, disparaître, des nuages s'effacer pour faire place à une solidarité immense, reconnue, embrassée avec ardeur, à une association naturelle et simple où pourront se mouvoir au large les originalités fortes et les naïvetés délicates. Il n'y a pas besoin pour un pareil but de jonglerie franc-maçonique; le fond importe seul : avez-vous des entrailles pour le peuple, voulez-vous qu'on l'instruise, qu'on le relève? Croyez-vous aux destinées de la liberté moderne? Apportez-vous créance dans la puissance de l'esprit humain? Comprenez-vous, desirez-vous le progrès de l'humanité? Il suffit,

voilà le signe d'une foi commune; d'ailleurs, les causes vraiment grandes et populaires doivent prendre la devise de César : *tout ce qui n'est pas contre moi est pour moi.* Elles doivent tout recevoir dans leurs rangs, parce qu'elles ont la force de tout entraîner et de tout conduire. Elles doivent être l'image de la vie humaine; elles doivent posséder dans leur sein toutes les qualités, tous les caractères, toutes les vocations, toutes les aptitudes, l'énergie, la pensée, la prudence, l'audace, riches et pauvres, l'artiste, le soldat, le commerce, la science, tout ce qui fait enfin la force et la substance d'une société. Amis de la liberté, ne vous isolez jamais par des précipitations et des manies où l'on ne vous suivrait pas : songez que cette liberté pour laquelle vous êtes toujours prêts à verser votre sang, doit se faire toute à tous et se proposer la conversion de tous.

Et il est plus nécessaire que jamais de se rallier au culte des idées, dans un temps où nous semblons opprimés sous je ne sais quoi de vulgaire, de médiocre et de bourgeois : nous sommes comme exténués de platitude; ce qui est commun et stationnaire fleurit, prospère, se prélasse, nargue l'esprit nouveau, lui demande un compte ironique de ses espérances et de ses projets, de cette révolution qui devait être si grande, de cette ère nouvelle si ardemment pressentie. La réponse pourra se faire attendre : mais ne viendra-t-elle pas? Elle dépend des générations qui s'élèvent et qui travaillent : en leurs mains reposent les destinées de la France : si les révolutions qui se débordent, se font obstacle à elles-mêmes, les révolutions qui avortent, laissent dans la société le germe d'une maladie mortelle. Il y a des momens marqués dans l'histoire d'un peuple, où il lui est nécessaire d'être grand, ne fût-ce que pour exister : il lui est interdit de vivoter; et quand même il consentirait à s'assoupir dans les langueurs et les hébêtemens de l'indifférence, il ne le pourrait pas : pour éviter sa ruine, il n'aurait plus à se sauver que dans la gloire (1).

LERMINIER.

(1) *Gloria rationi non repugnat, sed ab eâ oriri potest.* Spinosa.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 août 1832.

Il y a eu relâche toute cette quinzaine au théâtre politique de l'Europe. Ni la conférence de Londres, ni la confédération germanique ne nous y ont donné de représentations nouvelles. Don Pedro lui-même est resté dans les coulisses. Il n'attend, au surplus, dit-on, que des fusils et de la cavalerie pour rentrer sérieusement en scène, et nous jouer la prise de Lisbonne.

De notables évènemens se sont d'ailleurs accomplis, deux révolutions se sont mariées. Une dynastie est morte.

Et d'abord, ce mariage de Léopold avec la princesse Louise, s'est célébré à Compiègne, à ce qu'il semble, bien gravement. Pour divertir le roi belge durant son voyage, on l'avait fait déjà passer sous une infinité d'arcs de triomphe agréablement ornés de drapeaux, de feuillages et de poësies. Toutes les éloquences des municipalités et des sous-préfectures avaient été disposées en relais sur sa route, et à chaque poste il avait dû changer de harangue en même temps que de chevaux. Le département de l'Oise lui a offert encore force divertissemens du même genre avec accompagnement de revues et d'évolutions militaires. Ces réjouissances suffisaient bien au commencement, mais, les premiers jours passés, il fallait absolument trouver un supplément de joie et de plaisirs; car les revues, les arcs de triom-

phe et les complimens de sous-préfets, voire même de présidens de première instance, cela est fort beau, mais cela fatigue à la longue. Après avoir essayé de la danse, l'on a senti qu'il manquait encore quelque chose, et qu'un spectacle d'un genre national pouvait seul convenablement remplir les soirées. Alors on a écrit à l'Opéra-Comique de venir au plus vite. L'Opéra-Comique, qui n'a rien à faire à Paris, ne s'est pas laissé long-temps prier. Il est accouru tout joyeux et si lestement même, qu'à son arrivée à Compiègne, il n'a pas trouvé de salle qui fût prête encore à le recevoir; de sorte qu'en attendant les chaumières de toile et les bosquets de carton qu'on lui préparait, le vieil étourdi s'en est allé prendre l'air, courir les champs, sa marotte en main, et se promener dans la forêt, fredonnant ses refrains, et chantant ses plus jolis airs aux fauvettes et aux rossignols, qui certes auront profité s'ils savent s'y plaire.

A Paris, à l'occasion de cette alliance, nous avons été moins bien traité. On a tiré seulement quelques coups de canon, puis on a marié des rosières comme en juillet. Nous nous applaudissons fort vraiment qu'on en ait eu seize encore sous la main, pour cette nouvelle fête; mais il est surtout satisfaisant que nul malencontreux charivari ne soit venu protester contre les choix, ainsi qu'il était malheureusement advenu le mois dernier.

Quel que soit, au surplus, le poids jeté par ce mariage dans les destinées de la France, la mort du duc de Reischtadt n'aura pas assurément sur elle une moindre influence. L'un et l'autre évènement semblent en tout cas devoir consolider les bases sur lesquelles reposent la paix et la tranquillité de l'Europe.

A propos de cette mort, un bruit assez étrange a couru à Vienne. On y a prétendu que le fils de Napoléon avait succombé aux suites d'une blessure qu'il avait reçue à la poitrine dans un duel avec un officier autrichien. Cette explication, que plusieurs feuilles anglaises ont accueillie, nous paraît bien invraisemblable et bien inutile. Il est mort, le pauvre jeune homme, parce qu'il s'est dévoré lui-même, parce que l'air lui a manqué dans cette cour dont on lui avait fait un cachot. Il est mort,

parce que se voyant oublié par la France de 1830, il a désespéré de l'avenir. Il est mort, parce qu'il n'a pu venir embrasser la colonne! N'était-ce donc pas assez de ces douleurs-là pour le tuer, cet enfant, qui devait être notre empereur et qui fut le roi de Rome?

Un homme qui fut aussi la moitié du pape (non point du pape romain, mais seulement du pape saint-simonien) est mort également il y a peu de jours. Ce demi-pape avait été mis à la retraite et réformé par son collègue en pontificat, qui s'était lui-même proclamé pape tout entier, en décrétant l'appel à la femme et la réhabilitation de la chair. Quelques honneurs étaient cependant bien dus aux restes de cette ci-devant fraction de pontife par ses anciens co-religionnaires. Le père suprême actuel et ses disciples étaient donc descendus de la montagne, et venus, tous en grande tenue, afin de célébrer les funérailles du défunt, selon le nouveau rite de Menilmontant. Cette courtoisie n'a pourtant point été accueillie comme elle méritait de l'être. La famille de M. Bazard a même poussé l'impolitesse jusqu'à fermer la porte de la maison mortuaire sur le nez du père Enfantin et de son clergé, et ces messieurs ont dû rengaîner leur oraison funèbre, et s'en retourner chez eux avec leurs courtes redingotes.

Il nous faut dire aussi quelques mots d'un personnage bien célèbre en Angleterre et que le choléra vient d'y enlever. Nous voulons parler de Townsend, chef de la police de Londres: c'était un sergent de ville de haut étage, un Vidocq si vous voulez, mais un Vidocq honnête et de bonne compagnie. Chargé non-seulement d'avoir l'œil sur les filous de la capitale, mais encore d'assister à toutes les cérémonies de la cour, afin d'y veiller à la sûreté des personnes royales, Townsend avait vécu, depuis soixante ans, en quelque sorte dans l'intimité des têtes couronnées. George III et George IV l'avaient surtout honoré de leur familiarité. Townsend s'était fait aussi une grande réputation par son *humour* et par la naïve originalité de son esprit. Quelques-uns de ses mots, quelques anecdotes dans lesquelles il figure, méritent vraiment d'être racontés.

Lors d'une revue à Bagshot, un audacieux voleur ayant réussi dans la foule à dérober à ce prince de la police son chapeau, le roi George III s'était infiniment amusé de cette aventure. — « Eh! eh! eh! Townsend! avait dit en riant le roi, vous avez perdu votre chapeau. Ne voilà-t-il pas un beau gardien que l'on me donne? Un homme qui ne peut défendre son chapeau sur sa propre tête! Vraiment si vous n'y veillez mieux, mon garçon, vous me laisserez voler ma couronne. »

Townsend était un vrai disciple de la vieille école politique; en parlant de George IV, il disait souvent: « —Dieu veuille avoir son âme! C'était là un roi. Il y avait à peine deux ou trois personnes qui pussent arriver jusqu'à lui; mais ce nouveau prince (Guillaume IV), ce n'est vraiment que la moitié d'un roi, il se donne à trop bon compte, et tout le monde peut l'approcher. »

Townsend avait un grand respect pour l'aristocratie, et cela le choquait singulièrement de voir les enrichis et les parvenus rivaliser avec la vieille noblesse en magnificence. A cette occasion, en parlant de l'opéra de Londres actuel, il disait un jour à quelqu'un : « Ah! monsieur, j'allais à l'opéra il y a cinquante ans, et c'était bien alors que ce théâtre méritait d'être appelé celui du roi; car il n'y avait que la noblesse qui pût y avoir des loges. Mais à présent vous y voyez une duchesse et tout vis-à-vis d'elle quelque marchande de fromage en gros. »

Au dernier couronnement, comme il se tenait son bâton à la main, regardant avec admiration le banc des pairesses et s'extasiant sur la beauté de quelques-unes d'entre elles qu'il avait vues, disait-il, dans les bras de leurs nourrices, il fut particulièrement frappé des attraits d'une dame qu'il ne reconnut pas d'abord. Comment cela pouvait-il cependant se faire? Cette femme était belle et de plus comtesse, et il ne savait pas son nom! Il apprit enfin qu'elle avait résidé long-temps à l'étranger, ce qui excusait fort, assurément, dans ce cas, l'ignorance de Townsend.

Une autre mort, mais une mort violente, une effroyable exécution dont les journaux ont à peine parlé, est pourtant certes bien digne d'être enregistrée dans notre chronique et de figurer au nombre des faits qu'elle amasse pour les historiens à

venir. On devait dernièrement exécuter à Saint-Flour un nommé Miquel, condamné comme parricide; mais au moment où les bourreaux le viennent prendre afin de le mener à l'échafaud, cet homme, défendant sa vie en désespéré, se dégage de leurs mains, les met en fuite et se barricade dans une cour de la prison. On va chercher le procureur du roi, qui survient avec la force armée, et ce malheureux qui se révolte contre la hache, est bientôt traqué comme un loup derrière sa barricade. On pouvait certes alors bien aisément le tuer, ce n'était pas une grâce, mais c'était de l'humanité, c'était un supplice légal et public de moins. Mais non pas. La justice ne s'y prend point de cette façon. Notre ingénieux magistrat fait seulement casser à coups de fusil les jambes du pauvre diable, que l'on transporte ensuite à l'échafaud sur lequel on l'achève conformément à la loi. Que vous semble de cet expédient? ne le trouvez-vous pas merveilleux?

Voyez-vous d'ici ce miséricordieux homme du roi? Tenez, le voici qui regarde Miquel avec son lorgnon. Et puis le montrant aux gendarmes : « N'allez pas, leur dit-il avec une sensibilité touchante, n'allez pas me tuer mon condamné. Ne le visez point à la tête au moins; ce n'est pas à nous qu'elle appartient, messieurs, il ne faut ici que le blesser légèrement, et le mettre hors de défense. Le reste ne nous regarde point! » Oh! dites! n'est-ce pas ainsi qu'en Espagne on coupe d'abord avec la *media luna* les jarrêts du taureau dont on ne peut approcher, afin de le tuer après plus solennellement en lui enfonçant un poignard dans la tête pour la plus grande joie du peuple?

Après cette scène de boucherie, les scènes d'un intérêt doux et touchant ne nous ont pas manqué. L'Académie française nous a donné, le 9 de ce mois, sa représentation annuelle.

Le spectacle a commencé par un rapport du secrétaire perpétuel sur le concours au prix d'éloquence de 1832, dont le sujet était : *Le courage civil.*

Dans ce premier concours, l'Académie n'a cru devoir couronner l'éloquence d'aucun des concurrens. Un numéro (je ne sais plus lequel), qui avait obtenu déjà l'année précédente, à propos du même sujet, une mention honorable, ayant rema-

nié son discours, a pourtant été gratifié cette année d'une mention très honorable. C'est un progrès. Nous engageons fort ce numéro à ne se point décourager. Qu'il se remette donc à l'œuvre. En 1833, on lui décernera, sans doute, une mention excessivement honorable, et peut-être enfin le prix en 1834. Au surplus, s'il est vrai que la patience soit le génie, revenant ainsi deux fois à la charge, ce très honorable numéro nous donne, dès à présent, une haute idée du sien, et nous le tenons vraiment d'avance pour bon et vrai lauréat.

Les prix de poésie et d'éloquence qui seront décernés en 1833 et 1834 ont été ensuite annoncés.

Le sujet du prix de poésie, c'est la mort de Silvain Bailly, maire de Paris. Les concurrens sont invités à faire là-dessus cent vers, au moins, et deux cents au plus, ainsi qu'à se rappeler que Bailly fut un savant et un littérateur distingué, et qu'il était des trois Académies.

Le sujet du prix d'éloquence sera l'éloge historique de M. de Montyon. On demande aux concurrens un discours d'une heure de lecture, au plus.

Ainsi donc, prenez-y garde, vous tous qui allez entrer en lice : sachez compter sur vos doigts, et regardez bien à vos pendules. Vous d'abord, messieurs les poètes, ayez de l'inspiration entre cent et deux cents vers, pas davantage; vous, messieurs les orateurs, soyez éloquens pendant une heure, montre à la main. Un beau vers de trop, une minute d'éloquence de plus que ne le veut le programme, dont nous venons d'extraire les conditions dans toute leur candeur, et l'on vous inflige peut-être une mention très honorable.

Tel n'a point été le sort de M. Matter, correspondant de l'institut à Strasbourg, auquel le prix extraordinaire de 10,000 fr. a été adjugé dans le concours, dont le sujet était : *De l'Influence des lois sur les mœurs, et de l'influence des mœurs sur les lois*. Il est vrai qu'en homme prévoyant et pour esquiver, le cas échéant, la mention honorable ou très honorable, M. Matter avait usé d'un fort habile subterfuge, en produisant son chef-d'œuvre sous un nom supposé. Mais il faut rendre justice à sa loyauté.

Dès qu'il a su que le prix de 10,000 fr. lui était décerné, M. Matter a pensé qu'il ne lui était plus permis de garder l'anonyme. Il s'est donc hâté d'accourir de Strasbourg à Paris, et il est venu, en personne à l'Académie, recevoir la précieuse médaille que lui a remise M. le secrétaire perpétuel, après un touchant embrassement qui nous a rappelé ceux que nous donnait à nos distributions du collège M. Sylvestre de Sacy, en y ajoutant une couronne de lierre avec les *Fables de Florian*.

Que si cependant nous avons eu la satisfaction de voir la figure de M. Matter, assurément nous n'en dirons pas autant du mérite de son ouvrage; mérite plus modeste, plus discret et plus mystérieux encore que le lauréat lui-même, et qui, ne se laissant trahir par aucune citation, n'a voulu paraître et se montrer que dans les éloges dont l'a comblé le rapport de M. Jouy.

Après ce rapport, M. Brifaut le directeur, a pris la parole sur les prix de vertu.

Ici nous devons d'abord le déclarer. Ce n'est pas nous vraiment qui jouons la comédie à propos de la vertu. C'est bien l'Académie. Ce n'est pas notre faute si ces prix-là sont ridicules, et si la façon dont on les décerne, les rend plus ridicules encore.

M. Brifaut, pour sa part, s'est assurément, on ne peut mieux, acquitté de son rôle dans cette parodie.

Après un long préambule, dans lequel il a surtout été question des innombrables dévoûmens qui se sont montrés pendant le choléra, M. le directeur est enfin venu aux détails des actes de vertu couronnés.

La vertu, comme nul ne l'ignore, a ses degrés. Quatre personnes vertueuses seulement ont obtenu des prix. Le premier, le plus important, celui de 5000 fr., a été décerné à Eustache dit Belin, nègre, né à la Martinique. Moi je vous dis tout simplement d'abord qu'Eustache est un nègre. Mais ce n'est pas ainsi que procède M. Brifaut. *Un homme dont la couleur n'est pas la nôtre*, a-t-il dit en commençant son récit. Voyez un peu quel artifice académique! Un homme dont la couleur n'est pas la nôtre! Comme cela laisse l'auditeur inquiet et en suspens! Comme cela est habile! Un homme dont la couleur n'est pas la

nôtre! De quelle couleur est-il donc cet homme? Cela intrigue. Il y a tant de couleurs diverses! Si cet homme était de la couleur des broderies de messieurs de l'Institut! S'il était de la couleur de M. Brifaut! Et mille autres suppositions dans lesquelles l'esprit s'égare. Voilà pourtant des effets que nous ne saurions jamais produire, nous profanes qui ne sommes point initiés aux secrets du beau style.

Et c'est de cette façon cependant que M. Brifaut nous a raconté une foule d'actions simples et touchantes. Et puis il nous a dit que nous pleurions et qu'il avait excité notre pitié. C'est possible.

Douze médailles de 600 fr. chacune ont encore été décernées à des personnes de moindre vertu sans doute, et que l'on s'est au surplus contenté de nommer, ce qui valait mieux.

Du reste, pas un mot sur l'ouvrage de M. Ernest de Blosseville intitulé : *Histoire des colonies pénales de l'Angleterre dans l'Australie*, et couronné comme le plus utile aux mœurs en 1832.

En revanche et pour clore dignement la séance, M. Viennet a donné lecture d'une scène des *états de la ligue*, tragédie de sa façon, qui n'est, a-t-il dit naïvement, susceptible d'être représentée nulle part et dans aucun temps.—En vérité, M. Viennet, même avant que vous nous eussiez lu votre fragment, nous étions déjà de votre avis.

Avant de quitter les académies, constatons encore ici l'anathème que celle de Bordeaux, sans doute sous l'inspiration de M. Fonfrède dont nous avons admiré récemment des vers si classiquement orthodoxes, vient de lancer contre les enjambemens et autres licences poétiques de la nouvelle école. A la bonne heure. Les académies n'ont-elles pas été instituées pour maintenir la césure au moins autant que la vertu?

Il nous reste à jeter un coup-d'œil sur les nouveautés littéraires de la quinzaine.

Voici d'abord l'*Histoire de la Musique* (1) de M. Stafford, traduite de l'anglais par madame Adèle Fétis, avec des notes, des

(1) Chez Paulin place de la Bourse.

corrections et des additions par M. Fétis. Ce précis de l'histoire musicale chez les différens peuples est un livre instructif et qui nous manquait absolument. Loin de rien perdre de son mérite dans la traduction, il y a gagné beaucoup au moyen de la supression d'un assez grand nombre de redites qui rendent l'ouvrage original, obscur et confus, et grâces aux éclaircissemens qu'y a joints M. Fétis. En somme c'est une importation utile et qui doit être recommandée.

La Danse et les ballets, puis la *Chapelle-musique des rois de France* (1), par M. Castil-Blaze, sont aussi de petites histoires spéciales, et qui s'adressent surtout aux gens du monde. Si l'érudition s'y montre quelque peu légère, le style l'est assurément beaucoup moins. Ces élégans volumes nous apprendront au surplus autant de science qu'il nous en faut pour nous entretenir gravement avec nos danseuses pendant tout l'intervalle d'une poule à une pastourelle. Ils n'ont vraiment pas, j'en suis sûr, d'autre prétention.

Et que vous semble du *Puritain de Seine-et-Marne*, le nouveau roman de Michel Raymond (2)? va-t-on à présent nous demander. Assurément répondrons-nous, quoique le style en soit bien laborieux et bien tourmenté, ce livre est écrit avec talent et habileté; mais comme la fable, toute simple qu'elle est, s'y traîne lente et pénible! Ce Bertrand, qui rappelle trop et trop peu le *David Deans* de la *Prison d'Edimbourg*, est-il donc encore le puritain, lorsqu'après avoir tué sa fille la prostituée, il descend jusqu'à fabriquer de fausses lettres pour la faire supposer vivante et cacher son meurtre? Et pourtant cette figure austère est la seule dont les traits aient dans le tableau quelque caractère et quelque netteté. Qu'est-ce, par exemple, parmi les autres personnages, que cette madame Henriette Brissart? A quel propos vient-elle prêcher d'abord, puis mettre en action le plus honteux et le plus sale libertinage? A quoi cela servait-il? N'était-ce qu'une transition pour amener cette étrange sortie

(1) Chez Paulin.
(2) Chez Henry Dupuy et Roret, rue des Grands-Augustins.

contre les jardins et contre Le Nôtre, que l'auteur accuse d'avoir travaillé pour l'adultère et la prostitution? — En vérité, ce livre ne vaut ni *le Maçon*, ni *les Intimes*, et nous craignons fort que Michel Raymond ne se soit cette fois trompé.

Parlerons-nous maintenant de *l'Histoire de la vie et des ouvrages de Châteaubriand* (1), par M. Scipion Marin? Oh! non pas, s'il vous plaît. Cela forme bien deux gros volumes de critique; mais la critique de M. Scipion Marin n'est point du ressort de la nôtre.

Cet auteur s'était déjà fait connaître avantageusement par une manière de comédie satirique intitulée : *Le Sacerdoce littéraire*, et dans laquelle figuraient et jouaient chacun leur rôle nos plus célèbres écrivains vivans. Entre autres gentillesses dont abondait cette pièce, on y voyait, au second acte, M. Charles Nodier jeté par la fenêtre. Ceci peut suffire pour donner une idée de la manière de M. Scipion Marin. Il en use ainsi sans façon avec la langue, et ne la traite pas moins cavalièrement.

Quoi qu'il en soit, depuis que M. Scipion Marin s'est fait son historien, M. de Châteaubriand, qui vient de partir pour la Suisse, a dû quitter, cette fois, la France sans inquiétude, et sûr désormais que son nom ne périra pas.

LA REVUE.

(1) Chez Vimont.

REVUE SCIENTIFIQUE.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

DEUXIÈME TRIMESTRE. — MAI ET JUIN.

Séance du 7 mai. — M. Virey adresse à l'Académie des remarques relatives à la différence de position de l'oreille chez les différentes races. M. Dureau de Lamalle a déjà fait observer que chez les Egyptiens et chez les Juifs le conduit auditif est placé très haut ; la même particularité d'organisation se montre, suivant M. Virey, chez plusieurs peuples de l'Hindoustan, elle paraît avoir existé également chez les anciens Bataves, du moins autant qu'on en peut juger d'après les figures qui représentent des hommes de cette race.

M. Collart de Martigny adresse des observations sur le mémoire de MM. Edwards et Balzac, touchant les propriétés alimentaires de la gélatine ; il assure que dès l'automne dernier il a communiqué par écrit à plusieurs membres de l'Académie ses opinions sur ce sujet, opinions qui, suivant lui, sont, au fond, les mêmes que celles des deux auteurs que nous venons de nommer.

Le ministre de la marine annonce que M. Barral, commandant la gabarre *l'Emulation*, vient d'amener en France un Indien de la nation *charrua*, et transmet, en même temps, une notice dans laquelle M. Barral a réuni les renseignemens qu'il a pu se procurer sur cette nation.

Les *Charruas* habitent les bords de l'Uraguay. Leur nation, autrefois très considérable et qui a été long-temps pour les Espagnols un sujet d'alarmes continuelles, est aujourd'hui considérablement réduite ; cependant elle ne laisse pas que de causer quelques inquiétudes, et en 1831, le général Ribera a été forcé, pour réprimer leurs déprédations, d'entreprendre contre eux une expédition, qui a eu pour résultat la dispersion momentanée de la tribu, et la capture de cent cinquante prisonniers, tant hommes que femmes, qui ont été amenés à Monte-Video.

Les Charruas sont excellens cavaliers, quoique ne faisant point usage de selles ; ils se servent très habilement de la longue lance, du lacet à boules, de la fronde et de l'arc.

M. Barral assure qu'à la mort d'un père, d'un mari ou d'un frère adulte, les filles, les femmes et les sœurs se coupent une articulation des doigts. Ce genre de mutilation se retrouve, d'ailleurs, en usage dans les mêmes circonstances chez plusieurs peuplades barbares des deux continens. Chez les Charruas, les femmes seules manifestent ainsi leur douleur; quant aux hommes, ils ne donnent de signe de deuil que pour la mort de leur père. Dans ce cas, assure-t-on, ils se font enfoncer dans le bras un long roseau qui l'embroche du poignet à l'épaule. Cela fait, ils s'enterrent jusqu'à la ceinture, et ce n'est qu'au bout de vingt-quatre heures qu'ils retirent le roseau de la plaie et sortent du trou dans lequel ils étaient enfoncés. Ensuite vient un jeûne assez sévère qui se prolonge douze à quinze jours, et qui termine le deuil.

Les Indiens Charruas mangent volontiers de la chair crue, et l'individu qu'a amené M. Barral manifestait un goût tout particulier pour cette nourriture.

M. Arago donne lecture d'un rapport fait à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, par M. Kupfer, sur une lettre écrite de la Chine, par M. Fuss, lettre dans laquelle ce jeune savant expose les résultats des observations qu'il a faites sur la déclinaison et l'inclinaison de l'aiguille aimantée à Pékin.

M. Dumas dépose un mémoire sur les chlorures de soufre, et en lit un autre sur la densité de la vapeur de quelques corps simples.

Lorsque M. Gay-Lussac eut découvert que les gaz se combinent en rapport simple, il soupçonna sur-le-champ que la même loi devait avoir lieu pour les vapeurs; afin de s'en assurer, il imagina un appareil fort simple, au moyen duquel on mesure la densité des vapeurs lorsqu'elles proviennent de liquides, dont l'ébullition se fait à une température peu élevée. Il était nécessaire d'étendre les recherches plus loin, et c'est ce que fit M. Dumas qui, en 1826, donna le moyen de peser la vapeur des corps qui ne bouillent qu'à 400 et même à 500°. Dès cette époque, il avait déterminé directement la densité de la vapeur du soufre; mais quoique plusieurs expériences lui eussent donné des résultats identiques, il ne voulut point les publier, tant ils différaient de ceux que l'on pouvait déduire de la composition du gaz hydrogène sulfuré et de sa densité.

On sait que le soufre a avec l'oxigène une telle analogie, que si l'on connait comment l'un d'eux se conduit dans une circonstance donnée, on sait d'avance comment l'autre se comportera en pareil cas. Maintenant la vapeur d'eau étant formée d'un volume d'hydrogène et d'un demi-volume d'oxigène, le gaz hydrogène sulfuré devra contenir de même un demi-volume de vapeur de soufre pour un volume d'hydrogène, et puisque la densité de l'hydrogène est de 1,1912, celle de la vapeur de soufre doit être de 2,24. Tel est, en effet, le chiffre qui est généralement adopté; cependant M. Dumas dans ses premières expériences en avait trouvé de fort différens, et tout récemment, dans trois expériences répétées sous les yeux de M. Mitscherlich, il a trouvé successivement 6,57—6,51—6,617, nombres qui ne diffèrent pas sensiblement de ceux qu'il avait obtenus d'abord, et qui, indiquant une densité triple de celle déduite du

calcul, porteraient à admettre seulement un sixième de vapeur de soufre dans l'hydrogène sulfuré comme dans l'acide sulfureux.

Une différence aussi considérable ne peut provenir de quelque erreur dans l'opération qui est très simple et très facile à exécuter, elle n'est pas due non plus à la petite quantité d'hydrogène dont on a depuis long-temps reconnu l'existence dans le soufre le mieux purifié, car dans le soufre fondu cette quantité est si minime, qu'elle ne saurait influer sensiblement sur le résultat. On pourrait craindre que dans le procédé de M. Dumas la vapeur de soufre n'atteignît pas le degré de température où sa dilatation devient uniforme, mais ce soupçon disparaît quand on sait que la température est portée à 540°, de manière à ce qu'il y a un excès de 84° sur le point de l'ébullition. L'idée à laquelle M. Dumas semble s'arrêter est celle-ci : qu'il y aurait pour le soufre un moment où, après s'être liquéfié, ses molécules se grouperaient de manière à former des atomes composés qui ne passeraient point à l'état gazeux; on sait, en effet, que le soufre qui fond à 107°, et qui, à cette température, est parfaitement liquide s'épaissit à 200°, de manière à se prendre en une sorte de gelée, et qu'il persiste dans cet état jusqu'au point de son ébullition.

M. Dumas a soumis le phosphore aux mêmes expériences que le soufre, et il a trouvé la densité de sa vapeur égale à 4,32, c'est-à-dire double de celle que l'on a déduite de la densité et de l'analyse du gaz hydrogène proto-phosphoré en se fondant sur l'analogie qu'on suppose exister entre le phosphore et l'azote. Le phosphore, d'après les nouvelles expériences, n'entrerait donc que pour un quart au lieu d'un demi-volume dans l'hydrogène proto-phosphoré; dès-lors toute analogie entre l'azote et le phosphore serait détruite, puisque ces deux corps différeraient et par le poids atomique et par la formule de leurs combinaisons, et enfin par l'absence d'isomorphisme dans celles-ci.

M. Arago rend compte des observations relatives au passage de Mercure sous le disque du soleil.

Séance du 14 mai. — La mort de M. Cuvier, annoncée par le président au commencement de la séance et déjà connue d'avance de la plupart des académiciens, occupe tous les esprits, et ne permet de porter attention à rien de ce qui se lit au bureau; aussi, bientôt après la communication de la correspondance, l'assemblée se sépare sans même entendre la fin d'un mémoire dont la lecture avait été commencée.

Ce mémoire est de M. Tournal fils, de Narbonne, et relatif aux roches volcaniques des Corbières.

Les Corbières sont un petit groupe de montagnes situé sur le versant septentrional des Pyrénées, et compris, dans le département de l'Aude, les roches qui font l'objet des observations de M. Tournal, se présentent, en général, sous forme de petites buttes coniques isolées ou liées entre elles de manière à offrir plusieurs mamelons; au premier aspect, elles semblent adossées au calcaire secondaire, mais elles lui sont réellement inférieures. Elles occupent, en général, le centre des cratères de soulèvement, le pied des escarpemens et les ravins profonds des terreins calcaires; en un mot, les points où la croûte en-

durcie a offert une moindre résistance à l'action des forces intérieures. Il est probable que c'est à l'acte qui a produit l'apparition à la surface du sol de ces roches ignées, qu'on doit rapporter les dislocations que présente au loin le terrein secondaire. C'est aussi par là que l'on peut expliquer les accidens nombreux et bizarres qu'offre la direction du groupe des Corbières, accidens qui n'existeraient pas si ces montagnes eussent été soulevées d'un seul coup.

L'éruption, suivant M. Tournal, a dû se faire au commencement de la période tertiaire et à une époque bien antérieure à l'apparition de l'espèce humaine à la surface du globe. Les roches qui en ont été le résultat, offrent une grande analogie avec l'ophite grossier de M. Palassou. Elles ont toujours un aspect mat, se divisent facilement en fragmens polyédriques, et paraissent formées, en général, par du pyroxène, du feld-spath altéré, de l'argile et de l'oxide de fer.

Séance du 22 *mai.* — Le président annonce à l'Académie que M. Sérullas a été atteint du choléra en revenant des obsèques de M. Cuvier, et que son état donne de vives inquiétudes.

M. Valenciennes présente un travail qui complète le recueil des observations zoologiques faites par M. de Humboldt dans l'Amérique tropicale. Quatre mémoires comprenant ensemble environ cent cinquante monographies, font connaître : 1° les coquilles bivalves marines; 2° les coquilles bivalves fluviatiles; 3° les coquilles univalves terrestres ou fluviatiles; 4° enfin, les coquilles univalves marines rapportées par l'illustre voyageur de la Nouvelle-Grenade, de la Nouvelle-Espagne et des côtes de la mer du Sud, depuis Acapulco jusqu'au Callao. Outre ces monographies, le travail présenté par M. Valenciennes contient encore des observations nouvelles sur le douroucouli (*simia trivirgata*), singe nocturne des bords de l'Orénoque, dont M. de Humboldt a parlé le premier; la description détaillée du capitan *eremophilus mutisii*, poisson qui habite les lacs du haut plateau de Bogota, avec l'indication de la place que doit occuper dans la classe des poissons cet être anomal; enfin l'anatomie complète d'un mollusque fort rare, le concho-lepas.

M. G. Libri, de Florence, adresse un mémoire sur les fonctions discontinues, fonctions que les géomètres ont toujours représentées par des séries infinies ou des intégrales définies, et qu'il est parvenu à exprimer, en termes finis, par une combinaison d'exponentielles; ces formules qui rentrent dans l'algèbre ordinaire sont d'une très grande simplicité. l'auteur les a appliquées à la théorie des nombres, et il en a déduit l'expression finie de plusieurs transcendantes numériques qui paraissaient rebelles aux efforts des analystes. Il donne dans son mémoire une formule générale qui exprime, en termes finis, un nombre premier plus grand qu'une limite donnée, en fonction de cette limite et de tous les nombres inférieurs. On sait que ce problème, dont Fermat avait cru à tort posséder la solution, était depuis assez long-temps compté au nombre des questions insolubles.

M. Dupin lit un mémoire sur les différentes opérations qu'a exigées l'abattage, le transport et l'embarquement à bord du *Luxor*, de l'obélisque de

Thèbes. Après avoir insisté sur les diverses causes qui devaient entraver l'entreprise, et sur l'habileté qui a été déployée pour les surmonter, l'honorable académicien demande que la direction de ce travail donne à l'ingénieur qui l'a si heureusement achevé un titre au prix de mécanique fondé par M. de Montyon. Cette proposition est combattue par M. Girard, qui, sans prétendre mettre en doute l'habileté de cet ingénieur, soutient que le prix qu'on propose de lui accorder ne lui serait dû que si l'on prouvait qu'il a fait quelque chose de supérieur à ce que l'on savait faire avant lui. Or, ajoute-t-il, les Egyptiens qui ont amené cet obélisque des carrières de la Nubie et l'ont élevé sur sa base ont fait, certes, plus que nous en l'abattant et lui faisant descendre la partie inférieure du Nil, qui n'offre pas, pour la navigation, les mêmes difficultés que la partie du même fleuve parcourue par le monolithe dans son premier voyage. Il y a plus, ajoute-t-il, c'est que l'obélisque que nous avons trouvé debout n'est que le fragment d'un monument plus grand, autrefois renversé par quelque tremblement de terre ou par la main des barbares. Si donc, en présence de ces faits, nous venons donner une récompense à un artiste qui, avec les ressources qui lui fournit un art plus avancé, exécute de moins grandes choses, notre détermination ne prêtera-t-elle pas un peu au ridicule.

M. Dupin soutient que le grand nombre de bras dont les ingénieurs égyptiens disposaient, établit une complète différence entre leurs opérations et celle de l'ingénieur français, qui, n'ayant à compter que sur un petit nombre d'hommes, a compensé ce désavantage par l'emploi de procédés aussi simples qu'ingénieux.

M. Dureau de Lamalle déclare que les Egyptiens n'ont pas employé, dans leurs opérations architectoniques, cette quantité de bras dont parlent quelques Grecs crédules et quelques auteurs romains, qui ont répété ces assertions, échos des bruits du vulgaire. En évaluant, en effet, la population ancienne de l'Egypte d'après l'étendue des terres labourables que nous lui connaissons aujourd'hui, on ne peut guère supposer que cette population ait dépassé sept à huit millions. Or, dans un pays où le commerce était très actif et où les arts industriels très perfectionnés employaient avantageusement un grand nombre de personnes, il n'est pas à supposer qu'on ait employé en pure perte une si grande quantité de bras. Tout prouve, au contraire, que dans les travaux qui exigeaient un déploiement considérable de force, on avait recours à des moyens très analogues à ceux que nous employons maintenant. Si l'on doutait, ajoute M. Dureau, de l'exactitude de mon évaluation, pour l'ancienne population de l'Egypte, je dirais que M. Letronne, qui s'est appuyé sur des bases toutes différentes des miennes, est arrivé à très peu près aux mêmes résultats.

M. Girard pense que l'évaluation de MM. Dureau et Letronne pècheraien plutôt par excès que par défaut, les calculs que nous avons faits d'après l'ensemble des observations recueillies pendant l'expédition d'Egypte donnent, dit-il, au plus sept millions pour l'ancienne population de ce pays.

M. Arago fait remarquer que les Hindous emploient encore aujourd'hui dans leurs monumens des blocs aussi volumineux que ceux des anciens édifices égyptiens, et qu'ils exécutent ces opérations au moyen d'appareils fort simples.

M. Geoffroy donne ensuite quelques détails sur la grandeur de certains monumens égyptiens. Il insiste surtout sur une statue colossale taillée dans un bloc de silex très dur. Cette statue fut brisée, dit-il, par l'armée de Cambyse, mais elle opposa aux efforts des dévastateurs une résistance qui lassa leurs efforts. L'armée française s'attacha ensuite à ses débris, et voulut détacher, pour l'emporter en France, un poing de ce colosse, au bout de plusieurs jours de travail on vit qu'on était si peu avancé dans l'opération, qu'on prit le parti d'y renoncer.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre le rapport de la commission chargée de présenter une liste de candidats à la place de chimie vacante, au Muséum d'histoire naturelle, par la mort de M. Laugier.

Séance du 28 mai. — Le président annonce à l'Académie la mort de M. Sérullas : cet habile chimiste avait été élu comme comme candidat pour la place de professeur de chimie au Jardin des Plantes; une nouvelle présentation devra être faite immédiatement, la suspension de ce cours étant très préjudiciable aux élèves.

M. Duméril fait, en son nom et celui de M. Geoffroy Saint-Hilaire, un rapport très favorable sur le travail présenté par M. Valenciennes dans la précédente séance. Le rapporteur insiste surtout sur les coquilles entièrement nouvelles ou encore mal connues qui se trouvent décrites dans ce recueil de monographie. En général, dit-il en terminant, M. Valenciennes a montré dans ce travail, non-seulement un talent remarquable pour saisir les traits importans et assigner les caractères distinctifs des espèces, mais encore il a fait preuve de connaissances très étendues dans tout ce qui a rapport aux coquilles des espèces vivantes et aux coquilles fossiles, établissant souvent, quand l'occasion se présente entre les unes et les autres, des rapprochemens très judicieux. Il a jeté beaucoup d'intérêt dans la discussion de toutes ces questions, qui offrent tant d'importance pour la géologie.

M. Geoffroy écrit au président de l'Académie pour lui annoncer qu'il se présente comme candidat à la place de secrétaire perpétuel. Le défaut d'espace ne nous permet pas de reproduire ici sa lettre tout entière, et nous nous contenterons d'en citer textuellement le premier paragraphe.

« En considérant le vide immense que laisse parmi nous la perte de l'homme universel qui remplissait la place de secrétaire perpétuel de cette académie, pour les sciences naturelles, il n'est personne qui ne doive reculer devant la pensée d'un si pesant héritage. Ce n'est donc pas avec le sentiment présomptueux de remplacer M. Cuvier, mais avec l'espoir de bien faire encore après lui, et dans la pensée qu'il faut laisser à l'Académie le temps de peser les hommes et leurs caractères dans un choix de cette importance, que j'annonce ici, de bonne heure peut-être, une candidature franche, loyale, publique, à l'honneur insigne de devenir l'organe de l'Académie. »

Le reste de la lettre contient l'énumération des travaux que M. Geoffroy présente comme titres à cette distinction . ce sont, outre tous ses travaux relatifs à la zoologie, à l'anatomie et à la physiologie, divers fragmens biogra-

phiques dans lesquels il a porté un jugement sur l'esprit et les ouvrages des hommes dont il faisait l'histoire ; il rappelle ensuite qu'il ne s'est pas seulement occupé de recherches relatives aux animaux, mais qu'il s'est également occupé autrefois de physique, de minéralogie et de cristallographie, et que c'est même comme minéralogiste qu'il a été d'abord attaché au Muséum ; enfin il cite ses derniers mémoires sur les reptiles fossiles des environs de Caen, mémoires qui prouvent qu'il n'est pas resté étranger à la marche des sciences géologiques.

M. Dumas lit un mémoire sur la composition du *minium*.

Vient ensuite la lecture d'un mémoire de M. Marcel de Serres sur une nouvelle caverne à ossemens, découverte à Mialet, près d'Anduze, département du Gard.

Dans cette caverne, située près du Gardon, et dont l'ouverture est élevée de trente-cinq mètres au-dessus du lit de la rivière, on a trouvé sous une voute de stalagmites et au milieu d'un limon semblable à celui que dépose le gardon, des ossemens de bœufs, de moutons, de cerfs, qui paraissent ne différer en rien de ceux des espèces actuelles et dans quelques points des ossemens d'hommes avec différens produits de l'art humain. Les fragmens de poterie, dit l'auteur, semblent indiquer un état très peu avancé de civilisation. Dans d'autres places, les os humains sont mêlés avec ceux d'animaux d'espèces perdues; mais, ce qui dérange toutes les conclusions qu'on pourrait tirer de cette réunion, relativement à l'existence de l'homme dans des temps très reculés, c'est que, dans le même lieu, on a trouvé une petite statue de bronze évidemment de fabrique romaine, et qui semble représenter un sénateur.

Séance du 4 juin.--L'Académie ayant à proposer un candidat pour la chaire d'anatomie comparée, vacante au Muséum par la mort de M. Cuvier, M. Duvernoy, son ancien collaborateur, demande à être présenté en cette qualité. « Je regrette vivement, dit-il, que mon absence de Paris (1) ne m'ait pas permis de solliciter d'abord les suffrages des professeurs-administrateurs du Jardin-du-Roi. N'ayant pu leur faire connaître ou leur rappeler mes titres en temps opportun, j'espère que leur premier vote ne décidera pas sans retour de celui qu'ils auront à donner bientôt comme membres de l'Académie.

« Consacrer le reste de mes jours à la mémoire du grand homme auquel j'avais voué un attachement sans bornes, et qui n'a cessé de me donner des marques d'estime et d'amitié, serait, ajoute M. Duvernoy, mon vœu le plus ardent : terminer, d'après son plan, la nouvelle édition si nécessaire d'un ouvrage, qui a créé la science de l'organisation des animaux, serait ma première occupation ; en un mot continuer la pensée de Cuvier autant que mes relations si longues et si constantes avec mon illustre maître, mon zèle et mon expérience me le permettraient, serait mon unique affaire. »

M. Achille Comte adresse à l'Académie les deux premières livraisons d'une série de tableaux offrant la distribution méthodique des animaux, conformé-

(1) M. Duvernoy est, depuis 1809, professeur d'histoire naturelle à la faculté des sciences de Strasbourg.

ment à celle qu'a suivie M. Cuvier dans son règne animal, et de manière à ce qu'à côté d'une section d'une classe, d'un ordre, d'un genre et même d'une espèce, on retrouve l'image des caractères organiques, qui ont commandé ces divisions, et enfin la figure de l'animal en regard du nom qui le désigne. M. Comte, chargé d'enseigner l'histoire naturelle dans un des colléges de Paris, assure avoir retiré de grands avantages de l'emploi de ces tableaux pour fixer dans l'esprit des jeunes élèves les classifications, la mémoire des formes servant d'un puissant auxiliaire à la mémoire des mots.

MM. Geoffroy et Duméril sont chargés de faire à ce sujet un rapport à l'Académie.

M. Fée fait hommage à l'Académie d'une *Vie de Linnée*, rédigée sur les documens autographes laissés par ce grand homme, et suivie de l'analyse de sa correspondance avec les principaux naturalistes de son époque.

M. Dupuytren présente un ouvrage de sir Astley Cooper, sur la glande thymus, considérée dans l'homme et dans plusieurs animaux.

Cette glande, qui, fort volumineuse dans le fœtus, augmente encore quelque temps après la naissance, puis décroît, et finit bientôt par disparaître entièrement, a déjà été l'objet des recherches de plusieurs anatomistes distingués; et cependant, non-seulement on n'est pas encore d'accord sur ses usages, mais même on n'a relativement à sa structure, que des notions qui laissaient beaucoup à desirer. Selon sir Astley Cooper, chacun des lobes nombreux qui la composent est un assemblage de petites cellules secrétoires juxta-posées, et dont les plus internes aboutissent à un réservoir central tapissé d'une membrane muqueuse; chaque réservoir communique par des canaux avec les réservoirs voisins, et tous aboutissent médiatement ou immédiatement à un conduit qui règne dans toute la longueur de la glande où il fait de nombreuses sinuosités. Ce canal ne semble point avoir d'issue, mais le liquide qui s'y est entassé, est repris par des vaisseaux lymphatiques, et surtout par deux troncs principaux qui vont le verser dans les veines jugulaires, tout près du point où celles-ci se jettent dans la veine cave supérieure. Le fluide secrété par le thymus a offert à sir Astley Cooper une grande analogie, dans sa composition, avec le sang, et cet anatomiste penche à considérer l'organe qui le produit comme un organe de nutrition, préparant pour le fœtus une sorte de chyle. M. Dupuytren, en rendant compte de cette opinion du célèbre chirurgien anglais ne parait pas la partager, et fait remarquer que si le thymus avait les fonctions dont nous parlions tout-à-l'heure, ces fonctions cesseraient nécessairement au moment de la naissance; l'organe dès-lors devrait commencer à décroitre, et cependant il est constant que son volume, pendant quelque temps, continue encore d'augmenter.

Séance du 11 juin. — Le président fait connaître les résultats des délibérations du comité secret de la précédente séance. L'Académie a décidé que la séance publique qui aurait dû avoir lieu au mois d'avril sera remise au mois d'octobre. Ce long délai a été jugé nécessaire pour donner aux commissions le temps d'examiner les pièces envoyées aux différens concours: l'invasion du



choléra, en redoublant les occupations des médecins qui faisaient partie de plusieurs de ces commissions, a été la cause de ce retard.

L'Académie, dans le même comité, a procédé à l'élection d'un candidat pour la place de professeur de chimie, vacante au Museum d'histoire naturelle, par la mort de M. Laugier. La section de chimie chargée de la formation de la liste a présenté MM. Gay-Lussac, Dumas et Robiquet. Un des membres s'est dit alors autorisé à déclarer que M. Gay-Lussac accepterait avec reconnaissance les honorables fonctions pour lesquelles l'académie l'a mis en tête de sa liste, mais que dans le cas où il serait nommé, il ne croirait pas pouvoir conserver en même temps une des deux chaires de chimie dont il est déjà en possession.

M. Lucien Bonaparte fait hommage à l'Académie de trois ouvrages qu'il a récemment publié, savoir : le *Tableau comparatif de l'ornithologie de Rome et de Philadelphie*, la *Description d'un oiseau d'espèce nouvelle de l'île de Cuba*, et enfin des *Observations sur le genre Tetrao.*

M. Moreau de Jonnès communique un document qu'il vient de recevoir de Londres, relativement au traitement du choléra-morbus, par l'injection d'eau ou d'une dissolution saline dans les veines du malade. Il paraît que des quantités énormes de liquides ont été ainsi introduites impunément; dans plusieurs cas, on a porté la dose à seize livres, et dans un, on a été bien au-delà.

L'Académie reçoit un mémoire de M. Watman, chirurgien à Vienne, sur un procédé de son invention, pour réunir les diverses pièces du squelette humain au moyen de liens élastiques qui permettent tous les mouvemens auxquels peut se prêter le squelette frais. Le but de l'auteur est de démontrer, à l'aide de ce mannequin, le mécanisme des diverses luxations; de faire apercevoir les nouveaux rapports que prennent les os dans ces accidens, et de faire ainsi pressentir les mouvemens qui seront nécessaires pour opérer la réduction.

M. Thénard fait, en son nom et celui de M. Gay-Lussac, un rapport très favorable sur le travail de M. Dumas, relatif aux chlorures de soufre, et conclut à l'impression de son mémoire dans le *Recueil des savans étrangers*

M. Duméril fait un rapport verbal très favorable sur trois mémoires imprimés, présentés par M. Duvernoy dans une séance précédente. Le premier consiste en un travail sur la langue des animaux, considérée comme organe de préhension. L'auteur y décrit en particulier le mécanisme très remarquable au moyen duquel les échidnés, les fourmiliers et les caméléons allongent et raccourcissent leur langue. L'auteur a ajouté beaucoup de détails nouveaux à ceux qu'il avait donnés sur le même sujet dans un opuscule dont la publication date de 1804.

Le second mémoire est la description d'un macrocélide d'Alger, dans laquelle l'auteur fait connaître le premier le squelette et la plupart des viscères de ce singulier insectivore. L'espèce du cap, d'après laquelle le naturaliste anglais Smith a établi le genre macrocélide, n'était connu que par sa description abrégée et par une description plus détaillée de M. Isidore Geoffroy, faite d'après les peaux et les dents rapportées par M. Verreau.

Le troisième enfin comprend un fragment d'anatomie comparée sur les organes de la génération de l'ornythoringue et de l'échidné. M. Duvernoy y fait connaître des détails d'organisation qui avaient échappé aux recherches de sir Everard Home, aux siennes propres, faites en 1805 et à celles de MM. de Blainville, Knox et Meckel : il confirme d'ailleurs la singulière organisation, annoncée d'abord par sir E. Home, ensuite par MM. Knox et Meckel, d'un canal seminal particulier commençant à l'urètre, et aboutissant aux épines creuses dont les glands sont hérissés.

M. Duméril fait ensuite, en son nom et celui de feu M. Cuvier, un rapport préparé avant la mort de l'illustre naturaliste, et qui a pour objet un mémoire de M. Rousseau sur un nouveau cartilage du larynx.

M. Rousseau, chef du laboratoire d'anatomie au Muséum d'histoire naturelle, a observé dans le larynx de plusieurs mammifères un cartilage dont aucun anatomiste n'avait encore fait mention, et qui est situé sur le bord supérieur du chaton ou partie large postérieure du cartilage cricoïde : c'est sur lui que se meuvent les cartilages aryténoïdes, et, en vertu de ce double rapport, il a reçu de M. Rousseau le nom de crico-aryténoïdien.

Ce petit cartilage, observé d'abord chez le chien, existe chez un grand nombre de mammifères. Il est le plus souvent unique, et s'il est double dans l'ours, le couti, la genette, la panthère et l'alpaca, on le trouve en une seule pièce chez le lion, le chacal, le chien, le chevreuil et plusieurs autres animaux carnivores et herbivores.

Dans le lion, il existe des muscles qui s'attachent à ce cartilage. Dans le chevreuil, les muscles sont remplacés par de simples trousseaux de fibres ligamentes étendues sur une véritable capsule articulaire.

Le cartilage crico-arytenoïdien n'a pu encore être trouvé chez l'homme.

L'Académie, conformément aux rapports de ces commissaires, accorde son approbation au mémoire de M. Rousseau.

M. Jomard lit un mémoire sur les résultats et les moyens présumés de la mécanique des égyptiens. L'auteur prouve, d'après les témoignages des auteurs grecs et romains, et les figures peintes ou sculptées sur les monumens, que les anciens Egyptiens ont connu l'usage de nos machines simples, à l'exception peut-être du mouffle.

L'Académie procède à l'élection d'un candidat pour la place de professeur de chimie au Muséum d'histoire naturelle. M. Gay-Lussac, sur trente-sept suffrages, en réunit trente-cinq, et sera en conséquence, présenté au ministre comme candidat de l'Académie. Il est également celui du conseil des professeurs du Jardin des Plantes.

M. Texier lit un mémoire sur l'ancienne topographie de Fréjus et sur les matériaux employés par les Romains dans les monumens dont ils avaient décoré cette ville. Ces matériaux sont le porphyre rouge, le porphyre bleu, les granites et les laves.

Le porphyre rouge provient des montagnes de l'Esterelle et de Bagnols, il est employé seulement en moëllons, les nombreuses fissures qu'il présente, ne

permettant guères d'obtenir des morceaux de choix un peu volumineux. Le porphyre bleu employé pour des usages plus relevés, et dont on trouve à Fréjus de nombreux fragmens provenant d'anciennes colonnes, de pilastres, de dalles de revêtement, etc., passait pour avoir été apporté de fort loin, mais M. Texier en a retrouvé les carrières dans une montagne voisine, d'où naît le torrent de la Bouillerie. Ces carrières, dans lesquelles on trouve des blocs prêts à être enlevés, paraissent avoir été autrefois l'objet d'une exploitation considérable; il y avait même sur les lieux une fabrique de vases d'ornement, d'autels votifs, etc., dont les pièces de rebut ou celles qui n'avaient pas encore été vendues à l'époque de la catastrophe qui interrompit les travaux, ont depuis servi à élever la maison d'un fermier établi dans le voisinage. Les granites employés à Fréjus, et dont on voit encore de beaux échantillons dans huit colonnes qui ornent le baptistère, proviennent, selon toute apparence, d'une ancienne carrière située près du village de Callas, département du Var.

Le ministre de la marine transmet à l'Académie les observations faites à bord du brick *La Flèche*, envoyé pour reconnaître l'île volcanique sortie des eaux sur le banc de Nérita, et aujourd'hui disparue de nouveau. Ces documens forment trois cahiers, l'un contient les observations astronomiques, un autre les observations météorologiques, le troisième enfin présente différentes vues du volcan.

M. Thénard fait, en son nom et celui de M. Gay-Lussac, un rapport très favorable sur un mémoire de M. Dumas, ayant pour titre : *Densité de la vapeur de quelques corps simples*. L'Académie, conformément aux conclusions de ses commissaires, déclare que le mémoire de M. Dumas sera imprimé dans le *Recueil des savans étrangers*.

M. Geoffroy Saint-Hilaire fait, en son nom et celui de M. Duméril, un rapport sur les tableaux méthodiques du règne animal par M. A. Comte. Après avoir rappelé les preuves que l'auteur a données de ses connaissances en histoire naturelle, il indique la disposition générale de ses tableaux, et en fait ressortir les avantages qu'ils semblent présenter. Passant ensuite à l'examen des inconvéniens qui peuvent résulter de leur usage, il en signale deux principaux : l'un est de donner l'idée de divisions beaucoup plus tranchées que celles qui existent réellement dans la nature, l'autre est de manquer en plusieurs points au but proposé, celui de mettre en évidence les motifs de la distribution. C'est presque toujours le cas, lorsque les caractères constitutifs des familles sont anatomiques, sans qu'aucune trace s'en manifeste à l'extérieur.

« Quoi qu'il en soit des désavantages que nous venons de signaler dans l'invention de M. A. Comte, nous n'en reconnaissons pas moins, disent les commissaires, tout ce qu'il y a d'ingénieux dans cette manière d'exposer les propositions générales de l'histoire naturelle. Si ses tableaux ne se recommandent pas par des vues neuves, du moins ils contribuent efficacement à répandre les meilleures idées acquises à la science : ils sont pour les études du premier âge un secours utile et habilement ménagé. Considéré sous ce point de vue, le travail de M. Comte nous paraît mériter d'obtenir l'approbation de l'Académie. »

M. le docteur Velpeau lit une notice sur une fistule laryngienne, guérie au moyen d'une opération nouvelle.

Cette opération a été pratiquée sur un jeune homme, âgé de vingt-quatre ans, qui au mois de mars 1831, avait essayé de se suicider en se coupant la gorge avec un couteau. Secouru à temps, il fut rappelé à la vie, mais il conserva au larynx une ouverture, qui, après la cicatrisation des bords, offrait encore une étendue de deux pouces en largeur. Entré à l'Hôtel-Dieu de Paris vers le milieu d'octobre 1831, il fut soumis le mois suivant à une opération, au moyen de laquelle on espérait obtenir l'oblitération de la fistule. Les bords de l'ouverture furent disséqués dans l'étendue de trois à quatre lignes latéralement, avivés parallèlement à l'axe, puis rapprochés et maintenus en contact à l'aide de quatre points de suture entortillée. La réunion qu'on avait attendue n'eut pas lieu, et à la levée de l'appareil, on vit que les aiguilles avaient toutes coupé les tissus. Néanmoins la plaie étant devenue rouge et celluleuse, on put croire qu'en tenant la tête immobile et fortement fléchie sur la poitrine, on parviendrait à la cicatriser. Cette attente fut encore trompée, et avant qu'on eût pu recourir à un autre moyen, le malade se détermina à sortir de l'hôpital.

Il se présenta, au mois de février 1832, à l'hôpital de la Pitié. Sa plaie calleuse, entourée d'une cicatrice dure, inextensible, permettait aisément l'introduction du petit doigt; elle occupait la ligne médiane, un peu plus à droite qu'à gauche, et avait son siège entre l'os hyoïde et le cartillage thyroïde. Le malade la tenait habituellement fermée avec un bouchon de charpie. La salive et les mucosités bronchiques s'en échappaient sans discontinuer, à moins que la tête ne fût abaissée. Dans cette position, il pouvait parler, quoique d'une voix rauque et sacadée, mais son menton n'avait pas plus tôt abandonné sa poitrine qu'il cessait de pouvoir se faire entendre.

M. Velpeau, dans le service duquel ce malade était entré, et qui ignorait qu'il eût déjà été soumis à un traitement, eut d'abord l'idée de pratiquer sur lui une opération semblable à celle qu'avait exécutée M. Dupuytren à l'Hôtel-Dieu; mais dès qu'il eut appris que ce savant chirurgien n'avait pas obtenu de succès par ce procédé, il n'espéra pas en obtenir lui-même, et il dut songer à quelque autre moyen. Tous ceux qu'il imagina d'abord présentaient des inconvéniens plus ou moins graves et des chances de réussite assez minces; enfin il eut l'idée, non plus de rapprocher les parties séparées, ce qui devenait presque impossible, eu égard à la grande déperdition de substance qui avait eu lieu, mais de remplir l'intervalle qu'elles laissaient entre elles au moyen d'un bouchon vivant qui pût se souder à leurs bords. L'opération fut pratiquée le 11 février 1832. Un lambeau de peau, large d'un pouce, long de vingt, fut taillé sur le devant du larynx, puis renversé de bas en haut. On ne lui laissa qu'un pédicule large de quatre lignes, puis on le roula sur sa face cutanée, de manière à en faire un petit cylindre, un bouchon, en un mot, qui fût introduit dans ce trou, dont les bords avaient été préalablement raffraichis. Le tout fut traversé par deux longues aiguilles, et maintenu par la suture entortillée. La réunion eut lieu d'une manière complète à la partie supérieure. Un mois après, on ne voyait plus de

trou, la voix était rétablie, mais un suintement se faisait encore de temps à autre par une petite fente oblique. Le choléra, à cette époque, était survenu, et le malade qui faisait dans les salles les fonctions d'infirmier, fut lui-même atteint. Après son rétablissement, M. Velpeau, pour obtenir la cicatrisation complète, ayant essayé inutilement le nitrate d'argent et les trochisques de minium, en vint enfin, le 4 mai, à cautériser le fente avec un stylet chauffé à blanc. Une suture entortillée fut ensuite pratiquée, et le 25 juin, la guérison était complète. La respiration, la déglutition, la parole qui avaient été si fortement altérées, s'effectuaient alors comme avant l'accident.

L'individu qui a été le sujet de cette opération, est présent à la séance, et répond aux questions qu'ont lui adresse, d'une voix parfaitement nette, mais qui ne semble pas cependant exempte d'un peu de gêne. La différence avec l'état normal n'est du reste pas plus grande que celle qu'on remarque souvent après une affection légère de la gorge et disparaîtra sans doute de même avec le temps.

M. Duvernoy commence la lecture d'un mémoire, ayant pour titre: *Fragmens d'anatomie sur l'organisation des serpens.*

Séance du 25 juin. — Le ministre accuse réception du rapport qui lui a été adressé par l'Académie, relativement aux observations de MM. Berny et Lagasquie sur l'utilité d'une étude comparative des phénomènes météorologiques et des développemens du choléra-morbus. L'Académie ayant jugé que ces vues étaient dignes d'attention, et qu'il serait utile de confier à une commission le soin de les suivre, le ministre engage l'Académie à choisir cinq de ses membres, qui, se réunissant à quatre autres, que nommera l'académie de médecine, composeront la commission en question.

L'Académie ayant à proposer un candidat pour la place de professeur d'anatomie au Jardin-des-Plantes, la section de zoologie représente qu'elle se trouve, par l'absence de plusieurs de ses membres, réduite à trois, dont un, M. de Blainville, a un intérêt direct dans cette présentation, ayant été déjà désigné comme candidat par l'administration du Muséum. La section demande en conséquence qu'on veuille bien lui adjoindre deux autres académiciens. MM. Serres et Flourens sont élus pour compléter la commission.

L'académie procède à la formation de la commission chargée de dresser une liste de candidats à la place de secrétaire perpétuel, MM. Mirbel, Chaptal, Thénard, Duméril, Chevreul et Serres réunissent la majorité des suffrages.

M. Duméril fait un rapport verbal, très avantageux sur un ouvrage ayant pour titre *Centurie des lépidoptères de l'île de Cuba.* L'auteur, M. Poey, a profité d'un séjour de huit années dans cette île pour décrire et figurer avec une exactitude parfaite cent espèces de papillons, la plupart avec leur chenille et même quelquefois avec leur chrysalide. Quatre-vingts espèces sont entièrement nouvelles, et les vingt autres sont mieux connues par sa description et se dessins.

M. Geoffroy-Saint-Hilaire fait un rapport très favorable sur la première partie des *Fragmens d'anatomie* présentés par M. Duvernoy dans la séance précé-

dente; cette partie forme comme le supplément à un travail plus ancien du même auteur, sur les organes vénéneux des serpens.

Pendant long-temps on n'avait considéré comme *serpens* à venin, que ceux qui présentaient à la partie antérieure de la bouche des dents longues, susceptibles de se redresser et pourvues d'un canal intérieur destiné à conduire le venin jusqu'au fond de la plaie; enfin, on soupçonna que plusieurs serpens, quoique destitués de crochets à venin, ne laissaient pas que de faire des blessures dangereuses. Le soupçon se changea bientôt en certitude, et Reinward d'une part, Boyé de l'autre, désignèrent comme venimeuses des espèces qui avaient été jusque-là, rangées parmi les couleuvres. Deux anatomistes, Schleyel et M. Duvernoy, cherchèrent alors en même temps et à l'insu l'un de l'autre, et trouvèrent les causes du phénomène annoncé dans des particularités d'organisation des animaux qui le présentaient.

M. Duvernoy reconnut que les crochets mobiles antérieurs ne forment pas le seul appareil à venin, et que chez d'autres espèces à morsures dangereuses la dent chargée d'introduire le poison est fixe, située tout-à-fait en arrière des autres dents maxillaires, et creusée d'un simple sillon, au lieu d'être percée, dans toute sa longueur, d'un canal complet. Six espèces parmi celles que renferme le Muséum de Paris, offrirent à M. Duvernoy cette particularité, et ce sont les seules qu'il ait indiquées dans le premier mémoire auquel nous avons fait allusion. De retour à Strasbourg, il retrouva dans les collections de cette ville quatre espèces dans le même cas. De plus il reconnut la présence de crochets mobiles sur un serpent qui, jusque-là en avait été cru dépourvu et rangé en conséquence parmi les couleuvres M. Duvernoy, dans son nouveau travail, décrit dans un grand détail tout ce qui a rapport à l'appareil à venin des quatre serpens à crochets postérieurs, et ajoute, à ce qu'il avait fait connaître précédemment relativement aux six autres, plusieurs détails importans.

Dans un article à part, il traite de la glande lacrymale chez les serpens venimeux il montre que chez ceux qui sont pourvus de crochets antérieurs, cette glande est moins développée que chez ceux à crochets postérieurs ou chez les serpens innocens; le volume de la glande à venin s'opposant chez les premiers au développement des glandes voisines. Il faut observer en outre que la glande lacrymale, offrant son maximum de développement chez des serpens dont les yeux sont comme rudimentaires, les *Typhlos,* il ne paraît pas que son usage soit en rapport avec la fonction de la vision; on pourrait croire plutôt que le liquide qu'elle sécrète, et qui en définitive se rend dans la bouche, est en rapport avec les fonctions digestives et concourt à l'insalivation des alimens. La situation de la glande lacrymale hors de l'orbite fortifie du reste la présomption que sa destination est étrangère à l'œil.

« M. Duvernoy, disent en terminant les commissaires, aura, par ses recherches, ajouté quelques élémens à ceux qu'on avait pour les classifications très difficiles de l'erpetologie; son nouveau travail montre comme les précédens que l'amour des recherches de détail ne nuit point chez lui aux vues d'ensemble.

Nous proposons en conséquence que l'Académie ordonne l'impression de son mémoire dans le *Recueil des savans étrangers.* »

Ces conclusions sont adoptées.

M. Flourens lit un mémoire sur l'anatomie de la moëlle épinière de la tortue franche (*Testudo mydas*, Lin., *Testudo viridis*, Sch.)

On sait que chez un grand nombre d'animaux la moëlle inférieure offre divers renflemens qui répondent toujours, du moins pour les animaux jusqu'ici connus, à l'origine d'une ou de plusieurs paires de nerfs. Chez l'homme, on observe deux renflemens correspondans, l'un aux nerfs des bras, l'autre à ceux des jambes. Il en est de même pour la plupart des autres mammifères, pour les oiseaux et pour ceux des reptiles qui ont quatre paires de membres; et ce qui semble marquer un rapport plus étroit encore entre les renflemens de la moëlle épinière d'une part et les origines des paires de nerfs de l'autre, c'est que toutes les fois qu'une paire de membres manque, le renflement correspondant manque également. On en a pour les mammifères un exemple dans les cétacés, qui ne présentent point de renflement postérieur, et chez les ophidiens qui, manquant des membres antérieurs aussi bien que des postérieurs, n'ont de renflemens de la moëlle, ni en arrière ni en avant.

Chez certains animaux, outre les renflemens correspondans aux ensembles de nerfs des membres antérieurs ou postérieurs, on voit des renflemens distincts marquer l'origine de certaines paires de nerfs, par exemple, des paires du grand renflement postérieur dans le *zèbre*, dans la *chèvre*, etc.; des paires cervitales dans les *trigles*, de la paire qui se rend à l'appareil électrique dans la *torpille*, et même, comme l'a observé M. Cuvier, de toutes les paires de nerfs de la moëlle épinière, sans en excepter une seule, dans le *lump*.

D'après ce que nous avons dit, on voit que s'il y a en anatomie comparée un rapport qui semble constant, c'est celui qui existe entre les renflemens de l'épine et l'origine des nerfs: hé bien! la tortue franche seule entre tous les cheloniens offre à cette loi l'exception la plus complète. En effet, sa moëlle épinière, loin d'offrir un renflement, offre une dépression au point correspondant, à l'origine de chaque nerf, ou si l'on veut, chaque renflement, au lieu de répondre à une paire de nerfs, est exactement placé dans l'intervalle qui sépare l'un de l'autre les deux nerfs voisins.

Chez les animaux précédemment observés, les renflemens correspondent toujours à l'intervalle des vertèbres; chez la tortue franche, c'est, au contraire l'étranglement qui correspond à ce point.

Du reste, la symétrie n'est pas pour cela altérée; il y a chez la tortue franche autant de renflemens particuliers que de paires de nerfs distinctes tous régulièrement espacés entre eux, quoique un peu plus rapprochés vers le col et vers la queue qu'à la région lombaire.

M. Biot lit une notice sur la fraxinelle et les éclairs qu'elle lance le soir quand on en approche une bougie enflammée. M. Biot s'est convaincu, par des expériences directes, que ce phénomène ne résulte point, comme on le croyait assez généralement, de la présence d'une vapeur éthérée qui formerait à la fleur une petite at-

mosphère développée sous l'influence de la chaleur. Il a reconnu en effet que l'air qui environne la plante, quoique fortement chargé de particules odorantes, n'est nullement susceptible de s'enflammer. Il a vu de même que ce n'est pas seulement dans la soirée que le phénomène se produit, mais à toute heure du jour et par un temps humide aussi bien que par un temps sec. La matière qui s'enflamme n'est point libre dans l'état ordinaire; c'est une huile volatile contenue dans des utricules nombreux que présentent les sommités des tiges et les pédoncules des fleurs. Ces utricules ne se crèvent qu'à l'approche du corps enflammé. L'ignition est indépendante de la température de l'air : toutefois le phénomène ne se produit qu'en été, parce que c'est dans cette saison seulement que les utricules parviennent à maturité.

ROULIN.

ORIGINE

DE

L'ÉPOPÉE CHEVALERESQUE

DU MOYEN AGE.

M. Fauriel a terminé à la faculté des lettres son histoire de la littérature provençale. Il avait consacré l'enseignement de l'année dernière aux origines de la langue et de la littérature romanes et à la poésie lyrique des troubadours; il a abordé l'hiver dernier l'étude entièrement neuve de l'épopée provençale. La nature de son sujet l'a conduit à traiter l'importante question de l'origine de la poésie chevaleresque, qui au moyen âge a été la poésie de toute l'Europe. En effet elle a produit les innombrables romans en vers de nos trouvères français, des ménestrels de l'Angleterre, des minnesingers de l'Allemagne; dans le nord, ayant pénétré de bonne heure jusqu'en Danemark et en Islande, elle y a remplacé en partie les anciennes traditions nationales, tandis qu'au midi elle développait la romance espagnole, et déposait en Italie le germe de ce qui est devenu l'ingénieuse épopée de l'Arioste; or, cette poésie aux ramifications nombreuses, où a-t-elle sa racine?

Ce problème, dont la solution est l'indispensable point de départ de toute histoire de littérature moderne, ce problème est celui que M. Fauriel s'est proposé de résoudre; et, autant qu'il nous semble, il a

pleinement réussi. Il lui a fallu d'abord retrouver dans la littérature provençale l'épopée qu'on y soupçonnait à peine, et qu'on avait été jusqu'à y méconnaître entièrement. Puis, s'attachant aux principales classes de romans chevaleresques, les romans carlovingiens et ceux de la Table ronde, il a montré que les uns et les autres avaient une origine méridionale, et qu'en remontant à leurs sources, on arrivait à des sources provençales. A cette occasion il a donné des analyses et des traductions des principaux poèmes chevaleresques dont plusieurs étaient inconnus. Tel a été l'objet des leçons dont il nous a permis de communiquer une partie à nos lecteurs dans l'état où elles ont été prononcées. L'intention de M. Fauriel, en nous y autorisant, a été d'appeler la discussion sur les résultats de ses recherches, se réservant d'y revenir et de les présenter sous une autre forme dans un ouvrage considérable dont ils feront partie.

J. M.



PREMIÈRE LEÇON.

ROMANS CHEVALERESQUES.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Entre toutes les nations de l'Europe dont la littérature remonte un peu haut dans le moyen âge, il n'en est aucune qui ne possède des monumens épiques intéressans et originaux. — Ces monumens sont de deux espèces : les uns, strictement locaux et nationaux, ne sont guère connus que chez le peuple qu'ils intéressent, et pour lequel ils ont été faits. De ceux-là je n'ai rien à dire; ils n'entrent point dans mon sujet; je les en exclus dès à présent.

Les autres au contraire sont, pour ainsi dire, cosmopolites; on les trouve chez toutes les nations de l'Europe qui ont une littérature, et partout on les trouve célèbres, populaires, et comme naturalisés. — Ils forment, dans la littérature épique du moyen âge, comme un fonds général, commun à l'Europe entière, et dont il semble, au premier coup-d'œil, que chacune puisse réclamer sa part.

Les monumens de cette seconde espèce sont ces fictions poétiques communément désignées par le titre de romans de chevalerie, et dont on distingue deux grandes classes, les romans *de Charlemagne* et ceux *de la Table ronde*. C'est uniquement de ceux-là que je me suis proposé de vous entretenir, après quelques explications préliminaires.

Ces romans sont en grand nombre, et pour la plupart encore enfouis dans de vieux manuscrits, difficiles à déchiffrer, où ils semblent braver la patience et la curiosité des littérateurs. Ce n'est que par exception, par une sorte d'heureux hasard, que l'on sait à quelle époque ou par qui quelques-uns ont été composés. En général, les auteurs en sont inconnus; et ce n'est guère qu'à un siècle, ou tout au moins à un demi-siècle près, que l'on peut se flatter d'en deviner la date. Enfin, les données intrinsèques qu'ils offrent ou semblent offrir pour juger du temps et des pays auxquels ils appartiennent, pour apprécier les traditions ou les faits sur lesquels ils ont l'air de se fonder, sont, pour l'ordinaire, des mensonges systématiques, des piéges tendus à la crédulité, en un mot, une difficulté de plus pour l'histoire de cette branche de la littérature du moyen âge.

Heureusement pour moi, je n'ai point à traiter à fond ni directement cette histoire. La tâche que je me suis imposée est plus spéciale et plus bornée. C'est uniquement dans son rapport avec la littérature *provençale* que j'ai à considérer la littérature épique du moyen âge. Je voudrais seulement constater une fois pour toutes quelle est, dans celle-ci, la part qui revient à la première. — Je voudrais examiner sérieusement, une fois pour toutes, si ce ne furent pas ces mêmes troubadours qui, ayant donné leur poésie lyrique à une partie considérable de l'Europe, lui donnèrent aussi les modèles et les types de l'épopée chevaleresque. Je compléterais ainsi l'aperçu que je vous ai tracé de l'histoire de la poésie provençale : je le terminerais par l'examen de diverses productions qui en forment une branche intéressante jusqu'ici inconnue, ou mal-à-propos réputée étrangère.

Mais ces questions, si restreintes qu'elles puissent paraître dans

la question générale à laquelle elles se rapportent, ne laissent pas d'être encore fort obscures et fort complexes. Si je puis essayer de les discuter et de les résoudre, ce n'est qu'en les abordant avec méthode et précaution, en les circonvenant, pour ainsi dire, de loin, afin d'en embrasser et d'en rapprocher les données éparses; en les rattachant à des faits certains et connus, comme de strictes conséquences de ces faits.

Un fait de ce genre, qui n'est ni contestable, ni contesté, c'est que, de toutes les littératures du moyen âge, la française (dans laquelle je comprends celle des Anglo-Normands) est de beaucoup la plus riche en épopées chevaleresques. Il est également certain, également reconnu que c'est du français que la plupart de ces épopées ont été traduites ou imitées dans les autres langues de l'Europe. Il ne reste donc, pour répondre aux questions proposées, qu'à décider si les Provençaux n'ont pas fourni aux Français l'idée et la première rédaction des épopées dont il s'agit.

Pour parvenir, s'il se peut à ce résultat, j'essaierai de donner d'abord une idée générale des romans de Charlemagne et de la Table ronde; j'en examinerai sommairement les matériaux et la forme, le caractère et l'esprit, sans préjuger la moindre chose relativement aux questions à résoudre, sans autre objet que de savoir d'abord ce que sont en eux-mêmes, et abstraction faite de leur origine, les romans dont il s'agit. — Je chercherai ensuite si les notions générales, résultant de ce premier examen, ne renferment pas des données sur la question particulière de savoir quelle est la part des Provençaux à l'invention et à la culture de l'épopée romanesque.

La première observation qui se présente, relativement aux romans chevaleresque du moyen âge, concerne la division qui en a été faite en deux grandes classes, ceux de *Charlemagne* et ceux de la *Table ronde*. Cette division a l'avantage d'être généralement admise; elle est de plus fondée sur une distinction très réelle et très claire. — Il n'y a donc point de raison de la rejeter, et je n'hésite pas à l'admettre comme base des recherches subséquentes. Seulement, comme elle est trop générale, il

est indispensable d'y établir des sous-divisions dont le motif se présentera de lui-même dans le cours de la discussion.

Jusque-là, je me bornerai à observer d'avance, et comme un fait qui sera constaté plus tard, que les romans de Charlemagne et ceux de la Table ronde forment deux séries parfaitement distinctes, non-seulement à raison de la matière et du sujet, ce qui s'entend de soi-même, mais à raison de la forme, de l'esprit, du caractère poétique, et de la tendance morale, qui diffèrent d'une manière tranchée dans les uns et dans les autres. Et ces différences ne sont pas des différences transitoires, de pures différences d'origine qui s'effacent et disparaissent avec le temps. Ce sont des différences intimes, permanentes, en vertu desquelles les romans des deux séries coexistent sans se rapprocher, et conservent les uns et les autres, jusqu'à la fin, leur caractère propre, leur diversité originelle. — La discussion où je m'engage ne sera, pour ainsi dire, que la preuve et le développement de cette assertion. Mais, avant d'en venir à caractériser particulièrement les romans de chacune des deux séries, je crois bien faire d'indiquer certains rapports généraux qu'ils ont entre eux, certaines particularités qui leur sont communes, et à raison desquelles ils appartiennent tous à une seule et même littérature, à un seul et même système de civilisation.

Un premier point, et l'un des plus importans, c'est de savoir en quel sens et jusqu'à quel point on peut dire qu'il y a quelque chose d'historique, tant dans les romans épiques de Charlemagne, que dans ceux de la Table ronde : c'est un point sur lequel je reviendrai ailleurs, pour le considérer de plus près. — Je me bornerai ici à observer que les romans de l'une et l'autre classes ont de même un point de départ historique, se rattachent de même à des traditions européennes, à des noms donnés et consacrés par l'histoire.

Ceux de Charlemagne ont pour germe, ou pour noyau, les entreprises et les conquêtes, non-seulement de ce conquérant, mais des autres chefs de sa race. Ceux de la Table ronde supposent tous l'existence d'Arthur, le dernier prince des Bretons insulaires qui porta le titre de roi, et qui se distingua par les ef-

forts qu'il fit, de 517 à 542, pour défendre contre les Saxons l'indépendance de son pays.

Ce n'est que par conjecture et qu'en se donnant un peu de latitude, que l'on peut marquer l'intervalle dans lequel ont dû être composées les épopées chevaleresques des deux classes, dans la forme sous laquelle nous les avons aujourd'hui. Mais on ne peut se tromper beaucoup, en affirmant que les plus importantes, celles où sont le plus fortement empreints les traits caractéristiques de chaque classe, furent composées de 1100 à 1300. — On en trouve encore quelques-unes de postérieures à cette dernière date, mais ce ne sont plus guère que des versions, des paraphrases, ou des modifications des premières. — Quant à l'époque de 1100, indiquée pour premier terme de l'intervalle où furent composés les ouvrages en question, on peut tenir pour sûr que nul de ces ouvrages ne remonte au-delà de ce terme, et il en est à peine trois ou quatre que l'on puisse, avec un peu d'assurance, attribuer à la première moitié du douzième siècle. Ils sont presque tous postérieurs à 1150.

Il est naturel de demander, il importe même de savoir lesquels des romans de Charlemagne ou de ceux de la Table ronde sont les plus anciens; en termes plus précis, laquelle des deux classes a fourni les premiers modèles, les premiers types de l'épopée chevaleresque. Malheureusement la question est plus complexe que je ne puis l'exprimer ici; mais j'y reviendrai par la suite : quelques courtes observations suffisent ici pour mon objet.

A n'en juger que sur les témoignages historiques, explicites et directs, on pourrait regarder les romans de la Table ronde, comme les plus anciens de tous, comme les modèles du genre. Quelques-uns des romans de Charlemagne, qui sont incontestablement des plus anciens de leur classe, font allusion aux fables chevaleresques d'Arthur et de la Table ronde, et semblent attester ainsi, de la manière la plus expresse, l'antériorité de ces fables à celles sur lesquelles ils roulent eux-mêmes.

Mais tout ce que l'on pourrait déduire de là, c'est que parmi les romans des deux classes qui nous restent, le hasard a voulu

que les plus anciens soient ceux de la Table ronde : il n'en résulte nullement qu'il n'ait pas existé de romans de Charlemagne, aujourd'hui perdus, composés bien antérieurement à tous ces derniers. — C'est un fait dont nous aurons par la suite des preuves certaines et convaincantes.

J'ai déjà laissé entrevoir qu'il ne faut pas chercher beaucoup de fidélité historique dans les détails, ni même dans le fond des romans chevaleresques, à quelque classe qu'ils appartiennent. Il suit de là que les auteurs de ces romans, en tant qu'ils ont été peintres de mœurs et d'idées, ont dû représenter bien moins celles de l'époque de leurs personnages, que celles de leur propre temps.

Or, l'intervalle de 1100 à 1300, dans lequel il est constaté que furent composés ces romans, constitue la période la plus brillante de la chevalerie, celle durant laquelle les institutions chevaleresques eurent le plus de prise sur les mœurs, et sur la société. Il est donc impossible que des épopées écrites sous l'influence de ces institutions n'en soient pas une expression plus ou moins complète, plus ou moins fidèle. — Les poètes qui chantaient les paladins de Charlemagne ou les chevaliers de la Table ronde, étaient ces mêmes troubadours ou trouvères qui chantaient pour leur compte de belles et hautes dames, qui tournaient et retournaient en tout sens, dans leur poésie lyrique, toutes les délicatesses, toutes les subtilités de la galanterie chevaleresque. Ces poètes pouvaient faire, ils faisaient peut-être même quelque effort pour se transporter dans les temps de Charlemagne et d'Arthur, pour prendre le ton, les idées et les formes de poèmes plus anciens qu'ils pouvaient avoir sous les yeux; mais ils avaient beau faire, il n'était pas en leur pouvoir de se défaire des idées, des opinions de leur siècle; et quoi qu'ils voulussent peindre, c'étaient toujours eux et leurs temps qu'ils peignaient : ils remplissaient, le sachant ou à leur insu, la vocation du poète qui est de répandre, en les idéalisant, en les élevant par l'expression, les idées sous l'empire desquelles marche la part de la société humaine à laquelle il appartient.

Les romans de Charlemagne et de la Table ronde sont donc, les uns comme les autres, dans ce qu'ils ont de véritablement historique, des tableaux plus ou moins exacts de la chevalerie; et ce n'est pas sans motif qu'on les confond souvent sous la dénomination collective de romans ou de poèmes chevaleresques. —Mais de bien s'en faut qu'ils soient chevaleresques de la même manière, au même degré, et dans le même but. Il y a, sur tout cela, des différences caractéristiques, outre les deux grandes classes de romans, et même entre les romans de la même classe. C'est un des côtés les plus intéressans et les plus neufs à considérer dans tous, et c'est un de ceux sur lesquels je reviendrai, en traitant des romans de chaque classe en particulier.

Si différens qu'ils soient d'ailleurs quant aux formes métriques, les romans chevaleresques des deux classes sont également en vers. — C'est un point sur lequel il ne devrait y avoir qu'un mot à dire, pour constater un fait général des plus simples. — Mais ce fait a été contesté, embrouillé, et dès-lors, il importe de le rétablir dans sa vérité et sa simplicité premières.

Les formes métriques sont-elles essentielles au langage poétique, et ne peut-il pas y avoir de la poésie, et de la haute et belle poésie, en langage non mesuré, en prose? C'est une question de théorie que je serais libre, au moins ici, d'écarter : j'en dirai cependant quelques mots, parce que peu de mots me paraissent suffire pour la résoudre. — Nul doute que l'on ne puisse dire en prose des choses éminemment poétiques, tout comme il n'est que trop certain que l'on peut en dire de fort prosaïques en vers, et même en excellens vers, en vers élégamment tournés, et en beau langage. C'est un fait dont je n'ai pas besoin d'indiquer d'exemples : aucune littérature n'en fournirait autant que la nôtre.

Maintenant, voici deux choses également certaines : de beaux vers, n'exprimant que des choses très prosaïques, peuvent et doivent plaire comme vers, à proportion du degré d'art qu'il a fallu pour les faire, et du degré d'harmonie qu'ils ont pour l'oreille. Ainsi le mètre, la forme métrique, la parole mesurée,

ont un effet par elles-mêmes, et abstraction faite de la pensée, du sentiment, de l'idée qu'elles expriment.

De même, si bien que soient rendus en prose des sentimens et des idées en eux-mêmes et de leur nature très poétiques, il est certain que des formes, que des combinaisons métriques peuvent donner à cette prose plus d'harmonie, un caractère d'art plus élevé, plus marqué; — partant plus d'effet, et que la poésie du sentiment et de l'idée doit gagner quelque chose à cette poésie extérieure, et pour ainsi dire, matérielle de l'expression.

Le mètre est donc de l'essence de la poésie, en tant que celle-ci doit être la combinaison la plus parfaite, la plus intime possible du beau de l'idée et du beau de l'expression.

Mais encore une fois, ceci est une pure question de théorie, et la question que je me suis proposée ici est une question de fait, une question historique, relative à des monumens peu connus, et par conséquent plus embarrassante et plus douteuse. Il s'agit de savoir si les premiers, les plus anciens des poètes romanciers, ont écrit en vers ou en prose, ou indifféremment en l'une et l'autre façons. Il y a des littérateurs qui ont soutenu, d'une manière absolue, que les premiers romans épiques avaient été d'abord composés en prose, et mis en vers après coup. D'autres ont restreint cette assertion à un certain nombre de ces romans.

Si le fait était vrai, il serait extraordinaire, et, je crois, unique en son genre : les poètes romanciers auraient fait quelque chose de contraire à la marche de l'esprit humain dans la poésie. — S'il y a des époques où le mètre soit naturel, indispensable aux compositions poétiques, particulièrement à celles qui exigent ou comportent le plus de développement, comme l'épopée, ce sont indubitablement les époques anciennes de la poésie, ces époques où des poètes connaissant à peine ou ne connaissant pas du tout l'usage de l'écriture, composent pour des masses de peuple qui ne savent pas lire, où rien n'arrive de dehors à l'esprit par d'autre voie que l'oreille. Ce n'est que par le mètre, par un mode quelconque de symétrie, que les compositions de

ces époques offrent à la mémoire des auditeurs une prise certaine et facile, condition nécessaire du plaisir et de l'intérêt qui s'y attachent. Ce n'est pas par un simple accident, par un pur effet du hasard que tous les monumens poétiques, véritablement primitifs, sont en langage métrique, c'est en vertu d'une loi générale et nécessaire de l'esprit humain.

Il y a, il est vrai, et l'on peut citer, dans quelques littératures, des monumens de poésie qui remontent jusqu'à des temps assez anciens, pour avoir l'air de se confondre avec les compositions primitives du système poétique auquel ils se rattachent. Il y a, par exemple, en scandinave, des chroniques en prose, très poétiques par le fond, et dont la forme elle-même a sa poésie. Telle est la Volsunga-Saga. Mais cette chronique n'a rien d'original : elle n'est que la réunion, que la juxta-position, dans un ordre chronologique, de chants plus anciens véritablement primitifs, et ceux-là sont en vers.

On peut citer encore les romans historiques des Arabes, tel que celui d'Antar, déjà un peu connu en Europe, et une multitude d'autres dont les érudits eux-mêmes connaissent à peine les titres. — Ces romans correspondent véritablement aux épopées des autres nations, et ils sont tous en prose, bien qu'entremêlés de vers. — Mais cet exemple n'est d'aucune autorité dans la question actuelle. — En effet, les fictions dont il s'agit sont toutes de rédaction moderne; elles appartiennent à ces époques où l'imagination ne fait plus un peu de poésie qu'à grands frais, à tout risque et à tout péril, ou se borne à retourner, à délayer, à paraphraser les anciennes créations poétiques. Tous ces romans arabes tiennent indubitablement à des traditions beaucoup plus anciennes, qui, si elles furent jamais rédigées, durent l'être en langage métrique.

Mais, pour entrer plus directement dans la question que je me suis proposée, je dirai qu'il n'existe, à ma connaissance, aucun roman de Charlemagne ou de la Table ronde, dont on ne puisse s'assurer que la rédaction première, la rédaction originale, n'ait été en vers. On cite, je le sais, et l'on cite depuis bien long-temps des faits qui ont l'air d'être fort contraires à cette

assertion. On a quatre ou cinq énormes romans de la Table ronde, de ceux où il est question de ce fameux Saint-Graal, dont j'aurai beaucoup à vous parler. Or, ces romans sont en prose, et on en met la composition à une époque où il est certain qu'ils seraient antérieurs à la plupart des romans en vers qui nous restent aujourd'hui. On dit qu'ils furent composés sous le règne de Henri II d'Angleterre, par conséquent, de 1152 à 1188. — Mais il y a sur cette assertion et sur le fait auquel elle se rapporte bien des observations, au moyen desquelles elle se concilie aisément avec la vérité.

Il est vrai que l'auteur du roman en prose de Lancelot du Lac, qui se désigne sincèrement ou à faux par le nom de Robert de Borron, affirme, dans une espèce de prologue, avoir traduit ce roman de latin en français, pour complaire au roi Henri d'Angleterre, qui, dit le romancier, *fortment se délitoit des beaux dits qui y étoient.*

J'admets que le roman en question ait été traduit ou composé pour un roi d'Angleterre du nom de Henri. Mais aucun manuscrit, aucun document, aucune tradition, n'indiquent, le moins du monde, si ce Henri est Henri II ou Henri III. Or, il est beaucoup plus vraisemblable que c'est ce dernier, en effet désigné par l'histoire comme un patron zélé de la littérature anglo-normande. — Dans ce cas, le roman en prose de Lancelot n'aurait été composé que de 1227, époque de la majorité de Henri III, à 1271, dernière année de son règne. Durant cette période, surtout vers la fin, le génie épique du moyen âge avait déjà commencé à s'éteindre. L'époque était déjà venue d'amplifier, de combiner, de fondre, l'une dans l'autre, les anciennes inventions. L'épopée cessait d'être populaire; elle ne s'adressait plus guère qu'à l'élite de la société, à des hommes qui savaient lire et avaient beaucoup de loisir. Dès-lors, les formes métriques lui étaient beaucoup moins nécessaires; et la prose, dans sa nouveauté, hardie, libre, conservant encore quelque chose du ton et du tour de la poésie mesuré, plaisait plus que cette dernière, aux personnes qui pouvaient lire au lieu d'écouter.

Ainsi, ces grands romans en prose n'avaient plus rien de populaire. — Les copies en étaient trop dispendieuses pour n'être pas fort rares. Il fallait être pour le moins un riche châtelain, pour se permettre un si grand luxe. D'un autre côté, ces mêmes romans étaient d'une longueur si démesurée, que c'était un évènement notable, dans la vie d'un baron grand ou petit, d'en avoir lu un. — Enfin, toutes ces épopées n'étaient, comme toutes celles des époques secondaires, que des amplifications, des paraphrases, des remaniemens des épopées primitives. Mille ouvrages de ce genre et de ce caractère ne contrediraient point la seule chose que j'ai prétendu affirmer: que les premiers romans épiques du moyen âge ont dû être et ont été en vers.

Je ne sais à ce fait qu'une seule exception, dont la singularité lui donne encore plus de saillie. Je ne connais qu'un roman original et même très original, qui ne soit pas, ou du moins ne soit pas tout entier en vers. C'est le petit roman d'Aucassin et Nicolette, composition d'un charme unique en son genre, et dont j'aurai plus tard des motifs de vous entretenir. Je n'en parle ici qu'en passant, et pour signaler une exception piquante à la règle que j'ai voulu établir.

Le fonds, la plus grande partie de l'ouvrage est en prose; mais il s'y trouve çà et là des morceaux en vers, les uns lyriques, les autres narratifs. Or, il n'y a pas moyen de douter que cette bigarrure, que ce mélange de langage mesuré et de langage libre ne tienne à la forme première de l'ouvrage. De plus, la prose et les vers y sont expressément distingués l'une des autres. Quand on passe de la prose aux vers, on est averti par cette formule : *maintenant* ou *ici l'on chante*. Lorsque, au contraire, on revient des vers à la prose, on est averti par ces mots : *ici l'on dit, l'on parle, l'on conte*. C'est là précisément la manière dont la prose et les vers sont séparés dans les romans arabes populaires, et je ne doute pas que le romancier chrétien n'ait imité les formes de la narration arabe. On ne peut, je le répète, voir dans un fait si particulier, qu'une exception qui confirme plutôt qu'elle ne contrarie ce que j'ai avancé en thèse

générale, savoir que les originaux, les modèles des romans chevaleresques furent composés en vers.

Maintenant, revenant aux deux classes de ces romans, il est facile d'observer qu'il y a entre tous ceux, ou la plupart de ceux de chacune, une certaine liaison, certains rapports de sujet, de temps et de lieu. Presque tous ceux de Charlemagne, par exemple, roulent sur les incidens réels ou supposés d'une seule et même guerre, de la guerre des princes Carlovingiens contre les Arabes d'Espagne. Dans chacun de ces romans, ce sont les mêmes héros qui agissent. Dans chacun, il est fait allusion à d'autres plus anciens, auxquels il semble se rattacher, dont il semble être une continuation, un appendice. Il en est de même des aventures de la Table ronde : les chevaliers errans qui y figurent sont tous contemporains, tous chevaliers d'un seul et même chef qui est Arthur; tous parens, amis, ennemis ou rivaux entre eux. — En un mot, les romans de chaque classe roulent, pour ainsi dire, dans un même cercle, autour d'un point fixe commun. En ce sens, on peut les regarder comme des parties distinctes, comme des épisodes isolés d'une seule et même action; c'est dans ce sens que l'on a dit qu'ils formaient des cycles, et que l'on a parlé des romans du cycle de la Table ronde, de ceux du cycle de Charlemagne. Mais cette liaison qu'ont entre eux les divers romans de la même classe, est on ne peut plus vague, et purement nominale. Elle ne s'étend point à la substance même, à la partie originale et caractéristique des romans. Dans celle-ci, chaque romancier suit son imagination ou son caprice, sans s'inquiéter d'accorder ses fictions aux fictions de ses devanciers, d'arrondir ou de troubler le cycle dans lequel il est enfermé, comme malgré lui.

Mais, dans ces cycles vagues et généraux, il s'en forma de partiels, qui avaient plus de réalité, et dont l'existence a plus d'importance dans l'histoire de l'épopée du moyen âge.

Tant que les romanciers eurent de la jeunesse, de la vigueur d'imagination, ils ajoutèrent des fictions nouvelles aux anciennes, des romans à des romans, sans s'inquiéter du désordre,

de la confusion, des contradictions, qui devaient résulter de tant de variantes d'un même thème.

Mais, quand l'imagination romanesque commença à se lasser et à s'épuiser, les compositions originales et isolées devinrent plus rares, et il y eut alors des hommes auxquels vint naturellement l'idée de lier, de rapprocher, de coordonner dans un même ensemble, dans un même tout, celles de ces productions qui avaient le plus de rapports entre elles, ou qui se prêtaient le mieux à cette espèce d'amalgame. Ainsi, le grand roman en prose de Lancelot du Lac fut un mélange, un rapprochement des aventures des principaux chevaliers de la Table ronde, et de tout ce qui avait rapport à la fable du Graal. — Ainsi encore furent rapprochées, dans le fameux roman de Guillaume au-court-Nez, les aventures et les guerres de tous les prétendus descendans d'Aimeri de Narbonne, aventures qui avaient été célébrées dans des romans à part. — Ces grandes épopées, amalgame ou fusion de plusieurs autres, formaient de véritables cycles épiques, et représentent quelque chose d'analogue à ce qui se passa autrefois en Grèce.

Dans le premier âge de l'épopée grecque, il n'y eut de poètes que ceux auxquels Homère, qui en était un, donne le nom d'*aœdes*. Ces *aœdes* composaient de petits poèmes, des épopées de peu d'étendue, dont les traditions nationales ou locales de la Grèce fournissaient la matière. Ces petits poèmes étaient destinés à être chantés de ville en ville, de peuplade en peuplade, soit par leurs auteurs mêmes, par les *aœdes* compositeurs, soit par d'autres *aœdes* d'un ordre inférieur, dont la fonction se bornait à celle des chanteurs des compositions d'autrui.

Comme ces épopées n'embrassaient que de petites portions, que des faits isolés de l'histoire nationale; comme, d'un autre côté, elles s'étaient beaucoup multipliées avec le temps, et qu'on les chantait, sans aucun égard au rapport historique qu'elles pouvaient avoir entre elles, il en résulta, à la longue, une grande confusion, un bouleversement complet de toutes les traditions historiques.

Ce fut alors, et pour remédier à cet inconvénient, qu'il se forma de nouveaux poètes ou de nouveaux chanteurs d'épopée, qui firent profession de prendre les sujets épiques dans leur ordre réel, dans leur succession chronologique; ce fut à cette nouvelle classe de poètes que l'on donna le nom de cycliques, assez convenablement choisi, pour marquer leur prétention et leur but.

Il y a un rapport véritable entre les poètes romanciers du moyen âge et les anciens *aœdes* grecs, en ce que les uns et les autres traitaient isolément, partiellement et avec une grande liberté, les traditions nationales qu'ils prenaient pour base de leurs récits.

Les romanciers cycliques correspondent de même, à plusieurs égards, aux cycliques grecs, bien que ces derniers fussent, selon toute apparence, dirigés par un sentiment historique plus positif que ne pouvait l'être le sentiment des premiers. — Mais c'est un point sur lequel je reviendrai par la suite, avec des données nouvelles pour le développer et l'éclaircir. Il me suffit ici d'y avoir touché en passant.

Un des principaux caractères de l'épopée primitive, c'est l'absence de tout mouvement, de toute prétention, de toute forme lyrique. Nous verrons par la suite de quelle manière et par quelle gradation, le ton simple, austère, vraiment épique des premières épopées romanesques, s'amollit et se maniéra sous les influences de la poésie lyrique. Je ne veux noter ici qu'un fait plus positif et plus simple, qui démontre mieux que tout autre la tendance de plus en plus lyrique de l'épopée, du commencement du douzième siècle à la fin du quatorzième.

On trouve déjà, dans certains romans du commencement du treizième siècle, une multitude de passages, où le poète parle longuement et subtilement par la bouche de ses personnages, où il ne manque autre chose que la division par strophes, pour faire de véritables chants lyriques, de ces chants d'amour et de galanterie que les trouvères et les troubadours composaient pour leur compte, quand ils voulaient toucher ou flatter les

hautes dames qu'ils servaient. Mais cette absence de la forme lyrique suffit pour maintenir, dans ces romans, au moins les apparences, les formules de l'épopée.

Un peu plus tard, ces apparences même cessent d'être ménagées : on trouve des romans entremêlés de véritables chansons, de pièces lyriques divisées par strophes, et il y a tout lieu de croire que la partie narrative de ces romans n'en est, pour ainsi dire, que la partie accessoire, bien que matériellement la plus considérable. Ce que le poète semble y avoir le plus soigneusement cherché, c'est un cadre pour les pièces lyriques qu'il y voulait insérer. — Le roman de la Violette ou de Gérard de Nevers, où il y a pourtant des parties de narration fort agréables, est farci d'un bout à l'autre de chansons galantes, la plupart françaises, quelques-unes provençales. Il en est de même d'un autre roman intitulé le *Chevalier à la Licorne;* et je ne doute pas que le même amalgame des formes épiques et des formes lyriques n'ait existé dans beaucoup d'autres ouvrages.

Pour achever ce tableau sommaire des révolutions communes aux romans de Charlemagne et de la Table ronde, je n'en ai plus à signaler qu'une qui est la dernière.

J'ai déjà touché plus haut quelque chose des circonstances qui rendirent le mètre, le langage mesuré, moins nécessaire dans les romans chevaleresques. Ces circonstances devinrent de jour en jour plus puissantes et plus générales; la prose prévalut de plus en plus sur les vers, et finit par être employée presque exclusivement dans les ouvrages destinés à l'amusement des diverses classes de la société.

Dans ce nouvel état de choses, ceux des anciens romans en vers, qui avaient conservé une partie de leur renom et de leur popularité, furent mis en prose. Ce fut sous ce nouveau costume qu'ils continuèrent à circuler jusque vers l'époque de l'invention de l'imprimerie, et qu'ils furent publiés par cette nouvelle voie. Ceux de ces romans qui n'avaient pas encore été alors traduits en prose, tombèrent dans un oubli des suites duquel il devait en périr beaucoup. Dès ce moment, qui plus tôt ou

plus tard arrive pour toutes les littératures, la mesure, la rime, tous les divers moyens métriques continuèrent à être un plaisir; mais ils n'étaient plus un besoin : ils n'étaient plus une condition nécessaire de la circulation des productions poétiques et particulièrement de celles du genre épique. — Cette marche est celle de toutes les littératures, avec la différence, pour les nations modernes, des grands effets de l'imprimerie.

SECONDE LEÇON.

ROMANS CARLOVINGIENS.

MATIÈRE ET ARGUMENS.

Un fait que j'ai déjà avancé en passant et sur lequel il convient de revenir, pour le préciser un peu plus, c'est que les romans du cycle de Charlemagne ne se bornent pas à célébrer ce monarque : ils embrassent tout le cercle des actes et des guerres des chefs carlovingiens, depuis Charles-Martel jusqu'à Charles-le-Chauve inclusivement; ce qui comprend la période entière de la fortune et de la domination de ces chefs. Seulement comme Charlemagne joue, dans ces romans, un rôle beaucoup plus grand que les autres princes de sa race, on a désigné par son nom le cycle entier dont il n'occupe cependant qu'une partie.

Aux douzième et treizième siècles, période de ceux des romanciers carlovingiens dont nous avons aujourd'hui les ouvrages, il n'y avait d'autre histoire de Charles-Martel et de ses descendans, que des chroniques ou des opuscules biographiques que les romanciers dont il s'agit ne connaissaient pas et qui ne pouvaient leur être d'aucun usage. Tout ce qu'ils savaient de

l'histoire de ces chefs, de leurs guerres intestines ou étrangères, ils le savaient vaguement, par des traditions populaires; et ces traditions qu'ils recevaient déjà fort altérées, ils achevaient de les bouleverser et de les corrompre. — Ils avaient ainsi à leur disposition un certain fonds de vieilles réminiscences historiques, sur lequel leur imagination brodait en toute liberté, et qu'elle étendait en tout sens. Ils étaient dans la condition naturelle des poètes épiques, aux époques de semi-barbarie, époques qui sont, à proprement parler, celles de l'épopée, celles dont les monumens se rangent parmi les documens de l'histoire de l'humanité.

Plusieurs des plus curieux et des plus intéressans des romans carlovingiens roulant sur les exploits et les conquêtes de Charlemagne, ce sera en donner une idée, et pour ainsi dire, une revue sommaire, que de tracer une ébauche de l'histoire et du caractère de Charlemagne, tels que les donnent ces romans.

C'est toujours guerroyant et conquérant, que ces romanciers nous peignent le fils de Pépin; et ce n'est pas en cela, qu'ils ont manqué à l'histoire : ils n'ont pas fait faire à Charlemagne plus de guerres que ce monarque n'en fit réellement : la chose n'aurait pas été facile. Mais ils ont, pour ainsi dire, renversé les motifs et les théâtres de ces guerres. — Charlemagne dirigea la plupart de ses expéditions militaires contre les peuples d'outre-Rhin.

Depuis la grande invasion des barbares, ces peuples étaient toujours en mouvement, pour se porter sur la Gaule et sur l'Italie, et prolonger de la sorte indéfiniment le désordre de la première invasion. — Charlemagne rendit à la civilisation l'immense service de fixer sur leur sol les populations germaniques. Il fit trente-deux ou trente-trois campagnes contre les Saxons : il n'eut donc pas beaucoup de loisir pour porter la guerre chez d'autres peuples. Aussi ne fit-il en personne qu'une seule expédition contre les Arabes d'Espagne, et cette expédition fut malheureuse.

Sur ce point principal, les romanciers de Charlemagne n'ont guère tenu compte de son histoire. Ils parlent à peine de ses guerres et de ses conquêtes d'outre-Rhin : je crois avoir vu le

titre d'un roman où il s'agit, à ce qu'il paraît, d'une expédition de ce monarque contre les Saxons. Je ne puis parler de ce roman, ne l'ayant pas même parcouru. Je soupçonne toutefois qu'il est d'une date assez récente, bien postérieure à la fin du treizième siècle; et dans ce cas, il appartiendrait à une période de l'épopée romanesque autre que celle que j'ai ici principalement en vue.

Quoi qu'il en soit, ce n'est que par une sorte d'exception que les poètes romanciers de Charlemagne ont célébré les guerres de ce prince contre les populations germaniques. C'est habituellement avec les Sarrasins d'Espagne ou d'Orient, qu'ils le mettent aux prises. Ce sont des royaumes musulmans qu'ils lui font conquérir, des croyans en Mahomet qu'ils lui font convertir. —Nous verrons plus tard s'il n'y a rien à conclure de cette méprise, relativement à l'histoire des romans où elle se rencontre; ici je me borne à la remarquer.

En parcourant, autant que cela se peut, ces romans, dans l'ordre où ils se lient et se font suite les uns aux autres, les premiers que je rencontre ne sont pas les moins singuliers; ils sont relatifs à la naissance et à l'enfance de Charlemagne.

Sa naissance n'est point signalée, sa mère n'est nommée nulle part dans les chroniques, qui ne disent rien non plus de son enfance, ni de sa première jeunesse. A l'époque où elles commencent à faire mention de lui, il était déjà ce que l'on pourrait dire un homme fait; il avait vingt-deux ou vingt-trois ans. C'est dans une des dernières campagnes de son père Pépin contre le fameux Waifer d'Aquitaine qu'on le voit paraître pour la première fois. C'est là, pour ainsi dire, son début dans l'histoire. Or ce début semble un peu tardif pour un homme de la trempe de Charlemagne, à qui les occasions de se montrer n'avaient pu manquer, sous un père tel que Pépin, qui avait eu à faire et avait fait tant de guerres. On est un peu étonné de voir commencer si tard une vie si héroïque, une si grande destinée, et il est tout simple que les poètes romanciers, trouvant cette lacune dans l'histoire, en aient fait leur profit; qu'ils l'aient remplie à leur manière.

Toute la vie de Charlemagne, de sa naissance à son couronne-

ment comme roi, a été le sujet d'une multitude de fictions romanesques auxquelles il est difficile, si étranges qu'elles soient, de ne pas supposer quelque fondement, quelque prétexte historique. — Ces fictions se rapportent à deux points principaux, à la naissance du héros et aux aventures de sa jeunesse, à Cordoue ou à Sarragosse, à la cour du chef des Sarrasins d'Espagne.

Selon les romanciers, la mère de Charlemagne, nommée par eux Berthe au grand pied, était la fille d'un roi de Bavière ou de Hongrie. Elle fut fiancée à Pépin, qui chargea le chef ou intendant de son palais d'aller la chercher et de la lui amener. Par un singulier hasard, cet intendant avait une fille qui ressemblait extrêmement à Berthe de taille et de figure, et il fonde sur cette ressemblance l'intrigue la plus hardie. — Il se décide à faire périr Berthe et donne sa propre fille pour femme à Pépin.

Cependant Berthe n'a pas été tuée, elle a été recueillie par un meunier chez lequel elle passe plusieurs années, dans la condition la plus obscure, jusqu'à ce qu'un jour Pépin, égaré à la chasse, arrive à la demeure du meunier. Le roi est frappé de la beauté de Berthe. Il lui propose un rendez-vous nocturne qu'elle accepte volontiers, comme une heureuse occasion de se faire connaître par Pépin pour sa véritable épouse, et de lui raconter l'infâme trahison de son intendant. Tout se passe en effet comme elle l'avait espéré; les traîtres sont punis, et elle entre enfin en jouissance de son titre d'épouse et de reine.

La naissance de Charlemagne est la suite de cette rencontre fortuite de Pépin et de Berthe.

Tout va bien jusqu'à la mort de Pépin : mais alors deux fils que le roi a eus de la fausse Berthe, s'emparent du royaume et veulent faire périr Charlemagne encore enfant, qui leur échappe à peine. Il reste quelque temps caché dans un monastère; après quoi, il s'enfuit déguisé sous le nom de Mainet et va chercher un refuge en Espagne, à Sarragosse ou à Cordoue. Là, il se présente à la cour de Galafre, roi des Sarrasins, qui, frappé de sa bonne mine, le prend à son service. Galerane, fille de Galafre, qui sous le costume du serviteur démêle le héros, devient amoureuse de lui, et le rend, mais non sans un peu de peine, amou-



reux d'elle. Une fois né, l'amour éveille bien vite, dans le cœur du jeune Mainet, la bravoure et l'énergie qui y avaient été jusque-là un peu assoupies. Il fait force prouesses pour Galerane, finit par l'enlever de la cour de son père et repasse avec elle en France. Là, secondé par quelques fidèles amis, il attaque les deux bâtards usurpateurs, les bat, et recouvre son royaume.

Je l'ai déjà insinué, et je crois pouvoir le répéter : si étranges que soient ces fables, il est très probable que les romanciers des douzième et treizième siècles n'en furent pas les inventeurs, qu'ils les trouvèrent déjà en vogue et ne firent que leur donner de nouveaux développemens.

On croit assez généralement, d'après des témoignages historiques qui n'ont rien d'invraisemblable, que Charlemagne entama une espèce de négociation avec le célèbre Calife Haroun-el-raschid, dans la vue d'en obtenir, pour les chrétiens, la liberté et la sécurité du pèlerinage de Jérusalem. On ajoute même que le calife envoya courtoisement à l'empereur d'Occident les clefs du Saint-Sépulcre.

Tel est le seul motif historique que l'on puisse assigner à divers romans, sur une prétendue expédition de Charlemagne à Jérusalem, expédition dans laquelle auraient été conquises les reliques de la passion, la couronne d'épines de Jésus-Christ, les clous avec lesquels il avait été attaché à la croix, et la lance dont il avait eu le côté percé; ces précieuses reliques auraient été déposées à Rome.

Les romans qui roulaient sur cette expédition, sont aujourd'hui perdus : je ne crois pas du moins qu'il y en ait en France des manuscrits, mais il peut y en avoir ailleurs; et dans tous les cas, il n'y a pas lieu à révoquer en doute l'ancienne existence de ces romans. Dans l'ordre chronologique, ils viennent immédiatement après ceux qui ont pour sujet les aventures de la jeunesse de Charlemagne.

Rome ne fut pas long-temps en possession de cet inappréciable trésor que Charlemagne était allé conquérir pour elle à Jérusalem. Un émir des Sarrasins d'Espagne, nommé Balan,

ayant fait une descente en Italie à la tête d'une formidable armée, marcha sur Rome, la prit d'assaut, la pilla, la ravagea de fond en comble, et en enleva ces glorieuses reliques de la passion, qu'il porta avec lui en Espagne. — Cette expédition prétendue fut le sujet d'un ou de plusieurs romans aujourd'hui perdus, mais auxquels font allusion de la manière la plus formelle d'autres romans encore subsistans, qui en sont comme la continuation et le dénoûment.

Tel est du moins le roman fameux de Ferabras, l'un de ceux dont j'aurai à vous parler en détail. — Ce roman roule exclusivement sur une grande expédition de Charlemagne contre les Sarrasins d'Espagne, expédition ayant pour but de reprendre, sur l'émir Balan, les reliques que celui-ci avait enlevées de Rome.

Ces divers romans peuvent être regardés comme la suite, comme le développement de la fiction de la conquête de Jérusalem par Charlemagne. Les suivans se rattachent d'une manière plus expresse et plus particulière aux guerres entre les Gallo-Franks et les Arabes d'Espagne.

De ceux-là, les premiers et les plus célèbres furent ceux auxquels donna lieu la déroute de Roncevaux.

Cette fameuse déroute laissa, dans l'imagination des populations de la Gaule, des impressions dont la poésie populaire s'empara de bonne heure. De tous les argumens épiques du moyen âge, c'est celui dans lequel on peut observer le mieux les formes diverses sous lesquelles la plupart de ces argumens se sont produits successivement. On peut reconnaître qu'il n'y eut d'abord, sur ce sujet, que de simples chants populaires : on trouve plus tard des légendes dans lesquelles ces chants ont été liés par de nouvelles fictions, et à la fin de vraies épopées où tous ces chants primitifs et ces dernières fictions sont développés, remaniés, arrondis, avec plus ou moins d'imagination et d'art, parfois altérés et gâtés. C'est un point sur lequel je reviendrai à propos des formes et du caractère poétiques des romans du cycle carlovingien; je n'en considère pour le moment que la matière et les sujets, que les rapports avec l'histoire ou avec les traditions historiques.

A ceux de ces romans relatifs à la grande, ou pour mieux dire à la seule expédition de Charlemagne en Espagne, s'en rattachent immédiatement plusieurs autres qui ne furent guère moins célèbres. Je veux parler de ceux où il s'agit de la conquête de l'ancienne Septimanie et particulièrement de Nîmes et de Narbonne sur les Arabes.

C'est à Charlemagne que les romanciers ont attribué cette conquête; et tout le monde sait qu'elle fut un des plus glorieux exploits de Charles Martel. Les romanciers du douzième siècle eux-mêmes ne devaient pas l'ignorer : les traditions populaires ne pouvaient être en défaut sur un fait si positif et si simple.

On serait donc tenté de supposer à une méprise si saillante et si facile à éviter un motif réfléchi et volontaire. Charles Martel avait fait plusieurs campagnes contres les Arabes de la Septimanie, et dans toutes ces campagnes, il avait traité le pays en homme qui ne se propose pas de l'occuper. Il avait brûlé, dévasté, détruit tout ce qui pouvait être détruit, dévasté, brûlé, jusqu'à des villes entières, et entre autres celle de Maguelone, d'origine phocéenne, et qui florissait encore alors par le commerce. Il avait emmené les populations captives, enchaînées, comme des meutes de chiens, selon l'expression des chroniques du temps. — On conçoit aisément que, par une telle conduite, Charles Martel ne dut laisser dans les pays dont il chassa les Arabes, qu'une renommée fort odieuse; et ce fut peut-être par une sorte de vengeance poétique, que les romanciers du douzième siècle attribuèrent ses exploits à son petit-fils.

Ce n'est pas que Charles Martel ne figure parfois dans les épopées carlovingiennes; mais la manière dont il y figure est plus propre à confirmer qu'à détruire la conjecture que je viens d'énoncer. Il n'y figure que par un anachronisme monstrueux, dans des évènemens qui appartiennent au règne de Charles-le-Chauve, et le rôle qu'on lui fait jouer dans ces évènemens est celui d'un despote capricieux qui force un brave seigneur, un chef héroïque à se révolter contre lui. S'il n'y a pas dans ces violations de l'histoire une sorte de malveillance et de rancune poétiques, il y a du moins une fatalité singulière. Il est étrange,

dans des romans dont l'intention principale était de célébrer les victoires des chrétiens sur les musulmans, de ne pas rencontrer le nom du chef qui gagna la bataille de Poitiers, qui chassa les Arabes de la Provence, et leur enleva tout ce qu'ils possédaient dans la Gaule.

Suivant leur système, et leur parti pris de transformer en musulmans tous les peuples avec lesquels Charlemagne fut en hostilité, ils changèrent en Sarrasins, en Maures d'Espagne, les Lombards et les Grecs de la basse Italie, auxquels le monarque franc fit aussi la guerre. Ils composèrent sur cette guerre divers romans, dont le plus remarquable fut nommé le *Roman d'Aspremont*. Ce nom appartient à la géographie imaginaire ou arbitraire des romanciers, dont j'aurai plus d'une occasion de parler, pour en signaler la singularité et les inconvéniens : il désigne une montagne qui occupe une grande place dans le roman, et qui ne peut être qu'une des parties méridionales de l'Appenin. Le romancier en fait un tableau sur l'effet duquel il est évident qu'il comptait beaucoup; et ce tableau prouve que les romanciers du moyen âge faisaient, en géographie, des transpositions analogues à celles qu'ils faisaient en histoire. Ils font leur Aspremont si haut, si difficile à traverser, d'un aspect si sauvage; ils le remplissent de précipices si profonds, de torrens si terribles, ils y entassent tant de glaces et de neiges, qu'il y a tout lieu de croire qu'ils ont transporté à l'Appenin, et en les exagérant encore, les images qu'ils avaient pu se faire de certaines parties des Alpes.

Tel est, autant qu'il m'a été possible de le tracer le cercle général des évènemens, des traditions, des fictions, dans lequel roulent les romans des douzième et treizième siècles où Charlemagne figure en personne, comme l'adversaire et le vainqueur des Sarrasins d'Espagne ou d'Orient. Nous verrons tout-à-l'heure jusqu'à quel point le caractère que les auteurs de ces romans donnent généralement au monarque, répond à l'idée des grandes choses faites par lui.

Outre ces romans, il y en a d'autres également destinés à célébrer les victoires des chrétiens sur les musulmans, mais où

n'agissent ni Charlemagne, ni aucun autre roi carlovingien, et dont des chefs particuliers sont les héros. Tels sont ceux, en grand nombre, et la plupart fort intéressans, où figurent Aimeri de Narbonne, Guillaume-le-Pieux, et d'autres personnages historiques, ou non, également fameux chez les poëtes des douzième et treizième siècles, par des exploits réels ou supposés contre les Arabes d'Espagne.

Il n'y a aucune raison pour faire de ces romans une classe à part : ils sont inspirés par le même motif général que les précédens, et conçus dans le même esprit. Ils ont tous, sinon précisément le même degré, du moins le même fonds de vérité historique : ils sont tous l'expression plus ou moins idéalisée, plus ou moins merveilleuse dans les accessoires d'un seul et même fait, de la longue lutte des populations chrétiennes de la Gaule contre les populations musulmanes de l'Espagne et de l'Afrique, durant les huitième et neuvième siècles.

J'ai dit que presque tous ces romans furent composés du commencement du douzième siècle à la fin du treizième, c'est-à-dire dans la plus brillante période de la chevalerie.

J'aurais pu dire tout aussi bien qu'ils furent composés dans la période des croisades, comprise dans la première. Mais on a dit plus: l'on a avancé qu'ils avaient été composés à propos des croisades et dans la vue de les favoriser. Le fait est que la tendance générale des romans dont il s'agit était favorable aux croisades, et si l'on s'était borné à dire que le zèle pour celles-ci fut pour quelque chose dans la popularité des premiers, en fit peut-être faire ou refaire quelques-uns, on aurait dit une chose de peu d'importance, mais vraisemblable.

Si l'on a voulu dire que ce fut uniquement et expressément dans l'intention de favoriser les croisades que furent inventés et composés les romans où l'on chantait les anciennes guerres des chrétiens de la Gaule avec les musulmans d'outre les Pyrénées, on a dit une chose qui est également contre la vraisemblance et contre la vérité. Il est impossible de concevoir l'existence de ces romans, si on les suppose brusquement inventés, et pour ainsi dire de toute pièce, trois ou quatre siècles après les

évènemens auxquels ils se rapportent. On ne peut les concevoir que comme l'expression d'une tradition vivante et continue de ces mêmes évènemens. Si au douzième siècle le fil de ces traditions avait été rompu, il aurait été impossible de le renouer et d'y rattacher la foi et l'intérêt populaire.

On a d'ailleurs la preuve positive et directe que ce fil n'avait pas été rompu, et que les romans du douzième siècle, où il s'agit des guerres antérieures des chrétiens avec les Arabes d'Espagne, se rattachent à d'autres productions poétiques sur le même sujet, productions dont quelques-unes remontent au commencement du neuvième siècle, comme nous le verrons ailleurs. En un mot, il n'y a aucun moyen de concilier, avec les notions les plus intéressantes et les plus certaines que l'on ait sur la marche et les développemens naturels de l'épopée, l'hypothèse qui donnerait pour motif unique et absolu de l'invention des romans carlovingiens un dessein religieux ou politique de seconder le mouvement des croisades.

Je viens maintenant à d'autres romans que l'on comprend d'ordinaire, ainsi que les précédens, parmi les romans du cycle de Charlemagne, ou, comme on peut dire plus exactement, du cycle carlovingien. — Cette dénomination générale convient en effet à ces romans, en ce sens que ce sont aussi des princes carlovingiens qui y figurent. Mais le motif historique en est non-seulement différent de celui des premiers, il y est en quelque sorte opposé; et dès-lors dans quelque classe qu'on les range, ces romans formeront un groupe tout-à-fait à part de tout autre.

Le morcellement de la monarchie franke dans la Gaule fut la suite et le résultat d'une lutte très vive entre les monarques et ceux de leurs officiers auxquels ils étaient obligés de confier le gouvernement des provinces. — Cette lutte fut longue, et les chances en furent très diverses. Si en définitive les chefs révoltés furent victorieux, ils eurent, dans le cours de la lutte, de terribles revers, de grandes catastrophes à essuyer. A ne voir que le péril qu'ils couraient, que les efforts qu'il leur fallait faire pour réussir, que les justes raisons qu'ils avaient parfois de se

plaindre des rois et de leur résister, on ne peut nier qu'il n'y eût dans leurs entreprises quelque chose d'héroïque et de poétique, et il serait étonnant que l'épopée à demi barbare du douzième siècle ne s'en fût pas emparée comme d'un thème fait pour elle. Aussi s'en empara-t-elle de bonne heure; et c'est du parti qu'elle en tira que j'aurais besoin de vous donner quelque idée.

Il existe encore aujourd'hui plusieurs de ces romans qui roulent sur des incidens de cette lutte des rois contre leurs ducs ou leurs comtes rebelles. Quelques-uns de ces incidens sont célèbres dans l'histoire, d'autres y sont inconnus et peut-être de pure invention. C'est tantôt Charles Martel, tantôt Louis-le-Débonnaire, beaucoup plus souvent Charlemagne, qui figurent dans ces romans comme souverains, comme adversaires des chefs révoltés.

Ceux de ces mêmes romans qui roulent sur les guerres de Gérard de Vienne ou de Roussillon contre Charles-le-Chauve, sont des plus anciens et des plus célèbres. — On en connaît trois ou quatre, où le même sujet est traité d'autant de manières différentes : l'une de ces rédactions, indubitablement la plus ancienne des quatre, en est aussi à tous égards la plus remarquable; mais je m'abstiens de vous en parler davantage ici, devant ailleurs vous en donner une analyse suivie et détaillée.

Un roman du même genre, quoique moins intéressant et moins célèbre, est celui de Gaydon, duc d'Angers, un des paladins échappés au désastre de Roncevaux. Charlemagne se brouilla assez sottement avec lui par les intrigues d'un certain Thiébaut d'Aspremont, frère de ce Ganelon qui avait machiné la mort de Roland et des douze pairs. Gaydon, après maint avantage remporté sur Charlemagne, est assiégé dans les murs d'Angers; mais la brouillerie n'est pas poussée aux dernières extrémités : elle se termine par une paix glorieuse pour Gaydon, et par la punition du traître qui avait mis le paladin aux prises avec l'empereur.

Un comte de Toulouse ou de Saint-Gilles, nommé Elie, est représenté de même dans un autre roman comme la victime des calomnies d'un autre traître, nommé Macaire. Louis-le-Débon-

naire chasse impitoyablement et stupidement le pauvre duc, qui lui avait sauvé plusieurs fois la vie et l'honneur dans ses guerres contre les Sarrasins. Le proscrit, dépouillé de tout, est obligé de fuir à pied, comme un mendiant, avec sa femme sur le point d'accoucher. Il ne trouve de refuge qu'auprès d'un vieux ermite, dans une forêt des landes de Bordeaux. Il passe là vingt ans dans la plus profonde misère. Mais au bout de ce terme, il envoie Aiol, le fils dont sa femme est accouchée dans l'ermitage, chercher fortune par le monde. Aiol se distingue par des exploits merveilleux au service de l'empereur Louis, et obtient la réintégration de son père dans les domaines qui lui avaient été injustement enlevés.

Je pourrais indiquer plusieurs autres romans du même genre et tenant tous au même motif historique, bien que l'on ne puisse dire s'il y a quelque chose de vrai dans le fait particulier qui en est le sujet. Mais je me bornerai à vous en signaler encore un qui mérite à tous égards plus d'attention; c'est le roman des *quatre fils d'Aymon*, ou *de Renaud de Montauban*.

Ce roman, mutilé, dénaturé, décomposé dans les bibliothèques bleues, jouit encore d'une grande popularité en France et en Allemagne. Il n'a, je crois, aucun fondement historique. C'est, selon toute apparence, la pure expression poétique du fait général, dont d'autres romans du même genre ne représentent que des cas particuliers. Le caractère de Renaud me paraît l'idéal du caractère chevaleresque, dans le vassal en lutte avec son suzerain.

Le romancier fait naître son héros d'une race accoutumée à braver Charlemagne. Il le fait neveu de ce même Gérard de Roussillon, qui a si souvent guerroyé contre le monarque, et de Beuves d'Aigremont, qui ne l'a jamais reconnu. C'est une manière d'annoncer d'avance que ce héros n'aura point de complaisance servile pour Charlemagne. — Du reste, c'est ce dernier qui a tort dans la querelle qui amène la guerre, sujet du roman; et dans le cours de la guerre, c'est le chevalier révolté qui fait tout ce qui se fait d'héroïque, de hardi, de glorieux : le monarque a pour lui la supériorité de la force matérielle, voilà tout; et en-

core cette supériorité, si grande qu'elle soit, ne le dispense-t-elle pas de recourir à la trahison.—Renaud et ses frères sont réduits de temps à autre aux situations les plus désespérées; ils sont proscrits; ils n'ont d'autre asile que les bois ou les cavernes, d'autre nourriture que des feuilles et des racines, d'autre vêtement que le fer de leur armure. Il n'y a point de privation, point de douleur que le romancier ne leur fasse souffrir. Il semble avoir peur de ne pas inspirer assez d'admiration pour leur constance, de ne pas exciter pour eux tout ce qu'il y a de plus vif et de plus poignant dans la pitié. Quant à Charlemagne, peu lui importe qu'on le trouve dur et barbare dans la prospérité, après l'avoir vu désolé et criard dans les revers. C'est Renaud, c'est le chevalier, c'est le seigneur de Montauban, ce n'est pas le monarque qu'il a voulu peindre, faire aimer et admirer.

La plupart des romans de cette classe furent écrits sous l'influence plus ou moins directe, sous le patronage des seigneurs féodaux, grands et petits, descendans de ces anciens chefs qui, sur la fin de la seconde race, avaient morcelé la monarchie carlovingienne.— L'esprit des pères avait passé aux enfans : l'unité monarchique que les premiers avaient détruite, les seconds luttaient de leur mieux pour l'empêcher de se refaire; et les poètes romanciers des douzième et treizième siècles, en célébrant les rébellions des ducs et des comtes carlovingiens, flattaient et secondaient réellement l'orgueilleuse obstination des ducs et des comtes de leur temps à se maintenir indépendans du pouvoir royal. Dans ce sens, l'épopée carlovingienne était, pourrait-on dire, toute féodale, et l'héroïsme qu'elle célébrait le mieux et le plus volontiers, était l'héroïsme barbare, l'héroïsme individuel, agissant pour son propre compte, n'ayant d'autre but que sa propre gloire, plutôt que l'héroïsme civilisé, agissant dans des vues désintéressées d'ordre général.

Cette disposition des poètes romanciers à favoriser les tendances de l'esprit féodal leur est si naturelle, qu'elle les domine à leur insu; elle se fait souvent sentir jusque dans celles de leurs compositions où l'on ne peut douter que leur but ne fût de célébrer des monarques, et particulièrement Charlemagne. A la

manière dont ils peignent son caractère et le mettent en action, on est autorisé à croire qu'ils l'ont conçu moins comme but, que comme un moyen commode de donner à leurs inventions une unité constante, et pour ainsi dire convenue. Leur Charlemagne donne parfois de bons coups d'épée, il est on ne peut plus zélé pour le triomphe de la foi, il impose souvent par l'appareil de puissance matérielle, par l'éclat de renommée qui l'environne; mais il a parfois aussi des emportemens et des caprices peu convenables à sa dignité; il est souvent d'une crédulité outre mesure, et se laisse tromper avec une facilité visible par les conseillers perfides qui veulent lui jouer de mauvais tours à lui, ou à quelqu'un de ses fidèles paladins. Il est d'ordinaire fort embarrassé dans les circonstances difficiles, et l'on ne voit guère ce qu'il ferait, s'il n'y avait là de vieux ducs plus habiles que lui pour lui dire ce qu'il faut faire. En un mot, il se fait autour de lui, à son profit et sans qu'il s'en mêle, des merveilles de bravoure et d'audace : on peut bien supposer qu'il les inspire; mais on ne voit pas dans son caractère la raison de cet ascendant.

Ces observations m'amènent à considérer la manière dont les idées et les mœurs chevaleresques sont traitées dans les épopées carlovingiennes. C'est un des côtés par lesquels ces épopées sont plus ou moins historiques. — Il est intéressant de savoir jusqu'à quel point et dans quel sens elles le sont.

Les romans de la Table ronde sont une expression plus complète, plus positive et plus détaillée de la chevalerie que les romans carlovingiens. Aussi n'est-ce qu'à propos des premiers que je pourrai exposer convenablement l'ensemble de ce que j'ai à dire sur les rapports des romans chevaleresques des douzième et treizième siècles avec les institutions et les idées de la chevalerie. —Je ne jetterai maintenant à ce sujet que des observations destinées à avoir ailleurs leur suite et leur complément, mais qui, dans la mesure et la portée qu'elles peuvent avoir ici, y sont convenables ou nécessaires.

Le système des idées et des mœurs chevaleresques comprenait deux points principaux, parfaitement distincts, bien qu'intime-

ment liés l'un à l'autre. — Il comprenait tout ce qui concernait l'exercice de la valeur guerrière, d'un côté; de l'autre, la manière d'entendre et de faire l'amour.

Pour ce qui concerne le premier point, on a déjà pu voir, par ce que j'ai dit des romans du cycle carlovingien, qu'ils sont un tableau poétique très fidèle de la bravoure chevaleresque, surtout aux premières époques de la chevalerie, lorsque l'institution était encore principalement religieuse, encore soumise à l'influence et à la direction de l'autorité ecclésiastique. — La première condition de cette bravoure était de s'exercer, au profit de la religion et de la foi, contre les Sarrasins. C'était par ce motif, par ce caractère religieux, que l'exaltation et les prodiges du courage chevaleresque prenaient de la vraisemblance, à des époques d'enthousiasme et de croyance, où l'on se figurait Dieu intervenant à chaque instant dans des affaires que l'on tenait sérieusement pour les siennes. Tel exploit de guerre que l'on aurait révoqué en doute, en le considérant en lui-même et d'une manière abstraite, devenait croyable par cela seul qu'il était fait contre des païens, contre des hommes qui croyaient à Mahomet. A cette unique condition de les mettre aux prises avec des infidèles, le poète romancier pouvait aventurer impunément ses paladins et ses chevaliers dans les situations les plus difficiles, leur faire entreprendre et faire tout ce que lui-même avait pu imaginer.

En ce sens donc, c'est-à-dire quant à ce qui tient à la bravoure guerrière et à l'esprit religieux, le champion des romans carlovingiens est bien l'idéal du chevalier du douzième siècle et du treizième. Quant au raffinement moral, quant à la manière de comprendre et de faire l'amour, ce n'est plus la même chose; et il y a sur ce point des distinctions importantes à faire.

En général l'amour joue un bien moins grand rôle dans les romans carlovingiens que dans ceux de la Table ronde, et il ne joue pas à beaucoup près le même rôle dans tous.

Parmi ces romans, il en est quelques-uns, des meilleurs comme des plus mauvais, où le peu qui se trouve d'amour est traité selon les idées les plus délicates et les plus pures du système de

la galanterie chevaleresque du midi. Dans ce système, l'amour est une affection dégagée de toute sensualité ou du moins de ce genre et de ce degré de sensualité qui en émoussent d'ordinaire l'exaltation et le charme moral. C'est l'union sentimentale d'une dame et d'un chevalier qui fait, pour lui plaire, pour mériter d'être aimé d'elle, tout ce qu'il y a de glorieux et de noble à faire pour un homme.—Cet amour ne peut pas exister dans le mariage, mais il n'offense pas le mariage; et une dame peut, sans être infidèle à son époux, avoir un chevalier qui soit l'objet de ses plus douces et de ses plus tendres pensées.

Tel est, autant qu'on peut le résumer en quelques mots, le système d'amour et de galanterie que les troubadours et leurs imitateurs ont tourné et retourné en tous les sens dans leurs compositions lyriques. C'est exactement le même qui se retrouve, bien qu'épisodiquement et sans y occuper beaucoup de place, dans quelques romans du cycle carlovingien.

Mais dans la plupart de ces mêmes romans, il n'y a aucune apparence de cet amour systématique, exalté et délicat, principe suprême de tout honneur, de toute vertu. Ce n'est pas qu'il ne s'y trouve des dames, des filles d'émir, de roi, d'empereur, toutes aussi jeunes et aussi belles qu'on peut le souhaiter, et toutes fort enclines à l'amour; mais elles l'entendent et le font à leur manière, avec leur caractère, et à parler franchement, il n'y a rien d'aussi peu chevaleresque, du moins dans le sens déterminé, dans le sens provençal de ce terme.

Les romanciers carlovingiens étaient tellement accoutumés à peindre la force et l'audace viriles, que leurs portraits des femmes se sont fréquemment ressentis de cette habitude. Au lieu des vierges gracieusement timides et sauvages que l'on pouvait s'attendre à rencontrer dans leurs tableaux, on y trouve, pour l'ordinaire, des princesses qui se passionnent à la première vue, pour le premier chevalier jeune et brave qu'elles voient de près ou de loin; qui lui déclarent franchement leurs desirs, bien avant que celui-ci ait pu s'en douter, et ne reculent devant aucun obstacle, pour arriver à l'accomplissement de leurs vœux. — Faut-il, pour cela, abandonner ou trahir leur père, leur mère?

Elles les abandonnent et les trahissent. Faut-il se délivrer par le meurtre de quelque prétendant incommode, de quelque courtisan opposé à leurs desseins? Elles s'en délivrent. Faut-il changer de religion? Elles en changent. Rien ne leur coûte. Elles ont de la force, de la résolution pour tout. Elles n'ont qu'une terreur, celle de n'être pas assez tôt au pouvoir de celui à qui elles se sont données.

C'est surtout aux princesses sarrasines que les romanciers ont attribué cette énergique simplicité de caractère qu'elles portent dans l'amour. S'ils ne l'avaient jamais donné qu'à des princesses non chrétiennes, on pourrait leur supposer, en cela, une intention sinon juste, au moins ingénieuse et profonde; on pourrait se figurer qu'ils supposèrent la grâce et la pudeur féminine impossibles, ou tout au moins très difficiles hors du christianisme. Mais on s'assure bien vite qu'ils n'eurent point une idée si raffinée, quand on voit comment ils peignent des princesses chrétiennes, les filles de ces mêmes chefs, infatigables adversaires des Sarrasins. J'aurai l'occasion de vous citer, dans le développement de ce cours, plusieurs traits, en preuve de ce que je ne puis qu'énoncer ici d'une manière générale; mais il ne sera peut-être pas hors de propos de vous en rapporter, dès à présent, un qui pourrait, au besoin, tenir lieu de plusieurs autres.

Je le tire du roman d'Aiol, que je vous ai déjà nommé tout-à-l'heure, et dont il est possible que j'aie par la suite occasion de vous citer d'autres passages. Aiol, fils d'Elie, comte de Saint-Gilles, proscrit et réduit à vivre dans une forêt avec un ermite, a quitté son père pour venir chercher fortune à la cour de Louis-le-Débonnaire. Il arrive à Orléans où est la cour, mais si mal accoutré, si mal armé, que tous les petits garçons de la ville le poursuivent de huées. La comtesse Ysabeau et sa fille Luziane, qui le voient de la fenêtre de leur palais, sont frappées de sa bonne mine, qui perce à travers la misère grotesque de son costume; elles lui font offrir l'hospitalité, que le pauvre jeune aventurier accepte de bon cœur. Après un magnifique souper, on le mène coucher dans un lit superbe que Luziane a voulu faire elle-même. Elle n'a pas eu beaucoup de temps pour deve-

nir amoureuse du jeune étranger, mais celui qu'elle a eu, elle l'a bien employé. Vous allez en juger par le passage suivant que je vous demande la permission de citer dans toute sa naïveté; et pour cela, il est indispensable de le citer textuellement. — Le lit est fait, minutieusement décrit, il ne s'agit plus que d'y mettre Aiol; c'est encore Luziane qui s'est chargée de ce soin :

Aiol en appela, si li a dit :
Damoiseau, venez ça, huimais dormir.
Par le poing le mena jusques-au lit,
Puis le fit déchausser, nud devêtir;
Et quand il se coucha bien le couvrit.
. . . .
Doucement le tâtonne la demoiselle,
Elle lui mit la main à la maisele (joue),
Oiez que doucement elle l'apele :
Tournez-vous donc vers moi, jouvente belle (beau jeune homme),
Si vous voulez baiser ou autre jeû faire;
J'ai fort en mon desir que je vous serve.
Je n'eus oncques ami en nulle terre.
Un penser m'est venu, votre veux être,
S'il vous vient à plaisir que je vous serve.
— Belle, se dit Aiol, le roi céleste,
Qui fit vent et mer et ciel et terre,
Vous rende tout le bien que vous me faites;
Mais allez vous coucher, bien en est terme (temps),
Là-bas en votre chambre avec vos femmes,
Jusqu'à ce que demain l'aube paraisse.
Vous saurez de mon cœur, moi de votre être (de votre état, de votre santé),
Tout cela sera bien conté demain au vêpre. —
Mais attendre ne plaist à Luziane;
La pucelle s'en va le cœur iré (chagrin),
En sa chambre elle rentre, l'uis (la porte) a fermé,
Mais elle n'y peut dormir ni reposer :
Toute nuit, elle parle, en son penser :
—Damoiseau fort vous êtes gentil et ber (brave),
Mais je ne vis homme de votre aé (âge)
Qui ne voulut femme vers lui tourner.
Bien vous pouvez être moiné si vous voulez.
Allez prendre l'habit, pour qu'attendez



Une telle manière de sentir l'amour ne laissait guère lieu aux délicatesses, aux subtilités, aux conventions de la galanterie chevaleresque. Parmi les romans carlovingiens, il y en a sans doute où les princesses ne réduisent pas l'amour à des termes aussi simples et aussi rapprochés que Luziane; mais dans ceux même où elles montrent plus de retenue et de modestie, il s'en faut bien qu'elles paraissent avoir la moindre prétention au genre de culte que les femmes pouvaient exiger et exigeaient en effet très souvent dans le système chevaleresque de l'amour.

Sur ce point donc, la plupart des romans du cycle carlovingien sont en contradiction avec les idées et les mœurs dominantes de l'époque à laquelle ils ont été composés, et la contradiction ne se borne pas à ce seul point.

Il y a généralement dans les mœurs de ces romans une teinte de dureté et de grossièreté qui n'était déjà plus dans celles du douzième et du treizième siècles, surtout parmi les classes chevaleresques. Ils sont pleins de traits qui se rapportent à une barbarie plus franche et plus décidée, de traits que l'on ne peut guère se défendre de regarder comme des réminiscences du caractère frank, à l'époque des agitations et des mouvemens de la conquête. Ce qui a rapport aux ambassades et aux défis de guerre en offre un exemple extrêmement remarquable, en ce qu'il est presque général. Une des plus hautes marques d'intrépidité que puisse donner un brave champion, de quelque nation et de quelque foi qu'il soit, c'est d'accepter un message de son chef pour le chef ennemi; et en effet l'entreprise est toujours des plus périlleuses. Il est convenu, dans les principes d'honneur établis, que le message doit être le plus dur et le plus insolent possible; et celui qui les reçoit prouve d'autant mieux sa fierté, qu'il traite plus mal les messagers. S'il a le courage de les faire pendre, c'est un héros. — Il y a, dans les récits de plusieurs de ces missions, quelque chose qui rappelle plus d'une de celles racontées par Grégoire de Tours : l'historien de la barbarie semble en avoir inspiré les poetes.

Cette rude simplicité, cette fierté grossière de mœurs et d'idées, qui, sauf certaines nuances, se retrouve dans tous les ro-

mans du cycle carlovingien et en fait un des caractères les plus généraux, est un fait très remarquable qui ressortira mieux encore de ce que j'ai à dire de l'exécution poétique de ces mêmes compositions. J'ajouterai seulement ici deux observations qu'il suggère naturellement, et à l'appui desquelles il s'en présentera par la suite plus d'une autre.

Ce qu'il y a, dans les romans carlovingiens, de plus rude et de plus barbare que les mœurs des classes chevaleresques aux douzième et treizième siècles, me semble indiquer expressément que plusieurs de ces romans ont dû être composés sur un fonds, sur des matériaux antérieurs, dont ils n'ont été qu'une espèce de refonte, avec des détails et des accessoires nouveaux, mais dans le style et sur le ton du sujet et du fonds primitifs.

Mais qu'elles qu'en fussent la raison et la cause, il est certain que ces romans furent toujours, pour le sujet et pour la forme, beaucoup plus populaires que ceux de la Table ronde. Tout annonce qu'ils étaient composés pour le peuple, plutôt que pour les châteaux, et par des poètes d'un ordre moins élevé que les trouvères ou les troubadours, auteurs des chants lyriques des douzième et treizième siècles. Mais quand je dis des poètes d'un ordre moins élevé, je ne veux pas dire des poètes de moins de génie; je veux dire des poètes moins élégans, moins raffinés dans leur langage et leurs idées, ignorant ou dédaignant les délicatesses de la galanterie chevaleresque, et conservant de leur mieux, dans leurs compositions, le ton et le goût d'une vieille école, d'une école antérieure à l'époque de la chevalerie et de la poésie galante des troubadours.

Il est certain que les romans de la Table ronde et ceux du cycle carlovingien co-existèrent durant deux siècles au moins; mais il est impossible de se figurer qu'ils fussent également goûtés par les mêmes classes. Nul doute qu'il n'y eut, surtout dans le midi, beaucoup de petites cours et de châteaux où les mœurs des paladins et des princesses que ces paladins rencontraient sur leurs pas, devaient paraître à-peu-près aussi grossières qu'elles nous paraissent à nous-mêmes; et l'on devait les y trouver d'autant plus choquans, que les mœurs contraires étaient encore ré-

centes et peu générales. En un mot, on ne peut concevoir la longue co-existence d'ouvrages d'un caractère et d'un goût aussi opposés que les romans carlovingiens et ceux de la Table ronde, sans supposer à chacune de ces deux classes un public particulier, des auditeurs et des amateurs de caste et d'éducation différentes. Mais encore une fois, ces observations ressortiront mieux de celles qui doivent les suivre. Celles qui feront le sujet de la lecture prochaine seront relatives à la forme, aux caractères et à l'exécution poétiques de ces romans épiques du cycle carlovingien, dont je n'ai considéré jusqu'ici que les argumens et les matériaux.

TROISIÈME LEÇON.

ROMANS CARLOVINGIENS.

FORME ET CARACTÈRE POÉTIQUE.

Après avoir considéré les données et les traditions historiques, matériaux primitifs des romans du cycle carlovingien, je vais entrer dans quelques détails sur l'emploi qu'ont fait de ces matériaux les romanciers qui en ont disposé : je vais vous soumettre quelques observations sur la forme et le caractère poétique de ces romans, et tâcher de découvrir, dans cette forme et ce caractère, ce qui peut en résulter pour l'histoire générale de l'épopée du moyen âge.

Tous ceux des romans carlovingiens dont j'ai vu ou appris quelque chose sont en vers, et ces vers sont de deux espèces : les uns, composés de deux hémistiches de six syllabes chacun, avec un accent, ou, comme on dit improprement, avec une césure, sur la sixième syllabe de chaque hémistiche, correspondent exactement à nos vers alexandrins; ou, pour mieux dire, ce sont nos vers alexandrins même, inventés pour ce genre de compo-

sition. L'autre vers, employé dans le roman carlovingien, est notre vers de dix syllabes, sauf de légères différences auxquelles je ne m'arrête pas.

Ces vers sont toujours rimés, mais dans un système tout-à-fait différent du nôtre. Ils forment des tirades d'une longueur indéterminée sur une seule et même rime. Ces tirades sont parfois très longues, de trente, quarante, cinquante, jusqu'à cent vers, ou même davantage, quand elles posent sur une consonnance très fréquente. — Elles sont quelquefois fort courtes, de six à dix vers seulement. — En cela, tout dépend du caprice ou du goût du poète, et du plus ou moins de consonnans qu'a chacun des mots de la langue. — Du reste, l'oreille des romanciers n'est point difficile, en ce qui tient à la richesse de la rime : la plus légère ressemblance de son entre deux ou plusieurs mots leur suffit pour les encadrer ensemble dans une même suite de vers. Dans leur système de versification, cette licence, loin d'être un défaut, est plutôt un avantage; elle sauve en partie la monotonie nécessaire d'une trop longue suite de vers sur la même rime.

Cette manière d'employer la rime paraît être particulière aux Arabes. Leurs pièces de vers sont toutes sur une seule et même rime; et il n'y a aucun doute que cette habitude ou ce goût d'oreille n'ait eu une prodigieuse influence sur leur poésie, en la resserrant dans les bornes étroites du genre lyrique. — Si donc, comme on est autorisé à le présumer, les romanciers du douzième siècle ont emprunté, d'un peuple étranger, l'exemple des tirades monorimes d'une longueur indéterminée, il est, on ne peut plus probable, qu'ils l'ont emprunté des Arabes. — Le fait n'est pas indifférent à noter dans l'histoire de l'épopée du moyen âge.

Maintenant, dans la composition de ces romans épiques du cycle carlovingien, en tirades monorimes, il entre certaines formules consacrées qui leur sont communes à tous, qui, ayant toutes le même principe, le même motif et le même but, deviennent par là mêmes importantes à observer comme caractéristiques. C'est surtout au début, et dans ce qu'on pourrait dire

le prologue des romans, que ces formules se rencontrent et sont le plus significatives.

Ainsi, par exemple, un romancier carlovingien ne manque jamais de s'annoncer pour un véritable historien. Il débute toujours par protester de sa fidélité à ne rien dire que de certain, que d'avéré. Il cite toujours des garans, des autorités, auxquels il renvoie ceux dont il recherche le suffrage. Ces autorités sont, d'ordinaire, certaines chroniques précieuses, déposées dans tel ou tel monastère, dont il a eu la bonne fortune d'apprendre le contenu par l'intervention de quelque savant moine.

La plupart des romanciers se contentent de parler de ces chroniques, sans rien préciser à cet égard, sans en indiquer ni le sujet ni le titre. D'autres, plus hardis et plus confians, citent en effet des chroniques connues, et les citent par leur titre. Ainsi, plusieurs se réfèrent aux chroniques de Saint-Denis. Quelques-uns s'appuient de l'ancienne et curieuse chronique intitulée : *Gesta Francorum*, et la citent sous son titre latin. D'autres, enfin, allèguent pour autorité des légendes (de saints) alors plus ou moins célèbres.

Que ces citations, ces indications soient parfois sérieuses et sincères, cela peut être; mais c'est une exception, et une exception rare. — De telles allégations, de la part des romanciers, sont, en général, un pur et simple mensonge, mais non toutefois un mensonge gratuit. C'est un mensonge qui a sa raison et sa convenance : il tient au desir et au besoin de satisfaire une opinion accoutumée à supposer et à chercher du vrai dans les fictions du genre de celles où l'on allègue ces prétendues autorités.

La manière dont les auteurs de ces fictions les qualifient souvent eux-mêmes, est une conséquence naturelle de leur prétention d'y avoir suivi des documens vénérables.—Ils les qualifient de chansons de *vieille histoire*, de *haute histoire*, de *bonne geste*, de *grande baronnie;* et ce n'est pas pour se vanter qu'ils parlent ainsi: la vanité d'auteur n'est rien chez eux, en comparaison du besoin qu'ils ont d'être crus, de passer pour de simples traduc-

teurs, de simples répétiteurs de légendes ou d'histoires consacrées.

Ces protestations de véracité, qui, plus ou moins expresses, plus ou moins détaillées, sont de rigueur dans les romans carlovingiens, y sont aussi fréquemment accompagnées de protestations accessoires contre les romanciers qui, ayant déjà traité un sujet donné, sont accusés d'y avoir faussé la vérité. Ces accusations sont très remarquables. Comme elles ont toutes le même objet, et sont toutes à-peu-près dans les mêmes termes, il suffira d'en citer deux ou trois, pour en donner l'idée, et motiver la conséquence qu'il me semble naturel d'en tirer. Voici, par exemple, quelques vers du prologue d'un roman dont je vous ai déjà cité un passage, de celui d'Aiol de Saint-Gilles.

Chanson de fière histoire vous plairait-il ouir ?
Tous ces nouveaux jongleurs en sont mal informés,
Par les fables qu'ils disent, ont tout mis en oubli.
L'histoire la plus vraie ont laissé et gurpi (abandonné).
Je vous en dirai une qui bien fait à cesti (qui va bien ici);
N'est pas adroit joglere qui ne set icests dis;
Tous en cuide (pense) savoir qui en sait molt petit.

Adam le Roi, trouvère connu du treizième siècle, a composé un roman sur les premiers exploits d'Ogier le Danois, qu'il a intitulé : *Les Enfances Ogier*. Voici comment il parle des jongleurs qui avaient traité le même sujet avant lui.

Cil jongleour qui ne sovent rimer
Ne firent force fors que dou tans passer (ne servirent qu'à faire passer le temps, qu'à amuser).
L'estoire firent en plusours lieus fausser.
D'amours et d'armes et d'onnour mesurer
Ne surent pas les poins et compasser.
. . . .
Li Rois Adam ne veut plus endurer
Que li estoire d'Ogier le vassal ber
Soit corrompue pour ce i veut penser,
Tant qu'il le puist à son droit ramener.
. . . .

L'auteur inconnu de Girard de Vienne a mis en tête de ce roman un prologue très curieux et très développé, dont je me borne à extraire cinq ou six vers, que je traduis en les résumant.

« Vous avez souvent entendu chanter du duc Girard de Vienne au cœur hardi. Mais ces chanteurs qui vous en ont chanté, en ont oublié le meilleur; car ils ne savent pas l'histoire que j'ai vue. »

Dans tous ces passages, on voit des romanciers qui, réduits à traiter de nouveau des sujets déjà traités par leurs devanciers, et voulant concilier de leur mieux à des fictions nouvelles une apparence d'autorité historique, sont comme obligés de donner un démenti aux fictions déjà en vogue sur ces mêmes sujets.— Ce n'est jamais comme ennuyeuses ou comme folles, qu'ils signalent ces fictions; c'est toujours comme contraires à la vérité historique. Ils appellent *nouveaux jongleurs* les romanciers antérieurs à eux, parce qu'ils supposent que ces romanciers ont négligé ou défiguré à dessein ces vieilles histoires, qu'ils prétendent, eux, avoir consultées et suivies.—C'est à ce titre qu'ils réclament les honneurs et les droits de l'ancienneté.

Ce n'est point, vous le prévoyez bien, messieurs, ce n'est point dans la vue de décider lesquels de ces romanciers, qui se contredisent et se démentent réciproquement, se sont le plus rapprochés de l'histoire traditionnelle ou de l'histoire écrite, que j'ai fait ces observations. J'en veux conclure quelque chose de plus clair et de plus important : c'est qu'un grand nombre des romans du cycle carlovingien qui se sont conservés jusqu'à nous ne sont qu'une rédaction, qu'une forme nouvelle de romans plus anciens sur les mêmes personnages ou les mêmes évènemens. C'est que les mêmes points des traditions carlovingiennes ont successivement donné lieu à divers romans où ces traditions ont été exploitées d'une manière différente, surchargées de nouveaux accessoires, reproduites sous des traits nouveaux. A l'appui de cette conséquence, il y a un fait matériel que j'ai déjà eu l'occasion de noter : c'est que nous avons encore quelques-unes de ces différentes versions du même argument romanesque; j'ai parlé des trois différens romans qui existent sur

Gérard de Roussillon, et tout autorise à présumer qu'il y en a eu bien d'autres, aujourd'hui perdus. Il n'est probablement pas un seul sujet du cycle carlovingien qui n'ait été traité plusieurs fois dans le cours des deux siècles d'activité poétique que j'ai particulièrement en vue; et il y a tel de ces sujets, par exemple, le désastre de Roncevaux, qui paraît avoir été, durant ces deux siècles, un thème inépuisable de variantes romanesques.

A cette observation, ou pour mieux dire à ce fait, j'en ajouterai un autre qui m'en paraît la stricte conséquence : c'est qu'en général ceux des romans du cycle carlovingien qui nous restent, sont les plus récens, les derniers faits sur leurs sujets respectifs. Les plus anciens durent, pour la plupart, disparaître ou tomber dans l'oubli, par le seul fait de l'existence des nouveaux, et par l'effet naturel du besoin de nouveauté dont ceux-ci étaient le symptôme.

Il me reste à noter la formule de début des romans du cycle carlovingien; elle est constante, éminemment épique et populaire. Le romancier se suppose toujours entouré d'une foule, d'un auditoire plus ou moins nombreux, qu'il exhorte à l'écouter, et qu'il invite au silence. « Seigneurs, voulez-vous entendre une belle chanson d'histoire, la plus belle que vous ayez jamais entendue, approchez-vous de moi, cessez de faire du bruit, et je vais vous la chanter. » Voilà, en résumé, tous les débuts des romans carlovingiens. Mais, si simple que soit ce début, il s'y rattache bien des considérations intéressantes.

Et d'abord, quant au mot *chanter*, qui ne manque jamais dans cette formule initiale, il ne faut pas le prendre, comme dans la poésie moderne, pour une métaphore : il faut le prendre et l'entendre à la lettre; car, dans l'origine, les romans dont il s'agit étaient faits pour être chantés, et l'étaient en effet. Il serait curieux de savoir comment; mais c'est sur quoi l'on ne peut guère avoir que des notions vagues et fort incomplètes.

Il paraît que la musique sur laquelle étaient chantés les poëmes dont il s'agit, était une musique extrêmement simple, large, expéditive, analogue au récitatif obligé de l'opéra. — Il est douteux qu'il y eût à ce chant un accompagnement instru-

mental; mais, dans ce cas, ce devait être un accompagnement très peu marqué. Le chanteur avait pourtant toujours un instrument, une espèce de violon à trois cordes, nommé diversement *rabey*, *raboy*, *rebek*, du mot *rebab* qui était le nom de cet instrument chez les Arabes d'Orient et d'Espagne, à qui l'on avait pris le nom et la chose.

Quand le chanteur était fatigué et avait besoin de reprendre haleine, il avait recours à son instrument, sur lequel il jouait un air ou une ritournelle analogue au chant du poème. — Le chant épique était de la sorte une alternative indéfiniment prolongée de couplets de paroles chantées, et de phrases de musique instrumentale jouées sur le rabey ou rebab.

Je vous ai parlé souvent des jongleurs, qui, soit pour leur compte, soit au service des troubadours ou des trouvères, allaient de ville en ville et de château en château, chantant les pièces de poésie lyrique, à mesure qu'elles paraissaient et faisaient du bruit. Maintenant, si ces jongleurs étaient les mêmes qui chantaient en public les romans épiques du cycle carlovingien, ou si ces derniers formaient une classe spéciale de jongleurs, c'est un point sur lequel je n'ai pas de certitude. Mais ce qu'il importe de savoir et ce qui n'est pas douteux, c'est que les romans dont il s'agit ne circulaient, n'étaient connus, ne vivaient parmi les masses du peuple, que par l'intermédiaire de jongleurs ambulans qui les chantaient; c'est qu'il y avait de ces jongleurs qui savaient par cœur une incroyable quantité de ces romans.

C'est donc un fait général hors de doute, que la destination naturelle et première des romans carlovingiens fut d'être chantés, et qu'ils le furent. Mais si l'on veut entrer dans les détails du fait, des doutes, des difficultés se présentent.

Quand il s'agit de romans épiques d'une composition très simple et de peu d'étendue, on conçoit très aisément que ces romans aient été composés pour être chantés en public, et qu'ils l'aient été. — Mais s'il s'agit de romans, tels que sont la plupart des romans du cycle carlovingien que nous avons aujourd'hui, la question se complique et s'obscurcit. Sans parler de ceux de ces romans qui sont une collection faite après coup de

divers romans d'abord séparés, plusieurs de ceux qui forment un seul tout homogène sont d'une étendue considérable. Les plus courts n'ont guère moins de cinq ou six mille vers : la plupart en ont au-delà de dix mille, et quelques-uns au-delà de vingt et de trente mille.

Je suppose aux jongleurs, ce qui est probablement le fait, une mémoire exercée et développée jusqu'au prodige; il reste difficile d'imaginer qu'ils sussent par cœur un grand nombre de poëmes des dimensions indiquées. Mais je suppose cette énorme difficulté vaincue; je veux croire que chacun d'eux était capable de réciter, dans l'occasion et au besoin, autant que l'on voudra de romans de vingt et de cinquante mille vers. Mais, où étaient, où pouvaient être un tel besoin, une telle occasion?

Nul doute que la poésie ne fût aux douzième et treizième siècles un des grands besoins, une des grandes jouissances de la société. Mais on aurait cependant eu beaucoup de peine à y trouver des occasions journalières de réciter et d'entendre vingt mille ou seulement dix mille vers de suite. Il n'y avait assez de loisir ou de patience, pour cela, ni dans les villes, parmi le peuple, ni dans les châteaux, parmi les personnages des hautes classes.

On ne peut faire là-dessus que deux hypothèses admissibles : ou l'on ne chantait pas du tout ces longs romans de dix à cinquante mille vers, ou l'on n'en chantait que des morceaux isolés, que les portions les plus célèbres, les plus populaires, ou celles qui pouvaient le plus aisément se détacher de l'ensemble auquel elles appartenaient. Cette dernière hypothèse est non-seulement la plus vraisemblable en elle-même, elle a pour elle des raisons positives. Par exemple, on introduit parfois, dans les romans épiques du cycle carlovingien, des jongleurs qui chantent des morceaux de quelque autre roman renommé; or ce sont, pour l'ordinaire, des morceaux assez courts, détachés du corps du roman.

Cela étant, on ne conçoit plus comment les romanciers carlovingiens auraient pris la peine d'inventer et de coordonner de si longues histoires, si elles eussent été exclusivement desti-

nées à être chantées. Ç'auraient été du temps, de la patience et de l'imagination employés en pure perte. Quand ils se donnaient la peine de développer une action principale sur un plan étendu, varié; de coordonner tant bien que mal de nombreux incidens liés par elle, ils avaient indubitablement en vue de faire une chose qui fût aperçue, qui fût appréciée, qui servît. Or, cette vue suppose de toute nécessité, pour leurs ouvrages, la chance d'être lus de suite et en entier, indépendamment de celle qu'ils avaient d'être chantés.

De tout cela, il résulte clairement une chose : c'est que, dans la plupart des romans du cycle carlovingien, tels qu'ils nous restent aujourd'hui, la formule initiale qui les désigne comme devant être chantés, comme expressément faits pour l'être, n'a plus cette signification absolue, et ne doit plus être entendue à la lettre.— C'est évidemment une formule imitée de compositions antérieures auxquelles elle convenait plus strictement, pour lesquelles elle avait été d'abord trouvée et employée. — Ce n'est déjà plus qu'une sorte de tradition poétique d'une époque antérieure de l'épopée, d'une époque où les romans carlovingiens étaient réellement chantés, et d'un bout à l'autre, soit de suite, soit par parties, et où, par conséquent, ils n'excédaient pas une étendue assez médiocre. Si quelques-uns des romans qui nous restent appartiennent à cette ancienne, à cette première époque de l'épopée carlovingienne, c'est un point particulier sur lequel je pourrai revenir, et dont je ferai, pour le moment, abstraction. Mais je n'hésite point à affirmer qu'ils sont perdus pour la plupart, et perdus depuis des siècles. Ainsi, nous arrivons, par une preuve nouvelle, par une preuve certaine, bien qu'implicite, à un fait dont nous avions déjà une autre preuve; ce fait, c'est qu'il y a eu, sur les diverses parties du cycle carlovingien, des romans épiques plus anciens que ceux que nous avons aujourd'hui, en général beaucoup plus courts, et par conséquent d'une forme plus simple, plus populaire, plus primitive, s'il est permis de s'exprimer ainsi. C'étaient, selon toute apparence, du moins en grande partie, ces mêmes romans que nous venons de voir tout-à-l'heure dénoncer comme mensongers par les au-

teurs des romans de seconde ou de troisième date que nous possédons encore.

Ce fait, restât-il pour nous un fait isolé, serait déjà d'une certaine importance pour l'histoire générale de l'épopée. Mais, peut-être, parviendrons-nous à le rallier à d'autres qui, tout en le confirmant, le préciseront et l'éclairciront un peu.

Si ce que je crois avoir aperçu dans plusieurs des romans du cycle carlovingien, que j'ai lus ou parcourus, n'est pas une pure illusion, c'est une forte preuve du peu d'attention avec lequel la plupart de ces romans ont été lus par ceux qui en ont parlé. — On se figure généralement, et je conviens que cela est bien naturel, que chacun de ces romans ne forme, dans le manuscrit qui le renferme, qu'une seule et même composition, d'un seul jet, d'un seul et même auteur; une composition ne renfermant rien d'hétérogène, rien qui lui soit étranger ou accessoire, et qui puisse distraire ou suspendre l'attention et la curiosité de qui la lit. En un mot, on se figure que les manuscrits qui nous ont conservé les romans dont il s'agit, les contiennent sans mélange, tels qu'ils sont sortis du cerveau et des mains des romanciers. Cela peut être vrai pour quelques-uns, mais cela n'est pas vrai de tous : c'est ce que je vais tâcher d'expliquer.

J'ai déjà dit, et il ne faut pas oublier, que les romans épiques du cycle carlovingien sont composés de tirades monorimes, parfaitement distinctes les unes des autres, et qui font, dans ces romans, un office équivalent à celui des octaves dans un poëme italien, ou de toute autre sorte de couplets dans un autre poëme.

Or, il arrive souvent, en parcourant la suite de ces tirades, d'en rencontrer qui troublent, qui interrompent cette suite d'une telle manière, qu'il est impossible de supposer qu'elles y appartiennent, qu'elles s'y trouvent du fait de l'auteur, et comme partie intégrante de son ouvrage. — En effet, chacune de ces tirades perturbatrices n'est qu'une variante de celle qui la précède, variante plus ou moins tranchée, qui porte tantôt simplement sur la rédaction, tantôt sur le fond même des choses et

des idées. Des exemples sont nécessaires pour rendre sensible ce que je veux dire; et pour en donner, je n'ai que l'embarras du choix. Je rapporterai de préférence ceux qui, à la preuve du fait particulier que je voudrais constater, joignent quelque chose de piquant pour l'histoire de l'épopée carlovingienne. Seulement, comme des citations textuelles présenteraient des obscurités, et comme il est indispensable, pour que vous puissiez bien juger de ce que je veux dire, d'entendre clairement les passages cités, je vous les rapporterai traduits aussi littéralement que possible, ou avec de simples changemens d'orthographe, partout où cela suffira.

En voici d'abord un que je tire d'un roman sur la bataille de Roncevaux, et de l'un des endroits les plus saillans. L'arrière-garde des Francs a été attaquée et détruite par les Sarrasins, au-delà des Ports, tandis que Charlemagne les avait déjà passés à la tête de l'avant-garde. Tous les guerriers ont été tués : onze des douze pairs ont péri, l'archevêque Turpin est mort couvert de blessures; il ne reste plus que le seul Roland, mais déjà si blessé et si harassé, qu'il n'a plus que l'âme à rendre. — Il se retire, pour mourir en paix, sous un grand rocher, à l'ombre d'un pin. Ici va parler le romancier :

Quand Roland voit que la mort ainsi le presse,
Il a de son visage perdu la couleur;
Il regarde et voit une roche,
Il lève Durandart et en a dans (la roche) frappé,
Et l'épée l'a par le milieu fendue.
Roland que la mort presse l'en tire,
Et quand il la voit entière, tout le sang lui remue,
En une pierre de grès il en frappe,
Et la pourfend jusqu'à l'herbe menue;
Et s'il ne l'eût bien tenue (l'épée), elle aurait disparu à jamais (se serait perdue, plongée en terre).
Dieu, dit le comte, sainte Marie, à mon aide!
Ah! Durandart, bonne épée,
Quand je vous laisse, grande douleur m'est venue.
Tant ai-je par vous vaincu de batailles!
Tant ai-je par vous assailli de terres,
Que tient maintenant Charles à la barbe chenue.

Ah! ne plaise-t-il jamais à Dieu qui monta au ciel,
Que mauvais homme vous ait au flanc pendue.
En mon vivant je vous ai long-temps eue.
De mon vivant (vous) me serez ôtée.
Telle (autre) n'y aura-t-il jamais en France la parfaite!

Ces vingt-et-une lignes forment, dans le texte, une tirade de de vingt-et-un vers, dont toutes les rimes sont en *ue,* comme *chenue, pendue,* etc. C'est, ainsi que vous l'avez entendu, le tableau d'une situation héroïque fort touchante; et quel que soit son degré de mérite, sous le rapport de l'art, ce tableau est un, complet, tel que l'auteur a su et voulu le faire.

Maintenant, ce qui vient immédiatement après ce tableau, ce n'est pas la mort de Roland, qui doit le suivre et le suit en effet dans le plan de l'action, c'est une tirade de vingt-cinq vers, laquelle n'est autre chose qu'une répétition du tableau précédent, seulement en d'autres termes, et avec des variantes dans les détails et les accessoires. C'est une seconde version d'un seul et même incident. La voici en entier, sauf trois ou quatre vers que je n'entends pas, et qui me semblent inintelligibles. Vous la comparerez facilement à la première.

Le duc Roland voit la mort qui le poursuit,
Il tient Durandart, qui ne lui est pas étrangère,
Grand coup en frappe au perron de Sartagne,
Tout le pourfend et tranche et brise,
Et Durandart ne ploie, ni n'est endommagée!
(Alors) toute sa douleur s'épand et déborde :
Ah! Durandart, que vous êtes de bonne œuvre!
Ne consente jamais Dieu que mauvais homme la tienne!
J'en ai conquis Anjou et Allemagne;
J'en ai conquis et Poitou et Bretagne,
Pouille et Calabre et la terre d'Espagne;
J'en ai conquis et Hongrie et Pologne,
Constantinople qui sied dans son domaine,
Et Monberine qui sied en la montagne,
Berlande en pris-je avec ma compagnie,
Et Angleterre et maint pays étranger.
Qu'à Dieu ne plaise, qui tout tient en son règne,
Que mauvais homme la ceigne, cette épée.

J'aime mieux mourir que si elle restait entre payens,
Et que France en eût douleur et dommage.

Vous le voyez, messieurs, cette seconde tirade n'est, à la lettre et dans toute la rigueur du terme, qu'une seconde version de la première; elle n'en est ni un complément ni une suite, mais une simple variante.

Cela bien entendu, que pensez-vous qui vienne immédiatement, dans le manuscrit, après cette seconde tirade, forme variée de la première? La suite commune de l'une et de l'autre, la description de la mort de Roland? Non, messieurs, c'est une troisième tirade de dix-huit vers, troisième variante, troisième version des deux précédentes; et c'est des trois la meilleure et la plus élégante, malgré quelques traits un peu grotesques, qui ne sont pas dans les deux autres. Je me bornerai à vous en citer les six vers les plus originaux; et je citerai, sans y faire le moindre changement : c'est le moment où Roland voit qu'il n'a pu briser son épée; alors

.... Il la regrette et raconte sa vie (la vie, l'histoire de l'épée).
Hé ! Durandart, de grand sainté garnie ,
Dedenz ton poing (ta poignée) a molt grand seigneurie,
Une dent saint Pierre et du sang saint Denis.
De vestement y a Sainte-Marie.
Il n'est pas droit payens t'aient en baillie (en pouvoir).

Enfin, à la suite de cette troisième variante des adieux de Roland à sa chère et précieuse Durandart, vient la description de sa mort, et il y a également trois versions de cette description, dans trois tirades distinctes, dont chacune est censée correspondre à l'une des trois précédentes.

Je ne fais ici, pour le moment, que poser le fait de l'existence de ces variantes. Avant d'essayer d'expliquer ce fait, et de voir ce qu'il y a à en conclure, j'ai besoin d'en donner d'autres éclaircissemens, d'autres exemples, afin d'en mieux déterminer la portée et les limites. Ces différentes versions d'un même incident, d'un même moment donné, dans les manuscrits de

certains romans du cycle carlovingien, sont en nombre indéterminé. Je viens d'en noter trois de suite : il y a des romans où je crois en avoir compté jusqu'à cinq ou six; mais pour l'ordinaire, il n'y en a pas plus de deux à-la-fois pour un seul et même thème.

Celles que je vous ai citées sont de simples variétés de rédaction, variétés qui tiennent toutes à un même fond et peuvent toutes en sortir. Il y en a de plus marquées, et qui tiennent à des différences de motif, d'intention et d'idée. Celles-là sont évidemment les plus importantes. Je vous en citerai deux qui me paraissent assez curieuses. Je les tire de ce même roman d'Aiol de Saint-Gilles, dont je vous ai déjà parlé plusieurs fois, et dont j'ai besoin de vous parler encore ici, pour vous mettre à portée de bien saisir ce que j'ai besoin de vous expliquer.

Comme je vous l'ai dit, Elie, comte de Saint-Gilles, a été proscrit par Louis-le-Débonnaire, et vit dans une forêt des landes de Gascogne, ayant pour tout voisinage un ermite, et pour toute société sa femme et son fils Aiol. — Lorsque celui-ci est en âge de faire quelque chose par lui-même, son père l'envoie chercher fortune dans le monde, et lui donne, pour cela, tout ce qu'il a conservé de son ancienne puissance; ce sont ses armes, son écu, sa lance, son épée, et un destrier d'une bonté incomparable, nommé Marchegay. Il convient, avant de passer outre, de dire qu'Elie est un héros du vieux temps, un héros de dure et fière trempe, une espèce de géant pour la taille et pour la force. Sa lance était si longue, qu'il n'avait pu la loger sous le toit de son ermitage; et pour y faire entrer son épée, il lui avait fallu en raccourcir la lame de trois pieds et d'une palme; et ainsi raccourcie, elle surpassait encore d'une aune la plus longue épée de France.

Aiol se mit au service de Louis-le-Débonnaire, où il eut de si bonnes et de si belles aventures, qu'il finit par être, dans l'empire, au moins l'égal de l'empereur.—Dans cette prospérité, son premier soin fut d'envoyer chercher son père et sa mère, et de les réconcilier avec Louis.

Dans le roman d'Aiol, la première entrevue de celui-ci et

de son vieux père Elie est un moment assez intéressant; aussi est-elle décrite avec un certain détail, et de deux différentes manières. Ce sont précisément ces deux variantes que je veux vous citer. — Le vieux Elie aime ses armes et son cheval à-peu-près autant que son fils; aussi les premières paroles qu'il adresse à celui-ci sont-elles pour redemander ces armes et ce cheval. Je vais maintenant vous parler avec le romancier, et autant que possible dans les mêmes vers et les mêmes termes que lui.

Aiol ne veut quereller ni disputer avec son père :
Il lui amène Marchegay par la rène dorée,
Le haubert, le blanc heaume et la tranchante épée,
La targe (l'écu) que l'on voit moult bien enluminée (peinte),
Et la lance fourbie et moult bien faite.
— Sire, voici les armes que vous m'avez donnée.
Faites-en vos plaisirs et tout ce que voulez.
— Beau fils, lui dit Elie, je vous tiens quitte.

Cette version du moment indiqué est fort simple: c'est celle que l'on supposerait volontiers avoir pu se présenter d'abord à l'esprit de tout romancier ayant à décrire le même moment; mais elle a pour doublure une version dont on ne pourrait convenablement dire la même chose. En effet, outre qu'elle est plus développée, cette seconde version a quelque chose d'inattendu, de théâtral, qui tient à une intention ingénieuse, qui suppose une certaine recherche d'effet. — Vous allez en juger. Je vais vous citer en entier tout ce morceau, en cherchant, comme j'y vise toujours, à concilier le desir de citer textuellement avec le besoin d'être aisément compris.

Beau fils, a dit Elie, moult avez bien agi,
Qui reconquis m'avez tous mes héritages.
J'étais pauvre hier soir, aujourd'hui je suis puissant.
Mes armes, mon cheval, rendez-moi à cette heure,
Qu'autrefois vous donnai dans le bois au départ.
— Sire, ce dit Aiol, je n'ouis onques telle (demande).
L'heaume et le blanc haubert n'ont pu durer si long-temps.
La lance et l'éc , je les perdis au joûter,

Et Marchegay est mort, à sa fin est alé.
Dès long-temps l'ont mangé les chiens dans un fossé.
Il ne pouvait plus courir, il était tout lourdant. —
Quand Elie l'entend, peu s'en faut qu'il n'enrage:
Il a pris un bâton avec sa sauvage fierté,
Il a couru sur lui, et le voulait tuer.
— Glouton, lui dit le duc, mal l'osâtes-vous dire
Que Marchegay soit mort, mon excellent destrier.
Jamais autre si bon ne seroit retrouvé.
Sortez hors de ma terre, vous n'en aurez jamais un pied.
Cuidez-vous, faux couart, glouton démesuré,
Pour vos chausses de soie et pour vos souliers peints,
Et pour vos blonds cheveux, que vous faites tresser,
Etre vaillant seigneur, moi musart appelé? —
Lors les barons de France se mettent à plaisanter.
Le roi Louis lui-même en a un ris jeté.
Quand Aiol vit son père à lui si courroucé,
Rapidement et tôt lui est aux pieds alé.
— Sire, merci pour Dieu! dit Aiol le brave;
Le cheval et les armes vous puis-je encor montrer. —
Il les fait toutes alors sur la place apporter,
Il les a richement toutes fait bien orner,
Et d'or fin et d'argent très richement garnir.
Et devant il lui fit Marchegay amener.
Le cheval était gras, plein avait les côtés;
Car Aiol l'avait fait longuement reposer.
Par deux chaines d'argent il le fait amener.
Elie écarte un peu son vêtement d'hermine,
Et caresse au cheval le flanc et les côtés.

Je n'insiste point sur la différence qu'il y a entre cette tirade et la précédente, tant pour la rédaction que pour les sentimens et les idées; cette différence est si frappante, qu'elle n'a pas besoin d'être démontrée.

Ce sont parfois les tirades de début, c'est-à-dire celles qui, comme je l'ai expliqué, sont formulées d'une manière uniforme, qui sont doubles et diverses entre elles. Je vous en citerai un exemple tiré d'un roman que je dois, par la suite, vous faire connaître en détail, le roman de *Ferabras*. Ce roman a deux débuts, dont chacun forme une tirade distincte de l'autre. Voici les sept premiers vers de l'une :

Seigneurs, ore écoutez, s'il vous plaît, et oyez
Chanson d'histoire vraie; meilleure n'en ouirez,
Car ce n'est point mensonge, ains fine vérité ;
J'en donne pour témoins évêques et abbés,
Moines, prêtres et clercs, et les saints vénérés.
En France, à Saint-Denis, le rolle en fut trouvé.
Vous en saurez le vrai, si en paix m'écoutez.

C'est à-peu-près ainsi, et avec le même vague, que s'expriment tous les romanciers carlovingiens, en s'adressant, au début, à leur auditoire. Mais, dans l'autre version du prologue, il ne s'agit plus vaguement d'un *rolle*, ou d'une chronique trouvée à Saint-Denis; il s'agit d'une histoire trouvée à Paris sous l'autel, par un moine de Saint-Denis, nommé Riquier, qui avait été chevalier et clerc dans le monde, et qui mit cette chanson en mots vulgaires, par le conseil de Charlemagne, qui l'en avait chargé.

Dans tous les romans, ou, pour parler avec plus de précision, dans tous les manuscrits de romans carlovingiens, où il y a de ces tirades qui ne sont que des variantes plus ou moins marquées les unes des autres, il y en a toujours un grand nombre; mais je n'ai ni la patience ni le loisir de vérifier dans quelle proportion elles s'y trouvent à la totalité du roman.

Les particularités que je viens de signaler dans divers manuscrits de romans du cycle carlovingien, suffiraient déjà, ce me semble, pour rendre non-seulement plausible, mais nécessaire, maintes conséquences curieuses pour l'histoire de l'épopée carlovingienne. Toutefois, je crois devoir citer encore un fait dont ces conséquences sortiront plus nettement encore que de tous les précédens.

Parmi les diverses compositions amalgamées dans cet immense roman de Guillaume-au-court-Nez, dont je vous parlerai tout-à-l'heure, il y en a une à plusieurs égards fort intéressante. C'est un roman qui se rattache à d'autres, mais qui en est parfaitement distinct, et forme à lui seul un tout complet, bien que très court; car il n'arrive pas à dix huit cents vers. Je vous en reparlerai peut-être ailleurs; il suffira

de vous dire ici, en somme, que ce petit roman a pour sujet la conquête de la ville d'Orange sur les Sarrasins par Guillaume-au-court-Nez.

Il est, comme tous ceux de sa classe ou de son cycle général, composé de couplets ou tirades monorimes, au nombre d'environ soixante. Il suffit de parcourir de suite quelques-unes de ces tirades, pour se convaincre aussitôt qu'elles forment (sauf quelques lacunes) deux séries parfaitement distinctes, dont chacune n'est, dans son ensemble, qu'une seconde version de l'autre; de sorte qu'au lieu d'un roman, on en a véritablement deux qui, roulant sur le même fonds, diffèrent plus ou moins par la diction, par les détails, par les accessoires, et sont comme entrelacés pièce à pièce l'un dans l'autre. Que ces deux romans soient de deux différens auteurs, c'est ce qui est à peine contestable, et, ce qu'au besoin, l'on établirait par diverses preuves : il y en a donc un des deux qui a servi de modèle, je dirais presque de moule à l'autre, et qui lui est antérieur d'un temps plus ou moins long.

En rapprochant ce fait des précédens, le résultat commun en est facile à déduire. Il est évident que, parmi toutes ces différentes versions d'un même passage, d'un même lieu de roman, il y en a qui ne sont et ne peuvent être que des fragmens d'un autre roman sur le même sujet.

Maintenant, comment et par quels motifs ces fragmens ont-ils été intercalés dans les romans auxquels ils ont rapport, de manière à y faire doublure et à en interrompre la suite? C'est une question embarrassante, mais pour la solution de laquelle les données ne manquent cependant pas tout-à-fait. Seulement ce serait une discussion minutieuse et compliquée que je dois écarter pour le moment, afin de suivre le premier fil de ces recherches. Je me contenterai d'observer, en passant, que cet amalgame, cet entrelacement de plusieurs romans dans un seul et même manuscrit, ne peut pas être l'œuvre des romanciers eux-mêmes. Ce doit être celle des copistes, ou peut-être d'une classe particulière d'hommes, analogue à ces *diaskevastes* de l'ancienne Grèce, dont la fonction était de coordonner et ajus-

ter ensemble les chants épiques morcelés par les rapsodes. — Mais, encore une fois, c'est une discussion que je ne puis suivre ici, et je reviens à mon sujet.

De certaines formes, de certains traits caractéristiques de ceux des romans carlovingiens qui nous restent aujourd'hui, j'ai déduit précédemment, comme une conséquence obligée, que ces romans ne pouvaient pas être qualifiés de primitifs, dans le sens absolu de ce mot. — J'ai fait voir qu'ils avaient été précédés d'autres romans sur les mêmes évènemens, ou les mêmes personnages, et que ces derniers, plus anciens, et, par cela seul, plus simples et mieux assortis à leur destination populaire, s'ils n'étaient point la forme primitive de ces épopées, devaient du moins s'en rapprocher plus que les autres.

Les fragmens dont je viens de signaler l'existence sont une nouvelle preuve de ce fait, et la plus péremptoire de toutes; car ces fragmens appartiennent de toute nécessité à quelques-uns de ces romans carlovingiens, qui ont précédé ceux que nous connaissons aujourd'hui. Or, de ces fragmens intercalés, il y en a dans les plus anciens de ces derniers romans : il y en a, par exemple, dans l'un des trois que l'on connaît sur Gérard de Roussillon, et dans celui des trois qui en est incontestablement le plus ancien; car tout oblige ou autorise à en mettre la composition dans la première moitié du douzième siècle. Il ne serait donc pas impossible que quelques-uns des fragmens qui s'y trouvent intercalés remontassent jusqu'au commencement de ce même siècle, ou même jusqu'au siècle précédent. Dans tous les cas, l'existence des fragmens de ce genre recule toujours plus ou moins, pour nous, l'époque de l'origine de l'épopée carlovingienne.

Mais cette origine, ainsi reculée, n'en devient que plus obscure. Rien, en effet, ne nous indique si, parmi ces romans perdus auxquels font allusion ceux qui nous restent, ou dont ils contiennent des fragmens, se trouvent les types du genre, ceux auxquels conviendrait strictement le titre de primitifs. Rien même ne nous apprend quels sont, entre tous ces monumens plus ou moins anciens, existans ou perdus, ceux où l'on

peut présumer que se sont maintenus le mieux les caractères primitifs de l'épopée carlovingienne, et nous représenter le mieux cette épopée à son origine. S'il y a des données pour découvrir quelque chose à ce sujet, c'est dans ces romans formés de la fusion ou de la juxta-position de plusieurs autres, liés entre eux par leurs sujets respectifs. On conçoit, en effet, qu'il doit entrer, dans ces sortes d'amalgames, des compositions d'âge et de caractères forts divers, qui marquent nécessairement différentes époques de l'art, et dont quelques-unes peuvent remonter assez haut vers son origine. Cette observation m'amène à vous dire quelques mots des romans épiques formant des cycles partiels, dans le cycle général des romans carlovingiens. Elle marque le but dans lequel j'ai à vous parler de ces cycles.

Comme je l'ai dit, toutes ces épopées carlovingiennes, bien que fourmillant de contradictions intrinsèques, ont toutes entre elles quelque point de contact apparent et extérieur, à raison duquel on peut dire qu'elles ne font qu'un seul et même tout. C'est dans ce sens que l'on dit, quoique assez improprement, ce me semble, qu'elles formaient un cycle.

Quant aux cycles particuliers que l'on a composés d'une manière plus ou moins factice dans ce cycle général, ils ne sont pas nombreux : je n'en connais que trois. Le premier et le plus borné de tous est celui auquel appartient ce roman d'Aiol dont je vous ai déjà cité divers passages. Il comprend trois romans distincts, d'abord celui d'Aiol proprement dit, celui d'Elie son père, et celui de Julien de Saint-Gilles, le père de ce dernier.

Le second n'existe qu'en italien et en prose : c'est un ouvrage resté populaire, sous le titre de *Reali di Francia*, équivalent à celui des princes ou chefs de la race royale de France. On y a rapproché toutes les fictions romanesques antérieures ou supposées antérieures à Charlemagne. Elles commencent à Constantin, et finissent par cette histoire de Berthe au grand pied, femme de Pepin et mère de Charlemagne, dont je vous ai déjà dit quelque chose.

Le troisième, le seul auquel je veuille m'arrêter un moment, est celui que je vous ai déjà nommé plusieurs fois, celui de

Guillaume-au-court-Nez. Il comprend tous les romans qui ont pour sujet les guerres des Sarrasins d'Espagne et des chrétiens du midi de la France, sous la conduite d'Aimeri de Narbonne et de ses descendans, dont Guillaume-au-court-Nez est le plus illustre : c'est un immense roman, de près de quatre-vingt mille vers, divisé en quinze parties ou branches, qui se suivent, ou sont censées se suivre dans l'ordre chronologique des évènemens et des personnes. L'ouvrage est infiniment curieux dans son ensemble, et plein de beautés dans plusieurs de ses parties. Mais ce ne sont ni ces beautés, ni ces particularités curieuses, que je me propose de vous faire connaître ici. Ce que j'ai à vous dire de ce roman est relatif à sa composition, et à quelques-unes des nombreuses pièces qui y ont été plutôt recueillies et juxta-posées que combinées et fondues.

La division en quinze branches est l'ouvrage des copistes ou des compilateurs du treizième ou du quatorzième siècle. Ces branches sont censées former chacune un roman à part; mais cette division a été faite après coup, d'une manière inexacte et arbitraire, qui empêche d'abord de s'assurer du véritable caractère de l'ensemble et de quelques-unes de ses parties.

Ces parties diffèrent beaucoup entre elles en étendue matérielle, différence qui en entraîne et en suppose toujours d'autres plus importantes qu'elles. Les unes sont fort longues, et forment des romans à part, romans dont l'action est toujours plus ou moins complexe, dont les incidens, plus ou moins variés, sont toujours développés longuement, avec une certaine recherche d'ornemens et d'effet. Les autres, au contraire, sont très courts : l'action se réduit toujours à un fait très simple, développé avec très peu d'artifice, et d'un ton sec et austère.

Les premières ont évidemment pour objet de satisfaire une curiosité déjà exercée, ayant déjà des besoins factices : ce sont déjà des ouvrages d'art, des romans, des poèmes, ce qu'on voudra, peu importe le nom; mais enfin des ouvrages qui ne peuvent être les premiers de leur espèce.

Les autres, au contraire, dépassent à peine, par leur dimension ou leur objet, les simples chants populaires épiques, ces

chants isolés qu'à ces époques de barbarie et de semi-barbarie, tout peuple compose toujours sur les évènemens qui intéressent son existence et frappent son imagination. Elles ne sont guère que des amplifications probablement un peu ornées de ces derniers chants : en un mot, si elles ne sont pas, historiquement parlant, l'épopée primitive, elles sont du moins ce qui peut le mieux nous la représenter et nous en donner l'idée la plus juste.

Quelques détails feront mieux comprendre ce que je veux dire, et me permettront de le préciser un peu plus.

L'une des branches de ce même roman cyclique de Guillaume-au-court-Nez est intitulée le *Charroi de Nismes*. C'est, je crois, de toutes, la plus courte : elle ne dépasse guère deux mille vers. Mais en examinant d'un peu près cette branche ou section du roman, on s'assure bien vite que la rubrique en est fausse, et qu'au lieu d'un seul roman, elle en contient réellement plusieurs, parfaitement distincts les uns des autres, bien que diversement liés les uns aux autres.

Le premier est celui auquel convient, en effet, le titre de *Charroi de Nismes*. C'est un récit fort étrange de la manière dont Guillaume-au-court-Nez conquiert le ville de Nismes sur les Sarrasins. — Il fait faire une grande quantité de tonneaux qu'il remplit de guerriers armés, se déguise en marchand, et introduit à Nismes, comme sa pacotille de marchandises, tous ces tonneaux, d'où ses braves sortent à un signal donné, à-peu-près comme les Grecs sortirent, dans Troie, du fameux cheval de bois; et les tonneaux pourraient bien n'être qu'une tradition, qu'une dernière version du cheval.

Le roman qui suit le *Charroi de Nismes*, et qui s'y rattache, est celui même dont je vous ai parlé tout-à-l'heure, celui qui a pour sujet la conquête d'Orange, que les Sarrasins sont censés occuper encore plusieurs années après avoir perdu Nismes. — Je vous ai dit que ce second roman était double, qu'il comprenait deux différentes versions du même thème. Ainsi ce sont réellement trois compositions, trois épopées distinctes qui se rencontrent, ou qui, pour mieux dire, se confondent, sous cette seule rubrique du *Charroi de Nismes*. Aucune des trois ne peut

être bien longue, puisque les trois ne font guère ensemble que deux mille vers; la plus courte de toutes est le *Charroi*, qui ne va pas à plus de quatre cents vers; chacune des deux autres peut en avoir à-peu-près le double.

Cette dimension n'excède pas ou n'excède guère celle à laquelle peuvent s'étendre les simples chants populaires. J'aurai à vous parler de chants serviens dont plusieurs approchent de cette étendue, et dont quelques-uns la passent.

Maintenant, le biographe du fameux duc Guillaume-le-Pieux, le Guillaume-au-court-Nez des romanciers, certainement antérieur au douzième siècle, et selon toute probabilité au onzième, ce biographe assure qu'il circulait de son temps divers chants populaires sur les exploits du duc Guillaume; et son témoignage à cet égard n'est pas récusable, car il a admis dans sa légende des fables empruntées de ces mêmes chants.

Je ne dirai point que les deux ou trois petites épopées que je viens d'indiquer comme confondues ou rapprochées en une seule, soient la version exacte, l'équivalent absolu de quelques-uns de ces chants populaires sur Guillaume-le-Pieux dont parle le biographe de celui-ci; mais je ne doute pas qu'elles ne s'y rattachent pour le fond, et qu'elles n'en soient une forme assez peu altérée.

Je crois être arrivé de la sorte à démêler dans les romans épiques du cycle carlovingien que nous avons aujourd'hui, quelques indices de la marche qu'ils ont suivie dans leurs développemens successifs. J'ai tâché de marquer le point curieux où ils se rattachent à ces chants populaires, dont ils ne sont, comme toutes les épopées primitives, que des transformations, que des amplifications indéfinies, plus ou moins heureuses, plus ou moins fausses, selon des circonstances de temps et de lieu, qu'il ne s'agit pas ici d'apprécier.

Quant à ces chants populaires, germes premiers de l'épopée complexe et développée, il est de leur essence de se perdre, et de se perdre de bonne heure, dans les transformations successives auxquelles ils sont destinés. Ils s'évanouissent ainsi peu-à-peu, par degrés, à fur et mesure des altérations qu'ils subissent,

plutôt qu'ils ne se perdent tout d'un coup, et d'une manière accidentelle. S'il en restait aujourd'hui quelqu'un, ce ne serait qu'autant qu'il aurait été transporté dans quelque roman plus considérable, de la substance duquel il serait aujourd'hui impossible à détacher.

Toutefois, vous vous souviendrez peut-être que je vous ai cité l'année dernière, de la fameuse chronique de Turpin, des passages que j'ai cru devoir vous signaler, comme des chants populaires, primitivement isolés, dont le moine, auteur de cette chronique, aurait bigarré le fonds de sa plate légende. Tel m'a paru, entre autres, le passage où Roland, blessé à mort, essaie de briser son épée, pour qu'elle ne tombe pas entre les mains des Sarrasins au grand détriment des chrétiens.—Je persiste à croire que ce morceau si touchant et d'un si grand caractère, malgré quelques traits grotesques qui le déparent, n'appartient point au fonds de la légende où il se trouve aujourd'hui. C'est, selon toute apparence, un ornement populaire que le légendiste a transporté dans son récit, non sans l'altérer, il est vrai, mais sans parvenir à en effacer totalement la poésie.

L'ancienneté et la popularité de ce passage semblent attestées par le respect traditionnel avec lequel il fut traduit dans tous les récits de la défaite de Roncevaux : je viens tout-à-l'heure de vous en citer deux traductions; j'aurais pu vous en citer trois, et je ne doute pas qu'il n'en ait existé un très grand nombre.

Si, comme je ne puis me défendre de le présumer, ce morceau avait été, dans l'origine, un chant populaire détaché, il marquerait, pour nous, le point le plus reculé auquel on puisse faire remonter l'histoire de l'épopée carlovingienne.

(*La 2e partie à la prochaine livraison.*)

FAURIEL.

POÈTES ET ROMANCIERS MODERNES

DE

LA FRANCE.

III.[1]

PROSPER MÉRIMÉE.

Prosper Mérimée partage avec Charlet et Béranger l'inestimable privilége d'avoir échappé jusqu'ici aux querelles de feuilleton, aux ovations et aux anathèmes de la critique. Depuis sept ans bientôt qu'il est en possession de la sympathie publique, son nom s'est trouvé bien rarement mêlé aux controverses littéraires; les deux camps ennemis qui se partagent encore aujourd'hui l'art et la poésie, n'ont guère invoqué son autorité pour la proclamer sainte ou impie.

D'où lui vient donc cet étrange bonheur? Pourquoi, tandis que les professeurs de Sorbonne et d'Académie faisaient la guerre aux *Méditations* de Lamartine et aux *Odes* de Victor

(1) Voyez les deux premiers articles de cette série, I. Victor Hugo, livraison d'août 1831; II. Alfred de Vigny, livraison du 1er août 1832.

Hugo, le *Théâtre de Clara Gazul,* publié en 1825, au milieu des préoccupations politiques les plus puissantes, a-t-il conquis tout d'abord une sorte d'inviolabilité? Pourquoi, tandis qu'on agitait dans les journaux et les salons la question des unités dramatiques, avec la même ardeur de conviction, le même enthousiasme de prosélytisme, qu'au temps où Pierre Corneille prenait la peine de réfuter, Aristote en main, les pamphlets de M. de Scudéri, personne n'a-t-il songé à mettre Joseph l'Estrange, éditeur des œuvres de la spirituelle comédienne, au rang des néophytes ou des excommuniés?

Il y a deux solutions à cette énigme, une solution littéraire et une solution sociale. En premier lieu, Prosper Mérimée paraît s'être, en général, fort peu soucié des théories poétiques. Il y a cent contre un à parier qu'il consulte rarement Laharpe ou l'abbé Le Bossu. Il est donc tout simple que, vivant fort peu avec les poétiques, il n'ait pas eu à cœur de les réfuter en écrivant; qu'il ait suivi, en composant des ouvrages d'imagination, son inspiration personnelle, sans s'inquiéter d'heure en heure, et presque de page en page, si telle phrase donnait un démenti au dix-septième siècle de la France, si telle autre donnait la main au seizième siècle de l'Angleterre. En second lieu, et ceci n'est pas moins grave pour peu qu'on y réfléchisse, il s'est peu mêlé aux sociétés littéraires. Il n'a pas encouragé du geste et de la voix, de sa présence et de son sourire, les orateurs de cheminée, les Démosthènes de canapé, qui, depuis madame Geoffrin jusqu'à madame de Staël et madame Récamier, ont eu le monopole des succès.

C'est, si l'on veut, une faute impardonnable, une irréparable négligence. A ne consulter que la fortune de son nom, peut-être faut-il le blâmer de n'avoir pas apporté à la réussite de ses écrits plus d'empressement et de sollicitude. Mais aussi n'y a-t-il pas gagné une paix profonde et sereine? Vivant dans le monde des hommes, au lieu de vivre dans le monde des auteurs, n'a-t-il pas amassé un trésor inépuisable d'anecdotes et d'observations que les livres et les faiseurs de livres ne sauraient suppléer?

Clara Gazul, comme la plupart des ouvrages réservés à une longue durée, n'a pas eu à son avènement le retentissement et l'éclat auxquels elle pouvait prétendre. Une seule voix, si j'ai bonne mémoire, osa parler pour elle, et cette voix est la même qui révèle aujourd'hui à la France les merveilles encore inconnues de la littérature scandinave. Quand la critique eut désigné du doigt le mérite incontestable du recueil, le public se rangea sans répugnance à son avis; puis tout fut dit, ou, pour parler plus nettement, tout fut oublié. Le volume prit sa place dans les bibliothèques, mais il ne se fit aucun bruit autour du succès : ni sifflets ni battemens de main. Il y eut, d'une part, approbation silencieuse, et de l'autre indifférence parfaite.

D'ailleurs il y eut de bonnes gens, ne lésinant jamais sur une crédulité de plus, qui prirent l'éditeur au mot, et s'imaginèrent bravement qu'ils venaient de lire un recueil de comédies espagnoles. La biographie de Clara, placée en tête du volume, les dispensait de l'éloge et de la récrimination. Quelques-uns s'aventuraient jusqu'au blâme, et disaient hardiment : « C'est singulier, c'est bizarre, c'est effronté, c'est d'une crudité impudente. » Mais leur conscience patriotique se rassurait bientôt en s'avouant tout bas : qu'après tout c'était une traduction, probablement fidèle, que Joseph l'Estrange ne partageait pas les principes universitaires sur la nécessité de rendre par des équivalens, et jamais par le mot propre, les expressions et les idées contraires au génie de notre langue.

Ils pardonnaient donc volontiers à l'espiègle Clara de ne pas penser aussi chastement qu'une élève d'Ecouen ou de Saint-Denis. Ils n'en auraient pas voulu pour leur fille ou leur femme; mais, à tout prendre, ils la trouvaient amusante et gaie. Le petit nombre des initiés se prêta de bonne grâce à la mystification, et ne livra pas le mot d'ordre. Quant aux hommes de lecture et d'étude, ils ne crurent pas à propos de soulever un voile aussi transparent.

Et vraiment il fallait une ignorance bien complète, ou une complaisance bien entière, pour croire que Clara était née sur

le même sol et avait respiré le même air que Lope et Calderon. Précisément à cette même époque on publiait, pour la seconde fois et sous une forme meilleure que la première, les chefs-d'œuvre des théâtres étrangers. D'ailleurs le beau travail de Bouterweck avait déjà été traduit précédemment et donnait sur la scène espagnole des renseignemens assez étendus. Wilhelm Schlegel et son *Cours de littérature dramatique* étaient populaires parmi les lecteurs sérieux. A ces deux sources d'information on pouvait facilement se convaincre, quand bien même on n'eût pas eu le loisir d'étudier les originaux ou les copies que nous en avions, de la différence qui séparait Clara de ses devanciers prétendus.

Ce qui domine, en effet, dans la plupart des ouvrages de la scène espagnole, c'est, pour la composition, une fantaisie capricieuse et vagabonde, souffletant la vraisemblance presqu'à chaque pas, préférant à tout propos l'effet d'une scène à la logique de la fable, et pour le langage, une emphase sonore et solennelle, manquant rarement une tirade, professant pour la réalité des sentimens et des idées un mépris assez hautain, plaçant plutôt la poésie dans les mots que dans la pensée, prodiguant les images et les similitudes, épuisant quelquefois en deux pages toutes les figures de la rhétorique.

Et cependant, malgré tous ces défauts, que l'admiration la plus sincère ne saurait nier, Lope, et surtout Calderon, étonnent constamment par la fécondité des moyens, par la rapidité des incidens, par l'intérêt et la complication de l'intrigue, sauf à trancher le nœud, comme Alexandre, par un coup d'épée. Les comédies et les tragédies jouées à Madrid ressemblent bien plus à des aventures de roman qu'à des épisodes de la vie réelle. Mais aussi on y trouve quelquefois le même plaisir et le même enivrement que dans les contes arabes.

Or, avec un peu de bonne volonté et une médiocre attention, on se serait bien vite aperçu que Clara ne possède aucune de ces qualités. C'est un des esprits les plus français que je connaisse, net, incisif, dialectique, allant droit au but; son caractère, malgré sa franchise quelque peu masculine, malgré les gros mots

qui, en passant par sa jolie bouche, ont presque l'air de demander grâce *pour la liberté grande,* comme le Suisse qui faisait la partie du chevalier de Grammont, n'est pas absolument impossible à Paris même. C'est un *bon garçon*, j'en conviens ; mais le type n'en est pas tout-à-fait perdu chez nous. Il s'effaçait tous les jours, et menaçait de disparaître, lorsque le goût des voyages, en se popularisant chez les femmes de France, est venu dérider leur front, relever leurs paupières, et donner à leur attitude plus de grâce et de vivacité. Clara, si elle venait dans nos salons, trouverait à qui parler sans se renfermer dans les *soirées d'hommes*.

Le *Théâtre de Clara Gazul* marque dans la poésie dramatique la même tentative à-peu-près que le premier et magnifique ouvrage d'Augustin Thierry dans la littérature historique. L'historien et le poète prétendent tous les deux à une réalité complète. Ils veulent donner à l'art qu'ils professent une exactitude et une précision mathématiques. Ils recherchent avec une patience curieuse tous les faits qui se rattachent directement ou indirectement à l'idée qu'ils veulent développer. Ils ne regrettent, pour compléter leur érudition, ni les études courageuses, ni les longues méditations. Puis, quand ils sont bien assurés de posséder leur sujet, ils cherchent, pour le montrer, le jour le plus pur; ils l'éclairent en plein, mais en même temps ils le disposent de façon à composer des lignes simples, un profil sévère, comme celui d'un camée ou d'une pierre gravée.

Je ne sais rien de plus naturel et de plus *nécessaire* que la bataille d'Hastings, dans Augustin Thierry, ou que l'entrevue de madame de Coulanges et de don Juan. Mais les pages de l'historien et du poète ne sont pas venues du premier coup à cette naïveté qui fait leur plus grand charme. Avant d'arriver à cette forme définitive, elles ont dû subir, dans le cerveau, ou sur le papier, bien des métamorphoses laborieuses. Avant de dépouiller, comme la fonte, toutes les scories parasites qui les enveloppaient, elles ont été soumises plusieurs fois au foyer dévorant qui décompose pour purifier, et ne respecte que les élémens inaltérables.

Mais aussi prenez garde! n'essayez pas d'aller plus loin que l'ouvrier, maintenant que le métal sort du feu, solide, éclatant et sonore; un degré de plus, et tout va se briser et se résoudre en ruines.

Ni trop, *ni trop peu*, telle est la devise constante d'Augustin Thierry et de Prosper Mérimée. Ils se défient de la poésie et ne peuvent lui échapper. Quand une image leur vient en tête, ils ne s'y laissent pas séduire sans se consulter long-temps. Avant de se passionner pour elle, ils se recueillent et s'éprouvent, et ne s'aventurent qu'à bon escient; et il arrive à cet amour ce qui arrive à tous les amours sérieux et réfléchis : l'éloquence pour lui n'est pas un art, un accident, c'est une nécessité, *fatum*.

Cette méthode, comme on voit, n'est pas sans analogie avec celle de Tacite et de Montesquieu. Elle répugne, comme les *Annales* et l'*Esprit des Lois*, aux développemens.

Pour vérifier ces remarques, je choisirai *les Espagnols en Danemark* et *Inès Mendo*, puisque ces deux comédies sont les pièces les plus importantes et les plus longues du recueil.

Sans nul doute, madame de Tourville et sa fille, don Juan et le Résident sont tracés de main de maître, et nous demeurent en mémoire comme si nous les avions connus familièrement. Les politesses prétentieuses et grotesques de Pacaray, ses soupçons et ses frayeurs; l'entrevue de don Juan et de mademoiselle de Coulanges, la scène du naufrage, l'évanouissement de cette malheureuse femme, honteuse de sa trahison et fière de son amour; le dénoûment militaire de cette rapide comédie, en voilà plus qu'il n'en faut pour constater le mérite de cette composition.

Mais l'auteur a-t-il assez ménagé les transitions? n'a-t-il pas procédé à la manière des algébristes? En négligeant, comme il l'a fait, toutes les idées intermédiaires qui pouvaient servir à établir la vraisemblance et l'authenticité de celles qu'il nous livre, n'a-t-il pas trop compté sur notre attention? Croit-il donc que sa tâche se borne, comme celle d'un médecin au chevet du lit d'un malade, à étudier et à décrire les symptômes d'une passion?

Or, à l'habitude, il ne va guère plus avant. Quand à force d'épier en lui-même, ou hors de lui, le trait caractéristique et inévitable de la peur, de l'enthousiasme, de la sympathie, de la tendresse, il a réussi à le surprendre, il s'en contente et s'arrête. Ce n'est là certainement qu'une partie de la poésie, la plus difficile peut-être, la plus rare, la plus essentielle, la plus incontestée, mais non pas la seule. Il en est une autre non moins réelle, tout aussi glorieuse, et, à coup sûr, très utile à l'effet de la première : c'est le développement.

Croyez-vous que *les Espagnols* seraient moins beaux si les figures étaient moins pressées? N'y aurait-il pas un charme plus soutenu, si toutes les scènes, qui sont admirablement esquissées, étaient menées à bout, *amenées?* Il ne suffit pas d'indiquer une situation, il faut l'approfondir. Il ne suffit pas de donner les symptômes d'une passion, il faut l'expliquer, en donner poétiquement la théorie, montrer par quelles transformations successives elle a passé avant de se révéler et de se trahir. Dialogue ou monologue, peu importe. Une fois que le poète laisse entamer sa fantaisie par de mesquines chicanes sur la vraisemblance, il n'y a plus de poème possible.

C'est pourquoi je regrette que don Juan et madame de Coulanges soient mis en scène avec une sobriété si excessive. Ils ne disent rien d'inutile; mais disent-ils tout ce qu'il faut? je ne le crois pas.

Et vous comprenez bien que je ne plaide pas ici pour la cause du théâtre, car évidemment la pièce a été faite pour la lecture et ne pourrait être représentée.

La *Guzla*, publiée très obscurément en 1827, n'a pas eu et ne pouvait guère avoir un succès éclatant. On s'en est occupé en Allemagne beaucoup plus qu'en France. Les pièces de ce recueil, données par l'auteur comme traduites d'originaux illyriques, sont inventées avec une grande habileté, et soutiennent glorieusement la comparaison avec les chants klephtiques que M. Fauriel nous a fait connaître, et aussi avec les poésies serviennes et hongroises que le docteur Bowring a publiées à Londres. Goëthe, qui avait donné, dans son journal de Weimar,

une savante analyse de *Clara Gazul*, a consacré aussi quelques pages à la *Guzla*. Il avait de l'auteur un exemplaire de son premier livre, et lui avait envoyé en remercîment sa médaille, qui est assez mauvaise. Il reçut pareillement son second livre. Mais il ne put se refuser au plaisir d'avoir l'air de deviner ce qu'il savait parfaitement. Il montra l'identité d'origine de Clara Gazul et de la Guzla par l'anagramme des deux mots. C'est une grande puérilité, mais très pardonnable. Plusieurs pièces de la Guzla ont été versifiées par Mrs . Shelley, et presque sans altération. C'est qu'en effet la prose de Mérimée possède dans sa contexture presque toutes les qualités de la poésie rhythmique.

La Jaquerie, publiée en 1828, a été, selon toute apparence, composée avant *Clara Gazul;* car il y a entre ces deux ouvrages une distance lointaine. Si l'on excepte un petit nombre de caractères qui sont énergiquement tracés, c'est une lecture sans attrait et souvent fatigante. Le continuel éparpillement de l'action, la brièveté de la plupart des scènes, et ce qui est pire encore, l'absence de volonté même implicite dans l'œuvre tout entière, la monotone succession des scènes de pillage et de meurtre, constituent, si l'on veut, une réalité possible, mais sans intérêt poétique, sans animation et sans puissance.

Dans une préface d'une douzaine de lignes, l'auteur dit qu'il a voulu suppléer au silence de Froissart. Puisqu'en effet les renseignemens historiques sur la Jaquerie sont rares et presque énigmatiques, le poète avait beau jeu et pleine liberté. Au lieu de perdre son temps à conjecturer et à reconstruire des faits ignorés, il eût mieux fait de les supposer hardiment, de les créer de toutes pièces. L'étude attentive des monumens lui aurait suffi pour se préserver de l'invraisemblance. S'il n'eût mis en œuvre que sa fantaisie, il n'aurait pu se défendre de l'unité, dont l'absence est si regrettable dans *la Jaquerie*.

La Famille Carvajal est un poème terrible, d'un haut mérite, mais ne ressemble pas mal aux écorchés de Gericault. C'est une vérité savante, incontestable, mais perceptible seulement pour quelques rares clairvoyances; il serait fort à regretter que l'imagination humaine ne s'exerçât que sur de pareils sujets. Ce-

pendant, comme l'art consacre tout ce qu'il touche, comme le crime, si hideux qu'il soit, s'ennoblit et s'élève en se poétisant, on ne saurait nier la beauté de *Carvajal*.

La *Chronique du règne de Charles IX*, publiée en 1829, est très supérieure au *Théâtre de Clara Gazul* par l'achèvement et la réalité des détails. Il n'y a pas un chapitre du roman, pris en lui-même, qui ne soit plus patiemment et plus curieusement étudié que les meilleures scènes des *Espagnols* et d'*Inès*. L'illusion poétique est plus complète et plus saisissante.

Après avoir fermé le livre, on garde l'image des caractères et des acteurs plus nettement et plus profondément gravée. Diane de Turgis, la première et la plus belle figure du tableau, est vivante, animée, pleine d'amour et d'énergie; c'est bien la femme galante du seizième siècle, telle que nous l'a montrée Brantôme dans ses délicieuses biographies, où l'ironie la plus caustique et le dédain le plus amer se déguisent si habilement sous l'apparente bonne foi des anecdotes, comme dans Montaigne et dans Plutarque. Il n'y a qu'une lecture attentive et familière des écrivains du temps qui puisse initier l'esprit le plus incrédule à la vraisemblance d'un pareil type, et en même temps révéler l'esprit fin et l'imagination docile qui ont présidé à la création de l'héroïne qui le représente.

Les premières entrevues de la Turgis et de Mergy, les coquetteries et les aveux de la partie de chasse, le rendez-vous et la veille de la Saint-Barthélemy sont admirables de mouvement et de vérité. Jamais peut-être notre langue n'avait si fidèlement raconté toute la partie visible d'une première passion, la conduite inconséquente et confuse d'un jeune homme qui pour son début entame la lutte avec une femme *faite*, rompue dès long-temps aux intrigues de toutes sortes, menant l'amour militairement, troublant, quand il le faut, les rôles des deux sexes, comme fait Rossini pour les instrumens et la voix humaine; abrégeant la défense quand l'assaut n'est pas assez vif; supprimant, comme un général d'armée, les marches et contre-marches, et offrant du même coup la bataille et la victoire. J'aime, je l'avoue, cette hardie joûteuse qui coupe ses lacets, et renverse les



flambeaux. Aussi bien elle avait assez attendu! Le réveil de Mergy dans les ténèbres, la main mystérieuse qui l'arrête au passage, et l'imprudent baiser qu'il applique sur une peau tannée, renferment, à mon avis, une leçon profitable sur l'ivresse des aventures; et malgré la singularité des termes, j'adopte volontiers la comparaison du madère et du sirop anti-scorbutique.

Le portrait de Diane, et surtout ses yeux, me semblent peints d'après nature. Ses yeux de chatte, humides, veloutés et changeans, me plaisent particulièrement.

L'entrevue du capitaine George avec Charles IX est simple, mais significative. C'est dans le livre entier les seules pages littéralement historiques.

Malheureusement il n'y a pas de roman. Le livre est fait de telle sorte que chacun des chapitres paraît fait pour lui-même et ne se guère soucier du précédent ni du suivant! C'est une série d'aventures bien dites, mais ordonnées presque au hasard, sans enchaînement nécessaire; disposées comme les figures d'une toile italienne, de façon à produire chacun un effet individuel, mais sans subordination.

Et ainsi le roman de Mérimée vaut mieux par les détails et vaut moins par l'ensemble que son théâtre.

En effet la logique dramatique adoptée par l'Angleterre et l'Allemagne, et aujourd'hui acceptée par la France, est plus rapide, plus précise, plus nette que la logique épique. Il y a toujours dans un récit, si réel qu'il soit, une part inévitable de fantaisie à laquelle Prosper Mérimée ne paraît pas vouloir se résigner.

Sans doute ce serait folie à la critique de conjecturer dès à présent qu'il ne s'y résignera pas, et que, dans un second roman, il n'imaginerait pas un plan pareil à celui de ses drames, quant aux lignes générales, en ayant soin d'en troubler volontairement l'exécution par des accidens et des épisodes. Il est incontestable qu'un artiste du premier ordre n'est pas long à deviner ce qui lui manque.

Mais, en 1829, il paraissait croire qu'un récit n'a besoin ni de logique ni de fantaisie, et que la vérité des détails suffit. Aujourd'hui, je m'assure qu'il doit avoir changé d'avis.

D'ailleurs, dans sa préface, il paraît s'être jugé lui-même à-peu-près dans le même sens. Il donne son livre pour un extrait de ses lectures. C'est beaucoup mieux et beaucoup plus qu'un extrait; mais il semble indiquer qu'il n'a pas eu la prétention de composer un poème, et c'est aussi notre opinion.

Quant à la question historique qu'il a soulevée, je déclare que la polémique engagée à cet égard ne me paraît pas avoir réfuté la solution qu'il propose dans les formes les plus modestes, puisqu'il conclut sa théorie par le plus sceptique de tous les vers de don Juan, en nous priant seulement de « supposer cette supposition. » Il considère la Saint-Barthélemy comme une boutade improvisée, et nie formellement que le coup d'état ait été prémédité long-temps à l'avance. Des exemples récens, qu'il ne pouvait pas invoquer, auraient donné à sa négation une grande autorité. Entre la conduite de Charles IX, en 1572, et celle de Charles X, en 1830, il y a bien quelque analogie, lointaine, si l'on veut, mais du moins très intelligible. La défense du premier contre les huguenots, et celle du second contre les démocrates, avaient acculé les deux rois à la nécessité d'un coup d'état. Mais cette nécessité, à laquelle ils ont cédé, l'avaient-ils prévue? Charles X pressentait-il à Reims, en 1825, ce qu'il comprenait à peine cinq ans plus tard, à Saint-Cloud? Des deux côtés, je penche fort pour la négation.

L'épigraphe de Rabelais, placée en tête du roman, explique assez bien comment l'auteur comprend la moralité des actions humaines. Il est certain que l'ignorance atténue singulièrement la culpabilité. Et c'est pourquoi le massacre des janissaires est peut-être une faute moins grave que le renvoi de lord Grey; car on peut raisonnablement supposer que Guillaume IV est plus éclairé que Mahmoud.

Faut-il regretter que Prosper Mérimée n'ait pas franchement abordé 1572; qu'au lieu de prendre la date, il n'ait pas pris le sujet? Je ne sais. Peut-être son amour excessif de la vérité l'empêchera-t-il toujours de toucher à l'histoire. Réservé comme il l'est, il doit rougir de toutes les profanations du passé qui se multiplient effrontément depuis quelques années. S'il pouvait

dépouiller sa pruderie littéraire, il saurait mieux que personne tailler dans l'histoire des poèmes pleins d'animation et d'intérêt. Mais pour cela il faudrait qu'il imposât silence à son érudition chagrine et querelleuse. S'il savait moins, il oserait davantage; car, malgré les paroles de François Bacon, qui dit quelque part : « Qu'un peu de sagesse mène au doute, et que « beaucoup de sagesse ramène à la croyance », son principe, applicable tout au plus aux idées religieuses, échoue bien souvent contre la timidité de l'imagination.

Pour ma part, j'aime mieux n'avoir pas Catherine de Médicis, que je retrouve quand je veux en feuilletant quelques volumes poudreux, et posséder, comme dédommagement, Diane de Turgis, qui n'est nulle part ailleurs.

Comment est-il arrivé que le public français, si fier de son goût et de sa pénétration, si empressé d'ordinaire à se targuer de sa finesse et de son intelligence, ait attendu, pour faire à Prosper Mérimée sa part de gloire, qu'il renonçât aux ouvrages de longue haleine pour lui faire des contes de vingt pages?

Je répondrai : pourquoi le public anglais, qui vante si volontiers l'érudition délicate et le profond discernement de ses universités, a-t-elle attendu, pour admirer Milton, l'avis d'Addison ?

J'aperçois, des deux parts, même confusion et même honte.

Oui, ce ne fut qu'en 1829, plusieurs mois seulement après la publication de son roman que le nom de Mérimée devint populaire, à l'occasion de *Mateo Falcone*. *Mateo* est, en effet, un véritable chef-d'œuvre de narration. Il est impossible de pousser plus loin l'artifice des incidens et du style, d'enfermer dans un espace aussi étroit plus d'émotions et d'idées, d'indiquer avec plus de concision et de vivacité autant de physionomies et de caractères. Je défie qu'on tire d'une donnée si simple un plus riche parti ; à la bonne heure c'est une perle, un diamant, si vous voulez. Mais n'avait-il rien fait avant *Mateo?* Rentrez en vous-même, et rougissez.

A ce propos les fureteurs de bibliothèques, grands dénicheurs d'idées qu'ils ne savent pas nourrir, sauveurs de l'art qu'ils ne

compromettent jamais par leurs œuvres, ont avisé, dans un volume anglais, l'anecdocte qui fait le sujet de *Mateo*. Et je les remercie de leur découverte, car, depuis que j'ai lu ce volume accusateur, j'ai pour le récit français un enthousiasme plus sérieux.

Si les vingt lignes du journal de Benson contiennent *Mateo*, il faut déclarer du même coup que Charlevoix contient les *Natchez*, et que le *Pélerinage* de Byron se trouve dans les itinéraires de Reichard.

Tamango, quoique inférieur à *Mateo*, se distingue entre toutes les compositions de Mérimée par des qualités particulières : c'est un récit qui commence comme une satire et qui finit comme une épopée homérique ou dantesque. Malgré l'antipathie bien connue de l'auteur pour les images lyriques, pour les comparaisons solennelles, il cède malgré lui à l'irrésistible majesté de son sujet, et se laisse entraîner aux mouvemens de la plus tumultueuse poésie. Il a beau se contenir, se mettre en garde, son front calme et serein, son regard paisible et assuré ne peuvent le soustraire à la lumière éblouissante dont il a lui-même concentré les rayons. L'exemplaire sagesse de son esprit ne réussit pas à le préserver de la débauche. Et tant mieux! car il y a dans *Tamango* une magnifique poésie.

La Partie de trictrac n'est pas un récit complet. Le commencement surtout est confus; mais le caractère de la comédienne est parfait. Le suicide du Hollandais, ivre et ruiné, le désespoir et la résignation du malheureux jeune homme qui a triché au jeu et qui se méprise, sans pouvoir convertir à sa haine pour lui-même l'incrédulité frivole de sa maîtresse, sont des traits excellens.

Cependant, malgré le mérite éminent de ces trois compositions, l'engouement des lecteurs pour Prosper Mérimée ne s'est déclaré bien franchement et avec tous les caractères d'une véritable épidémie qu'après *le Vase étrusque*. Or, je ne crains pas de le dire hautement, et tous les hommes de réflexion et de bonne foi se rangeront à mon avis, *le Vase étrusque* est le pire, le plus maniéré, le moins vrai, le moins naïf et le moins simple

de tous les ouvrages de Mérimée. Sans doute il s'y rencontre des pages d'une nature exquise. Le sujet lui-même, indépendamment de l'exécution, est neuf et bien saisi. Ce n'est pas une donnée commune que la jalousie rétroactive. Les angoisses et les questions inquiètes de Saint-Clair sur l'origine du vase qu'il frappe *crescendo*, comme un tamtam, sont très habilement racontées. Mais les conversations du déjeuner ne valent rien. Le voyage d'Egypte est presque inintelligible pour ceux qui ne connaissent pas l'original. Le dénoûment ne dénoue rien : autant vaudrait *Deus ex machina*. A tout prendre, c'est un récit plein de coquetterie, de papillotage, de faux goût, et qui fait tache dans les œuvres sévères et châtiées de l'auteur. J'en suis vraiment fâché pour les dames de Paris; mais la réputation exagérée qu'elles ont faite au *Vase étrusque* me prouve très clairement qu'elles ne se décident pas toujours, en pareille matière, par des raisons littéraires.

J'en dirai autant du *Carosse du saint sacrement*, de *l'Occasion* et des *Mécontens*. *La Vision de Charles XI* est racontée trop sommairement pour que la critique en fasse l'objet de ses blâmes ou de ses louanges. (1)

Les deux *lettres* de Mérimée sur l'Espagne sont bien écrites, mais ne sont peut-être pas aussi naturelles qu'on pourrait s'y attendre. L'esprit y gâte souvent l'émotion. Je trouve très inutile, de la part du narrateur, de s'excuser du plaisir qu'il a pris aux combats de taureaux, de citer saint Augustin, de s'excommunier, comme il fait, pour sa cruauté prétendue. Mon Dieu! c'est un malheur sans doute, mais un malheur authentique, que les âmes les plus douces se plaisent au spectacle des luttes sanglantes. Les dames romaines ne rougissaient pas de s'asseoir au cirque, et les femmes de Paris, qui se pressent aux exécutions capitales, n'ont pas le droit de jeter la pierre aux femmes de Madrid.

(1) Ces diverses compositions de P. Mérimée, publiées d'abord séparément, sont réunies en un volume, qui paraît chez Fournier, libraire, rue de Seine, n° 29, sous le titre de *Mosaïque*.

La série des œuvres est maintenant épuisée. Il faut seulement ajouter à la liste précédente quelques pages sur lord Byron, remarquables par un goût sûr, et où, pour la première fois, le vrai caractère de don Juan et de Childe Harold est nettement défini; avant Mérimée, personne, que je sache, n'avait trouvé dans le double aspect de son talent, la diffusion des idées et la concision du style, la raison de son impuissance épique et dramatique; et aussi une notice biographique et littéraire sur Cervantes. Ce dernier morceau n'a rien de saillant, si ce n'est la profession de foi littéraire du biographe. C'est là que l'auteur énonce catégoriquement son opinion sur la rime et le mètre, et les déclare incompatibles avec le mouvement du dialogue. A cet égard, il me paraît se méprendre complètement; des exemples imposans le réfuteraient; et lui-même, s'il pouvait se résoudre à versifier quelquefois sa pensée, gagnerait peut-être une qualité qui lui manque, le développement: le mouvement de la période poétique le contraindrait à multiplier les formes de sa pensée.

Ses amis parlent d'un manuscrit de *Cromwell,* antérieur à *Clara Gazul*, mais seulement pour mémoire.

Quant à la biographie de Prosper Mérimée, elle est comme l'histoire des peuples heureux, elle n'existe pas. On sait seulement qu'il a été élevé dans un collège de Paris, qu'il a étudié la jurisprudence, qu'il a été reçu avocat, qu'il n'a jamais plaidé, et les journaux ont pris soin de nous apprendre qu'il est aujourd'hui secrétaire de M. le comte d'Argout.

Ceux qui le connaissent familièrement n'ont jamais vu en lui qu'un homme très simple, d'une instruction solide, lisant facilement l'italien et le grec moderne, parlant avec une pureté remarquable l'anglais et l'espagnol, préférant volontiers entre tous les livres les relations de voyages. Et c'est ce qui explique l'*ubiquité* de son esprit; car il n'a jamais vu dans sa vie que l'Angleterre et l'Espagne. S'il est vrai, comme on le dit, qu'un séjour de quatre mois à Madrid, à Barcelonne, à Grenade et à Cadiz, pendant l'année 1830, l'a fait douter de lui-même, et désabusé de ses espérances littéraires; si depuis qu'il a comparé

son premier livre à la réalité, il a pris en pitié toutes les tentatives poétiques, il faut le plaindre, mais ne pas désespérer de sa guérison. Il comprendra, je n'en doute pas, que les études locales, essentielles pour un roman, sont le plus souvent très inutiles pour un drame. Avant un an, soit qu'il reste aux affaires, soit qu'il les quitte, il sera forcé de revenir à la littérature. Ce n'est pas à trente ans qu'on renonce à montrer un talent laborieusement acquis. Et s'il ne veut pas s'aventurer dans les tracas du théâtre, il fera pour nos plaisirs des livres excellens et moins contenus que ses précédens ouvrages.

GUSTAVE PLANCHE.

HISTOIRE

DU

TAMBOUR LEGRAND.

Fragmens traduits de H. Heine. (1)

—Elle était aimable et il l'aimait; mais lui, il n'était pas aimable et elle ne l'aimait pas.

(*Ancienne pièce de théâtre.*)

Madame, connaissez-vous cette vieille pièce? c'est une pièce tout-à-fait distinguée, seulement un peu trop mélancolique. J'y ai une fois joué le rôle principal, et toutes les dames pleuraient. Une seule ne pleura point, elle ne versa pas une larme, et ce fut là justement la pointe de la pièce, la véritable catastrophe. —

Oh! cette seule larme! elle me tourmente toujours, elle fait l'objet de toutes mes pensées. Satan, lorsqu'il veut perdre mon âme, me murmure à l'oreille un chant malicieux sur cette larme qui n'a pas été pleurée, une fatale chanson, avec une mélodie encore plus fatale. — Ah! ce n'est que dans l'enfer qu'on entend cette mélodie. . . . .

. . . .

Vous pouvez vous figurer comment on vit dans le ciel, ma-

(1) La longueur de ce morceau nous empêche de le donner dans toute son étendue.

dame, d'autant plus que vous êtes mariée. Là, on s'amuse d'une façon vraiment exquise, on a tous les divertissemens possibles, on passe ses jours dans la joie et les plaisirs, absolument comme Dieu en France. On dîne du matin au soir, les volailles rôties volent çà et là la saucière au bec, et se sentent très flattées lorsqu'on veut bien les prendre; des tourtes au beurre, dorées, poussent droites comme des tournesols; partout des ruisseaux de bouillon et de vin de champagne; partout des arbres auxquels flottent des serviettes; on mange, on s'essuie la bouche, et l'on mange de nouveau sans fatiguer son estomac. On chante des psaumes, ou l'on joue et l'on badine avec les tendres petits anges, ou l'on va promener sur la verte prairie de l'Alleluia, et les belles robes blanches flottantes vous habillent commodément, vous parent à merveille, et rien ne trouble votre sérénité. Nulle douleur, pas un déplaisir; même lorsqu'un autre marche par hasard sur les cors de vos pieds, et vous dit : Excusez! vous lui répondez en souriant et avec satisfaction : Tu ne m'as point fait mal, frère; au contraire, mon corps en a ressenti une plus douce et plus céleste volupté.

Mais de l'enfer, madame, vous n'en avez aucune idée. De tous les diables vous ne connaissez que le plus petit, le gentil croupier de l'enfer. Encore ne l'avez-vous vu que dans l'opéra de *don Juan*, et ce petit trompeur ne vous semble-t-il jamais assez brûlant, bien que nos honorables directeurs de théâtre emploient en sa faveur autant de flammes bleues, de pluies de feu, de poudre et de colophonium que peut en desirer un bon chrétien en enfer.

Cependant, en enfer, les choses vont beaucoup plus mal que se le figurent les directeurs de théâtre. Il y règne une chaleur infernale, et dans les jours caniculaires où je le visitai, c'était à ne pas la supporter. Vous ne pouvez avoir une idée de l'enfer, madame; nous en recevons peu de nouvelles officielles. — Mais que les pauvres âmes qui sont là-bas soient obligées de lire tous les mauvais livres qu'on imprime en haut, ceci est une calomnie. La vie de damné n'est pas aussi dure, Satan n'inventera jamais des tortures aussi raffinées. En revanche, la peinture du Dante est trop modérée dans son ensemble, elle est par trop poétique. L'enfer se présenta à moi comme une grande cuisine bourgeoise, avec un poele immense sur lequel se trouvaient trois

rangées de pots de fer, et dans ces pots étaient les damnés. Ils y cuisaient.

Dans la première rangée étaient les pécheurs chrétiens, et, le croirait-on? leur nombre n'était pas trop petit, et les diables attisaient le feu sous eux avec une activité toute particulière. Dans une autre rangée étaient les juifs, qui criaient sans cesse, et que les diables taquinaient de temps en temps, comme il arriva à un gros prêteur sur gages tout essoufflé, qui se plaignait de cette chaleur insupportable, et sur lequel un petit diable versa quelques pintes d'eau glacée, afin qu'il vît que le baptême est un véritable bienfait. Dans la troisième rangée étaient les païens, qui, ainsi que les juifs, ne peuvent prendre part à la félicité éternelle, et qui doivent brûler éternellement. J'entendis un de ceux-ci, sous lequel un diable à quatre griffes mettait de nouveaux charbons, s'écrier du fond de son pot: Epargnez-moi; j'étais Socrate, le plus sage des mortels! J'ai enseigné la vérité et la justice, et j'ai sacrifié ma vie pour la vertu! Mais le diable à quatre griffes, sot diable s'il en fut jamais, ne se laissait pas troubler dans son office et murmurait: Bah! il faut que tous les païens brûlent, et nous ne pouvons pas faire d'exception pour un seul homme. — Je vous assure, madame, que c'était une chaleur épouvantable, et des cris, des soupirs, des gémissemens, des contorsions, des grincemens, des hurlemens à faire frémir.—Et, à travers tous ces bruits effroyables, on entendait distinctement cette fatale mélodie de la chanson sur la larme qui n'a pas été pleurée.

—

Madame, l'ancienne pièce de théâtre que j'ai citée est une tragédie, bien que le héros n'y soit pas égorgé, et qu'il n'égorge pas. Les yeux de l'héroïne sont beaux, très beaux. — Madame, ne sentez-vous pas l'odeur de violette? — Ses yeux sont si beaux et si bien aiguisés, qu'ils me pénètrent dans le cœur comme des poignards, et sortent certainement par le dos, regardant de l'autre côté. — Mais je ne mourus pas de ces yeux assassins. La voix de l'héroïne est aussi très belle. — Madame, n'entendez-vous pas chanter un rossignol? Une belle voix, une voix soyeuse, un doux tissu des tons les plus ravissans, et mon âme en fut enveloppée, et je me décidai à revenir. . . . . .

Il est généralement reçu, madame, qu'on se tient un mono-

logue avant que de se brûler la cervelle. La plupart des hommes profitent dans cette occasion de celui d'Hamlet, *être ou n'être pas*. C'est un bon passage, et je l'aurais volontiers cité ici. — Mais chacun se préfère, et quand on a écrit, comme moi, des tragédies où se trouvent de tels discours de sortie de la vie, comme, par exemple, dans mon immortelle tragédie d'*Almanzor,* il est bien naturel qu'on donne la préférence à ses propres vers, même sur ceux de Shakespeare. Dans tous les cas, ces sortes de sermons sont un usage très louable. On gagne au moins du temps par là. C'est ainsi que, récitant mon monologue en vers, je m'arrêtai quelque temps au coin de la Strada San Giovanni, et lorsque j'étais là comme un criminel, condamné à mourir, tout-à-coup je la vis venir!

Elle portait une robe de soie bleu de ciel, et son chapeau rose; et ses yeux me regardaient si doucement, son regard chassait si bien la mort, il donnait si bien la vie! — Madame, vous avez lu dans l'histoire romaine que, dans la vieille Rome, lorsque les vestales rencontraient sur leur chemin un criminel que l'on conduisait au supplice, elles avaient droit de lui faire grâce, et le pauvre malheureux conservait sa vie. — D'un seul regard elle m'avait sauvé de la mort, et j'étais devant elle, animé d'une nouvelle existence, et comme ébloui de l'éclat de sa beauté. Elle passa et me laissa vivre.

—

Elle me laissa vivre et je vis, et c'est l'affaire principale.

Que d'autres jouissent de la pensée que leur bien-aimée viendra orner leur tombeau de fleurs et l'arroser de leurs larmes. — O femmes! haïssez-moi, riez de moi; baffouez-moi, mais laissez-moi vivre. La vie est trop follement douce, et le monde est si agréablement sens dessus dessous! C'est le rêve d'un dieu pris de vin, qui s'échappe, *à la française,* du banquet divin, et s'en va dormir dans une étoile solitaire, ignorant qu'il a créé tout ce qu'il vient de rêver; et les images de son rêve se présentent, tantôt avec une extravagance incroyable, tantôt harmonieuses et raisonnables. L'Iliade, Platon, la bataille de Marathon, la Vénus de Médicis, le Moustier de Strasbourg, la révolution française, Hégel, les bateaux à vapeur, sont de bonnes pensées détachées de ce grand rêve du dieu; mais elles ne dureront pas long-temps. Le dieu se réveillera : il frottera ses

paupières endormies; il sourira, et notre monde s'écroulera dans le néant. Il aura cessé d'exister.

N'importe; je vis. Ne suis-je qu'une ombre, qu'une image d'un songe, cela vaut encore mieux que le froid, noir et vide néant de la mort. La vie est le plus grand de tous les biens; et le pire de tous les maux, c'est la mort. Que les lieutenans des gardes de Berlin en rient et traitent de lâche le prince de Hombourg parce qu'il recule devant sa tombe ouverte. — Henri Kleist avait autant de courage que ses camarades bardés et busqués, et malheureusement il l'a prouvé. Mais tous les esprits vigoureux aiment la vie. L'Egmont de Goëthe ne se sépare pas volontiers « des amicales habitudes de l'existence ». L'Edwin d'Immermann tient à la vie « comme un petit enfant se tient au sein de sa mère », et bien qu'il soit dur d'exister par la grâce d'autrui, il demande cependant grâce :

« Car vivre, respirer est après tout le bien suprême. »

Quand Ulysse trouve Achille dans les enfers, à la tête de la phalange des héros morts, et qu'il lui vante sa renommée parmi les vivans et sa gloire parmi les morts, celui-ci répond :

« Ne me parle pas de la mort pour me consoler, Odysseus!
« J'aimerais mieux labourer les champs comme un esclave,
« Etre un pauvre homme sans patrimoine et sans héritage,
« Que de commander à tous ces morts qui ont disparu de la terre!

Je vis! L'artère de la nature fait battre ma poitrine, et quand je respire avec joie, des milliers d'échos me répondent. J'entends la voix des rossignols. Le printemps les envoie pour tirer la terre de son sommeil. Le soleil se meut trop lentement, je voudrais fouetter ses chevaux de feu afin qu'ils s'élancent avec plus d'ardeur. Mais lorsqu'il se plonge dans la mer, et que la puissante nuit s'élève avec ses yeux pleins de desirs, oh! alors un bonheur véritable me pénètre, les vents du soir se jouent contre mon cœur comme des jeunes filles caressantes, les astres m'appellent à eux et je m'élève, et je m'élance au-dessus de cette petite terre et des petites pensées des hommes.......

—

Mon Dieu, si j'avais assez de foi pour transporter les montagnes, le Johannisberg serait justement celle que j'emmènerais toujours

à ma suite. Mais puisque ma foi n'est pas assez forte, il faut que mon imagination vienne à mon aide, et qu'elle me transporte sur les bords enchantés du Rhin.

Oh! c'est là un beau pays, plein de grâce, et chauffé par un brillant soleil. Les montagnes se mirent dans des flots bleus et étincelans, avec leurs vieilles ruines de châteaux, leurs forêts et leurs cités gothiques. Là les bons bourgeois se tiennent sur le seuil de leurs portes, au déclin d'un jour d'été; ils boivent dans de grandes cruches et causent amicalement entre eux, devisant du vin qui viendra bien, de la bonne chère qu'ils feront, de la cherté du tabac, des exactions de la régie, se disant que les hommes sont égaux, et que Goerres est un fameux compère.

Je ne me suis jamais occupé de tous ces discours. J'aimais mieux prendre place sous l'ogive de la fenêtre, près des jeunes filles, rire de leur rire, me faire jeter leurs fleurs au visage, et jouer le fâché jusqu'à ce qu'elles m'eussent conté leurs secrets ou d'autres importantes histoires. La belle Gertrude, comme elle se réjouissait quand je venais m'asseoir auprès d'elle! C'était une fille qui ressemblait à une rose épanouie, et lorsqu'elle se jeta un jour à mon cou, je crus qu'elle allait brûler et s'évaporer dans mes bras. La belle Catherine, que sa douceur avait d'harmonie quand elle me parlait, et que ses yeux étaient d'un bleu pur et céleste, d'un bleu que je n'ai jamais trouvé ni dans les hommes ni dans les animaux, et bien rarement dans les fleurs! Mais la belle Hedwige m'aimait; car dès que je m'approchais d'elle, sa tête s'inclinait vers la terre et sa chevelure noire, tombant sur son visage qui rougissait, ne laissait voir que ses yeux brillans qui traversaient ce voile sombre. Ses lèvres pudibondes ne prononçaient pas un mot, et moi je ne pouvais non plus rien dire. Je toussais, elle tremblait, quelquefois elle me faisait dire par ses sœurs de ne pas gravir si rapidement les rochers, et de ne pas me baigner dans le Rhin quand j'avais chaud et quand j'avais bu. J'écoutais quelquefois sa pieuse prière devant la petite image de la vierge ornée d'un treillage d'or et éclairée par une lampe qui brûlait dans une niche au-dessus de la porte, je l'entendais distinctement qui priait la mère de Dieu de me défendre de grimper, de me baigner et de boire. Je serais certainement devenu amoureux de cette belle fille si elle avait été indifférente, mais je fus indifférent parce qu'elle m'aimait. — Madame, lorsqu'on veut se faire aimer de moi, il faut me traiter *en canaille*.

La belle Johanna était la cousine des trois sœurs, et je venais m'asseoir avec plaisir auprès d'elle. Elle savait les plus belles légendes, et lorsque, de sa main blanche, elle désignait, par la fenêtre, les montagnes où s'étaient passées toutes ces choses qu'elle racontait, j'étais tout-à-fait sous le prestige; les vieux chevaliers sortaient distinctement des ruines de leurs châteaux, et leurs habits de fer retentissaient sous les coups qu'ils se portaient; la nymphe du Rhin apparaissait sur le sommet de la montagne, et chantait sa douce et dangereuse chanson, et le Rhin murmurait d'un ton si grave, si calme, et à-la-fois si terrible, et la belle Johanna me regardait si singulièrement, d'un air si intime et si mystérieux, qu'elle semblait appartenir elle-même au monde fantastique dont elle contait les merveilles. C'était une fille pâle et élancée; elle était mortellement malade, et toujours rêveuse, ses yeux étaient clairs comme la vérité elle-même, ses lèvres pieusement arrondies, et dans les traits de son visage, on lisait une grande histoire, mais c'était une sainte histoire, hélas! — Quelque légende d'amour? Je l'ignore, et je n'eus pas le courage de la lui demander. Quand je la contemplais long-temps, je devenais serein et tranquille; c'était pour mon cœur comme un paisible jour de fête.

En de tels momens, je lui contais des historiettes de mon enfance, et elle m'écoutait toujours sérieusement, et si singulièrement! Lorsque je ne pouvais me rappeler les noms, elle m'en faisait souvenir. Et lorsque je lui demandais avec étonnement d'où elle savait ces noms, elle me répondait en souriant qu'elle les avait appris des oiseaux qui venaient becqueter aux vitres de sa croisée, et elle voulait me faire croire que c'étaient les mêmes oiseaux que dans mon enfance j'avais achetés de mes épargnes aux impitoyables petits paysans qui les dénichaient, et que j'avais rendus à la liberté. Mais je crois qu'elle savait tout, parce qu'elle était si pâle; et véritablement elle mourut bientôt. Elle savait aussi quand elle mourrait, et elle voulait que je la quittasse auparavant. Au départ, elle me donna ses deux mains. — C'étaient des blanches, des douces mains, et pures comme une hostie, — et elle me dit : « Tu es bon, mais quand tu deviendras méchant, songe à la petite Véronique qui est morte. »

Les oiseaux babillards lui avaient-ils aussi trahi ce nom? Je m'étais souvent cassé la tête dans mes heures de souvenir, je n'avais jamais pu retrouver ce cher petit nom.

Maintenant que je l'ai retrouvé, ma première enfance refleurit avec toute sa fraîcheur dans ma mémoire. Je suis redevenu un enfant, et je joue avec d'autres enfans sur la place du château, à Dusseldorf, au bord du Rhin.

—

Oui, madame, là je suis né, et je fais expressément cette remarque pour le cas où, après ma mort, sept villes, — Schilda, Kraehwinkel, Polkwitz, Bockum, Dülken, Goettingue et Schœppenstaedt, — se disputeraient l'honneur d'être ma patrie.

Dusseldorf est une ville sur le Rhin, où vivent seize mille personnes, où se trouvent en outre enterrées quelques centaines de mille autres personnes; et parmi ces dernières, comme disait ma mère, il s'en trouve qui feraient mieux de vivre: par exemple, mon grand-père et mon oncle, le vieux M. de Geldern et le jeune M. de Geldern, qui étaient tous deux des docteurs si célèbres, qui guérirent tant de gens, et qui se virent cependant forcés de mourir eux-mêmes. Et la pieuse Ursule, qui me portait enfant sur ses bras; elle y est aussi enterrée, et un rosier pousse sur sa tombe. — Elle aimait tant l'odeur des roses dans sa vie, et son cœur n'était que douceur et parfum de roses! Le vieux et prudent chanoine est aussi là-bas, enterré. Dieu! quelle mine chétive il avait, lorsque je le vis pour la dernière fois! Il ne consistait qu'en esprit et en emplâtres; cependant il étudiait jour et nuit, comme s'il eût craint que les vers trouvassent trop peu d'idées dans son cerveau. Et toi, petit Wilhelm, tu reposes aussi là, et moi j'en suis cause. Nous étions camarades d'école dans le cloître des Franciscains, et nous passions le temps à jouer de ce côté du cloître où la Düssel coule entre des murs de pierre, et je dis: « Wilhelm, va donc chercher ce petit chat qui vient de tomber dans la rivière. » — Et joyeusement, il mit le pied sur la planche qui traversait le ruisseau, tira le petit chat de l'eau, mais il y tomba lui-même, et lorsqu'on le retrouva, il était mouillé et mort. Le petit chat a vécu encore bien longtemps.

La ville de Dusseldorf est très belle, et lorsqu'on y pense de loin, quand par hasard on y est né, on éprouve un singulier sentiment. Moi j'y suis né, et il me semble alors que j'ai besoin de retourner tout de suite dans ma patrie. Et quand je dis la

patrie, je parle de la rue de Bolker et de la maison où j'ai vu le jour. Cette maison sera un jour très remarquable, et j'ai fait dire à la vieille femme qui la possède, qu'elle ne la vende pas pour rien au monde. Elle n'obtiendrait pas aujourd'hui, pour toute sa maison, les profits que feront les servantes avec les nobles anglaises voilées de vert, qui viendront voir la chambre où j'aperçus pour la première fois la lumière, et le poulailler où mon père m'enfermait lorsque j'avais volé des raisins, et la porte brune sur laquelle ma mère m'apprenait à lire les lettres écrites avec de la craie. — Ah! mon Dieu, madame, si je suis devenu un écrivain célèbre, il en a coûté beaucoup de peines à ma pauvre mère.

Mais ma renommée dort encore dans le bloc de marbre de Carrare. Le laurier de maculature dont on a orné mon front n'a pas encore répandu son parfum dans l'univers, et, quand les nobles anglaises, voilées de vert, viennent à Dusseldorf, elles passent sans s'arrêter devant la célèbre maison, et vont directement à la place du Marché, regarder la noire et colossale statue équestre qui s'élève au milieu. Cette statue est censée représenter l'électeur Jean Wilhelm. Il porte une armure noire et une longue perruque pendante. — Dans mon enfance, j'ai entendu conter que l'artiste chargé de fondre cette statue avait remarqué avec effroi, pendant l'opération, que la quantité du métal n'était pas suffisante, et que les bourgeois de la ville étaient alors accourus et qu'ils avaient apporté leurs cuillères d'argent pour compléter la fonte. — Et moi, je m'arrêtais souvent devant l'image de ce cavalier, et je me cassais la tête à calculer combien de cuillères d'argent pouvaient avoir été jetées là-dedans, et combien de tourtes en pommes on aurait pu se procurer pour le prix de toutes ces cuillères. Les tourtes en pommes étaient alors ma passion. — Maintenant c'est l'amour, la vérité, la liberté et la soupe à la tortue. — Non loin de la statue de l'électeur, au coin du théâtre, se tenait d'ordinaire un drôle singulièrement bâti, aux jambes en forme de sabre, avec un tablier blanc, et portant suspendue devant lui une corbeille remplie de ces savoureuses tourtes en pommes, qu'il savait vanter avec une voix de chantre et d'un accent irrésistible: — Les tourtes sont toutes fraîches, sorties du four. Sentez, sentez les tourtes! — Vraiment, dans mes années de maturité, chaque fois que le tentateur a voulu me surprendre, il a emprunté cette



voix séduisante. Je n'aurais jamais passé douze heures chez la signora Giulietta, si elle n'avait pris ce doux et odorant accent des tourtes en pommes; et en vérité les tourtes en pommes ne m'auraient pas aussi fortement tenté, si le boiteux Hermann ne les avait pas si mystérieusement couvertes de son tablier blanc. Ce sont les tabliers qui..... mais les tabliers m'entraîneraient hors de mon texte. Je parlais de la statue équestre qui avait tant de cuillères d'argent dans le ventre et pas de soupe, et qui représente l'électeur Jean Wilhelm.

Ce dut être un brave seigneur, aimant beaucoup les arts et lui-même très habile. Il fonda la galerie de tableaux de Dusseldorf; et à l'observatoire, on montre encore un instrument qu'il a confectionné dans ses heures de loisir. — Il en avait vingt-quatre par journée.

Dans ce temps-là, les princes n'étaient pas des personnages tourmentés comme ils le sont aujourd'hui. La couronne qui leur poussait sur la tête y tenait fermement. La nuit ils mettaient un bonnet de coton par-dessus et dormaient tranquillement, et tranquillement à leurs pieds dormaient les peuples; et, quand ceux-ci se réveillaient le matin, ils disaient: Bonjour! père. — Et les princes répondaient: Bonjour! chers enfans.

Mais tout-à-coup les choses changèrent. Un matin, à Dusseldorf, lorsque nous nous réveillâmes, et que nous voulûmes dire: « Bonjour, père, » le père était parti, et dans toute la ville régnait une sourde stupéfaction. Tout le monde avait une mine funèbre, et les gens s'en allaient silencieusement sur le marché, et y lisaient un long papier, affiché sur la porte de la maison de ville. Le temps était sombre, et cependant le mince tailleur Kilian portait sa veste de nankin, qu'on ne lui voyait jamais qu'au logis, et ses bas de laine bleue tombaient sur ses talons, de manière à laisser passer tristement ses petites jambes nues; et ses lèvres minces tremblaient, tandis qu'il lisait le papier affiché sur cette porte. Un vieil invalide du Palatinat lisait à-peu-près à haute voix, et, à chaque mot, une larme bien claire découlait sur sa blanche et vénérable moustache. J'étais près de lui et je pleurais avec lui, et je lui demandai pourquoi nous pleurions. Il me répondit: L'électeur remercie ses sujets de leur loyal attachement pour lui. Puis il continua de lire, et à ces mots: « et il les dégage de leur serment de fidélité », il se mit à pleurer encore plus fort. C'est une fâcheuse chose que de voir

ainsi pleurer si fort tout-à-coup un vieil homme, avec un uniforme passé et un visage de soldat couvert de cicatrices. Pendant que nous lisions, on enleva l'écusson électoral qui décorait l'hôtel-de-ville. Tout semblait vide et mort : on eût dit qu'on s'attendait à une éclipse. Les conseillers se promenaient lentement çà et là, de l'air désœuvré qu'on a quand on est remercié, et le vieux bailli de ville lui-même semblait n'avoir plus d'ordres à donner. Il écoutait avec une paisible indifférence le fou Aloïsius qui beuglait les noms des généraux français, tandis que l'ivrogne Gumpertz courait les rues en chantant: *Ça ira, ça ira!* et en traînant la jambe.

Pour moi, je m'en allai à la maison où je me mis à pleurer en disant : L'électeur nous remercie. Ma mère ne savait que penser, moi je savais ce que je savais; j'allai me coucher en pleurant, et dans la nuit je rêvai que le monde allait finir. Les beaux jardins de fleurs et les prairies vertes étaient enlevées de la terre et roulées comme des tapis, le bailli de la ville était monté sur une haute échelle et décrochait le soleil comme un réverbère, le tailleur Kilian était là tout proche et il se disait : « Il faut que j'aille à la maison et que je fasse une belle toilette, car je suis mort et on va m'enterrer. » Et le ciel devenait de plus en plus sombre, quelques étoiles brillaient parcimonieusement, et elles tombèrent sur la terre, comme des feuilles jaunies dans l'automne; peu-à-peu tous les hommes disparaissaient; moi, pauvre enfant, j'errais de côté et d'autre avec inquiétude. Je m'arrêtai enfin près d'une métairie, et je vis un homme qui remuait la terre avec une pelle, et auprès de lui une laide femme qui portait dans son tablier quelque chose de semblable à une tête d'homme coupée. C'était la lune, elle la plaça avec soin dans la fosse ouverte, et derrière moi j'entendis le vieil invalide qui sanglotait et qui épelait ces mots : « L'électeur remercie ses sujets. »

Lorsque je me réveillai, le soleil reparaissait comme d'ordinaire sur la fenêtre, dans la rue on entendait les tambours, et lorsque j'entrai dans la chambre de mon père pour lui donner le bonjour, je le trouvai en manteau à poudrer, et j'entendis son perruquier qui lui disait que ce matin même on devait prêter serment au nouveau grand-duc Joachim, dans la maison de ville; que celui-ci était de la meilleure famille, qu'il avait épousé la sœur de l'empereur Napoléon; qu'il avait vraiment bonne tournure avec ses belles boucles de cheveux noirs, et que son cor-

tège plairait certainement à toutes les femmes. Pendant ce temps le tambour se faisait toujours entendre dans la rue, je m'approchai de la porte de la maison, et je vis la marche des troupes françaises, ce joyeux peuple de la gloire qui traversait le monde en chantant et en faisant sonner sa musique, les visages graves et sereins des grenadiers, les bonnets d'ours, les cocardes tricolores, les baïonnettes étincelantes, les voltigeurs pleins de jovialité et de point d'honneur, et le grand et tout puissant tambour-major tout brodé d'argent qui savait lancer sa canne à pomme dorée jusqu'au premier étage, et ses regards jusqu'au second, aux jeunes filles qui regardaient par les croisées. Je me réjouis de voir des soldats logés à la maison, ce qui ne réjouissait pas ma mère, et je courus à la place du marché. Elle avait un aspect tout différent. Il semblait que l'univers eût été badigeonné de neuf. Un nouvel écusson était appendu à la maison de ville, le balcon était recouvert de draperies de velours brodé, des grenadiers français montaient la garde, les vieux conseillers avaient pris des mines nouvelles et leurs habits des dimanches; ils se regardaient à la française et se disaient *bonjour*. De toutes les fenêtres regardaient les dames; des bourgeois curieux et des soldats bien propres couvraient la place; et moi ainsi que d'autres enfans, nous grimpâmes sur le grand cheval de l'électeur pour regarder à notre aise toute cette foule tumultueuse du marché.

Pierre, le fils du voisin, et le long Kurz faillirent se casser le cou dans cette circonstance, et c'eût été une bonne affaire; car l'un s'enfuit plus tard de la maison de ses parens, s'en alla avec les soldats, déserta, et fut fusillé à Mayence. L'autre fit des découvertes géographiques dans les poches d'autrui, fut nommé en cette considération membre d'une maison de correction, la quitta un beau jour, passa la mer, et mourut à Londres par l'effet d'une cravate trop étroitement serrée.

Le long Kurz nous dit qu'il n'y aurait pas d'école ce jour-là à cause de la prestation de serment. Il nous fallut long-temps attendre. Enfin le balcon se remplit de messieurs bariolés, de drapeaux, de trompettes, et M. le bourgmestre, dans son célèbre habit rouge, lut un discours qui s'allongeait un peu comme de la gomme élastique, ou comme un bonnet de coton dans lequel on jette une pierre. J'entendis les derniers mots, il dit distinctement qu'on voulait nous rendre heureux; et à ces mots, les trompettes sonnèrent, les drapeaux s'agitèrent, les tambours

roulèrent; et les *vivat* retentirent de toutes parts. Et moi-même je criai *vivat*, en me tenant de toutes mes forces au vieil électeur. Cette précaution était nécessaire, car la tête me tournait; je croyais déjà voir tous ces gens marcher sur la tête et le monde tourner, lorsque le vieil électeur me dit tout bas : « Tiens-toi ferme à ma longue perruque. » Et ce ne fut qu'au bruit du canon qui résonnait sur le rempart que je revins à moi, et que je descendis lentement du cheval électoral.

En revenant à la maison, je revis le fou Aloïsius qui dansait sur une jambe en hurlant les noms des généraux français, et l'ivrogne Gumpertz courir les rues en chantant *ça ira!* Je dis à ma mère : « On veut nous rendre heureux, c'est pourquoi il n'y a pas d'école. »

—

Le jour suivant le monde était rentré dans l'ordre, et l'école était ouverte comme auparavant, et comme auparavant on y apprenait par cœur les rois de Rome, les dates chronologiques, les *nomina* en *im*, les verbes irréguliers, le grec, l'hébreu, la géographie, la langue allemande et le calcul. — Dieu! la tête m'en tourne encore. Tout cela, il fallait l'apprendre par cœur, et plus d'une de ces choses me servit beaucoup dans la suite, car, si je n'avais pas su par cœur l'histoire des rois de Rome, il m'eût été plus tard fort indifférent de savoir si Niebuhr a prouvé ou n'a pas prouvé qu'ils n'ont jamais existé; et si je n'avais pas su les dates chronologiques, comment aurais-je pu me retrouver par la suite dans la grande ville de Berlin, où toutes les maisons se ressemblent comme les gouttes d'eau les unes aux autres, et où l'on ne peut trouver ses connaissances si l'on n'a leurs numéros dans la tête. A chaque visite, je songeais à un évènement historique dont la date correspondît avec le numéro de la maison; aussi chaque personne me rappelait-elle un fait de l'histoire. Le banquier Gumpel, la destruction de Jérusalem, et ainsi d'autres.

Pour le latin, vous ne pouvez vous faire une idée, madame, de la complication de cette chose. Si les Romains avaient été obligés d'apprendre d'abord le latin, ils n'auraient pas eu de temps de reste pour conquérir le monde. Ce peuple heureux savait déjà au berceau quels substantifs prennent *im* à l'accusatif; moi, au contraire, il me fallait l'apprendre à la sueur de mon

front. Mais il est toujours bon que je le sache; car, par exemple, si en soutenant une thèse latine à Goëttingue, j'avais dit *sinapem* au lieu de *sinapim*, quelle honte c'eût été pour moi! Mais, madame, les verbes irréguliers se distinguent des verbes réguliers en ce qu'on reçoit beaucoup plus de coups en les apprenant. Dans les sombres circuits du cloître des Franciscains, non loin de la classe, pendait alors un grand crucifix de bois peint en gris, une image de désolation qui s'approche encore quelquefois de moi dans mes rêves, et qui me regarde tristement, avec ses yeux fixes et sanglans. Je m'arrêtais souvent devant cette image, et je priais : « O toi, pauvre Dieu, également tourmenté, si cela t'est possible, fais donc, ô Dieu, que je retienne les verbes irréguliers dans ma mémoire. »

Du grec, je ne veux pas seulement en parler; j'en parlerais avec trop d'aigreur. Les moines du moyen âge n'avaient pas tout-à-fait tort lorsqu'ils prétendaient que le grec est une invention du diable. Dieu connaît les souffrances que j'en ai éprouvées. Avec l'hébreu, cela allait mieux, car j'ai eu toujours une grande préférence pour les Juifs, bien qu'ils m'aient crucifié jusqu'à cette heure; mais je m'accommodais avec l'hébreu aussi bien que ma montre qui avait beaucoup de relations intimes avec les prêteurs sur gages, et qui a dû s'accoutumer, dans ses longs séjours chez eux, aux mœurs juives.

Quant au français, je l'ai poussé fort loin. Il n'y a pas long-temps, dans une noble société, j'ai compris presque la moitié de la conversation de deux comtesses allemandes, dont l'une compte plus de soixante-quatre ans et un pareil nombre d'aïeux. Que ne dois-je pas au tambour français qui logea si long-temps chez mon père, par billet de logement, qui avait la mine d'un diable, et qui était bon comme un ange, et surtout qui tambourinait si bien!

C'était une petite figure mobile, avec une noire et terrible moustache, sous laquelle s'avançaient fièrement deux grosses lèvres rouges, tandis que ses yeux de feu tiraient de tous les côtés.

Moi, petit enfant, je tenais à lui comme un grateron, et je l'aidais à rendre ses boutons luisans comme des miroirs, et à blanchir sa veste avec de la craie; car monsieur Legrand voulait plaire. — Et je le suivais au corps-de-garde, à l'appel, à la parade: ce n'était alors que joie et retentissement des armes. Les jours de fête sont passés!

Monsieur Legrand ne savait que des lambeaux d'allemand, seulement les expressions principales. « Du pain. — Un baiser. — Sur mon honneur. » — Mais il savait parfaitement se faire comprendre sur sa caisse. Ainsi, quand je ne savais pas ce que signifiait le mot *liberté*, il me tambourinait la *Marseillaise*, et je comprenais. Si j'ignorais la signification du mot *égalité*, il me jouait la marche : *Ça ira, ça ira! les aristocrates à la lanterne!* et je comprenais. J'ignorais le mot *bêtise*, il jouait la marche de *Dessau*, que nous autres Allemands, à ce que dit Goëthe, nous avons jouée en Champagne, et je comprenais. Il voulut un jour m'expliquer le mot l'*Allemagne*, et il me joua cette simple et primitive mélodie que l'on joue, les jours de foire, devant des chiens dansans, et qui retentit ainsi : *Dum, dum, dum*(1)! Je me fâchai, mais je compris cependant.

Il m'enseigna de la même manière l'histoire moderne. Je ne comprenais pas, il est vrai, les mots qu'il me disait, mais comme il tambourinait toujours en parlant, je savais ce qu'il voulait dire. Au fond, c'est la meilleure méthode d'enseignement. On comprend très bien l'histoire de la prise de la Bastille, des Tuileries, etc., quand on sait ce que les tambours dirent en ces occasions. Dans notre Compendium scolaire, on lit seulement :

« Leurs Exc. les barons et comtes et mesdames leurs épouses furent décapitées. »

« Leurs Altesses les ducs et princes et LL. AA. leurs épouses furent décapitées. »

« S. M. le roi et la reine son épouse furent décapitées. »

Mais lorsqu'on entend retentir le sanglant roulement de la guillotine, on comprend parfaitement toutes ces choses et l'on en sent les raisons. Madame, c'est une marche terrible. Elle me faisait chanceler sur mes jambes, lorsque je l'entendais, et je fus très satisfait lorsque je l'oubliai. On oublie ces choses-là en vieillissant. Les jeunes gens ont maintenant tant de choses à retenir dans leurs têtes! Whist, boston, tables généalogiques, protocoles, dramaturgie, liturgie; et vraiment j'aurais beaucoup de peine à retenir long-temps une mélodie. Mais pensez donc, madame! Un jour j'étais assis à table avec toute une ménagerie de comtes, de princes, de princesses, de chambellans,

(1) *Dumm*, en allemand signifie *bête*.

de gentilshommes de la chambre, d'échansons, de grands-maîtres de la cour, d'officiers de bouche et de vénerie, comme se nomment tous ces domestiques de distinction, et leurs sous-domestiques s'empressaient derrière leurs chaises, et leur présentaient les assiettes pleines. Moi qui passais inaperçu, j'étais assis tout désœuvré, sans la moindre occupation pour mes mâchoires, pétrissant de la mie de pain et tambourinant des doigts par ennui. Tout-à-coup, à mon grand étonnement, je tambourine la sanglante marche de la guillotine, oubliée depuis longtemps.

—Et qu'arriva-t-il?

Madame, ces gens ne se laissèrent pas troubler dans leur repas, ne songeant pas que d'autres gens qui n'ont rien à manger pourraient bien se mettre tout-à-coup à tambouriner de ces marches qu'on croit tout-à-fait oubliées.

Est-ce un talent inné en moi que celui du tambour? ou l'ai-je acquis de bonne heure? bref, il est dans tous mes membres, dans mes mains, dans mes pieds, et il se fait jour involontairement. Je me souviens du jour où j'entendis à Goëttingue, le professeur Saalfeld qui, dans sa raide mobilité, sautait de côté et d'autre dans sa chaire, et s'échauffait afin de pouvoir injurier chaudement l'empereur Napoléon. — Non, pauvres pieds, je ne puis vous en vouloir, et je ne vous saurais même pas mauvais gré si vous vous étiez exprimés plus énergiquement; mais avec quel ardeur on vous entendit tambouriner sur le parquet! Moi, l'élève de Legrand, pouvais-je entendre injurier l'empereur! l'empereur! l'empereur! le grand empereur!

Dès que je pense au grand empereur, ma mémoire se charge de nuances dorées et vertes comme le printemps, une longue allée de tilleuls s'élève subitement devant moi, sous les branches touffues chantent de joyeux rossignols, une chute d'eau murmure; sur des parterres arrondis, des fleurs éclatantes courbent d'un air pensif leurs petites têtes; les tulipes semblent me saluer fièrement dans leur balancement, les lis se penchent d'un air mélancolique, les roses me sourient, la violette soupire; je suis transporté dans le jardin de la cour à Dusseldorf, où j'étais si souvent couché sur le gazon écoutant attentivement monsieur Legrand, qui me racontait les faits héroïques du grand empereur, et me tambourinait les marches qui avaient accompagné ces faits, si bien que je voyais et que

j'entendais tout. — Je vis ainsi la marche à travers le Simplon. — L'empereur en avant, et derrière ses braves grenadiers qui grimpent, tandis que les oiseaux de proie effrayés s'envolent avec un croassement, et que les glaciers résonnent dans l'éloignement. — Je vis l'empereur, le drapeau à la main, sur le pont de Lodi. — Je vis l'empereur en manteau gris, à Marengo. Je vis l'empereur à cheval, à la bataille des Pyramides; rien que fumée de poudre, que mamelucks! — Je vis l'empereur à la bataille d'Austerlitz. Oh! comme les balles sifflaient sur la plaine glacée. — Je vis, j'entendis la bataille d'Iéna : Bum! Bum! Bum! — Je vis, et j'entendis les batailles d'Eylau, de Wagram... Non, je ne pus le soutenir! monsieur Legrand tambourinait de manière à me déchirer mon propre tympan.

—

Mais que devins-je, lorsque je le vis lui-même, de mes propres yeux, lui en personne, hosannah! l'empereur?

Il venait d'entrer dans l'allée du jardin de la cour à Dusseldorf. En me pressant à travers la foule ébahie, je songeais aux faits et aux batailles que monsieur Legrand m'avait tant tambourinés, mon cœur battait la générale, et en même temps, je pensais à l'ordonnance de police qui défend de passer à cheval dans les allées, sous peine de 5 thalers d'amende. Et l'empereur avec sa suite chevauchait au beau milieu de l'allée, les arbres interdits se courbaient en avant; à mesure qu'il avançait, les rayons du soleil dardaient en tremblotant et d'un air de curiosité à travers le vert feuillage; et sur le ciel bleu, on voyait distinctement étinceler une étoile d'or. L'empereur portait son simple uniforme vert, et le petit chapeau historique. Il montait un petit cheval blanc, et le cheval marchait si fier, si paisible, si sûrement, d'une manière si distinguée! — Si j'avais été alors le prince royal de Prusse, j'aurais envié le sort de ce petit cheval. L'empereur se penchait négligemment sur sa selle, presque abandonné; d'une main il tenait sa bride élevée, de l'autre il frappait amicalement le cou du petit cheval. — C'était une main de marbre qui éclatait au soleil, une main puissante, une de ces deux mains qui avaient dompté l'anarchie, le monstre aux mille têtes, et réglé la grande lutte des peuples; — et elle frappait bonnement le cou de ce cheval. Sa figure avait aussi cette couleur que nous trouvons dans les têtes de marbre des statues grecques et romaines; les traits étaient

noblement réguliers comme ceux des figures antiques, et dans ces traits on lisait : « Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi. » Un sourire qui donnait le calme voltigeait sur ses lèvres, et cependant on savait que ces lèvres n'avaient qu'à siffler, ET LA PRUSSE N'EXISTAIT PLUS. Elles n'avaient qu'à siffler ces lèvres, et c'en était fait de tout le saint empire romain. C'était un œil clair comme le ciel, il pouvait lire dans le cœur des hommes, il voyait rapidement, d'un regard, toutes les choses de ce monde, tandis que nous, nous ne les voyons que l'une après l'autre, et que souvent nous n'en apercevons que les ombres et les couleurs. Le front n'était pas aussi serein : là se jouait le génie des batailles; là se rassemblaient ces pensées aux bottes de sept lieues, à l'aide desquelles l'empereur traversait invisiblement le monde, et je crois que chacune de ses pensées eût fourni à un écrivain allemand de l'étoffe pour écrire sa vie durante.

L'empereur chevauchait paisiblement au milieu de l'allée. Aucun officier de police ne lui disputait le passage. Derrière lui, montée sur des chevaux écumans, chargée d'or et de plumes, galopait sa suite ; les tambours retentissaient, les trompettes sonnaient, et le peuple criait de ses mille voix : Vive l'empereur !

—

L'empereur est mort ! Sur une île abandonnée de la mer des Indes est sa tombe solitaire, et LUI pour qui la terre était trop étroite, il repose tranquillement sous un petit monticule, où cinq saules pleureurs laissent pendre avec désespoir leur longue chevelure verte, où un petit ruisseau s'écoule en laissant échapper un plaintif murmure. On ne voit pas d'inscription sur sa pierre funèbre ; mais Clio y a gravé en caractères invisibles des paroles qui retentiront comme la voix des esprits, dans les siècles.

Grande-Bretagne ! à toi appartient la mer; mais la mer n'a pas assez d'eau pour laver la honte que cet illustre défunt t'a léguée en mourant. Ce n'est pas ton sir Hudson; c'est toi qui fus le sbirre sicilien que les rois conjurés apostèrent pour venger secrètement sur cet homme venu du peuple ce que les peuples avaient exercé publiquement à l'égard d'un des leurs. — Et il était ton hôte, et il s'était assis à ton foyer!

Jusque dans les siècles les plus reculés, les enfans chanteront

en France et rediront la terrible hospitalité du Bellérophon, et lorsque ces chants d'ironie et de larmes retentiront au-delà du canal, les joues de tous les honnêtes Anglais se couvriront de rougeur. Mais un jour viendra où ce chant se fera entendre sur les ruines de l'Angleterre; les tombes de Westminster seront en ruines et dispersées; la royale poussière qu'elles renferment, livrée aux vents et oubliée. Et Sainte-Hélène sera le tombeau sacré où les peuples de l'Orient et de l'Occident viendront en pèlerinage sur des vaisseaux pavoisés.

Merveille! les trois plus grands adversaires de l'empereur ont éprouvé un sort également misérable. Londonderry s'est coupé la gorge; Louis XVIII a pourri sur son trône, et le professeur Saalfeld est toujours professeur à Goëttingue.

—

C'était par un clair et froid jour d'automne. Un jeune homme, ayant l'aspect d'un étudiant, se promenait lentement dans les allées du jardin de la cour à Dusseldorf. Quelquefois, comme par humeur enfantine, il repoussait du pied les feuilles roulées qui couvraient le sol; mais d'autres fois il levait douloureusement les yeux vers les branches desséchées des arbres qui soutenaient encore quelques petites feuilles jaunies. Cette vue lui rappelait les paroles de Glaucus:

« Comme les feuilles dans les bois, ainsi vont les races des hommes;
« Le vent jette à terre et dessèche les feuilles, et au printemps,
« Il vient d'autres feuilles, d'autres bourgeons;
« Ainsi la race humaine! celui-là vient, l'autre passe. »

En des jours écoulés le jeune homme avait levé ses regards sur ces arbres avec d'autres pensées : c'était alors un petit garçon, cherchant des nids d'oiseaux et des hannetons d'été, qui lui plaisaient fort lorsqu'ils bourdonnaient et se réjouissaient de cette belle vie, contens d'une savoureuse feuille verte, d'une goutte de rosée, d'un chaud rayon de soleil et de la douce odeur des herbes. Dans ce temps-là, le cœur de l'enfant était aussi joyeux que ces légers insectes. Depuis, son cœur était devenu vieux: le soleil n'y pénétrait plus; les fleurs n'y avaient plus de parfum; le doux rêve de l'amour y était même effacé. Dans ce pauvre cœur ne se trouvait plus rien que courage et

désespoir; et, pour dire ce qu'il y a de plus douloureux, ce cœur, c'était le mien.

Ce même jour, j'étais revenu dans ma vieille ville natale; mais je ne voulais pas y passer la nuit, et mes desirs m'appelaient à Godesberg, pour m'asseoir aux pieds de mon amie et parler de la petite Véronique. J'étais venu visiter mes chers tombeaux. De tous mes amis, de tous mes parens que j'avais laissés vivans, je n'avais retrouvé qu'un oncle et une cousine. Si je revoyais quelques figures dans les rues, elles ne me reconnaissaient pas, et la ville elle-même semblait me regarder avec des yeux étrangers. Un grand nombre de maisons avaient été repeintes; des visages nouveaux se montraient aux croisées; tout semblait si mort et si frais, comme les plantes qui poussent dans un cimetière! Où jadis on parlait français, on entendait la langue prussienne, une petite cour s'était même formée en ce lieu, et les gens portaient des titres singuliers. Le coiffeur de ma mère était devenu le coiffeur de la cour. On voyait surtout des tailleurs de cour, des cordonniers de cour, des cabaretiers de la cour. Toute la ville semblait un lazareth pour les courtisans malades. Le vieil électeur seul me reconnut. Il était toujours à son ancienne place, mais il semblait devenu plus maigre; c'est que, sur cette place, il avait vu toutes les misères du temps! J'étais comme au milieu d'un rêve, et je pensais à la légende des villes enchantées. Je courus à la porte de la ville, au jardin de la cour. Il y manquait plus d'un arbre, plus d'un avait péri, et les quatre grands peupliers qui m'apparaissaient autrefois comme des géans verts, étaient devenus petits. Quelques jolies filles se promenaient, parées, bariolées et semblables à des tulipes ambulantes. Je les avais connues dans leur enfance; nous étions enfans du même voisinage, et j'avais joué avec elles au jeu de *Madame monte à sa tour*. Mais ces belles filles, que j'avais vues comme des boutons de rose, hélas! elles étaient devenues des roses fanées, et sur plus d'un front, dont la vue me troublait le cœur, Saturne avait découpé avec sa faux de profondes rides. L'humble salut d'un homme que j'avais connu riche, et qui était tombé jusqu'à la condition de mendiant, m'émut profondément. Comme partout, dès que les hommes sont en décadence, ils subissent les lois de Newton, et gravitent vers les régions inférieures avec une effroyable rapidité. Un seul personnage n'avait pas changé. C'était un petit baron qui sautillait gaîment,

comme jadis, le long du jardin de la cour, tenant d'une main la basque de son habit, et agitant de l'autre sa mince canne de jonc. Il avait toujours la même figure, douce et amicale, le petit chapeau rond, la petite queue d'autrefois, seulement des cheveux blancs avaient remplacé les cheveux noirs dont elle se composait; mais, quelle que fût sa gaîté apparente, j'appris cependant que le pauvre baron avait essuyé beaucoup de traverses. Son visage avait beau vouloir le cacher, les cheveux blancs de sa petite queue le trahissaient par derrière; mais la petite queue elle-même semblait cependant vouloir dissimuler, tant elle frétillait avec aisance.

Je n'étais pas fatigué, mais j'éprouvais l'envie de m'asseoir encore une fois sur le banc de bois où jadis j'avais gravé le nom de la fille que j'aimais. J'eus peine à retrouver ces lettres, tant on y avait inscrit de nouveaux noms. Hélas! un jour je m'étais endormi sur ce banc, et j'y avais rêvé d'amour et de bonheur. Les anciens jeux de mon enfance revinrent tous à ma pensée, et les anciennes et belles légendes; mais un jeu nouveau et faux, une nouvelle et affreuse légende se mêlait à tous ces souvenirs. C'était l'histoire de deux pauvres âmes qui devinrent infidèles l'une à l'autre, et qui poussèrent dans la suite la déloyauté si loin, qu'elles manquèrent même à la fidélité qu'elles devaient au bon Dieu. C'est une fâcheuse histoire, et quand on n'a rien de mieux à faire, on pourrait bien en pleurer. O Dieu! autrefois la terre était si belle, et les oiseaux chantaient tes louanges éternelles, et la petite Véronique me regardait d'un œil tranquille, et nous allions nous asseoir devant la statue de marbre, sur la place du château. — D'un côté s'élevait le vieux château dévasté, où il revient des spectres, où la nuit se promène une dame sans tête, vêtue de soie noire avec une longue queue flottante; de l'autre côté est un grand édifice blanchi, dont les appartemens supérieurs sont couverts de tableaux aux cadres éclatans et en bas sont amoncelés des milliers de livres que moi et la petite Véronique nous examinions avec curiosité, lorsque la pieuse Ursule nous élevait sur ses bras à la hauteur des fenêtres. Plus tard, ayant grandi, je gravis les hautes échelles, je descendis les livres, et j'y lus si long-temps que je ne craignis plus rien. surtout fort peu les femmes sans tête; et je devins si savant, que j'oubliai tous les anciens jeux, et les légendes, et les images, et la petite Véronique, et même jusqu'à son nom.

Tandis qu'assis sur le vieux banc du jardin de la cour, je rétrogradais en rêvant le passé, j'entendis derrière moi des voix confuses qui s'apitoyaient sur le sort des pauvres Français pris dans la guerre de Russie, qui avaient été traînés comme prisonniers en Sibérie, qu'on y avait retenus plusieurs années, bien que la paix fût faite, et qui s'en revenaient seulement alors dans leur patrie. Lorsque je levai les yeux, j'aperçus en effet ces orphelins de la gloire. La misère nue apparaissait à travers les trous de leurs uniformes déchirés; mais avec leurs visages défaits, leurs yeux enfoncés et plaintifs, dans leur démarche chancelante, et quoique mutilés et boitant pour la plupart, ils gardaient cependant toujours la marche et le pas militaire, et chose bizarre! un tambour avec sa caisse marchait se traînant à leur tête. Ma première pensée se reporta avec une terreur secrète à l'histoire merveilleuse des soldats qui, tombés le jour dans les combats, se lèvent dans la nuit sur les champs de bataille et reprennent la route de leur pays; à cette vieille et antique chanson populaire:

Le tambour bat, partout il retentit sur la plaine,
Les voilà qui s'avancent au pas,
Toutes les rues s'éclairent
Tran, tran, trall, trall, trall,
Ils passent les nombreux bataillons.

A l'aube du ciel les ossemens se lèvent
Tous ces spectres reprennent leurs rangs,
Les tambours battans marchent en tête,
Tran, tran, trall, trall, trall,
Ils passent les nombreux bataillons, etc.

Vraiment le pauvre tambour français semblait sortir de la tombe. Ce n'était qu'une petite ombre couverte d'une capote grise, sale et grasse, un visage jaune et mort, avec une pauvre moustache qui tombait douloureusement sur des lèvres livides; les yeux semblaient des tisons éteints où pointaient encore quelques étincelles, et cependant, à une seule de ces étincelles, je reconnus monsieur Legrand.

Il me reconnut aussi; il m'attira près de lui sur le gazon, et nous nous y retrouvâmes assis comme jadis, lorsqu'il me professait sur le tambour la langue française et l'histoire moderne. C'était toujours la vieille caisse bien connue, et je ne pouvais assez admirer comment il avait pu la défendre contre la rapacité

russe. Il tambourinait encore comme autrefois, sans parler toutefois. Mais si ses lèvres restaient sévèrement serrées, ses yeux, qui brillaient d'un air vainqueur lorsqu'il jouait les anciennes marches, ne s'exprimaient qu'avec plus d'éloquence. Les peupliers près de nous tremblèrent lorsqu'il fit de nouveau retentir la sanglante marche de la guillotine. Il tambourina aussi comme autrefois les vieux combats de la liberté, les anciennes batailles, les exploits de l'empereur, et il semblait que le tambour fût un être animé qui se réjouissait de parler après un aussi long silence. J'entendis de nouveau le grondement du canon, le sifflement des balles, le bruit des armes; je revis le courage héroïque de la garde, les drapeaux flottans, je revis l'empereur à cheval. — Mais sans cesse il se glissait un ton funeste au milieu de tout ce joyeux tumulte; du fond du tambour s'échappaient des sons où l'emportement le plus vif et le deuil le plus profond étaient confondus; il semblait que ce fût à-la-fois une marche triomphale et une marche funèbre; les yeux de Legrand s'ouvraient largement comme des yeux de spectre, et j'y voyais un vaste champ de glaces, blanc et uni, et couvert de cadavres. — Il jouait la bataille de la Moskwa.

Je n'aurais jamais pensé que cette vieille et rude caisse de tambour pût rendre des accens aussi plaintifs que ceux qu'en tirait en ce moment monsieur Legrand. C'étaient des larmes tambourinées, et elles résonnaient toujours plus doucement, et, comme un sombre écho, elles se répétaient en profonds soupirs dans la poitrine de Legrand. Et celui-ci devenait de plus en plus faible, il prenait de plus en plus l'apparence d'un spectre, ses rudes mains tremblaient de froid, il semblait rêver et n'agitait plus que l'air avec ses baguettes. Enfin il tendit l'oreille, comme pour écouter des voix dans l'éloignement, puis me regarda d'un œil creusé, anéanti et suppliant. — Je le compris. — Puis, sa tête tomba sur le tambour.

Monsieur Legrand n'a plus jamais battu le tambour dans cette vie. Son tambour n'a plus rendu un seul son dans ce monde; il ne devait pas servir à rallier les ennemis de la liberté. — J'avais très bien compris le dernier regard, le regard suppliant de Legrand. Je tirai aussitôt l'épée que je porte dans ma canne, et je perçai la peau du tambour.

—

Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas, madame!

Mais la vie est si fatalement sérieuse, qu'elle ne serait pas supportable sans cette alliance du pathétique et du comique. Nos poëtes savent cela. Aristophane ne nous montre les plus épouvantables images du délire humain que dans le riant miroir de la raillerie; le grand désespoir du penseur qui comprend sa propre nullité, Goëthe ne se hasarde à le montrer que dans les vers burlesques d'un jeu de marionnettes, et Shakespeare place les plus tristes plaintes sur les malheurs de l'humanité dans la bouche d'un fou qui secoue douloureusement ses grelots.

Ils ont tous pris modèle sur le grand poëte primitif qui, dans sa tragédie universelle aux mille actes, a poussé à l'extrême ces contrastes que nous voyons tous les jours. Après le départ des héros viennent les Clowns et les Graziosi avec leurs bonnets de fou et leur marotte; après les scènes sanglantes de la révolution et les hauts faits de l'empereur, reparaissent les épais Bourbons avec leurs vieilles facéties passées et leurs bons mots légitimes, et gracieusement accourt la vieille noblesse avec son sourire affamé, et derrière les prêtres avec leurs cierges, leurs croix et leurs bannières. Même dans la tragédie la plus pathétique, se glissent des traits comiques; et le républicain désespéré qui se plonge, comme Brutus, un couteau dans le cœur, s'est peut-être assuré auparavant si la lame ne sentait pas le hareng. Sur cette grande scène du monde, tout va comme sur nos misérables planches de théâtre; là il y a aussi des héros ivrognes, des rois qui ne savent pas leur rôle, des coulisses qui restent en l'air, des souffleurs hors d'haleine, des costumes qui sont l'affaire principale. —Et au ciel là-haut, au premier rang, est assise pendant ce temps la joyeuse troupe des anges qui nous lorgnent, nous autres comédiens, et le bon Dieu se tient gravement dans sa grande loge, qui s'y ennuie peut-être, ou bien qui calcule que ce théâtre ne peut durer long-temps, parce que certains acteurs ont trop de gages et d'autres trop peu, et aussi parce qu'ils jouent tous trop mal.

Du sublime au ridicule, madame, il n'y a qu'un pas. Tandis que j'écrivais la fin du chapitre précédent, et que je vous racontais comment mourut monsieur Legrand et comment j'exécutai fidèlement le testament militaire que j'avais lu dans son dernier regard, on frappa à la porte de ma chambre, et une pauvre vieille femme entra en me demandant amicalement si je n'étais

pas médecin. Sur ma réponse affirmative, elle me pria fort amicalement de me rendre chez elle pour couper les cors des pieds à son mari.

—

. . . .

Madame, je veux commencer un nouveau chapitre, et vous conter comme j'arrivai à Godesberg après la mort de Legrand.

—

En arrivant au Godesberg, je m'assis aux pieds de ma belle amie, et près de moi se coucha son grand chien brun; et nous deux, nous regardions dans ses yeux.

Grand Dieu! dans ces yeux se trouvait toute la félicité de la terre et du ciel tout entier. J'aurais pu mourir de bonheur en contemplant ses yeux, et si j'étais mort dans ce moment, mon âme se serait envolée droit sous ses paupières. Non, je ne puis décrire ces yeux! Je veux faire venir de la maison des fous un de ceux dont la tête s'est dérangée par amour, afin qu'il me cherche dans l'abîme de sa folie une image à laquelle je puisse comparer ces yeux. — Soit dit entre nous, je suis moi-même assez fou pour n'avoir pas besoin d'aide en cette affaire.

Godd—m! lui disait un jour un Anglais, si vous continuez à me regarder ainsi tranquillement, vos regards feront fondre à-la-fois mon cœur et les boutons de cuivre de mon habit.

F—e! disait un officier français, ce sont des yeux du plus gros calibre, qui vous lancent des regards de trente-six.

Mauvaises comparaisons!

Moi et le chien brun, nous étions silencieusement assis aux pieds de la belle dame; nous la regardions et nous écoutions. Elle était assise près d'un vieux soldat grisonnant, une figure chevaleresque, dont le redoutable front était couvert de cicatrices. Ils parlaient tous deux des sept montagnes que colorait d'une teinte rouge le crépuscule, et devant lesquelles les flots bleus du Rhin passaient majestueusement et paisiblement. Que nous importaient les sept montagnes, et le crépuscule et les flots bleus du Rhin, et les barques aux voiles blanches qui flottaient à leur surface, et la musique qui retentissait sur une de ces embarcations, et le candide étudiant qui chantait si amoureusement sur cette barque? — Moi et le chien brun nous regar-

dions dans l'œil de notre amie, nous admirions son visage qui brillait au milieu de ses voiles et de sa chevelure noire, comme la lune lorsqu'elle se montre rose et argentée au milieu des nuages sombres. C'étaient de grands traits grecs, des lèvres hardiment arrondies, empreintes de mélancolie, de tendresse et de gaîté enfantine, et lorsqu'elle parlait, les paroles retentissaient profondément, comme des soupirs, et s'échappaient cependant vivement et avec impatience. Quand elle parla, oh! alors, comme une joyeuse harmonie, se représentèrent tous les jeux de mon enfance, enfin par-dessus tout, la voix de la gentille Véronique retentit comme le son d'une clochette; je pris la main de ma belle amie, et je la pressai contre mes yeux jusqu'à ce que ce bruit eût passé. Puis, je me levai en riant, le chien en aboyant, et le front du vieux général devint encore plus sévère et plus sombre.

Je m'assis de nouveau, je repris la petite main, je la baisai et je me mis à parler de la petite Véronique.

—

Madame, vous desirez que je vous décrive la tournure de la petite Véronique; mais je ne veux pas. Vous, madame, on ne peut pas vous forcer de lire une ligne de plus que vous ne voulez; moi, de mon côté, j'ai le droit de n'écrire que ce qui me plaît. Il me plaît donc de vous décrire en ce moment la belle main que j'ai baisée dans le précédent chapitre.

Avant tout, je dois en convenir, je n'étais pas digne de baiser cette main. C'était une belle main, si tendre, si transparente, si éclatante, si douce, si parfumée, si soyeuse, si aimable,—en vérité, j'ai envie d'envoyer chez l'apothicaire chercher douze gros d'épithètes.

Au doigt du milieu était un anneau avec une perle. — Je n'ai jamais vu perle jouer un si misérable rôle; à l'index, elle portait un diamant; c'était un talisman, car tant que je le voyais, j'étais heureux, car là où il était, était aussi le doigt, conjointement avec ses quatre collègues; et souvent avec les cinq doigts elle me frappait la bouche. Mais elle ne frappait pas fort, et je l'avais toujours mérité par quelque parole impie. Quand elle m'avait frappé, elle s'en repentait aussitôt, elle prenait un gâteau, le rompait en deux, m'en donnait une moitié, et donnait l'autre moitié au chien brun, en disant avec un doux sourire :

Oh! je connais ces larmes! Pourquoi feindre plus long-temps? Vous, madame, vous êtes vous-même la belle dame qui a déjà pleuré si amèrement à Godesberg, au récit de cette triste aventure de ma vie. Vos pleurs coulaient comme des perles; le chien brun restait immobile; le Rhin murmurait plus doucement; la nuit couvrait la terre; et j'étais assis à vos pieds, madame, regardant le ciel étoilé. Un moment je pris vos yeux pour deux étoiles. Mais comment peut-on confondre vos yeux avec des étoiles? Ces froides lumières du ciel ne peuvent pas pleurer sur la misère d'un homme qui est si misérable, qu'il n'a plus de larmes.

Et j'avais encore des raisons particulières pour ne pas méconnaître ces yeux. Dans ces yeux, habitait l'âme de la petite Véronique.

J'ai calculé, madame, que vous êtes née juste le jour où mourut la petite Véronique. Johanna m'avait prédit que je retrouverais la petite Véronique à Godesberg, et je l'ai aussitôt reconnue. Ça été une mauvaise pensée à vous, madame, de mourir autrefois, lorsque nos jolis jeux commençaient à aller si bien. Depuis que la pieuse Ursule m'avait dit: « Voilà ce que fait la mort », j'allais seul et gravement dans la grande galerie de tableaux; mais ces figures ne me plaisaient plus autant qu'autrefois: elles me semblaient tout-à-coup effacées. Un seul tableau avait conservé son coloris et son éclat. Vous savez, madame, de quel tableau je parle.

C'est celui du sultan et de la sultane de Delhi.

Vous souvenez-vous, madame, comme nous nous arrêtions durant des heures entières devant ce tableau? Et, comme la pieuse Ursule souriait merveilleusement, lorsque les gens remarquaient que les figures du tableau ressemblaient tant aux nôtres? Madame, je trouve que vous étiez fort ressemblante, et il est inconcevable que le peintre ait saisi jusqu'au costume que vous portiez alors. On dit qu'il était devenu fou, et qu'il avait rêvé cette image. Son âme résida-t-elle donc jadis dans ce grand singe sacré, qui se tenait derrière vous comme un jokei? En ce cas, il dut se souvenir de ce voile gris d'argent sur lequel il répandit du vin, et qu'il tacha. Je fus content de le voir enlever: il ne vous habillait pas très bien. En général le costume de l'Europe vous va mieux que le costume indien. Sans doute tous les costumes conviennent aux jolies femmes. Vous souvenez-vous,

madame, qu'un galant Brahmine (il ressemblait à Ganera, le dieu à la trompe d'éléphant, monté sur une souris) vous fit un jour ce compliment : « La divine Manéca, lorsqu'elle descendit de la cité d'or d'Indrah auprès du pêcheur royal Wiswamitra, n'était certainement pas plus belle que vous, madame. »

Vous ne vous en souvenez plus ! trois mille ans se sont à peine écoulés depuis que cela vous a été dit, et les jolies femmes d'ordinaire, n'oublient pas si vite un tendre compliment.

Quoi qu'il en soit, le costume indien sied mieux aux hommes que le costume d'Europe. O! mes pantalons de Delhi, mes pantalons couleur de rose, semés de fleurs de lotus. Si je vous avais portés lorsque j'étais aux genoux de la signora Laura et que je la suppliais de m'aimer, le précédent chapitre eût fini autrement. Mais hélas! je portais alors des pantalons couleur de paille, qu'un Chinois à jeun avait tissus à Nanking. Ma perte y était écrite. Je fus malheureux.

Souvent un jeune homme est assis à la table d'un petit café allemand, il boit tranquillement sa tasse de café, et pendant ce temps, dans le vaste empire de la Chine, pousse et fleurit son malheur; on le tisse, on le teint, et en dépit de la grande muraille, il trouve son chemin jusqu'au jeune homme qui le prend pour un pantalon de nanking, qui le passe innocemment, et qui devient malheureux pour le reste de sa vie. Ainsi, madame, le malheur peut atteindre l'homme sans qu'il s'en doute. Le pauvre homme, il va, il vient, il siffle, il chante, tra la la, tra la la, la la.

Le pauvre homme!

—

— Elle était aimable et il l'aimait; mais lui, il n'était pas aimable, et elle ne l'aimait pas.

(*Ancienne pièce de théâtre.*)

—Et c'est à cause de cette histoire que vous avez voulu vous brûler la cervelle?

—Madame, lorsqu'un homme veut se brûler la cervelle, il a toujours des raisons, vous pouvez le croire; mais connaît-il lui-même ces raisons; c'est là une question. Jusqu'au dernier moment, nous jouons la comédie avec nous-mêmes. Nous masquons

notre misère, et tandis que nous expirons d'une blessure à la poitrine, nous nous plaignons d'un mal de dents.

Madame, vous avez certainement un remède pour le mal de dents. Moi, j'avais un mal des dents dans le cœur. C'est un terrible mal; rien ne le guérit qu'en les plombant et en les frottant avec cette noire poudre à dents qui a été inventée par Barthold Schwarz.

Le mal, comme un ver, rongeait et dévorait mon cœur. Ce n'est pas la faute du pauvre Chinois, j'avais moi-même apporté ce mal au monde. Il germait déjà dans mon berceau, et lorsque ma mère me balançait, il se balançait avec moi, et quand elle chantait pour m'endormir, il s'endormait avec moi, et il se réveillait dès que j'ouvrais les yeux. Lorsque je devins plus grand, mon mal grandit, et enfin.....

Parlons d'autre chose, de couronnes de fleurs, de jeunes filles, de bals masqués et de noces, tralla la, tralla la la, la la la, — la — la, — la....

H. HEINE.

PAGE(S)

MISSING

VOYAGE

DANS LA COLOMBIE.[1]

LA SEMAINE-SAINTE A QUITO.

C'est une singulière ville que Quito ! Bâtie sur le penchant du Pichincha, volcan éteint, mais fumant encore, avec ses rues en échelles, le nombre prodigieux de ses églises, de ses clochers, de ses couvens, parmi lesquels on remarque ceux de *San Domingo* et de la *Merced*, et surtout celui de *San Francisco*, pour la construction duquel, dit-on, le trésor du roi des Indes fut mis, pendant soixante ans, à la disposition de l'ordre, elle offre au voyageur qui y entre pour la première fois un des tableaux les plus étranges et les plus pittoresques qu'il puisse rencontrer dans l'Amérique du Sud. Quito est à cheval sur plusieurs torrens ou ravins profonds, et doit à cette bizarre position de n'être point ravagé par les tremblemens de terre qui désolent les environs. Ces ravins ou *quebradas*, comme on les appelle, sont, dans la plus grande partie de la ville, en-

(1) Nous avons entre les mains un *Journal de voyage* dans l'Amérique du Sud pendant l'année 1830, que l'auteur, M. le comte de Raigecourt, a bien voulu nous confier. Nous espérons y puiser plusieurs articles fort intéressans; mais en attendant que nous soyons en mesure de le faire, nous en détachons ce fragment sur la Semaine-Sainte à Quito. Le travail de M. de Raigecourt nous a paru fort remarquable. L'auteur a d'ailleurs rapporté de ce voyage de nombreux dessins qui lui ont valu les suffrages les plus flatteurs qu'un voyageur puisse obtenir, ceux du savant M. de Humboldt.

(*N. du D.*)

tièrement cachés par des ponts, des maisons ou des voûtes naturelles. Ses rues, quoique nettoyées périodiquement par les pluies violentes qui s'y succèdent à de courts intervalles, sont peut-être les plus sales que j'aie jamais vues; car on ne connaît ici aucun de nos plus simples usages d'Europe prescrits par la propreté et la salubrité : la voie publique est le réceptacle de toutes les immondices. Quito n'est éloigné de la ligne que de 13' 17". Les jours et les nuits y sont égaux. La température n'y varie que de 10° à 18°, et paraît tellement froide, en sortant de pays si chauds, que j'en souffris réellement tout le temps de mon séjour, malgré toutes les précautions que je pris pour me garantir. Il est vrai que je ne pus faire entrer le feu dans le nombre; car les cheminées y sont aussi une chose inconnue. La position de cette ville unique dans l'univers, qui fait que, dans un rayon de quelques lieues, on peut trouver toutes les températures du globe, depuis celle de la zone glaciale jusqu'à celle de la zone torride, lui donne l'inappréciable avantage de jouir toute l'année des produits de tous les climats. Cependant les fruits d'Europe, les pêches surtout, y sont fort médiocres.

Nous arrivâmes à Quito, le 13 mars 1830, par une pluie battante, qui donnait à ses rues l'aspect d'autant de rivières. La nouvelle de notre arrivée mit toute la ville en émoi; chacun voulait nous voir. Le mouvement est tellement contre la nature de ces peuples, qu'ils ne peuvent s'imaginer qu'on quitte son pays uniquement pour en connaître d'autres: ils attachent toujours aux voyages des motifs d'intérêt ou d'ambition. Or, je voyageais avec un jeune homme de mes parens, qui porte un nom tant soit peu allemand; moi, j'étais militaire français : là-dessus on bâtit la plus étrange hypothèse. Mon compagnon de voyage était le duc de Reichstadt; moi, j'étais son aide-de-camp. De là l'empressement des Quiteños à nous rendre visite, et c'est peut-être à ce bruit absurde que nous dûmes notre introduction dans les meilleures sociétés de la ville. Toutefois je dois avouer qu'une fois l'erreur reconnue, leurs politesses et leurs prévenances ne diminuèrent en rien à notre égard.

Les solennités de la semaine-sainte approchaient; nous résolûmes de faire quelques excursions dans les environs de Quito, et nous remîmes notre départ après Pâques; car, si la semaine-sainte est imposante à Rome par l'éclat et la pompe des fêtes, elle n'est peut-être pas moins curieuse à Quito par l'originalité de celles-ci. Pâques tombait cette année-là le 11 avril, et huit jours auparavant, la veille du dimanche des Rameaux, commencèrent les cérémonies qui devaient se succéder sans interruption pendant toute la semaine-sainte. Le soir de ce jour-là, nous vîmes passer sous nos fenêtres cinq mannequins ou figures étranges, habillées de blanc et précédées d'une troupe d'enfans, chantant des cantiques. Chacune d'elles était coiffée d'un énorme bonnet en pain de sucre de cinq ou six pieds de haut, duquel pendaient par derrière deux morceaux de toile ou de rubans longs et étroits, qui quelquefois flot-

taient jusqu'à terre. Une jupe blanche, retenue par une ceinture et tombant jusqu'aux talons, couvrait le reste du corps. Toutes portaient à la main une sonnette qu'elles agitaient tour-à-tour. On appelle ces figures *almas santas*, âmes saintes, je ne sais par quelle raison.

Le lendemain, dimanche, je me rendis à la cathédrale pour assister à la bénédiction des rameaux. L'église était pleine de gens portant au bout de longs bâtons d'énormes paquets de verdure, consistant en branches de palmier, tronçons de roseaux ou bananiers. Les feuilles de ces derniers étaient quelquefois tressées d'une manière très ingénieuse. La cérémonie se faisant trop attendre, je sortis et me dirigeai du côté de San Francisco, où rentrait en ce moment la procession des religieux de cet ordre, chantant et portant chacun à la main une palme. Ils précédaient un christ que je crus d'abord porté à bras; mais les mouvemens singuliers que je lui voyais faire m'engagèrent à l'examiner de près, dans un moment où la procession était arrêtée sous les arcades du couvent. Je découvris alors, non sans surprise, que le porteur du mannequin était un âne, qui, embarrassé de son fardeau, l'eût infailliblement jeté à terre, si deux hommes placés de chaque côté n'eussent été sans cesse occupés à le maintenir en équilibre, de crainte d'accident. L'envie de rire qui me prit à cette vue, et que je parvins à grand'peine à comprimer, gagna le père provincial, qui jeta les yeux de mon côté par hasard, et qui, pour ne pas en faire autant, fut obligé de baisser promptement la tête et de se cacher la figure avec son bréviaire.

Un spectacle encore plus étrange s'offrit à moi dans l'église de Santa-Clara, dépendante d'un couvent de religieuses cloîtrées, où j'entrai dans le courant de la journée. J'aperçus, à travers les grilles, toutes les religieuses entourant un âne, et empressées autour de lui, puis se mettant à genoux, et prononçant des prières, quoiqu'on ne célébrât dans ce moment aucune cérémonie dans l'église. Je ne pus m'expliquer ce que je voyais qu'en supposant l'animal destiné à figurer dans quelque procession du genre de celles que je venais de voir.

Une seconde procession, plus considérable que la première, sortit le soir de San Francisco, et passa sous mes fenêtres, d'où je pus l'examiner sans en perdre aucun détail. En tête marchait d'abord un certain nombre d'hommes portant au bout de longs bâtons, des lanternes, dont deux, précédant les autres, avaient la forme d'étoiles; venaient ensuite deux mannequins représentant, à ce qu'on me dit, l'un saint Jean l'Evangéliste, l'autre sainte Madeleine, puis trois almas santas pareilles à celles que j'ai décrites, excepté que celle du milieu dominait ses compagnes de toute la tête, et portait une longue queue blanche, soutenue par un enfant habillé en ange, et muni de deux grandes ailes. Ces trois figures agitaient tour-à-tour leurs sonnettes, de manière à ce que le bruit fût toujours continu. Une quantité de femmes, parmi lesquelles j'en reconnus plusieurs de la haute société, les suivaient

rangées en ordre sur deux files et portant chacune un cierge à la main. Entre les rangs on distinguait quelques moines de San Francisco, occupés à maintenir l'ordre. A leur suite venaient trois almas santas, celle du milieu dominant, comme la première, ses voisines, qui étaient vêtues de noir et armées d'une longue épée au côté. Derrière elles marchaient deux à deux les barbiers de la ville, nu-tête, et vêtus de leur costume pittoresque des grandes cérémonies, consistant en une espèce de poncho étroit, noir, plein de gros plis dans sa longueur, et une culotte courte, sans bas ni souliers.

Chacun d'eux avait à la main un grand encensoir ou plutôt un réchaud d'argent suspendu à deux chaînes de même métal. Ils étaient suivis d'un immense brancard en bois doré, recouvert d'un dais et garni de lampes, de miroirs et d'images de saints, sur lequel apparaissait le Sauveur, vêtu des pieds à la tête d'une longue robe entièrement brodée en or, et portant sa croix. Derrière lui était *don Simon el Cyreneo*, ainsi que l'appelaient les assistans, qui, au lieu de porter la croix conjointement avec notre Sauveur, suivant l'usage, se contentait de la soutenir d'une main. Ce dernier personnage était d'une taille svelte, cravaté jusqu'aux oreilles, coiffé d'un chapeau placé cavalièrement de côté et porteur de deux épaisses et formidables moustaches. Des femmes, le cierge à la main suivaient le brancard dont les vingt porteurs pliaient sous le faix, puis le préfet de police portant un gros fanal et escorté de deux Franciscains, puis Notre-Dame des Sept Douleurs, la même que j'avais vue dans le couvent de San Francisco, vêtue d'une belle robe de velours bleu parsemée d'étoiles d'or. Enfin, deux Madeleines fermaient la marche. De distance en distance étaient placés des groupes de musiciens, qui, par intervalles, faisaient entendre des sons discordans que je ne puis mieux comparer qu'à ceux que produit chez nous l'instrument du petit savoyard qui fait danser ses marionnettes. Cette procession suivait lentement une longue rue, légèrement en pente, et malgré le ridicule auquel elle ne prêtait que trop, l'effet qu'elle produisait n'en était pas moins imposant.

Le lendemain, une seconde procession eut lieu, mais bien moins brillante que celle de la veille; elle était formée en entier d'Indiens, sans qu'aucun prêtre y assistât, et n'offrit rien de remarquable. Dans la journée se présenta chez moi un personnage entièrement vêtu de violet de la tête aux pieds, la figure couverte d'un masque, et portant une sangle en cuir en guise de ceinture; j'attendis en silence qu'il m'expliquât le motif de sa visite, mais il se tint modestement sur le seuil de la porte sans proférer une parole, et après avoir frappé trois fois avec une pièce de monnaie sur un plateau d'argent qu'il tenait à la main, il se retira sans rien dire. Un second lui succéda et répéta le même manège. J'appris que c'étaient des pénitens faisant une quête, et que les personnes les plus distinguées de la ville se chargent souvent de ce rôle.

Une pluie continuelle qui tomba le mardi fit remettre au jour suivant

la procession qui devait avoir lieu ce jour-là. Le mercredi, à dix heures du matin, elle sortit de la cathédrale, dans l'ordre suivant. D'abord parurent un nombre considérable de pénitens, pieds nus, portant, la plupart, une corde au cou et une couronne d'épines sur la tête; ensuite une alma santa avec une croix dans ses bras; deux saints dont j'ai oublié les noms; un jardin des olives avec un ange consolant notre Sauveur; un *ecce homo* auquel saint Pierre, à genoux, paraissait demander pardon; un énorme crucifix, une descente de croix, et enfin la sainte Vierge vêtue d'une magnifique robe de velours violet, brodée en argent, dont un ange portait la queue. Toutes ces figures étaient loin de marcher rapprochées comme je viens de les énumérer. Entre elles étaient placés les différens ordres religieux, qui tous, sans exception, assistaient à la cérémonie; les élèves des collèges de San-Fernando et San-Luis, les premiers vêtus de robes noires bordées de blanc; les seconds, de robes mi-parties de jaune et de rouge, puis nombre de fonctionnaires et d'officiers de tous grades munis de cierges. Derrière la figure de la sainte Vierge, marchaient sept chanoines la tête couverte d'un capuchon de tafetas noir et vêtus de soutanes de la même étoffe, dont la queue avait plusieurs aunes de long; quatre grandes bannières noires, surmontées de croix rouges, précédaient l'évêque, qui portait le saint-sacrement voilé et fermait la marche. La foule qui accompagnait la procession se précipitait sans cesse sur son passage à mesure qu'elle défilait, et je faillis plus d'une fois être renversé par ce pieux empressement.

Le jeudi-saint, il ne sortit aucune procession; on ne célébra qu'une messe dans chaque église, après laquelle on éleva un tombeau, emblème de celui où à pareil jour avait été renfermé notre Sauveur. Tous ces tombeaux étaient d'une grande richesse et décorés, avec profusion, de miroirs et de statues, espèces d'ornemens que le malheureux goût des Quiteños prodigue à tout propos. Je me rappelle, entre autres, avoir vu, dans l'église des Augustins, Jésus-Christ avec ses apôtres, tous vêtus de chasubles et faisant la cène.

La procession du vendredi-saint surpasse en splendeur toutes celles des jours précédens, et je me promis bien de ne pas la manquer. Je commençai, le matin, par assister à l'office dans l'église de San Domingo, où je fus obligé de recevoir une bannière et d'aller processionnellement au tombeau chercher l'hostie consacrée pour la communion du prêtre. La manière gauche dont je m'acquittai de cet exercice nouveau pour moi, me tint d'abord au cœur; mais je m'en consolai en apprenant dans la journée que le colonel Young, Anglais et protestant, avait été obligé, la veille, de figurer dans une cérémonie de ce genre avec un cierge à la main. Le soir je revins dans la même église, d'où devait sortir la procession; j'y entrai au moment où l'on prêchait la passion. Je vis derrière le maître-autel trois énormes croix; celle du milieu était vide, aux deux autres étaient suspendus les deux larrons, l'un blanc, l'autre Indien

par ménagement, sans doute, pour les différentes castes. Un profond silence régnait dans l'église; mais au moment où le prédicateur peignit l'arrivée de Jésus au Calvaire, on entendit le bruit du marteau et l'on vit attacher notre Sauveur sur la croix. Lorsqu'arriva le moment du récit de sa sépulture, deux prêtres montèrent sur la croix au moyen d'une échelle et déclouèrent les mains du mannequin, pendant que deux autres détachaient les pieds et soutenaient le corps; tous quatre le descendirent lentement et le montrèrent en le présentant par-devant à l'assemblée, qui se mit à sangloter; ils le retournèrent, et aux sanglots se joignit le bruit des soufflets que les femmes se donnèrent à qui mieux mieux. Cette double exposition terminée, le corps fut déposé dans un cercueil d'argent qui fut placé sur un brancard, et la procession se mit en marche dans le plus grand ordre.

En tête marchaient près de mille almas santas dont quelques-unes avaient des bonnets si élevés, qu'ils atteignaient les fenêtres du premier étage des maisons et s'y accrochaient de temps à autre. De cette étrange coiffure partaient des rubans de différentes couleurs qui retombaient sur les épaules du mannequin. La robe de quelques-unes se terminait par une longue queue que portait un ange. Sur un brancard qui venait immédiatement après était un autre ange au pied duquel on voyait un hideux squelette représentant la mort vaincue par le Sauveur. Une file de prêtres suivaient, revêtus d'habits sacerdotaux et portant les divers emblèmes de la passion. Le premier tenait gravement à hauteur de son menton un large couteau à la pointe duquel était collée une oreille figurant celle de Malchus, coupée par saint Pierre; un coq au bout d'un bâton arrivait ensuite, puis les trente deniers de Judas peints sur un étendard en bois, les dés dans un plat d'argent, dans d'autres les clous, le marteau et les tenailles; on voyait également les verges qui avaient servi à la flagellation, le roseau qui avait percé le flanc du Sauveur, et enfin sa tunique portée au bout d'un long bâton en guise de bannière. Ce groupe singulier était suivi d'un cortège de musiciens vêtus d'un costume violet et masqués, avec leurs instrumens couverts de crêpes en signe de deuil, et jouant des airs lugubres appropriés à la circonstance. Après eux venait notre Sauveur, portant sa croix et accompagné comme précédemment par *don Simon el Cyreneo;* puis le premier alcade de la ville en costume noir complet, avec chapeau à plumes, et portant sur son dos une bannière noire (sur laquelle était peinte une croix rouge), renversée et traînant à terre. Une foule de nègres marchaient à sa suite vêtus uniformément d'un habit bleu de roi, à collet et paremens jonquille, de pantalons bleu de ciel avec un galon jaune et une écharpe de la même couleur. Tous étaient censés faire partie de sa maison. Deux longues files de moines, dont chacun tenait à la main un crucifix, paraissaient à leur suite, et précédaient les écoliers des deux collèges dont j'ai parlé, vêtus de leur uniforme. Ceux-ci étaient suivis du second alcade de

la ville, portant sa bannière renversée comme le premier. Derrière lui s'avançait le cercueil contenant le corps de Jésus-Christ, supporté par des colonnes d'argent comme le cercueil lui-même. Il était entouré d'une foule d'individus vêtus de costumes de toutes couleurs, armés de bâtons, sabres, épées, lances, et une lanterne à la main. Ces derniers représentaient les Juifs qui vinrent au jardin des olives pour s'emparer de notre Seigneur. On m'assura que ce rôle était si odieux, qu'on ne trouvait personne dans la ville qui voulût s'en charger de bonne volonté, et qu'on forçait à le remplir les épiciers et les autres marchands de comestibles. A la suite des juifs marchaient tous les officiers de la garnison, un cierge à la main, puis les troupes, disposées par pelotons et d'une tenue assez régulière. Elles portaient le fusil en bandoulière, ce qui est un signe de deuil à Quito comme parmi nous l'arme renversée. Les officiers commandant chaque peloton étaient vêtus moins uniformément que leurs soldats, les uns portaient un bonnet de police ou une casquette, les autres le chapeau à corne ou le schako. Enfin la procession était terminée par les religieux de la Merced, les chanoines, l'évêque, la sainte Vierge, vêtue d'une robe de velours brodée or et argent, dont un ange tenait la queue, une foule de femmes munies de cierges et un peloton de gendarmerie.

Un silence solennel, interrompu seulement par les chants religieux et la musique, rendait cette cérémonie véritablement imposante et faisait oublier le spectacle parfois grotesque qu'elle présentait çà et là. Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on apercevait une double rangée de lumières se mouvant lentement, et dont l'éclat dissipait l'obscurité de la nuit. Un seul incident survint au milieu de la marche qui rompit un instant la gravité de ceux qui en furent témoins. Au milieu d'une rue se trouvait un égout dont l'ouverture était masquée par la foule; au moment où les Juifs, qui suivaient pêle-mêle le cercueil de notre Seigneur, arrivèrent à cet endroit, plusieurs d'entre eux disparurent subitement dans ce gouffre, au grand contentement de quelques-uns des spectateurs, qui dans leur illusion, les prenant pour de véritables Juifs, considérèrent cet accident comme une juste punition du ciel. On retira les acteurs de l'égout, et leur chute n'eut heureusement aucune suite fâcheuse.

Pour donner une idée du nombre de personnes qui assistèrent à cette procession, il suffira de dire qu'il ne s'était pas vendu ce jour-là dans la ville moins de cinq mille cierges. Le général Farfan (1) me dit, entre autres, que pour sa part il en avait acheté pour deux cents piastres, et

(1) Le général Farfan était Indien, natif de Cusco, et issu d'une ancienne famille de caciques. Sa bravoure à toute épreuve et sa probité avaient été ses seuls titres au rang élevé auquel il était parvenu malgré la prévention des blancs contre la race indienne.

il ajouta avec un sentiment qui lui faisait honneur, qu'il eût bien mieux aimé donner cet argent aux pauvres soldats qui étaient à l'hôpital, où ils manquaient de tout.

Une dernière procession, dite procession de la résurrection, eut lieu le dimanche de Pâques, mais comme elle sortit à quatre heures du matin, je ne pus en être témoin; elle dut, d'ailleurs, être plus ou moins semblable à celles que je viens de décrire.

J'ai observé ces cérémonies avec un vif intérêt, sans esprit de critique ou de prévention en leur faveur. Tout a été dit pour ou contre la pompe bizarre et les spectacles étranges qui les accompagnent, et qui sont si loin de nos mœurs actuelles. Je ferai cependant observer que si cette forme théâtrale, donnée au culte extérieur, tend à faire perdre de vue les dogmes et la morale d'une religion, l'une et l'autre ont dû, dans les commencemens, puissamment favoriser la conversion des Indiens, dont l'esprit grossier a besoin d'images sensibles. Dans la Colombie on la retrouve non-seulement dans les fêtes solennelles, mais encore dans les cérémonies des jours ordinaires. Chaque messe a son petit coup de théâtre, qui consiste dans l'apparition subite d'une sainte Vierge, d'un crucifix ou d'un Saint-Sacrement, entourés de cierges allumés, lorsque le prêtre monte à l'autel. Le plus souvent cela s'exécute au moyen d'un voile qui se lève tout d'un coup; mais quelquefois c'est le tabernacle lui-même qui s'ouvre en deux, ou qui, tournant sur lui-même, présente son autre face.

Ce sont les Indiens qui fabriquent les nombreux mannequins qu'on voit figurer dans toutes ces cérémonies, et le talent dont ils font preuve à cet égard ne mérite guère d'éloges; mais il n'en est pas de même pour tous les objets qui sortent de leurs mains. Ils taillent avec beaucoup d'adresse dans une espèce de noix de coco, dont l'amande est très blanche, de petites figures de saints et d'animaux, et ils font en bois de petites poupées qu'ils peignent ensuite et qui représentent parfaitement les costumes du pays. Toutes les branches d'industrie mécanique sont presque exclusivement exercées par eux dans le pays. Le reste de la classe ouvrière se compose de mulâtres et de nègres qui, pour la plupart, sont esclaves. Les objets qu'on y fabrique consistent en draps, cotonnades grossières, tapis, ponchos: c'est aux Indiens qu'est due l'invention des tissus imperméables au moyen de la gomme élastique. Ceux qu'ils fabriquent sont au moins égaux aux nôtres.

Outre les Indiens natifs de la province et qui y résident, on en voit d'autres à Quito, venus de loin, soit par curiosité, soit pour vendre quelques objets de peu de valeur. La plupart sortent de la province de Maynas, qui touche au fleuve des Amazones et fait partie de la Colombie. Leur costume est extrêmement pittoresque et consiste pour les deux sexes dans une espèce de tunique, faite d'une étoffe à carreaux, qui couvre le corps depuis le cou jusqu'aux genoux et laisse à découvert les bras et les jambes. Leur tête est également nue, et leurs cheveux longs



et lisses, divisés sur le milieu de la tête, retombent des deux côtés sur leurs épaules. La seule arme qu'emploient les Indiens est une sarbacane d'environ six ou sept pieds de long, au moyen de laquelle ils lancent à une soixantaine de pas de petites flèches, d'un bois dur, dont la pointe est empoisonnée et la tête entourée de coton, afin de remplir exactement le tube. Le poison dont ils font usage est, m'a-t-on dit, le suc d'une liane, qui, à l'état solide ou liquide, a la plus grande ressemblance avec le caoutchouc. Ses effets paraissent entièrement semblables à ceux du *curase* des bords de l'Orénoque. Comme ce dernier, il n'agit que sur le sang dont il arrête la circulation, et l'on peut le prendre impunément à l'intérieur. L'homme ou l'animal blessé commence par éprouver des vertiges, tombe et meurt. Les seuls remèdes qui puissent, dans ce cas, préserver d'une mort certaine, sont le sirop de canne à sucre, ou l'ail, écrasé dans un peu d'eau, pris immédiatement après la blessure. M. Salaza m'assura que, dans la guerre de l'indépendance, il avait eu sous ses ordres un corps d'Indiens armés de ces sarbacanes, qui, dans plus d'une occasion, avait rendu de grands services contre les Espagnols. J'ai rapporté une certaine quantité de ce poison en France, pour en faire faire l'analyse; mais le vase dans lequel il était contenu, ayant sans doute été mal bouché, cette substanee avait, à mon arrivée, perdu toute sa vertu.

DE RAIGECOURT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 août 1832.

Le calme plat a continué de régner toute cette quinzaine sûr l'océan politique.

La diplomatie s'est occupée de soigner sa santé. Elle a gardé le lit, elle est allée aux eaux; bref la paresseuse a pris ses vacances et n'a fait œuvre de ses doigts.

Les affaires de don Pédro n'ont guère avancé non plus. L'ex-empereur paraît, il est vrai, n'être point pressé. Il se trouve bien à Porto, sans doute ; il y reste.

Quant à Léopold dont les démêlés avec Guillaume ne finissent point, et qui s'est marié probablement pour preadre patience; enmenant chez lui sa jeune femme, il s'en est retourné comme il était venu, à travers une haie bien serrée de maires et de sous-préfets, et sous un feu bien nourri de harangues et de congratulations municipales.

Une anecdote qui se rattache à cette alliance a été commentée de diverses façons. Chacun sait qu'un ex ambassadeur à Saint-Pétersbourg n'avait point cru devoir profiter de l'honneur qu'on voulait bien lui faire en l'admettant à figurer comme témoin dans cet auguste mariage. Le ci-devant ambassadeur ne trouvait peut-être point les contractans d'assez bonne maison! qui sait? Quoi qu'il en soit, cet étrange refus, expliqué par la *Quotidienne* tout au profit de la légitimité, n'aurait point eu, à ce qu'il semble, les louables mérites de désintéressement et de fidélité que ce journal lui attribue. Les ambassadeurs sont de chair comme les autres hommes. Or, selon la version qui nous est parvenue, celui dont il s'agit ici, lors de la révolution de juillet, se serait trouvé vivement épris d'une très grande et très belle dame qui sympathisait peu avec les exilés d'Holy-rood. Pour obtenir un regard de ses yeux, sans doute le noble personnage eût fait volontiers la guerre, sinon aux dieux, du moins aux rois de la branche aînée. On n'exigea pas tant de lui. Il lui fallut seulement aller près du czar en qualité d'ambassadeur de la branche cadette.

C'était gagner un cœur à bon marché. Cependant, tandis que l'illustre prosélyte faisait sa cour et son ambassade à huit cents lieues de Paris, à Paris on était ingrate, on l'oubliait quelque peu. Aussi dès que le vent de cette trahison eut soufflé jusqu'à lui sur les bords de la Newa, le diplomate par amour, jugeant sa mission suffisamment remplie, est-il revenu brusquement bouder dans ses terres, et rend-il la royauté de juillet responsable des dédains et de la légèreté de la grande et belle dame. Voilà qui est injuste, monsieur le ci-devant ambassadeur. Cette dame, assurément, a de grands torts, mais pourquoi donc en punir deux nations qui auraient été si fières de savoir la signature de votre excellence au bas du contrat de mariage du roi Léopold et de la princesse Louise?

Une académie qui va, sans doute, devenir avant peu bien célèbre, a tenu récemment sa séance annuelle. Nous voulons parler cette fois, non pas de l'Académie française, mais de l'Académie phrénologique.

Nul n'ignore que la phrénologie est une science qui apprend à juger les facultés intellectuelles et morales de l'homme par l'inspection des bosses de la tête.

Le vice-président de l'académie a ouvert la séance par un discours dans lequel il a particulièrement considéré la phrénologie dans ses rapports avec la politique et les institutions sociales, et il a ingénieusement établi que les examens d'admission à l'école polytechnique n'étaient, pour ainsi dire, qu'une étude phrénologique, à l'aide de laquelle on appréciait les différentes capacités des candidats.

Ceci donne à réfléchir et l'on sent d'abord que cette science va nous faire entrer enfin dans les voies de la véritable perfectibilité. Et vraiment pourquoi donc, non-seulement les capacités des candidats à l'école polytechnique, mais encore toutes les autres capacités ne seraient-elles point appréciées d'après le principe phrénologique?

Un jour viendra, sans doute, où la loi d'élection et la loi municipale seront refaites sur les bases de cette science. Alors, pour être nommé maire ou député, il faudra justifier non plus de telles contributions, mais de telles bosses. Alors les emplois ne seront plus donnés à l'intrigue et à la faveur, mais selon les diverses bosses de la tête. Ce sera le temps enfin où tout sera bien réglé dans la machine politique et sociale, lorsque chacun occupera la place et exercera la profession que lui assigneront ses bosses.

En attendant cette heureuse époque, je me demande pourquoi l'académie phrénologique ne se charge pas dès à présent, plutôt que l'académie française, de décerner les prix de vertu. Ce serait épargner beaucoup de peine et d'enquêtes à MM. de l'Institut; car chaque individu vertueux a la bosse de sa vertu, et la vertu de sa bosse. Aussi n'y aurait-il pas moyen de tromper des prénologistes. Ils vérifieraient au seul toucher les vertus dignes de la médaille ou bien du prix, et pour eux ce serait fait en un tour de main.

Nous recommandons sérieusement ces aperçus aux deux académies.

Les sessions de la cour d'assises auront été bien dramatiques durant cette quinzaine. Nous y avons vu d'abord de sérieuses et véritables tragédies, des condamnations capitales pour délits politiques. Un pauvre jeune homme, entre autres, a été condamné à mort par erreur. MM. les jurés s'étaient trompés.—Ceci serait monstrueux si ces arrêts devaient et pouvaient s'exécuter. — Ce n'est que triste et déplorable.

En revanche, après le drame nous avons eu la comédie. On nous donné le procès saint-simonien.

Les apôtres sont venus de Ménilmontant au palais de justice, processionnellement, en grand costume, avec de grandes barbes et de petits bonnets. Le pape Enfantin marchait à leur tête, portant sa profession de père suprême imprimée sur son gilet, comme les marchands de papiers Weynen la leur sur leurs chapeaux.

Les débats de l'affaire n'ont pas été moins curieux que ne l'avait été le cortège. D'étranges querelles se sont engagées entre le président et le père suprême, entre le père suprême et le ministère public. Le père suprême trouvait mauvais que le président se permît de lui rire à la barbe, et le président déclarait que ce n'était point sa faute si le père suprême le faisait rire. Le ministère public ne voulait point souffrir que le père suprême le regardât fixement, et le père suprême affirmait que, pour s'inspirer, il avait besoin de regarder fixement le ministère public.

Après le réquisitoire de l'avocat général et pendant la suspension de l'audience, le nouveau messie et ses disciples ont aussi fait la *cène* à leur façon. Ils ont mangé de la volaille de grand appétit, attendu que le peuple a faim; ils ont bu du vin de madère et du café à la santé de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Enfin sont venus les discours. Chacun des apôtres a parlé à son tour et le plus longuement qu'il a pu, puis le père suprême a pris le dernier a parole et récité son inspiration en homme qui n'est pas bien sûr de son rôle; développant d'ailleurs sans nulle timidité ses chastes théories sur l'émancipation de la femme et la réhabilitation de la chair, et déclarant que l'esprit et la matière se mêlaient amoureusement en lui.

Le père aconclu en suppliant les juges de considérer qu'il était fort et beau, et qu'il avait toute la vigueur et toute la puissance d'un carabinier.

Peu touché de ces argumens, le jury a condamné le prophète et ses principaux sectaires à mille francs d'amende et en une année d'emprisonnement.

C'est un châtiment bien sévère, et c'est grande pitié qu'on ait cru devoir traduire devant les tribunaux de pareilles folies qui n'étaient, en conscience, justiciables que des tréteaux du Vaudeville et des Variétés.

Au défaut du saint-simonisme dont la cour d'assises vient de proclamer la dissolution, une autre religion s'est récemment produite et revélée. L'inventeur en est M. Gabriel Bernard de Dijon. Comme il est

encore seul membre de l'association qu'il veut fonder, il peut marcher avec confiance et n'a jusqu'ici rien à craindre de l'application de l'article 291 du Code pénal.

Tout le système de M. Bernard de Dijon se trouve exposé dans diverses petites brochures intitulées : *La tyrannie à nu; Alkali volatil moral; La république en vigueur, ou la souveraine puissance revient de son sommeil léthargique; Avis à la pétulante jeunesse; Justice et grâces implorées sous la puissante intercession de la femme, à ce sujet très instamment invoquée.* Ne pouvant donner ces manifestes en entier, nous essayerons seulement de les analyser et d'en extraire la substance.

Le *bernardisme* a quelques légers rapports avec le saint-simonisme, en ce sens qu'il prêche aussi une sorte d'appel à la femme. Il veut qu'elle rentre *spontanément* dans l'exercice de la liberté individuelle, inviolablement garantie par la nature *à ce sexe ainsi qu'à l'autre.* M. Gabriel Bernard de Dijon ne précipite cependant pas les choses plus qu'il ne faut. Assurément il conviendra de mieux répartir par la suite les charges physiques imposées à l'humanité. Néanmoins le sexe féminin restera, comme il l'est, provisoirement, chargé seul de la production évidente des fruits de la génération commune, en d'autres termes, des accouchemens. On ne le peut nier, ceci est fort sage. Avant de rien changer aux dispositions de la nature à cet égard, il est bon de réfléchir et de prendre quelques avis.

Mais voici le point capital de la doctrine bernardienne.

Toutes espèces vivantes, dit M. Gabriel Bernard de Dijon, sont condamnées à s'entretuer pour éviter de s'entre-étouffer, et l'homme est obligé de se charger lui-même du soin d'expédier partie de sa population pour le soulagement du surplus. Cependant il y parvient à grand'peine, même avec le secours de la guerre et des médecins. M. Gabriel Bernard de Dijon appelle la sollicitude administrative sur ce mode de réduction usité jusqu'ici chez les peuples policés, et qui lui semble susceptible de sensibles améliorations.

Les anthropophages, poursuit le réformateur, nous prévalent en sagesse. Ils mangent leurs vieux parens qui s'en font une fête, et leurs prisonniers de guerre qui ne s'en réjouissent pas moins, attendu que cela leur évite les maladies et autres accidens qui pourraient les affliger par la suite.

M. Bernard ne prétend pas que nous imitions absolument cet usage. Il consent bien à ce que nous nous abstenions de ces banquets *surféroces*, qui seraient chez nous, d'ailleurs, nuisibles à la santé ; mais il ne voudrait pas au moins que notre raison perfectionnée nous privât des autres avantages inappréciables que la simple férocité des anthropophages leur assure.

En conséquence, M. Bernard de Dijon propose l'adoption du mode d'extinction ou plutôt de destruction régulière que voici :

Chaque année, il y aurait une *fête des funérailles.* Les vieillards plu

ou moins décrépits s'empresseraient de s'y rendre sur convocation, et de se mettre à la discrétion de l'autorité pour être sacrifiés.

M. Bernard a calculé qu'à Paris seulement ce serait une affaire de trente mille vieillards. Il ne dit pas, d'ailleurs, comment on les expédirait; dans tous les cas, il est bien entendu qu'on ne les mangerait point.

Eh bien! qu'en dites-vous, messieurs les économistes; les recettes de Malthus pour modérer l'excès de la population valaient-elles celle de M. Gabriel Bernard de Dijon?

Oh! pendez-vous, messieurs du *Globe* et du *Phalanstère*. Messieurs Fourier, Barrault et Enfantin, pendez-vous. Vous n'aviez point songé à ce mode d'assainissement de la race humaine.

Assurément, nous venons déjà d'assister à de bien divertissans spectacles. Jetons néanmoins un coup-d'œil sur nos véritables théâtres.

C'est à l'Opéra seulement que le public est resté fidèle. Il est vrai de dire aussi que c'est là seulement qu'on se donne quelque peine pour lui plaire et l'intéresser.

Les dernières représentations de *Robert le Diable* ont pleinement justifié les espérances que les débuts de mademoiselle Falcon dans cet ouvrage avaient fait concevoir. Moins timide et plus confiante, elle a pu librement se livrer à ses inspirations et déployer tous ses moyens. Nul doute qu'une haute fortune ne soit promise à ce jeune et précoce talent.

Les débuts de M. et de madame Taglioni n'ont pas été non plus sans succès.

Madame Taglioni danse avec élégance et légèreté. Elle est jeune, elle est jolie, elle est bien faite. Son unique tort est de s'appeler madame Taglioni.

Quant à M. Taglioni, c'est un danseur de la vieille école. C'est un sauteur intrépide et téméraire. Ce n'est point un homme qui danse. C'est un ressort qui vibre. C'est une balle élastique qui rebondit. Il saute, il saute, il saute, et puis il saute encore. M. Paul de sauteuse mémoire n'a jamais assurément sauté si haut ni si long-temps. Il saute au hasard, il saute à l'aventure, au risque de rester accroché comme Absalon aux branches d'un arbre, ou de crever un œil de figurante. Et vraiment, il n'y a pas de soirée où il ne donne à ces pauvres filles quelque coup de pied, non pas dans les jambes, mais bien dans le visage. A ce jeu, M. Taglioni se cassera lui-même indubitablement les siennes. D'ailleurs, il aura beau faire, il ne détrônera point Perrot.

Pour mademoiselle Taglioni, bien habile aussi sera celle, je ne dis point qui l'égalera, mais qui viendra seulement de loin après elle. Mademoiselle Taglioni nous est revenue de Londres, mariée, dit-on, mais à coup sûr aussi merveilleuse au moins qu'avant son départ. Il n'y a point de mots, en vérité, pour peindre l'admirable perfection de sa danse et de son jeu. Combien elle est belle et passionnée dans *le Dieu et la Bayadère*. Elle n'y parle point, elle y est muette, et cependant c'est elle

que nous y écoutons et que nous entendons le mieux. Et lorsque son bien-aimé chante auprès d'elle, il semble que les traits et les regards si tendrement expressifs de la jeune fille aient une voix qui complète l'accord et chante avec lui. Et dans *la Sylphide*, combien elle est adorablement touchante et gracieuse. C'est une âme qui flotte. C'est une flamme qui voltige. On ne lui fait pas, comme à ses compagnes, traverser l'air au bout d'un fil, et cependant, sans presque quitter la terre, elle plane bien plus haut qu'elles dans le ciel. Et quand elle danse, avez-vous bien regardé ses pieds si fins et si légers? Avez-vous vu comme ils suivent harmonieusement le chant de l'orchestre, si bien qu'on dirait qu'ils font eux-mêmes leur partie dans la musique et mêlent à ses accords des trilles et des cadences brillantes. Et puis lorsque la pauvre Sylphide est enchaînée par son amant; lorsqu'elle s'agenouille et lui demande grâce; lorsqu'elle meurt,. lorsqu'elle meurt si divinement, ainsi que doivent mourir les anges, ne vous sentez-vous pas profondément ému? N'avez-vous pas le cœur et les yeux pleins de larmes?

Oh! monsieur Véron, vous avez dans votre volière de bien ravissans oiseaux. Vous en avez de toutes couleurs et de tout plumage. Vous en avez qui chantent comme des fauvettes et des rossignols. Vous en avez qui ne savent que roucouler comme les colombes et les tourterelles. Mais le plus rare et le plus précieux de tous, c'est votre sylphide. Veillez, veillez sur elle. Soyez attentif. Puisqu'elle vient, dit-on, d'épouser un sylphe, prenez-garde, au moins, que cet invisible mari ne vous l'enlève.

Le drame nouveau de la Porte-Saint-Martin, *le Fils de l'Emigré*, n'a point obtenu le succès qu'on lui avait promis. Avant la représentation, on avait voulu faire croire que cette pièce était de M. Alexandre Dumas. Nous nous sommes sincèrement réjouis d'apprendre que l'auteur de *Henry III* n'avait point trempé dans *le Fils de l'Emigré*, et que la responsabilité devait en retomber tout entière sur M. Anicet Bourgeois.

Cette pièce, dont nous n'essayerons même pas de donner l'analyse, repose principalement sur certaines idées politiques qui ne sont, selon nous, ni dramatiques, ni vraies, qui ne sont surtout ni délicates ni généreuses. Y a-t-il, en effet, jamais eu un noble, émigré ou non, qui se prît à haïr le peuple en masse et par système, et qui, pour mieux exercer et développer sa haine, se fît faussaire et mouchard? Un homme est-il devenu jamais voleur et assassin, uniquement parce qu'il avait du sang d'émigré dans les veines? Et d'ailleurs, quandmêmetout cela ne serait point absolument faux, aujourd'hui que la noblesse est mise au néant et pulvérisée, est-ce bien le cas de la traduire sur le théâtre, dans la personne d'un misérable souillé de toutes les bassesses et de tous les crimes?

A vrai dire, un drame conçu dans cette pensée n'était d'aucune façon possible. L'exécution de celui-ci témoigne cependant quelque savoir-faire et quelque habileté. Mais à quoi bon employer si peu dignement ce que l'on avait de moyens et de talent? L'on dépense et l'on appauvrit ainsi

ses propres ressources et celles de l'art, sans profit pour soi ni pour lui. C'est un grand tort.

Quant à la Porte-Saint-Martin, il faut le déplorer, ce théâtre s'éloigne décidément chaque jour davantage des voies d'amélioration que *Marion Delorme* et *Antony* lui avaient *ouvertes*. Au lieu de nous continuer le drame, il nous a restitué son mélodrame, moins moral seulement, moins innocent, et dans de plus monstrueuses proportions. Il a épuisé toutes les combinaisons possibles de viol, d'inceste et d'adultère, et par une conséquence très logique, il y a eu à la fin de toutes ses pièces une décoration immuable, la Conciergerie; un personnage inamovible, le bourreau, ce qui est devenu monotone. Ce théâtre n'a pas su non plus, ou n'a pas voulu conserver ou employer les comédiens de talent qu'il avait. Il a maladroitement ou à dessein amorti madame Dorval, notre première tragédienne, et l'a complètement sacrifiée à mademoiselle Georges. Enfin, il a laissé récemment échapper Bocage, ce jeune acteur plein de chaleur et d'énergie qui lui avait été si secourable.

Bocage vient en effet de passer aux Français, et déjà, dit-on, M. Victor Hugo lui a confié l'un des premiers rôles dans son drame intitulé *le Roi s'amuse*, qui nous est promis pour le commencement du mois de novembre.

Toutes les espérances des vrais amis de l'art se tournent donc de nouveau vers la rue de Richelieu.

La quinzaine s'est terminée par une solennité à l'Académie, la réception de M. Dupin en remplacement de M. Cuvier. Les amis du futur ministre s'y étaient donné rendez-vous, et ont fort applaudi le nouvel académicien. Il est vrai de dire que son discours était semé de traits vifs et heureux. M. Jouy a répondu au récipiendiaire avec l'éloquence et le sel classique qu'on lui connaît; puis est venu le dénoûment obligé de ces sortes de solennités: M. Arnault et ses fables.

LA REVUE.

LETTRE

AU DIRECTEUR DE LA *Revue des Deux Mondes*.

Genève, 10 août 1832.

Permettez-moi, monsieur, de consacrer, dans votre *Revue*, un souvenir à la mémoire de Louis Robert, de Berlin, qu'une mort prématurée vient d'enlever à ses amis. Il n'y a pas encore six semaines que, nous promenant sous les délicieux ombrages de Baden-Bade, nous devisions ensemble sur la poésie et la littérature germaniques. Gravissant ces montagnes hérissées de noirs sapins, au milieu des ruines pittoresques des châteaux du moyen âge, il me lisait des vers que lui avaient inspirés les *Orientales* de Victor Hugo, et se plaisait à me faire remarquer la singulière facilité avec laquelle la langue allemande peut s'approprier les beautés de nos chefs-d'œuvre romantiques; quelquefois, par une transition soudaine, s'élançant des régions de la poésie à celles de la philosophie, il me commentait des passages de Fichte, dont il avait été le disciple et l'ami. Sa conversation était tout à-la-fois piquante et instructive, son esprit aimable et enjoué; il y avait de la finesse dans ses observations et de l'atticisme dans ses critiques; mais elles glissaient sur les individus sans faire grâce aux ridicules. Robert appartenait au passé par les goûts et les liaisons de sa jeunesse. Vétéran de l'école de Goëthe et de Tieck, dont il se montrait l'admirateur passionné, il avait milité pour eux, pendant vingt ans, dans les feuilles littéraires, comme un soldat qui défend ses chefs et ses drapeaux. Il a composé plusieurs comédies : l'une d'elles, *Die uberbildeten*, dont le canevas est tiré des *Précieuses ridicules* de Molière, mais revêtu de couleurs empruntées aux mœurs et aux localités allemandes, a été jouée, pour la première fois avec beaucoup de succès, en 1803; depuis elle a été rajeunie dans ses détails et n'a pas obtenu moins de faveur : je citerai encore *Cassius et Fantasus*, pièce allégorique et satirique, dont le sujet est purement littéraire : Cassius est la caisse, et Fantasus l'imagination; enfin

une tragédie bourgeoise, *Die Machte der Verhæltnisse* (la puissance des rapports), qu'on représente journellement sur la plupart des théâtres de l'Allemagne.

En 1817, Robert paya son tribut à l'enthousiasme de l'époque, par un volume de poésies sur les grands évènemens qui, depuis 1813, avaient changé la face de l'Europe; mais sa lyre ne connut jamais la flatterie, il ne venait pas bravement au secours des monarques vainqueurs, sa voix généreuse s'élevait comme celle de Jean-Paul en faveur des peuples; véritable patriote dans le bon sens de ce mot, et sincère ami d'une sage liberté, il tirait du passé des leçons pour l'avenir. Il publia ensuite successivement plusieurs nouvelles qui rappellent, par leur côté satirique, la manière de Cervantes, et les poésies épigrammatiques qu'il inséra dans les *Rheinbluthen*, en 1824 et 1825, sont presque toujours présentées sous la forme la plus heureuse.

Robert écrivait dans le journal littéraire de Iéna, et plus fréquemment encore dans le *Morgenblatt*, où, depuis 1830, il avait publié les *Nouvelles Lettres d'un mort*. C'était une suite à celles du prince Puckler, qui eurent tant de vogue en Allemagne; Robert sut s'approprier ce cadre ingénieux : il datait cette correspondance, tantôt de l'autre monde, et tantôt de celui-ci, soit que l'ombre du dandy voyageur erre encore sur cette terre, soit qu'elle se promène de planète en planète. La veille du jour de notre séparation, il me montra une de ces lettres qu'il venait de terminer, elle était écrite de Saturne; j'y remarquai quelques allusions à Bœrne et au journal de l'église évangélique de Berlin: la tendance de cette feuille est une sorte de jésuitisme protestant, et Robert a toujours été l'antagoniste le plus décidé des piétistes et des mystiques modernes. Cette épître est d'ailleurs entièrement politique: c'est une argumentation judicieuse et serrée qui s'attaque également aux théories radicales et absolutistes. Les lettres précédentes traitaient des théâtres et de la littérature. Peu de temps avant que la mort ne le frappât, Louis Robert avait composé un prologue pour une représentation que les acteurs de Calsruhe donnèrent à la mémoire de Goëthe. Ce sont les derniers vers qui soient sortis de sa plume. A le voir dans son intérieur, si plein d'aménité, et environné de tant de bonheur domestique, aurais-je pu croire qu'une existence si paisible et si douce se fût si tôt brisée? —Je lui avais fait lire *Stello;* il fut saisi d'un tel enthousiasme pour le talent original et la verve créatrice de ce livre si profondément pensé et animé de couleurs si vives, que, malgré sa répugnance habituelle pour les traductions, il avait entrepris de le faire passer dans la langue allemande, croyant ne pouvoir plus richement doter la littérature de son pays qu'en y naturalisant un tel ouvrage.

ÉDOUARD DE LA GRANGE.

UN SOUVENIR DU BRÉSIL.

Connaissez-vous la reine de l'Amérique, la ville au sept collines, aux mille panoramas? Si vous n'avez pas visité Rio-Janeiro, je vous plains, car vous pourriez monter sur le meilleur navire qui se balance dans nos ports, vous lancer avec lui sur les mers, et si vous êtes jeune, voir vos cheveux blanchir, avant d'avoir rencontré son égale. Moi qui vous parle, je suis monté souvent sur les sept collines de son enceinte, et je vous jure que chaque fois je ne pouvais en descendre. C'est qu'en vérité il y a une fascination que je ne saurais vous décrire dans ce ciel; ce n'est pas une voûte bleue comme le ciel du nord qui pèse pâle et triste sur votre tête, et arrête vos regards et votre pensée dans leur essor à travers l'espace. Là, vous pourriez pénétrer jusqu'à Dieu, s'il vous avait permis de le voir et de ne pas mourir. Et puis ces montagnes! ces cent îles verdoyantes qui inclinent leurs palmiers sur les eaux! ces mille navires qui sillonnent leur azur ou qui dorment en allongeant leurs ombres sur les lames onduleuses! croyez-moi, c'est une terre d'ineffaçables souvenirs : il ne lui manque que l'absence des hommes.

Or, un jour voici ce que je vis : c'était à l'heure qui précède le crépuscule fugitif des tropiques, lorsque le soleil a cessé d'être perpendiculaire, et que la brise souffle du large. Un navire

fuyait devant elle dans la baie, venant au mouillage en face de la ville. Figurez-vous un oiseau de proie qui, las de fendre l'air, se pose en ployant ses ailes fatiguées; ainsi le léger bâtiment serra ses voiles quand il eut pris son poste au milieu de ses frères de la mer. C'était un négrier, la *Flor do Brazil,* revenant de Benguela, et à son huitième voyage. Son pont était couvert d'esclaves qui faisaient plaisir à voir, tant ils étaient bien préparés pour le marché, la tête rasée en entier sauf une belle touffe sur le haut du front, le corps frotté d'huile et luisant comme de l'ébène polie. Ce n'était pas une de ces cargaisons de rebut comme on en voit tant, qui ne laissent que de la perte aux armateurs; aussi les oisifs de la place du palais de l'empereur, hommes de commerce et d'expérience, estimaient celle-ci à deux cents contos de reis, au cours du jour. Les plus habiles même secouaient la tête d'un air sage, murmurant tout bas qu'elle produirait certainement davantage, car il était notoire que les nègres devaient hausser chaque jour depuis que les philanthropes de l'Europe avaient obtenu la cessation prochaine de la traite: d'ailleurs, il n'y en avait plus que deux mille cinq cents au marché.

— Senhor capitan, combien nous en apportez-vous cette fois-ci? demandèrent-ils à un homme qu'un canot venait de mettre à terre, non un homme, comme vous pourriez le penser, aux formes menaçantes, à figure de jaguar, à la voix rauque comme des brisans, mais chétif, pâle et souffrant.

— Quatre cent soixante, répondit-il.

— En avez-vous jeté beaucoup à la mer? —

— Presque rien, vingt-cinq ou trente, je crois.

— Vous êtes toujours heureux, senhor capitan; et de révolte, en avez-vous éprouvé?

— Une misère! nous en avons dépêché trois ou quatre, et le reste n'a pas bougé.

Le lendemain j'avais oublié la *Flor do Brazil.*

Un jour, après l'heure de la sieste, mon nouvel ami João Manoel entra chez moi au moment où je quittais en bâillant mon hamac. « Venez avec moi, me dit-il, nous partons dans huit jours, et

je veux acheter quelques négresses pour compléter la troupe que j'emmène. Croiriez-vous que ce vieux juif damné de Souza a refusé hier de m'en vendre à crédit, sous prétexte que j'ai tiré un coup de fusil à mon scélérat de voisin d'Acosta? Je n'ai fait que lui rendre la pareille, et d'ailleurs je l'ai manqué. Est-ce que cela le regarde? Il n'y a plus de religion, senhor; autrefois un chrétien n'aurait pas refusé crédit à un autre chrétien, mais patience!

— C'est vrai, répondis-je, il n'y a plus de religion; où irons-nous, senhor Manoel?

— Au Valongo, voir la nouvelle cargaison qu'on a achevé de débarquer hier soir; il s'y trouve de belles pièces, et je veux avoir votre avis.

Nous prîmes le chemin du marché aux esclaves, situé du côté de la baie de Santo Domingo, derrière le couvent de San Bento, si vous ne le savez.

Joâo Manoel me disait en marchant : — Ce n'est pas tout, senhor, que de savoir distinguer un nègre d'un cheval ou de toute autre espèce de quadrupède. Avec cela, vous n'iriez pas loin; il faut encore savoir les choisir..... Mais ôtons nos chapeaux, j'aperçois une procession là-bas..... Il est plus facile, senhor, d'acheter une troupe de chevaux de Minas que deux de ces animaux que vous voyez là étendus sur le pavé; il y a plus de mauvaise volonté et de sentimens anti-chrétiens dans leur tête que chez tous les macaques du Brésil ensemble. Vous choisissez, je suppose, dans une cargaison, un Calbary avec des épaules et des reins capables de porter une caisse de sucre; à plus forte raison devrait-il porter cent coups de fouet comme une plume : eh bien! vous lui en donnez vingt-cinq; votre Calbary se pend, se coupe la gorge, ou se jette à l'eau; au fond c'est la même chose. Si c'est un Kakanda ou un Bagou, il met je ne sais quoi dans le manger de ses camarades et les expédie pour l'autre monde sans s'inquiéter du salut de leurs âmes. Est-ce un Arada ou un Mozambique? Il s'en va un beau matin dans les bois et vous ne le revoyez plus. Comment voulez-vous qu'un pauvre planteur y résiste?... Ajoutez à cela que depuis qu'il n'y a plus de religion, comme

je vous le disais il y a une demi-heure, nous avons à craindre autant que les nègres ceux qui vont les chercher à la côte. Ils ont inventé je ne sais quelles drogues maudites qui vous nétoient un nègre pour huit jours à n'y rien trouver à redire. Pas plus de dyssenterie et de *sarna* (1) que sur ma main. Il est net comme vous et moi. Au bout de huit jours, voilà que votre nègre ne peut plus se soutenir sur ses jambes; sa peau se ride comme celle d'une vieille orange, on voit ses os au travers; vous êtes forcé de l'enterrer. On vous chicane ensuite pour le paiement. Il n'y a plus de crainte de Dieu, senhor.

— C'est très vrai, répondis-je; mais nous voici arrivés au magasin que nous cherchons.

Vous aimeriez à voir un marché d'esclaves quand il est bien garni et que les acheteurs se pressent à la porte, surtout quand on n'y a pas encore touché et qu'il n'y manque pas une tête. Toutes ces créatures noires sont là, accroupies sur des nattes, à leur aise, vous montrant leurs yeux blancs, leurs dents blanches et vous souriant quand vous les regardez. C'est un plaisir de penser que ces pauvres êtres vont enfin connaître la civilisation qui n'eût eu garde d'aller les chercher en Afrique. C'est un peu loin, et la terre n'y vaut rien. Il y a bien de côté et d'autre quelques yeux qui paraissent humides, quelques figures crispées par je ne sais quoi, quelques sombres regards : mais qu'y faire? Tout est-il parfait ici-bas? Le ciel même des tropiques est-il sans nuages? Passez donc sans y faire attention. Ne me parlez plus, au contraire, d'une cargaison qui tire à sa fin : je n'ai jamais aimé à voir cela. C'est trop triste que ces misérables qui sont là étendus à la porte du magasin, rêvassant, flétris, œdémateux, sans que personne se soucie de les acheter.

— Ah! senhor Coutinho! s'écria mon ami João Manoel en enlaçant dans ses bras le capitaine du négrier, et lui frappant de petits coups dans le dos, que je vous embrasse vingt fois! La côte n'y peut rien : vous êtes une rose, cher capitaine.

— Et vous, un œillet, senhor Manoel.

(1) Gale.

— Non, c'est vous qui êtes un jardin tout entier. Voilà du fruit nouveau que nous apporte la *Flor do Brazil*.

— Oui, tous vrais Benguelas de première qualité; si le cœur vous en dit, examinez, je suis à vous tout-à-l'heure.

Mon compagnon s'avança au milieu des groupes pressés d'esclaves qui remplissaient la salle immense où nous étions. Tous gardaient le silence : les blancs seuls avaient le droit d'élever la voix dans cette enceinte. A mesure que nous passions lentement, João Manoel examinait sans mot dire les nègres qui le frappaient le plus. A l'un il soulevait négligemment la lèvre supérieure pour voir ses dents; à l'autre il entr'ouvrait un œil avec ses doigts, ou lui frappait la poitrine, puis souriait satisfait ou secouait la tête d'un air douteux, suivant le son qu'elle rendait. Il les faisait tousser, cracher, se lever, se baisser, étendre et fléchir leurs membres dans mille positions différentes. En vérité, c'était un habile homme! Il y avait plaisir et instruction à le voir faire. Je le vis recueillir du bout du doigt, avec un sang-froid admirable, une goutte de sueur qui s'en allait tombant du corps d'un nègre, et la déguster avec réflexion comme vous feriez d'une larme parfumée de Constance. — Bon! se dit-il à lui-même. — Autant en faisaient tous ceux qui étaient là.

N'allez pas vous imaginer que les esclaves se prêtassent avec répugnance aux exercices gymnastiques dont je viens de vous parler. Excepté quelques songe-creux dont la cervelle avait reçu une triple dose d'esprit africain, nègres enracinés, inaptes à la civilisation, tous comprenaient clairement que ce qui se passait là était pour leur plus grand bien; et puis vous conviendrez que lorsqu'on est resté un mois et demi dans la même position, on n'est pas fâché d'en changer.

Quand nous eûmes fait le tour de la salle : — Jamais plus belle cargaison n'a paru au Valongo, me dit le planteur, mais ce n'est pas tout; il faut maintenant pénétrer dans cette chambre dont vous voyez la porte fermée. Justement, voici Coutinho qui vient de ce côté.

Sur notre demande, la porte mystérieuse s'ouvrit à demi, et le capitaine la referma après être entré avec nous.

Je me crus transporté dans le harem du tout-puissant empereur de Maroc, le plus riche en houris au teint d'ébène, s'il en faut croire maints voyageurs qui ne l'ont pas plus visité que vous et moi. Vous pouvez m'en croire, car ce réduit écarté renfermait seize jeunes filles dont la moins jolie eût gagné le cœur d'un sultan de Darfour ou du Bournou. Ces filles de l'Afrique! elles apparaissent toutes à votre imagination, lippues, au nez écrasé, aux formes vulgaires; mais vous ne les connaissez pas. Pourtant, si, dans vos songes, la statue de Médicis vous est apparue, non pas marbre inanimé et froid, mais vivante, mais brûlante d'amour, et exhalant la volupté par tous ses pores, alors vous avez vu les vierges africaines. Hâtez-vous seulement de respirer le parfum de ces fleurs passagères, car ce sont les fleurs du Dhaïlé, dont la sombre corolle tombe dans les premières heures du jour.

Toutes n'avaient, pour se dérober aux regards, qu'un étroit lambeau de toile bleue, négligemment roulé autour de leurs corps. Notre entrée subite fit cesser quelques paroles qu'elles s'adressaient à demi-voix dans l'idiome doux et harmonieux du Benguela. Elles se serrèrent les unes contre les autres en fixant leurs grands yeux sur nous, comme un troupeau de gazelles que le chasseur surprend couchées sous les roseaux, au bord de la Gambie ou du Zaïre.

— Qu'en dites-vous? nous demanda le négrier, après un moment de silence.

— Je dis, senhor Coutinho, répondit Manoel, qu'il n'y a que vous qui nous apportiez de ces choses-là. Où diable les prenez-vous? avez-vous fait main basse sur le sérail de quelque roitelet du pays? D'où viennent-elles?

— Ma foi, qu'elles vous le disent elles-mêmes, si elles le savent. Je les ai eues d'un marchand d'esclaves de l'intérieur qui, pour compléter la bande, y a joint sa fille que vous voyez là, celle au collier de corail. Le vieux païen me les a fait payer assez cher; il n'y en a pas une qui ne me coûte le double de celles que vous avez vues là-bas.



— Quelle est celle, lui demandai-je, qui semble si abattue, et qui se tient à l'écart? elle seule paraît sentir son sort.

— Qu'elle le sente ou non, peu m'importe; cela regarde celui qui l'achetera. Depuis que je l'ai, elle a toujours été comme vous la voyez; nous avons voulu l'égayer pendant la traversée, en la faisant chanter et danser avec les autres, mais nous y avons perdu notre musique et nos consolations. Elle voulait que j'achetasse sa mère et ses sœurs qui étaient à vendre en même temps qu'elle. Ma foi! la *Flor do Brazil* en avait autant qu'elle en pouvait contenir. C'est peut-être cela qui fait qu'elle me boude: mais son chagrin passera bientôt: elle n'en est pas plus laide pour cela, et faite! vous allez voir. — Allons, lève-toi.

La pauvre créature, qui n'avait fait que lever les yeux sur nous, et qui les avait baissés aussitôt, ne se doutant pas que cet ordre s'adressât à elle, resta immobile sur sa natte. Un jurement effroyable du capitaine, accompagné d'un geste menaçant et de quelques mots benguelas, la tira de sa rêverie. Elle jeta sur nous un regard si triste, en essayant de se lever, que j'en fus attendri. Je me reprochai d'être l'auteur involontaire de cette scène barbare. Le négrier la prit brusquement par le bras, et l'enlevant de terre, la mit debout sur ses pieds; puis arrachant d'un seul coup l'unique vêtement qui la protégeait, la jeune fille parut sans voile à nos yeux. Tout son corps tremblait; une teinte semblable à celle d'un nuage noir derrière lequel se cache le soleil, se répandit sur sa figure: la mort était dans ses yeux, et je crus qu'elle allait tomber. Y aurait-il donc de la pudeur en Afrique? qu'en pensez-vous?.... Coutinho lui prit les mains qu'elle mettait machinalement dans la position que vous savez, et lui écartant les bras: — Voyez! nous dit-il; mais passons.

— Combien vaut-elle? demanda João Manoel.

— Trois cents patacons. Pas une de celles que vous voyez là ne sera donnée à moins: c'est pour rien. Examinez donc ces yeux, ces bras, ce sein! et puis, foi d'honnête homme, je vous la donne telle que je l'ai reçue; tous mes confrères ne pourraient vous en dire autant. Ils ont le diable au corps, et il faut que,

dans une traversée, ce qu'il y a de mieux dans leur cargaison soit gaspillé par eux et leur équipage. Coutinho entend mieux ses intérêts, et, par la mort! si l'un de mes matelots s'avisait de toucher à celles que j'ai mises de côté, je lui ôterais sa peau de chrétien pour lui en donner une de Calbary. A la côte, liberté complète, c'est trop juste; mais en mer, les mœurs et la décence, c'est trop juste aussi.

Vous souciez-vous d'entendre le reste? alors vous avez quelque chose de l'âme de mon ami Manoel; mais lui, il avait été allaité par une esclave, suivant la coutume de son pays; et vous! Il eut donc la jeune négresse. Qu'en voulait-il faire? si jeune et si frêle, elle n'était bonne à rien; je ne sais, mais, Dieu me pardonne, il la regardait avec les yeux d'un serpent à sonnettes.

Elle reprit des mains du capitaine son lambeau de toile bleue, et le replaça lentement autour de sa taille flexible; puis, prenant la main à chacune de ses compagnes, elle leur adressa tour-à-tour quelques mots entrecoupés que je ne pus comprendre. C'étaient sans doute ses adieux, les adieux de l'esclave, cette dernière parole dite à des oreilles amies, entre les souvenirs du sol natal et l'avenir sans espérance au bout duquel apparaît un tombeau.

J'en avais assez et je sortis. — A huit jours, me cria le planteur; tenez-vous prêt.

J'errais machinalement dans les rues, insouciant du bruit de la foule et de la chaleur dévorante. Insensiblement je parvins, dans ma rêverie, au pied de la montagne des Signaux, où les pavillons de cent nations s'élèvent sans cesse dans les airs. Je gravis à pas lents son chemin tortueux, brûlé par le soleil du jour, et parvenu à son sommet, je m'assis sur la pelouse verte qui le couronne. Mais je ne vis ni la ville qui s'étend d'un côté à ses pieds, ni de l'autre la baie de Botafogo avec ses bateaux de pêcheurs attachés au rivage, et les riantes maisons de ses bords que parfument les orangers; ni le Pain de sucre illuminé par les derniers rayons du soleil couchant, avec la pleine mer au-delà et quelque bâtiment solitaire à l'horizon. Ma pensée errait sur un

autre rivage, parmi les huttes rondes de l'Afrique, les palmiers, les caravanes inconnues, que vous dirai-je? que venaient faire là ces scènes étrangères? Est-ce donc une chose si rare que de voir vendre l'espèce humaine?

Je fus exact au rendez-vous. Mon ami João Manoel était un honnête planteur de la province de Minas, établi à dix journées de marche de Rio-Janeiro. Depuis que sa mère l'avait mis au monde, il avait mené la vie du Brésilien, cette vie dont chaque jour ignore le jour qui doit suivre, qui s'écoule au soleil, insouciante du reste du monde, libre, active parfois, souvent endormie entre les bras des esclaves. A vingt ans ses amours, dans son voisinage, lui avaient déjà valu deux coups de couteau dont il montrait en riant les marques à ses amis. Plus tard, il s'était engagé avec ses voisins dans d'interminables procès où pas plus que lui et ses adversaires vous n'eussiez jamais pu rien comprendre. Avec l'un d'eux c'était à-la-fois une guerre de plume et d'armes plus sérieuses; ils appuyaient les arrêts des juges par des coups de fusil qui jusque-là n'avaient mis heureusement hors de cause aucune des deux parties. Du reste, homme libre, blanc à ce qu'il disait et surtout bon chrétien. Je devais passer quelque temps chez lui et de là continuer ma route pour l'intérieur.

Notre caravane se mit en ordre aux portes de la ville sur la route de Minas. Elle se composait de douze négresses et six nègres, tous jeunes et qui vous eussent fait naître l'envie d'être leur maître, tant ils étaient bien faits et alertes. Mon ami Manoel s'y connaissait! Il voulait que ses esclaves lui fissent honneur sur la route. Nous les plaçâmes sur deux rangs en mettant en tête ceux dont la marche devait être plus lente et nous restâmes les derniers. Un nègre venu de l'intérieur avec son maître, nous suivait avec trois chevaux destinés à soulager ceux qui ne pourraient supporter la fatigue de la route; un quatrième était monté par la jeune négresse que vous connaissez. Elle avait reçu de son maître un camisa neuf et un collier de corail qui la rendait encore plus jolie. Je remarquai qu'il l'avait placée devant lui, et que son regard s'allumait en tombant sur elle. En avant de toute la troupe était un vieil esclave de confiance aux cheveux blanchis,

portant sur l'épaule un fusil portugais à batterie gigantesque, et le kitombo à la main.

— Allons, Miguel, lui cria son maître, nous sommes prêts : en avant! et improvise-nous quelque chose.

La troupe poussa un grand cri et s'ébranla sur les pas du vieux nègre, qui se mit à chanter une chanson étrange en s'accompagnant du kitombo. Le pauvre instrument avec ses humbles notes vous eût fait sourire de pitié. Mais écoutez-moi : le soir, en voyage, à l'heure de la halte, quand le silence et la nuit descendent sur les forêts vierges, et que pas un insecte ne bruit dans leur profondeur, si vous prêtez une oreille attentive, vous entendrez parfois des sons qui naissent et meurent tour-à-tour dans la montagne; une voix les accompagne par intervalles et s'éteint avec eux dans la solitude : c'est le muletier nègre qui charme les longues heures de la marche avec le kitombo; alors peut-être ces simples accords viendront plus tard se faire entendre doucement à votre oreille et réveiller vos souvenirs endormis.

Le jour commençait à poindre; l'air était sans brise, et nous marchions lentement sur un sable encore tiède des feux du jour précédent. Oh! ces premières heures du voyage, avant que la marche n'ait engourdi vos membres fatigués, comme l'âme s'élance au-devant des scènes qui l'attendent, et soupire après les forêts de l'horizon!

— Que voulez-vous donc faire, demandai-je au planteur après un long silence, de toutes ces négresses? vous en avez acheté deux fois autant que de nègres.

— J'ai, me répondit-il, quelques esclaves qui me tourmentent pour avoir des femmes, et je leur amène celles-ci; les coquins en sentiront moins l'ardeur du soleil. Si vous les connaissiez comme moi, senhor, vous sauriez qu'un nègre marié en vaut deux.

— Alors pourquoi ne pas les marier tous?

— Si vous n'étiez pas un homme de l'autre côté de l'eau, je ne vous pardonnerais pas cette question. Pensez-vous que ces petites filles, qui ne sont bonnes qu'à éplucher du coton, valent un vigoureux gaillard que j'aurais eu pour le même prix? Non,

senhor, elles perdent la moitié de leur temps à faire des enfans, et les négrillons ne nous plaisent guère; ils ne font pas compte.

— Et celle-ci, repris-je, à qui la destinez-vous?

— Vous êtes trop curieux : celle-ci n'est pour personne.

Le vieux nègre venait de mettre fin à son improvisation; la chaleur avait étouffé sa voix. Le soleil, dardant d'aplomb ses rayons sur nos têtes, inondait la campagne de lumière; un seul nuage blanc était immobile dans le ciel et ne projetait aucune ombre sur la terre. Partout un silence universel, interrompu seulement par une troupe de cassiques qui se disputaient à grands cris l'entrée de leurs nids, suspendus aux branches d'un cocotier. Les nègres qui travaillaient dans les plantations, courbés sur la terre brûlante, se redressaient un instant pour nous voir passer, puis reprenaient leurs travaux. Nous étions encore au milieu des habitations des hommes. De toutes parts aux environs de la ville, à une distance considérable, vous chercheriez en vain l'aspect primitif de ces lieux, alors que les premiers blancs y débarquèrent. Des maisons se sont élevées là où l'Indien avait bâti sa cabane; le sol a été mis à nu; les montagnes déboisées n'offrent plus qu'à leur sommet les restes des antiques forêts qui les couvraient tout entières. Si vous aimez à contempler les ouvrages de l'homme, restez sous ces allées embaumées, dans ces jardins enchantés. Ce que l'homme a fait est bien, mais plus loin sont les forêts vierges.

Nous arrivâmes à une de ces *ventas* qu'on rencontre de distance en distance sur les routes du Brésil, cachées d'ordinaire au milieu de massifs de verdure qui les dérobent à la vue, jusqu'à ce qu'on arrive à les toucher. Des manguiers, des orangers, un cocotier ou un bananier solitaire vous annoncent de loin le repos qui vous y attend. Tous, compagnons de l'homme dans ces climats, le suivent dans ses migrations, pour prêter leur ombre à sa demeure, et leurs fruits à ses besoins. Une chambre sombre, qui ne contient que les premières nécessités de la vie, une seconde, plus sombre encore, où dort le maître de la *venta*, en attendant les passans, telles sont, avec une petite pièce destinée aux voyageurs, et qui ne reçoit le plus souvent le jour que

par la porte, les seules commodités que vous offrent ces humbles hôtelleries. Le long d'une des façades règne une galerie, aux poteaux de laquelle vous attachez vos chevaux, et qui vous présente un espace suffisant pour tendre votre hamac pendant que se prépare votre modeste repas. Vous y attendez, dans les bras du sommeil, que la fraîcheur du soir vous permette de continuer votre route. Là, rien qui vous rappelle les jouissances de la vie civilisée. Quelque chose vous dit qu'elle n'a paru que d'hier sur cette terre, et qu'elle n'a pas encore eu le temps de s'y acclimater. Mais qu'y venez-vous faire, si vous songez encore à ce que vous avez laissé derrière vous?

Le lendemain, au soleil couchant, nous entrâmes dans la chaîne des Orgues. Ses sommets dentelés, d'où s'élancent des pitons inégaux comme les tuyaux de cet instrument, lui ont fait donner ce nom. L'araponga criait dans les montagnes; sa voix, semblable au frémissement d'une lime sur l'acier sonore, retentissait au loin dans la solitude. Des bandes de perroquets criards passaient sur nos têtes, se dirigeant vers leur arbre accoutumé, qu'ils quittent chaque matin, pour aller chercher leur nourriture dans les bois. De temps en temps un couple d'aras solitaires, perchés sur la cime de quelque géant des forêts, prenaient leur vol à notre approche: ils avaient disparu, que leur voix rauque se faisait encore entendre dans le lointain. Avant de parvenir au pied de la chaîne principale, dont les flancs se dressent devant vous, abruptes et déchirés par les torrens, il vous faut traverser une suite de collines étagées comme les gradins d'un amphithéâtre et séparées entre elles par des vallées, tantôt resserrées, tantôt étendues, couvertes de bocages ou de savannes, désertes ou servant de nid à quelque plantation isolée. Là, vous marchez d'enchantement en enchantement. Tout ce que vous avez rêvé de lieux riants où la vie s'écoulerait comme une onde paisible, de solitudes inconnues créées pour vous seul, d'Elysées dans un autre monde, s'efface et s'anéantit devant ces réalités de la nature. A mesure que vous avancez, les traces de l'homme deviennent plus rares. Aux cultures qui se pressent dans la plaine a succédé le coin de terre que l'esclave affranchi,

le pauvre mulâtre sont venus disputer aux forêts, et sur lequel ils ont bâti leur cabane ignorée. Le bruit des torrens qui tombent des hauteurs, le son des clochettes d'une troupe de mules, la voix de leur conducteur arrivent seuls à vos oreilles, dans le calme universel. Vous gravissez lentement un chemin où se jouent les rayons du soleil, à travers la voûte des arbres; vous traversez des ruisseaux murmurans, des eaux qui se brisent sur les roches éparses de leur lit, quelques ponts placés sur des abîmes. Les pluies de l'hivernage ont creusé de profonds sillons sur la route; souvent la jambe de votre mule s'enfonce entre les arbres couchés en travers, pour l'affermir. Par une coutume touchante, chaque muletier, en passant, met un rameau dans les endroits périlleux, pour vous avertir du danger qu'il a couru, ou coupe une branche, pour remplacer celle que les eaux ont emportée. Enfin vous arrivez à la cime des montagnes: vous faites halte! Un océan de forêts se développe devant vous, immense comme l'océan des eaux, sublime comme lui, incommensurable, sans bornes. A vos pieds, dans un lointain bleuâtre se déroule la plaine que vous avez parcourue la veille. Une nappe d'eau étroite, tachetée de quelques points noirs, brille au soleil, à l'extrémité de l'étendue: c'est la baie de Rio-Janeiro avec ses îles. Quelques taches blanches paraissent sur ses bords: c'est la ville aux sept collines, réduite à rien et perdue dans l'immensité de l'espace. Humiliez-vous comme elle.

Qu'est-il besoin de vous en dire davantage? Vous êtes sur la terre des merveilles; marchez devant vous, sûr qu'elles ne vous manqueront pas. Ce que vous venez de voir n'est rien encore: d'autres scènes vous attendent.

—Ceci est beau, dis-je à mon compagnon, je voudrais que le sort eût placé ma vie dans ces forêts.

— Senhor, me répondit-il, je crois que vous perdez la tête. Depuis que nous sommes en route, il n'y a pas moyen de vous arracher une parole. Vous vous arrêtez à chaque pas, pour contempler de l'eau, des arbres qui ne sont bons à rien, des oiseaux que Dieu confonde avec leurs cris éternels. Est-ce que, de l'autre côté de l'eau, vous n'avez rien de tout cela?

— Non, répartis-je, nous n'en possédons que l'ombre.

— Alors, tant mieux pour vous. A quoi sert tout ceci, sinon à faire enrager les voyageurs? Cette maudite sierra que nous venons enfin de passer, m'a déjà fait faire plus de péchés mortels (Dieu me les pardonne!) que tous les yeux noirs que j'ai rencontrés dans ma vie. J'aimerais mieux mille pieds de cafeyers de plus dans ma plantation avec deux nègres pour les cultiver que toutes ces belles choses que vous admirez tant.

— Mais, senhor Manoel, voyez donc ces torrens, ces forêts impénétrables, ces lianes qui s'élèvent comme des montagnes au-dessus de nos têtes et qui escaladent tout ce qui les environne!

— Oui, c'est fort agréable : le premier coquin venu peut se cacher là derrière et vous tirer à bout portant, sans que vous voyez seulement d'où le coup est parti : j'en sais des nouvelles. Tenez, en voici les marques : vous pouvez sentir encore quelques grains de plomb dans les chairs.

— Et cet arbre, aussi vieux que le monde, qui domine tous les autres, n'est-il pas admirable à voir avec ses branches couvertes d'ananas sauvages, ces mousses blanches qui pendent dans les airs, et qui le font ressembler à un fantôme?

— Eh bien! c'est un arbre mort que le premier vent fera tomber sur la tête des passans; cela arrive quelquefois.

Je me tus: qu'avais-je à répondre?

Chaque soir, au coucher du soleil, nous nous arrêtions dans quelque venta solitaire ou dans une plantation dont le maître était connu de João Manoel. L'antique hospitalité, bannie de nos sociétés modernes, subsiste encore dans les forêts de l'Amérique; elle augmente en même temps que l'éloignement des villes, et semble fuir devant la civilisation. L'une des enceintes palissadées qui entourent constamment la maison du planteur brésilien, située sur les routes, est destinée à recevoir les esclaves et les animaux qui accompagnent le voyageur. Ils y sont à l'abri sous des hangars construits à dessein, tandis que leur maître oublie à la table du planteur la marche et la chaleur du jour.

Les nègres, dont les forces s'affaiblissaient chaque jour davan-

tage, nous retardaient dans notre marche. Le vieux Miguel, endurci à la fatigue, leur chantait en vain les louanges de son maître qu'il entremêlait de descriptions pompeuses de ses richesses, du bonheur dont ils allaient jouir sous ses ordres, et de ces milles choses que Dieu n'a placées que dans la tête d'un nègre. Nous laissions derrière nous l'immense vallée où la Paraïba poursuit son cours majestueux au travers des forêts, tantôt silencieuse et paisible comme les solitudes de ses bords, tantôt gémissante et réveillant les échos des déserts.

Bientôt nous entrâmes dans la province de Minas, et un soir, à l'entrée d'un vallon étroit, près d'une petite rivière tombant en cascades, sur l'un de ses côtés, nous aperçûmes une maison blanche entourée de vastes plantations de cafeyers, de manioc et de maïs montant jusqu'au sommet des collines; un champ de bananiers fuyait derrière elle dans la vallée, et près de là on entrevoyait les cases des nègres à demi cachées par des orangers, des calebassiers et d'autres arbres qu'ils ont coutume de planter autour de leurs demeures. Le calme régnait sur toute cette scène; on n'apercevait d'autre créature vivante qu'une vieille négresse assise sur le seuil de la maison, nonchalante et occupée à fumer dans une de ces pipes de terre que les nègres savent fabriquer eux-mêmes.

— C'est là! me dit le planteur, et un rayon de joie mêlé de fierté brilla dans ses yeux: — il était temps d'arriver; mes nègres n'en peuvent plus.

Nous entrâmes dans la maison déserte. La vieille négresse se leva en nous voyant. — Votre bénédiction, maître, dit-elle, suivant la coutume des esclaves brésiliens. — C'est bon, je te la donne, répondit João Manoel. Il prit ensuite un de ces coquillages dont la dernière spire a été enlevée pour donner passage à l'air, et à trois reprises différentes il en tira des sons qui retentirent dans toutes les directions; c'est le signal accoutumé qui rappelle les esclaves du travail à la fin du jour. Une demi-heure après, nous les vîmes paraître accompagnés du *feitor* (régisseur) de l'habitation, personnage au teint basané, à la voix impérative, vêtu, pour tout costume, d'un pantalon, d'une chemise

de couleur et d'un chapeau de paille; il salua son patron d'un air humble, et lui rendit compte des travaux exécutés pendant son absence, ainsi que de la conduite des esclaves. Croyez que les coups de fouet jouaient un grand rôle dans ce récit, et que plus d'un nègre, là présent, portait sur sa peau les marques de la colère du redoutable régisseur.

— C'est bien, lui dit Manoel quand il eut fini : seulement, senhor Loureiro, vous me paraissez un peu trop libéral de punitions; nous sommes d'accord sur le salutaire effet du fouet, mais nous différons sur la quantité des coups : ne pourrions-nous penser sur ce point comme sur les autres?

— Senhor, répondit le feitor, pour vous plaire, j'ai déjà diminué de moitié ceux que j'avais coutume de donner avant d'entrer à votre service : je ne puis faire davantage, j'y perdrais ma réputation. Que vous importe que j'oublie quelquefois de compter les coups, pourvu que vos nègres se portent bien? laissez-moi faire à ma manière.

— Comme vous voudrez, Loureiro, répliqua Manoel d'un air indifférent; je ne vous parle de cela qu'en passant. Tenez, prenez soin de ceux que je vous amène : mettez-les dans une case à part jusqu'à nouvel ordre. Celle-ci est pour le service de la maison : laissez-la de côté.

Le feitor exécuta les ordres qu'il venait de recevoir : il mit les nouveau-venus dans une case abandonnée. Les autres nègres qui étaient là se retirèrent après avoir salué leur maître, et l'habitation offrit cet aspect paisible que le soir amène avec lui sous les tropiques, quand le travail a cessé, et que les esclaves se délassent en liberté de la fatigue du jour.

Le lendemain, je la parcourus avec le planteur. Les travaux de l'homme n'ont pas dans les forêts du Nouveau-Monde cet aspect monotone de nos champs de la vieille Europe. Une main avare n'y a pas, le compas à la main, partagé la terre en compartimens étroits, réguliers, sillonnés comme les plates-bandes d'un jardin. Des haies, des grilles, des murs ne vous repoussent pas à chaque pas comme un fils déshérité de la nature et rejeté du partage de ses bienfaits. Là, les forêts sont le patrimoine de qui veut

les conquérir. La puissance de l'homme y lutte contre la puissance de la nature, et sa vie est un combat. Une végétation indomptable cherche sans cesse à étouffer dans ses bras sauvages les végétaux que ses mains ont plantés. De même que les animaux qu'il a réduits en domesticité, s'il les abandonne un instant sans défense, ils périssent sous les étreintes des enfans primitifs du sol qu'ils ont dépossédés. Aussi, ce que vous appelez l'ordre est souvent inconnu dans les plantations du Brésil. Près des champs de cafeyers dont les rangs alignés s'élèvent jusqu'au sommet des coteaux escarpés, vous voyez un espace noirci couvert d'arbres à demi consumés, entassés au hasard. A côté d'un champ de maïs rempli de troncs en décomposition règne un taillis impénétrable d'arbustes, de lianes entremêlées d'herbes coupantes qui en défendent l'accès. Des graminées colossales rivalisent de hauteur avec les bananiers. Partout les traces du feu sur la lisière des bois, le chaos et l'impuissance de l'homme.

Chaque matin, au lever du soleil, une voix bien connue appelle les esclaves au travail; ils répondent à l'appel que fait le régisseur : l'un d'eux prononce une prière que les autres répètent après lui, puis ils se rendent là où les travaux du moment exigent leur présence. Le soir aux approches de la nuit, ils paraissent de nouveau : un second appel, suivi de la prière, a lieu comme le matin; ils défilent tous en demandant sa bénédiction à leur maître : c'est alors que le fouet se fait entendre.

Les nègres *bozals* (on appelle ainsi ceux qui arrivent de la côte) ne sont pas soumis immédiatement au régime de l'habitation : on les laisse reposer pendant quelques jours avant de les envoyer au travail. Or, João Manoel se conforma à cet usage en planteur qui entend son affaire et en bon chrétien. Il était d'ailleurs bien aise de voir si Coutinho avait fait usage de ces drogues qu'il avait en horreur. Tout alla bien.

Un soir, après la prière, il fit mettre sur un rang les jeunes négresses qu'il avait amenées. « Approche, Cupidon, cria-t-il, tu choisiras le premier, il y a assez long-temps que tu me tourmentes pour avoir une femme. »

Un jeune nègre sortit du milieu de ses compagnons. Dieu

vous préserve de tomber jamais entre les mains de son pareil si vous n'avez pas les reins doubles et le reste à l'avenant! son œil exprimait plus de passions que le soleil du nord n'en verse sur nos froides régions; c'était un œil ardent, à demi voilé, quelque peu sombre, un véritable œil africain. Je vous abandonne le reste de sa personne. Il fit deux pas en avant, jeta un coup-d'œil prompt et indifférent sur les jeunes filles qui étaient là devant lui, et chez qui son aspect avait fait naître un demi-sourire de satisfaction, puis resta un instant indécis; ses yeux se portèrent ensuite sur la maison où la petite négresse, mise à part, était en ce moment sous la galerie, regardant tristement se qui se passait; il tressaillit. « Moi pas voulé femme, maître, dit-il d'une voix basse, mais assurée. »

— Loureiro, dit Manoel, il paraît que Cupidon s'est refroidi pendant mon absence. Vous allez lui faire donner vingt-cinq coups de fouet pour réchauffer son ardeur conjugale; vous compléterez ensuite la centaine pour lui apprendre à ne pas dire oui aujourd'hui, et non le lendemain.

Un éclair terrible brilla dans les yeux du nègre : ses traits se crispèrent convulsivement, puis reprirent leur expression première : il baissa la tête sans rien dire; à un signal du feitor, il se coucha à terre à plat ventre. L'exécuteur de la justice, vieux nègre impassible dont les cheveux avaient blanchi dans cet emploi, s'avança armé de l'instrument du supplice. Pendant ses longues fonctions, il avait acquis une connaissance exacte de la peau de ses camarades; sa femme même et ses enfans n'avaient jamais vu son impartialité se démentir à leur égard, ce qui lui avait valu l'estime générale. Il se tint donc à quatre pas du nègre étendu là. Un cri de douleur se fit entendre en même temps que le bruit du fouet : « Pardon, maître, moi pas voulé femme; pardon, maître. » Puis ce fut tout; il tenait entre ses dents serrées une touffe d'herbe que le hasard avait fait croître là : ses doigts étaient enfoncés dans la terre, et sans ses pieds qui frappaient le sol par un mouvement involontaire, vous eussiez pu le prendre pour un cadavre. Loureiro comptait un, deux, trois.....

Et vous étiez là spectateur! me direz-vous. Oui, là : que vous

importe? Les fils de Cham n'ont-ils pas été maudits à tout jamais? Il y a, d'ailleurs, un proverbe nègre qui dit que le fouet n'a pas été fait pour les chiens. Il en vaut un autre.

L'exécution de Cupidon produisit un salutaire effet sur les assistans; chacune des jeunes négresses trouva un époux.

— Maintenant, dit Manoel aux nouveaux couples de sa façon, vous voilà mariés : personne ne vous y a forcés, et vous avez choisi chacun celle qui vous convenait. Soyez heureux, et ne battez pas vos femmes. Le premier qui maltraitera la sienne, je la lui ôterai pour la donner à un autre. Quand il passera ici un *padre*, il vous donnera sa bénédiction, afin que vous continuiez de vivre en bons chrétiens; en attendant, vous êtes bien mariés, entendez-vous?

Le lendemain, à la même place, un esclave était étendu sur la terre : le fouet sillonnait ses membres raidis, sans qu'il poussât une seule plainte; c'était Cupidon qui pour la première fois était revenu du travail sans avoir fini sa tâche.

— Que signifie ceci? dit le planteur à souper; voilà mon meilleur nègre qui perd la tête sans que je puisse en deviner la raison : il y a quelque chose là-dessous; Loureiro, qu'en pensez-vous?

— Bah! répondit le feitor d'un air indifférent, ils se ressemblent tous : laissez-moi faire; encore trois séances comme celle-ci, et Cupidon marchera droit comme auparavant. Je vous l'ai dit, senhor, vous leur en passez trop; vous avez eu hier le dessous avec ce diable de nègre; cinquante coups de plus, et vous l'auriez marié plutôt deux fois qu'une.

Trois jours après, Cupidon gisait au soleil, devant la porte de sa case : chacun de ses pieds était engagé dans un anneau massif, fermé par un cadenas et fixé à une barre de fer qui lui rendait tout mouvement impossible. Ses pouces, réunis et serrés entre les branches d'un petit étau, paraissaient gonflés par cette pression violente. Il dormait. Le bruit de mes pas le réveilla; il ouvrit les yeux sans chercher à se lever, et me dit en souriant :

— Maître, vous pas gagner (1) tabac pour Cupidon?

(1) *Gagner*, avoir.

Je lui en mis un morceau dans la bouche. — Pourquoi, lui demandai-je, ne veux-tu pas travailler?

— Oh! ça bon Dieu qui pas voulé!

— Si tu avais pris, continuai-je, la femme que ton maître t'offrait, tu ne serais pas dans l'état où te voilà maintenant.

— Femme là pas bon : li pas nation à moi.

— En voici bien d'une autre! s'écria mon ami Manoel, tenant en main une barre de justice: Cupidon a décampé cette nuit. Il faut que Satan en personne l'ait tiré de ceci. La meilleure barre qui soit dans tout le Brésil! Vous voyez, senhor, un nègre que j'ai toujours traité comme mon enfant! qui n'a pas reçu dix fois le fouet depuis qu'il est avec moi!

— C'est fâcheux, lui répondis-je, mais à sa place n'en auriez-vous pas fait autant?

— Que diable me dites-vous là? Je ne suis pas un nègre, senhor; je suis blanc et bon chrétien, qui plus est. Si j'étais nègre, et qu'on m'eût vendu, ce serait un marché, et un chrétien respecte toujours un marché.

— Pardon, senhor Manoel, je n'y pensais pas, en effet; maintenant qu'allez-vous faire?

— Courir après Cupidon : Loureiro est déjà dans le bois avec quelques nègres; mais ils attraperont plutôt un *venado* (2) à la course : le coquin connaît les forêts comme un Indien.

Le planteur disait vrai: le feitor revint le soir sans ramener le nègre marron.

Chaque jour, quand le soleil se rapprochait de la cime des montagnes, et que l'atmosphère était moins embrasée, j'errais dans les bois, me perdant sous leurs ombrages, sans dessein arrêté, sans but, marchant au hasard. Une après-midi je m'étais enfoncé plus loin que de coutume, attiré par les cris inconnus de quelques oiseaux que je desirais voir. Quand je revins de ma rêverie, j'avais perdu les traces que j'avais suivies. Je voulus revenir sur mes pas, mais je ne fis que m'égarer davantage. Après bien des détours inutiles, je m'arrêtai sur les bords d'un

(2) *Venado*, chevreuil.

filet d'eau qui coulait sans bruit dans un bas-fonds couvert d'une végétation sauvage; de longues gerbes de lumières se jouaient à travers les arbres sur le ruisseau paisible. J'allais pousser un cri pour me faire entendre de quelques nègres de l'habitation, si par hasard il s'en trouvait à portée de me répondre, lorsqu'au pied d'un arbre qui dominait toute la forêt, j'aperçus une figure noire assise immobile. Je reconnus Cupidon.

Il paraissait plongé dans une rêverie profonde qui l'avait sans doute empêché de m'entendre. Sa tête crépue était penchée sur sa poitrine : ses bras reposaient sans mouvement sur la terre. A ses côtés étaient son sabre de travail, un de ces petits paniers de jonc que les nègres fabriquent dans leurs momens de loisir, et une tortue de terre qu'il avait trouvée dans le bois. Elle était renversée sur le dos et agitait ses pattes en cherchant à reprendre sa position naturelle sans pouvoir y parvenir. Je me cachai sans bruit derrière une touffe épaisse de bambous, et je l'observai à travers le feuillage. Il se parlait tout haut à lui-même, suivant l'usage des nègres, mais je ne pus saisir le sens des mots interrompus qui lui échappaient.

Tout-à-coup il se réveilla en sursaut, saisit son sabre et se mit à nettoyer, au pied de l'arbre une petite place d'un pied carré. Quand le sol fut à découvert, il prit la tortue, l'ouvrit en deux d'un coup de sabre et arrosa la terre de son sang. Il mit un morceau de celle-ci dans le creux de sa main, et la pétrit en l'humectant de temps en temps d'un peu de salive. Quand cette opération fut terminée, il se leva, fit quelques pas dans le bois et revint un instant après avec des plantes, dont il arracha les feuilles; puis, prenant une longue épine de palmier, il se l'enfonça au-dessous du sein gauche. Le sang jaillit et tomba sur les feuilles qu'il tenait à la main. Il en prit une et en enveloppa la terre qu'il venait de préparer. Une seconde recouvrit celle-ci, et entre elles il plaça une mèche de ses cheveux, qu'il arracha d'un seul coup. Quand le morceau de terre fut recouvert de plusieurs couches de feuilles, qu'il entremêla de cheveux, de plumes et de lambeaux de chair de la tortue, il l'attacha avec une liane, et le mit dans son panier. Pendant cette

opération mystérieuse, il n'avait cessé de proférer des mots entrecoupés dans une langue inconnue, celle sans doute de sa terre natale.

En ce moment, je fis un mouvement involontaire. Il jeta un regard rapide de mon côté, et ses yeux rencontrèrent les miens. En un bond il fut sur moi, son sabre à la main. J'étais sans armes et me crus perdu. En me reconnaissant, la fureur qui brillait dans ses yeux s'éteignit. Il baissa son arme suspendue sur ma tête. — Maître, vous pas dire Cupidon là.

— Non, lui répondis-je, je ne te trahirai pas. Je suis égaré : montre-moi de quel côté est l'habitation.

—Vous bon blanc, Cupidon montrer vous chemin.

Il se mit à marcher devant moi, en abattant avec son sabre les lianes, les herbes, les broussailles qui nous barraient le passage. De temps en temps, il s'arrêtait et prêtait l'oreille; mais tout était calme : quelques cris d'animaux troublaient seuls le silence du soir. Après une demi-heure de marche, nous parvînmes à un petit sentier à demi effacé, qui fuyait dans le bois. Cupidon s'arrêta?

— Vous suivre toujours, me dit-il, habitation là-bas. Vous pas gagner rien pour Cupidon.

Je lui offris quelques pièces de monnaie : il secoua la tête sans les prendre et disparut dans la forêt.

Je cachai, suivant ma promesse, cette rencontre au planteur. Le lendemain, au jour, je le vis entrer dans la chambre où je reposais encore : il était agité et pâle.

— Loureiro vient de faire une belle découverte, s'écria-t-il, voyez ce qu'il a trouvé sous la galerie, à la porte de la chambre où dort la petite négresse.

Je reconnus l'ouvrage de Cupidon. — Eh bien ! lui dis-je, que signifie cela?

—Comment! que signifie cela? Un vrai sortilège, senhor, une œuvre du démon, auquel ce damné de Cupidon a vendu son âme. Il n'en faut pas davantage pour faire périr tous mes nègres, détruire mes plantations et m'envoyer moi-même dans l'autre monde.



Il se mit à ouvrir le paquet, dont le contenu m'était connu d'avance. A l'aspect du sang qui teignait les feuilles, sa terreur redoubla : saint Sébastien! s'écria- t-il. Il courut à un crucifix suspendu au mur, dont le pied se terminait par un petit bénitier, et plongea l'œuvre du démon dans l'eau bénite qu'il contenait. Il s'agenouilla ensuite et prononça une courte prière. Alors le voyant plus calme :

—Maintenant, senhor, vous n'avez plus rien à craindre. Le charme est rompu. — Il sortit sans me répondre.

Depuis ce moment, João Manoel tomba dans la mélancolie.

— Laissez-moi partir, lui dis-je peu de jours après. J'ai rempli la promesse que je vous avais faite, et je reviendrai vous voir.

— Je ne vous retiens pas, me répondit-il; la saison des pluies approche, et vous avez loin à aller. Partez donc; mes vœux vous accompagneront pendant votre voyage.

Je le quittai. Ce n'est pas le moment de vous dire ce que je vis dans mon pélerinage. Il fut long. Je traversai bien des montagues, des fleuves sans nom. Je portai mes pas dans des retraites qui long-temps encore resteront ignorées, et j'y fis connaissance avec les merveilles des forêts. Leur souvenir m'a suivi parmi les agitations des hommes; souvent encore, dans les heures secrètes de la vie, ma pensée traverse les mers et va errer au milieu de ces scènes lointaines: ne les reverrai-je plus?

Six mois s'étaient écoulés. Je me retrouvai enfin sur la hauteur qui dominait l'habitation de Manoel. Rien n'était changé, et je revis ces lieux comme on revoit un ancien ami. Seulement le soleil de l'été ne brillait plus sur la maison blanche du planteur et sur les cultures qui l'environnaient. Un voile de vapeurs couvrait la nature entière; les pluies avaient creusé çà et là de petits ravins, et des nuages grisâtres pesaient sur la cime des forêts. Un nègre prit mon cheval, et j'entrai dans la maison. Mon entrevue avec Manoel fut affectueuse : il me revoyait avec plaisir.

Le soir, à l'heure du repas, je ne vis pas la jeune négresse, qui, lors de mon départ, commençait déjà à nous servir. Je m'informai de ce qu'elle était devenue.

— C'est trois cents patacons de perdus, me dit João Manoel: nous l'avons enterrée, il y a quinze jours.

— Pauvre créature! repris-je, contez-moi cette histoire.

— Elle est longue, et encore plus triste pour moi, mais n'importe, la voici :

Lorsque nous entrâmes dans cette chambre du Valongo que vous savez, le diable en personne y entra, je crois, avec nous. Il n'y a que lui qui ait pu me mettre en tête l'idée d'acheter une de ces petites filles que cet *alcahuete* de Coutinho y avait renfermées. Je vous demande si ce n'était pas de l'argent jeté à l'eau. Enfin, comme je vous le dis, je fus tenté. Il y avait là des yeux qui en valaient bien d'autres.

— Je vous comprends, lui dis-je en l'interrompant.

— Je comptais lui donner la liberté un jour, ainsi qu'à ses enfans, et vous conviendrez que cela valait mieux pour elle que d'aller se griller au soleil. Mais, senhor, ces nègres ont la tête si dure, qu'elle ne comprit pas le bonheur qui l'attendait. Vous vous rappelez ses yeux si doux, son air si triste et si touchant, eh bien! lorsque je voulus jouir de mes droits de maître, je trouvai en elle un vrai démon; c'étaient des pleurs, des cris, des contorsions à n'en plus finir. Vous sentez que je ne faisais pas beaucoup de façons avec elle. Un homme libre et un blanc, fi donc! Il y aurait eu de quoi me perdre de réputation.

— C'est juste, lui dis-je.

— Or, cela dura quelque temps ainsi; je me conduisis alors en bon chrétien, et la laissai tranquille en attendant qu'elle fût de meilleure composition. Cela se passait lorsque vous n'étiez plus ici, après que j'eus trouvé le paquet ensorcelé que Cupidon avait mis à sa porte.

— Une nuit que les maringouins m'empêchaient de dormir, je voulus prendre l'air sur la galerie. Je descends sans bruit, et devinez ce que j'aperçois : mon scélérat de nègre marron causant avec la petite négresse, qui avait entr'ouvert sa porte pour lui parler. Tous deux étaient du même pays, et se servaient par conséquent de leur infernal jargon, qu'un chrétien ne saurait

entendre; aussi, je ne compris pas un mot de ce qu'ils se disaient, mais, comme Dieu m'entend, ces animaux-là ont une manière d'exprimer ce qu'ils sentent, qui vaut bien la nôtre. Il faut, senhor, que Satan, qui les a mis au monde, leur ait soufflé dans le corps un peu du feu qui lui est tombé en partage. Je crois cependant qu'il ne s'était rien passé à mon préjudice, car elle le repoussait et pleurait. Je voulus m'élancer sur Cupidon, mais il venait de me voir; il prit la fuite, et en un clin-d'œil je le perdis de vue. Alors je ne fis pas ce que vous pensez; la négresse ne reçut pas le châtiment qu'elle avait pourtant bien mérité. Je ne sais, en vérité, où j'avais la tête dans ce moment-là! J'étais furieux au fond, mais je me sentais en même temps disposé à lui pardonner. Je la mis dans une autre chambre, et je ne la perdis de vue ni jour ni nuit.

Cupidon revint à la charge, comme vous pouvez le croire: je l'y attendais, et après l'avoir manqué plusieurs fois, quatre vigoureux nègres que j'avais apostés depuis l'aventure, parvinrent à s'en emparer dans une de ses visites nocturnes: ma foi, il paya pour deux, c'était trop juste. Après qu'il eut passé par les mains du vieil Antonio, je le mis aux fers dans sa case. Croiriez-vous que lorsque j'allais tous les huit jours savoir de lui s'il voulait devenir plus raisonnable, ce misérable-là me demandait, pour toute réponse, la petite négresse en mariage, me disant qu'elle était de sa nation, qu'il n'en prendrait jamais d'autre, qu'il serait plus soumis qu'auparavant, si je la lui donnais, et cent autres raisons de nègre. Je fis peut-être alors une sottise: j'aurais dû la lui donner, et les envoyer tous deux au diable; mais, comme je vous l'ai dit, j'avais alors la tête de travers; qui n'aurait été piqué à ma place de trouver de la résistance chez une esclave? Cependant, au bout de trois mois, Cupidon s'ennuya de rester cloué au même endroit, et demanda sa liberté, en me promettant tout ce que je voulus. Je ne demandais pas mieux; il y avait assez long-temps que je le nourrissais sans qu'il travaillât. Mais, senhor, ce n'était plus mon meilleur nègre comme autrefois: je ne l'entendais plus chanter en tête des autres, en allant à l'ouvrage; il ne dansait plus le dimanche

avec ses camarades; sa figure se creusait, et devenait bistre de noire qu'elle était auparavant; cela se passera, disais-je en moi-même. Vous allez voir comment cela s'est passé.

Il y a quinze jours, avant le lever du soleil, Loureiro frappe à ma porte et me réveille en sursaut : — Venez vite, me dit-il, cet enragé de Cupidon a fait des siennes. — Je me lève à la hâte et suis Loureiro dans la case du nègre. Ma foi, senhor, c'était fort laid à voir. Cupidon était étendu à terre, à côté de la petite négresse morte; un de ses bras la tenait serrée contre lui comme dans un étau de fer; sa bouche écumait, les yeux lui sortaient de la tête; tous ses traits étaient horriblement tirés; un tremblement convulsif agitait ses membres, qui battaient le sol. Je vous avoue que je reculai de deux pas en voyant cela. Quand il eut deviné plutôt que vu que j'étais là, il se mit à sourire d'une façon qui me fit dresser les cheveux à la tête : « Adieu, maître, me dit-il, moi gagner femme maintenant. » Je fermai la porte pour le laisser mourir tranquille, car il n'y avait pas de remède. Le soir on les enterra tous deux. J'en ai perdu l'appétit pendant deux jours, senhor!

Maintenant, calculez : trois cents patacons la petite négresse, autant le nègre, au moins; cela fait six cents patacons ou la valeur de plus de deux cents arrobas de café que je perds là d'un seul coup, et par ma faute encore!... Heureusement que j'ai jeté de l'eau bénite sur les gris-gris de Cupidon : sans cela, qui sait ce qui me serait arrivé?

— Sans doute, senhor; mais à part toutes vos pertes, ne sentez-vous pas quelque chose... là ?

— Certainement, j'en suis fâché, et je compte bien m'en confesser au premier *padre* qui passera ici; mais après tout, ce n'est pas la première fois que pareille chose arrive : il n'y a pas d'année qu'on n'en voie autant dans les environs.

— Senhor, repris-je, je vous remercie de votre histoire, et de votre hospitalité. Je pars demain.

— Comme il vous plaira.

Le lendemain, j'étais à cheval au lever du soleil. — Vous me

quittez donc ! me dit le planteur, et vous avez l'air fâché encore! mais je vous le pardonne, vous êtes un homme de l'autre côté de l'eau. C'est singulier, pourtant! Allons, adieu. Vous vous y ferez.

C'était un de ces beaux jours, si fréquens au Brésil pendant la saison des pluies. Les forêts rafraîchies agitaient doucement leur cime verdoyante : toute la nature se réjouissait au soleil. A peu de distance de l'habitation, je vis, sur le bord du chemin, une étroite enceinte à moitié enfouie sous la végétation. Une faible palissade l'entourait, à peine suffisante pour la protéger contre les bêtes fauves dans leurs excursions nocturnes. La terre en avait été remuée depuis peu : la fosse était plus large que de coutume, et une croix formée de deux morceaux de bois attachés ensemble avec des lianes, se penchait à moitié tombée sur elle. Je m'y arrêtai un instant.

Là, quelques pensées vinrent traverser mon âme. Qu'était-ce? Quoi? je ne sais : visions, souvenirs effacés, rêves, qu'importe?.. .... Pourtant, je levai les yeux vers le ciel...... Si glorieux, pensai-je, et souriant sur cette fosse!.......

THÉODORE LACORDAIRE.

ORIGINE

DE

L'ÉPOPÉE CHEVALERESQUE

DU MOYEN AGE.

QUATRIÈME LEÇON. — IIe ARTICLE. (1)

ROMANS DE LA TABLE RONDE.

ARGUMENT, MATIÈRE.

Après avoir jeté un coup-d'œil sur l'histoire des romans épiques du cycle carlovingien, il me reste à donner un aperçu général de celle des romans du cycle de la Table ronde. Je suivrai, dans celui-ci, la même méthode que dans le premier : je parlerai d'abord de la matière, puis de la forme et du caractère de ces romans.

Ainsi que nous l'avons déjà vu, les romans de la Table ronde ont tous pour thème des aventures qui sont censées se passer dans le temps et à la cour d'Arthur, le dernier chef des Bretons insulaires qui ait porté le titre de roi. La première question à examiner, quand il s'agit de la matière de ces mêmes romans,

(1) Voyez la livraison du 1er septembre.

est donc celle de savoir s'il s'y trouve quelque chose d'historique, quelque chose qui puisse être regardé comme une allusion aux évènemens, aux idées, aux mœurs du pays et du temps auxquels ils se rapportent ou veulent se rapporter; quelque chose enfin qui puisse être pris pour un écho aussi affaibli que l'on voudra, mais enfin pour un écho d'anciennes traditions bretonnes.

J'aurais pu poser la question autrement; j'aurais pu demander si, jusqu'à quel point et en quel sens ces romans du cycle d'Arthur méritent la qualification de celtiques, par laquelle ils ont été récemment désignés.

Mais en admettant, comme je le fais, les Bretons pour une branche de Celtes, la question reste la même, sous quelque nom qu'elle soit posée; et peu importe que l'on nomme bretons, kymris ou celtiques, les élémens anciens qui pourraient s'être conservés ou avoir été repris dans ces compositions mal étudiées. Ici la variété des noms ne peut entraîner aucune obscurité dans les résultats des recherches à faire sur ce sujet.

Ce n'est pas que ce sujet ne soit fort obscur, fort embrouillé; mais la difficulté vient de l'insuffisance des données que l'on a pour le traiter, du peu de critique avec lequel on s'en est occupé jusqu'à présent, de la légèreté avec laquelle on a répété sans fin des assertions qu'il eût fallu vérifier une fois. Aussi n'ai-je pas la prétention de résoudre, dans le peu d'espace qui m'est donné, une question aussi complexe. Ce sera assez pour moi, si je réussis à la poser d'une manière un peu plus précise, et si je fais mieux entrevoir les moyens de la résoudre.

On a signalé souvent la Bretagne armoricaine, comme le foyer des traditions qui ont servi de base aux romans de chevalerie en général et particulièrement à ceux de la Table ronde. Je me dispenserai de réfuter une assertion en faveur de laquelle personne jusqu'ici n'a pu alléguer, je ne dis pas le moindre fait, mais le plus léger prétexte. Dans le peu que l'on sait de la culture poétique et sociale des Bretons armoricains au moyen âge et dans les temps plus modernes, il n'y a pas un trait qui ne pût, au besoin, servir à prouver que le germe de composi-

tions telles que les romans épiques de la Table ronde n'a jamais existé ni pu exister en Bretagne. Je ne m'arrêterai donc pas à discuter des assertions de tout point gratuites. Dans l'état actuel de la critique historique, de telles assertions doivent tomber d'elles-mêmes et ne peuvent plus se reproduire.

Il n'en est pas de même de l'opinion de ceux qui ont attribué aux Bretons insulaires l'origine des romans de la Table ronde. Cette opinion a pour elle des raisons spécieuses et des documens écrits dont il est impossible de faire abstraction dans la question actuelle. Il ne s'agit que de savoir si l'on ne tire pas de ces documens, de ces faits, des conséquences qu'ils ne renferment pas; et pour cela, il suffit de considérer sommairement et de bien déterminer les rapports des traditions bretonnes avec le fond, avec les données générales des romans de la Table ronde. Nous saurons par là jusqu'à quel point les premières peuvent être considérées comme la source de ceux-ci.

Les monumens écrits qui renferment les traditions nationales des Bretons, antérieures au temps où commence l'histoire positive et suivie du pays, ces monumens sont de deux sortes et forment deux séries distinctes.

De ces deux séries, la première se compose des triades historiques et des poésies des anciens bardes bretons, depuis le sixième siècle jusqu'au douzième.

La seconde série consiste en chroniques qui embrassent toute l'histoire de la Grande-Bretagne, depuis son commencement fabuleux jusque vers le milieu du douzième siècle.

Il y aurait à faire sur ces deux sortes de monumens bien des recherches qui ne sont pas de mon objet; mais je ne puis me dispenser d'en donner au moins un aperçu rapide.

Les triades des Bretons sont un monument historique peut-être unique en son genre; ce sont des espèces d'aphorismes historiques dans lesquels les personnages et les faits sont groupés trois à trois, à raison de leur ressemblance, et sans égard à la chronologie. Ainsi, par exemple, il y a une triade où sont mentionnées et rapprochées trois invasions différentes de la Grande-

Bretagne par trois différens peuples qui s'y sont maintenus. Dans une autre triade, il s'agit de trois autres peuples envahisseurs de l'île, mais n'y étant pas restés. Il y a une triade pour les trois plus anciens noms de la Grande-Bretagne. Il y en a une autre où il est fait mention des trois plus anciens législateurs des Bretons, et ainsi de suite, tant pour les évènemens que pour les personnes.

Les recueils de ces triades sont assez nombreux et varient beaucoup pour le nombre et pour la rédaction. Les triades sont, tantôt aussi concises que possible, tantôt un peu plus développées; mais dans toutes, les faits sont réduits à leur expression la plus simple, dépouillés de tous leurs accessoires, de tous leurs détails.

Que ces triades, arrangées comme on les a aujourd'hui, ne soient pas fort anciennes, ce serait une chose facile à prouver. Les recueils dans lesquels on les trouve ne paraissent pas pouvoir remonter plus haut que le quatorzième ou le treizième siècle. Mais plusieurs des notices qu'elles renferment n'en remontent pas moins à la plus haute antiquité; elles paraissent être ou les débris de monumens perdus aujourd'hui, ou la mise par écrit tardive de traditions nationales qui se seraient conservées oralement pendant des siècles.

Ainsi, par exemple, il s'y trouve, sur le déluge universel, des traditions mythologiques qui ne dérivent point du récit de cet évènement dans la Bible, et ont, au contraire, beaucoup de rapport avec celui des livres hindoux. Il s'y trouve une tradition non moins curieuse sur le premier peuple qui prit possession de la Grande-Bretagne, encore inculte et déserte. Suivant cette tradition, ce peuple serait venu d'un pays désigné comme voisin de Constantinople, sous la conduite d'un chef nommé *Hu-le-Fort*, qui semble être le même que l'Hésus des Gaulois.

Ces notices mythologiques sont éparses parmi une foule d'autres d'un caractère plus historique sur les temps anciens et le moyen âge des Bretons insulaires. Enfin, toutes ces triades sont et paraissent avoir toujours été écrites dans la langue du peuple auquel elles appartiennent, c'est-à-dire en gallois ou kymri : on

n'en cite aucune rédaction ni version latines, particularité qui semble attester la nationalité de ce genre de document.

Quant aux chroniques bretonnes, il serait très difficile et très long d'en donner une idée précise : je me bornerai à dire que c'est un amas de notices, on ne peut plus disparates, les unes de tout point et grossièrement fabuleuses, les autres mélange informe de fables, de méprises et de probabilités historiques. La chose la plus importante à observer relativement à ces chroniques, c'est que la source en est toute autre que celle des triades, qu'elles contredisent formellement sur beaucoup de points, et dont elles diffèrent plus ou moins sur presque tous.

C'est dans ces chroniques qu'est longuement développée la fable de l'origine troienne des Bretons dont il n'est pas question dans les triades. On a ces chroniques en latin et en gallois. La plus ancienne rédaction latine date de l'année 1138; c'est ce qu'on appelle vulgairement la chronique de Geoffroi de Montmouth. Des différentes versions galloises de cette chronique fameuse, la plus ancienne est celle que fit Walter Map, chanoine de l'église d'Oxford, à une époque impossible à préciser, mais certainement postérieure à 1150.

Ces chroniques avaient indubitablement pour base des matériaux plus anciens, soit fabuleux, soit historiques, et l'on suppose communément qu'elles n'étaient que la version amplifiée d'un très ancien livre breton. Mais c'est un point fort suspect auquel nous n'avons ni le besoin ni le loisir de nous arrêter. Il nous suffit de savoir là-dessus, ce qui est constaté, que cet antique original des chroniques bretonnes, en supposant qu'il ait jamais existé, est perdu depuis long-temps, et que ces dernières sont aujourd'hui, pour nous, l'unique répertoire des traditions bretonnes que pouvait renfermer le premier.

Nous avons donc maintenant deux sortes de documens à consulter sur l'histoire d'Arthur et des autres personnages bretons qui figurent dans les romans de la Table ronde, savoir les chroniques et les triades historiques.

Je reviens d'abord à ces dernières. Il y est, en effet, question d'Arthur, de la reine Genièvre et de Lancelot, de Tristan et de

ses amours avec la reine Yseult, de Gauvain et d'autres personnages fameux de la même famille romanesque; il y est question des merveilles et de la quête du graal, thème mystique de quelques-uns des romans les plus renommés de tout ce cycle breton.

Maintenant, ces allusions des triades galloises à des aventures et à des héros de la Table ronde sont de deux sortes qu'il est essentiel de ne pas confondre; car les conséquences à tirer des unes et des autres sont on ne peut plus différentes.

De ces allusions, les unes proviennent directement des romans français de la Table ronde, dont elles supposent la connaissance plus ou moins répandue parmi les Gallois; elles sont d'une date postérieure à celle de la composition de ces romans; et loin d'en contenir le germe ou la matière, loin d'en pouvoir expliquer l'origine, elles attestent, au contraire, l'influence de ceux-ci sur la littérature et les traditions bretonnes. Elles font voir qu'à l'exemple de la plupart des autres peuples de l'Europe, les Gallois avaient accueilli ces fables chevaleresques de la Table ronde, avec cette différence que l'illusion était plus grande pour eux que pour les autres. Il semble du moins que leur pays étant donné pour le théâtre de ces mêmes fables, ils devaient en être d'autant plus disposés à les prendre pour un simple développement de leurs traditions nationales.

Que les allusions dont il s'agit fussent bien dans les triades bretonnes quelque chose de nouveau, quelque chose d'étranger, c'est de quoi il n'y a pas lieu de douter. Quelques-unes de ces triades en renferment la preuve. Il y en a une, par exemple, qui cite expressément l'histoire du graal, en prose, dont elle n'est qu'un résumé très court.

Les mots et les noms romans qui ont passé dans les triades, pour y désigner les fictions romanesques qui les avaient consacrés, sont une autre preuve de ce que je veux dire. Ces mots, qui se reconnaissent, au premier coup-d'œil, comme des étrangers dépaysés, parmi les mots kymris, y sont l'indice certain de l'emprunt des choses auxquelles ils sont appliqués. Tel est, par exemple, dans la triade que je viens de citer, le terme de graal,

terme tout-à-fait inconnu au gallois ou kymri. C'est ainsi encore que le roman comme le personnage de Lancelot-du-Lac sont désignés en toutes lettres par les termes de *Lancelot-du-Lac,* inintelligibles pour un Gallois qui ne sait pas le français. Jamais une fable d'origine ou d'invention galloise n'a pu être désignée de la sorte.

Il y a d'autres triades où les allusions aux personnages bretons introduits dans les romans de la Table ronde portent un caractère d'originalité et d'ancienneté assez marqué, pour qu'il soit permis de les croire antérieures à ces romans. C'est donc dans celles-là, que l'on pourrait chercher avec vraisemblance les matériaux primitifs des premiers. Mais dans ces triades, selon toute apparence plus anciennes que les autres, on ne trouve plus rien qui ait rapport aux fictions de la Table ronde, rien qui ait pu naturellement en donner la première idée. Il n'y a, entre les unes et les autres, de commun que trois ou quatre noms propres; on peut bien demander pourquoi les romanciers ont été chercher ces noms, et la question ne laisse pas d'être encore assez embarrassante. Mais toujours est-il certain qu'ils les ont trouvés et pris dépouillés de vie, d'action et de caractère, et qu'ils ont créé sous ces mêmes noms des personnages qui n'ont pas le moindre rapport à leurs homonymes des triades.

Ces triades n'attribuent au roi Arthur rien qui répugne au peu de notions que l'histoire authentique nous a transmises sur ce personnage fameux. Elles le représentent comme le petit chef de quelques peuplades bretonnes, qui, ayant défendu longtemps son pays contre les Saxons, finit par succomber et perdre la vie dans une bataille décisive, en 542. Elles parlent de lui comme d'un prince vaillant à la guerre, mais usurpant, durant la paix, les priviléges et les fonctions des bardes. En un mot, l'Arthur des triades et des anciennes poésies bretonnes est un personnage naturel et vraisemblable, un héros tout local, tout Breton, n'ayant rien de commun avec son homonyme des romans.

Il y a, dit-on, en gallois, des contes populaires dans lesquels

Arthur fait une tout autre figure que dans les triades et dans les poésies des bardes. Ces contes me sont inconnus, mais d'après quelques traits que j'en ai vu citer, le roi Arthur que l'on y fait agir, serait un personnage très merveilleux, mais d'un merveilleux mythologique, plutôt que romanesque ou chevaleresque, et toujours dans le sens des anciennes idées, des anciennes traditions bretonnes.

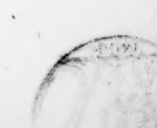
Quoi qu'il en soit de ce point particulier qu'il ne dépend pas de moi d'éclaircir, voici le résultat que je crois pouvoir énoncer sur le rapport historique des triades et des poésies bretonnes avec les romans de la Table ronde.

1° Dans tout ce qu'elles ont d'ancien, de national et de vraiment traditionnel, les triades et les poésies dont il s'agit n'ont aucun rapport avec les romans en question, et n'ont pu en fournir ni la matière ni le type poétique.

2° Tout ce qui, dans ces mêmes triades, renferme une allusion positive à des romans de la Table ronde, est d'une date postérieure à ces romans, en suppose l'existence et la connaissance; en est, non pas la source, mais, au contraire, la dérivation et la suite.

Il reste à savoir jusqu'à quel point l'examen des chroniques est favorable ou contraire à ce résultat de l'examen des triades, relativement à la question établie. J'avertis d'abord que, par chroniques bretonnes, j'entends principalement celle de Geoffroi de Montmouth en latin, et sa traduction, ou paraphrase galloise par Map, chanoine d'Oxford, puisque ce sont les deux monumens où la plupart des érudits se sont accordés à voir la source première des romans de la Table ronde.

J'ai déjà dit que la chronique de Geoffroi de Montmouth parut en 1138. Walter Map nous apprend lui-même que ce fut dans sa vieillesse qu'il traduisit ou paraphrasa en gallois cette chronique de Geoffroi; et comme il vécut jusqu'à la fin du douzième siècle, il s'ensuivrait que sa traduction ne peut pas être beaucoup plus ancienne que cette dernière époque. Mais je veux bien la supposer plus ancienne et la mettre vers le milieu du siècle.



Maintenant je fais une autre supposition également favorable à l'opinion accréditée que j'examine : je suppose les copies de cette version et de son texte latin, dès 1150, assez nombreuses et assez répandues pour que les romanciers eussent aisément la chance d'y recourir : hypothèse non-seulement invraisemblable, mais contraire à des faits certains. Ainsi donc, admettre la chronique bretonne de Geoffroi et la version galloise de cette chronique pour la source primitive des romans de la Table ronde, c'est supposer que nul de ces romans ne fut antérieur à 1138, et que les plus anciens durent être composés dans une très courte période de temps, comme qui dirait de 1140 à 1150.

Or, j'ai la conviction, et j'espère prouver ailleurs que, vers 1150, quelques-uns des plus célèbres romans de la Table ronde étaient déjà très répandus, très populaires, et par conséquent déjà dès-lors d'une certaine ancienneté. Dans un roman carlovingien qui est certainement l'un des plus anciens, l'un de ceux dont on peut, avec toute vraisemblance, mettre la composition dans la première moitié du douzième siècle; dans ce roman, dis-je, il est fait allusion à un roman ayant pour sujet une expédition du roi Arthur.

Mais la preuve la plus forte et la plus directe que, bien antérieurement aux chroniques citées, les traditions bretonnes relatives au roi Arthur avaient déjà été le sujet de beaucoup de fictions, et de fictions du type chevaleresque, c'est la manière dont ces mêmes chroniques parlent de ce même roi. Elles n'en parlent pas longuement; mais tout ce qu'elles en disent, ou en indiquent, est fable et merveille. Ce n'est plus le petit chef des Bretons Siluriens, soutenant contre les Saxons une guerre dont les chances ne sont pas pour lui, usurpant les priviléges des bardes; c'est un guerrier invincible, c'est le héros des héros, qui, à douze ans, a déjà conquis l'Irlande, l'Islande et la Suède, qui, un peu plus tard, conquiert l'une après l'autre toutes les parties de la Gaule. C'est le roi que tous les autres prennent pour modèle; c'est le chef des chevaliers, et le miroir de la chevalerie. En un mot, c'est sinon précisément l'Arthur des ro-



mans, du moins quelque chose qui y ressemble, qui en approche, et dont on peut faire aisément ce dernier.

Ainsi donc, il en est tout juste de cette partie des chroniques bretonnes comme de la partie récente et altérée des triades galloises : dans les premières, aussi bien que dans celles-ci, il y a des allusions aux personnages et aux fables de la Table ronde; mais, dans les unes comme dans les autres, ce sont ces fables qui, loin de sortir des documens bretons, y sont entrées d'ailleurs toutes faites, qui, loin d'en être une extension poétique, en sont, au contraire, une altération formelle, résultat d'une influence étrangère. En somme, ce n'est point dans les traditions bretonnes, telles que nous les offrent les monumens cités, que les romanciers de la Table ronde ont pu prendre ni la matière, ni l'idée de leurs compositions.

Je sens tout ce qui manque de développement à ces aperçus, pour paraître aussi clairs et aussi positifs que je le voudrais; mais ces développemens prendraient une place qui ne leur est point destinée, une place que je ne pourrais leur donner, sans étendre outre mesure les limites que je me suis prescrites. Au lieu donc de prolonger ces considérations préliminaires, je me hâte d'en appliquer le résultat à la solution précise de la question dont je suis parti, de la question de savoir s'il y a, dans les romans de la Table ronde, quelque chose d'historique, quelque chose qui puisse être regardé comme une allusion aux évènemens, aux idées, aux mœurs du pays et du temps auxquels ils ont ou veulent avoir rapport.

Or, je n'hésite point à affirmer qu'il ne s'y trouve rien de tout cela. Ces romans n'ont pour base ou pour thème, aucun évènement réel, ni de l'histoire bretonne, ni d'aucune autre histoire; ils n'ont aucun caractère intrinsèque de nationalité. Ce sont des fictions dont le fond est aussi imaginaire que les accessoires.

Toutefois ces fictions ont un sens, un motif, à raison desquels on peut, si l'on veut, les qualifier d'historiques. Elles tiennent à des idées, elles sont l'expression de tout un système de mœurs; mais ces mœurs et ces idées ne sont, ni de l'époque, ni de la contrée particulière où les auteurs de ces compositions ont

voulu se transporter. Sans chercher, pour le moment, à en déterminer l'époque et le berceau véritable, il suffira de dire que les mœurs et les idées dont il s'agit sont celles de la chevalerie. Mais cette expression est bien vague, elle a besoin, pour signifier quelque chose, d'être un peu développée et précisée.

Il est arrivé aux romans de la Table ronde la même chose qu'à ceux du cycle carlovingien; il s'en est beaucoup perdu, surtout des premiers. Il ne faut que jeter un coup-d'œil sur les plus anciens de ceux qui nous restent, pour s'assurer qu'ils ne sont pas les premiers essais du genre, qu'ils en supposent d'autres antérieurs, dont ils sont la continuation, le développement, l'on peut ajouter, et le perfectionnement.

Pris collectivement et en masse, ces romans de la Table ronde, qui se sont conservés jusqu'à nous, ont tous cela de commun, qu'ils sont tous une expression plus ou moins idéale, plus ou moins poétique de la chevalerie. — Mais la chevalerie n'est pas prise, dans tous, sous le même point de vue; elle y est, au contraire, représentée sous deux aspects fort différens, on peut même dire opposés; ces romans forment ainsi deux classes, ou, si l'on veut, deux cycles particuliers, on ne peut plus distincts l'un de l'autre. Mais, pour expliquer cette distinction, je dois rappeler ici, en peu de mots, l'origine, l'histoire et les caractères généraux de la chevalerie.

Cette institution fut le résultat combiné de deux forces, de deux impulsions contraires. Le clergé chrétien, dépositaire des lumières et des intérêts de la civilisation après la conquête de l'empire romain par les barbares, était entré forcément en lutte contre les pouvoirs nés de cette conquête; cette lutte, de plus en plus animée, était montée à son plus haut degré de violence durant la période de la féodalité. La classe sacerdotale, spoliée, vexée journellement par les hommes de la caste féodale, et obligée de défendre à-la-fois contre eux ses intérêts matériels et sa dignité, eût recours, dans ce but, à diverses mesures, à diverses institutions, dont la chevalerie fut l'une, et la plus remarquable.

Ainsi, prise à son origine et dans ses premiers développe-

mens, cette institution fut une tentative du clergé pour réformer, dans l'intérêt de la religion et de la société, la classe féodale et guerrière, pour mettre au service de la justice et de l'ordre la force indisciplinée et brutale des seigneurs féodaux.

Mais cette institution, créée par le clergé et dans son intérêt, ne tarda pas à lui échapper, et à se développer tout autrement que ne l'avaient prévu et que ne le voulaient ses auteurs. — La caste féodale et guerrière, religieuse à sa manière, garda de la chevalerie ce qu'elle avait de favorable à la religion; mais elle y fit entrer d'autres principes, d'autres idées, qui ne tardèrent pas y dominer. — Ce furent l'amour, la galanterie, le goût des aventures, l'exaltation de la vanité guerrière, qui en devinrent l'âme et l'objet; elle fut organisée et systématisée dans la vue de satisfaire toutes ces passions réunies. — Cette chevalerie libre, mondaine et galante, simple résultat du mouvement général de la civilisation, ne resta pas seulement indépendante du clergé, elle lui devint odieuse et hostile. — La lutte qui avait commencé entre les descendans armés des conquérans barbares et les prêtres continua entre ceux-ci et les chevaliers.

En définitive, ce projet qu'avait eu le clergé de réformer, d'approprier, pour ainsi dire, à son service la caste guerrière; ce grand projet manqua.

Toutefois le clergé ne perdit jamais complètement sa première influence sur la chevalerie; il eut même ce que l'on pourrait appeler sa chevalerie, une chevalerie selon ses idées : celle des milices religieuses, instituées pour faire la guerre aux ennemis de la foi, particulièrement les Templiers et les Hospitaliers.

Ainsi donc, il y eut deux chevaleries nettement distinctes l'une de l'autre, ou, si l'on veut, il y eut dans la chevalerie la lutte de deux principes, deux intentions contraires : l'une, mystique, pieuse, sévère, tendant à restreindre l'institution à un but religieux, à faire du chevalier un moine chrétien armé pour la foi; l'autre, naturelle, mondaine, faisant de l'amour, de la gloire et de la quête volontaire du péril, le but immédiat et la récompense des actions du chevalier.

C'est de cette dernière chevalerie amoureuse et aventureuse

que la plupart des romans de la Table ronde sont une peinture plus ou moins idéalisée.

Le système de chevalerie galante était déjà organisé, déjà en vogue, dès les commencemens du douzième siècle, au moins dans certaines parties de l'Europe méridionale, dans les pays de langue provençale, en Catalogne, en Arragon. Or, les plus anciens romans de la Table ronde que nous connaissions, n'étaient que l'expression épique de ce même système, tout comme les chants des troubadours en étaient l'expression lyrique. Il n'est donc pas surprenant de voir l'amour occuper une si grande place dans ces romans, de l'y voir devenu le mobile principal des actions du chevalier, le principe vital de la chevalerie.

Il y a même quelques-uns de ces romans où l'amour est tellement dominant, qu'il laisse à peine la place convenable à la bravoure et aux aventures chevaleresques. Tel est celui de Tristan, qui, comme j'espère le prouver en son lieu, fut composé vers 1150, au plus tard, et qui n'est que la ravissante peinture d'un amour dont l'ivresse et l'exaltation survivent à toutes les épreuves du temps et de la volupté, à toutes les traverses de la vie, et que la mort elle-même n'a pas la puissance d'éteindre.

Tout chevalier de la Table ronde a sa dame, pour l'amour de laquelle il est perpétuellement en quête de gloire et d'aventures. La destinée de toute demoiselle qui a un peu de grâce et de beauté est d'occuper d'elle des chevaliers, des rois, des géans, tout ce monde idéal de chevalerie, qui semble n'exister que par l'amour et pour lui. Il y a sans doute aussi, dans ces mêmes romans, bien des traits qui peignent les sentimens religieux de l'époque. Ces sentimens occupaient trop de place dans la vie réelle, pour n'en pas prendre une dans la poésie. Mais, dans la branche de poésie dont il s'agit, tout ce qui a rapport à ces sentimens est accessoire, accidentel, fugitif; l'objet réel des romans dont je veux parler est d'exalter par la fiction les vertus propres de la chevalerie libre, de la chevalerie mondaine, c'est-à-dire l'orgueil de la bravoure et l'amour des dames. Il est

même à remarquer que, sur ce dernier point, les romanciers de la Table ronde passaient souvent, dans leurs fictions, les bornes et les convenances de l'amour chevaleresque.

Comme cette partie amoureuse, aventureuse, toute profane de la chevalerie, en était la partie dominante, celle qui avait le plus de prise sur les mœurs des classes élevées de la société, il en résulte que ceux des romans de la Table ronde qui en étaient le développement épique, durent être les premiers, les plus anciens et les plus influens de leur cycle. Mais il était impossible que, par leur vogue même, ces romans ne donnassent pas lieu à d'autres qui en fussent comme un correctif poétique, qui fussent l'expression de cette autre tendance toute religieuse, toute mystique que le clergé avait quelque temps donnée à la chevalerie, et qu'il aurait voulu y rendre permanente. La chevalerie s'était émancipée du clergé; mais, encore une fois, celui-ci n'avait jamais totalement abandonné son premier dessein de s'emparer de l'institution, de se l'approprier et de la spiritualiser dans son intérêt. La prise qu'il avait perdue sur la masse de l'ordre chevaleresque, il la conservait sur des individus de cet ordre et sur les corporations de chevalerie religieuse. Ces idées, ces tentatives de l'église relativement à la chevalerie, trouvèrent des poètes romanciers pour les proclamer et les seconder. Il y a, dans le cycle général des épopées de la Table ronde, tout un cycle particulier de romans composés dans ce but, et qui portent tous les caractères de leur origine : ce sont ceux que l'on a désignés par la dénomination spéciale de romans du graal.

Les plus anciens romans du cycle particulier du graal que nous ayons aujourd'hui, sont le Perceval de Chrétien de Troyes, composé vers la fin du douzième siècle; le Titurel et le Perceval allemands de Wolfram d'Eschenbach, traduits ou imités de romans français ou provençaux, antérieurs à celui de Chrétien de Troyes. C'est donc de ces romans qu'il faut partir pour se faire une idée générale de tous.

D'après ces mêmes romans, le graal est le vase dans lequel Jésus-Christ célébra la cène avec ses disciples la veille de sa

passion. Ce vase, doué des vertus les plus merveilleuses, fut emporté et gardé par les anges dans le ciel, jusqu'à ce qu'il se trouvât sur la terre une lignée de héros digne d'être proposée à sa garde et à son culte. Le chef de cette lignée fut un prince de race asiatique, nommé Perille, qui vint s'établir dans la Gaule, où ses descendans s'allièrent, par la suite, avec les descendans d'un ancien chef breton.

Titurel fut celui de l'héroïque lignée à qui les anges apportèrent le graal pour en fonder le culte dans la Gaule. Le prince élu pour ce grand et mystérieux office s'en montra digne : il fit bâtir, sur le modèle du temple de Salomon, à Jérusalem, un magnifique temple dans lequel fut déposé le graal. Il régla ensuite le service de la garde du saint vase, et tout le cérémonial de son culte. Ses descendans n'eurent plus qu'à maintenir ses pieuses institutions; mais la tâche avait ses difficultés, et ils n'y réussirent pas toujours.

De tout ce qui a rapport aux vertus surnaturelles du graal, à sa garde, à son culte, je ne rapporterai ici que les traits propres à caractériser la pensée qui domine dans toute cette mystique fiction et en marquer l'objet.

Il y a, dans la forme extérieure du graal, quelque chose de mystérieux et d'ineffable que le regard humain ne peut bien saisir, ni une langue humaine décrire complètement. Du reste, pour jouir de la vue même imparfaite du saint vase, il faut avoir été baptisé, il faut être chrétien; il est absolument invisible aux païens, aux infidèles.

Le graal rend de lui-même des oracles, des sentences, par lesquels il prescrit tout ce qui, dans les cas imprévus, doit être fait en son honneur et pour son service. Ces oracles ne sont point exprimés à l'oreille par des sons; il sont miraculeusement figurés à la vue, en caractères écrits sur la surface du vase, et disparaissent aussitôt qu'ils ont été lus.

Les biens spirituels attachés à la vue et au culte du graal se résument tous en une certaine joie mystique, pressentiment et avant-coureur de celle du ciel. Les biens matériels, effets de la présence du saint vase, étaient beaucoup plus faciles à énoncer :

aussi l'ont-ils été avec bien plus de détail et de clarté. Ainsi, il tenait lieu à ses adorateurs de toute nourriture terrestre, ou leur procurait à l'instant même tout ce qu'ils avaient pu souhaiter, en ce genre, de rare et d'exquis. Il les maintenait dans une jeunesse éternelle, et leur assurait encore bien d'autres privilèges non moins merveilleux, dont quelques-uns seront indiqués par la suite.

Tout est symbolique dans la construction du sanctuaire où est gardé le vase miraculeux, et du temple dont ce sanctuaire forme la partie la plus secrète et la plus révérée, et chacun de ces symboles se rapporte à quelqu'un des dogmes ou des mystères du christianisme. Ainsi, par exemple, pour n'en citer qu'un seul trait, le temple a trois entrées principales, dont la première est celle de la foi, la seconde celle de l'amour ou de la charité, la troisième celle des œuvres.

Il existe une milice guerrière, instituée pour la garde, la défense et l'honneur du graal, pour en écarter de force tous ceux qui mènent une vie impie, tous ceux dont la présence serait une offense envers le vase miraculeux.

Les membres de cette milice se nomment les templistes, comme qui dirait les chevaliers ou les gardiens du temple. Ces templistes étaient sans relâche occupés, soit à des exercices chevaleresques, soit à combattre les infidèles. Même en temps de paix ils n'avaient qu'un jour de repos par semaine, et dans le cours de l'année quatre autres qui étaient ceux des quatre grandes solennités de l'église. La guerre des chevaliers du graal contre les ennemis du saint vase était réputée le symbole de la guerre perpétuelle que tout chrétien doit faire aux penchans désordonnés de la nature, afin de mériter le ciel.

Pour être admis dans cette chevalerie du graal, il fallait être un modèle de sainteté et de vertu; il fallait surtout être chaste. Tout amour sensuel, même dans les limites du mariage, était interdit, et toute violation de cette défense était gravement punie.

Il y avait, du reste, dans les joies et dans les privilèges attachés au culte et au service du graal, bien au-delà de ce qu'il

fallait pour en compenser la fatigue et les privations. Le ciel était assuré à tout templiste; et sur la terre même, dans les combats qu'il était incessamment obligé de livrer, il jouissait de privilèges surnaturels qui lui rendaient l'accomplissement de sa tâche facile. Par exemple, combattant le jour même où il avait vu le graal, il ne pouvait être blessé, ni frappé d'aucun autre malheur. Combattant dans un intervalle de huit jours, à partir de celui où il s'était trouvé en présence du vase saint, il pouvait être blessé, mais non tué. Tous ces avantages, le chevalier du graal ou le templiste ne les avait qu'à la condition de rester chaste, non-seulement de corps, mais d'esprit. Une pensée impure les faisait perdre, et nul ne les recouvrait que par la pénitence.

Un trait assez remarquable de l'organisation de cette chevalerie idéale, c'était que nul templiste ne devait répondre à aucune question qui lui serait faite sur sa condition et son office de templiste. Il y a plus, il devait refuser son assistance et sa présence à quiconque lui aurait fait cette question; et si loin se trouvât-il alors du temple du graal, il devait y retourner sur-le-champ.

On se figure bien quelle haute dignité ce devait être que celle de chef de cette sainte chevalerie, et il n'est pas étonnant que les romanciers aient imaginé une race de héros prédestinés par le ciel à cet office. Le chef prenait le titre de roi du graal; et comme on avait supposé ce titre héréditaire dans la race de Perille, il avait bien fallu modifier un peu, dans les chefs de cette race, les conditions imposées aux simples chevaliers, pour être admis au service du vase merveilleux. Ainsi, par exemple, il avait fallu leur permettre d'aimer; mais cet amour auquel le graal autorisait le roi de ses gardiens, ne devait avoir rien de commun avec l'amour chevaleresque. Il se bornait à prendre une épouse, et à rester saintement avec elle dans les plus strictes limites du mariage. Sa pensée devait rester pure de toute réminiscence et de tout desir tyrannique des plaisirs sensuels, sous peine de perdre, comme le plus simple chevalier, les privilèges les plus précieux attachés au service et au culte du saint vase.

Parmi les idées caractéristiques que les romanciers ont attribuées aux chevaliers du graal, il ne faut pas oublier celles relatives au sacerdoce et aux prêtres. Pour un templiste, tout prêtre chrétien, dès le moment où il avait été tonsuré, était un roi, un vrai roi, plus puissant que les rois du monde, puisqu'il était institué par Dieu même, et que son pouvoir s'étendait à des choses d'un ordre bien autrement relevé que les choses de la terre. Il y a lieu de supposer, bien que je n'en aie pas la preuve certaine, que les prêtres conféraient seuls l'ordre de la chevalerie aux rois du graal. Quant à Titurel, en particulier, il est expressément dit qu'il avait été fait chevalier par un évêque.

De telles idées, dans une fiction romanesque dont elles sont la base, suffiraient seules pour caractériser cette fiction et pour en révéler les motifs. Mais l'indication de quelques-uns des faits inventés pour la mise en action de ces mêmes idées leur donnera encore plus d'évidence et de saillie.

Titurel, le fondateur du culte du graal, eut pour successeur immédiat dans son office de roi du saint vase, son fils Frimutelle, qui ne suivit pas assez exactement ses pieux exemples. Il avait pris une femme, comme il en avait le droit; mais il ne put se soustraire entièrement à l'empire des idées et des habitudes de la chevalerie mondaine; il aima une belle demoiselle, fille de roi, nommée Floramie. Dans une telle disposition, il avait perdu complètement la grâce du graal, et devait être puni. Il périt dans une joûte où il s'était engagé pour plaire et faire honneur à sa belle Floramie.

Il eut pour successeur son fils Amfortas, qui manqua encore plus gravement que lui à ses devoirs de roi du graal. Il ne prit point de femme et s'abandonna à l'amour chevaleresque, sans toutefois manquer aux conditions de chasteté et de moralité requises dans cet amour. C'est la remarque expresse du romancier. Mais il ne put résister à la beauté et aux charmes d'une demoiselle nommée Orgueilleuse, se fit son chevalier et la servit d'amour. Ayant livré pour elle un combat à un autre chevalier, il y reçut la punition de sa désobéissance au graal, il y fut blessé d'un coup de lance à la cuisse, et par suite de cette bles-

sure, dont il ne devait guérir que dans un terme et à des conditions prescrites par le ciel même, la vie ne fut plus pour lui qu'un horrible et long supplice.

Perceval, qui lui succéda dans la royauté du graal, s'y conduisit mieux et y fut plus heureux que ses deux devanciers. Mais le torrent des vices allait toujours croissant dans l'Occident, et il ne s'y trouva bientôt plus aucun pays digne de posséder le graal. Alors Perceval, à la tête de la chevalerie du temple, transporta le vase mystérieux dans les contrées de l'Orient, où il fit les mêmes prodiges qu'en Occident, et où les romanciers se sont donné le plaisir de rattacher son histoire à celle du fameux prêtre Jean.

Tels sont les traits les plus saillans de cette étrange fiction du graal. Ils ne laissent aucun doute sur l'esprit, ni sur le but ou du moins sur la tendance de cette fiction.

Ce vase mystérieux du graal était évidemment un symbole matériel de la foi chrétienne.

La milice, la chevalerie instituée pour sa garde était non moins évidemment une chevalerie toute spéciale, toute religieuse, et de tout point opposée à la chevalerie mondaine, proscrivant, rejetant tout ce qui faisait l'essence et la gloire de celle-ci, c'est-à-dire l'amour, le dévoûment aux dames, l'achèvement d'entreprises périlleuses pour l'amour d'elles. Il y a plus, tout autorise à présumer que cette chevalerie du graal n'était pas une pure idée, un simple rêve poétique des romanciers qui la peignirent. C'était, selon toute apparence, une allusion directe et formelle à l'institution de la milice des Templiers. Encore passé le milieu du douzième siècle, l'église avouait cette chevalerie pour la seule véritable, pour la chevalerie selon ses vues. Le témoignage de saint Bernard là-dessus est positif et remarquable. Le rapport de nom entre les templiers du graal et les autres est trop direct et trop frappant pour être insignifiant et accidentel. C'est une remarque qui a déjà été faite par des littérateurs allemands, et en particulier par M. de Hagen, et j'aurai par la suite plus d'une raison nouvelle à apporter à l'appui de cette conjecture historique. Je me borne à

la donner ici comme une conjecture qui se présente d'elle-même à la suite de ce que j'ai dit de l'opposition de la chevalerie du graal avec cette chevalerie mondaine qui avait pour principe la galanterie et le culte des dames.

Cette fable romanesque du graal, inventée par les romanciers du continent, passa, comme toutes les autres fables chevaleresques, dans la Grande-Bretagne, où elle fut remaniée, modifiée et localisée par les romanciers anglo-normands. Donner une idée des altérations qu'elle subit, des développemens qu'elle prit dans ces énormes romans en prose du graal, de Lancelot-du-Lac, de Perceval, de Merlin l'enchanteur, serait une tâche proportionnée à la dimension colossale de ces mêmes romans, et par conséquent effrayante. Heureusement je n'ai besoin que de considérer ici, d'une manière très générale, l'esprit et la tendance morale de ces compositions. Or, tout ce que j'ai dit des premiers romans du graal est encore plus manifeste dans celles-ci. — On y trouve beaucoup plus de développemens religieux, plus d'exaltation mystique, plus de marques d'une influence toute sacerdotale. Enfin, l'idée, le plan d'une chevalerie opposée à la chevalerie mondaine y sont encore plus apparens et plus formels. Ils ressortent, pour ainsi dire, de tous les détails de la fiction. Les deux chevaleries rivales y sont constamment en regard et en opposition; elles sont mises en lutte dans la quête du graal, objet commun de toutes les poursuites chevaleresques. Or voici en quels termes l'objet et l'issue de cette lutte sont énoncés dans un passage du roman du Graal, que je vais mettre en français moderne.

« Là où Dieu enverra le graal (c'est-à-dire dans la Grande-Bretagne), là seront manifestées les merveilles et les grandes prouesses des chevaliers de Jésus-Christ. Là seront découvertes les (vraies) chevaleries, et les chevaleries terrestres seront changées en célestes. »

C'est particulièrement dans le roman de Lancelot que l'on trouve les deux chevaleries rivales désignées par les dénominations de *céleste* et de *terrestre*, ou de *terrienne* et de *célestienne*, dans la langue du romancier. C'est pour être entaché d'amour,

c'est pour avoir mis tous ses desirs et toutes ses pensées dans la reine Genièvre; en somme, c'est pour être chevalier *terrien*, que Lancelot s'épuise en vain à la recherche du graal : la découverte du saint vase et de ses grands mystères est réservée à des chevaliers purs de tout péché, à des chevaliers *célestiens*. C'est en ces deux termes que se résument perpétuellement toutes les différences entre les deux chevaleries, et il était impossible d'en caractériser plus fortement l'opposition. Cette opposition est expliquée et développée de tant de manières et en tant d'endroits, que n'en pouvant citer plusieurs, j'éprouve quelque embarras à en citer un de préférence. Toutefois en voici un fort court qui peut tenir lieu de beaucoup d'autres, et dans lequel est décrite allégoriquement la lutte des deux chevaleries. Je ne ferai que moderniser un peu la diction de ce passage.

« L'autre jour, jour de la Pentecôte, les chevaliers terrestres et les chevaliers célestes commencèrent ensemble chevalerie : ils commencèrent à combattre les uns contre les autres. Les chevaliers qui sont en péché mortel, ce sont les chevaliers terrestres. Les vrais chevaliers, ce sont les chevaliers célestes, qui commencèrent la quête du saint graal. Les chevaliers terrestres, qui avaient des yeux et des cœurs terrestres, prirent des couvertures noires, c'est-à-dire qu'ils étaient couverts de péchés et de souillures. Les autres, qui étaient les chevaliers célestes, prirent des couvertures blanches, c'est-à-dire virginité et chasteté. »

Je ne crois pas avoir besoin d'insister davantage sur la démonstration de l'idée fondamentale de tous ces romans en prose du cycle du saint graal; elle est évidemment et de tout point la même que celle des plus anciens romans de ce cycle, dont j'ai parlé d'abord. L'objet commun des uns et des autres est de célébrer une chevalerie opposée à la chevalerie libre et mondaine du siècle, une chevalerie religieuse, austère, chrétienne, telle que le clergé l'avait d'abord voulue, et la voulait encore.

Maintenant, les ecclésiastiques avaient-ils une part directe à la composition de ces romans? C'est une question qui se présente assez naturellement, mais à laquelle il est difficile de ré-

pondre d'une manière positive. Ceux des auteurs de ces romans dont on sait, ou dont on peut soupçonner quelque chose, n'étaient ni des prêtres ni des moines. C'étaient des hommes du monde, des poètes romanciers, comme les autres, seulement d'un tour d'imagination plus religieux et plus mystique. Quelques-uns se donnent aussi pour ecclésiastiques, et entre autres l'auteur du Grand Graal en prose : il y a même des manuscrits de ce dernier roman qui portent sur leur titre l'indication d'avoir été composés par l'*ordre de sainte église*. On ne sait trop s'il faut prendre de pareilles indications au sérieux. Une seule chose est certaine, c'est qu'inspirées ou non par l'église, des compositions de ce genre allaient à des idées, à des vues, que l'église avait manifestées plus d'une fois, et au triomphe desquelles elle était intéressée.

Une autre question plus importante que la précédente, avec laquelle elle a d'ailleurs beaucoup de rapport, c'est celle de savoir quelle était la source, l'idée de cette fable du graal. Quelqu'un des romanciers qui l'exploitèrent en fut-il l'inventeur, ou bien l'idée première en fut-elle d'abord consignée dans quelque légende latine, d'où les romanciers l'auraient prise pour la développer et l'embellir chacun à sa manière?

Il n'existe point de données précises pour répondre à cette question. Mais je serais très porté à supposer que les auteurs des premiers romans du graal en trouvèrent, en effet, le fond et le motif, dans quelque légende monacale qui se sera perdue depuis, ou peut-être dans quelque tradition populaire se rattachant à celles de l'arrivée de Lazare et de Madeleine à Marseille.

CINQUIÈME LEÇON.

ROMANS DE LA TABLE RONDE.

FORME, EXÉCUTION.

Après avoir considéré, d'une manière très générale, la matière, et, pour ainsi dire, le fond commun des romans de la Table ronde, il me reste à examiner de même ce qu'ils ont de commun quant à la forme.

Je vous ai déjà dit que tous ces romans, sans exception à moi connue, étaient écrits en petits vers de huit syllabes, rimés par couples ou paires, sans aucun égard à ce que l'on a, beaucoup plus tard, appelé rimes féminines ou masculines. L'emploi d'un tel mètre dans de grands ouvrages épiques d'un ton sérieux peut être regardé comme une innovation singulière qui en suppose et devait en entraîner plus d'une autre.

En effet, ce petit vers léger qui coule comme de lui-même, qui échappe, pour ainsi dire, au poète, est on ne peut plus favorable à des récits badins ou gracieux. Il va si bien à ces anciens contes auxquels on a donné le nom de fabliaux, que l'on est

tenté de le croire inventé exprès pour eux. Mais ce n'est guère que par une espèce de tour de force que le poète peut donner à un long récit, dans cette sorte de vers, un peu de vigueur et de dignité. On est donc en droit d'attribuer l'emploi exclusif d'un tel mètre dans toute une famille de romans destinés aux classes les plus cultivées de la société, à une corruption prématurée du goût et du sentiment épiques. C'est un soupçon à l'appui duquel les observations ne manqueront pas.

Les débuts ou prologues des romans de la Table ronde sont curieux à rapprocher de ceux des romans carlovingiens : ils en diffèrent autant que possible. Rien de plus simple, de plus populaire, de plus épique que la formule initiale de ces derniers. C'est, comme nous l'avons vu, une sorte d'appel du rapsode au public, pour l'attirer autour de lui, en lui promettant la plus belle et la plus véridique histoire du monde. Rien de pareil dans les romans de la Table ronde. Le début de la plupart est tout lyrique : c'est une plus ou moins longue effusion des réflexions et des sentimens du romancier sur quelques lieux communs de morale chevaleresque, assez ordinairement sur la décadence de la chevalerie, et de toutes les belles choses que l'on suppose avoir existé dans les temps anciens.

Cette intervention directe et personnelle du poète dans ses récits annonce déjà, en lui, une sorte d'empressement vaniteux à s'en donner pour l'auteur. Les romanciers carlovingiens, dont la première prétention est de faire croire qu'ils ne chantent rien de leur invention; qu'ils ne sont, en tout ce qu'ils disent, que les traducteurs populaires de chroniques et d'histoires précieuses, composées en latin, ne manquent jamais d'alléguer ces chroniques et ces histoires. Si belles qu'ils trouvent, sans doute, leurs fictions, ils se gardent bien de s'en avouer les auteurs : ce serait aller contre leur but. Toute manifestation de vanité littéraire de leur part serait une maladresse.

Il en est tout autrement avec les romanciers de la Table ronde; ils ont l'air de compter assez sur le charme de leurs récits pour se dispenser de les donner pour historiques. Il est rare qu'ils allèguent des autorités, des témoignages en leur faveur;

et quand ils le font, c'est avec une gaucherie ou avec une témérité qui suffirait à elle seule pour provoquer l'incrédulité des plus naïfs. J'ai vu un roman dont l'auteur prétend avoir appris tout ce qu'il raconte de la bouche d'un chevalier de la cour d'Arthur, et je crois même un peu son parent.

Mais ce que je puis citer de plus hardi et de plus curieux en ce genre, c'est le prologue du grand roman du Graal en prose. Ce prologue est lui-même tout un roman, et un roman d'une certaine longueur, dans lequel l'auteur, parlant en son nom, sans toutefois se nommer, raconte par le menu comment ce livre, contenant l'histoire du graal, lui a été apporté tout fait du ciel par Jésus-Christ en personne. Et la chose n'est point rapportée sous forme de vision, de songe : c'est un évènement réel, palpable, qu'il raconte et prétend avoir vu bien éveillé, et en pleine jouissance de ses sens et de sa raison. La fiction, d'ailleurs assez curieuse, est l'inspiration d'une imagination religieuse assez vive. Elle a même assez de rapport avec le début de l'Enfer du Dante, pour que l'on se demande si elle n'aurait pas été connue du poète florentin. Elle est trop longue pour que je puisse vous la faire connaître; mais je cède à la tentation de vous en moderniser quelque peu un passage qui suffira pour vous donner une idée de l'exaltation mystique qui y règne d'un bout à l'autre. L'auteur raconte comment Jésus-Christ, lui étant apparu dans son sommeil, se nomme et se révèle à lui.

« Après cela, il me prit par la main, dit-il, et me donna un « livre qui n'était pas plus grand, en tout sens, que la paume « d'un homme. Quand il me l'eut donné, il me dit qu'il m'avait « donné dedans si grande et si merveilleuse chose, que nul « cœur mortel n'en pouvait connaître ni penser de plus grande. « Il n'y aura plus en toi de doute dont tu ne sois éclairci par « ce livre : il renferme des secrets que nul homme ne doit voir, « s'il n'est auparavant purgé par vraie confession; car je l'ai « moi-même écrit de ma main; et la manière dont il doit être « lu et dit, c'est comme par langue de cœur, sans aide de bou- « che ni de parole. Et si ne pourrait-il en langue mortelle être « expliqué, sans que les quatre élémens en fussent bouleversés.

« Le ciel en ploierait, l'air en serait troublé, la terre en branlerait, et l'eau en changerait sa couleur.

« Il y a dans ce livre tout ce que je dis et plus encore, et nul homme n'y regardera avec foi qu'il n'y trouve le bien de son âme et de son corps; et si chagrin soit-il en y regardant, il sera à l'instant rempli de la plus grande joie qu'un cœur puisse imaginer; et quelque péché qu'il ait commis en ce monde, il ne mourra point de mort subite. Ce livre est la vie de la vie. »

Toute créature humaine un peu modeste à qui un pareil livre aurait été présenté par Dieu en personne, aurait, selon toute apparence, un peu hésité à l'ouvrir, et ne l'aurait ouvert qu'avec respect et tremblement. Notre auteur n'y fait pas tant de façons; il ouvre le livre au plus vite, y trouve d'abord maintes choses qui lui sont personnelles, et puis, passant plus avant, il y aperçoit ce titre : *Ici commence du saint graal.*

D'après un tel exemple, il vous paraîtra sans doute que les romanciers de la Table ronde ne se piquaient guère de passer pour de simples copistes de chroniques sur des sujets connus, ou qu'ils supposaient à leurs lecteurs une foi historique bien large.

Sans parler des romans de la Table ronde en prose, dont le moindre remplirait huit à dix gros volumes in-8°, ceux en vers qui, avec toute vraisemblance, peuvent passer pour les plus anciens du genre, sont des compositions d'une étendue considérable. Le Perceval allemand a près de vingt-cinq mille vers, et celui de Chrétien de Troyes en a probablement davantage. Le Tristan allemand de Godefroi de Strasbourg passe vingt-trois mille vers.

Il n'est pas étonnant de voir parfois des poëmes si longs commencés par un auteur et achevés par un autre. Le Perceval de Chrétien de Troyes fut terminé par un trouvère nommé Manessier. Ce fut un minnesinger, du nom d'Ulrich de Turheim, qui ajouta au Tristan de Godefroi de Strasbourg près de quatre mille vers, qui y manquaient pour que l'ouvrage fût complet.

Ces suites pouvaient bien quelquefois être de l'invention du continuateur qui, dans ce cas, asservissait son imagination au

plan et à l'idée d'un autre. Mais, en général, le continuateur n'inventait pas cette fin qu'il ajoutait à un roman incomplet; il en tirait le fond, la substance de quelque autre roman sur le même sujet, qu'il se bornait à paraphraser ou à traduire.

Il suit de là que les sujets des romans de la Table ronde, aussi bien que ceux des romans carlovingiens, étaient traités successivement par différens romanciers. — Chacun de ces romanciers y mettait, sans doute, un peu du sien, mais seulement, à ce qu'il paraît, dans les accessoires et dans les détails. Le roman restait le même quant au fond, et le second romancier respectait et consacrait, en quelque manière, la création du premier. Nous avons vu qu'il en était tout autrement dans les diverses façons des romans carlovingiens : le romancier qui traitait de nouveau un sujet de roman déjà traité, le traitait d'une manière toute nouvelle, et ne manquait pas d'accuser son devancier d'inexactitude ou de fausseté. C'était une conséquence naturelle de la prétention qu'avaient tous les romanciers de cette classe de passer pour des copistes d'historiens véridiques. Les romanciers de la Table ronde, qui avaient moins de prétention aux apparences de la véracité, n'avaient pas non plus les mêmes motifs de répudier les fictions de leurs devanciers, ni de les discréditer.

Une autre différence plus importante encore entre les romans d'Arthur et les romans carlovingiens, est celle qui concerne l'origine et les élémens primitifs des uns et des autres. Je crois avoir assez nettement indiqué ailleurs comment l'épopée carlovingienne, partant de chants populaires historiques, simples et courts, s'amplifia et se compliqua par degrés jusqu'à des compositions de vingt ou trente mille vers. Il n'en fut point de même dans les épopées du cycle d'Arthur.

Il est bien vrai, et je viens de l'observer tout-à-l'heure, que plusieurs sujets de la Table ronde furent traités successivement plusieurs fois, et à chaque fois amplifiés et rendus plus complèxes. Mais tout me porte à croire que les romans de cette classe, dans leur état le plus simple, ou, si l'on veut, le plus grossier, ne furent jamais de vrais chants populaires. Ils ne re-

montent pas si haut; ils n'atteignent pas cet élément naturel et primitif de la plus ancienne épopée. Les premières compositions de cette classe durent être des compositions déjà assez développées et raffinées, l'œuvre de poètes de profession, de troubadours ou de trouvères plus ou moins cultivés. Le fond n'en était pas, comme celui des premiers romans carlovingiens, emprunté à une poésie antérieure toute populaire.

J'ai parlé, avec un certain détail, de cette singularité de divers manuscrits de romans du cycle carlovingien, qui donnent le texte de ces romans entremêlé de fragmens plus ou moins nombreux d'autres romans sur les mêmes sujets. Je n'ai rien observé de semblable dans aucun des romans de la Table ronde. — Les manuscrits qui contiennent ces romans en donnent le texte de suite, sans interpolation d'aucune espèce, sans mélange d'aucun fragment étranger, de rien qui puisse être soupçonné de provenir d'une autre composition sur le même argument. Ainsi chaque manuscrit d'un roman de cette classe nous le présente tel qu'il a pu sortir des mains de l'auteur, tel que l'auteur l'aurait copié, s'il l'eût copié lui-même. A raison de cette circonstance, le texte des romans de la Table ronde serait, en général, beaucoup plus facile à publier que celui de tel roman carlovingien, où, entre plusieurs versions d'un seul et même morceau qu'il est impossible d'attribuer au même auteur, on éprouve à chaque instant la difficulté de décider lesquelles de ces versions forment la véritable suite de l'ouvrage.

Maintenant, une question curieuse qui se présente naturellement à la suite des observations précédentes, c'est de savoir quel était le mode ordinaire de publication des romans de la Table ronde; étaient-ils destinés à être chantés, comme les romans carlovingiens, ou bien y a-t-il plus d'apparence qu'ils fussent faits pour être lus?

Rien d'abord dans le texte de ces romans n'indique, même de la manière la plus vague et la plus indirecte, qu'ils fussent faits pour être chantés, pour circuler au moyen du chant. Je ne puis affirmer, ne l'ayant pas observé avec assez d'exactitude, que ces romans de la Table ronde ne fussent jamais, comme ceux du

cycle carlovingien, désignés par la dénomination spéciale et caractéristique de *chanson;* mais je pense que s'ils l'étaient quelquefois, c'était d'une manière impropre, et comme par exception. Plusieurs de ceux que j'ai vus sont qualifiés par leur propres auteurs du titre de *contes*, ou de celui plus vague encore de *roman;* et je ne puis guère supposer que ce titre leur fût donné au hasard, ou comme l'équivalent de celui de *chanson;* et il est beaucoup plus probable que c'était à dessein, et pour les distinguer des romans carlovingiens, qu'on leur donnait quelquefois au moins un autre nom qu'à ces derniers.

Ces raisons seules suffiraient pour me faire douter que les romans épiques du cycle de la Table ronde aient été composés pour être chantés et l'aient jamais été. Mais ce qui achève de me convaincre là-dessus, c'est leur énorme longueur. Il n'y a pas moyen de se figurer des ouvrages d'une telle dimension circulant par la voie du chant, ni faits pour ce genre de publication. Tout oblige à croire qu'ils étaient composés pour être lus, et par conséquent destinés à la haute classe de la société, la seule où il pût y avoir des lecteurs. Il n'y avait encore à cette époque, pour la masse du peuple, d'autre poésie que celle chantée dans les rues et sur les places des villes, par les jongleurs poétiques.

Il paraît toutefois que l'on détachait de ces grands romans des passages particuliers plus frappans ou plus touchans que les autres, et qu'on les arrangeait en forme de chants populaires.

Nous savons du moins qu'il y eut de bonne heure, en Italie et en Espagne, de petits chants épiques, dont le sujet était tiré des romans de la Table ronde. Les chants italiens, n'ayant jamais été recueillis par écrit, ont péri depuis des siècles. Quelques-uns de ceux des Espagnols subsistent encore, sous la forme de romances, dans les recueils de ce genre, publiés au XVIe siècle et depuis. Il est très probable qu'il y eut des chants analogues à ceux-là dans les différentes contrées de la France, où avaient été composés les premiers romans de la Table ronde et les plus célèbres.

Mais, en dépit de quelques chants détachés, tirés de ces

romans, tout porte à croire que le sujet n'en fut jamais aussi populaire que celui des romans carlovingiens. Ils n'avaient pas, comme ceux-ci, une base, un point d'appui, dans les traditions nationales généralement répandues, traditions par elles-mêmes pleines d'intérêt et de poésie, et qui pouvaient, au besoin et jusqu'à un certain point, tenir lieu de génie au romancier qui les exploitait.

Ainsi donc, soit quant à l'argument et à la matière, soit quant à la destination et au mode de circulation, il y a toute apparence que les romans du cycle d'Arthur étaient moins populaires que ceux du cycle carlovingien. Or, il n'y a aucun doute que de ces différences fondamentales n'en résultassent d'autres dans le ton, dans le style, dans tout ce qui a rapport aux détails et au caractère de l'exécution poétique.

De ce qu'ils étaient moins faits pour être entendus que pour être lus, et lus par les personnes les plus cultivées de la société, il est évident qu'ils comportaient à un plus haut degré les recherches, les raffinemens de l'art en général, et le développement de tout ce qu'il pouvait y avoir d'individualité dans le génie des romanciers. Les finesses, les subtilités de diction et de pensée, les détails ingénieux, qui, à coup sûr, auraient été perdus pour un auditoire formé au hasard dans la rue ou sur la place publique, avaient toutes les chances possibles d'être appréciés par des lecteurs qui lisaient et relisaient à loisir, par des personnes d'un goût raffiné, qui se piquaient de sentir plus délicatement que la multitude.

De là la grande différence de style, de manière et de ton, qu'il est facile d'observer entre les romans de la Table ronde et les romans carlovingiens. Autant la narration de ceux-ci est généralement concise, brusque, sévère et vraiment épique, dégagée de tout mélange des sentimens personnels du poète, autant la narration des autres est détaillée, développée, entremêlée de traits lyriques qui la suspendent, la gênent, et auxquels on sent un poète qui raconte moins pour raconter, que pour faire remarquer la manière dont il raconte.

Des exemples peuvent être nécessaires pour faire mieux sentir

ce que je veux dire, et j'en citerai ici quelques-uns. Dans un roman de Chrétien de Troyes, intitulé *Alexandre*, et qui, sans être précisément de la Table ronde, est tout-à-fait dans le style de ceux-ci, j'ai noté un passage qui m'a paru très propre à donner une idée du ton et du caractère de la narration de ces romans. Je vous le citerai donc textuellement et sans défiance, bien que le sujet en soit un peu hasardeux. — Voici de quoi il s'agit :

Une princesse, dont j'ai oublié le nom, la fille d'un empereur, doit épouser je ne sais quel autre empereur, dont elle aime éperdument le neveu : aussi sa désolation est-elle grande. Elle pâlit, maigrit et se désespère à l'approche d'un malheur qu'elle ne peut empêcher. La nourrice de la princesse, qui l'aime tendrement et qui souffre de la voir ainsi dépérir d'un chagrin caché, lui en demande la cause avec tant d'instances, qu'elle en obtient la confidence complète.

Tessala (ainsi se nomme cette nourrice) est une habile magicienne : elle rassure la princesse et lui propose un expédient, grâce auquel son inévitable mariage n'aura, pour elle, aucune des conséquences qu'elle redoute. Elle sait composer un breuvage magique d'une singulière vertu. Tout homme qui en a bu ne peut se trouver à côté de la femme qu'il aime, sans s'endormir aussitôt d'un sommeil irrésistible, durant lequel il éprouve en rêve les mêmes desirs et les mêmes sensations qu'il éprouverait éveillé. Moyennant cette assurance, la princesse consent à épouser l'empereur. Le mariage se conclut, la noce se célèbre, et le moment vient de faire l'épreuve du magique breuvage. L'empereur, qui l'a trouvé délicieux, en a bu largement, sans se douter de ce qu'il faisait.—Ici va parler Chrétien de Troyes, et je le laisse parler sa langue, sauf à en expliquer les mots les plus obscurs :

« Quant ore fu daler jesir (*se coucher*),
« L'empereur si com il duit (*il dût*),
« Avec sa femme vint la nuit.
« Si com il duit ai-je menti,
« Qu'il ne la toucha, ne senti ;

« Mais en un lit jurent ensemble ;
« Et la belle dès premier (*d'abord*) tremble,
« Et molt se doute (*craint*) et molt s'esmaie (*se trouble*)
« Que la poison ne soit veraie (*vraie*, *efficace*) ;
« Ma ele l'a si (*tellement*) enchanté,
« Qu'il jamais n'aura volonté
« D'ele ni d'autre, s'il ne dort,
« Mais lors en aura tel déport (*plaisir*),
« Come on peut en songeant avoir,
» Et si tiendra le songe à voir (*pour vrai*).
. . . .
« Il dort, et songe et veiller cuide (*pense*),
« S'est en grand poine (*fatigue*) et en estude
« De la princesse losangier (*louer*, *caresser*).
. . . .
« Et il tant maintenant l'appele :
« Molt soavet(*très doucement*), ma doucemie
« Tenir la cuide n'en tient mie ;
« Mais de néant est en grand aise,
« Néant embrasse, néant baise,
« Néant tient et néant accolle,
« Néant voit à néant parole,
« A néant tauce (*querelle*), a néant luite.
« Molt fu bien la poison confite ;
« S'ainsi le travaille et demaine,
« De néant est en molt grand'peine
« Que de voir cuide, et si s'en prise
« Qu'il ait la forteresse prise :
« Ainsi le cuide, ainsi le croit,
« Et de néant lasse et recroit (*se fatigue*). »

Ces vers paraîtront très remarquables, si l'on considère qu'ils sont du commencement du treizième siècle, ou peut-être même de la fin du douzième. Le fond en est ingénieux et le tour agréable; mais cette complaisance du poète à tourner et retourner en tous sens dans son imagination, à paraphraser mollement et subtilement une fiction un peu scabreuse, prouvent clairement combien, dès une époque si reculée, le style épique avait perdu de sa simplicité et de sa gravité premières dans les romans de la Table ronde et dans tous ceux du même genre. Cette même idée, qui paraît avoir préoccupé si vivement l'imagination de Chrétien de Troyes, je me souviens de l'avoir ren-

contrée dans un roman carlovingien, et je regrette de n'avoir pas noté le passage, pour l'opposer à celui que je viens de citer; mais je me souviens que la fiction dont il s'agit y était rendue franchement, simplement, et en un petit nombre de vers, qui ne présentaient aucun vestige de la recherche, ni de la molle curiosité qui règnent dans ceux de Chrétien.

La recherche et la mollesse à part, un des caractères des romans de la Table ronde, c'est un goût exagéré et pédantesque pour les détails dans la peinture des sentimens, des situations, des caractères, et en général dans toute leur partie descriptive. Ce mauvais goût, excès opposé à la sécheresse de la vieille épopée carlovingienne, est surtout sensible dans ces énormes romans de la Table ronde en prose, où il se trouve on ne peut pas plus au large. — Pour en donner une idée, je citerai quelques traits d'un portrait de Lancelot-du-Lac dans le roman de ce nom.

« Lancelot fu de moult belle charneure (*carnation*), ni bien blanc, ni bien brun, mais entremêlé d'un et d'autre, ainsi que l'on peut bien cette semblance dire clair-brunet. Il eut le viaire (*visage*) enluminé de naturelle couleur vermeille, tellement par mesure et par raison que visiblement Dieu y avoit mis de compagnie la blancheur et la bruneur, de telle sorte que la blancheur n'étoit éteinte ni empirée par la bruneur, ni la bruneur par la blancheur; ainsi étoit l'une tempérée par l'autre, et la vermeille couleur qui enluminoit les autres couleurs, entremêlée, de sorte que rien n'y avoit trop blanc, ni trop brun, ni trop vermeil, mais également y avoit des trois ensemble. »

Voilà pour le teint seulement. Vous pouvez vous figurer par cet échantillon la dimension totale du portrait. Et savez-vous quel âge avait Lancelot quand le romancier le peignait avec cette prolixité si précieuse et si maniérée? Il avait trois ans. Il y a de quoi trembler de le voir devenir un homme.

Ces divers exemples montrent clairement à quel point le style épique des romans de la Table ronde se ressentait de l'influence du style lyrique: c'était en effet de ce dernier qu'avaient passé dans l'autre ce goût de détails maniérés, cette

habitude du poète d'intervenir par ses réflexions, ou par le tableau de ses émotions personnelles, dans les actes de ses personnages; cette tendance irrésistible à développer et à raffiner outre mesure les sentimens de l'amour chevaleresque, à adopter servilement, dans la narration épique, les expressions les plus prétentieuses des chants d'amour, ces expressions qui ne pouvaient avoir de grâce ou d'excuse que comme un effort du poète, pour rendre ses propres sentimens, des sentimens dont il était plein, et qu'il avait intérêt à exprimer avec énergie. Je ne me rappelle plus quel troubadour, parlant des larmes que l'amour fait verser, s'avisa de les appeler *l'eau du cœur*. Les romanciers de la Table ronde trouvèrent cela si beau, qu'ils ne manquèrent pas de s'en emparer. J'ai vu cette expression dans un des grands romans en prose, je crois dans celui de Lancelot.

Je ne veux pas dire que ces raffinemens lyriques du style épique des romans de la Table ronde n'eussent pas, en certains cas, de la grâce et de l'agrément. Je les note ici plus en historien qu'en critique, et les note surtout pour en marquer l'opposition avec le ton ordinaire des romans carlovingiens, pour indiquer comme un phénomène assez frappant la rapidité avec laquelle le goût poétique avait passé d'une rudesse extrême aux prétentions d'une époque de mollesse et de recherche.

Ce sont là les observations les plus générales que j'aie trouvées à faire sur la forme, le caractère et l'esprit des romans d'Arthur. Il me reste maintenant à dire quelques mots des cycles particuliers que plusieurs de ces romans semblent former dans le cycle général, qui les comprend tous.

D'après une distinction que j'ai déjà établie, ce cycle général se subdivise d'abord en deux, l'un comprenant tous les romans où l'histoire du saint graal entre pour quelque chose, l'autre tous ceux où, quel qu'en soit d'ailleurs l'argument, il n'est pas question de cette histoire. Du reste, comme il n'y a aucun doute qu'il ne nous manque aujourd'hui une multitude d'ouvrages de l'un et de l'autre de ces cycles particuliers, il ne faut pas s'attendre à y trouver une suite bien établie d'évène-

mens ou de personnages. Il n'y a d'ailleurs pas beaucoup d'apparence que les romanciers de cette classe, qui ajoutaient sans cesse de nouvelles fictions à celles déjà en vogue, missent beaucoup de scrupule à se conformer aux données de leurs devanciers. Il suffisait, pour ainsi dire, que le nom du roi Arthur se trouvât dans un roman, pour que ce roman fût classé parmi ceux de la Table ronde.

Quant au costume, à la géographie, à la filiation des personnages, toutes choses dont l'observance aurait peu coûté aux romanciers et aurait donné à leurs diverses productions un air de famille qui en aurait fait un vrai cycle, il y a plusieurs romans où l'on n'en trouve pas de vestige, et ce n'est qu'en prenant ce nom de cycle dans une signification très vague et très large, qu'on peut l'appliquer à des compositions dont plusieurs, sans le moindre rapport entre elles, ont été conçues et exécutées, à part l'une de l'autre, par des auteurs qui se piquaient peu de respecter les données bretonnes dans lesquelles s'étaient enfermés leurs devanciers. J'aurai à parler de divers romans de la Table ronde, dont le théâtre, autant qu'il est possible de le déterminer, est évidemment hors de la Grande-Bretagne, dans les parties méridionales de la France, et où il n'y a de breton que trois ou quatre noms propres dépaysés.

Toutes les scènes principales du plus ancien roman de Perceval se passent, comme nous verrons, dans les Pyrénées, et sont tout-à-fait étrangères à la Grande-Bretagne. L'absence de données historiques dans tous ces romans de la Table ronde est une des raisons du peu de connexion qu'il y a entre les uns et les autres.

Du reste, ce sont ceux de ces romans où il est question du saint graal, qui approchent le plus de ce que l'on peut appeler convenablement un cycle, et les seuls relativement auxquels il y ait lieu de faire, à ce sujet, quelques observations. Ce cycle particulier est, pour ainsi dire, double. Dans l'un, indubitablement le plus ancien, c'est la Gaule et la Gaule méridionale qui est le théâtre des aventures chevaleresques et des merveilles auxquelles donne lieu la présence du saint vase sur la terre.—Dans l'autre,

c'est à la Grande-Bretagne qu'est apporté le graal, et c'est là qu'il devient l'objet des quêtes de la chevalerie errante.

J'ai déjà parlé des énormes romans en prose, dans lesquels il s'agit de ces quêtes; mais c'est ici le cas d'en dire quelques mots de plus. Ces romans, au nombre de quatre, sont ceux du Graal proprement dit, de Merlin l'enchanteur, de Lancelot-du-Lac et de Tristan.—Non-seulement ces quatre romans, pris ensemble, forment par leur réunion un cycle que l'on pourrait nommer le cycle du graal breton; mais chacun d'eux, pris à part, fait à lui seul une espèce de cycle qui les comprend tous. Cela est surtout vrai des trois premiers, dans chacun desquels sont résumées et fondues les fables qui font le sujet particulier des deux autres. Ainsi, par exemple, l'histoire du graal embrasse sommairement celle de Lancelot-du-Lac et d'autres chevaliers de la Table ronde. — De son côté, le roman de Lancelot reprend et donne de nouveau toutes les principales circonstances de l'histoire du graal, pour y rattacher une partie des aventures du héros et de plusieurs autres chevaliers. — En somme, chacune de ces compositions est une énorme épopée, dans laquelle sont coordonnées, entrelacées et comme fondues les unes dans les autres plusieurs épopées distinctes, et des épopées déjà considérables, déjà très développées.—Ainsi, tout comme il y avait des épopées chevaleresques qui étaient le développement ou l'amalgame de chants épiques populaires peu étendus, il en existait d'autres qui avaient pour élémens de véritables épopées, volumineuses et complexes.

C'est un phénomène remarquable dans l'histoire de la poésie épique, que cette disposition, cette tendance constante du goût populaire à amalgamer, à lier en une seule et même composition le plus possible de compositions diverses. Cette disposition persiste, chez un peuple, tant que la poésie conserve un reste de vie, tant qu'elle s'y transmet par la tradition, et qu'elle y circule à l'aide du chant ou des récitations publiques. Elle cesse partout où la poésie est une fois fixée dans les livres, et n'agit plus que par la lecture. Cette dernière époque est, pour ainsi dire, celle de la propriété poétique, celle où chaque poète

prétend à une existence, à une gloire personnelles, et où la poésie cesse d'être une espèce de trésor commun, dont le peuple jouit et dispose à sa manière, sans s'inquiéter des individus qui le lui ont fait.

Le roman carlovingien de Guillaume-au-Court-Nez nous avait déjà offert un premier exemple de ce mode de composition, ou, pour mieux dire, de surcomposition épique. Les grands romans en prose du graal en sont d'autres exemples bien mieux caractérisés, et ces divers exemples ne sont pas les seuls qu'offre l'histoire générale de l'épopée. D'après ce que j'ai dit ailleurs du Shah-Nameh de Ferdousi, il est manifeste que cet immense poème peut être regardé de même comme l'amalgame ou le rapprochement dans un ordre chronologique de diverses autres narrations, dont plusieurs furent primitivement des épopées à part. — Les extraits du Mahabharat porteraient à penser que quelques-unes des parties épisodiques de cette épopée gigantesque furent de même d'assez grandes épopées, d'abord isolées.

Je n'insiste pas davantage sur ces aperçus, je les propose et les donne à vérifier aux jeunes littérateurs, qui porteront dans l'étude des monumens épiques du moyen âge des vues élevées et philosophiques, et auxquels il sera donné de mettre en évidence, dans ces curieuses productions, les côtés par lesquels elles peuvent plaire encore, ou fournir des données nouvelles à l'histoire de la poésie.

Maintenant, messieurs, si je rapproche les diverses considérations générales que je viens de vous soumettre sur les romans du cycle breton, de celles que je vous ai déjà soumises sur ceux du cycle carlovingien, il est facile de s'assurer que la distinction à faire entre les uns et les autres n'est pas une distinction purement nominale, accidentelle et superficielle, mais une distinction réelle, profonde et constante, tant pour le fond et le sujet que pour les formes.

Les romans des deux cycles sont également l'expression des mœurs et des idées de la chevalerie, mais de la chevalerie prise à deux diverses périodes de sa durée. Les romans carlovingiens représentent la chevalerie encore dans sa nouveauté, encore

indécise et vague dans ses formes, austère, plus religieuse que galante, ne songeant pas encore à faire de l'amour le culte des dames ni le principe des actions guerrières, ou du moins n'y songeant que passagèrement et comme par exception. Aussi, dans ces romans, les mœurs chevaleresques sont-elles encore fortement empreintes de la barbarie antérieure, dont la chevalerie n'était au fond qu'une réforme, qu'un correctif.

Les romans du cycle breton sont, au contraire, le tableau de la chevalerie prise à son plus haut degré de développement et d'exaltation, de la chevalerie errante et amoureuse, avec tous ses raffinemens, toutes ses conventions et toutes les exagérations de son point d'honneur. Quand l'Arioste dit, au début de son Roland furieux, qu'il chante les dames et les chevaliers, l'amour et les armes, les courtoisies et les entreprises hardies, il ne fait guère que traduire à son insu la formule de début de plusieurs romans de la Table ronde, qu'il n'avait probablement jamais vus, et dont les auteurs déclarent qu'ils vont faire de beaux récits de sens et de chevalerie, de valeur et de courtoisie, de prouesses et d'aventures étranges et terribles.

Les fictions carlovingiennes se rattachent à des faits historiques, non-seulement réels, mais importans; d'un intérêt vraiment national et populaire, et dont la tradition persistait encore parmi la masse des diverses populations de la France aux XIIe et XIIIe siècles. Nul doute que ces fictions, à force d'être remaniées et surchargées, n'aient fini par s'éloigner de plus en plus des traditions populaires, qui en étaient la base, et par fausser ces traditions elles-mêmes. Toutefois il est peu de romans carlovingiens au fond desquels on ne trouve encore quelque fait réel, qui en est comme le noyau. Il y a plus: il y a lieu de soupçonner que diverses particularités, que personne n'a songé à distinguer des fables où elles sont comme jetées et perdues, sont des particularités historiques, omises par les chroniques.

Enfin si fabuleux, si monstrueusement fabuleux que soient tous ces romans carlovingiens, je n'hésite pas à dire qu'il en est cependant quelques-uns qui, quant au sentiment général des

faits, et comme expression des émotions contemporaines, sont plus vrais que les chroniques, et dans ce sens du moins, je crois pouvoir les qualifier d'historiques.

Quant aux fictions de la Table ronde, non-seulement elles ne se rattachent pas à des faits réels : elles n'ont aucun caractère de nationalité. Les chevaliers errans sont les plus indépendans, on pourrait dire les plus égoïstes de tous les héros épiques. Toujours perdus dans les forêts, dans les déserts, dans les lieux sauvages, les seuls qui promettent des aventures étranges et périlleuses, ils n'agissent jamais que d'après leur inspiration et pour leur gloire personnelles. Toute la vérité qu'il peut y avoir dans des tableaux de ce genre, c'est celle des mœurs et des idées qui y sont peintes. Sous ce rapport et par opposition aux romans carlovingiens, on peut dire des fables de la Table ronde, qu'elles sont purement idéales.

Pour ce qui est de l'ancienneté, je crois avoir montré clairement que les romans carlovingiens ont dû précéder de beaucoup ceux du cycle breton et renferment à-la-fois et plus de vestiges et des vestiges plus marqués de l'état primitif de l'épopée romanesque.

Enfin je crois avoir démontré que les différences de ton et de style qui existent entre les deux classes de romans sont constantes, tranchées et caractéristiques, comme celles qui tiennent au sujet même, et dont elles sont une conséquence naturelle. J'ai fait voir que la popularité, que l'austère et rude simplicité de l'épopée primitive s'est beaucoup mieux maintenue dans l'épopée carlovingienne que dans l'autre.

J'examinerai dans une prochaine livraison ce qui résulte de ces notions générales sur l'histoire, et les caractères des romans épiques de l'un et de l'autre cycle, relativement à la question de savoir à quel peuple doit être attribuée l'invention de ces romans.

(La 3e partie à une prochaine livraison.)

FAURIEL.



LE CAPIDJI-BACHI.

Ce fut un beau jour à Galata-seraï, que le 10 de la lune de Rebia ul ewel 12.. de l'hégire, car le sultan daigna y venir visiter les itch-oglans qu'on y élève pour son service particulier.

Pauvres enfans, ceux que le chef des eunuques blancs a choisis pour en faire des itch-oglans! Jamais cloître ni monastère n'eut une discipline si rigoureuse pour ses novices; pendant quatorze longues années, on leur enseigne à garder le silence, à tenir les yeux baissés et les mains croisées sur la poitrine, à faire les cinq prières aux heures marquées, à lire dans le Koran et à en retracer les sacrés caractères, à monter à cheval, à lancer le djerid, à se servir de la lance, puis à coudre et à broder, à faire de la musique, à chanter des ghazels persanes, à raser la tête, à faire les ongles, à plier des serviettes et des turbans, à servir dans le bain, à dresser des chiens et des oiseaux, et tout cela sous la cruelle surveillance des eunuques. Puis, quand ils ont passé ce temps d'épreuve, s'ils sont beaux, modestes et silencieux, alors ils commencent leur service auprès de sa hautesse.

On avait préparé un beau djerid pour recevoir le grand-seigneur. Les chevaux arabes, les jeunes et habiles écuyers, les évolutions gracieuses, les costumes variés et pittoresques, tout faisait d'un pareil djerid un admirable spectacle. Bien des combats isolés, des mêlées tumultueuses avaient déjà offert une

fidèle image de la guerre, lorsque tous les regards se portèrent sur deux cavaliers que le hasard n'avait pas encore opposés l'un à l'autre. On desirait, mais non pas sans inquiétude, les voir se mesurer. Ils s'appelaient l'un Mustapha, l'autre Ahmed. Mustapha était fils d'un visir, qui avait été étranglé par suite des intrigues d'un ancien berber-bachi, père d'Ahmed. On connaissait leur haine: aussi l'intérêt devint-il général lorsque l'on vit qu'ils se disposaient à s'attaquer; long-temps ils rivalisèrent sans qu'aucun d'eux eût l'avantage. Ils allaient se séparer sans reconnaître ni l'un ni l'autre un vainqueur, lorsque Ahmed, profitant du moment où Mustapha faisait faire un détour à son cheval, lui lança le djerid avec tant de force et d'adresse, qu'il le renversa. Des cris d'admiration s'élevèrent de tous côtés. Le grand-seigneur lui-même voulut savoir le nom du vainqueur.

Après cet échec, la haine de Mustapha prit le caractère de fixité dont l'âme seule d'un Turc est capable. Elle devint à ses yeux une chose écrite, irrévocable; car, pour la satisfaire, un Osmanli saura attendre, s'il le faut, la moitié de sa vie, sans que, pendant tout ce temps, un mot, un geste, un signe vienne jamais trahir l'immuable arrêt qu'il a prononcé. Une fois jurée, la vengeance est devenue le but de sa vie, sa vie elle-même. Dans les circonstances ordinaires, il pourra vivre en paix avec son ennemi; mais toutes ses actions n'ont plus qu'un mobile : arriver sûrement et lentement à la vengeance, dût ensuite le ciel tomber sur sa tête.

Quelques mois après, Mustapha et Ahmed furent ensemble admis au service de sa hautesse. Le lieu où ils avaient été élevés était une prison entourée de hautes murailles comme une place forte, et, depuis leur enfance, ils y avaient été gardés à vue avec autant de soin que les femmes du grand-seigneur dans le harem. Une carrière d'ambition s'ouvrait devant eux. Cette cour brillante du sultan, qui si souvent avait embelli leurs rêves, ils allaient en faire partie : c'étaient de belles tuniques blanches brodées en or, des faisceaux, des haches des armes étincelantes, des casques surmontés de pa-

naches si élevés qu'ils forment comme un nuage au milieu duquel apparaît le grand-seigneur, qui semble y être porté; car son cheval ne se voit plus. Combien Mustapha semblait jouir de sa nouvelle existence! C'était le vendredi et prière publique à la mosquée, les deux beyrams et leurs cortéges resplendissant, des djerids où les nègres du harem faisaient preuve de virilité. Mais, au milieu de cet enivrement, dominait immuable son idée de vengeance : aussi, en se conciliant l'amitié du chef des eunuques, ne songea-t-il qu'à lui faire partager sa haine contre Ahmed, dont le caractère bouillant et fier se pliait à regret aux mœurs du seraï. Le fils du berber-bachi ne tarda pas à être en butte à toutes sortes de persécutions, qui vingt fois furent sur le point de le porter à quelque extrémité; enfin, un jour qu'il avait à présenter au grand-seigneur le turban sacré dont sa hautesse doit ceindre sa tête lorsqu'elle se met en prière, il eut la maladresse de le laisser tomber. Cet incident troubla un instant l'auguste cérémonie. Ahmed ne pressentit que trop l'odieux traitement qui l'attendait au seraï; car, là comme par tout l'empire, le bâton règne. Il ne songea plus qu'à se soustraire à l'indigne bastonnade, et, profitant du moment où le grand-seigneur, toute sa cour, tout le peuple étaient absorbés par la sainteté de la prière, il quitta furtivement la mosquée, couvrit son riche costume d'un benich, dont un soldat s'était débarrassé, et alla chercher un asile à l'autre extrémité de Constantinople, chez un ancien serviteur de son père, qui le reçut en tremblant. Long-temps on ne sut ce qu'il était devenu.

Cependant Mustapha, homme souple et persévérant, réussit au seraï et fut nommé capidji-bachi, un jour qu'il rendit avec à propos je ne sais quel service au grand-seigneur. Les capidji-bachi sont le télégraphe de l'Orient : ce sont des ordres en chair et en os; c'est par eux que la volonté du sultan vole mystérieuse à travers vingt royaumes et s'exécute là où elle doit être exécutée. Mustapha était donc sur un beau chemin : il pouvait, sans trop d'illusion, entrevoir la dignité visirielle; mais un caprice l'avait élevé, par un caprice aussi il fut oublié. Il vieillit dans sa charge de capidji.

Ahmed avait fui en criminel ; car fuir le seraï, fuir le service du *sublime monarque*, du *distributeur des couronnes*, fuir le lieu qu'il habite, le séjour *de gloire et de félicité*, il n'y avait pas assez de supplices pour punir un crime aussi énorme, ou bien un délire aussi complet. Il se hâta de s'éloigner de Constantinople. La Porte faisait alors la guerre aux Persans, et il se dirigea vers Bagdad, où se trouvait le camp de l'armée ottomane. Il semblait pressentir que c'était la guerre qui devait réaliser ses rêves d'ambition. Il se dépouilla du ton de cour qu'il avait pris au seraï et qui l'aurait infailliblement fait reconnaître; car Constantinople a aussi son idiome aristocratique, langue privilégiée au milieu de toutes les langues, cette politesse exquise qui révèle partout les grands de la terre. Il oublia tout cela et prit assez habilement le ton arrogant et plein d'insouciance d'un soldat de fortune. Le turban de Tripoli mis de côté, les pistolets et l'yatagan à la ceinture, la pipe raccourcie pour le voyage et la mandoline au fil d'archal, un petit cheval d'Anatolie, c'est avec cet équipage qu'il arriva à Damas.

Noble et sainte ville que Damas ! Un pacha y règne en tremblant. Les kawas ne traversent pas ses rues avec insolence. Elle n'accepte du despotisme que ce qui lui plaît; elle compose avec lui et le supporte, s'il est fidèle au traité, et le brise aussitôt qu'il s'en écarte. Puis c'est le rendez-vous des pélerins, c'est la ville qui conduit à la Mecque, et elle ne semble respecter son pacha que parce qu'il a le titre de *prince du pélerinage*. Ahmed attendit quelques jours le départ de la caravane de Bagdad. C'est une armée que cette caravane quand elle marche, c'est une ville dans le désert quand elle s'arrête. Sa route est comme celle d'une flotte immense ; car il lui faut aussi louvoyer avant d'arriver au but. Les sources se trouvent rarement sur une ligne directe; alors elle tire des bordées pour les trouver, tout en cherchant à se rapprocher de Bagdad; longue et pénible navigation ! car c'en est une; le désert semble vous isoler plus encore que la mer, cet horizon de sable qui vous entoure est plus triste que l'horizon des flots. Le sable est plus monotone : il est immobile. Les flots s'agitent au-

tour de vous et par leurs mouvemens vous rappellent encore un reste de nature vivante. Mais, dans le désert, rien ne vient vous avertir que la vie existe encore hors de vous; et puis le désert entre Damas et Bagdad est un désert artificiel, un désert de la main des hommes, plus triste que les déserts d'Afrique, que la nature a faits. Une ruine dans le désert! c'est l'idée du néant accouplée à celle de la destruction.

Après quarante jours de marche, Ahmed arriva à Bagdad, brillant reste de deux époques, qui rappelle à-la-fois le règne de Babylone et le temps des *mille et une Nuits*. Depuis qu'elle n'est plus Babylone, elle a changé de maître, de religion, de nom; mais elle n'a jamais changé de mœurs. Elle impose les siennes à toutes les formes politiques ou religieuses auxquelles elle se soumet. Ahmed se rendit aussitôt au camp situé à une heure de la ville. Hussein-Pacha y commandait.

Hussein-Pacha n'était pas un de ces favoris de cour plus eunuques que les Arabes du seraï, leurs rivaux : ce n'était pas un de ces fléaux d'Orient, qui font du pouvoir une marchandise, qui prennent du sultan un pachalik en manière de ferme, doublent à leur profit pour deux ans les produits d'une province, qu'ils rendent ensuite à la Porte, déserte et dévastée. Ce n'était pas non plus un de ces chefs remuans, qui lèvent audacieusement la tête, comme pour en faire une sorte d'étendard de mécontens, spéculant sur la crainte qu'ils inspirent au grand-seigneur, pour obtenir un exil avec un riche pachalik. Hussein était un brave et vigoureux pacha, dédaigné par les eunuques de harem, par les mignons de seraï, lorsque l'état était calme; mais autour duquel tout l'empire semblait se réfugier, lorsque la tempête menaçait; et alors le brave pacha sortait de sa jolie et modeste maison du Bosphore, reprenait son sabre du Khorassan et ne rentrait dans sa retraite qu'après avoir conjuré l'orage: c'était chose inexplicable qu'ayant déjà rendu tant de services à l'empire, il eût encore sa tête sur ses épaules. Chacun avouait qu'outre toutes ses grandes qualités, il avait un bonheur miraculeux.

Ahmed marcha droit à sa tente, plein de confiance dans sa

générosité, et espérant volontiers qu'il aurait gardé quelque bon souvenir de son père, qui, barbier du sultan, avait bien voulu protéger le sauveur de l'empire. C'était une belle tente verte, à bordures dorées. Un tapis de Perse lui servait de porte. Une jolie natte égyptienne était étendue sur toute sa longueur. Au fond était un divan rouge à franges vertes. Le pacha était seul assis à l'angle du divan. Une foule de kawas et d'officiers l'entouraient à distance, debout et dans une attitude respectueuse. Ahmed s'avança vers le divan, au côté opposé au pacha, porta la frange à sa bouche et à son front, n'osant pas encore baiser la robe du maître, et revint silencieusement se remettre à l'extrémité, vers la porte; alors Hussein leva les yeux vers lui. C'était une noble figure de vieillard. Il y avait dans ses regards, qui révélaient encore des illusions de gloire, malgré sa barbe blanche, une expression inépuisable de bonté, qui, réunie au génie, fait l'homme semblable à la Divinité.

Jeune soldat, que me veux-tu? dit le pacha à Ahmed.

« Le palais de Khosroes et ses molles splendeurs n'ont pu rem-
« plir une âme dévorée du desir de la gloire: aussi j'ai demandé
« à la fortune d'échanger avec moi le luxe du seraï impérial
« pour la poussière des camps. »

Ce fut par cette citation d'un poète persan que répondit Ahmed, desirant n'être entendu que du visir.

Le pacha eut un mouvement de surprise, promena un regard d'aigle sur ses kawas, pour s'assurer qu'aucun d'eux n'avait compris, puis fit un geste qui leur ordonnait de s'éloigner. Approche-toi, dit-il en s'adressant à Ahmed. Mais tout-à-coup, jetant un regard d'inquiétude sur les armes qui brillaient à la ceinture du jeune aventurier, il sembla révoquer son premier ordre par une sorte d'hésitation. Sa grande âme avait honte de soupçonner un assassinat; mais il ne connaissait que trop les habitudes du seraï, sa politique ombrageuse, sa prudence meurtrière. Ahmed comprit l'hésitation du pacha, jeta ses armes dans un coin avec négligence, comme pour s'en débarrasser, et s'avança.

— Parle! d'où viens-tu? Serait-il vrai que tu sortes du seraï? Quoique tu viennes d'un lieu funeste et mystérieux, ta jeunesse

m'a séduit. Je ne puis croire qu'elle serve à cacher une perfidie.

—Seigneur, je suis fils d'Ibrahim-bey, berber-bachi de notre auguste souverain. J'aurais pu vieillir à l'ombre du seraï; mais j'ai préféré combattre sous les drapeaux d'Hussein-Pacha, l'ami de mon père.

— Oui, par Dieu! enfant, je fus l'ami de ton père: c'était un brave courtisan. Je crois qu'il a rendu plus d'une fois inutile l'ouvrage du copiste qui avait passé deux jours à enjoliver le firman de ma mort; mais, mon fils, quel malin génie s'est emparé de toi et t'a fait sortir du *nid de miséricorde et de félicité?*

— Mes rêves, seigneur, me poursuivaient de chevaux hénissans, de sabres recourbés, de lances longues et acérées. J'étais dans une mêlée, au milieu des cris des combattans; je me réveillais et je pleurais cruellement lorsque je ne voyais plus qu'un seraï silencieux et sans gloire.

Le pacha sourit amèrement.

— Enfant qui croit que la gloire suit le guerrier poussant son cheval au milieu des combats! La gloire, c'est au seraï qu'on la trouve, belle, attrayante, voluptueuse, parée. Ici on ne la voit que sale, échevelée, couverte de poussière et de sang, cachant derrière elle l'envoyé de la Porte, qui punit les revers et se venge des triomphes. — Puis, quittant aussitôt la pente qui l'entraînait à d'aussi tristes pensées. — Par Dieu, mon fils, si tu es venu vers moi à l'ombre du nom de ton père, tu ne peux manquer d'être le bien-venu. Je ne te céderais pas à notre glorieux sultan, m'envoyât-il, pour te redemander, son grand-visir lui-même à la tête de vingt hortas de janissaires.

Ahmed s'inclina en s'approchant du pacha, porta avec amour sa main à ses lèvres et à son front; puis allait retourner à sa place, lorsque le pacha le prit par le bras.

— Assieds-toi, mon fils, n'as-tu pas vécu au seraï, respiré le même air que notre auguste souverain? Va! tu peux t'asseoir devant un visir; car, que je sois aveugle si ta jeunesse, ta figure, tes nobles illusions ne m'ont pas intéressé. — Puis une pensée sinistre revint encore épouvanter son âme. — Mais non, ajouta-t-il tout haut, comme pour répondre aux soupçons

qui le tourmentaient, la Porte ne confie pas à de jeunes mains l'exécution de ses sanglantes volontés. Lorsqu'il lui faut un assassin pour se débarrasser d'un visir incommode, elle va choisir parmi ces vieux courtisans dont le sein sait cacher un firman de mort sans en frémir, dont la main est habile à choisir l'instant favorable, et frapper un seul coup, mais mortel. Oh! oui, il faut avoir beaucoup vécu pour une pareille mission. Non, mon enfant, dit-il en voyant qu'Ahmed se troublait, non, je n'ai plus aucune défiance, je ne veux plus en avoir. Je saurais que tes vêtemens cachent le fatal écrit, que le grand-visir t'a donné ses secrètes instructions avec le poison qui doit finir mes jours, je ne pourrais résister au penchant qui m'entraîne vers toi.

Une émotion profonde fut la seule réponse d'Ahmed.

— Oh! oui, enfant, tu as une âme noble, reprit le pacha, comme pour chercher des idées qui souriaient également à l'imagination du vieillard et aux illusions du jeune aventurier, l'air du seraï, cette atmosphère d'eunuques, n'a pas flétri ton cœur. Le nom du vieux janissaire a retenti à tes oreilles. La gloire n'est donc pas une chimère, puisqu'elle fait entendre aussi sa voix dans l'enceinte redoutée, au-delà de la Porte impériale; car c'est là qu'a germé dans ton cœur le desir d'apprendre le glorieux métier sous le vieux Hussein. Grâces à Dieu, tu es venu dans un bon moment. Ces *têtes rouges* de Persans paraissent enfin vouloir accepter le combat; demain, si Dieu le veut, tu combattras à mes côtés.

Cette réception avait décidé de la fortune d'Ahmed. Il est vrai qu'il combattit avec courage, qu'il prit Bassora aux Persans; mais tous ces succès étaient dans sa réception, ou plutôt ne les eût-il pas obtenus, l'amitié du pacha seule eût été un sûr garant de son élévation. En effet la Porte le nomma bientôt émir des émirs ou pacha à deux queues, sans savoir qui elle élevait à cette dignité. Que lui importait en effet? Hussein-Pacha l'avait demandé. Il est des momens pour un visir où rien ne lui est refusé. La Porte n'est là en quelque sorte que pour sanctionner ses volontés. Les plus nobles faveurs vont chercher jusqu'à ses moindres esclaves; cependant j'ai entendu dire que

cette époque est celle où ses ennemis commencent à se réjouir.

Quinze ans s'étaient écoulés: Mustapha vivait toujours à Constantinople, simple capidji-bachi. Il ignorait l'élévation d'Ahmed: il l'aurait peut-être oublié, si sa haine ne le lui avait rappelé. Un jour il vit un homme qui venait d'Alep: il l'écouta avec indifférence raconter les hauts faits d'Ahmed-Pacha, gouverneur de cette sainte ville. Mais quel ne fut pas son trouble, lorsque cet homme ajouta mystérieusement qu'on soupçonnait que ce pacha était un ancien itch-oglan, fugitif du seraï, celui qu'on avait toujours cherché en vain! Mustapha rentra brusquement chez lui, appela Suleïman, son homme de confiance, et lui ordonna de se préparer aussitôt pour aller à Alep. « Un pacha y gouverne, ajouta-t-il: on dit que c'est Ahmed, mon ennemi; tu verras si c'est vrai, et reviens me le dire. »

Puis, quand il fut seul: « Le fils du berber-bachi visir! cet Ahmed dont la gloire et le nom me fatiguaient déjà sans le connaître! C'était comme un pressentiment; et moi, obscur capidji! ah! non, le destin ne peut me persécuter ainsi. S'il s'est refusé à réaliser mes rêves d'ambition, il ne viendra pas au moins me faire sentir tout mon néant, en faisant briller à mes regards la splendeur de mon ennemi..... »

Suleïman revint deux mois après d'Alep. Il avait vu le pacha: c'était en effet le fils du berber-bachi. « C'était écrit là-haut, dit alors froidement Mustapha; mais Dieu est grand, » c'est-à-dire qu'il comptait sur la grandeur de Dieu pour se venger du triomphe de son ennemi. Il avait songé que plus son sort était devenu éclatant, plus sa vengeance serait éclatante. Cette idée l'avait consolé de l'élévation d'Ahmed: elle contenait toute sa résignation.

Mustapha fut long-temps à étudier les dispositions de la Porte envers son ennemi. Il connaissait trop bien les doctrines qui s'y observent, pour chercher à être le premier à faire naître contre lui des soupçons. La Porte n'accepte que ceux qu'elle conçoit elle-même. Ceux qu'on cherche à lui inspirer retombent sur le délateur. Ce fut un cruel supplice pour lui; car long-temps Ahmed-Pacha conserva un grand crédit près du divan.

Enfin, un soir que Mustapha était retiré dans son harem, deux hommes frappèrent violemment à la porte de son hôtel: ils avaient le costume élégant de mamelouk, et portaient une canne haute et à pommeau d'argent. C'étaient des kawas du grand-visir. Leur maître demandait Mustapha-Bey: ils avaient ordre de l'emmener avec eux. Mustapha se disposa à la hâte et les suivit en silence, cachant son émotion; car être appelé à cette heure et avec cet empressement chez le grand-visir, c'est une haute faveur ou une disgrâce éclatante, qui doit être l'issue d'une pareille audience: c'est la mort ou la fortune qui vous convie.

Ils traversèrent nombre de rues silencieuses et qui semblaient être abandonnées à une population de chiens hideux. N'étaient les pas lourds du bekdji et le bruit lugubre de son bâton ferré sur le pavé, on pourrait se croire dans une ville encore debout, mais veuve de ses habitans. Personne dans les rues, obscurité aux fenêtres, silence partout. On dort, ou bien, si l'on ne dort pas, on se tait, et l'on se tait d'un silence sans lumière; la clarté serait encore du bruit: elle attire des regards.

Puis il fallut traverser le port. Ils se placèrent en silence dans un kaïk qui les attendait. Constantinople, à cette heure, apparaît comme un tableau ébauché. La pointe du seraï, son vaste amphithéâtre, ses élégans minarets, sont vaguement indiqués et semblent attendre du pinceau une forme plus précise et plus pure.

Ils arrivèrent à l'autre rive et parcoururent encore des rues tortueuses, mornes et muettes. De loin en loin, un fanal passait, jetant une lueur blafarde; et l'on n'avait vu que le fanal, tant celui qui le portait se couvrait de silence et se cachait dans l'ombre; enfin Mustapha entra chez le grand-visir.

C'était dans une salle reculée du palais. Une seule lampe, placée sur une espèce de tabouret, répandait une clarté douteuse. Le pacha était seul, et sa figure exprimait cette sombre mélancolie que donne la satiété du pouvoir, quand on sait ce qu'il coûte, qu'on s'y attache comme à une dernière planche de

salut, comme le criminel aux colonnes du temple qui le protège contre la vengeance des lois.

— Mustapha-Bey, asseyez-vous, dit le visir au capidji.

Mustapha porta la robe du pacha à sa bouche et à son front, se mit à genoux devant le divan sur le tapis de la salle, et attendit en silence les ordres du lieutenant impérial.

Le visir reprit la pipe qu'il avait laissé glisser sur le divan, ralluma son tabac, qui ne conservait plus qu'une parcelle de feu près de s'éteindre; avala trois gorgées de fumée, puis regarda en silence le capidji. Enfin il lui dit :

— Avez-vous cru qu'un capidji n'avait qu'à orner les beyrams d'un riche costume de plus, qu'il n'avait d'autre devoir que de se montrer à la Porte et solliciter des faveurs pour des amis reconnaissans ?

— Seigneur, répondit Mustapha, alarmé d'un pareil début, la Sublime-Porte n'a pas daigné depuis long-temps jeter les yeux sur le malheureux qui jouit à cette heure de votre glorieuse présence.

—Je ne vous adresse pas de reproches; mais répondez. Avez-vous réfléchi à tous les devoirs que le titre de capidji vous impose? Savez-vous qu'il en est un surtout, terrible, inexorable? Savez-vous à quelles conditions subsiste intact le brillant empire d'Osman? Avez-vous entendu dire que la Sublime-Porte ne peut pas toujours punir les traîtres à la face du soleil, que, pour le maintien de notre sainte religion, il faut souvent des coups portés dans l'ombre? Enfin, quand une pareille mission devient nécessaire, savez-vous que c'est à un capidji qu'on la confie?

—Je le sais, répondit Mustapha avec assurance.

—Mais savez-vous encore qu'on meurt souvent d'une pareille mission? Il faut réussir ou payer de son sang un coup manqué.

— Seigneur, la Sublime-Porte n'a qu'à parler. Eût-elle condamné le schérif de la Mecque, ou bien le scha de Perse, dans deux mois ils n'existeront plus.

— Non, c'est un esclave infidèle du sultan qu'il faut frapper; c'est Ahmed, pacha d'Alep.

Mustapha frémit et se contint.

— Ce perfide visir s'est traîtreusement attiré l'amitié de toute les corporations de la ville. Schérifs ou janissaires, tous se rangent autour de lui et sans doute au besoin marcheraient sous ses ordres contre l'armée impériale; car il porte loin son ambition. Il a su s'attacher toutes les tribus arabes, rebelles autrefois. Une pareille conduite donne de justes ombrages à la Porte, et elle a résolu d'arrêter, quand il en est encore temps, les suites de desseins aussi pervers. Mais un coupable est toujours sur ses gardes; il a donc fallu recourir à des moyens secrets. Prenez un déguisement, approchez de l'indigne visir et frappez-le sans remords, comme une victime marquée par le doigt du seigneur. Allez, voici le firman de sa mort.

Mustapha sortit. Une heure après, il était couché sur son divan; il dévorait le firman de ses regards. Si le grand-seigneur lui eût cédé l'empire, et s'il avait eu dans ses mains le firman d'investiture, il ne l'eût pas regardé avec plus de complaisance. Il le touchait, il le faisait bruire à ses oreilles, pour s'assurer par tous ses sens que tout cela n'était pas un songe. Il l'admirait, il le contemplait, il le trouvait beau. Il l'était en effet. Admirable chancellerie que la chancellerie turque! Qu'elle envoie la mort ou la fortune, ses firmans sont toujours écrits dans un style riche et harmonieux. Elle condamne ou élève avec rime et cadence. Le chiffre impérial est toujours pompeusement dessiné, toujours une encre alternativement bleue comme l'azur, rouge comme le sang, étincelante comme l'or, sert à tracer ces élégans caractères, soit qu'ils fassent un pacha, soit qu'ils proscrivent une tête.

A quelques jours de là, une caravane cheminait sur la route de Constantinople à Alep: ce n'était pas une de ces caravanes formidables, avec leurs mille chameaux et leur appareil belliqueux, destinées qu'elles sont à franchir le désert, malgré les myriades d'Arabes qui le sillonnent avec des yeux de lynx, avec l'avidité d'un corsaire grec: c'était une caravane pacifique, assemblage bizarre de voyageurs de toutes sortes, qui disparaissaient, changeaient et se renouvelaient à chaque station; c'était une famille entière qui émigrait, des soldats de fortune qui

cherchaient un pacha qui les attachât à son destin, des pèlerins qui allaient prier au tombeau du Christ, ou bien baiser la pierre noire de la Cabaah, des marchands aventureux, aux spéculations vagabondes; c'étaient des juifs, des Turcs, des chrétiens. Tous les cultes y étaient représentés, le christianisme et ses sectes variées, l'islamisme et son inexorable unité, le judaïsme qui imprime comme un stygmate sur le front de ses adeptes. Sans discordes, sans passions tumultueuses, tous semblaient avoir oublié un instant le fanatisme de leurs croyances, de leurs castes, de leurs professions, pour en faire le sacrifice à la sûreté commune.

Un personnage était entouré de la vénération générale; rien cependant n'annonçait chez lui le pouvoir si redouté en Orient. Il était sans esclave, sans domestique; mais, au besoin pas un membre de la caravane qui ne se fût empressé de le servir. Il montait un rawan blanc. Son enteri était en étoffe rayée de Damas; son benich était en drap rouge; une pelisse bleu de ciel le couvrait entièrement; sa tête, qui révélait une profonde austérité et une préoccupation fixe et immuable, était couverte d'un turban, dont les plis égaux et droits annonçaient un homme de la loi: c'était un scheik.

Si, dans une ville turque, vous voyez un homme sans suite, sans kawas, que les vrais croyans saluent profondément, en portant la main à terre, puis à la bouche, puis au front, que les femmes osent contempler avec des regards d'admiration et de respect, que le pacha reçoit comme son égal, en le faisant asseoir auprès de lui et en lui donnant sa propre pipe, vous pouvez dire hardiment: « Cet homme est un scheik; » car, dans une ville turque, un scheik tient dans sa main toutes les volontés, agit sur toutes les imaginations: c'est plus qu'un moine espagnol. Sa parole est celle d'un prophète inspiré; son pouvoir tient du miracle. Il fait pâlir le despotisme turc et sait calmer, quand il le veut, les insurrections d'Orient.

Aussi, à chaque station, c'était à qui étendrait le tapis de Hadji-Jousef-Effendi, préparerait son repas, allumerait sa pipe, afin d'obtenir un mot, un regard de bienveillance; et lui, re-

cevait tous ces services avec une impassible dignité, souriant quelquefois aux Musulmans. Quant aux chrétiens et aux juifs, il les voyait lorsqu'ils s'offraient à ses regards, comme s'ils n'existaient pas, malgré la posture humble et rampante que ces malheureux étaient obligés de prendre à son aspect. Son silence, qui n'était interrompu que par des phrases solennelles et sentencieuses, laissait un libre champ aux conjectures sans fin qui circulaient dans la caravane. — C'était un ancien visir, dégoûté des grandeurs humaines, qui ne pensait plus qu'à Dieu et à son prophète; — c'était le schérif de la Mecque, qui venait de rendre une visite au grand-seigneur; — c'était un profond magicien, qui savait le Koran par cœur et lisait l'avenir dans chacun de ses versets; — c'était un saint martyr qui avait langui vingt ans dans les prisons du Frankistan, pays des infidèles; — et chacune de ces suppositions était accompagnée des formules de l'enthousiasme le plus ardent. — Que Dieu prenne de mon existence pour augmenter ses jours. — Que sa mère soit heureuse comme Mariam. — Que la terre de son tombeau lui soit légère après sa mort, et que son ange protecteur ait alors à se réjouir. —

Puis, quand la caravane s'arrêtait dans une ville, c'étaient cent échos qui se répandaient dans toutes les rues, proclamant la présence du saint personnage, invitant les fidèles à venir se sanctifier de sa vue, et la foule aussitôt l'entourait, le pressait, baisait sa robe, avide qu'elle était de croyances et d'émotions religieuses. Elle accourait dans l'espoir d'entendre une sentence inconnue, un récit miraculeux, d'apprendre de nouveaux moyens d'échapper aux infirmités humaines, car ces âmes simples et naïves accordent tout à ceux qu'elles croient aimés de la Divinité. Ainsi qu'elle, ne doivent-ils pas avoir des soulagemens pour tous les maux?

On arriva à Alep. Le scheik se rendit au téké des derviches mewlevi. Alors en Turquie, où l'individu isolé se trouvait placé sans défense vis-à-vis le despotisme, des corporations, semblables à des asiles, lui étaient ouvertes pour échapper à son isolement; celles des janissaires et des derviches étendaient leur réseau sur tout l'empire : ce n'est pas que leur appui fût toujours sûr; mais

c'était beaucoup pour la sécurité, si c'était peu pour une sûreté réelle. On n'en obtenait pas quelquefois une heure de répit des kawas du visir; mais les jours que l'on devait vivre, on les vivait dans une insouciante tranquillité, parce que l'on ne se sentait pas seul.

Il n'est si petite ville de l'empire qui n'ait son téké de derviches. Le peuple se plaît aux cérémonies mystiques qu'ils célèbrent : c'est une musique d'une inspiration toute religieuse, c'est une espèce de danse grave et solennelle, dont les mouvemens rapides et circulaires jettent l'adepte dans une inspiration divine. Au reste on assure que ces rites sont destinés à occuper les regards du peuple, pour qu'il ne les porte pas sur les dogmes et la conduite des derviches, qui, dit-on, n'ont d'autre croyance que celle d'un déisme pur.

Hadji-Jousef-Effendi se présenta au chef des derviches avec une lettre symbolique. Quelques lignes mystérieuses y étaient tracées, et un instant après tous les derviches venaient respectueusement baiser la robe du scheik.

Hadji-Jousef n'était autre que Mustapha-Bey, le capidji-bachi. La Porte, habile à cacher ses secrets, sait pénétrer ceux des autres. Il n'est pas de secte mystérieuse, d'association cachée, où elle ne domine invisible. Mustapha, chargé de l'exécution d'un ordre fatal, avait, pour déguiser sa mission, adopté l'extérieur révéré d'un scheik : aussi le grand-visir lui avait remis une lettre du mollah de Coniah, telle que le personnage le plus saint de l'islamisme aurait pu seul en obtenir.

Un mois s'était écoulé, et la réputation du scheik prétendu occupait toute la ville. Il attendait avec patience l'heure de la vengeance, sans songer à la hâter par une précipitation passionnée. Un jour qu'étendu sur le divan du kiosk situé au milieu du jardin du téké, il rêvait au moment solennel qui s'approchait, un bruit de chevaux et de voix d'hommes vint troubler le silence habituel de ces paisibles lieux, et le tirer de la rêverie où il était plongé.

C'était le kiahia du pacha qui lui rendait visite, pour l'inviter, de la part de son maître, à venir le voir au seraï.

Mustapha, presque sans émotion apparente, conservant la nonchalante position qu'il avait, promit, avec une sorte de fierté indifférente et impassible, de se rendre chez le pacha le lendemain après la prière de midi.

Cependant un observateur attentif aurait pu remarquer une contraction dans sa lèvre inférieure, une teinte de plus dans la pâleur habituelle de son visage, un mouvement involontaire de sa main droite vers sa poitrine, où il cachait le firman homicide.

Il était midi au palais de Scheik-Abou-Bekr, résidence du pacha d'Alep. Un triple rang de kawas tapissait la grande salle du seraï dans un silence respectueux et solennel. Ahmed-Pacha, à l'angle de la salle, faisait sa prière sur un tapis, la face tournée vers la Mecque. Qu'il était noble et majestueux! ce pouvoir sans bornes dont il était entouré, cet acte religieux auquel il se livrait, sa tête qu'animait une indicible dignité, ces mouvemens marqués par la prière, tantôt humbles jusqu'à se prosterner, tantôt fiers jusqu'à parler à Dieu, la face haute et les yeux tournés vers le ciel; puis ces fenêtres resplendissantes, ces murailles nues et sombres, ce beau divan, ce bassin dont le léger murmure semblait caresser le silence: c'était une scène grande et belle à voir. Mais malgré le respect de ce lieu, la sainteté du moment, un homme pénètre brusquement dans l'asile redouté. Les kawas ont déjà porté la main à leurs yatagans. Ils se pressent vers l'audacieux, mais ils ont reconnu le scheik attendu, ils reculent avec respect et le saluent profondément. Mustapha, en entrant, vit le pacha en prière, alla lui-même prendre un tapis au pied du divan, l'étendit près de celui d'Ahmed, et unit sa prière à la sienne avec une gravité imposante qui émut fortement tous les spectateurs.

La prière terminée, les deux personnages, marchant vers le divan, s'assirent en silence. Le pacha prit la parole.

— Croyez-vous, mon père, que les lieux où résonne le bâton argenté du kawas, où le lieutenant du grand-seigneur s'asseoit au milieu des aians de la province, ne soit pas digne de votre sainte présence? Croyez-vous que vos paroles ne peuvent porter

de fruit dans un cœur rempli des préoccupations du pouvoir?

—Visir, j'avais résolu de te voir, mais j'attendais, répondit Mustapha avec une froide énergie.

— Jusqu'à présent le moment n'était donc pas heureux et de bon augure? reprit le pacha avec une expression craintive et superstitieuse.

— Tout ce qui est précipité n'est jamais heureux.

— Mais, puisque vous êtes venu aujourd'hui vous asseoir sur mon divan, sans doute que vous avez lu dans les constellations que notre entrevue devait avoir le meilleur résultat?

— Oui visir, je l'espère.

Les kawas étaient à dix pas... Les yeux du scheik étincelaient, sa main fit briller un poignard comme un éclair inattendu au milieu d'une profonde obscurité, et il l'enfonça dans le cœur du pacha.

— Souviens-toi de l'itch-oglan Mustapha, dit le scheik en le frappant.

— Enfans, exterminez le misérable, s'écria le pacha frappé à mort et rendant l'âme.

Vingt yatagans se croisèrent sur la tête du scheik; mais lui, monté sur le divan, opposait aux poignards le firman redouté qu'il étendait des deux mains... Les kawas baissèrent la tête avec respect... L'ordre était exécuté.

Mustapha paraissait radieux et presque surnaturel, lorsque du haut du divan il n'opposait à des esclaves armés, dont il venait d'égorger le maître sous leurs yeux, qu'un simple morceau de papier. Tandis que tous rentraient dans la poussière, lui, placé sous la sauve-garde même de l'ordre qu'il avait exécuté, retournait au téké sans crainte comme sans orgueil, expédiait un Tartare à la Porte, et reprenait simplement sa vie ordinaire, laissant à d'autres le soin d'administrer la province en attendant un pacha.

Le Tartare à son retour apporta les ordres de la Porte, qui nommait Mustapha-Bey pacha à trois queues et gouverneur d'Alep.

Deux ans après, un groupe de Turcs à l'air grave et insou-

ciant contemplait une tête que l'on venait de placer dans un enfoncement de la première porte du palais impérial à Constantinople. Cette tête paraissait anciennement coupée, la peau était ridée et jaune comme un vieux parchemin. Elle avait fait un long voyage avant de parvenir jusque-là; et pour la conserver, on l'avait salée.

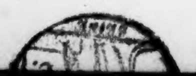
Au-dessus de cette tête était un écrit ainsi conçu :

« Au nom de Dieu le clément et le miséricordieux.

« Mustapha-pacha, esclave perfide du grand-seigneur, malgré « les regards de bonté que sa hautesse avait laissé tomber sur « lui du haut de son étrier impérial, a mérité ce châtiment pour « avoir tyrannisé et soulevé contre son pouvoir les différentes « corporations de la ville d'Alep où il était gouverneur, et pour « n'avoir pas su s'attirer l'amitié des tribus arabes qui habitent « cette province.

« Que cet exemple soit une leçon pour les serviteurs in- « fidèles. »

EDOUARD DISAUT.



LETTRES PHILOSOPHIQUES

ADRESSÉES

A UN BERLINOIS.[1]

VIII.

DE L'ÉGLISE ET DE LA PHILOSOPHIE CATHOLIQUE. — M. DE LA MENNAIS.

Paris, 7 septembre 1832.

Avez-vous présente à la mémoire, monsieur, la distinction que fait Rousseau en traitant de la religion civile à la fin du *Contrat social?* Il remarque que la religion, considérée par rapport à la société, peut se diviser en deux espèces, la religion de l'homme et celle du citoyen. « La première sans temples, sans « autels, sans rites, bornée au culte purement intérieur du Dieu « suprême et aux devoirs éternels de la morale, est la pure et « simple religion de l'Évangile, le vrai théisme, et ce qu'on peut « appeler le droit divin naturel. L'autre, inscrite dans un seul « pays, lui donne ses dieux, ses patrons propres et tutélaires;

(1) Voyez les livraisons des 15 janvier, 15 février, 15 mars, 15 avril, 1er mai, 1er juillet et 15 août.

« elle a ses dogmes, ses rites, son culte extérieur prescrit par « des lois; hors la seule nation qui la suit, tout est pour elle in- « fidèle, étranger, barbare; elle n'étend les devoirs et les droits « de l'homme qu'aussi loin que ses autels. Telles furent toutes « les religions des premiers peuples auxquelles on peut donner « le nom de droit divin, civil ou positif. Il y a une troisième « sorte de religion plus bizarre, qui, donnant aux hommes deux « législations, deux chefs, deux patries, les soumet à des de- « voirs contradictoires, et les empêche de pouvoir être à-la-fois « dévots et citoyens. Telle est la religion des lamas, telle est « celle des Japonais, tel est le christianisme romain. On peut « appeler celui-ci la religion du prêtre. Il en résulte une sorte « de droit mixte ou insociable qui n'a pas de nom. »

Il y a quelque chose à redresser dans ces derniers mots de Jean-Jacques : la religion catholique ne s'est trouvée en lutte avec les pouvoirs politiques qu'en commençant à déchoir : elle voulait dominer les rois, et non pas partager la domination avec eux; mais elle affecta plus qu'elle ne pouvait, et elle se vit précipiter, elle et le monde, dans des discordes et des divisions infinies, à force d'aspirer à une unité qui passait sa puissance. Alors, dès que le pape et l'empereur, dès que le pape et le roi de France, dès que le pape et le roi d'Angleterre guerroyèrent sur les choses religieuses et civiles, Jean-Jacques a raison, *c'est quelque chose de mixte et d'insociable qui n'a pas de nom*, c'est une perturbation de cette tranquillité des peuples tant célébrée par la religion catholique, qui se vante de pouvoir seule l'obtenir ; c'est une provocation irritante à s'engager dans des nouveautés.

Je viens de prononcer, monsieur, un mot fatal, nouveauté! un mot qui trouble le monde, agite les esprits, remue les peuples, déplaît aux puissances : nouveauté! ce qui n'a pas encore été dit, été fait, ce qui est inouï, inconnu, nouveau ; ce dont on ne sait rien encore, dont on ignore la valeur et les effets, ce qui est mytérieux, incalculable, ce qui échappe aux inductions les plus industrieuses; voici l'ennemi du genre humain, ce qui est nouveau! Sans lui, tout serait bien, paisible, clos, définitif, consommé : mais recommencer toujours,

toujours en haleine, en fatigue; toujours lutter, toujours répondre, se voir condamné à des changemens continuels qui s'appellent insolemment des progrès nécessaires, voilà qui est intolérable; voilà ce qu'il faut prévenir d'un seul coup. Or, écoutez monsieur, le moyen de défense employé contre ce qui est nouveau; il est admirable, il est simple, il est infaillible; voici la sentence : tout ce qui est nouveau est faux; la nouveauté et l'erreur sont même chose. Et ne croyez pas que j'imagine ou que j'exagère : quand Bossuet peint à grands traits les changemens de la religion en Angleterre, ne dit-il pas : « L'erreur et la nou- » veauté se faisaient entendre dans toutes les chaires; et la doc- » trine ancienne, qui, selon l'oracle de l'Evangile, doit être prê- » chée jusque sur les toits, pouvait à peine parler à l'oreille? (1) » Voyez-vous, monsieur, l'erreur et la nouveauté confondues, l'antiquité et la vérité identifiées. Et chez l'illustre catholique ce n'est pas une idée passagère, mais un principe constant : si au seizième siècle la réforme est erronée, c'est surtout parce qu'elle est nouvelle; si Luther, Zwingle, Œcolampade, Melancthon, Calvin, sont condamnables, c'est comme novateurs; ils ont trouvé l'erreur dans la rupture avec l'antiquité. J'aime ce parti; il est commode et décisif : la règle est uniforme, et peut être appliquée par tous, par les insuffisans comme par les habiles.

Cependant ce refuge dans l'immobilité n'a pas su prévenir pour le monde les révolutions : on peut se mettre soi-même hors des voies de la gravitation morale, mais une fois dans l'ornière, on y reste seul, on y meurt. Le catholicisme a-t-il suivi l'esprit humain, après l'avoir servi au moyen âge? Non, il s'est jeté de côté, puis il a réprouvé, maudit le spectacle auquel il a été condamné; il a vu passer devant lui Galilée tout meurtri de ses fers, Copernic, contemporain de Luther, et portant dans les cieux le génie révolutionnaire, Keppler appuyant sur la certitude géométrique les divinations de Copernic, la réforme tout entière avec ses doctrines et ses novateurs, la science humaine pleine de vigueur et de fierté, la philosophie prenant possession

(1) *Oraison funèbre de Henriette de France.*

d'elle-même; je veux abréger: eh! bien que fait le catholicisme? Il vit, il respire, mais enchaîné sur sa base par une insurmontable torpeur, il occupe, il oppresse encore une partie du monde, mais il ne vivifie plus la terre: c'est la décrépitude d'un grand corps, lent à mourir. Ce n'est donc pas le moment de prononcer sur lui des paroles ardentes ou amères; il en faut parler avec tranquillité, et je veux aujourd'hui, monsieur, vous entretenir de l'état où se trouve en France le catholicisme.

Quand l'esprit chrétien se répandit sur la terre, il resta longtemps faible et désarmé. Comme Jésus, il vint au monde nu et petit; il cherchait à s'insinuer dans les âmes; il demandait à l'homme une place dans son cœur; il mettait son ambition à s'y établir, à s'en rendre maître, de telle façon qu'il y devint nécessaire, et que le cœur, une fois atteint et saisi, ne put plus se passer des délices de l'amour nouveau. La charité sut tout convertir, parce qu'elle sut tout enflammer. Le grand Paul lui donna le pas sur la foi; Jean s'en fit le poète et le docteur, et le christianisme fut reconnu divin, parce qu'il purifiait ardemment le cœur de l'homme. L'homme appelle divin tout ce qui relève l'humanité; comme il se sent dieu lui-même, en ce sens qu'il en participe, il divinise ce qui est grand, bon et salutaire; rapprochement nécessaire, confusion glorieuse de Dieu et de l'homme, incarnation continuelle qui de jour en jour devient plus sensible et plus intelligible. C'est pour avoir été charitable, moral et pratique, que le christianisme réussit dès son début; plus tard il se fit une théologie et une métaphysique; plus tard encore il passa de la variété infinie de petites sociétés ou églises démocratiques, à l'unité monarchique de la théocratie romaine. Il était naturel qu'une religion dont le caractère et la supériorité consistaient dans une morale plus humaine et plus pure que tout ce qu'elle venait supplanter, aspirât à devenir une institution politique, à maîtriser la société. L'intelligence convoite facilement le maniement des choses humaines. Mais si l'esprit du christianisme se revêtit des insignes de la papauté aux applaudissemens du monde, s'il eut pour ministres des prêtres plus que rois, il

finit par s'oublier et se perdre dans des intérêts périssables et corrompus, il s'y incorpora, il en fit sa chaire, ses membres, et comme sa substance; il s'identifia dans l'église, il personnifia l'église dans le pape, et l'étreinte fut un instant si forte, tellement inextricable que ce christianisme si pur à sa naissance, libre comme la pensée, inépuisable comme l'amour, sembla près d'expirer dans les liens et le contact d'une solidarité mortelle. Artistes de Léon X, que faites-vous? Vous embellissez le catholicisme quand l'esprit ne le visite plus; vous lui prêtez de vives couleurs, mais il a perdu son âme, et Rome n'aura jamais été plus magnifique qu'au moment où la terre lui échappe.

Ainsi donc le catholicisme a failli parce qu'il a cru à l'immobilité: il a voulu se fabriquer une théologie immobile, et il s'est irrité contre ceux qui cherchaient dans des textes spirituellement écrits un esprit progressif, un sens nouveau; il a voulu frapper d'immobilité la science humaine, et il a fait passer dans les flammes les novateurs et leurs ouvrages; il a voulu que les sociétés restassent immobiles, et il a déclaré les vieilles institutions toujours saintes, la nouveauté toujours coupable. Sur tous les points, je le trouve excommuniant le génie de l'homme, immolant l'esprit à la forme, le présent au passé, et jetant à l'humanité une colère ridicule. Il y a deux siècles, l'aspect du Vatican et de Rome eût peut-être excité mon indignation; mais en visitant, il y a bientôt deux ans, monsieur, la *ville maîtresse* où je cherchais surtout la grande antiquité, je n'ai trouvé dans mon cœur que de la pitié pour les derniers restes de la théocratie romaine, pour cette agonie qui s'ignore et qui s'exaspère, pour ce sacerdoce dégénéré qui ne se réveille de sa léthargique mollesse que dans le desir de maudire de temps à autre, et d'opprimer autour de lui l'intelligence et la liberté.

Je ne sais, monsieur, si, au milieu de vos études et de vos travaux sur l'antiquité et la philosophie, vous avez pu trouver le loisir de lire un des meilleurs ouvrages qui aient paru en France cette année : l'*Histoire de la Régence par Lemontey*. Cet écrivain y conte un trait charmant sur la cour de Rome. Clément XI refusait sans motif les bulles de douze sièges épis-

copaux : le régent, fatigué, chargea une commission, composée de maréchaux et de ducs, d'aviser à un parti prompt et décisif. Le pape à cette nouvelle est épouvanté ; il apprend aussi que des conférences ont lieu à Paris entre l'ambassadeur d'Angleterre et les membres les plus suspects de la Sorbonne ; il croit voir le moment tant prédit où l'église gallicane doit, comme l'anglicane, recouvrer son indépendance. « En moins de quarante-huit heures, « il expédie, non-seulement les douze bulles épiscopales, non-« seulement d'autres grâces qui étaient en instance, mais jus-« qu'à d'anciennes affaires oubliées dans la poudre des greffes; « pour plus de sûreté, il envoie lui-même un courrier chargé « de tant de faveurs, et ce malheureux fit une si grande dili-« gence, qu'il expira en arrivant à Paris. »

Telle est Rome, ajoute l'historien, *tyrannique avec les faibles, servile avec les forts*. La réflexion est bonne, et devrait profiter à ceux qui gouvernent.

A mesure que le pontificat romain s'affaisse, on voit dans l'histoire grandir l'église de France : il est impossible de rencontrer une élite plus nombreuse et mieux continuée, depuis Suger jusqu'à Massillon, d'hommes politiques, savans, pieux, éloquens. Or, dans ses relations avec Rome, l'église de France eut toujours quelque chose d'indépendant et de schismatique, non qu'elle en eût le dessein arrêté, mais la nature des choses l'entraînait, et il était trop déraisonnable que toutes les lumières et les vertus du clergé d'une grande nation fussent soumis absolument à la domination ultramontaine. J'en produis pour témoin Bossuet. Ce grand homme, au fond, s'estimait supérieur à Rome ; il lui a été fatal ; comme de concert avec Louis XIV, il a montré possible la séparation complète de l'église gallicane. Et Fénélon, en obéissant au Vatican, ne l'a-t-il pas ébranlé ? Il est des soumissions insolentes et de triomphantes résignations.

Que le sort de la religion chrétienne a été différent en Allemagne et en France ! Chez vous, monsieur, le christianisme se régénéra dès les premiers momens de l'éveil donné au génie moderne; il redevint moral, pratique, raisonnable, savant; c'était pour lui une véritable renaissance; il reprenait tous les

charmes et tous les attraits de son enfance : aussi l'Allemagne fut ardemment religieuse, et quand plus tard, dans son sein, l'esprit philosophique se manifesta, loin de combattre la réforme, il n'eut qu'à en continuer les progrès. Et pourquoi se serait-il déclaré l'ennemi du christianisme, quand le christianisme s'était montré humain, perfectible? Pourquoi aurait-il eu des paroles de haine pour l'Evangile, ce livre d'amour, de passion et de charité, quand l'Evangile avait été enseigné avec bon sens, et fertilisé par des commentaires pleins de raison et de science? Aussi en Allemagne, monsieur, le christianisme et la philosophie ne nourrirent pas d'inimitié l'un pour l'autre : je ne parle pas de quelques aventures particulières. Mais en France il n'en alla pas de même : la réforme ne fut embrassée que par une minorité probe et sincère; Calvin, si bien compris par Rousseau, et dont il serait beau d'écrire dignement l'histoire, put dominer à Genève, balancer Rome, mais non prévaloir à Paris : des persécutions toujours renaissantes, une injurieuse tolérance qui s'interrompait tout-à-coup pour faire place aux supplices et aux assassinats, quand le fanatisme en trouvait l'audace et le pouvoir : voilà tout ce qu'en France pendant long-temps obtint le protestantisme.

Cependant le catholicisme gallican, au dix-huitième siècle, entièrement débordé par le flot de l'esprit humain, divisé par les querelles expirantes des jansénistes et des jésuites, ne servait plus que des intérêts et non pas des croyances. La science et l'évangélique religion étaient bien la moindre affaire de ce clergé que la mort de Massillon laissa sans nom brillant jusqu'à nos jours. Les plus dévots se repaissaient encore des subtilités et des haines qui avaient exaspéré Arnaud et Daniel; c'est même une comique coïncidence que de voir le gallicanisme, pendant les progrès et l'élévation de la philosophie, consumer avec incurie son reste de force dans des inimitiés intestines et ridicules, ennuyer le régent et Louis XV, se déconsidérer; quelle appréciation du siècle que de continuer les dissensions de Jansénius et de Molinos! Les jansénistes surtout se montrèrent les plus obstinés : elle n'entendit à rien, cette secte prude, étroite,

chagrine, bilieuse, travaillant à se créer un milieu, une doctrine entre l'indépendance et la soumission, protestante sans l'avouer, hypocritement rebelle, sifflée par les philosophes, abhorrée par les vrais catholiques, remplaçant la charité par les plus aigres rancunes, sans véritable grandeur, et qui, n'était la plume de Pascal, n'eût jamais obtenu l'éclat de la popularité. Et Pascal, monsieur, n'était pas, à vrai dire, un janséniste : il avait trop de sens pour être sectaire; mais il ne put résister au plaisir d'écrire une invective immortelle; ses amis l'entouraient, lui apportaient des notes, lui transcrivaient des passages, l'excitaient à une gloire divertissante. Pascal se reposa de la géométrie en injuriant les adversaires de Port-Royal; il donna cours à sa verve; il se fit pamphlétaire avant Voltaire et Benjamin Constant : voilà tout le jansénisme de Pascal.

Vous concevez, monsieur, comment en France au dix-huitième siècle la religion et la philosophie se séparèrent pour se combattre; la religion se montrait superstitieuse, bigote, sans talens; la philosophie se produisait hardie, facétieuse, éloquente; les grands hommes étaient de son côté, signe infaillible de la victoire et de la vérité : aussi la société ne resta pas longtemps en suspens, et la philosophie put jouir à longs traits des humiliations de sa rivale. La scène change encore; elle ne se passe plus dans le royaume des idées, et l'église comparaît devant la révolution française. Quel choc d'opinions et d'intérêts! quelle accablante sentence portée contre les vieux établissemens de la religion! que de haines s'emportant jusqu'à la fureur! que de tristes représailles d'intolérance et de cruauté de la part de l'esprit philosophique! Vous connaissez, monsieur, les malheurs et les persécutions endurées par l'église; beaucoup d'hommes déployèrent dans ces épreuves cette foi inébranlable pour laquelle le martyre n'est pas un effort : mais je ne sais si l'église elle-même a su recueillir de tant de catastrophes de salutaires enseignemens pour sa propre conduite; elle a enveloppé dans son ressentiment la révolution tout entière, le génie de la liberté comme ses excès, elle semble n'avoir pas mieux compris son siècle après ses disgrâces qu'auparavant : elle a commencé

par tout maudire, elle n'a rien distingué, et peut-être elle n'a rien pardonné.

Qu'est-il provenu de cette disposition funeste? Nous vîmes en France la religion s'empreindre de fausses couleurs, oublier les saints désintéressemens de sa mission divine pour s'attacher à la fortune de certains intérêts politiques : au lieu de se tenir calme dans une majestueuse et chrétienne douleur, que le temps et la charité devaient adoucir, elle se précipita avidement dans les chances des prospérités temporelles : pour récompenser Napoléon d'avoir relevé les autels, elle apporta à ses pieds des adulations monstrueuses qui firent pâlir les plus audacieux flatteurs; elle l'appela un nouveau Cyrus, se réservant, sans doute, d'en faire un Nabuchodonosor, quand il serait tombé. En effet les vieux rois reparaissent; aussitôt les statues de César sont insultées et détruites; on pousse l'autel au pied du trône de l'ancienne monarchie, on travaille à l'y adosser; l'église et la royauté se déclarent solidaires; elles confondent leurs passions et leurs intérêts; ce n'est plus qu'une même cause. Ainsi la religion consent à descendre de sa spiritualité céleste à une mésalliance périlleuse; elle abdique les cieux pour le partage d'une couronne d'autant plus fragile qu'elle est plus antique. J'eusse mieux aimé pour la religion des persécutions nouvelles que les prospérités dégradantes dont elle a joui sous la restauration. Et quand juillet éclata comme un coup de tonnerre, elle se crut perdue, parce que la domination glissait de ses mains : peu-à-peu elle a repris courage; elle a même repris sa haine contre la révolution française; elle déclame au lieu de prier; elle met dans la même balance la croix de Jésus-Christ et le blason de la vieille monarchie. Aberration fatale! plaie douloureuse pour la société française! Le temps seul saura la guérir. Mais en attendant, il importe que le pouvoir, s'armant d'une ferme et tranquille intelligence, montre à l'église, qu'il faut ramener à des opinions plus sociales, un front serein, une volonté constante; pas de persécutions, mais justice : respect et honneur aux dignes soldats de l'église qui ne connaissent d'autre politique que la charité, d'autre faction à servir que l'humanité à consoler; mais

répression du fanatisme et de l'ignorance qui voudraient égarer le peuple et tourner la piété en sédition. D'ailleurs on peut même prévenir de pareils déportemens en versant abondamment l'instruction et la lumière sur les populations : à l'heure qu'il est, l'église, sauf une école dont je vais vous parler, monsieur, ne compte guère dans ses rangs que des hommes communs, des jeunes gens ignorans poussés du village au séminaire; elle ne saurait plus prétendre à diriger son siècle : que le pouvoir s'empare de cette mission désertée, et disperse ses ennemis en les inondant de clarté.

Au surplus, l'église catholique a droit à la liberté, à cette conquête d'une révolution qu'elle n'aime pas; qu'elle épure ses croyances, et les rapproche des progrès de la vérité; dans cette sphère, elle est souveraine, et n'a rien à redouter que sa propre impuissance. Dans cette direction, je rencontre une nouvelle école catholique qui se propose ouvertement de régénérer et de relever la religion.

Si vous voulez explorer les problèmes religieux, trois chemins s'offrent à vous, la philosophie, la réforme, le catholicisme. Pour nous, monsieur, nous avons fait notre choix, et nous nous en référons philosophiquement, sur toutes choses, à l'autorité de l'esprit humain. Le protestantisme reconnaît bien l'empire et la légitimité de la philosophie; mais à son sens, il est une région où la raison seule s'égare, où la foi seule peut soutenir l'homme et le mener : il admet le secours formel de la Divinité, la réalité d'une révélation positive, il la prouve par l'Evangile dont il remet l'interprétation aux convictions de la raison individuelle. C'est ainsi qu'il s'efforce de suppléer à la philosophie, de la dépasser, et qu'en même temps il y revient; c'est ainsi qu'il s'avoue avec sincérité partagé entre l'Evangile et la raison. Le catholicisme s'appuie sur l'église et la tradition; il ne peut entendre l'Ecriture, en ce qui regarde la foi et les mœurs, que suivant le sens des pères; l'église catholique professe de ne s'en départir jamais, et elle ne reçoit aucun dogme qui ne soit conforme à la tradition de tous les siècles précédens. Il est donc avéré

qu'elle se considère comme close et consommée : elle pourra permettre à ses enfans de se mouvoir quelque peu dans le cercle tracé, mais voilà tout; à ses yeux toutes les grandes vérités sont trouvées; tous les travaux de l'homme ne sauraient être que des commentaires plus ou moins heureux d'un texte une fois écrit et toujours vrai. Comment donc innover au sein de cette église? Comment le pouvoir sans être hérétique? Comment le tenter sans être condamné? C'est ici, monsieur, que je vous appelle à suivre avec moi la marche et les efforts d'un prêtre célèbre dans son entreprise d'une rénovation catholique. Quand M. de la Mennais (1) parut dans l'arène, il tourna sur lui les regards de tous; le cri qu'avait jeté cet athlète, la véhémente apostrophe qu'il dirigeait contre l'indifférence de son siècle, réveillèrent les esprits; d'ailleurs, c'était justice de gourmander et de poursuivre cette molle apathie qui trouve son tourment dans le choix et la fidélité d'une opinion, et dont le goût émoussé ne peut plus distinguer la vérité de l'erreur, tant elle a perdu la saveur de ce qui est bon et salutaire! Mais une fois donné le signal du combat, comment le brillant provocateur va-t-il entamer sa campagne? Il pousse à la raison humaine, et ne se propose pas moins que la mettre à terre; il se prend à Descartes pour le réfuter et le détruire. Il y avait dans cette résolution de l'audace et du tact : en effet, tant que la raison restera debout avec son indépendance, relevée par Descartes, elle doit tout dominer sur la terre. Singulière cause que celle du catholicisme, qui a besoin d'humilier l'homme pour le convertir! Mais enfin comment le religieux écrivain s'est-il tiré de son entreprise? Nous voici face-à-face avec le formidable problème de l'autorité.

Or, je veux prendre un exemple simple et familier, qui facilite un peu l'entente de la chose. Quand un auteur est goûté, suivi, adopté, ne dit-on pas qu'il *fait autorité?* Qu'est-ce-à-dire?

(1) En publiant cette lettre, nous avons l'avantage de pouvoir renvoyer le lecteur à la belle étude biographique consacré à M. de la Mennais, par M. Sainte-Beuve. Nous n'avons pas à nous excuser, auprès du public, de traiter le même sujet que notre éloquent ami : il est évident que nous n'avons pas l'imprudence de nous jeter dans la même route.

Un homme isolé accepté par tous? Pourquoi? Comment? C'est que cet homme a élevé sa raison et son génie à la généralité qui seule persuade et satisfait le genre humain; il est parti de son propre sens, et s'est exalté à des sentimens assez vastes pour que tout le monde pût s'y trouver à l'aise. Chez lui, homme individuel, tout est grand et général; il s'est rapproché de la raison suprême, il s'est fait dieu, autant qu'il était en lui : qu'il s'appelle César ou Jésus-Christ, Shakespeare ou Platon, peu m'importe; ces hommes ont su se faire grands, se créer autorité, comment? En vertu d'eux-mêmes. A-t-on jamais cherché hors de César la raison de son génie? S'il a mis son cachet sur le monde, empreinte qui dure encore, à qui donc le doit-il, si ce n'est à lui-même, à cette nature dont Montesquieu a dit qu'elle avait beaucoup de vices, et pas un défaut, à ce type personnel de l'héroïsme humain, dont l'invincible beauté attirait tout à elle par un inexplicable mélange de terreur et d'amour? L'autorité, c'est l'esprit humain qui se pose; l'insurrection, c'est l'esprit humain qui se lève pour installer une autorité nouvelle, détrôner la vieille, et ne pas laisser un trop long interrègne dans les idées efficaces de l'humanité. Quoi! tout vit et se soutient par la raison, les sciences, la plus haute géométrie, les plus profondes mathématiques, la connaissance des cieux, l'étude de la nature et de l'homme, l'histoire, cette mémoire des sociétés, la vie présente tant de l'homme que des peuples, et la religion seule ne pourrait subsister devant elle, devant cette raison qui cherche et découvre toujours, et qu'on exilerait de l'intelligence du ciel, pour la récompenser de ses fatigues sur la terre! Non, non, je ne veux pas ainsi borner Dieu et la raison; je les conçois autrement : Dieu est la raison même et se manifeste à elle, loin de la craindre et de la maudire; il est l'intelligence; je le sens partout où il se médite quelque chose de grand; quand Luther innove dans le chistianisme, il y a du Dieu chez cet homme; dans Descartes et son insurrection, j'adore Dieu; dans ces sociétés qui se dressent et se lèvent au lieu de dormir, je sens Dieu; Dieu est partout, excepté peut-être où quelques-uns voudraient le confiner. Vous verrez qu'il fau-

dra que l'homme de notre âge s'en réfère sur la manière de connaître et d'aimer Dieu aux décisions du concile de Trente.

M. de la Mennais définit l'autorité, *la raison générale manifestée par le témoignage ou par la parole*. Que de peine il se donne pour éviter la pensée même! Mais le témoignage et la parole impliquent l'esprit. Pourquoi donc ne pas reconnaître l'autorité dans la pensée humaine, s'élevant à ce caractère de généralité qui la fait vraie et sociale? M. de la Mennais pousse si loin l'horreur de la raison, qu'il cherche la preuve de Dieu dans les traditions plutôt que dans le cœur de l'homme. La famille, dit-il, a sa tradition et remonte jusqu'au premier père, qui est sa raison; chaque peuple a sa tradition, et remonte jusqu'à un premier pouvoir, à un premier père qui est sa raison : le genre humain a sa tradition, et remonte jusqu'à un premier père qui est Dieu et sa raison. L'écrivain n'a de plus grand souci que de prouver que la certitude n'a pas de base en nous-mêmes. Le sentiment est variable et faux; le raisonnement est trompeur; une autorité extérieure est seule certaine. M. de la Mennais repasse sur les traces de Bossuet, qui dit dans ses *Variations:* « Le « propre de l'hérétique, c'est-à-dire de celui qui a une opinion « particulière, est de s'attacher à ses propres pensées, et le « propre du catholique, c'est-à-dire de l'universel, est de pré- « férer à ses sentimens le sentiment commun de toute l'église. » Toujours la même répulsion exercée contre la liberté et la raison.

Un des volumes de l'*Essai sur l'indifférence* est consacré à prouver que jamais aucun peuple n'a ignoré les dogmes ni les préceptes de la religion primitive, à montrer en même temps que l'idolâtrie n'avait ni doctrine, ni loi morale, ni enseignement, et que, par conséquent, elle n'était pas une religion, mais la violation d'un commandement divin; d'où il suit qu'il n'y eut jamais qu'une religion dans le monde, religion universelle, catholique, dans le sens le plus rigoureux. Il est certain que la doctrine de l'unité de Dieu n'est pas une création du christianisme, et je ne vois rien à en conclure, si ce n'est qu'il vint seulement rendre plus populaire une idée nécessaire et

naturelle de l'humanité. Sous les variétés et les imaginations du polythéisme, était déposée, au fond, l'unité de Dieu. Ses mystères en étaient le témoignage toujours présent et toujours caché. Mais est-il vrai que le polythéisme n'avait ni doctrine ni loi morale? Je le nie: c'est une tournure d'esprit et une habileté de discours familière dans tous les temps aux apologistes du christianisme, depuis Saint-Augustin jusqu'à M. de la Mennais, de rabaisser l'antiquité. Mais sortons de ces passions de circonstances pour nous élever à la vraie justice de l'histoire, et nous verrons les sociétés païennes riches et fortes par leurs doctrines, leurs lois et leurs vertus, héroïques, épanouies, brillantes. Là l'humanité se développait avec vigueur et beauté; elle composait, pour ainsi dire, un groupe harmonieux et magnifique, dont l'œil ne saurait se détacher: l'antiquité est la sculpture de l'histoire. Là, dès que l'homme était reconnu grand, rien ne le contraignait à descendre. Il s'appuyait sur des qualités tellement sensibles et puissantes, qu'elles le soutenaient contre tout, même contre les mauvaises parties de lui-même. Le mérite du paganisme est d'avoir chez l'homme exalté la force. Nous aurions besoin aujourd'hui de quelques vertus antiques et païennes, et, dans la refonte qui se prépare des opinions, des idées et des mœurs de l'humanité, les côtés vrais de notre nature qu'avait fortifiés la civilisation antique, et que le christianisme avait trop éclipsés, reparaîtront pour contribuer à la matière première et aux élémens d'une nouvelle humanité. Il est donc inique de représenter les sociétés comme déchues et ravalées sous l'empire du polythéisme. Le christianisme a servi l'humanité, mais il ne la constitue pas. Avant sa venue, le monde vivait: il n'a pas commencé l'histoire, pas plus qu'il ne la consommera.

Qui donc comprend et honore le mieux le christianisme, celui qui le relègue dans une croyance immobile, ou celui qui le considère comme un développement naturel et raisonnable de l'humanité? M. de la Mennais a essayé un système des connaissances humaines, où il les partage en deux ordres, *ordre de foi, ordre de conception;* il fait de l'ordre de foi le propre de l'autorité générale, de l'ordre de conception le propre de la raison



individuelle. La religion appartient à l'ordre de foi, la science à l'ordre de conception. D'abord l'écrivain catholique emprunte ici quelque chose au protestantisme : il sait mieux que nous qu'au moyen âge, l'église aspirait à dominer l'intelligence comme la foi, la science comme le dogme : il connaît les persécutions suscitées, les combats livrés pour rester en possession de toute la société et de tout l'homme; mais, quand la science laïque eut vaincu, peu-à-peu l'église se retrancha dans la foi, le protestantisme déclara la scission, et c'est converger à lui que de l'accepter. Au surplus, cette séparation est ou un fait réel, ou une hypothèse idéale : mais, à coup sûr, elle n'est pas une solution rationnelle; car, enfin, poser en aspect la raison et la foi, ne les concilie pas, ou plutôt c'est se mettre dans la nécessité de confesser que la raison empiète de plus en plus sur le domaine de la foi. Au terme de cette usurpation triomphante, que deviendrait alors la religion, si elle n'était qu'une croyance bornée ou un sentiment ardent; mais elle est aussi, et, dans ce siècle, elle est surtout une idée, un rayon de l'intelligence, un jet de l'esprit, un fruit de la raison; elle est immortelle, car elle est vraie; elle est humaine, car elle est divine; elle n'a rien à craindre des révolutions et des progrès de l'esprit et des sociétés, et c'est à la philosophie à la sauver, en la retirant des mains impuissantes d'une théologie qui aujourd'hui croit reverdir, parce qu'elle emploie quelque peu de raison à nier la raison.

Si vous me demandez, monsieur, dans quelle estime je tiens M. de la Mennais, comme philosophe, je crois que, malgré ses efforts, il a laissé le catholicisme au même point qu'à la mort de Bossuet : après une laborieuse tentative, il est retombé sur lui-même ; il n'a triomphé ni de Descartes ni de la raison, mais il a fait d'ingénieuses variantes sur le thème déjà commenté par Pascal ; mais il a étonné, même il a séduit, grâce à un splendide talent. M. de la Mennais est un des premiers écrivains de notre siècle ; nul n'a la plume plus ferme, plus nette, plus claire, plus acérée, plus éloquemment injurieuse : il expose avec lucidité, il réfute avec emportement, il insulte avec des ressources infinies ; son génie l'appelle à toute heure dans le champ

clos de la polémique; il le sait, il s'y plaît : c'est un théologien moitié philosophe, moitié tribun, se débattant avec éclat et douleur sous le sentiment et le poids d'une fausse situation; défenseur de la tradition; au fond, contempteur de l'église telle que nous la voyons aujourd'hui; obéissant en frémissant à une autorité qu'il méprise dans le secret du cœur, révolutionnaire au service d'une vieille cause, déchiré par tant d'inconséquences, exhalant son dépit, son chagrin, son désespoir dans des pages qui ne mourront pas.

Comme membre du clergé, M. de la Mennais est curieux à suivre : après la publication du premier volume de l'*Essai sur l'indifférence*, il se donna à la défense du trône antique, et partagea avec MM. de Châteaubriand et de Bonald l'éclatante responsabilité du *Conservateur*, où il s'emporta souvent contre la révolution française et contre son siècle. Quand plus tard les intérêts positifs de la contre-révolution fleurirent sous le patronage habile et corrupteur de M. de Villèle, M. de la Mennais se mit à l'écart; les passions du prêtre effacèrent celles du royaliste; et c'est alors que, donnant plus de consistance et de régularité aux doctrines ultramontaines de M. de Maistre, l'auteur de l'*Essai* commença de prêcher et de tenter la séparation de l'église d'avec l'état, et rêva l'alliance du Vatican et de la liberté. Cette fois, tous les gallicans prirent peur : offusqués depuis long-temps de la verve un peu téméraire de M. de la Mennais, ils profitèrent de l'occasion pour crier à l'hérésie, et ce fut un émoi universel parmi les sacristains de la restauration. On n'épargna au prêtre illustre aucune amertume, aucune censure, et monseigneur l'archevêque de Paris lança un élégant mandement contre la seule renommée que possédait l'église. Les archevêques de Paris ne sont pas heureux dans le choix de leurs adversaires; Christophe de Beaumont provoqua Jean-Jacques : le prélat qui est aujourd'hui notre métropolitain, a attiré sur sa tête les éloquentes réponses de M. de la Mennais : il y a cependant des instincts de prudence qui ne devraient jamais abandonner la médiocrité et la sauveraient du moins des étreintes et des vengeances du génie.

Après l'explosion de juillet, M. de la Mennais voulut se servir de la liberté comme d'un instrument de rénovation; il se dressa une tribune, et il se mit à réclamer dans un journal quotidien, *l'Avenir,* l'indépendance absolue de l'église catholique, sa séparation d'avec l'état : il fallait que l'église renonçât à tout salaire octroyé par le gouvernement pour devenir omnipotente dans son culte, sa discipline et son enseignement, et qu'elle songeât à se régénérer, elle, sa constitution et sa théologie. Le prêtre catholique se jetait hardiment dans les flots de son siècle et de la démocratie pour les retenir ou les ramener; il changeait de ton et de langage, le prédicateur de l'autorité immobile, et plein de mépris pour les rois qui tombaient sous ses yeux, il se tournait vers les peuples entre les mains desquels il sentait la puissance. Nouvelle épouvante parmi les gallicans, cris de fureur, dénonciation à Rome. Le prêtre journaliste est un hérétique damnable qui ébranle l'église par de factieuses nouveautés. La clameur fut si haute, qu'elle déconcerta M. de la Mennais; il s'interrompit tout-à-coup, et résolut d'aller demander à Rome l'approbation de ses doctrines et de son entreprise. Il avait jusqu'alors beaucoup écrit pour elle; il avait proclamé que la mission de l'autorité pontificale était de sauver la foi et la société, en rompant les liens qui arrêtent l'action de la puissance spirituelle; que sous la parole du souverain pontife tout devait plier (1). Il espérait quelque reconnaissance; il croyait aussi pouvoir éclairer, convaincre le prêtre qui siège au Capitole. Ce n'était pas connaître Rome; elle est implacable contre ce qui est nouveau; le génie, surtout dans le sein de l'église de France, lui cause toutes les transes de la peur, et tous les déchiremens de l'envie. Ces cardinaux italiens qui de temps à autre se donnent un maître ou un serviteur, sont inépuisables en ruses et en rancunes contre tout ce qui tient à la France. Nous ignorons encore à Paris, monsieur, les détails précis de l'accueil qu'a trouvé à

(1) *Des progrès de la révolution et de la guerre contre l'église*, pages 264, 265.

Rome M. de la Mennais, mais en ce moment même je lis dans nos journaux (1) une lettre encyclique du pape Grégoire XVI, donnée près de Sainte-Marie-Majeure, le 15 août dernier, jour de l'Assomption, dans laquelle M. de la Mennais, sans être nommé, se trouve signalé, condamné. Il y est dit *qu'il est tout-à-fait absurde et souverainement injurieux pour l'église que l'on mette en avant une certaine restauration et régénération comme nécessaire pour pourvoir à sa conservation et à son accroissement.* Et ceux qui forment de tels desseins sont avertis qu'au pape seul appartient le droit de prononcer sur les règles anciennes. Dans la même lettre, la liberté de la presse et de la pensée est traitée de *liberté funeste, et dont on ne peut avoir assez d'horreur.*

Il est beau pour M. de la Mennais de trouver sa condamnation à côté de l'anathème dirigé contre le génie de l'humanité. Qu'il s'en glorifie au lieu de s'en contrister! Qu'il puise dans cette injurieuse ingratitude une leçon salutaire et des forces nouvelles. Voilà les décisions de cette infaillible autorité; voilà la récompense de la foi dans sa justice et sa compétence. Que l'illustre auteur de l'*Essai* reprenne sa fierté et son indépendance; sans imiter Fénelon, qu'il soit lui-même; il a rompu avec les gallicans, il peut briser avec Rome; il a le goût du schisme, qu'il en ait le courage; l'ancien catholicisme le repousse, qu'il se montre donc néochrétien; nous croyons comme lui, que l'unité est la loi de l'homme et des sociétés humaines; seulement c'est dans l'avenir et non dans le passé, dans l'esprit et non dans la tradition, dans l'activité et non dans une humble obéissance, que nous cherchons le germe d'une unité vivante, et non pas exhumée, nouvelle, et non pas recrépie. Que M. de la Mennais et sa brillante école renoncent aux déclamations contre la philosophie, comme ils y ont déjà renoncé contre la liberté. En vain on se débat contre l'esprit qui pousse le monde, on le suit tout en lui résistant; il vous envahit au moment même où vous le combattez : mieux vaudrait reconnaître son empire et se vouer à son service, on serait plus conséquent et plus utile.

(1) *Quotidienne*, du 8 septembre 1832.

Saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, après avoir reconnu combien la philosophie platonicienne l'emportait sur toutes les autres doctrines de l'antiquité, et combien elle avait eu le pressentiment et la prescience des vérités que le christianisme enseignait, dit qu'une mauvaise honte empêche seule les platoniciens (1) de confesser l'incarnation du fils de Dieu, et de le reconnaître pour l'unique médiateur. Ainsi ce grand théologien voulait tout entraîner vers la foi. Mais depuis l'évêque d'Hippone, le génie de l'homme ne s'est pas tenu tranquille, et ne sommes-nous pas en droit de dire à notre tour aux sectateurs éclairés de la religion : —La philosophie connaît par elle-même toutes les vérités que vous enseignez; loin de vous combattre, elle vous comprend et vous explique : il n'y a plus qu'une mauvaise honte qui puisse vous empêcher de reconnaître la puissance de la raison, de vous rallier aux progrès et aux espérances inépuisables du genre humain.

LERMINIER.

P. S. Je vous mande ce que j'apprends à l'instant : M. de la Mennais s'est soumis au pape.

(1) Sancti Aurelii Augustini, libri XXII *de Civitate Dei*. Libr. X, cap. XXIX, *de Incarnatione Domini nostri Jesu Christi quam confiteri Platonicorum erubescit impietas*.

UN ÉPISODE

DU

BLOCUS CONTINENTAL.

Ceux qui visitent aujourd'hui nos villes maritimes et qui s'étonnent à bon droit de la vie qui s'y déploie, peuvent s'imaginer, par comparaison, de quel lugubre silence elles étaient frappées pendant nos guerres navales avec l'Angleterre. A peine quelques rares vaisseaux marchands, à l'aspect moitié pacifique, moitié armé, comme ces timides bourgeois qui se disposent à traverser un bois infesté de voleurs, attestaient que l'activité n'était pas éteinte dans le bassin de nos ports. Le reste se composait d'un long rideau de bâtimens, qu'une prudente station avait depuis bien long-temps rendus inhabiles à tenir la mer; chaque jour leur enlevait un bordage et leur rouillait un clou. Fendus par le soleil et verts comme de l'herbe, ils ne devaient plus s'élancer sur les vagues et se pencher au vent.

On n'entendait le matin, ni les joies du départ, ni dans la journée les chants du retour, ni crier les poulies et les matelots. Sur les quais déserts, on ne respirait plus cette bonne odeur du goudron, mêlée au parfum des Antilles; on ne vivait plus dans cette atmosphère où se dégagent ces mille odeurs locales qui vous transportent avec la cire à Mogador, avec la cannelle à Java, avec le poivre à Calcutta, avec le coton à New-York. L'œil cher-

chait en vain ces cargaisons de café vidées en pyramide, ou ces pipes de rhum, qui grisaient rien qu'à les flairer en passant. Quelques vieux marins, mutilés comme leurs vaisseaux, remplissaient seuls cette scène de désolation. Nous devions cette situation au blocus continental.

Le blocus continental! un de ces mots formidables que Napoléon coulait dans sa tête de bronze quand elle était en fusion, et lorsqu'il en sortait une colonne, une armée, une proclamation.

Le blocus continental! idée qu'on a dans un rêve, ou à l'agonie; qu'on prend sur les bords d'un autre monde; qu'on vole à Dieu.

Le blocus continental! projet qu'on exécute avec les bras d'un peuple entier; journée de travail d'une génération.

On le sait: Napoléon n'était pas monté au trône par le chemin tracé de la naissance; sa dynastie avait commencé à tel jour, à telle heure. Le canon lui avait troué un passage au milieu des royautés européennes. Il s'était fait empereur, comme on se fait homme, c'est-à-dire seul, avec la seule énergie de sa volonté; mais parvenu à cette hauteur, il fallait s'y maintenir: c'est plus difficile que de monter. Il mit son épée devant lui, en tourna la pointe contre qui en approcherait: tous se jetèrent sur cet aimant qui avait attiré les peuples. Il avait vaincu l'Autriche deux fois, toujours, il en était fatigué; l'Italie, la Hollande, le Danemarck, l'Espagne, le monde entier: mais battue cent et cent fois, l'Angleterre résistait; l'aigle s'empêtrait dans le léopard, et l'Angleterre était le plus à craindre. Pour que Napoléon ne pérît point, l'Angleterre devait périr. Invulnérable dans son île, il fallait l'attaquer ailleurs que chez elle; et comme elle était partout, partout on l'atteindrait. Le génie de Napoléon avait deviné le moyen sûr, infaillible, s'il était secondé, d'abattre l'Angleterre, c'était de lui ôter la vie, en empêchant qu'elle ne la renouvelât par ses points de contact avec les autres peuples. Il fallait que le continent tout entier repoussât, comme un vaisseau pestiféré, la flottante Angleterre; que contre elle chaque côté devînt une batterie, chaque ro-

cher un Gibraltar, chaque ville une forteresse, chaque port un abîme, chaque homme un ennemi. Condamnée à l'immobilité de la pierre, elle devait être comme une île inconnue, ou abîmée, une espèce d'Atlantide noyée, que les matelots cherchent au fond de la mer par un temps pur; que son commerce fut anéanti par une banqueroute européenne : il fallait que ses Indes ses Amériques, son Asie, restassent sans nouvelles de cette orgueilleuse métropole, qu'ils disent d'elle : Elle est morte en route; elle a sombré.

Et pour cela tout le secondait, le grand empereur. Nous nous rappelions notre drapeau blanc traîné dans les eaux d'Asie comme un balai, nous nous rappelions des affronts à faire rougir des enfans au berceau. Tout le secondait, les empereurs du nord, les successeurs de Charles-Quint et de Charlemagne, les rois du midi, les successeurs de Philippe II et de Sébastien, s'étaient resignés à être les garde-côtes de l'Europe : la carabine à la main, ils veillaient à leur croisée; les rois semés par lui, Napoléon, devaient être fidèles à cette douane continentale. C'étaient ses frères. Ainsi, empereurs, rois, peuples, femmes, enfans, repoussaient assis sur le rivage, avec le sceptre et le bâton, l'Anglais, l'infâme Anglais.

Qui a pu donc empêcher cette grande idée d'éclore et d'éclater, conçue par Napoléon?

Un seul homme : Napoléon.

Il avait créé le blocus continental, il fit la contrebande continentale.

Lisez l'histoire.

Poursuivons la nôtre.

Au milieu de l'un de nos ports de la Manche, frappés comme les autres de cette torpeur commerciale, s'élevait, sans agrés, sans mâts, ras comme après une affaire, et c'était une affaire qui l'avait rendu ainsi, un vaisseau pris sur les Anglais; si l'on peut appeler vaisseau une masse de bois, absolument défigurée, immobile comme une maison, dans son eau verte et croupissante; déshonorée par des pots de fleurs qui rejetaient leur tige verte au-dessus et au-dessous des plats-bords. On n'aurait jamais dit

que c'était là ce fameux vaisseau, ce terrible *Alcyon* qui avait tant fait de mal à notre commerce, donné de si mauvaises nuits aux assureurs. On élevait jusqu'à trois cents le nombre de vaisseaux sortis du port dont il est ici question, pris ou brûlés par l'*Alcyon*. Les marins n'osaient se dissimuler la terreur que sa rencontre inspirait. Il n'y eut qu'un vieux corsaire, nommé Scipion, qui en purgea les parages. Dans un moment de colère contre tant d'audace et de bonheur, il avait juré que non-seulement il prendrait ce fougueux voilier qui paraissait à l'horizon et en disparaissait comme l'oiseau dont il avait le nom, mais qu'il le remorquerait au port, qu'il scierait ses mâts, qu'il l'avilirait enfin par le plus honteux des châtimens dans l'idée d'un marin, c'est-à-dire qu'il en ferait une maison. Le mépris allait loin : son audace ne resta pas au-dessous de son mépris. Il se battit avec l'*Alcyon*, le prit, le traîna à la remorque, en abattit la mâture, en élargit les croisées, le badigeonna, en équarrit si bien les formes, que sans convenir absolument avec Scipion que sa conquête était une maison, il était difficile de dire ce qu'elle était. Par cette mutilation, l'*Alcyon* avait acquis un tel caractère, qu'il y avait dans sa contexture, du radeau, du navire, du coche, de la maison et du jardin. Il ne l'appelait du reste que sa maison.

Jamais la haine contre l'Angleterre, cette bonne haine qui fait vivre, qui fait serrer les dents et comprimer le cœur, ne s'était rencontrée plus amère que dans l'âme de Scipion. Je l'ai connu. — Fils d'un père tué par les Anglais, privé d'un frère tué par les Anglais, lui-même long-temps prisonnier à Portsmouth, et blessé à la main gauche d'un éclat de bois, il était beau de colère lorsqu'il racontait les carnages que lui et les siens avaient exercés contre les marins anglais ; il avait alors du sang jusqu'aux lèvres. On l'écoutait avec d'autant plus d'attention qu'il ne mettait jamais en ligne de compte ses calamités personnelles dans les calculs de son indignation ; elle prenait sa source dans cette nationalité sublime qui conserve les peuples. Malheur! — c'était sa pensée et c'est aussi la mienne, — quand on se regarde comme frères et amis à des distances ennemies. Il y a

imbécillité ou trahison. Cette philanthropie de tête est l'abâtardissement le plus complet des peuples. Nous ne pouvons pas aimer les Anglais; non : ni les Hollandais, ni les Russes; pourquoi? Parce qu'ils boivent de la bière et que nous buvons du vin; parce qu'ils sont blonds et que nous sommes bruns; parce qu'ils vivent dans la fumée et le froid et que nous existons sous un beau ciel; parce qu'ils hennissent et que nous parlons. Ces raisons vous semblent-elles frivoles? Donnez-m'en de meilleures. Et si nous devons être amis, selon vous, avec les Russes ou les Anglais, apprenez-moi pourquoi nous ne l'avons jamais été.

Scipion avait cette haine; il haïssait l'Anglais comme on hait une tache noire sur du blanc; par instinct. Haine qu'on boit avec le lait et qu'on rend avec son âme. Tout ce qui lui paraissait mauvais, il le qualifiait d'anglais.

Lui, et une vingtaine de vieux invalides et damnés corsaires comme lui, s'étaient réfugiés à bord de l'*Alcyon;* du quai et des deux rives, on les voyait tout le jour, se promenant la pipe à la bouche, sur le pont de ce qu'ils appelaient leur maison, ou braquant la lunette d'approche sur tous les points de l'horizon, afin d'être les premiers à signaler quelque corsaire ramenant au port une bonne capture sur les Anglais.

— Conçoit-on, disait le vieux Scipion à ses compagnons, que la ville soit pourvue en tabac, en sucre, en café, en toiles, en indiennes, absolument comme en pleine paix, quand il y a déjà bien des semaines que pas une ancre amie n'a remué le fond du bassin?

On lui répondait :

— C'est que nous sommes trahis, c'est que nous sommes vendus. Apprenez, maître Scipion, si vous ne le savez mieux que nous, que chaque nuit, et à notre barbe, on débarque sur la grève des cargaisons entières, malgré les sabres de la douane, malgré les fusils des garde-côtes.

— Vrai! mes amis : le blocus n'est pas respecté, ajoutait un troisième : il n'y a plus de patriotisme. — Ces gueux d'épiciers ne demandent pas mieux que de remplir leurs tonneaux de sucre de la Jamaïque et de café Bourbon; nos marchands de

toile livreraient les clefs de l'arsenal pour une aune de mousseline anglaise; la contrebande nous ronge; tout cela fait que nous ne viendrons jamais à bout de l'Anglais.

— Eh bien, disait Scipion, quoique nous ayons le malheur de ne manquer de rien, grâce aux Anglais, restons fidèles à notre serment. On nous vend à moitié prix du tabac anglais, excellent, contre du tabac français qui emporte la gueule et qui vaut le double. — Fumons du tabac français!

Et tous : — Point de tabac anglais!

Le sucre vaut dix francs la livre ; on l'offre à trois francs de contrebande.

— Point de sucre!

— Et par conséquent : point de café!

— Point de café : vive le blocus! — L'Anglais périra par le blocus!

— Et nos femmes se vêtiront comme elles l'entendront; mais point de toile de Hollande apportée par les Anglais, point de mousseline anglaise, rien d'anglais! nos femmes se tisseront des chemises d'étoupe; elles iront nues, sacrebleu! plutôt que de favoriser le commerce anglais.

— C'est entendu!

— Si tous les Français prenaient aussi énergiquement parti que nous pour le blocus, les Anglais seraient bientôt coulés.

Et ces braves marins, qui partageaient avec l'aveuglement du fanatisme une idée très fausse en économie politique, mais qui leur était venue de Napoléon, se privaient de tout plutôt que de devoir la moindre commodité de la vie à la contrebande anglaise. De fait, rien n'était original comme le contraste d'une place de commerce, qui manquant, la veille, de denrées coloniales ou de produits étrangers, s'en trouvait encombrée le lendemain, sans qu'un navire français fût entré dans le port. — Les lois avaient cependant attaché une peine assez forte au délit de la contrebande : la mort, rien que cela, rien que la mort pour ceux qui la faisaient; la mort pour ceux qui y coopéraient.

— Malédiction! continua maître Scipion, que fait donc notre commissaire de marine, qui n'envoie pas tous les bateaux armés

de la douane contre cet infernal navire, qui paraît le soir, débarque ses marchandises la nuit, lorsque le vent ou l'occasion est favorable, et qui, au jour, se déploie à l'horizon et hors de toute portée des forts ?

—Oui! c'est juste. Mais avez-vous remarqué, maître Scipion, qu'il ne descend précisément que lorsque les bateaux armés sont en course ailleurs.

— Je l'ai déjà remarqué. — Il viendra donc toujours racler nos forts de son beaupré, et remplir nos magasins de sa contrebande? Il y a long-temps, trop long-temps que cela dure. Qu'il file vite, j'en conviens; mais les boulets vont vite aussi. *L'Alcyon* n'allait pas mal, qu'en dites-vous? c'est qu'il y a du mystère là-dessous. Que je voudrais savoir qui lui apprend si bien le moment favorable où il faut débarquer!... et celui dont les signaux..... mais ne voyez-vous rien là-bas, dans l'ouest, à l'horizon dans cette ligne d'eau bleue, légèrement mousseuse ?..... Passez-moi la lunette. Si c'était ce damné de contrebandier!

Et maître Scipion, debout, le regard attaché sans préoccupation vers le point d'eau et de ciel qu'il avait désigné, allongeait avec précision, mais machinalement, les divisions de la lunette, tout en promenant la manche de sa veste sur le grand verre. Cette opération achevée, il plia la jambe droite avec précaution, en même temps qu'il laissait couler la gauche sous lui; se rapetissa graduellement dans la génuflexion du chasseur qui va décharger son arme, et de cran en cran, étant arrivé à la prostration parallèle à l'horizon, la lunette tomba au point d'appui, son œil toucha le verre; on l'eût dit en prière. Toute l'énergie du vieux Scipion était passée dans son œil qui se balançait à cinq lieues de là, à l'extrémité d'un rayon.

—Que vient chercher, s'écria-t-il tout en mesurant la hauteur de l'horizon, chaque jour, à cette heure, sur le rivage, cette jeune fille, en belle robe bleue, que je viens de voir passer dans le champ de ma lunette, à deux lieues de la ville et au bord de la mer? il paraît qu'elle a pour amant quelque bel aspirant, qui lui apprend à nager, ou quelque officier du fort. — Et maître Scipion n'insista pas davantage.

Ses camarades, qui connaissaient toute la rectitude de son regard, lui dirent, après une pose qu'un homme de terre aurait certainement eu l'indiscrétion de troubler plus tôt :

— Et bien, Scipion? —

Il ne répondit pas.

— Et bien, Scipion?

Scipion se leva, ferma gravement sa lunette, et après avoir passé sa main sur l'œil droit pour l'éclaircir, il répondit sèchement : C'est lui! c'est le contrebandier! — Demain, le sucre vaudra dix sous de moins la livre; le café aussi, et nos dames auront de la mousseline claire pour la Fête-Dieu. — Mort de mon âme! j'incendie le port si le commissaire me refuse une lettre de marque! J'y vais de ce pas. Je sais qu'il n'y a qu'une mauvaise goëlette dans le port, n'importe; j'y vais, je ne demande que cette barque. Suffit. — Et voyez si nous ne sommes pas trahis; précisément au moment où toutes les chaloupes canonnières sont dehors, le contrebandier anglais se présente; il arrive! — Et dites encore après cela qu'il n'y a pas de connivence entre lui et les gens de la ville. Il y a des signaux convenus. Allez les chercher ces signaux sur ces mille toits de maison!.....

Maître Scipion descendit le port, et s'achemina vers l'hôtel du commissaire de la marine.

Pendant ce temps le vaisseau grandissait graduellement, mais toujours hors de la portée des forts. A ses allures, tantôt vives comme la curiosité, tantôt subitement réprimées comme par la peur, on comprenait qu'il n'approchait que pour savoir avec certitude s'il devait décidément s'éloigner, ou hasarder plus tard une descente sur la côte. Il attendait — un signal.

Les canonniers du fort étaient à leur pièce. Mais l'éloignement du contrebandier rendait encore leur service inutile.

Scipion arriva chez le commissaire de la marine. Avant de parvenir à la pièce voisine de celle où ce grand fonctionnaire dînait ce jour-là en famille, il fut questionné, malmené, poussé, retenu par vingt domestiques.

Il étouffa autant de jurons que de pensées devant le luxe des appartemens. Jamais les services administratifs n'ont été bien ap-

préciés par les marins; Scipion n'était pas une exception. Après avoir compté tous les carreaux de l'appartement et les clous des fauteuils, il se leva, agita la sonnette qui était sur la console.

Un domestique parut.

— Dites à M. le commissaire que je veux lui parler.

On ne parle pas à M. le commissaire après cinq heures; il est cinq heures et un quart.

Je vous dis que je veux lui parler, sinon j'entrerai dans le salon, où je l'entends dîner, sans me faire annoncer.

— Qu'êtes-vous?

— Marin. Annoncez un marin.

— Votre grade?

— Aurons-nous bientôt fini. — Corsaire.

Scipion poussa le domestique par les épaules dans le salon, où l'on entendit, quelques minutes après, une légère rumeur.

— Monsieur, dit en revenant le domestique, M. le commissaire donne audience de dix à onze heures, le mardi de chaque semaine, à ceux qui réclament des renseignemens; de onze à midi, le mercredi, à ceux qui demandent du service; et le jeudi, de deux à quatre, à ceux qui sollicitent leur retraite. Ainsi vous avez trois jours dans la semaine. Voyez dans quelle catégorie vous vous trouvez. — J'ai l'honneur de vous saluer.—

— Tonnerre! s'écria Scipion! c'est aujourd'hui vendredi? j'attendrai donc quatre jours pour révéler au commissaire la présence du contrebandier dans la rade!

Il reprit la sonnette, et l'agita violemment.

Le domestique reparut.

— Voulez-vous bien retourner à votre maître et lui dire, puisqu'il ne veut pas me donner une audience, que le contrebandier anglais est en vue, que dans une heure il sera nuit, et que dans quatre la cargaison sera débarquée, s'il n'y met empèchement.

Le domestique obéit. Il se rappelait le geste volontaire de Scipion.

Il revint très poliment dire que M. le commissaire le remerciait beaucoup de son avis, quoiqu'il ne l'eût pas attendu pour

avoir connaissance de la présence du contrebandier; qu'après le dîner, on donnerait des ordres en conséquence.

—Retournez encore, cria le vieux Scipion, et dites que je ne suis pas venu donner un avis, mais chercher une lettre de marque; que je veux sur-le-champ une lettre de marque, entendez-vous?

Scipion fut prié d'attendre.

—A la bonne heure : il s'assit.

Une demi-heure se passa; le domestique ne venait pas le délivrer; il rongeait le frein.

—En ce moment, pensait-il, le contrebandier double la pointe du fort : avec le vent qui règne, deux bordées suffiraient pour lui couper la retraite. Mais il faut se hâter!

On passa le rôti.

C'était le second service : il dura une demi-heure.

—La nuit se fait, ajouta Scipion, le vent va tomber; il serait surpris par le calme, on le prendrait avec la main. Dans une heure, il sera trop tard : il profitera de l'obscurité pour jeter sa contrebande à terre ou pour s'évader. Vent et marée! Ils m'ont encloué ici comme une vieille pièce de rebut! — Aurez-vous bientôt fini là-bas? —

Il vit circuler le dessert.

Alors il n'y tint plus de rage. Certainement, on aurait entendu ses exclamations de la pièce voisine, si on avait pu entendre quelque chose. Le bruit des verres, des rires et de la conversation étouffait tout.

—Aimez votre pays, jurait-il, lorsque des beaux messieurs sont à manger et à boire, tandis que l'Anglais viole le blocus. Mais la nuit va se faire, et ils boivent encore. — Je n'ai pas mangé, moi, pourtant, depuis que j'ai vu ce chien de contrebandier. Je n'ai qu'un cigarre sur le cœur.

Il tournait déjà la clef dans la serrure pour forcer l'entrée du salon.

Les domestiques passèrent le café et la liqueur sur des plateaux.

D'autres suivaient avec des bougies.

Il entendit ou crut entendre un coup de canon dans le lointain.

On se bat! s'écria-t-il, et il renversa deux domestiques et tout le café, et toute la liqueur.

—Sacredieu, monsieur le commissaire, voilà deux heures que je suis en panne dans votre antichambre, et depuis deux heures, vous êtes averti que le contrebandier anglais croise devant la ville, et que je vous demande une lettre de marque.

Tous les convives furent interdits.

Gravement et en filtrant un verre de champagne, le commissaire lui dit:—Personne n'a besoin de me prescrire mon devoir. —Sortez!

—Oui, je sortirai, mais je vous aurai dit votre fait. Est-ce en mangeant des poulets et en buvant du rhum, que vous donnerez chasse aux contrebandiers?—Je dirai à toute la ville, à tous les gens du port, que vous m'avez refusé un mauvais chiffon de papier, qui me donnât droit de battre les ennemis de mon pays. Il y a quelqu'un ici qui trahit le gouvernement, et ce n'est pas moi!—Il y a quelqu'un ici qui connaît le rocher où l'on descend à minuit la contrebande!.....

— Assez!

Le regard sauvage et accusateur du corsaire qui frappait au hasard et partout, tomba sur la jeune fille du commissaire de la marine: il s'amortit. Il s'y fixa avec un étrange étonnement et qui suspendit sa colère: il se calma. On eût dit un tison qui tombe dans l'eau.

— A la santé de mon empereur, s'écria-t-il en saisissant un verre à portée, et à la gloire du blocus continental!

La singulière diversion que la vue de cette jeune personne avait opérée sur Scipion, permit à un jeune aspirant de se lever, et d'engager Scipion à se retirer avec décence.

— C'est vous, monsieur Auguste, lui dit-il; c'est vous?

— Oui, mon vieux Scipion.

— Ah! monsieur Auguste, si vous m'avez quelque reconnaissance pour vous avoir appris à faire de la tresse et à prendre un ris, obtenez-moi une barque, une chaloupe, un radeau,

et que j'aille me patiner avec ces contrebandiers, qui viendront bientôt, si on les laisse faire, dormir dans nos hamacs.

— On ne s'y prend pas ainsi, Scipion, un jour de fiançailles.

— Fiançailles!

— Et oui! la fille du commissaire de la marine se marie dans huit jours.

— Avec quelque contrebandier anglais, je gage!

— Non, Scipion, avec moi. Mon épouse sera celle que tu as si étrangement regardée.

— Vous épousez cette demoiselle?

— Pourquoi cet air d'étonnement, Scipion, ce ton qui semble douter d'une chose pourtant si naturelle?

— En ce cas vous ferez bien d'avoir une maison au bord de la mer. Votre femme aimera beaucoup la mer.

— Je ne te comprends pas.

— Je vous répète que votre femme aimera beaucoup la mer, si elle conserve ses goûts de demoiselle.

— Ah! çà, explique-toi.

— Tout est expliqué. Depuis six mois, je vois venir votre fiancée se promener sur la jetée qui borde le fort, je la vois gravir les rochers les plus élevés, qu'il y ait du vent ou de l'orage. Peut-être est-ce là que vous lui assignez vos rendez-vous?

— Des rendez-vous! le bord de la mer! ma fiancée toute seule! Cécile! tu me promets la preuve de ce que tu avances, Scipion!

— Ce m'est aussi facile que de prendre ce chien de contrebandier. Venez demain à bord de ma maison. Ma lunette vous montrera votre fiancée comme je vous vois, bien qu'il y ait deux lieues de distance.

— Et avec un homme! s'écria le fougueux aspirant?

— Je ne dis pas cela. Vous chercherez l'homme; c'est votre affaire; moi, j'ai vu la femme!

— A demain, Scipion!

— A demain, monsieur Auguste.

Il était nuit. Au matin on sut que le contrebandier avait effectué son débarquement.

Évidemment Scipion se trompait sur la conduite du com-

missaire de la marine : jamais rien de suspect n'avait plané sur sa vaste administration. Choisi dans les rangs des vieux capitaines de vaisseaux qui avaient fait la campagne de l'Inde sous le bailli de Suffren, sa vie passée rendait sa réputation inabordable au soupçon. Il est vrai que son département n'était pas le plus heureux à sévir contre la fraude. Mais le hasard explique ces malheurs. De grands généraux n'ont jamais gagné de batailles.

Cécile est née dans l'Inde où son père avait été gouverneur. Fleur éclatante et parfumée sous un autre ciel, elle se décolore sous le nôtre; elle a froid à notre soleil. Son teint brun pâlit; sa taille flexible penche. Son énergie parfois soudaine, sa mollesse habituelle, sont un contresens perpétuel avec notre civilisation calme et mesurée. Bien qu'elle ait caché l'ardeur de son âme sous nos formes, sous notre costume, sous notre éducation, cette âme voluptueuse de créole brise à chaque instant l'enveloppe qui l'étouffe. On sent bondir la nudité hardie de l'Indienne sous le voile européen; elle a beau baisser les yeux, elle aime; être chaste, c'est un mensonge.

Aussi cette contrainte la tue. Elle mourra comme la fleur transplantée, peut-être en regardant le soleil. Oh! il faut l'entendre parler avec sa voix de femme créole qui vaut toutes les grâces de nos françaises, et qui supplée, à tant d'égards, l'éducation et l'usage. La voix d'une créole est une musique que Dieu a mise dans la bouche des femmes des pays chauds, parce qu'il a privé de chant les oiseaux de ces climats. Le chant des oiseaux est passé dans la voix des créoles. On dirait qu'il y a de l'amour dans leurs expressions les plus simples; oh! qu'elles sont plus meurtrières avec leurs baisers et leur voix que la fièvre et la chaleur. Aimer une créole et mourir, c'est le commencement et la fin d'une passion. Il n'y a pas d'infidélité possible sous l'équateur: on aime, on est aimé, l'on meurt. La vie et les fleurs viennent si vite!

Il y avait erreur grossière de la part de Scipion. A deux lieues de distance, la fille d'un pêcheur peut ressembler à la fille d'un commissaire de la marine. — Quel moyen de



croire qu'une enfant sortie à peine de la tutelle du pensionnat, élevée avec toute la sollicitude paternelle (sa mère était morte), aimée d'un jeune et brave officier de marine, entourée de la surveillance délicate, mais attentive de vingt domestiques (la supposition est trop insensée), compromît son nom, sa vie, son avenir, par un amour caché, par un amour écouté avec complaisance au bord de la mer, à deux lieues de la ville? et d'ailleurs Cécile est une enfant, toute d'imagination et de repos, qui aime son sopha de velours, son oiseau qui chante pour l'amuser quand elle ne chante pas pour amuser son oiseau; qui se penche sur sa harpe, comme pour regarder l'harmonie qui découle de ses doigts; qui lit, une cassolette à la main, et des fleurs dans les cheveux, la belle et souffrante poésie de Millevoye; et qui joue avec les aiguillettes d'or, avec le poignard de son fiancé. Voilà sa vie. Cécile est riche, elle est belle, elle aime, elle est aimée. A quel autre sentiment voulez-vous qu'elle demande sa poésie ?

Scipion ! Scipon ! l'erreur t'aveugle. Tu n'as vu au bord de la mer que l'écume qui couvre le rocher.

Il est inutile de dire qu'Auguste ne manqua pas de se rendre le lendemain, à l'heure convenue, à bord de *l'Alcyon*, et qu'il y apporta l'anxiété d'une nuit passée sans sommeil, et la promesse de la vengeance la plus prompte.

Le ciel, qui est si rarement d'accord avec nos projets, fut ce jour-là d'une sérénité admirable. On eût pu voir à dix lieues de distance : ils ne virent rien. Il fallut l'obscurité de la nuit pour convaincre le vieux corsaire et le jeune officier, que la demoiselle à la robe bleue ne viendrait pas au rendez-vous. Ils se quittèrent avec des sentimens différens. L'un croyait compromis l'amour-propre de son entêtement, l'autre avait la joie du doute. Au lendemain fut remise la seconde épreuve.

Auguste de Bussy retourna passer la soirée auprès de Cécile. Il déposa à ses pieds tout ce qu'il lui restait de vague jalousie, de ressentiment de la nuit et de la journée. Après une infidélité apparente et qu'on a soi-même démentie, on trouve plus douce l'haleine de celle qu'on aime, plus enivrante la pression de sa

main. Vingt fois sur le ton de la plaisanterie moqueuse dont il se sentait inspiré, il fut sur le point de raconter sa fatale croyance aux propos de Scipion, les propos de Scipion, la lunette d'approche: et de réclamer son pardon, par un baiser. En amour une faute est précieuse; c'est un grand avantage qu'il ne faut pas négliger, celui d'avoir tort quelquefois.

Elle et lui parlaient encore de leur prochain mariage. On obtiendrait peut-être un grade, quoique cela fût assez difficile dans ces temps; et si Auguste, à sa première croisière, allait être pris par les Anglais, conduit dans les pontons : idée affreuse!

Et cela arrivait facilement alors dans les ports de la Manche, où une demi-heure après l'appareillage, le combat: deux heures après le combat, les pontons.

Et ces deux enfans pâlissaient.

Tandis qu'ils riaient et pleuraient, parlaient de gloire et de mort, familiarités sublimes que l'empire avait introduites dans nos mœurs, Auguste se prit à baiser le mouchoir de Cécile où quelques pleurs avaient été répandus.

— Elégante! s'écria Auguste, élégante! que dirait l'empereur? que dirait le blocus? vous pleurez dans de la batiste anglaise?

— Oh! dieu, dit-elle, les monstres! — Je n'en veux pas, — moi, — de la batiste anglaise! — Comment ai-je pu?........... mais c'est mon père qui m'a donné ce mouchoir.

Elle pétrit ce mouchoir dans sa jolie main, et l'approcha de la flamme de la bougie.

— Que faites-vous là, Cécile? dit le père en entrant.

— Papa! je remplis ton office; je te supplée : tu brûles sur la grande place les cargaisons anglaises, moi je brûle mon mouchoir de batiste à la flamme de cette bougie. Je dois faire respecter le blocus : ne suis-je pas ta fille?

Auguste ne se possédait pas de joie.

Le commissaire embrassa froidement sa fille : un nuage passa sur son front : il se hâta de dire : — Les nouvelles des croisières ne sont pas heureuses.

Cécile chancela.

— Auguste! vous partirez dans huit jours pour croiser dans la Manche. C'est au tour de votre frégate, après nous penserons à votre mariage.

Auguste aurait cru injurieux pour sa fiancée de retourner huit jours de suite au rendez-vous de Scipion. Il lui écrivit, en lui envoyant dix livres de tabac de France, qu'il le remerciait beaucoup de son prudent avertissement, mais qu'il ne jugeait pas à propos d'en profiter davantage.

Rien ne détourna le vieux marin de ses investigations, et l'obstination s'en étant mêlée, il cherchait la jeune fille au bout de sa lunette, avec autant de tenacité qu'il guettait auparavant le contrebandier.

Huit jours s'écoulèrent : ni contrebandier à l'horizon, ni jeune fille sur les rochers.

Auguste de Bussy partit en croisière.

Le soir du neuvième jour, Scipion, dont la seule distraction était de promener, à l'aide de sa lunette, son regard à l'horizon qu'il appelait son jardin, vit passer, et un cri lui échappa aussitôt, la jeune fille dans le grand verre de la lunette.

— Faut-il être damné! — Précisément au moment où M. Auguste a quitté le pays, voilà que je revois cette jeune fille! — que n'est-il ici pour nier encore! — Eh bien! est-il si fou le vieux corsaire, qui verrait une huître à la distance où l'on a nié qu'il ait distingué une jeune fille! — C'est bien elle : la même robe bleue, le mouchoir à la main; — c'est cela, — de rocher en rocher. — Oh! monsieur Auguste, mon joli aspirant, mariez-vous! mariez-vous! Y a-t-il possibilité de se tromper? Sa figure? — Je la vois comme si elle était à deux pas..., sa bouche..., ses yeux... où, démon! va-t-elle? — Car il vente la peau du diable, et sa robe porte comme un perroquet de fougue.

— En voici bien d'un autre, à présent....., le contrebandier sous ses basses voiles qui arrive! Ah! le chien; il sait donc déjà que la frégate est partie.

Et Scipion attacha son attention sur le contrebandier, dont il épia la manœuvre avec toute l'exaltation d'intelligence d'un levrier en arrêt.

— Toujours toi, vieux coquin, que la mer te serve de tasse!

Puis il fit tourner le tube de la lunette sur son axe; car il voulait avoir aussi le cœur net de ses soupçons sur la jeune fille à la robe bleue. — L'occasion pouvait ne plus se montrer, — et ce manège d'aller du vaisseau à la femme, de la femme au vaisseau, lui révéla, avec une soudaineté d'esprit que les gens enthousiastes qualifieraient d'inspiration, et que la raison explique très bien, la pensée coupable, que ces deux apparitions n'étaient pas étrangères l'une à l'autre. Il trouvait un motif au retour du contrebandier dans le départ de la frégate; il expliqua naturellement la présence de la jeune fille sur le rivage par le retour du contrebandier. Une fois ce soupçon établi, l'Amérique était découverte. Il raffermit ses doutes sur la correspondance intime entre l'arrivée du vaisseau et la promenade de Cécile par les exemples du passé : chaque fois qu'il avait aperçu le contrebandier, il s'en souvint, il avait vu Cécile.

Il ferma sa lunette, descendit au port, monta chez le comissaire de la marine, et avec l'accent arrêté et triomphant d'un homme qui est sûr d'être obéi.

— Vous allez, monsieur le commissaire, me délivrer sur-le-champ une lettre de marque, entendez-vous?

Et prévenant tout refus dont l'explication eût été un retard, il se pencha à l'oreille du commissaire, et lui dit : — Le contrebandier rentrera cette nuit : la fille à la robe bleue et blanche se promène en ce moment sur les rochers qui bordent le fort.

— Silence! silence! passez dans mon cabinet.

— Asseyez-vous.

— Hâtons-nous, monsieur.

— De grand cœur : vous n'avez pas d'habits? Dix pièces de drap, prises sur cette cargaison, pour vous.

Vous n'avez pas de pantalon, cinquante pièces de nankin pour vous;

Vous n'avez pas de chemises, cinquante pièces de toile de Frise, pour vous;

Vous fumez : deux boucauts de tabac Virginie.

Votre misère vous défend le café et le sucre: dix barriques de sucre, dix de café pour vous!

Votre femme dort sur la paille, vos enfans à terre : de l'édredon pour elle, pour vous, pour vos enfans.

Et puis votre cave pleine de rhum, de vins, de liqueurs, vos armoires de linge, entendez-vous, Scipion?

— Monsieur le commissaire, une lettre de marque! une lettre de marque!

— Malheureux, tu n'as pas d'argent : tes poches en seront gorgées, tes tables, tes tiroirs.

— Une lettre de marque! une lettre de marque! par le Christ, car il se fait tard.

— Tes fils exempts de tout service de terre et de mer! Scipion!

— Une lettre de marque!

— Scipion, la croix-d'honneur à ta boutonnière goudronnée.

— Désolation! il est nuit! une lettre de marque, monsieur le commissaire, ou je ne me connais plus!

— Mais si je te la donne! — Je te connais, tu prends le contrebandier; le contrebandier pris, on brûle la cargaison. Et que t'en reviendra-t-il? rien, de la cendre.

— De la cendre! Ainsi soit l'Angleterre. De la cendre, et que j'en frotte mes mains! que j'en remplisse ma bouche! De la cendre, de la cendre! voilà ce qui m'en reviendra. Vous appelez cela : rien!!

— Et si je ne te donne pas cette lettre de marque, que feras-tu?

— Je vous dénoncerai.

— A qui?

— A l'empereur et roi.

— Et de quoi m'accuseras-tu!

— De n'être qu'un contrebandier, un ami des Anglais, un traître au blocus continental.

— On ne te croira pas.

— Et votre enfant, votre fille?

— En quoi ma fille me compromettrait-elle?

—Ses signaux aux bords de la mer, sa robe bleue, lorsque le contrebandier peut entrer sans danger, sa robe blanche, lorsqu'il doit fuir.

— Vous vous trompez, Scipion, ma fille ne sort jamais de son appartement : elle l'a gardé aujourd'hui.

— Et pourquoi me proposiez-vous de l'or ?

— Insensé ! insensé ! je ne t'ai offert de l'or que pour t'engager à courir plus vite à ton but. Juge des occasions où il est nécessaire de risquer le courage, je t'ai refusé une première fois : maintenant je t'accorde ce que tu desires; tu vas avoir à l'instant même ta lettre de marque.

Durant ce dialogue, la nuit était venue : nuit d'hiver couverte d'épais brouillards.

—Je te disais, Scipion, que tu avais pris une récompense offerte pour une séduction, un piége. Mais ton irréflexion résulte de la vivacité de ton patriotisme. Je t'excuse.

Et beaucoup d'autres belles paroles qui firent oublier à Scipion que la nuit était déjà si sombre et si avancée, que l'ange des ténèbres même ne trouverait jamais le contrebandier.

Mais il était demeuré muet d'étonnement. La colère était restée pétrifiée sur tous ses traits.

Le commissaire sonna.

Cécile en costume du soir, visiblement trop fraîche et trop parée pour supposer qu'elle revenait du bord de la mer, parut et apporta une lettre de marque à son père.

Le vieux corsaire ne comprit rien à cette métamorphose. Il se crut fou.

Il sortit : la nuit noire était arrivée. Le contrebandier était déjà dans un port d'Angleterre.

Scipion froissa avec rage dans ses mains la lettre de marque.

La frégate sur laquelle Auguste était parti depuis deux jours rentra dans la nuit au port avec une prise de quatre vaisseaux anglais de la compagnie. Dans l'affaire où ces quatre vaisseaux étaient restés la conquête des Français, Auguste avait montré beaucoup de courage, et ce qui est plus rare, beaucoup de sang-froid. Le rapport de la journée le citait parmi les officiers

dignes, par leur bravoure, d'être recommandés à la bienveillance des ministres de sa majesté.

Qu'elle fut heureuse Cécile, lorsque Auguste près de sa joue, si près que ses boucles brunes en étaient agitées, lui raconta les boulets passant sur sa jeune tête, la mitraille se croisant avec le commandement des chefs, enfin cette émotion d'une première affaire vive comme l'amour. Elle séparait ses cheveux blonds pour voir s'il disait vrai, s'il n'était pas blessé, elle prenait ses mains dans ses mains : elle était si heureuse!

Tout-à-coup le canon annonça aux gens de l'équipage qu'il fallait sur-le-champ se rendre à bord.

Et comme Auguste retournait précipitamment, il fut fort étonné de rencontrer Scipion sur le pont du vaisseau.

— Que voulez-vous, monsieur Auguste? j'aime mieux servir comme matelot ou cannonier à bord de cette frégate, que de voir chaque jour, les bras croisés, des choses qui soulèvent le cœur.

La conversation entre le corsaire et l'aspirant en resta là. Chacun regagna son poste : on appareilla.

Chargé de pluie et de grêle, le temps était horrible : la frégate louvoya tout le reste de la nuit.

Au jour, les habitans que quelques sourdes volées de canon avaient éveillés furent témoins d'un beau spectacle.

C'était la frégate qui serrait étroitement entre elle et la terre le contrebandier si connu, si redouté. Malgré toutes ses voiles et sa marche supérieure, l'interlope était obligé de raccourcir chaque fois ses bordées, sous peine de se rencontrer proue à proue avec la frégate, ou, en continuant cette manœuvre, de tomber sous le canon des forts ou de dériver sur les rochers. Pourtant il restait encore une voie de salut au contrebandier; c'était de passer entre un gros rocher à deux longueurs de vaisseau du rivage, et la terre, passage infranchissable pour la frégate. Le contrebandier connaissait-il ce passage désespéré? l'ignorait-il? c'est ce qui faisait battre le cœur de tous les habitans rangés sur les hauteurs qui dominaient la rade. Il fallait se

hâter : il n'y avait plus qu'une bordée de salut pour le contrebandier.

Il virait de bord pour la courir, quand la frégate, sans quitter sa proie, détacha une embarcation montée de douze soldats de marine, d'un timonier, et d'un aspirant pour les commander.

L'embarcation se dirigea vers la terre.

La mer était haute, fatiguée encore par l'orage. On entendait se heurter les carabines des soldats; on voyait debout l'officier, sans chapeau, le visage blême, la trompette marine à la main.

Ils approchaient du rivage.

Sur le rivage il n'y avait qu'une jeune fille en robe blanche, venue là, sans doute, pour suivre du regard, son amant, dans le combat qui se préparait, ou pour respirer l'air robuste et sain de l'Océan.

Ceci n'intéressait personne :

Le vent était fort, ses longs cheveux flottaient, sa robe blanche et pure s'attachait à ses jambes, comme un voile à une statue antique, ses beaux pieds évitaient avec soin l'écume blanche qui s'étendait en nappes autour d'elle.

La barque approchait toujours.

Et alors on distingua Scipion qui était au gouvernail, Auguste qui commandait debout à l'arrière.

Ils étaient déjà sur les brisans.

Au loin le contrebandier achevait sa dernière et fatale bordée; il n'avait plus que celle-là à fournir, si un signal ne l'avertissait tout-à-coup, rapide comme un cri, comme un geste, de se jeter dans la passe.

Ce signal allait être donné peut-être.

La population entière ne respirait plus.

— En joue! cria Auguste!

La trompette marine lui tomba des mains.

— Feu! cria Scipion!

Une main blanche, comme celle d'un ange, qui écarte un rayon de soleil ou un nuage, s'était levée enveloppée d'un mouchoir blanc.

Il tomba un monceau de chair, de sang et de linge sur le rocher.

Douze coups de fusil avaient porté. Douze balles avaient renversé la jeune fille à la robe blanche, qui était venue, par ordre de son père, respirer l'air marin qui rend la santé.

Le contrebandier amena son pavillon sans résistance. Il fut remorqué au port.

On cria: Vive l'empereur! à bord de la frégate.

On répondit: Vive l'empereur! de la terre et de la ville.

Vive le blocus!

Le soir de cette grande journée, une harpe eut ses cordes brisées, un oiseau s'envola, un livre resta ouvert qu'on ne ferma plus.

Entendez-vous ces cloches joyeuses, ce canon qui tonne, ce peuple qui se rend sur la grande place? Décimé par la famine, par la guerre et par Napoléon, il crie vive la guerre et Napoléon; ruiné par le blocus continental, il hurle vive le blocus continental! Il vient là nu-pieds, nu-tête, quoiqu'il gèle, les lèvres gercées, les mains violettes, l'estomac rentré par la faim.

D'abord, dans l'ordre du désordre, Scipion conduit un peloton de vieux corsaires; il a les honneurs du pas.

Tout ce qui abhorre les Anglais et l'Angleterre est invité à coups de canon à la fête. Toute la ville y sera, toute la ville y est.

Ce n'est ni du pain, ni du vin, ni du tabac, ni du sel, ni de l'or qu'on va distribuer au peuple, c'est de la vengeance contre l'Angleterre, de la vengeance argent comptant: chacun en prendra à pleines mains. Les vieillards, les jeunes hommes, les enfans, les femmes, en auront leur part. Les femmes surtout, voyez comme elles sont belles de fureur! Chacune d'elles va se payer d'un fils mort, d'un frère prisonnier, d'un époux noyé. C'est le jour du rachat! Vous savez si une mère est terrible quand on tue son fils! Il y a là des mères qui ont huit fils tués par Nelson; huit vengeances à des femmes à qui une suffit!

Voyez maintenant la grande place autour de laquelle rode et hurle ce peuple, qui sort la langue, qui aiguise ses ongles;

voyez-la encombrée de marchandises de tous les pays, car les contrebandiers anglais s'étaient faits les courtiers de toutes les fraudes. Voyez les trésors de deux hémisphères, jetés à brassées sur la terre. Il y a là dix millions de marchandises rares ou utiles. Oh! que cette laine filée par l'industrie servirait bien à couvrir la nudité de ce peuple dont les os percent la chair! cette toile à vêtir ces pauvres mères! Oh! qu'avec l'or de ces marchandises on indemniserait de maux et de malheurs! Le pêcheur aurait un bateau, le laboureur une charrue, tous du pain; car le pain de l'empire est dur, le pain de l'empire est rare. Peuples, voulez-vous du drap, de la laine, du pain?

—Nous voulons de la vengeance, nous voulons du feu.

—Vive l'empereur et roi! vive le blocus continental! mort aux Anglais!

—Voici le commissaire de la marine! Place au cortège! place aux torches!

Et l'air rayonnant de patriotisme, M. le commissaire de la marine, en écharpe tricolore, une torche à la main, s'ouvrit un passage à travers la foule. Il était suivi de l'équipage de la frégate. Auguste, pâle et un flambeau à la main, marchait à côté du commissaire de la marine.

—Vive l'empereur!

Le commissaire s'arrêta au milieu de la place, devant un bûcher immense.

—Vive le blocus continental!

—Mort aux Anglais!

Et le commissaire de la marine, en agitant la torche enflammée au-dessus de sa tête, s'écria : vive l'empereur et roi! —Vive le blocus continental! —Mort aux Anglais!

Puis monté sur un ballot de laine, par un geste, il réclama le silence.

Il l'obtint.

Et lut : Décret de l'empire.

Article unique :

« Toutes les marchandises anglaises saisies sur les vaisseaux anglais et autres seront brûlées immédiatement.

Signé L'EMPEREUR. »

— Vive l'empereur!

Et il prit, pour donner l'exemple de son obéissance aux lois une poignée de soie écrue, et la jeta dans le foyer.

Alors Scipion et ses corsaires défoncèrent à coups de hache des barriques de tabac; et après en avoir respiré la saveur âcre et si douce aux organes du marin, les barriques roulèrent dans la flamme!

Une fumée noire et semée d'étincelles monta en longs ruisseaux vers le ciel.

Et le peuple :

— C'est du bon, celui-là : la cendre est blanche; c'est du pur Virginie.

— Nous n'en aurons jamais de pareil. Raison de plus, au feu! au feu!

— Au feu, ces pipes de rhum! Gervais!

— Laisse m'en prendre un petit verre.

— Tu le boiras en punch.

— Va pour le punch! Alors roule ces tonneaux de sucre, cette barrique de noix muscades et ces caisses de thé. Est-ce fait?

— Allume!

Et le bon mot circulait; la plaisanterie faisait la ronde. Allume le punch! — Le bon Dieu va boire du punch! — C'est juste, il a fumé.

Une nuée plus épaisse, massive, pourpre; enfin la flamme d'un punch de douze tonneaux de sucre et d'autant de pipes de rhum, grondait sur leurs têtes. Elle jaspait l'air.

— Dis donc, Jeanne, toi qui as la jambe fine et la cheville à l'avenant, ces bas de soie t'iraient-ils? Vois comme ils sont tendres, brodés, fins, doux à la chair.

Et qui pourrait exprimer ce qu'il y avait d'amour et de vanité de femme dans le desir de posséder ces beaux bas d'Angleterre, à ravir une duchesse? Mais l'opinion était là, et le feu flambait.

Après avoir passé une fine jambe dans le bas, le bas était retiré, plié avec toute la délicatesse de jeune fille soigneuse, un regard l'accompagnait, et adieu, il tombait dans le feu! Il en tombait une douzaine, cent douzaines, deux cents douzaines.

— Ceci semble fait tout exprès pour toi, Marie. — Un service complet de linge de table damassé; douze douzaines de serviettes, douze douzaines de nappes.

Et tous :

— Voyons si elles seront de bon usage.

Le linge damassé s'abîmait dans la flamme : les regards envieux suivaient quelque temps les caprices du dessin dans le passage de la combustion à la cendre.

— Voudrais-tu bien, toi, là-bas, de cette toile de Frise pour te faire des chemises? Touche comme elle est ample : elle remplit la main.

— Non! cela m'écorcherait le dos; depuis long-temps j'ai renoncé au coton et à la toile. Je ne porte que de la batiste.

— Que ne parlais-tu plus tôt? En voilà six ballots complets. Tu as de quoi habiller tes domestiques.

Les malheureuses ne possédaient seulement pas un mouchoir.

Les ballots de baptiste roulaient dans le feu.

— Si j'ai accepté ta batiste, fais-moi l'amitié d'accepter cette caisse de foulards des Indes. Tu es brune, les foulards te siéront. Viens donc, que je te coiffe.

Et toutes se coiffaient avec des foulards : jeunes et jolies, laides et vieilles, grimaçaient les minauderies des grandes dames, et se dépouillaient ensuite de leur parure en passant devant le feu.

— Qui est fille ici? qui est à marier? J'ai de la dentelle, voilà du point d'Angleterre. Approchez, mes amours!

Et avec des épingles on couvrait de la tête aux pieds des filles de pêcheurs de beaux voiles noirs d'Angleterre, la blonde était nouée en ceinture, la maline fixée au bas des haillons; et quand la plaisanterie avait assez duré, on arrachait par lambeaux ces merveilles de Bruxelles et de Gand, et la flamme en les dévo-

rant répétait pendant quelques minutes, dans le travail de la combustion, ces prodiges de l'industrie.

— Maintenant que nous avons ménage complet de linge et de provisions, il nous faut du luxe : nous aimons le luxe, nous autres.

Et des femmes ouvraient avec brutalité des paniers remplis de porcelaine chinoise et japonaise, merveilles fragiles qui sont les véritables dieux de nos tables. Les théières brodées d'ornemens, les tasses si légères qu'on y boirait de l'air, les cuvettes soutenues par des péris, les pots-à-eau, se heurtaient, se brisaient dans les mains rudes qui les saisissaient. Des coupes si élégantes et si pures, où l'on n'aurait voulu verser que des perles, étaient exposées à la souillure de la fumée, à la seule fin de savoir si elles iraient au feu.

Ce qui ne se rend pas, c'est cette ivresse à jeun d'hommes et de femmes qui avaient de la fumée dans la bouche, qui portaient écrit sur le front ce combat entre l'amour d'avoir et l'amour de détruire, mais qui détruisaient sans pitié, en disant : C'est anglais! c'est anglais! mot terrible qui n'admettait par d'indécision.

Singulière raillerie! quelques-uns s'établissaient marchands sur le lieu même de l'incendie : ils vendaient pour rire; le marché était une comédie. On achetait pour revendre au feu, le feu était le dernier acquéreur.

Raillerie plus singulière encore! de véritables marchands avaient dressé leurs tréteaux auprès du feu : ils vendaient pour deux sous d'eau-de-vie à ceux qui avaient brûlé une cargaison de rhum; on leur achetait deux mauvais cigarres en présence de la cendre de trente boucauds de tabac de Virginie.

Enfin tout y passa.

Dix millions de marchandises furent réduits en cendre et en fumée. Jusqu'à l'entière destruction, le commissaire de la marine, et l'état-major de la frégate, dont Auguste faisait partie, ne quittèrent pas leurs places d'honneur.

Quand tout fut achevé, que l'ivresse, la rage, les cris eurent couché, dans cette cendre qui resta tiède trois jours, ces démons,

ces éternels ennemis de l'Angleterre, le cortège défila aux cris de vive l'empereur, mort aux Anglais!

Scipion se jeta sur les pas du commissaire et lui dit : Morte!

— Morte! répéta le commissaire!

— Morte! répéta Auguste.

— Silence! ajouta Scipion.

Et il se perdit dans la foule, en criant : Vive l'empereur!

Au bout de trois jours, Auguste fut nommé enseigne. — Il reçut la croix d'honneur des mains du commissaire de la marine.

Le commissaire de la marine reçut aussi, de la part de l'empereur, une médaille qui valait bien 40 francs.

LÉON GOZLAN.



CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 septembre 1832.

A défaut de grandes nouvelles du dehors qui nous ont encore manqué totalement cette quinzaine, voici de petits évènemens, de petites anecdotes dont nous avons recueilli çà et là les détails.

Un bruit qui s'est dernièrement répandu dans le monde fashionable politique a produit à Londres une assez vive sensation. On a dit que la sœur de don Pédro, celle qui était régente de Portugal avant l'arrivée de don Miguel, a écrit au roi Guillaume une lettre par laquelle elle le supplie de la délivrer de la rigoureuse captivité que lui fait souffrir son frère, et de l'arracher à un pays où elle est contrainte de subir incessamment le spectacle d'un si cruel despotisme. On a quelque raison de penser que cette requête ne sera pas sans influence sur les décisions du cabinet anglais dans l'affaire portugaise.

L'ex-roi d'Espagne, Joseph Bonaparte, comte de Survilliers, est arrivé récemment à Londres, dans la voiture publique de Liverpool. Depuis lors il habite l'hôtel de Marshal Thompson. Il est maintenant âgé de soixante-cinq ans. Après avoir successivement occupé les trônes de Naples et d'Espagne, il a passé les quinze dernières années dans le voisinage de Philadelphie, se conformant en tous points aux mœurs et aux habitudes des fermiers américains. Le comte de Survilliers passe, sinon pour le plus distingué, au moins pour le plus aimable des frères de Napoléon. C'est un des premiers naturalistes de l'époque. En 1799, il publia un petit roman français assez médiocre, intitulé *Moina*. Ses sujets de la péninsule lui avaient donné le surnom de *roi de la bouteille*. Il a eu de sa femme, mademoiselle Clary, de Toulon, deux filles, mariées maintenant à ses neveux, les fils de Lucien et de Louis Bonaparte, qui hériteront

de ses propriétés. Il paraît certain que l'arrivée du comte de Survilliers en Europe a un but politique, et qu'elle se rattache aux espérances que nourrit encore la famille de Bonaparte, malgré la mort du duc de Reichstadt.

Le comte de Survilliers a, dit-on, raconté que, lors de l'une de ses dernières visites à Washington, il fut reçu par le président Jackson, qui lui adressa ces curieuses paroles :— J'ai toujours fait grand cas de votre famille, et quant à votre frère l'empereur, c'est lui surtout que j'ai pris pour modèle dans mes guerres. — En vérité, monsieur le président! mais vous fîtes à Napoléon beaucoup d'honneur!

Dennis Collins, ce maniaque qui avait, on se le rappelle, assailli, le printemps dernier, le roi d'Angleterre à coups de pierre, vient d'être condamné à mort. Sa sentence, rédigée selon les vieilles formes anglaises, est conçue en de bien étranges termes. Elle déclare qu'il sera pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive, puis que sa tête sera séparée du tronc, et son corps coupé en quatre morceaux qui seront mis à la disposition du roi, afin que sa majesté puisse en faire ce que bon lui semblera.

C'est vraiment un beau cadeau que l'on offre à ce prince! Quelque reconnaissance qu'il en puisse avoir, il ne l'acceptera pourtant pas assurément. On ne doute pas, du moins à Londres, que le pauvre fou n'obtienne grâce, non-seulement de la dissection, mais encore de la vie.

Un gentleman de Portsmouth s'est pendu dernièrement après avoir fait un testament, dans lequel il témoigne un mépris de son corps bien inouï, surtout en Angleterre.

Voici quelles instructions a laissées notre gentleman à son exécuteur testamentaire :

« Après ma mort, vous enverrez chez M. Martell, le chirurgien, pour le prier de faire enlever *ma carcasse*, afin qu'il en dispose selon son plaisir. Si M. Martell n'avait point fait enlever, à ses frais, ma carcasse dans les vingt-quatre heures qui suivront mon décès, vous la pourrez offrir à toute personne de la profession de M. Martell, qui consentirait à s'en charger aux mêmes conditions; dans le cas où il ne se trouverait point d'amateur de ladite carcasse, vous aurez soin qu'elle soit cousue dans un vieux sac, et jetée à la mer, de façon toutefois à ce que, pour cette opération, la dépense n'excède point la somme de deux livres. »

Ainsi l'honorable gentleman veut absolument être disséqué. Ce n'est qu'en désespoir de cause qu'il consent à se laisser manger par les requins.

Aujourd'hui que Walter Scott est mourant, il n'est point de détail sur son compte qui n'inspire un vif intérêt.

On parle de la prochaine publication de deux nouveaux ouvrages de cet écrivain: l'un intitulé *le Siège de Malte;* l'autre, *Bizarro*, *histoire calabroise.* Il serait à souhaiter peut-être, dans l'intérêt de sa gloire, que ces romans ne vissent jamais le jour, surtout s'il ne les a pas écrits antérieurement à son voyage en Italie. Une publication bien autrement inté-

ressante, et qui nous est aussi promise, sera celle du journal de l'illustre Ecossais et de sa correspondance. On sait que, dans ce journal commencé depuis longues années, il a consigné scrupuleusement et avec une grande exactitude toute l'histoire de sa vie privée et celle de ses rapports avec les hommes les plus distingués de l'Europe entière.

Après tant de portraits littéraires de l'auteur d'*Ivanhoé*, il est curieux aussi de voir quel portrait moral en fait James Hoog, dans un spirituel article sur la statistique du Selkirkhire, inséré au dernier numéro du *Journal trimestriel d'agriculture*. Parler de Walter Scott comme homme littéraire, dit James Hoog, serait le comble de l'absurdité chez un écrivain qui s'occupe de statistique. Sous ce jour, Walter Scott est connu et apprécié de tout l'univers, partout du moins où les lettres ont pénétré. Mais ceux qui le connaissent seulement par les quelques centaines de volumes qu'il a publiés, ne connaissent que la moitié de l'homme, et non pas même la meilleure. C'est un ami sûr, candide et sincère, exprimant toujours franchement son opinion, qu'elle soit ou non conforme à la vôtre. Il n'est jamais l'ennemi d'un homme, bien qu'il puisse l'être de ses principes, et je ne crois pas que, dans tout le cours de sa vie, il lui soit jamais arrivé d'offenser quelqu'un. Son impartialité comme juge est si bien établie, que jamais nul individu, riche ou pauvre, n'a même essayé d'exercer sur ses décisions la moindre influence. S'il pouvait pourtant se laisser aller à quelque sentiment de partialité, ce serait en faveur des braconniers et des pêcheurs de nuit. Ils prétendent tous au moins qu'il existe une véritable sympathie entre eux et lui; ils vous diront qu'il y a en sir Walter Scott quelque peu du vieux sang contrebandier, et que si les circonstances le lui eussent permis, il se fût montré parmi eux l'un des plus déterminés. Et vraiment on assure que, dans sa jeunesse, parfois il prenait son fusil, et s'en allait tirer à la dérobée quelque coq de bruyère.

Sa constitution était des plus vigoureuses. Ses épaules, ses bras, tous ses membres étaient taillés en force. Aussi, comme l'observait Tom Purdie, s'il n'eût pas été boiteux, à force de courir les champs, le gaillard se serait fait assurément pincer une bonne fois.

L'acteur Claremont, le Desmousseaux de l'Angleterre, qui est mort dernièrement à Londres, dans sa maison, rue Percy, est un remarquable exemple du chemin que l'on peut faire avec une bonne conduite et de l'économie, sans avoir d'ailleurs de bien saillans moyens. Ce comédien fut originairement engagé au théâtre de Covent Garden aux appointemens de 10 livres par semaine. Il mettait de côté la meilleure partie de cette somme, vivant dans une chambre dont il ne payait le loyer que 12 livres par an et ne mangeant d'habitude, pour son dîner, qu'une côtelette de mouton qu'il préparait lui-même chez lui. Il s'arrangeait néanmoins pour se faire inviter à dîner en ville quatre ou cinq fois la semaine, ce qui lui épargnait alors jusqu'aux frais de la côtelette.

Lorsque John Kemble dirigeait le théâtre de Covent Garden, Claremont jouissait d'une haute faveur, non point pour l'excellence de son jeu, mais pour la précision et la régularité de sa tenue sur le théâtre et hors du théâtre. Il apportait tant d'attention dans l'accomplissement des conditions mécaniques de son état, qu'il fit dire alors de lui: Vous voyez en quel endroit de la scène Claremont a posé son pied ce soir, et bien mettez un clou à cette place, et dans six mois, que Claremont joue le même rôle, et vous retrouverez ce clou sous son pied.

John Kemble faisait le plus grand cas de cette pointilleuse exactitude, et il répétait à tous les jeunes acteurs : « Etudiez M. Claremont, messieurs, étudiez M. Claremont. »

Cependant par la suite et peu-à-peu les appointemens de M. Claremont se trouvèrent réduits à 3 livres par semaine, et on le menaça même de les soumettre à une plus forte réduction. Mais, pour éviter cette humiliation, comme il avait d'ailleurs amassé une petite fortune, il quitta le théâtre et fit son tour de France et d'Italie.

Il y a quelques années, comme il revenait à Londres après une tournée dans les comtés, durant les vacances de Covent Garden, sir Harris, le directeur, lui demanda comment il avait passé son temps.—Oh! j'ai couru l'Angleterre, répondit Claremont. —Et qu'avez-vous joué?—Richard III, monsieur, deux fois.—Deux fois! Oh! non pas sans doute deux fois dans le même endroit, monsieur Claremont, dit en souriant sir Harris.

Une complète réconciliation paraît s'être opérée aux courses d'Egham entre le duc de Sussex et le roi Guillaume. C'est encore un symptôme qui ne présage guère la réapparition des *tories* au pouvoir.

Un journal de la Toscane parle d'un miracle tout récemment inventé par un certain M. Moccia, ecclésiastique d'environ cinquante ans, et qui s'est fait déjà connaître, en Italie, comme auteur de plusieurs ouvrages classiques. Ce prêtre possède, à ce qu'il semble, comme Jésus-Christ, la propriété d'être insubmergeable (qu'on nous pardonne l'expression). Il se jette indifféremment dans la mer, dans les rivières, dans les torrens, dans les mares et dans les puits, et reparaît immédiatement à la surface de l'eau, les bras croisés et sans la moindre apparence de gêne. Son plus grand divertissement est d'aller se coucher et dormir sur la mer pendant la chaleur. Le secret de ce miracle consiste en ce que le corps de M. Moccia pèse trente livres de moins qu'un volume d'eau de même dimension.

Des lettres de Zante racontent une anecdote tout-à-fait caractéristique et qui peint à merveille les mœurs douces et civilisées des nouveaux sujets du prince Othon. Deux militaires anglais, sur l'invitation du célèbre Colocotroni, étaient allés passer chez lui quelques jours. Tout l'état-major du chef moréote était habituellement admis à sa table, chacun de ses officiers ayant toujours alors, au moins, quatre pistolets chargés et deux poignards à sa ceinture. Un jour, pendant le dîner, l'un d'eux

s'étant enivré, brisa une assiette et devint fort bruyant et singulièrement incommode pour les convives. Trois fois Colocotroni le pria assez rudement de se tenir tranquille, ou bien de quitter la table; mais comme il ne cessait point de crier et de troubler la réunion, le vieux chef saisit un pistolet et le dirigea sur son homme, jurant horriblement qu'il l'allait tuer s'il bougeait davantage. Par bonheur le Grec prit la menace en bonne part et profita de l'avis; l'affaire en resta donc là. Mais une autre fois, un officier grec se trouvant trop péremptoirement contredit dans une discussion, prit aussi un pistolet à sa ceinture, et, par manière de réfutation, faisant immédiatement feu sur son contradicteur, l'étendit raide mort percé d'une balle dans la poitrine.

A Paris nous avons eu pendant cette quinzaine des concours de chevaux et de peintures.

Nous avons reçu de notre académie de Rome des tableaux et de la sculpture qui n'ont eu guère à lutter ensemble que d'insignifiance et de pauvreté. On se lassera peut-être quelque jour de tant dépenser pour n'avoir ainsi en Italie de pensionnaires que les médiocrités. Assurément ce n'est pas la peine d'envoyer ces messieurs fabriquer si loin les chefs-d'œuvre qu'ils nous expédient.

Après les concours de chevaux, les concours de peintures, viennent les concours de journaux; chaque jour amène le sien; chaque chose, chaque individu a sa feuille. Vous voyez que nous ne manquons pas de spécialités: les pères de famille ont leur journal, les mères ont leur journal, les femmes en couches ont leur journal, les petits enfans ont leur journal, les tailleurs ont leur journal; il n'est pas jusqu'au Vésuve qui n'ait son journal!! Pourtant, dans cette grande création de journaux de toutes formes et de toutes couleurs, il restait une lacune: oui, messieurs, une lacune; la voirie n'avait pas son journal! Grâces donc soient rendues à M. Daubanton qui vient de combler cette lacune: son *Journal de la petite et grande voirie* sera une chose vraiment utile, et qu'on doit encourager.

L'Opéra nous a donné, la semaine dernière, une représentation de *Fernand Cortez*. C'était une exhumation véritable. Cependant, il faut le dire, tout gâtés que nous sommes, depuis dix ans, par la musique merveilleuse de Rossini, nous n'avons pas entendu sans plaisir cette grave et vigoureuse partition de l'auteur de la Vestale. Madame Damoreau, qui remplissait le rôle d'Amazili, par la chaleur et la suavité de son chant et de son jeu, n'a pas contribué faiblement au succès de cette reprise.

Le Théâtre Français s'est enfin piqué d'honneur et nous a gratifiés d'une espèce de drame qui s'appelle *Clotilde*.

Ce n'est vraiment pas la faute de mademoiselle Mars si cet ouvrage n'a que médiocrement réussi, car elle y a montré plus d'énergie et de puissance qu'elle n'en avait encore déployé dans aucun de ses rôles tra-

giques. Mais que voulez-vous? Messieurs Bossange et Frédéric Soulié nous ont à leur tour produit une pièce taillée en petit et réduite d'après les monstrueux patrons de la Porte-Saint-Martin. C'est le même astre sanglant qui éclaire ce drame aussi peu vrai, moins habile seulement, moins vigoureux que ses modèles. C'est toujours le bourreau qu'on y voit poindre à l'horizon, dès le premier acte. Ne cherchez-là, d'ailleurs, non plus ni naturel ni consistance dans le style et dans les caractères. On s'y acharne encore impitoyablement à des lieux communs, bien vieux déjà pourtant et bien usés, tels par exemple que les épigrammes sur la diplomatie et sur les femmes. Il y est dit de ces dernières, *qu'elles ne trouvent impertinens que ceux qui ne le sont pas assez*, —et autres maximes de cette force. Le quatrième acte offre seul quelques scènes de passion sentie. La situation a porté les auteurs en dépit d'eux-mêmes. Mais nous le répétons, la pièce n'existe que par mademoiselle Mars. Quant à Ligier, il nous a semblé médiocre, et puis nous sommes un peu de l'avis d'un brave monsieur qui était placé près de nous, et trouvait que cet acteur n'était pas supportable en habit bourgeois. Cela est cependant fâcheux. On ne peut pas toujours avoir sur la tête le casque d'Achille ou le bonnet de Louis XI.

La quinzaine n'aura pas été stérile pour la poésie. Outre l'ode magnifique sur Napoléon II, de M. Victor Hugo, qui, nous devons l'avouer, a mis en défaut notre critique, nous avons eu celle de M. Charles Lassailly sur le même sujet, puis un fougueux dithyrambe à M. Guizot par M. Leclère, et une touchante complainte à l'infortuné Ramus par un anonyme. Il est inutile de dire que ces derniers morceaux se chantent, si l'on veut, sur l'air du *Maréchal de Saxe.*

Voici que maintenant se présente à nous *la Cucaracha*, nouvel ouvrage de M. Eugène Sue.

Si vous me demandez ce que c'est que *la Cucaracha* (1), moi je vous répondrai qu'en espagnol, c'est un ignoble insecte qu'en français nous appelons cloporte. M. Eugène Sue, qui poétise davantage, vous dira que c'est une mouche qui pique, et qui a la vertu de faire chanter ceux qu'elle a piqués. Or, M. Eugène Sue suppose qu'il a été piqué par cette mouche. Mais, au lieu de le contraindre à chanter, elle le contraint à nous raconter des histoires, et voilà pourquoi la collection de ces histoires s'intitule: *la Cucaracha*. C'est bien. De toute façon *la Cucaracha* est un excellent titre de livre. C'est un titre selon le cœur des libraires, un titre éminemment propre à figurer en lettres d'un pied sur une immense affiche, pour le plus grand ébahissement des badauds: c'est un titre à succès.

Quoi qu'il en soit, *la Cucaracha* se compose de contes et de nouvelles déjà publiés en partie dans cette *Revue* et dans d'autres recueils, ce qui nous dispense d'en parler avec beaucoup de détails. Les contes plus ou

(1) Chez Urbain Canel et Guyot, place du Louvre.

moins maritimes sont les meilleurs que renferme le livre de M. Eugène Sue. *Le Présage* est une peinture vive et animée de la bataille de Navarin. Les *Aventures de Narcisse Gelin* et les *Voyages de Belissan* sont des charges fort gaies et fort amusantes. *Mon ami Wolf* a peut-être le tort de rappeler trop et trop peu la *Partie de trictrac* de M. Mérimée. Le *Remords* et *Crâo*, dont la scène se passe en terre ferme, nous semblent tout-à-fait inférieurs aux morceaux que nous venons de nommer. M. Eugène Sue est vraiment un homme de mer; hors de ses navires, on voit qu'il est mal à l'aise. Il trébuche et ne marche qu'à peine. Et puis son style perd infiniment à n'être point saupoudré de termes de marine. Cela lui ôte beaucoup de son éclat. Ce jeune écrivain fera donc bien, selon nous, de s'en tenir à sa spécialité. Qu'il continue de naviguer, tandis qu'il a le vent prospère; seulement si quelque orage brise jamais son bâtiment et le jette à la côte, alors ce sera pour lui le temps de prendre terre, si faire se peut.

Nous ne terminerons pas sans annoncer aux amateurs de livres aimables et curieux la publication depuis si long-temps attendue du *Déburau* (1) de M. Jules Janin. Oui, le *Déburau* de M. Jules Janin. M. Jules Janin peut bien dire cette fois *mon Déburau*, sans que personne lui conteste le pronom possessif. C'est M. Jules Janin qui a fait ce grand homme. Ce grand homme lui appartient. L'histoire complète qu'il nous en donne est assurément l'un de ses plus jolis feuilletons. C'est une charmante plaisanterie en deux charmans volumes dignement illustrés par le crayon spirituel de M. Tony Johannot. Rien ne devait manquer à cette consécration de la gloire de l'illustre pierrot des Funambules.

(1) Chez Gosselin.

LA REVUE.

GOUVERNEMENT

DES

INDIENS WINNEBAGOS.

(AMÉRIQUE DU NORD.)

Les Winebagos, appelés aussi *Puans*, habitent un territoire situé au nord-ouest des Etats-Unis, entre les 44° et 45° de latitude nord, et arrosé par les rivières de Pleiu, du Renard et de l'Ouisconsing, et par le lac de Winnebago. Ils sont répartis en sept tribus ou bandes, dont les principales sont celles de la Tortue, du Serpent, du Loup et du Tonnerre, et vivent de la chasse et de la pêche. Leur nombre excède à peine deux mille individus.

Les Winnebagos obéissent à un gouvernement aristocratique, et toute leur société est constituée d'après le même principe. Ils résident dans des villes ou villages, régis chacun par deux chefs civils, et chaque tribu a son siége de gouvernement particulier. Il y a en tout quatorze de ces chefs qui réunis forment le grand conseil de la nation. On parvient au rang de chef de deux manières, par la naissance et par l'élection. Quand l'un d'eux meurt, et qu'il laisse un fils ayant atteint l'âge viril, et possédant les qualités indispensables à un bon chef, c'est-à-dire la bravoure, la sobriété et la prudence, ce dernier est appelé à remplacer son père. S'il n'a point de fils en état de remplir ses hautes fonctions, et qu'il les lègue à un autre, celui-ci lui succède. S'il meurt sans enfans mâles, on choisit de préférence le fils de son frère, et toutes les fois que la succession vient à manquer faute d'héritiers, on y supplée par l'élection. L'on déroge aussi au droit de la naissance quand l'héritier est jugé indigne du

rang de son père. Les Winnebagos ont le plus grand respect pour les dernières volontés de leurs chefs. Néanmoins elles sont toujours soumises au conseil suprême de la nation, dont la décision à leur égard est irrévocable.

Un chef peut être dégradé pour inconduite ou mauvaise administration. C'est ce qui arriva, en 1829, à Quasquawma, pour avoir signé, avec les Etats-Unis, un traité, par lequel il leur abandonnait à trop bas prix des mines appartenant à la tribu des Musquawkies, dont il était chef. Son gendre Tiama fut élu à sa place.

Chaque tribu entretient sur pied un certain nombre de guerriers. La profession des armes est la seule où il y ait de la gloire à acquérir, et l'on n'y admet que des hommes fortement constitués, d'une haute stature et d'un jugement sain. Il faut aussi qu'ils soient adroits, prudens, inaccessibles à la fatigue et à la faim, et toujours prêts à braver un danger quelconque, lorsque le devoir l'exige. Aussi la crainte de la mort est-elle inconnue à ces peuples, et la lâcheté ce qu'ils méprisent le plus au monde. Le jeune homme qui aspire à l'honorable distinction de guerrier, doit posséder au plus haut degré les qualités du soldat, avant d'être reçu dans les rangs de l'armée. Les guerriers portent sur la tête autant de plumes d'aigles chauves qu'ils ont tué d'ennemis, et la grandeur de ces insignes est proportionnée à la stature et à la vaillance de ceux qu'ils ont immolés. Celui qui a égorgé toute une famille, le père, la mère et cinq enfans, par exemple, s'orne la tête de deux grandes plumes et de cinq petites. La plume, destinée à représenter le père, est la plus grande, celle de la mère est un peu moindre, et les cinq, pour les enfans, varient suivant leur âge. Il n'est point de guerrier Winnebago qui n'ait au moins un trophée de ce genre. Quiconque a fait un prisonnier, porte l'empreinte d'une main de dimension naturelle, soit sur la joue ou sur toute autre partie du corps. Il en est qui comptent plusieurs de ces marques de distinction.

Un chef commande l'armée de chaque tribu, et nomme aux grades inférieurs. Quand les chefs se réunissent en conseil, ils n'y appellent les guerriers que pour les consulter, ou pour leur donner des ordres, que ceux-ci doivent exécuter à la lettre. Autrement ces conseils se tiennent à huis-clos. Les membres, assis sur des nattes, autour du *wigwam* ou cabane, ne se lèvent point pour adresser la parole à l'assemblée. Chacun parle à son tour et à voix basse, et l'orateur, écouté dans le silence le plus profond, n'est jamais interrompu dans son discours. Le conseil des Winnebagos se distingue par la sagesse et la bonne harmonie qui président à ses délibérations. Il s'assemble ordinairement la nuit, lorsque la peuplade est plongée dans le sommeil. Il n'est point rare qu'il passe toute une nuit à délibérer sur un objet important, sans prendre de décision, et que la discussion soit reprise la nuit d'après, et ainsi de suite jusqu'à ce que la majorité ait prononcé. Le peuple n'a presque point d'influence dans ce conseil, dont il est complètement exclu. Il ne participe point à l'élection des chefs, et ne jouit d'aucun droit politique quelconque. Le gouvernement est tout entier dans les mains des chefs civils et des principaux guerriers, qui

exercent leur autorité de la manière la plus absolu. La désobéissance à leurs ordres est punie de mort.

Ces Indiens disent que leur nation a été régie de temps immémorial par cette forme de gouvernement, et qu'elle n'est point d'origine européenne, comme on l'a prétendu. Ce gouvernement présente, d'ailleurs, de grands avantages; l'action en est prompte et tend au bien-être général. Celui qui est né pour gouverner, le sachant dès son enfance, s'y prépare et fait tout ce qui dépend de lui pour s'en rendre digne. On le reconnait parmi les autres jeunes gens du même âge à sa gravité et à sa réserve ; rien n'égale sa docilité envers ses supérieurs, sa politesse et ses égards pour ses égaux ; mais il est vrai de dire que l'air de supériorité qu'il prend avec la classe du peuple, rappelle la morgue de nos aristocrates d'Europe. Les femmes prennent le même ascendant sur les personnes de leur sexe, que les chefs sur les hommes. La fille d'un chef ne s'allie jamais à un individu d'un rang inférieur au sien. En un mot, l'orgueil de la naissance est aussi profondément enraciné dans les cœurs des *nobles* Winebagos qu'il l'est dans les familles des petits princes d'Allemagne.

Les poissons volans. — De tous les signes qui annoncent l'entrée dans les mers tropicales, il n'en est point de plus caractéristique, dit le capitaine Hall, il n'en est pas qui frappe plus vivement l'imagination que l'apparition des poissons volans. A la vérité, on en trouve quelquefois beaucoup plus au nord, mais ce sont de petites bandes qui ne font dans l'air que de très courts trajets, et qui semblent tout-à-fait dépaysées; elles ont été, en effet, suivant toute apparence, entrainées loin de leurs eaux natales par cet immense courant d'eau chaude qu'on nomme le Gulf-Stream, et ce n'est réellement que lorsqu'on est en pleine zone torride qu'on voit dans tout leur beau les poissons volans.

Quelque familiarisé qu'on soit avec le spectacle de leurs gracieuses évolutions, dit l'écrivain auquel nous empruntons ce passage, on n'y devient jamais insensible; il en est d'eux comme d'un beau jour ou d'une agréable compagnie, on en sent mieux la valeur à mesure qu'on en a joui plus long-temps. Je puis affirmer que, dans le cours de mes voyages, je n'ai jamais rencontré un homme assez indifférent ou assez stupide pour que son œil n'étincelât pas de plaisir en voyant une compagnie, j'allais dire une couvée, de poissons volans s'élancer du sein des eaux et raser la surface en suivant toutes les ondulations des vagues. C'est quelque chose de si singulier, de si différent de ce que l'on a partout ailleurs, que l'habitude de le voir ne détruit jamais l'étonnement. On se sent tout disposé à excuser l'incrédulité de la bonne vieille Ecossaise, qui disait à son fils, au retour d'un long voyage : « Contez-moi que vous avez rencontré des rivières de lait, des montagnes de sucre, je ne dirai pas non, mais que vous ayez vu des poissons voler, c'est ce que vous ne me ferez jamais croire. »

Les poissons volans, malgré toutes leurs grâces, sont des êtres très peu favorisés de la nature, et ils sont poursuivis avec un égal acharnement dans l'air

par les oiseaux de proie et dans la mer par une foule de poissons voraces. Mais de tous leurs ennemis le plus cruel, certainement, c'est la dorade, car elle les suit également au-dessus comme au-dessous de la surface des eaux. Le capitaine Hall nous a donné une description très animée d'une chasse de ce genre, chasse qui dut avoir pour son équipage d'autant plus d'attrait qu'on sortait en ce moment de l'ennui d'un calme plat, et que le mouvement du navire venait justement de dissiper la mauvaise humeur que sa longue immobilité avait causée.

« Déjà, dit-il, nous glissions doucement sous l'impulsion de cette bienheureuse brise; mais elle ne portait encore que dans les hautes voiles. Sur le pont le moindre souffle ne se faisait pas sentir, et chacun attendait, bouche béante, les premières bouffées d'air frais, lorsque tout-à-coup une bande de dix à douze poissons volans sortit de l'eau près du gaillard d'avant et fila contre le vent en rasant notre bord. Elle fut aperçue, au passage, par une grande dorade qui, depuis quelque temps, nous tenait compagnie, et qui dans ce moment jouait autour du gouvernail en étalant ses chatoyantes couleurs. Voire cette proie et s'élancer dans l'air après elle, ce fut pour la dorade l'affaire d'un même instant. Elle partit de l'eau avec la rapidité du boulet, et son premier saut ne fut pas de moins de trente pieds. Quoique la vitesse dont elle était animée en partant dépassât de beaucoup celle des poissons qu'elle poursuivait, comme ils avaient sur elle une grande avance, elle retomba assez loin derrière eux. Nous la vîmes, pendant quelques instans, serpenter étincelante entre deux eaux, puis repartir par un nouveau saut plus vigoureux que le premier; elle continua à s'avancer de la même manière, faisant naître à chaque ricochet sur la surface des eaux des cercles qui s'étendaient avec une admirable régularité; car, bien que la brise fût depuis assez long-temps dans l'air, la mer n'en était pas encore effleurée et restait polie comme un miroir.

« Cependant nos pauvres petits poissons, poursuivis par l'ennemi qui s'avançait à pas de géant, continuaient de fuir d'un mouvement égal, et en se maintenant toujours à une même hauteur. Ils rentrèrent enfin dans l'eau, mais ce ne fut guère que pour y humecter leurs ailes, et comme déjà nous nous intéressions vivement à leur sort, ce fut avec un grand plaisir que nous les vîmes reprendre un second vol plus vigoureux et plus soutenu que le premier. Ce qu'il y eut de remarquable, c'est que cette fois ils prirent une direction toute différente de la précédente. Il était évident qu'ils sentaient l'approche de leur persécuteur, et que par ce détour ils cherchaient à le mettre hors de la voie; mais lui ne prit pas un seul instant le change, et dès le bond suivant il se dirigea de manière à les couper. Ils eurent recours plusieurs fois à la même tactique, mais tout aussi inutilement. Bientôt il ne fut que trop aisé de reconnaître qu'ils perdaient à-la-fois leur force et leur courage. Leurs vols devenaient à chaque fois plus courts et plus incertains, tandis que les énormes sauts de la dorade semblaient s'allonger à mesure qu'ils l'approchaient davantage de sa proie. Il la rejoignit enfin, et dès-lors, modérant tous ses mouvemens, il s'arrangea de manière à arriver à chaque bond précisément au point où la petite

troupe retombait épuisée. Déjà la chasse était trop loin de nous pour que du pont nous pussions la suivre ; mais nous la retrouvâmes montant sur les manœuvres. Ce fut de là que nous vîmes tous nos chers petits poissons disparaître successivement, les uns saisis au moment où ils venaient de se replonger dans l'eau, les autres avant même qu'ils eussent touché sa surface. »

—

ERRATA.

Par suite d'un accident survenu à l'imprimerie, il s'est glissé dans notre dernière livraison, à l'article *la Semaine-sainte à Quito*, des fautes graves.

Nous prions nos lecteurs de rétablir le texte ainsi qu'il suit :

Page 628, ligne 40 : Nous vîmes passer sous nos fenêtres cinq *mannequins ou* figures ; lisez seulement : nous vîmes passer *cinq figures.*

Page 626, ligne 43 : De manière à ce que le bruit fût *toujours* continu ; lisez seulement : *fût continu.*

Page 632, ligne 18 : sur les épaules du *mannequin ;* lisez : sur les épaules des *almas santas.*

Même page, lignes 28 et 29, *lisez* : on voyait également les verges qui avaient servi à la flagellation, le roseau, *et la lance* qui avait percé le flanc du Sauveur.

Page 635, ligne 9 : *curace* du bord de l'Orénoque, lisez : *curare.*

TABLE

DES MATIERES DU SEPTIEME VOLUME.

—
